

Les mains baladeuses

Esparbec

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ESPARBEC
Les Mains
baladeuses

lectures amoureuses
de la Musardine

Esparbec

Les Mains baladeuses

La Musardine

ISBN : 2-84271-179-3

DU MÊME AUTEUR:

Plus d'une centaine de romans parus aux Editions Média 1000, et notamment : *L'Esclave de Monsieur Solal La Culotte Cours particuliers La Chambre des filles* (ouvrages pornographiques)

Le Pornographe et ses modèles, roman, Editions La Musardine, 1998

Contes érotiques de l'an 2000, nouvelles, Editions La Musardine, 1999

La Pharmacienne, roman, Editions La Musardine, 2002

La Foire aux cochons, roman, Editions La Musardine, 2003

En couverture :

Photographie © Chas Ray Krider www.motelfetish.com - chasray@motelfetish.com

© Editions La Musardine, 2004 122, rue du Chemin-Vert - 75011 Paris

www.lamusardine.com

SOMMAIRE

LISTE DES PERSONNAGES

PREMIÈRE PARTIE: LA CHASSE AUX OIES

CHAPITRE PREMIER – « PRÉPARATION » D'UNE OIE BLANCHE

(Carnets de chasse du pasteur Bergman)

« Le printemps arrive, la chasse aux oies blanches est ouverte...

CHAPITRE II – CONVERSATIONS DE JEUNES FILLES

« Le lendemain, un vendredi, en fin d'après-midi, pendant que Prudence Farming se remettait de ses émotions en rêvant à son futur fiancé, quatre collégiennes qui venaient de sortir du cours papotaient à la cafétéria...

CHAPITRE III – TRIPOTAGE EN VOITURE

« Perplexe, Darling le contemplait. La pluie avait redoublé pendant qu'ils s'affrontaient...

INTERMÈDE 1

« Les moustaches du légionnaire français »

(Journal de bord d'un pornographe)

« Hier soir, après avoir terminé ce chapitre...

CHAPITRE IV – BETTINA :

« LES PASTILLES CONTRE LA TIMIDITÉ »

(Carnets de chasse du pasteur Bergman)

« Aujourd'hui, vendredi, Marianne Davidson, une de mes plus fidèles paroissiennes, m'a amené sa fille Bettina pour un entretien préalable...

CHAPITRE V – LA FIÈVRE DU SAMEDI SOIR

« Il n'était pas loin de minuit. Darling...

CHAPITRE VI – LA FILLE DU JUGE

(Carnets de chasse du pasteur Bergman)

« Aujourd'hui lundi, j'ai reçu Carolyn Simmons, la fille du juge...

CHAPITRE VII – LA TISANE

« Ce même lundi, alors que Carolyn Simmons, rentrait chez elle...

INTERMÈDE 2

« **Les fantasmes de Zaza** »

(Journal de bord d'un pornographe)

« Pourquoi, alors que j'achevais ce chapitre sur Darling, ai-je pensé à Zaza ?...

DEUXIÈME PARTIE: LE CAHIER ROUGE

CHAPITRE PREMIER – LES FILLES DU PASTEUR.

(Journal intime de Cécilia)

« Cela fera demain une semaine que je donne des leçons de musique aux filles du pasteur Aloysius Bergman...

CHAPITRE II – LES SECRETS DU CABINET NOIR.

(Journal intime de Cécilia)

« Les leçons commencèrent le lendemain...

CHAPITRE III – PUNITION D'UNE JEUNE FILLE MAL ELEVÉE

(Journal intime de Cécilia)

« Une semaine passa sans que j'aie la possibilité de retourner dans le cabinet noir...

CHAPITRE IV – LES SECOURS DE LA RELIGION

(Journal intime de Cécilia)

« Il s'écoula ainsi un bon quart d'heure...

INTERMÈDE 3

« Quai de Béthune »

(Journal de bord d'un pornographe)

« Acheter de la lingerie avec Caro est un de mes bonheurs...

CHAPITRE V – « COMMENT DEVENIR UNE PARFAITE PETITE ÉPOUSE VICIEUSE »

(Carnets de chasse du pasteur Bergman)

« Ce mardi, alors que je classais mes dossiers “spéciaux”...

CHAPITRE VI – PUNITION D'UNE FEMME JALOUSE

(Journal intime de Cécilia)

« Les jours suivants, il ne se passa rien d'intéressant...

CHAPITRE VII – LE DEVOIR CONJUGAL

(Journal intime de Cécilia)

« La scène hallucinante qui suivit se déroula dans un silence religieux...

CHAPITRE VIII – PREMIÈRE FESSÉE

(Journal intime de Cécilia)

« J'étais si remuée par le spectacle auquel je venais d'assister que mes jambes tremblaient encore sous moi...

CHAPITRE IX – LE RETOUR DES OIES BLANCHES

(Carnets de chasse du pasteur Bergman)

« Serait-ce parce que la Foire aux Cochons approche, mais il flotte dans l'air...

CHAPITRE X – JEUX DE MAINS, JEUX COQUINS

(Journal intime de Cécilia)

« Quelques jours après l’anniversaire de Jennifer...

INTERMÈDE 4

« Les amoureux du quai de Béthune »

(Journal de bord d’un pornographe)

« Depuis que je rame sur ce foutu bouquin, mes parties de jambes en l’air avec Caro...

CHAPITRE XI – CONFESSIONS INTIMES D’UNE
MASTURBATRICE..

(Journal intime de Cécilia)

« — Vous avez des filles adorables, s’écria Mme Swoboda...

CHAPITRE XII – SÉANCES D’HYPNOSE

(Journal intime de Cécilia)

« Les yeux vagues, Mme Swoboda suivait le balancement monotone de la montre...

INTERMÈDE 5

« Sauna Mixte »

(Journal de bord d’un pornographe)

« Samedi dernier, Caro m’a rapporté le manuscrit de Sylvain Bandard...

TROISIÈME PARTIE:

LE « CHIEN » DE MME PORBUS

CHAPITRE PREMIER – JENNIFER ET LE FAUTEUIL

« Jennifer fut surprise par la pénombre...

CHAPITRE II – OH ! LE BEAU SOUTIEN-GORGE!

(Journal intime de Cécilia)

« Aujourd'hui, pendant que j'enseignais le solfège à mes élèves...

INTERMÈDE 6

« Orgasme vaginal »

(Journal de bord d'un pornographe)

« — Je ne te réveille pas, au moins ?...

CHAPITRE III – MADAME GERTRUDE

« Un petit toussotement poli interrompit la méditation de Cécilia...

CHAPITRE IV – MME GERTRUDE LAVE SON JARDINIER.

« Il est probable que Mme Gertrude se posait la même question...

CHAPITRE V – LE PLAISIR CONJUGAL

« Seigneur! (écrivit le soir-même Cécilia, dans son cahier rouge). Quelle trouille j'ai eue quand...

INTERMÈDE 7

« Le stage de réflexologie »

(Journal de bord d'un pornographe)

« Je poussais mon chariot à Inno, quand ça m'a pris...

CHAPITRE VI – LILY ZAGORY

« On ne peut pas dire que Lily Zagory soit une beauté...

CHAPITRE VII – LES POINTS FAIBLES DE LILY ZAGORY

« Une fois le rideau tiré, la pièce se trouva plongée dans la pénombre...

INTERMÈDE 8

« Plaisirs frauduleux »

(Journal de bord d'un pornographe)

« Quand Anne Cousin m’a demandé d’écrire quelques lignes...

CHAPITRE VIII – LE « CAHIER ROUGE »

(Journal intime de Cécilia)

« Aujourd’hui, j’en ai peur, mes relations avec les filles du pasteur...

CHAPITRE IX – LE FAUTEUIL DU « DR SPINOZA »

« A quelques pas de là, dans le “cabinet du Dr Spinoza”...

CHAPITRE X – LE SHAMPOING DU PASTEUR.

(Journal intime de Cécilia)

« Ce qui ne pouvait pas ne pas arriver est enfin accompli...

INTERMÈDE 9

« **Trio** »

(Journal de bord d’un pornographe)

« Anne Cousin n’arrêtait pas de me bassiner...

CHAPITRE XI – LE DÉPUCELAGE DE BETTINA

(Carnets de chasse du pasteur Bergman)

« Décidément, l’atmosphère de liesse...

CHAPITRE XII – LA TOMBOLA DE LA FOIRE AUX COCHONS

« Le lendemain, lorsque Cécilia Harding se présenta...

CHAPITRE XIII – POLLO FAIT PIPI

« Ayant traversé le verger, Cécilia et ses élèves s’arrêtèrent...

CHAPITRE XIV – POLLO-LE-CHIEN ET L’OURS AUTRICHIEN

« S’asseyant dans l’herbe, après y avoir étalé son mouchoir, Cécilia...

CHAPITRE XV – LES CAROTTES DE MME PORBUS

(Journal intime de Cécilia)

« Je n'en menais pas large en arrivant aujourd'hui...

INTERMÈDE 10

« La poudre aux yeux »

(Journal de bord d'un pornographe)

« Dans l'univers du roman, on ne va pas d'un endroit à un autre...

QUATRIÈME PARTIE: LOVE STORY

CHAPITRE PREMIER – LA FOIRE AUX COCHONS

« Alors que la ville s'apprêtait pour la grande fête nocturne qui couronnait la Foire aux cochons, Darling, comme les années précédentes...

CHAPITRE II – LES PIZZAÏOLOS DE COGOLIN

« Cet interminable chapitre de boucherie a été écrit en vingt-quatre heures...

CHAPITRE III – LE MOT DE LA FIN

« En arrêt sur le seuil de sa chambre, comme le pasteur devant celle de ses filles, Esparbec contemplait Caro...

LISTE DES PERSONNAGES

(par ordre d'apparition)

ALOYSIUS BERGMAN. Pasteur ; s'est fait une spécialité d'initier les oies blanches à toutes les subtilités du plaisir conjugal. N'hésite pas à payer de sa personne au cours de ses « leçons ». Sexologue à ses heures, sert volontiers de consultant aux dames qui ont des problèmes avec leur vagin. Ne répugne pas à leur faire subir des séances de « travaux pratiques » sur un ancien fauteuil de dentiste.

VIRGINIA WHITE (simple silhouette). Répétitrice. On en entend parler par les filles du pasteur.

PRUDENCE FARMING. Rustaude pécore qui s'est mis en tête d'épouser un garçon de la ville. Le pasteur lui a promis de s'en occuper, à condition qu'elle se soumette au « traitement préalable » qui lui permettra de satisfaire son futur époux. La naïve paysanne s'avère vite une élève très douée.

MME PORBUS. Présidente de la société des bonnes œuvres de Fleshtown. Est soumise corps et âme au pasteur. A de grosses fesses qu'il aime particulièrement fouetter. Elle a aussi un protégé, Pollo, son « chien à deux pattes », dont elle fait tout ce qu'elle veut.

BETTINA DAVIDSON. Autre élève du pasteur. Gracieuse et frêle adolescente aux grands yeux bleus effarouchés qui les baisse en rougissant dès qu'on aborde le chapitre du sexe. Le pasteur la soigne en lui faisant prendre des pastilles contre la timidité et en « faisant violence à sa pudeur malade ». Son éducation sexuelle est longue et délicate.

DARLING GOMBROWSKI. On l'a déjà vue dans *La Foire aux cochons*. De plus en plus tourmentée par sa sexualité précoce, Darling a d'insolites jeux sexuels avec Browning, un adolescent perturbé par l'amour excessif qu'il porte à sa mère. Elle fait souvent des « rêves » très bizarres après avoir bu les tisanes de Mme Lydia. Le pasteur s'occupe d'elle avec toute la fermeté nécessaire.

CAROLYN SIMMONS. Amie (très délurée) de Darling ; c'est contre son

gré qu'elle vient chez le pasteur, car il y a longtemps qu'elle n'a plus rien d'une oie blanche. Elle va découvrir avec stupéfaction que le pasteur n'est pas du tout, mais alors pas du tout, le cul pincé qu'elle imaginait. Ils finiront par s'entendre comme « cochons en foire ».

MARTHA MAC MANUS. Amie de la précédente et de Darling.

MAGDA BROWNING. Gogo girl. Personnage inspiré à Esparbec par sa propre « Magda » (Voir *Le Pornographe et ses modèles*). A des jeux pornographiques assez macabres avec le juge Simmons. Son fils l'aime beaucoup (trop).

BROWNING (prénom inconnu). Fils de la précédente. Trouve que Darling ressemble beaucoup à sa mère. Voilà qui leur fournit des idées de jeux pas très catholiques.

SCHMIELKE (prénom inconnu). Voyou sexuel, livreur de bière. Ce sale individu participe d'une façon très active aux « vilains rêves » de Darling.

ESPARBEC (prénom inconnu). Pornographe. Créateur du personnage de Darling. Dans son journal de bord, il nous rapporte des turpitudes qui n'ont rien à envier à celles du pasteur. Ses « amours » avec Carojolie, Zaza-la-cafteuse et la mégère Sylvie Rabouin ont de quoi pousser à la vertu le plus pervers des obsédés. L'âge venant, a tendance à croquer un peu trop de Viagra...

CAROLINE SOLARIÉ. Alias Caro. A servi de modèle à LUDIVINE. Quand il est fâché contre Caroline, Esparbec se venge sur sa marionnette, « Ludivine ». Dans la vie réelle Caroline est une jeune femme ouverte à (presque) toutes les expériences. A une étonnante collection de jouets amoureux. Son préféré : « Les moustaches du légionnaire français ». Elle classe ses partenaires sexuels en quatre catégories : les « intermittents », les « intérimaires », les « premiers venus »... et les « mauvaise habitudes ».

LUDIVINE. Poupée sexuelle imaginaire d'Esparbec. Prototype de la Bimbo nymphomane (mâtinée d'un zeste de Bécassine).

MARIANNE DAVIDSON. Mère de Bettina. « Femme libérée ». Dans le vocabulaire du pasteur, « femme libérée » se traduit par « franche salope ». Marianne est la cause principale de la « timidité » de sa fille qui ne veut pas devenir comme elle. Le pasteur (et Esparbec) ont souvent constaté ce phénomène : plus les mères sont libérées, plus les filles sont coincées. (Vice-versa, les filles de punaises de bénitiers sont souvent de joyeuses putains.)

CORNELIUS GOMBROWSKI (ou GOMBROWSKY – Esparbec n'est pas fixé). Grand-père de Darling. Partenaire sexuel de Mme Lydia.

MAC LEOD et PADDY L'IRLANDAIS. Pensionnaires du précédent, partenaires de la suivante.

LYDIA KAMINSKI (ou KAMINSKY). Gouvernante de Darling. S'occupe aussi de la pension de Cornelius. Le type même de la femme qui n'a que la vertu à la bouche... quand on n'y met pas autre chose. On l'a déjà vue à l'œuvre dans *La Foire aux cochons*. Elle ne s'est pas améliorée.

LE JUGE SIMMONS. Magistrat vertueux et austère, père de Carolyn, époux de Dora. Partisan convaincu de la peine de mort, faut-il s'étonner qu'il ait des fantasmes nécrophiles ? Auxquels il fait participer la mère de Browning...

BOB PICART (simple silhouette, ici). Ancien footballeur, on l'a déjà vu dans *La Foire aux cochons* danser en tutu, cul nu, avant de se faire sodomiser par le shérif Prentiss. Bob aime beaucoup faire faire de la gymnastique (toutes nues) aux filles de la meilleure société...

SUZANNE ROBERT, alias ZAZA. Le type même de la sexuelle schizoïde. Porte des chaussettes noires (et pas de culotte sous sa jupe). Entre deux phases de « mémérisation », se laisse convaincre de mettre en action ses fantasmes de pute et de « pétasse exhibitionniste ». Adore se faire toucher le sexe dans les lieux publics (raison pour laquelle elle ne porte pas de culotte). Nous la verrons se livrer aux plaisirs « glauques » du triolisme en compagnie d'Esparbec et de quelques individus pas toujours très recommandables.

CÉCILIA HARDING. Professeur privé (et surtout de sens moral) des filles du pasteur. Raconte tout ce qu'elle fait (et voit faire) dans son journal intime : « Le Cahier Rouge ». Quand elle écrit dans ce cahier, Cécilia « perd la notion du réel »... et ses élèves (de grandes filles, pourtant) en profitent pour venir s'amuser sous le bureau avec ses parties sexuelles.

BETHSABÉE et DEBORAH BERGMAN. Filles du pasteur. La cadette vient d'avoir quinze ans, l'aînée en a seize. On ne le croirait jamais à voir la façon dont leurs parents les attifent (chaussettes blanches, souliers à talons plats, jupe courte, col Claudine, etc... vous connaissez la recette). Sous une apparence infantile ce sont déjà deux perfides petites salopes...

HÉLÉNA MAC MANUS. Mère de Martha. Voisine du pasteur chez lequel il lui arrive d'oublier sa culotte. Elle la retire en effet pour lui pisser dessus chaque fois que sa cystite la tourmente.

GERTRUDE BERGMAN. Epouse du pasteur. Le type même de la mémère vertueuse (physiquement, elle me rappelle beaucoup la femme du commissaire Maigret)... et pourtant, et pourtant... Ah, je préfère vous laisser la surprise.

POLLO. Orphelin faible d'esprit adopté par Mme Porbus. Ce grand dadais de vingt ans se comporte comme s'il en avait sept. Est-ce pour cette raison que les dames lui font si souvent sa toilette, comme à un enfant, en dépit (ou à cause ?) de ses attributs sexuels qui ne sont pas du tout « arriérés », eux.

POPAUL. Surnom que le pasteur donne à son plus fidèle compagnon (ce

n'est pas son chien). Esparbec l'utilise parfois pour le sien (surtout quand il le trouve « paresseux ») : « Allons, Popaul, fais le beau, et tu auras un Viagra ! »

ALICE SWOBODA. Epouse du Dr SWOBODA qui la délaisse. Très belle femme que sa continence forcée incite aux tristes expédients de la masturbation. Elle vient consulter le pasteur pour qu'il la guérisse de ses mauvaises habitudes. Il va s'en faire un plaisir...

JENNIFER ZAGORY. Nièce du pasteur. Comme sa mère veut la mettre en pension, elle supplie son oncle d'intervenir. Il y consent volontiers, à condition qu'elle, Jennifer, se laisse « examiner ».

HAROLD HARDING. Jeune médecin, époux de Cécilia. Quand il dort, il dort. Sa femme en profite pour l'utiliser... comme un gode, lorsqu'elle s'est bien excitée avec son « Cahier Rouge ».

LUCY ZAGORY, alias LILY. Sœur cadette de Gertrude, mère de Jennifer et de Gaston (le Petit Saint), déteste son beau-frère le pasteur qui le lui rend bien. Rien de tel que la haine pour épicer certains jeux... Dans le fauteuil de dentiste du pasteur, ce ne sont pas les dents qu'elle vient se faire soigner !

ITALO GRIMALDI. Masseur, pornographe, croqueur de vitamines, branleur de dames, amateur de fessées... Italo a la phobie des poils, c'est un grand épilateur de chatte devant l'éternel. Ami d'Esparbec, il est invité par ce dernier à partager les fantasmes de Zaza. Ils ne partagent pas que ses fantasmes.

« MACHÉRIE » (en un mot), alias CHRISTELLE GRIMALDI. Epouse du précédent. Elle lui mène la vie dure et le conduit chez son urologue chaque fois qu'elle n'est pas satisfaite de ses prouesses conjugales.

SYLVIE RABOUIN. Ancienne partenaire sexuelle d'Esparbec. Il en fait encore des cauchemars. Tripoteuse et suceuse compulsive, mégère affublée de la plus grosse vulve qu'Esparbec a jamais pu observer (et Dieu sait s'il en a vues !)...

LA MÈRE MARTIN, alias DOMINATELLA. Dominatrice et boutiquière à Saint-Tropez, spécialisée dans les dessous féminins en cuir, ses seins gonflent quand elle monte en avion. Vient se faire « masser » à coups de canne par Italo à l'Institut Mélisse de Cogolin.

DORA SIMMONS. Epouse du JUGE SIMMONS, mère de CAROLYN SIMMONS. Autre voisine du pasteur dont elle a une fâcheuse tendance à utiliser la bouche pour ses besoins naturels. Aime beaucoup les fèves vertes.

HILLARY DAVENPORT. Sénatrice sexuellement sujette aux sautes d'humeur. Ne pardonne pas aux hommes de lui donner (ou de lui prendre) du plaisir.

ROSE BRADBURY. Anglaise. Est-il nécessaire d'en dire davantage ?
Aimerait beaucoup avoir un vieux pasteur qu'elle pourrait sortir tous les soirs
de son placard (ou de sa niche ?) pour s'en servir.

ET QUELQUES SECONDS RÔLES, FIGURANTS,
SILHOUETTES...

Rosamond Patterson et Betty Perkins, les secrétaires de Maître Mac
Manus (déjà rencontrées dans *La Foire aux cochons*), André (pas de nom de
famille). Habite Rouen. Un soir, Esparbec lui a demandé dans un café de la
Bastille de photographier le sexe de Zaza. Le prototype du commercial bronzé
aux UVA,

Clitounette et les deux Iguanes de Radio Estérel, Les trois pizziolos de
Cogolin,

Quelques nudistes de Pampelonne (dont une avocate clitoridienne et
stressée),

Quelques bridgeuses de Ramatuelle,

Quelques intermittents (du sexe, pas du spectacle),

Un intérimaire,

Une douzaine d'individus masqués,

Une dizaine d'écureuils déboussolés,

Les quatre chats du quai de Béthune,

Un pigeon éclopé,

Et l'air du temps...

(J'en oublie certainement).

LAST BUT NOT LEAST :

ANNE COUSIN et MONIQUE PLESSIS. Deux jeunes femmes vertueuses
qui s'occupent de la « fabrication » des ouvrages du pornographe Esparbec (qui
les remercie de leur patience).

PREMIÈRE PARTIE

LA CHASSE AUX OIES

CHAPITRE PREMIER

« PRÉPARATION » D'UNE OIE BLANCHE

(Carnets de chasse du pasteur Bergman)

LUNDI. PREMIER RENDEZ-VOUS.

Le printemps arrive, la chasse aux oies blanches est ouverte. Ce lundi, pendant que ma chère femme était au zoo avec les gamines (Virginia White, leur institutrice, avait ses règles), j'ai reçu dans mon cabinet Mlle Prudence Farming. Prudence Farming m'est recommandée par un collègue de F., petite bourgade proche de notre ville. Il prétend, dans sa lettre, qu'elle est « incroyablement naïve » et qu'on peut lui faire « avaler n'importe quoi ». Ce sont les termes qu'il emploie, je ne fais que le citer.

« Une authentique oie blanche !ajoute-t-il dans son post-scriptum. Je ne peux m'en occuper moi-même comme elle le mérite, car je suis très lié avec ses parents, c'est pourquoi je vous l'envoie. Il s'agit de la déniaiser comme vous savez si bien le faire, afin qu'elle ne soit pas trop désarmée quand il s'agira de la marier. Dans sa famille, les filles se marient très tôt, ne vous laissez donc pas impressionner par son extrême jeunesse. »

Prudence Farming arrive à l'heure dite. La bonne étant de sortie, je l'introduis moi-même dans mon bureau. C'est une jolie rustaude qui sort à peine de l'enfance. Une beauté de village un peu grossière, mais alléchante. Mal maquillée. Bouche épaisse, mais bien dessinée. Elle rougit à tout propos et baisse les yeux chaque fois que je la regarde ; c'est bon signe. Elle a l'air si stupide que j'ai un début d'érection.

Elle s'assoit sur le siège que je lui désigne, en face de moi, et tire sa robe à fleurs sur ses genoux. Les mollets sont un brin trop forts, c'est une fille de la campagne, mais la jambe est bien faite. Son bas gauche est filé, une échelle grimpe sous sa robe. Elle regarde autour

d'elle, très impressionnée par la quantité de livres qui garnissent mes étagères.

J'attaque ferme.

— Mon collègue de F. me dit que vous voudriez vous marier... de préférence avec un garçon de notre ville.

— C'est exact, monsieur le pasteur. Il m'a suggéré de m'adresser à vous. Il m'a dit que vous étiez un conseiller matrimonial, un expert du mariage.

Elle se trémousse un peu, mal à l'aise, et me lâche naïvement la véritable raison de sa visite.

— Il m'a dit aussi que vous connaissiez beaucoup de jeunes gens d'un bon milieu et que, si vous étiez content de moi, vous m'en feriez connaître quelques-uns, au cours d'une fête de charité.

(Brave collègue de F. ! Il faudra que je pense à lui revaloir ça. Dès demain je vais me mettre en quête d'une bonne fille bien délurée pour la lui envoyer quelques jours, histoire qu'elle se refasse une santé à la campagne. Je lui demanderai de la loger. Le reste le regarde.)

— Mon collègue n'a pas exagéré. Il est vrai que j'ai fait plus de cent mariages. Si je comprends bien, Prudence, vous ne voulez pas épouser un garçon de la campagne ?

— Non, monsieur. Je voudrais vivre à la ville. Et pour cela...

— Pour cela, il vaut mieux épouser quelqu'un de la ville ! Cela va sans dire... Eh bien, je ne vois aucune raison de ne pas vous donner satisfaction. Je vais faire en sorte de vous trouver un bon mari... Un employé de banque, par exemple. J'ai en vue un garçon très sérieux qui rêve d'épouser une fille saine qui viendrait de la campagne.

— Oh, cela ferait tout à fait mon affaire ! Est-il bien de sa personne ?

— C'est un assez joli garçon. Mais avant de vous le présenter, il faut que je vous fasse subir quelques tests. Etes-vous disposée à les subir ?

— Je ferai tout ce qui sera possible pour vous satisfaire, monsieur.

— Ne vous avancez pas si vite. Je vais vous demander des choses qui vont peut-être offenser votre pudeur. Vous comprenez que, quand il s'agit de mariage, on n'est jamais assez prudent !

— Je comprends.

— Je vais donc opérer quelques constatations préalables. Restez assise, c'est moi qui vais venir à vous.

Je fais le tour du bureau, je prends une chaise, et je vais m'asseoir tout près d'elle. Nos genoux se touchent. Je lui prends les mains et je les lui pose sur les accoudoirs de son fauteuil.

— Vous garderez vos mains ici, quoi qu'il arrive. C'est bien compris ?

Elle fait oui de la tête, visiblement inquiète de ces préliminaires.

— Est-ce que des garçons vous ont déjà touché les seins, Prudence ?

Un flot de sang monte à ses joues et elle baisse le front pour fuir mon regard. Ses mains se sont crispées sur les accoudoirs du fauteuil. N'osant pas parler, elle fait signe que oui, de la tête.

— Les leur avez-vous montrés ?

Elle hésite longuement, puis, à nouveau, opine du bonnet. Ses oreilles sont écarlates.

— Expliquez-moi comment cela s'est passé. En quelques mots.

— A la fête du village... une fois... après le bal... j'avais un peu bu, j'avais chaud... mon cavalier m'a proposé d'aller prendre le frais dehors... et c'est là... dans une grange...

— Seulement les seins ?

— Oh oui, monsieur, je vous le jure. Et quelques baisers. Quand il a voulu aller plus loin, je ne me suis pas laissé faire !

— Eh bien, c'est parfait, ma chère Prudence. Voyez-vous, il faut que j'assure que vous avez une bonne poitrine, car le fiancé que je vous destine veut avoir des enfants et que sa femme soit en mesure de les allaiter. Si vous les avez déjà montrés à un garçon, ce ne sera donc pas une trop grande épreuve pour votre pudeur que de me laisser les

examiner à mon tour.

Je m'attendais à des protestations effarouchées. Il n'en est rien. Mon collègue de F. aurait-il raison ? Peut-on vraiment lui faire « avaler n'importe quoi ? » Voilà que mon érection me reprend. Quant à elle, elle attend bien sagement, les mains sur les accoudoirs, les paupières baissées.

— Ce garçon que je vous destine, lui dis-je, est une véritable perle. Il est déjà le propriétaire d'une très jolie maison et il vient d'acheter une voiture neuve. Il n'attend plus qu'une jeune fille comme vous pour fonder une famille...

Tout en l'endormant ainsi de promesses, je déboutonne le premier bouton de son corsage. Elle tressaille à peine. Je continue. Quand sa robe est ouverte jusqu'à la ceinture, je lui dis :

— Vous n'avez qu'à imaginer que vous êtes chez le docteur.

Elle acquiesce d'un geste imperceptible. Je glisse mes mains sous sa robe et je la fais se pencher vers moi pour dégrafer son soutien-gorge dans son dos. Nos joues se frôlent. La sienne est brûlante. Le soutien-gorge dégrafé, elle se redresse. Je ne lui laisse pas le temps de se reprendre, j'ouvre sa robe et j'abaisse les bonnets. Ses seins jaillissent comme deux colombes avec leurs becs roses tendus. Ils sont superbes, gonflés de sève, en forme de poire, avec des pointes minuscules déjà toutes durcies par l'émotion.

— Et hop, dis-je, les voilà dehors, ces mignons. Vous avez vraiment une très jolie poitrine, Prudence, votre mari aura bien du bonheur à la caresser.

Elle bat des paupières. Je me penche pour bien les admirer. Comme elle se tient toute droite, le dos vertical, ses seins sont braqués devant elle avec une sorte d'effronterie qui ne laisse pas d'agir sur mes sens. Je trouve toujours très excitant de regarder les seins nus d'une femme encore habillée, de les voir surgir ainsi dans le désordre des vêtements, s'offrant à la vue et au toucher comme des fruits de chair qu'il n'y a plus qu'à cueillir. Cette Prudence a une nature très sensuelle car il suffit que je les regarde pour que leurs mamelons s'épanouissent à vue d'œil.

— Nous allons passer à l'exercice suivant, lui dis-je. Vous me les avez montrés, maintenant je vais vous les toucher. Comme ce garçon, dans la grange... Et comme votre mari, au soir de vos noces.

— Mais...

— Pas de mais, Prudence ! (J'ai pris ma grosse voix.) Si vous voulez épouser ce garçon, il faut faire ce que je dis ! Je dois vérifier que vos seins sont d'une capacité suffisante pour nourrir vos bébés. Pour cela, je dois les palper !

Je les prends donc en mains sans qu'elle réagisse autrement que par un frisson. Quelles merveilles... suaves, tièdes, élastiques ! Je les pétris doucement, puis je les caresse sur toute leur longueur en resserrant mes doigts. Quand j'arrive aux pointes, je les saisis entre mes doigts et les pince délicatement. Prudence se laisse faire, toute frémissante, c'est à peine si elle ose respirer. Je sens ses genoux tressaillir nerveusement contre les miens chaque fois que je lui taquine les tétons.

Je m'amuse ainsi un bon moment, dans le plus grand silence. La coquine prend goût à la chose, cela se sent à l'alanguissement de son corps, à la façon dont elle se cambre chaque fois que je les reprends après les avoir lâchés un instant. Je la sens mûre ; je décide donc de pousser la chose plus avant.

— Les seins d'une femme ne servent pas qu'à nourrir ses enfants. Ils sont aussi là pour le plaisir du mari. Et pour le vôtre. Une femme éprouve toujours de l'excitation à les montrer et à se les faire caresser.

En lui disant cela, je lui titille les mamelons.

— Vous sentez comme ils deviennent durs, Prudence ? Comme ils grossissent ? Est-ce que vous auriez de vilaines pensées, par hasard ? Venez avec moi... nous allons étudier ça de plus près.

Je la conduis devant le miroir de la cheminée. Dès qu'elle s'y voit, dépoitraillée, elle pousse un cri et veut se couvrir. Je l'en empêche en lui tenant les mains. Je prends à nouveau ma grosse voix. Et face au miroir, l'obligeant à regarder ce que je lui fais, tout en lui parlant de son futur mari, je lui empoigne à nouveau les mamelles.

— Il vous le fera, lui, autant vous aguerrir tout de suite pour ne pas avoir l'air trop sottre ! A la ville, les hommes aiment bien jouer avec les seins de leurs femmes. C'est la faute de toutes ces publicités pour les dessous...

Je les soupèse, les secoue, les manipule, les agite, les pétris. C'est terriblement excitant de voir son visage écarlate et ses seins

blancs dans le miroir. Elle respire de plus en plus vite. Je me colle à elle par derrière. Ses fesses charnues accueillent mon érection.

— Oh, monsieur le pasteur...

— Votre mari aussi le fera... lui dis-je. Nous sommes à la ville, ici, pas à la campagne. Il faut vivre avec son temps.

La tenant par les seins, je la plaque contre moi. Je sens son derrière bouger. Je colle ma bouche à son oreille. Charmante oreille en forme de coquille marine. Je lui susurre :

— A la ville comme à la campagne, Prudence, quand un mari fait cela à sa femme, elle doit impérativement mouiller sa culotte. Sinon, c'est qu'elle n'est pas mûre pour le mariage. Est-ce que vous mouillez la vôtre, en ce moment ?

Elle ne répond pas. Sa bouche épaisse a pris un pli boudeur. Je tire sur les tétines roses, je les allonge, petites cornes de chair. Elle ferme les yeux, s'alanguit contre moi, me pousse les fesses contre le ventre. C'est trop pour une première fois ! En dépit de tous mes efforts pour le retenir, mon plaisir m'échappe, je lui pétris rageusement les nichons et, la serrant contre moi, j'éjacule dans mon caleçon. (Il faudra que je songe à le rincer tout à l'heure pour que Gertrude ne se rende compte de rien.)

Cela s'est fait si soudainement que je n'ai pu retenir un cri furieux.

— Vous êtes bien une petite femelle comme toutes les autres ! lui dis-je. Allez, mademoiselle, rhabillez-vous, l'exercice est terminé pour aujourd'hui ! Cachez donc votre poitrine, fille impudique. A-t-on idée de rester ainsi les nichons à l'air !

Interdite, au bord des larmes, elle se rhabille en toute hâte. Je la reconduis jusqu'à la porte sans un mot. Au moment d'ouvrir, je lui fixe un nouveau rendez-vous pour demain. Et je referme la porte derrière elle sans attendre même qu'elle m'ait répondu.

Si elle vient demain, après un tel début, c'est qu'elle est prête à tout pour se marier. En ce moment, j'en suis sûr, rien que l'idée la révolte. Mais la nuit porte conseil...

MARDI. SECOND RENDEZ-VOUS.

Après un tel préambule, je n'étais pas du tout certain qu'elle

reviendrait. J'avais pris toutefois mes dispositions pour être seul à la maison. Pour les premiers rendez-vous, en effet, je trouve plus prudent qu'il n'y ait personne à proximité. On ne sait jamais comment certaines de ces filles peuvent réagir. J'avais donc envoyé ma femme en visite chez Mme Porbus pour y discuter de la fête paroissiale. Et j'avais demandé à Virginia White, la répétitrice, d'emmener mes filles se promener au bord de la rivière.

Trois heures sonnent. Personne. Je suis dans le jardin, occupé à tailler mes rosiers. Allons bon, j'ai dû y aller trop fort. C'est qu'elle était si excitante, aussi, cette oie blanche ! N'y pensons plus. J'essaierai d'être moins pressé pour la prochaine. Mais un quart d'heure plus tard, alors que je suis occupé à asperger mes rosiers d'une solution insecticide contre les pucerons, une voiture arrive. Je me retourne. Un taxi. C'est elle ! A travers les grilles, je la vois régler le prix de la course. Sans me presser, je vais lui ouvrir le portail. Elle tressaille en me voyant et me jette un regard bizarre, par-dessous. Je connais bien ces regards-là. Ma verge se gonfle sous mon tablier de jardin. Les sécateurs dans une main, la bombe insecticide dans l'autre, je la précède dans l'allée. Pendant qu'elle s'installe dans mon bureau, je vais me laver les mains.

Elle porte aujourd'hui un tailleur très facile à déboutonner. Seulement trois gros boutons à la veste. Et dessous, un pull de mohair qui s'ouvre avec une fermeture Eclair. Les seins bougent librement. Elle n'a donc pas mis de soutien-gorge. Je la dévisage. Elle soutient mon regard, les pommettes roses.

— Avez-vous bien réfléchi, Prudence ? Etes-vous d'accord pour poursuivre nos exercices préliminaires ?

Elle fait oui de la tête.

— Alors, ne perdons pas de temps. Retirez cette veste. Et ce pull.

Elle s'y attendait visiblement, car elle n'hésite qu'à peine. Gracieusement, assise, elle se dépouille de ses vêtements. Je ne m'étais pas trompé, les seins sont nus dessous. Son pull ôté, la voici nue jusqu'à la taille.

— Cambrez-vous. Soyez coquette. Montrez bien votre jolie poitrine.

Elle m'obéit, paupières baissées. Je la laisse dans cette posture un moment. Les bouts de ses seins pointent.

— Aujourd'hui, Prudence, ce n'est pas de votre poitrine que je vais m'occuper. Vous gardez vos seins nus, car ils sont agréables à regarder, mais nous allons passer à un tout autre genre d'exercice.

J'ai le plaisir de la voir s'empourprer.

— Nous allons, lui dis-je avec une froideur voulue, nous occuper de votre anus.

Violent sursaut d'incrédulité, regard offusqué, rougeur accrue, rien ne m'est épargné, j'ai droit à toute la panoplie. Mais la demoiselle ne se rhabille pas, indignée, ne se rue pas hors du bureau en me traitant de vieux débauché ! Allons. Mon collègue de F. avait bien vu. Cette oie blanche est prête à tout pour que je lui trouve un mari qui lui permettra de ne pas se salir les mains aux rudes travaux des champs. Oie blanche peut-être, mais oie très raisonnable.

Très raisonnable ? Ou perverse ? Je vais en avoir le cœur net. Je l'amène devant le canapé. Nous n'échangeons pas une parole. Sa main tremble violemment dans la mienne ; quand je la serre, elle répond à ma pression. Mais elle évite soigneusement mon regard.

Je lui demande de se pencher en posant ses mains sur le canapé. Elle s'exécute, en laissant se balancer ses seins devant elle. Je leur accorde une caresse distraite, histoire de m'assurer que les pointes sont bien éveillées. Prudence soupire nerveusement. Sa jupe étroite s'avère très pratique : comme la jeune personne a déjà un derrière important et une taille plutôt fine, une fois qu'on a retroussé l'étoffe au-dessus des hanches, elle reste ainsi, boudinée autour du ventre.

Prudence porte une sage culotte rose que je lui abaisse sans qu'elle réagisse. Belles et lourdes fesses blanches, semées de taches de rousseur. Elle aura le cul épais, plus tard, et de la cellulite, mais pour le moment, elle est exquise. Je lui soulève une jambe, puis l'autre, pour la débarrasser du sous-vêtement. Ce faisant, agenouillé derrière elle, je lorgne à loisir par-dessous son sexe qui s'entrebâille chaque fois dans une prairie de petits poils roux qui ne cachent pas grand-chose. Les lèvres du con sont charnues et mouillées, la muqueuse de la fente d'un rose très sain, je n'ai pas le temps d'en voir davantage, elle crispe peureusement les fesses et serre ses cuisses l'une contre l'autre. En conséquence, je l'oblige à éloigner ses pieds l'un de l'autre d'environ un mètre, ce qui fait qu'elle est maintenant commodément ouverte. Et pour bien lui apprendre ce que j'attends d'elle : une obéissance aveugle, une impudeur totale, je lui empoigne les fesses dans les mains et les écarte. L'anus apparaît, petit œil rose, chauve, obscène. Comme

toujours quand une jeune personne me montre son trou du cul pour la première fois, je suis pris d'une excitation bestiale et d'une irrépressible hilarité. Dominant cette dernière, savourant la première, j'oblige la demoiselle à mettre un genou sur le canapé, puis l'autre. La voici donc dans la pose que je préfère : prosternée, les cuisses bien séparées, les reins cambrés, et la boutique grande ouverte.

Dans cette posture obscène, elle n'a plus de secrets pour moi. Je me repais du spectacle de son con largement fendu et de son anus qui s'écarquille. Puis, après un long moment destiné à la rendre bien consciente de la pose humiliante que je lui ai fait prendre, et aussi à lui faire redouter et attendre le moment où je vais toucher ce qu'elle me montre si impudiquement, je m'y décide. Elle avait beau s'y attendre, elle tressaille violemment quand je lui ouvre l'anus entre mes deux pouces. Les tissus sont sains et élastiques, cet orifice n'a visiblement jamais servi à autre chose qu'à ce à quoi la nature l'a destiné. Il se crispe quand je pose le bout de l'index au centre de la corolle.

— Tout doux, ma belle, ne nous effarouchons pas déjà ! Cela ne fait que commencer ! Sans doute est-ce l'idée que je vous le regarde et vous le touche en même temps qui vous rend honteuse ! Il faudra vous y faire... votre époux est un homme moderne, Prudence, pas un péquenaud... Il voudra s'amuser avec cet objet-là aussi... C'est de plus en plus à la mode ! Il ne faudrait pas que vous ayez l'air trop sotté, la première fois.

Si oie blanche soit-elle, je ne suis pas sûr qu'elle est dupe de mes paroles. Mais la face est sauve, elle se relâche donc, et j'y fourre le bout du doigt. C'est serré en diable. Est-elle naïve ou perverse ? Un doute se glisse dans mon cœur. Peut-être ne subit-elle vraiment cette indignité que dans l'espoir que je lui dénicherai un époux, et non pas parce qu'elle y prend goût. Quel adorable trou du cul, cependant ! Est-ce que je vais pouvoir, comme je l'espère, y mettre autre chose que le doigt ? J'en suis fou ! Moite, élastique, sensible, parfumé. Je le touche longuement, je le hume, je l'ouvre, je le ferme ; elle se tait toujours.

Plusieurs minutes s'écoulent pendant lesquelles je joue avec son troufignon sans que nous échangions le moindre mot. Qu'aurions-nous besoin de nous dire ? J'ai réussi, après l'avoir mouillé de salive, à introduire tout mon index dans son cul. Elle s'est relâchée pour me faciliter la tâche. J'entends, pendant que je farfouille, son souffle haché. Couvertes de chair de poule, ses fesses se crispent et se détendent, par spasmes. Aucun doute, ça commence à lui faire de l'effet. A chaque va-et-vient de mon doigt, son cul s'ouvre davantage.

Aucune réponse. Notre oie blanche est pudique en paroles. Mais j'ai tout loisir de vérifier que sa chatte est inondée. Le vagin est béant. Même pucelles, les filles de la campagne sont souvent ouvertes à cet endroit. Je lui mets le pouce dedans sans difficulté. Long soupir tremblotant. N'oublions pas que j'ai déjà un doigt fourré dans son cul. Je retire mon pouce, je lui taquine le clitoris, elle s'écarquille pour mieux l'offrir. Petit bouton rouge, gonflé, sensible. Elle n'ignore visiblement rien de la masturbation. Elle accompagne ma caresse en se dandinant de façon obscène. C'est de cette façon, un doigt dans le cul, lui pinçant le bouton de l'autre main, que je lui donne son plaisir. On peut le voir à l'œil nu : un flot de liquide transparent dégorge du vagin. Prudence ne peut retenir un jappement, qu'elle ravale en se mordant le poignet. Pour mon compte, comprimant mes couilles entre mes cuisses, je lâche tout, une fois de plus, dans mon caleçon. Mais aujourd'hui, cela se fait au moment que j'ai choisi. Je suis donc de la plus charmante humeur quand je retire mes doigts d'elle.

Comprenant que l'épreuve est terminée, Prudence Farming se redresse et tente de se rajuster. Son visage est cramoisi, ses joues sont en sueur, elle a l'air horriblement honteuse. C'est un des moments que je préfère. Je lui souris d'un air goguenard et l'empêche de baisser sa jupe. C'est donc le cul nu et le sexe visible que, la mort dans l'âme et la honte aux joues, elle doit reprendre sa place dans le fauteuil. Moi, je m'assieds sur une chaise, en face d'elle. Je lui donne une tasse de café ; j'en ai toujours en réserve dans mon Thermos.

Tout en buvant notre café, je l'interroge sur ses études, sur ses distractions à la campagne. Affreusement embarrassée par le fait d'être soumise à mes questions dans une tenue aussi impudique, elle me répond d'une voix timide, sans me regarder. C'est plus fort qu'elle, ses cuisses se referment, comme si elle ne souffrait pas l'idée de me montrer son con. Chaque fois, je lui tapote les mollets, elle ouvre à nouveau les jambes, mais avec une sorte de sanglot rageur.

Nous causons ainsi une longue heure et elle finit par se montrer moins pudique. Vers la fin de l'entretien, je parviens même à lui faire poser ses jambes sur les accoudoirs, en repliant les genoux pardessus, pose d'une rare indécence. Elle m'offre donc le spectacle de son con entièrement ouvert et de son anus. Tout en la questionnant et en écoutant ses réponses, je ne me prive pas de lui tripoter le clitoris et ses deux orifices. Mais je ne fais que la rapprocher du plaisir, jamais je ne le lui donne, tout amusé de la voir se tortiller et haleter, les joues en feu et le clitoris dardé. Il faut qu'elle sorte d'ici la chair énervée,

avec l'envie de se masturber chevillée au corps et qu'elle le fasse, sitôt rentrée, en se souvenant de tout ce qui ce qui s'est passé dans ce bureau.

Je pense que je pourrai l'enculer à sa prochaine visite. Après l'avoir masturbée, comme aujourd'hui, je trouverai bien un prétexte pour la punir. Une fois attachée, les yeux bandés, ce sera bien le diable si je n'y arrive pas. D'autant plus qu'elle ne saura pas, après avoir reçu sa fessée, si c'est le doigt ou autre chose que je lui introduirai dans le cul. La morale sera donc sauve ! Je compte sur sa mauvaise foi, elle semble en posséder une dose peu commune.

A la fin de notre entrevue, comme je veux avoir un prétexte pour la punir à sa prochaine visite, je lui donne une leçon à apprendre. Il s'agit d'une page du *Deutéronome*, hérissée de difficultés.

— Vous me réciterez cela demain, Prudence. Il faut s'occuper aussi de votre âme !

— Tout cela ?

Elle est terrifiée d'avance. Je me montre intraitable. Je la reconduis, après qu'elle s'est rhabillée, puis, je lui fais visiter mon jardin, comme s'il ne s'était rien passé entre nous que de très normal.

JEUDI. TROISIEME RENDEZ-VOUS.

Comme convenu, Prudence Farming s'est présentée chez moi, hier, à l'heure dite. Elle portait la même robe à fleurs que lors de notre première entrevue. Je me suis dit en la voyant remonter l'allée du jardin qu'il faudrait la mettre entièrement nue, en ne lui laissant que ses bas, dont l'un était toujours filé. Je me suis vu la pourchassant dans le bureau, armé d'une badine, et cinglant sa chair blanche, ses fesses rebondies, ses seins charnus et ballotants, et elle, criant, pleurant, suppliant, sautillant, de-ci, de-là, tout affolée...

J'imaginais si bien la chose que le plaisir m'a surpris ainsi, de façon stupide, debout, derrière la fenêtre. Une rage sans nom m'a envahi dont j'ai rendu responsable cette sombre idiote. Tout mon enthousiasme s'était éteint. Pendant qu'elle sonnait, je me suis essuyé tant bien que mal, puis je suis allé trouver Virginia White, dans la salle d'études. Elle était occupée à faire chanter mes filles. Plaisant tableau. J'ai demandé à la répétitrice d'éconduire la visiteuse.

— Dites-lui que je suis occupé. Qu'elle revienne demain, à la même heure.

Par la fenêtre, caché derrière le rideau, j'ai eu le plaisir de voir la déconvenue de Prudence Farming. Ce n'était pas sans arrière-pensée que je lui avais expédié Virginia White. La répétitrice de mes filles est une fort jolie personne. J'ai jugé que Prudence, constatant que d'autres belles créatures m'approchaient, ne se ferait pas une idée trop haute de son importance.

La porte close, elle est restée sur le seuil, la tête basse. Puis elle s'est résignée à partir, non sans se retourner à plusieurs reprises pour regarder dans la direction de ma fenêtre. Heureusement, le rideau est épais. J'étais assez frustré, cela va sans dire, mais pas fâché de faire mijoter cette rustique pécore. Elle n'en serait que plus disposée, me suis-je dit, à subir le lendemain tout ce que je serais enclin à lui infliger.

J'ai passé l'après-midi à faire du rangement dans mes livres. Le soir venu, Mme Porbus m'a rendu une visite inopinée, à propos des comptes de la société de bienfaisance. Comme il y avait quelques petites erreurs, je l'ai fouettée jusqu'au sang. Je l'avais attachée, nue, sur le canapé, avec deux gros coussins sous le ventre pour bien surélever sa croupe de jument poulinière. J'avais pris la précaution de lui fourrer sa culotte dans la bouche. Je la sentais trembler de peur pendant que je bouclais les courroies sur sa chair nue ; une exaltation sauvage m'emplissait.

Je l'ai fouettée à la cravache pendant une demi-heure, sans m'interrompre, sur tout le corps. A la fin, j'étais en sueur et je ne visais plus que son entrecuisses. Quand j'en ai eu fini, sa grosse vulve avait bien triplé de volume. Elle était trempée, bien sûr, et je l'ai longuement récompensée de sa punition. Chose faite, je suis retourné au rangement de ma bibliothèque. Elle s'est rhabillée en ravalant ses sanglots, humiliée que je l'ai traitée comme une prostituée, car d'ordinaire je lui fais toujours un brin de causette, notre affaire faite.

Aujourd'hui jeudi, donc, Prudence Farming est de retour. Je vais l'accueillir moi-même. Dans la salle d'études, nous entendons mes filles jouer au piano. Je m'excuse pour hier.

— J'avais oublié que j'avais déjà un autre rendez-vous. Une fille à marier comme vous...

Elle me jette un regard de reproche où je crois déceler un brin de jalousie.

— Ne l'enviez pas, lui dis-je, fort négligemment. J'ai dû la fesser

à cul nu parce qu'elle ne savait pas sa leçon ! Si vous l'aviez entendue pleurer ! Une fille de vingt ans !

— La fesser ! bégaié Prudence, en ouvrant grand les yeux.

Ses joues sont toutes roses.

— Eh bien quoi, lui dis-je, comme si c'était tout naturel, n'était-il pas normal que je la punisse, puisqu'elle ne savait pas sa leçon ? Y voyez-vous quelque chose à redire ?

Elle secoue la tête, pour me dire que non, mais n'en reste pas moins abasourdie. Je l'introduis dans mon bureau dont je ferme la porte à clef.

— Mes filles sont à la maison, aujourd'hui, comme vous l'entendez. Je préfère qu'elles ne nous dérangent pas... au cas où vous seriez déshabillée...

Prudence, tortillant l'anse de son sac dans ses mains, baisse les yeux et ne dit mot. Elle a encore mis son éternelle robe à fleurs, mais ses seins, dessous, bougent librement, ce que je juge de bon augure. Au moment de s'asseoir, je la vois sursauter. J'ai laissé bien en vue, sur le bureau, la culotte de Mme Porbus qu'elle a oubliée la veille, dans son désarroi.

— Tiens, fais-je, en la fourrant dans un tiroir, elle a oublié de remettre sa culotte après la fessée. Je la lui rendrai à sa prochaine visite. Eh bien, par quoi commençons-nous, aujourd'hui, Prudence ?

— Comme il vous plaira, monsieur.

Mais ses joues qui sont maintenant d'un rouge ardent me renseignent sur ses vœux secrets.

— Et si vous me récitiez votre leçon ? C'était le *Pentateuque*, je crois ?

— Le... le *Deutéronome*, monsieur...

Et la voici en larmes. C'est aussi soudain qu'une averse et j'en reste saisi. Puis une joie atroce m'enfle le cœur et ma verge se raidit. Elle se mouche, m'adresse un regard suppliant à travers ses larmes.

— Ce n'est pas faute d'avoir essayé, monsieur, mais je n'ai aucune mémoire... Je n'y arrive pas !

Je prends l'air navré qui convient.

— Je me vois donc contraint de vous punir comme vous le méritez. Vous avez eu deux journées entières pour apprendre cette page.

— Que... que... qu'allez-vous me faire ?

— Mais vous donner une fessée, ma chère, cela vous apprendra à être plus sérieuse dans vos études !

Comme elle se lève, interloquée, et regarde autour d'elle d'un air égaré, j'ajoute :

— Une fessée à cul nu, eh oui ! Comme une vilaine fille qui travaille mal à l'école ! C'est ainsi, ma chère Prudence, il va falloir y passer... si vous tenez toujours à ce que je vous présente un bon parti.

Tout en parlant ainsi, je pousse mon grand fauteuil au centre de la pièce, face au miroir de la cheminée, de façon que la scène qui va se dérouler s'y déroule. Je suis bien décidé à ne pas me priver d'une miette du spectacle. Je m'assieds et, tout en tapotant mes genoux dans un geste d'invite, j'adresse un coup d'œil narquois à Prudence qui, debout devant moi, son sac à la main, se tortille lamentablement.

— Eh bien ? Qu'attendez-vous ?

Je lui prends son sac et je le pose derrière moi, sur le bureau. Puis je la tire à moi.

— Mettez-vous sur mes genoux. Mais non, idiot... pas assise, à plat ventre... C'est de vos fesses que je vais m'occuper.

Paralysée de timidité, elle se plie maladroitement à ce que je demande, et, moitié contrainte, moitié de bon gré, la voici en travers de mes cuisses. Ses jambes d'un côté, sa tête de l'autre, les mains touchant le plancher. Je retrousse sa robe à fleurs et je la fais retomber par-dessus sa tête, comme une tente. Ainsi, elle ne pourra rien voir. Une long frémissement la parcourt. Sans perdre de temps, je lui baisse sa culotte sous les genoux. Puis, me disant que j'aurais à lui écarter les cuisses, je la lui retire définitivement.

— Etes-vous prête à recevoir votre fessée, Prudence ?

— Oui, monsieur... sanglote-t-elle d'une voix étouffée, sous sa robe.

— Je vais vous disposer de la façon qui me convient, et ensuite, il faudra rester ainsi. C'est compris ?

Nouvelle approbation étouffée. Je lui caresse amoureusement les fesses. Elles sont vraiment divines, à cet âge, chez ces filles bien en chair. Sa peau déjà toute moite. Je la fais pivoter sur moi, de façon à introduire un de mes genoux entre les siens, ce qui l'oblige à se mettre à califourchon sur une de mes cuisses. Dans cette posture, son cul fait face au miroir. La fente rose du con est déjà à demi ouverte. Des deux mains, j'écarte les grosses joues pâles et je peux voir l'anus tout crispé de peur.

— Je vais vous fesser progressivement, lui dis-je, pour vous habituer à la douleur.

Et je me mets à lui distribuer des tapes très sèches sur les fesses, sur les cuisses ; cela fait tressaillir sa chair élastique qui ne tarde pas à être animée d'un mouvement incessant et à rosir. Excité par ce spectacle alléchant, je frappe plus fort, du plat de la main. Les claques résonnent dans le silence. Je n'ai rien à craindre, la pièce est insonorisée. Prudence se trémousse, les fesses commencent à lui cuire, elle soupire, et tantôt, lâche un cri aigu. Je me prends au jeu, l'excitation me gagne. Je la fesse maintenant à bras raccourcis, son cul est écarlate, et la voici enfin où je voulais, en larmes, suppliante sous sa robe qui étouffe sa voix. Mais elle n'a pas un geste pour se soustraire à la punition et, dans le miroir, je peux voir son con bêér de plus en plus, entre les poils roux, les grandes lèvres sont luisantes de mouille...

Je surélève le genou qu'elle chevauche, et, tout en me servant du miroir pour bien viser, je lui tapote le sexe. Il est brûlant et baveux, à chaque claque mes doigts recourbés s'y enfoncent ; je m'acharne sur le clitoris. Il est entièrement sorti et tout gonflé. Chaque fois que mes doigts le frappent, Prudence piaule. J'alterne les claques molles et sournoises, très longuement appuyées, qui ne sont qu'un prétexte à la masturber en lui pétrissant la chatte et en fouillant longuement sa fente, et les vraies claques, les méchantes, qui lui aplatissent les lèvres et lui meurtrissent le clitoris. Je la rends folle, de cette façon, en alternant punition et branlette, à un rythme si rapide que bientôt tout se mélange en elle, le plaisir et la souffrance ne formant plus qu'une seule sensation affolante qui la fait sangloter et crier. Sa croupe est maintenant aussi rouge qu'un soleil couchant, quant au sexe, c'est une large et profonde entaille d'où dégorge une abondante mouille...

— Oh monsieur ! Oh monsieur ! Oh monsieur, hoquette

Prudence.

Elle ne parvient pas à dire autre chose. Ma main la claque, ma main la fouille. Et elle, elle répète sans cesse « oh monsieur... oh monsieur... » La petite garce a bien dû jouir trois ou quatre fois quand, la main me faisant mal, je décide d'arrêter.

Elle se remet sur pied, persuadée sottement que la punition s'arrête là. Son visage est inondé de larmes, mais ses yeux luisent d'une façon qui ne me trompe pas. Sans doute vient-elle d'éprouver les sensations les plus surprenantes. S'étale sur son visage empourpré une veulerie canine qui dément les plaintes faussement scandalisées qu'elle se croit tenue de m'adresser.

— Oh, vous m'avez fait très mal ! Si mal !

— Et ce n'est pas fini, lui dis-je, en me relevant. Enlevez votre robe...

— Mais !

— Croyez-vous m'abuser, mademoiselle ? N'êtes-vous pas toute mouillée entre les cuisses ? Vous avez honteusement profité d'une punition pour prendre du plaisir !

Comment pourrait-elle le nier ? Je m'arme de mon visage le plus féroce. Elle retire donc sa robe en vitesse, et je peux contempler avidement sa nudité. Quelle belle plante... C'est toujours émouvant de regarder une femme nue, surtout quand on est soi-même habillé, et qu'elle se met nue dans le but de se montrer à vous. Cramoisie, tête baissée, Prudence me laisse admirer tous ses trésors. Comment ne pas croire à Dieu quand on voit une fille nue ? Quand je l'ai bien reluquée sous toutes ses coutures, je fais pivoter mon fauteuil et je fais prendre à la jeune personne la pose la plus propice à mes desseins.

Elle doit basculer la tête en bas par-dessus le dossier du fauteuil, de façon à avoir le visage au ras du siège. A l'aide de lanières de cuir, je lui attache les poignets aux pieds de devant du fauteuil. Comme elle a la tête en bas, ses cheveux retombent en corolle et lui cachent le visage.

Pendant que je la ligote ainsi, elle sanglote de peur. Prudence a donc le cul en l'air, juché sur le dossier. Ses jambes pendent verticalement derrière le fauteuil. Comme c'est un meuble à dossier étroit et haut, ses pieds ne touchent pas terre. Je retire ses chaussures et ses bas à la jeune fille. Puis je lui replie une jambe de chaque côté

du dossier, de façon qu'elle soit pour ainsi dire à califourchon dessus, comme une cavalière sur sa monture, ce qui lui ouvre le cul et le sexe d'une façon on ne peut plus indiscrete. Pour qu'elle ne puisse pas remettre ses jambes à la verticale, à l'aide d'autres courroies, je lui fixe les genoux aux accoudoirs.

Contemplant amoureusement le spectacle de son cul ouvert et de son sexe béant, j'ai tout loisir de constater à quel point ces préparatifs l'ont mise en émoi. Fouillant des doigts son sexe trempé qui bâille comme le calice d'une fleur obscène, je lui taquine le clitoris et les nymphes, et très vite des soupirs saccadés entrecourent ses pleurs. Après l'avoir conduite au bord de la jouissance, je l'y laisse en suspens, son petit attribut gonflé comme une cerise sur le point d'éclater. La laissant panteler, je choisis dans mon armoire une longue badine de coudrier. Je la fais siffler dans le vide. Prudence pousse un cri terrifié. Elle a compris ce qui l'attend.

Alors, sans plus attendre, je me mets à l'œuvre.

SSSWWWIIIISSSSHHH ! ! !

Elle a eu le temps d'entendre siffler la badine car j'ai visé de très haut, et abaissé mon bras de toute ma force. La brûlure atroce qui lui lacère le cul lui arrache un hurlement terrible. Ses fesses que traverse une longue balafre rouge, durcissent comme de la pierre, puis se relâchent, et son anus, qui s'était recroquevillé sur lui-même, s'ouvre d'un coup, comme si elle expulsait de l'air. Mais déjà j'assène le second coup... un centimètre plus bas... juste en travers des globes... *SSSSWWWWIIIISSSSHHH ! ! !* Oh comme ce sifflement est enchanteur, et comme le cri torturé qui lui répond est doux à mon oreille ! La jeune personne ne pouvant me voir, je retire mon pantalon, et me voilà, la bite raide, les couilles ballotantes. Elle sanglote d'une façon affreuse, m'adresse des supplications forcenées, hystériques : non, non, elle préfère se marier à la campagne, elle ne veut plus entendre parler de moi, je ne suis qu'un vieux fou...

Ricanant, je lui visse un doigt dans le cul.

— Puisque vous le prenez ainsi, je vais doubler la dose.

Soit dit en passant, son clitoris n'a jamais été plus raide ! Cette fille est sans doute sincère dans ses supplications, mais, ce qu'elle ignore encore, dans sa naïveté, c'est qu'elle est une pure, une authentique masochiste. Je caresse amoureusement les deux striures qui marquent son beau cul. Elles sont en train de bleuir, et deux

bourrelets livides se forment de part et d'autre des sillons que la badine a imprimés dans la chair. Il faudra la pommader quand ce sera fini, sinon, chaque pas lui arrachera un cri de douleur.

Ces constatations opérées, sans tenir compte de ses hurlements, de ses insultes, de ses supplications, de ses sanglots hystériques, je reprends mon ouvrage. Tout d'abord, je la cingle en me tenant de côté, de façon à lui marquer la croupe entièrement, en partant des reins et en descendant jusqu'à mi-cuisses. Quand toute cette partie n'est plus qu'un réseau de zébrures horizontales, certaines rouges, d'autres déjà bleues, les plus anciennes virant à un jaune verdâtre qui révèle la profondeur des ecchymoses, je change de position.

Me postant en face du cul ouvert, je vise la fente du fessier et celle du sexe. Je frappe à la verticale, de haut en bas. Les cris qu'arrache cette torture à la malheureuse tournent à l'hystérie la plus bestiale. Ce n'est plus qu'un interminable hurlement, une sorte de râle fou ; par moments, étouffée par ses larmes, elle manque s'étrangler. La folie n'est pas loin. Il est temps d'entrer dans le vif du sujet. Après lui avoir cinglé plusieurs fois d'affilée l'intérieur du con, en visant le clitoris, je jette ma badine à mes pieds, et, sans demander la permission de la demoiselle, je l'encule délicieusement.

Tout d'abord, toute à son délire furieux, elle ne se rend pas compte de ce qui lui arrive. Je suis déjà au fond de la poche rectale, mes mains accrochées comme deux serres à ses fesses meurtries, qu'elle me supplie toujours de ne plus la fouetter. Mais enfin, au bout d'un moment, elle réalise le changement... et cesse de m'implorer, tandis que son anus s'ouvre voracement pour me fêter. Je plonge avec volupté au fond de sa tripe et de mon ignominie. Elle est moelleuse, onctueuse, brûlante, c'en est un bonheur. Pour l'inciter à participer à l'action, je glisse une main sous mes couilles dans la fourche de ses cuisses, et je la branle. Mes doigts patinent dans la mouille épaisse qui tapisse sa muqueuse meurtrie. Quand je saisis son clitoris, elle ne peut retenir un aveu...

— Ouiii ! ! ! crie-t-elle. Oh, ouiiiiiii...

Là, m'accompagnant de ses pizzicati clitoridiens, je l'encule avec une vigueur qui ébranle le fauteuil. Prudence s'ouvre, Prudence m'avale dans son cul, si j'osais, je la lui mettrais bien par-devant, mais il ne faudrait pas trop l'élargir, pas encore, il sera toujours temps une fois que son fiancé l'aura déflorée. Car je compte bien qu'elle continuera à me rendre visite, une fois mariée par mes soins. La plupart de ces jeunes personnes continuent à me visiter, de temps à

autre, pour des « stages de perfectionnement » qui leur permettent de retrouver ici des émotions que leurs maris ne peuvent leur donner. Tout en me livrant à ces réflexions, je retire ma bite de l'anus, et j'en promène le gland dans la fente du con, histoire de tâter le terrain.

— Attention, monsieur... me susurre aussitôt Prudence.

La coquine porte bien son prénom ! Je la rassure.

— Ne craignez rien...

J'enfile mon gland dans l'entrée du vagin. Je sens l'hymen élastique se distendre pour accompagner l'intrusion. Je m'amuse avec son con de cette façon, n'y introduisant que le gland, tout en lui taquinant le clito de l'index, de façon que l'excitation qu'elle en éprouve l'empêche de se crisper. Et peu à peu, en effet, malgré son appréhension, son vagin s'élargit, la corolle de l'hymen s'assouplit, je n'aurais qu'une poussée à donner pour la déflorer. Je me fais une raison. Il faut bien laisser ce colifichet à son mari. D'avoir épousé par mes soins une fille vierge le rendra moins méfiant quand il verra sa femme venir me consulter régulièrement.

Je retourne donc au cul. Et c'est là, dans les profondeurs obscures, que je lâche mon offrande. Oh, quel plaisir, Seigneur... Merci, mon Dieu, merci ! Si intense, si fou ! Je manque m'en évanouir de bonheur. De son côté, elle râle comme une bête à l'agonie. Paradoxe de cette initiation : elle aura joui par le cul avant de connaître l'orgasme vaginal ! Pour ce qui me concerne, je gicle si longuement en elle, que j'ai l'impression de me vider entièrement. Mon cœur cogne dans ma poitrine, j'ai le sang à la tête, je suis au bord de la pâmoison.

Reposant sur le théâtre de mes exploits, la bite encore dedans, je reprends lentement mes esprits. Elle est silencieuse, perdue dans ses émotions, dans ses pensées.

— Dès dimanche, lui dis-je, en m'extirpant (ce qui lui arrache un soupir) je vous présenterai à cet employé de banque dont je vous ai parlé. Il y a une fête paroissiale chez Mme Porbus, la trésorière de la société de bienfaisance. Je vous y ferai inviter.

Je me reculotte, puis je la détache. Après quoi, je lui pommade méticuleusement le cul et le sexe. Toute pudeur est abolie entre nous. Rien n'est dit, mais nous nous comprenons à merveille.

Une fois rhabillée, elle m'adresse un regard interrogatif.

— Dois-je revenir demain, monsieur ?

— Laissons vos fesses se reposer, ma chère Prudence. Il ne faut pas abuser des meilleures choses. Vous reviendrez samedi, la veille de la fête. Et cette fois, j'ose espérer que vous saurez votre leçon. Sinon, comme aujourd'hui, le derrière vous en cuira !

Elle paraît tout étonnée.

— Mais, monsieur, si vous me fouettez samedi... le lendemain, dimanche, pour la fête où je dois rencontrer ce jeune homme... je serai encore toute marquée !

— En quoi cela importe-t-il, ma chère Prudence ? Auriez-vous l'intention de lui montrer vos fesses dès le premier jour ?

Elle s'embrase, comme prise en faute, avec un petit rire embarrassé.

— C'est vrai, que je suis sotte... Pas le premier jour. Mais si j'ai trop mal, je ne pourrai pas danser.

— Je me servirai d'un martinet. Cela fait mal sur le moment, mais le lendemain, il n'en reste rien.

Sur cette promesse, nous nous séparons les meilleurs amis du monde. Prudence est si charmante que je la présente à mes filles qui lui font la révérence. Et ma femme elle-même, qui l'aperçoit pendant que je la reconduis, me fait compliment sur elle.

— Elle a l'air très saine, cette jeune fille ! Une vraie fleur de la campagne ! J'espère que vous lui trouverez un bon mari.

— C'est mon vœu le plus cher, ma chère femme. Mon vœu le plus cher...

Certes, je n'entends pas me priver d'une telle perle.

CHAPITRE II

CONVERSATIONS DE JEUNES FILLES

Le lendemain, vendredi, en fin d'après-midi, pendant que Prudence Farming se remettait de ses émotions en rêvant à son futur fiancé, quatre collégiennes qui venaient de sortir du cours papotaient à la cafétéria. L'une d'elles, que les autres taquinaient à ce sujet, attendait sa mère qui devait la conduire chez le pasteur, pour un entretien « particulier ». Elle s'appelait Bettina Davidson, c'était une gracieuse et frêle adolescente au teint clair, aux grands yeux bleus effarouchés, qui baissait les paupières en rougissant dès que ses amies abordaient un peu trop crûment le chapitre du sexe. Et elles ne s'en privaient pas, tout amusées de la voir s'empourprer chaque fois.

Car, si Bettina était encore vierge, ses trois amies, pour leur compte, avaient sauté le pas depuis longtemps. Il s'agissait en effet de Darling et de ses deux ennemies intimes, Carolyn Simmons et Martha Mac Manus. Carolyn venait justement de raconter aux deux autres de quelle façon elle s'était fait dépuceler l'été précédent, par un ami de son père. Elle leur avait donné tous les détails possibles, et Bettina ne savait plus où se fourrer. Mais il était clair qu'elle était dévorée par la curiosité.

— A vrai dire, termina Carolyn, en bâillant d'un air ennuyé, je n'étais plus tout à fait vierge, pour parler techniquement. La porte était déjà entrebâillée...

— Comment cela ? voulut savoir Darling (qui avait bien son idée).

— Mon petit frère, ce coquin... figurez-vous qu'il s'amusait souvent à me mettre son machin où vous pensez... Ce n'était encore qu'un petit machin... mais il me le mettait tout entier.

— Ton propre frère ? se scandalisa Bettina. Et tu le laissais faire

? Martha Mac Manus poussa Darling du coude en riant sous cape.

— Et pourquoi non ? répondit nonchalamment Carolyn. Le pauvre enfant... Cela lui faisait tellement plaisir... et à moi, si peu de peine !

Martha et Darling s'esclaffèrent ; quant à Bettina, elle se demandait visiblement si c'était du lard ou du cochon, habituée à ce que les autres la mettent en boîte, puisque aussi bien elle était l'oie blanche de la bande.

— Ainsi, toi aussi tu vas voir notre bon pasteur ? reprit Martha.

— Ma mère y tient... moi, ça ne m'enchanté pas, répondit Bettina. Mais c'est une tradition dans la famille... Chaque fois qu'une fille arrive en âge d'être fiancée, elle va s'entretenir avec le pasteur. Je me demande bien de quoi il va me parler...

— De quoi veux-tu qu'il te parle, fit Martha Mac Manus en levant les yeux au ciel. Du Bon Dieu, bien évidemment. Et de tes devoirs de future mère de famille chrétienne... Toutes ces fariboles.

Carolyn Simmons eut un petit rire pincé.

— Moi, je ne dis pas comme toi, Martha. J'ai entendu pas mal de ragots sur ce vieil hypocrite. On prétend qu'il a les mains plutôt baladeuses...

Bettina la regarda d'un air méfiant. Disait-elle vrai, où s'agissait-il encore d'une de ces mauvaises plaisanteries pour la faire rougir ?

— D'ailleurs, ajouta Carolyn, en allumant une cigarette, je serai bien vite fixée à ce sujet. Figurez-vous, mes chéries, que moi aussi, il est question que j'aille m'entretenir pour le salut de mon âme avec ce vieux birbe !

— Toi aussi ? s'exclama Darling. Et pourquoi ça ?

— Ce salaud s'est plaint à ma mère qu'on ne me voyait plus souvent au temple. Et comme ma chère maman tient beaucoup à ce que j'aie une bonne réputation, elle m'a mis le marché en main. Si je veux continuer à m'amuser avec les garçons... il faut que j'aille m'acheter un brevet de bonne moralité chez le pasteur !

— Tu nous raconteras comment ça s'est passé, gloussa Martha.

Je suis sûre que ce sera tordant. Et toi aussi, Bettina, hein ?

Bettina n'eut pas le temps de répondre, sa mère arrivait. Elle parut fort mécontente de voir sa fille en si mauvaise compagnie, et répondit d'un ton sec aux salutations des jeunes filles.

— Tu sais que je n'aime pas te voir traîner dans les cafés, Bettina, gronda-t-elle. Ce n'est pas un endroit pour les jeunes filles bien !

— Mais, voyons, on ne faisait rien de mal, maman. On parlait du pasteur ! Carolyn aussi doit aller le voir... On échangeait nos impressions...

Mme Davidson pinça les lèvres d'un air désapprobateur et entraîna sa fille hors du café.

— J'ai l'impression que la maman de Bettina ne nous porte pas dans son cœur, dit Martha. Elle tremble que sa fille ne suive notre exemple... et ne devienne une délurée ! Qu'en penses-tu Darling ?

Darling ne l'entendit pas, tout occupée à regarder un couple qui venait d'entrer dans la cafétéria. La femme, une grande blonde décolorée à la beauté vulgaire, maquillée d'une façon outrancière, devait approcher de la quarantaine. Ce n'était pas à elle que s'intéressait Darling, mais à l'adolescent qui l'accompagnait, un de ses anciens amoureux, Browning, qu'elle avait perdu de vue depuis plusieurs mois. L'année précédente, il avait livré la bière pour le vieux Rosembaum, et à ce titre elle l'avait souvent rencontré dans la pension de famille que dirigeait son propre grand-père, Cornelius.

Ils avaient pris l'habitude de flirter d'une façon assez poussée, à chaque livraison, profitant de la solitude de la cuisine, car il venait très tôt le matin, à une heure où aucun des pensionnaires n'était encore levé. Ils s'étaient donc amusés ainsi, se tripotant et s'exhibant mutuellement, sans aller jusqu'à la pénétration, mais les choses avaient mal tourné, car l'autre livreur, Schmielke, un vrai voyou, ayant découvert ce qui se passait, avait obligé Darling à lui céder à son tour. Prise de peur devant le tour que prenaient les choses, elle avait fait en sorte de ne plus jamais se trouver en présence des deux garnements. Il faut préciser qu'à l'époque, elle était encore vierge.

Pendant que ces souvenirs lui traversaient l'esprit, les arrivants, debout à l'entrée de la salle, cherchaient des yeux une place libre. N'en trouvant pas aux tables, qui étaient toutes prises, ils se dirigèrent vers le comptoir. Pour cela, ils durent passer devant les collégiennes, et

Browning aperçut Darling. Il devint tout rouge et, après une hésitation, la salua d'une brève inclinaison de tête. Puis il alla s'asseoir sur un tabouret, à côté de la grande blonde.

— Tu connais donc ce freluquet ? s'étonna Carolyn.

— Oh, très vaguement... éluda Darling. Il venait livrer de la bière chez mon grand-père, l'année dernière... Mais il ne s'est jamais rien passé entre nous, crut-elle bon d'ajouter.

La connaissant, les deux autres échangèrent un regard de connivence. Nerveuse, Darling alluma une cigarette.

Ses amies, leur curiosité éveillée, observèrent l'adolescent ; vêtu d'un pantalon de golf et d'un pull à col roulé, il avait des livres sous le bras comme un gentil collégien, et l'on était tout étonné de le voir en compagnie d'une femme aussi voyante.

— Il est mignon... convint Martha. Un peu jeune, mais mignon.

— Pour mon compte, dit Carolyn, j'ai peu de goût pour ces minets. Tu as vu ces joues de pêche ? On dirait une fille ! Et comme il a rougi en voyant Darling ! Tu as remarqué, Martha ?

— Sans doute se souvenait-il du passé... plaisanta cette dernière. Darling eut un rire embarrassé. Elle avait rosi, elle aussi comme une Bettina, et ça l'enrageait.

— Et la femme qui est avec lui, tu la connais ? voulut savoir Martha. Elle a bien vingt ans de plus que lui !

— Je crois que c'est sa mère. Il m'en a vaguement parlé, l'année dernière. Elle est danseuse dans un cabaret, ou entraîneuse... je ne sais plus trop.

— Tu ne m'étonnes pas. Elle a tout d'une putain, dit Carolyn.

— Tu exagères toujours, la contredit Martha. Une danseuse n'est pas forcément une putain !

— Tu as vu la façon dont elle se maquille ?

Pendant que ses deux copines se chamaillaient à ce propos, ranimant une vieille querelle (Carolyn étant pour le maquillage discret, Martha ne répugnant pas à forcer sur le fard à paupières), Darling se souvenait du passé. Et de certaines confidences assez

scabreuses que lui avait faites le jeune Browning, à propos de sa mère, à qui l'asservissait une étrange passion incestueuse...

Cependant, la cafétéria s'était emplie d'une foule de collégiens et de collégiennes, et bientôt, dans le vacarme, elle oublia Browning pour ne plus s'intéresser qu'aux garçons qu'on voyait aux tables voisines, et sur lesquels Martha et Carolyn échangeaient des commentaires plus ou moins flatteurs.

Lorsqu'on bavarde entre copines, surtout si l'on parle de garçons, le temps passe vite. Aussi Darling fut-elle tout étonnée, en sortant, de constater que la nuit était tombée. Une pluie fine faisait luire les trottoirs où les enseignes de néon éparpillaient des taches sanglantes. Remontant le col de sa veste de mouton, elle pressa le pas, soudain inquiète, car elle habitait assez loin, dans un quartier mal fréquenté, et sa gouvernante, Mme Lydia, lui avait bien recommandé de ne jamais rentrer à la nuit.

C'est sûr qu'elle allait se faire sonner les cloches !

Courant presque, elle traversa l'avenue. Elle venait de s'engager dans une ruelle mal éclairée, qui descendait vers la voie ferrée, quand un vieux break des années soixante, tout cabossé, bon pour la ferraille, s'arrêta au ras du trottoir. Croyant qu'il s'agissait de voyous qui voulaient lui faire un mauvais sort, elle s'apprêta à prendre ses jambes à son cou. Mais ce n'était que Browning. Descendant de la vieille guimbarde, il s'approcha d'elle.

— Monte donc, je vais te raccompagner, les rues ne sont pas sûres, bredouilla-t-il.

Furieuse d'avoir eu peur, Darling le fusilla du regard. Il ne faisait aucun doute qu'il l'avait attendue. Si le petit salaud s'imaginait que ça allait se passer comme l'année dernière, il allait vite déchanter.

— Fiche-moi la paix ! Je n'ai pas besoin de toi, ni de ta vieille ferraille. Je t'ai déjà dit que je ne voulais plus entendre parler de toi ! C'est du passé, tout ça, j'ai tout oublié, tu entends ?

— Pas moi, avoua piteusement l'adolescent. Je pense à toi sans arrêt...

Au lieu de l'attendrir, cet aveu enragea encore davantage Darling. Elle se doutait bien de quelle façon il devait penser à elle, le vicieux. En s'astiquant le manche au souvenir de ce qu'il lui avait fait subir, en compagnie de son salaud de complice, l'horrible Schmielke.

Rien qu'en y pensant, Darling sentit durcir le bout de ses seins, ce qui la rendit encore plus furieuse. Contre Browning, pour commencer, et contre elle. Oh, comme elle se détestait, par moments, d'avoir la chair si faible...

— Il faut que je te parle, insista Browning. Il faut que les choses soient claires, entre nous !

Darling eut un rire injurieux ; elle frappa violemment le sol du talon.

— En quelle langue faut-il te le dire ? Tu me dégoûtes, Browning, rien que de te voir, ça me donne envie de vomir. Mais comment oses-tu encore m'adresser la parole après ce qui s'est passé avec ce type répugnant...

A cette allusion à Schmielke, Browning parut tout honteux. Sans doute se souvenait-il de ce fameux jour où Schmielke, pour le punir d'avoir flirté avec Darling sans l'avoir mis dans le coup, l'avait enculé, lui, Browning, devant l'adolescente interdite. Et il avait même obligé Browning à le sucer. C'est surtout cela que Darling ne pouvait lui pardonner, de s'être ainsi abaissé, dégradé, avili à ses yeux... Lui, le premier garçon pour qui elle avait eu des faiblesses !

C'était presque pour se venger de cela qu'elle avait accepté ensuite de se prêter aux sales explorations de Schmielke... à le masturber, à le sucer, et à faire avec lui bien d'autres cochonneries... Pour oublier Browning, et le mépris qu'elle éprouvait à son égard. Et puis aussi, pourquoi le cacher, parce que tous ces jeux vicieux l'avaient complètement détraquée, et qu'elle était sans force devant les inventions perverses des deux salopards.

Heureusement, elle s'était reprise à temps. Dieu sait jusqu'où ils auraient pu l'entraîner !

— Quand je pense ! s'indigna-t-elle, à la façon dont vous m'avez traitée, tous les deux !

Browning se tordit les mains. Il paraissait au désespoir.

— Il m'a forcé ! Je ne voulais pas, je te jure. Mais... il savait des choses sur moi, et j'étais obligé de faire ce qu'il voulait, sans quoi il les aurait répétées à ma mère !

— Je ne veux plus rien entendre ! cria Darling, exaspérée. Vos sales histoires de pédés ne m'intéressent pas. Tout ce que je te

demande, c'est d'oublier ce qui s'est passé entre nous. Et si tu me rencontres en ville, de changer de trottoir ! Je ne veux pas qu'on nous voie ensemble en public, tu m'entends ? Je ne veux pas être mêlée à vos saletés. Je ne veux pas qu'on puisse rapprocher nos noms ! Et maintenant, remonte dans ton tas de ferraille et disparaïs.

Mais comme elle se remettait en marche, Browning la retint par le coude.

— Lâche-moi ! cria Darling. (Elle était hors d'elle.) Lâche-moi où je te frappe !

— Frappe-moi si tu veux, dit Browning qui avait blêmi, mais il faut que tu m'écoutes.

Sans réfléchir, emportée par la rage, Darling le gifla à tour de bras. La violence du coup déporta Browning en arrière et sa nuque heurta avec un bruit sourd la portière de la voiture. Etourdi, il plia les jambes et s'agenouilla sur le trottoir. Soudain honteuse, l'adolescente l'aida à se relever.

— Je ne voulais pas te frapper si fort, excuse-moi.

— Ce n'est rien, dit Browning, d'une voix faible ; ma mère aussi me frappe quand elle est énervée, j'ai l'habitude...

Darling qui s'apprêtait à s'éloigner s'arrêta net. La curiosité qu'elle avait éprouvée jadis à l'égard de la mère de Browning la reprenait. Comme s'il avait deviné que c'était là son point faible, Browning lui déclara :

— Tu lui ressembles beaucoup, à ma mère, tu sais ? Tu l'as vue, tout à l'heure, au café ? Tu n'as pas remarqué comme vous vous ressemblez ? La poitrine, le visage... et elle se met en colère, comme toi...

CHAPITRE III

TRIPOTAGE EN VOITURE

Perplexe, Darling le contemplait. La pluie avait redoublé pendant qu'ils s'affrontaient. Les gouttes frappaient lourdement le trottoir autour d'eux. La marquise d'un cinéma désaffecté les protégeait en partie, mais il suffirait qu'ils fassent quelques pas pour être trempés ; et la route était encore longue avant d'arriver chez elle.

— Allez ! Monte donc ! dit Browning, qui la sentait faiblir. Je te déposerai chez toi. Et on pourra parler en chemin...

Après un haussement d'épaules, la jeune fille se décida. Elle traversa le trottoir en courant sous la pluie et s'engouffra dans l'habitable. Browning l'avait suivie. Il se mit au volant et claqua la portière. La pluie martelait la tôle du capot. Browning alluma le tableau de bord et la phosphorescence verdâtre éclaira les jambes de Darling. Quand elle s'était assise, sa robe s'était retroussée. Elle vit les yeux de Browning se poser sur sa chair et esquissa un geste pour rabattre l'ourlet ; mais elle se souvint alors qu'elle lui en avait montré bien davantage au cours de leurs anciens jeux et jugea ridicule de jouer maintenant les pudeurs effarouchées. Elle laissa donc retomber sa main sur le siège.

— Laisse-moi les caresser encore une fois, supplia alors Browning. Cela fait si longtemps !

— Arrête, imbécile ! ce n'est pas le moment. Ramène-moi chez moi... Il est déjà tard ! Je vais me faire engueuler !

Sans l'écouter, Browning posa sa main sur la cuisse de Darling et ses doigts effleurèrent la peau moite, en remontant. Un frisson tiède parcourut la jeune fille et ses cheveux se redressèrent sur sa nuque.

— Tu as la peau aussi douce que l'année dernière.

Dans la pénombre, ses yeux luisaient comme ceux d'un chat ; mal à l'aise, Darling détourna le visage. Un torrent d'eau sale se déversait dans le caniveau voisin et des feuilles mortes tourbillonnaient autour de la voiture, arrachées par la bourrasque aux arbres qui bordaient la rue. Quand la main de Browning souleva l'ourlet pour se faufiler dessous, elle n'eut pas un geste pour l'arrêter ; elle ferma les yeux et appuya sa nuque au dossier.

— Comment as-tu pu laisser ce salopard de Schmielke te faire ça ! murmura-t-elle. Jamais je n'ai rien vu d'aussi dégoûtant !

Derrière ses paupières, elle revoyait avec une netteté incroyable un détail de la scène qui s'était déroulée dans la cuisine. Schmielke, écartant des mains les fesses androgynes de Browning, et retirant de son anus la grosse tige brune et luisante de sa bite, avant de la renfoncer d'un coup, comme s'il le poignardait, dans le cul de l'adolescent qui s'était alors cambré en gémissant, et avait tourné vers Darling un visage empourpré et luisant de sueur, défiguré par une horrible extase. Pendant qu'elle contemplait cette image du passé dans sa mémoire, les doigts fureteurs de l'ancien livreur atteignaient la lisière de sa culotte.

« Il va me tripoter, se dit Darling. Je ne veux pas... et je vais le laisser faire... Pourquoi ? »

Un accès de révolte la traversa. Pourtant, quand les doigts soulevèrent l'empiècement du slip et s'insinuèrent dans ses poils, elle ne repoussa toujours pas Browning. Sournoisement, elle déplaça même une cuisse de côté pour mieux lui livrer les accès. Et quand l'index du jeune garçon, après en avoir séparé les lèvres moites, acheva de lui ouvrir la fente en remontant vers le clitoris, elle griffa de ses ongles la moleskine du siège.

— J'aime tellement te toucher ça ! murmura alors Browning, en commençant à lui masser délicatement les nymphes ; cela faisait si longtemps ! J'en rêvais toutes les nuits.

Tremblants d'avidité, ses doigts patinaient dans la mouille qui tapissait les muqueuses, à la recherche du clitoris. Quand ils s'en saisirent, Darling ne put retenir un gémissement. Honteuse de s'être trahie, elle posa à Browning la première question qui lui traversa l'esprit.

— A ta mère... est-ce que tu l'as touché aussi ?

Elle venait de se souvenir d'une confidence qu'il lui avait faite,

l'année précédente. Browning tressaillit et, comme pour se venger, il lui pinça le clitoris. Une onde de plaisir traversa Darling qui se mordit les lèvres.

— Eh bien, réponds !

— Des fois... mais seulement quand elle dort, parce qu'elle ne voudrait pas ! Quand elle a bu... elle ne se rend pas compte...

Une nouvelle fulguration de jouissance ébranla Darling quand elle entendit cet aveu incroyable. Et ce n'était pas dû seulement au fait qu'il lui tripotait le bouton. Le jus coulait de sa fente, descendait vers son anus. Il devait certainement sentir à quel point elle était mouillée... Il tira plus fort sur la crête qu'il pinçait, elle sentit, affolée par le plaisir, la chair élastique et sensible du petit attribut s'étirer douloureusement, et de l'exaspération se mêla à la souffrance délicate que lui procurait ce pincement. Elle détesta ce sale hypocrite à visage d'ange de si bien savoir lui procurer du plaisir, de si bien se souvenir de ce qu'elle aimait. Pendant qu'il la masturbait, elle l'imaginait entrant en cachette dans la chambre de sa mère, guettant sa respiration, et profitant de son sommeil pour la tripoter...

Son souffle s'accéléra, elle se crispa pour ne pas jouir. L'alerte passée, elle rampa des fesses sur la banquette pour mieux s'offrir aux doigts qui lui fouillaient le con. Se souvenant de leurs séances dans la cuisine, Browning, devinant ce qu'elle souhaitait, enfila son autre main sous la culotte trempée et la posa bien à plat sur les poils de la chatte ; il exerça une pression de la paume pour achever de faire bâiller les lèvres de chair mouillée. Comme un gros mollusque tiède, le con ouvrit alors sa bouche verticale et Darling laissa échapper un gémissement sourd. Elle voulut lui ordonner d'enlever sa main de là, mais le vacarme de la pluie sur le pare-brise couvrit sa voix. Deux doigts de Browning venaient de s'engloutir sans effort dans son vagin... Elle se cacha le visage dans les mains et accepta son plaisir. Maintenant, ce salaud savait qu'elle n'était plus vierge ! Elle pouvait sentir ses doigts explorer curieusement la caverne de son ventre dilatée par l'orgasme qui la submergeait...

Quelques minutes plus tard, honteuse de s'être ainsi laissé faire et d'avoir crié si fort en jouissant, elle alluma une cigarette, les mains encore tremblantes. Après avoir tiré une bouffée, elle décocha un regard haineux à son voisin. Celui-ci s'essuyait les doigts avec un Kleenex et s'efforçait de cacher sa satisfaction. Il avait beau faire, il ne pouvait empêcher de fleurir sur ses lèvres ce sourire fat qu'elle connaissait si bien pour l'avoir vu souvent au visage des garçons qui la

faisaient crier, en revenant du cinéma. Elle le détesta.

Et d'autant plus que son ventre était encore affamé...

— Tu es content de toi, hein, petit connard ? Tu as eu ce que tu voulais !

— Pas la peine de m'engueuler. Ça t'a plu, non ?

Pour rien au monde Darling n'aurait voulu en convenir.

— Dis donc, tu es drôlement ouverte, depuis l'année dernière. On sent que tu t'en es servi !

Elle haussa dédaigneusement les épaules.

— C'est vrai ce que raconte Sam, le patron du bistrot, en face de chez toi ? Que tu couches avec lui ?

— C'est des mensonges ! Ce salopard prend ses désirs pour la réalité !

— Tu devrais entendre tous les détails qu'il donne... fit fielleuse-ment Browning. Comme quoi tu traverses la rue toute nue sous ta chemise de nuit, la nuit, quand tout le monde dort chez toi, et tu viens te la faire mettre par lui, derrière le comptoir, en échange d'un Coca et de quelques pièces...

— Il ment ! hurla Darling. C'est un malade, un fou ! Comment peux-tu croire un instant... ce type est laid comme un pou !

— Moi, je te répète ce qu'il raconte... Je ne dis pas que je le crois, tenta de l'apaiser Browning, qui visiblement n'ajoutait guère de foi aux protestations de la jeune fille, mais ne voulait pas la contrarier, tout désireux de rentrer dans ses bonnes grâces. Tu penses bien, insista-t-il, que j'y ai pas cru un instant ! Je te connais trop bien !

Darling lui glissa un regard méfiant.

— Et toi, lui demanda-t-elle. Pourquoi est-ce que tu m'attendais, tout à l'heure ? Qu'est-ce que tu avais donc de si important à me dire ?

Elle ricana méchamment, comme une fille qui s'apprête à éconduire un amoureux. Embarrassé, Browning se racla la gorge. Darling eut une inspiration.

— C'est de ta mère que tu voulais me parler, hein ? De ta mère et de ton copain Schmielke ?

Il la regarda d'un air effrayé.

— Comment... Comment l'as-tu deviné ?

— Comme si c'était difficile ! lui dit Darling. Me prends-tu pour une idiote ? Il suffit de te voir en public avec elle pour comprendre qu'il y a quelque chose de louche entre vous. Vous ne vous comportez pas comme une mère et son fils.

— Et pour Schmielke, bégaya Browning... comment sais-tu... pour Schmielke et ma mère ?

— Mais c'est toi-même qui me l'as dit l'année dernière ! s'emporta Darling. Tu m'as dit qu'il te « tenait » et que c'est pour ça qu'il te faisait faire ces saloperies. Et lui-même, dans la cuisine, la dernière fois qu'on s'est vus, ne l'a-t-il pas laissé entendre ? Quand il t'a menacé, si tu ne filais pas doux, de dire à ta mère ce que vous lui faisiez, tous les deux, pendant qu'elle était soûle !

Les joues écarlates, Browning détourna la tête. La pluie venait de s'arrêter. Dans le silence, Darling entendit le grondement de l'eau qui dévalait dans le caniveau. Et elle perçut comme un sanglot étouffé qui échappait à Browning.

— Ta propre mère, murmura-t-elle... Comment as-tu pu laisser une ordure pareille poser les mains sur elle ? Un type aussi ignoble ! Browning baissa le front.

— Tu ne peux pas comprendre. Ces choses-là arrivent sans qu'on sache comment. Une fois qu'elles sont faites, il est trop tard pour reculer. Schmielke, j'ai envie de le tuer, par moments. Mais je suis trop lâche !

Un sanglot rageur secoua Browning. Subitement, il plongea vers l'avant et frappa sauvagement le pare-brise avec son front.

— Je me déteste ! hurla-t-il. Tu ne peux pas savoir comme je me déteste !

A plusieurs reprises, il heurta ainsi le pare-brise de son front. Effrayée par sa violence, Darling se jeta sur lui et le prit dans ses bras pour l'empêcher de s'assommer. L'adolescent s'affaissa contre elle et se mit à pleurer dans ses bras comme un enfant.

— Tu ne peux pas savoir, gémissait-il d'une voix entrecoupée par les pleurs... tu ne peux pas savoir ! Ça m'étouffait de ne pouvoir en parler à personne ! Et toi... tu lui ressembles tellement, à ma mère... c'est pour ça !

— Pour ça ? De quoi veux-tu parler ?

— Il me semble que si je te racontais tout, à toi, ce serait comme si je le lui disais, à elle. Mais à elle, c'est impossible, je ne pourrais jamais le lui avouer. Elle ne voudrait plus me voir, ensuite ! Laisse-moi venir chez toi, cette nuit, je pourrai te raconter comment tout a commencé. Tu comprendras tout.

Refroidie, Darling s'écarta de lui.

— Cette nuit ? Chez moi ? Mais tu es fou ! Tu ne connais pas mon grand-père. Faire venir un garçon dans ma chambre ? Il me tuerait !

— Je ne ferai pas de bruit. Tu laisseras la porte de la cuisine ouverte comme quand je venais livrer la bière. J'ai l'habitude de ne pas faire de bruit la nuit... j'attendrai qu'ils soient tous endormis...

— Voyez-vous ça ! ironisa Darling. Le jeune Browning a tracé ses plans ! Il a trouvé une façon d'occuper ses nuits solitaires ? Pour qui me prends-tu ? Tu crois que je ne sais pas ce que tu as dans la tête !

Mais malgré elle, elle faiblissait. L'idée d'introduire un garçon dans sa chambre, la nuit, la rendait toute fébrile.

— Raccompagne-moi, dit-elle. Nous avons assez perdu de temps.

Browning se rapprocha. Ses joues étaient rouges et humides et il avait dans le regard cette lumière malsaine qu'elle y avait vue la fois où Schmielke l'avait enculé devant elle. Il y avait en lui quelque chose de féminin et de veule qui émouvait étrangement Darling.

— Je t'en supplie, laisse-moi venir. Il faut absolument que je te parle... si tu as peur que j'aie des idées, il y a un moyen très simple je me branlerai avant d'entrer dans ta chambre. Comme ça, je n'aurai plus envie... et toi, tu seras tranquille !

Darling écarquilla les yeux. Un rire nerveux enflait sa poitrine. Elle se mordit la lèvre pour le contenir.

— Tu te quoi ? Répète ce que tu viens de dire !

— Je me branlerai, quoi... Et après, ce sera fini, je n'aurai plus envie de te faire des choses.

— D'accord, fit Darling, dont les joues avaient rougi. Mais dans ce cas, fais-le tout de suite... je veux être sûre que tu ne tricheras pas.

— Ici ? demanda Browning, tout penaud. Maintenant ? Devant toi ?

— Où est le problème ? demanda Darling, narquoise.

Elle s'était rencognée contre la portière et avait croisé les bras sur sa poitrine. Ses joues étaient moites et ses narines frémissaient. Indécis, Browning jeta un regard à travers le pare-brise. La rue s'étendait, déserte, et les flaques qu'avait laissées la pluie luisaient sous les lampadaires à iode. C'était une ruelle bordée d'entrepôts et de vieux immeubles en voie de démolition où personne ne passait jamais.

— Devant toi ? insista Browning, mais il ne protestait plus que pour la forme.

Peu à peu, l'idée s'infiltrait en lui, titillant ton tempérament vicieux. Faire ça devant une fille... Une excitation sale se glissait dans son corps...

Leurs yeux se croisèrent dans la pénombre de l'habitable ; Darling s'efforça de sourire d'un air ironique, mais ne parvint qu'à grimacer. Elle baissa le front, sournoisement, et prit une mèche de ses cheveux qu'elle tortilla entre ses doigts. Browning se mordilla un ongle.

— Tu ne dis pas ça sérieusement ? C'est pour te moquer de moi ?

— Je ne te laisserai pas monter dans ma chambre si tu ne le fais pas.

Il jeta un coup d'œil derrière. Là aussi, la rue était déserte. Darling l'observait, en tortillant toujours sa mèche devant son nez.

— Puisque tu y tiens, fit Browning, avec une voix maussade.

Emettant un soupir faussement contrarié, il se recula sur son siège et tira sur la fermeture Eclair de son pantalon ; il ne portait pas

de slip dessous. Le cylindre blafard de sa bite émergea du tissu bleu comme un gros ver blanc. Une légère odeur d'urine, cette odeur de garçon qui l'affolait tant, monta aux narines de Darling qui sentit durcir les bouts de ses seins.

— Tu l'as déjà vu, tu te souviens ? Et depuis, tu as dû en voir quelques autres !

— Bien sûr... qu'est-ce que tu imagines ?

— Je suppose, en effet...

Darling se pencha pour mieux voir. La bite de Browning était plus grosse que dans son souvenir, couchée mollement sur l'étoffe du pantalon ouvert, toute gonflée de sang mais pas encore raide. Elle réfréna une envie brutale de la saisir. Elle se disait, comme chaque fois qu'un garçon se montrait à elle, qu'elle trouvait ça laid et ridicule. Vaguement répugnante dans sa mollesse alanguie, la bite se renversa. C'était hideux... Mais c'est vrai que chaque fois, elle avait envie de la toucher, de la faire grossir...

— Montre-la bien, souffla-t-elle. Avec les doigts... tu te souviens ?

Il n'eut pas besoin de plus ample explication. Il saisit la verge entre deux doigts et fit glisser la peau pour dégager le gland rouge et luisant. Chaque fois qu'elle voyait sortir ce morceau de chair crue, Darling pensait aux chiens, dans la rue. Browning se décalotta et resta ainsi, le gland dénudé. L'odeur était plus forte, maintenant, vaguement aigre. La bite grossissait à vue d'œil.

— Fais voir aussi le reste...

— Les couilles ?

Elle fit oui de la tête, conservant le front baissé. Il acheva d'abaisser la fermeture Eclair, fit glisser le pantalon sous ses fesses, le laissa tomber à mi-jambes. Des poils se hérissèrent comiquement sur ses cuisses maigres et dans la niche qu'elles formaient, au bas du ventre, le double renflement mauve et velu du scrotum s'enfla comme le poitrail d'un pigeon ; la bite, toute blanche, reposait dessus ; le prépuce s'était rabattu, on ne voyait plus qu'un peu de chair rose à son sommet...

— Enlève ton pantalon complètement, il te gêne...

Browning lui obéit après avoir à nouveau jeté un regard sur les trottoirs déserts. Comme si la luminosité du tableau de bord le gênait, il l'éteignit. Mais Darling le ralluma aussitôt ; elle voulait tout voir.

— Fais sortir le bout comme tout à l'heure... c'est marrant !

Browning fit à nouveau glisser le prépuce et le gland apparut à la lueur du tableau de bord, comme un morceau de caoutchouc rose. A nouveau, l'odeur forte arriva jusqu'à Darling. A la base du gland le prépuce retroussé formait une bague élastique ; des traces blanchâtres avaient séché sur la muqueuse... A deux reprises Browning qui tenait maintenant sa pine des deux mains fit coulisser la peau, recouvrant et découvrant la viande rosâtre du gland. La queue avait encore grossi, elle était maintenant presque raide. Quand il la lâcha pour mieux la montrer à la jeune fille, en se renversant en arrière, sa queue en érection resta un moment toute droite, plantée au bas de son ventre comme un poteau blafard couronné de rouge, puis elle s'affaissa sur un côté et se mit à balancer...

— Fais-le, maintenant, chuchota Darling... fais-le... je veux voir comment c'est.... quand ça sort... le jus...

Browning reprit sa pine en main et recapuchonna son gland. Puis il tira dessus pour le décalotter à nouveau et la bite se banda ; dans le bouclier rouge du gland, une fente verticale, écarlate, s'ouvrit comme un minuscule œil aveugle... Menaçant Darling de sa bite, comme d'une arme, il resta immobile. Il semblait réfléchir.

— Il faudrait que tu me montres tes nichons, dit-il. Il faut que je voie quelque chose, pendant que je le fais... sinon ça ne vient pas. D'habitude, je regarde des photos de cul...

— Ou ta mère ? lâcha Darling.

Géné, Browning haussa les épaules.

— Tu l'as déjà fait, non, en la regardant ? Elle est gogo girl, ta mère. Elle doit se balader les nichons à l'air, chez vous...

— Non. Jamais. Mais des fois, quand elle dort... je vais le faire en la regardant...

— Tu soulèves le drap ?

Browning acquiesça de la tête. Dans sa main crispée, sa bite avait doublé de volume. Elle était presque aussi grosse que celle d'un

homme adulte, et c'était d'autant plus surprenant que les cuisses de Browning étaient celles d'un très jeune garçon.

— Et tu le fais, en regardant ses nichons ?

Derechef, Browning hocha la tête.

— Ta propre mère... minauda hypocritement Darling, tout excitée par cette idée. Tu n'as pas honte, vilain garçon !

— Si. J'ai honte. Mais je ne peux pas m'en empêcher... Fais-les voir... ou alors, montre-moi ton truc, entre les cuisses...

Darling hésita. Le sang aux joues, elle commença à retrousser sa jupe, puis elle se ravisa et déboutonna sa veste de mouton. En retournant un bras derrière son dos, elle dégrafa son soutien-gorge. Elle le fit descendre sous son tee-shirt en agitant les épaules. Quand ses seins furent nus sous le coton, elle retroussa le tee-shirt au-dessus d'eux et les dévoila entièrement aux yeux écarquillés de Browning. Alors, lui, regardant à la lueur verdâtre du tableau de bord les globes pâles dont les aréoles, que Darling avait très larges, dévoraient près d'un tiers de la surface de leurs taches rosâtres, et elle, les yeux fixés sur la viande rouge du gland, ils restèrent un moment pétrifiés, comme deux statues. Puis la main de Browning se remit à bouger. Darling se rapprocha pour bien voir ce qui allait se passer. Toute la bite était maintenant d'un rouge fiévreux.

— Touche-la, supplia-t-il soudain... si tu la touches, ça va venir tout de suite... touche surtout le bout... le bout rouge...

Darling hésita, puis elle avança la main et ses doigts effleurèrent la muqueuse moite du gland. Un long frisson (qu'elle sentit remonter dans sa main) parcourut Browning. Montrant le blanc des yeux, il renversa un visage grimaçant sur son épaule et souleva ses fesses pour mieux offrir sa bite aux doigts qui le tourmentaient.

— Maman ! gémit-il d'une voix sourde... oh oui, maman... touche-le bien... touche... ça va sortir... tu veux que ça sorte ?

— Oui... dit Darling, d'une voix tremblante. Je veux voir quand ça gicle...

Ses doigts pincèrent cruellement le gland. Elle sentit une violente secousse l'animer. Et dans un éclair, une longue giclée blanchâtre s'échappa de la bite de Browning. Il cria d'une voix aiguë. Le sperme tiède aspergea les seins de Darling. Elle se recula, la bite

continuait à cracher, par saccades. Les jets s'échappaient en tous sens pendant que le gros ver à tête rouge qui les crachait s'agitait d'une façon comique et désordonnée...

— Tu m'en as fichu partout, espèce de porc, cria-t-elle. Partout ! Sur la poitrine... sur les jambes... C'est dégueulasse ! Ça colle... pouah !

Epuisé par la violence de son plaisir, Browning sanglotait de rire, au bord de l'hystérie. Il s'accrochait au volant des deux mains.

— Bon Dieu ! hoquetait-il. Bon Dieu. Qu'est-ce que c'était fort. Je suis complètement vidé. J'ai cru que mon cœur se décrochait !

INTERMÈDE 1

« Les moustaches du légionnaire français »

(Journal de bord d'un pornographe)

C'est Esparbec qui parle : Hier soir, après avoir terminé ce chapitre, agacé de voir qu'y revenaient en contrebande sous les masques de Browning et de sa mère, mes rapports avec la mienne, à Tunis, éprouvant le besoin de me changer les idées, je suis allé voir Caroline Solarié, ma correctrice attitrée, dans son nid d'aigle du quai de Béthune. Caroline est une mauvaise habitude que j'ai depuis déjà plusieurs années, chaque fois je me dis, il faut arrêter, ça ne rime à rien, c'est comme la cigarette, je remets à plus tard. Nous étions donc sur sa minuscule terrasse, à contempler la Seine sur qui la nuit tombait en discutant des aléas de la pornographie quand Caro m'a dit :

— Bon, on fait quoi, exactement ? C'est d'une âme sœur que tu as besoin, ou de mes fesses ? La maman, ou la putain ? Je me doute bien que tu n'es pas ici pour mes beaux yeux.

A vrai dire, une partie de panpan cucu, suivie de ses inévitables conclusions, ne m'aurait pas déplu. Mais je ne la sentais pas branchée fessée, ce soir-là, et j'hésitais.

— Qu'est-ce que je mets ? Dalida ou Kiri Te Kanawa ?

Tous les amoureux (disons, tous les partenaires sexuels) ont leurs codes. Quand Caro, clitoridienne contrariée, a envie de se faire

branler, sucer et titiller avec ses divers instruments électriques, nous mettons Dalida à la puissance maximale, afin que ses miaulements couvrent ceux qu'émet Caro dans les paroxysmes de l'action ; sinon, vaginale discrète (elle aime quand même rendre service), ce sont les quatre derniers lieder de Richard Strauss. Pour les travaux de sorcellerie sexuelle qu'accompagne Dalida, nous fermons les fenêtres, tirons les rideaux, enfermons dans la cuisine les chats que ses cris rendent hystériques, et nous nous calfeutrons dans la chambre, où nous allumons les spots qui entourent son lit (car il est nécessaire de bien voir ce que je lui fais qui tient de l'opération chirurgicale ou de la séance de laser) ; pour la baise classique, vu que Caro ne manifeste son enthousiasme qu'avec une extrême discrétion, nous laissons entrer par les fenêtres la clarté des étoiles, la douceur de la brise et les bruits de la nuit.

Je n'avais pas pensé à gober mes Viagra, avant de venir, et Caro ne tenait pas en place ; ce fut donc Dalida, à fond la caisse, pour ne pas amener les voisins. Bien nous en prit, car l'ustensile que nous utilisâmes ce soir, vibreur électrique perfectionné, lui arracha, dès que je l'eus branché sur la prise, des hurlements à faire dresser les cheveux sur la tête. La vieille peau refoulée qui habite à l'étage en dessous aurait certainement cru qu'on l'assassinait. Ce furent surtout les « moustaches du légionnaire français » qui déclenchèrent l'acmé. Parmi toutes les têtes changeantes de son « Eroscillator », alias « Crincrin », les moustaches sont une de ses préférées. Il s'agit d'une brosse qui ressemble à un écouvillon et qu'on introduit dans le vagin, mais juste à l'orée, et qu'on fait aller, pendant qu'elle tourne sur elle-même, de cet endroit à la zone la plus sensible du sexe de Caro, qui se situe juste sous le clitoris. Il est très important que le mouvement de va-et-vient soit régulier, et qu'on n'augmente la vitesse de giration que par paliers successifs. Mais quand on y arrive, c'est l'extase absolue, que couronne un geyser de pisse.

Lorsque nous eûmes terminé après une séance qui dura près de trois heures, Caro me rendit la politesse d'une main distraite, et nous pûmes retourner sur la terrasse. Elle, parfaitement détendue (presque sentimentale) et moi, nettement moins agacé qu'en arrivant.

Pendant que le café glougloutait dans la machine qu'elle avait branchée sur la terrasse avec une rallonge, nous nous accoudâmes pour respirer Paris.

— Ton lumbago va mieux ? me demanda Caro. Si tu veux finir avec Strauss, il reste des Viagra que tu as apportés la dernière fois...

Mais je voyais bien qu'elle ne me le proposait que par politesse. Comme on dit vulgairement, elle avait eu son compte. Aussi, nous nous contentâmes de parler à bâtons rompus, et elle me narra ses démêlés avec son dernier « intérimaire », le mal qu'elle avait eu pour l'éjecter de son nid d'amour.

— Ce n'est pas demain la veille que j'en laisserai un autre s'installer, tu peux me croire. Quel pot de colle... Et moi, ne suis-je pas la dernière des connes à m'amouracher toujours de ringards pareils ? Figure-toi que celui-là consultait les voyantes ! C'est bien fini, tu entends ! Je me contenterai de mes intermittents ou même de mon crincrin. Avec les premiers venus, dans ce quartier, on a trop de mauvaises surprises.

Parmi les partenaires sexuels de Caro, outre les « mauvaises habitudes » comme moi, et un certain Théophile, dont la fréquentation peut s'étendre sur plusieurs années, on distingue trois catégories.

Celle qu'elle préfère, pour son compte, ce sont les intermittents ; elle en a quatre ou cinq à sa disposition, et dès qu'elle a envie de se détendre, elle leur passe un coup de fil. Ils viennent passer la nuit chez elle, ou elle va la passer chez eux, et le matin, salut la compagnie.

Mais il y aussi les intérimaires, ceux à qui, pour des raisons qu'elle a du mal à définir, elle attribue « quelque chose de différent », et qu'elle laisse s'installer chez elle, vu qu'ils tirent presque tous le diable par la queue (elle ne recueille pas que les pigeons éclopés et les chats), pour des périodes allant de quarante-huit heures à plusieurs semaines, mais excédant rarement trois mois.

Enfin, il y a les « premiers venus », sur qui elle se rabat en désespoir de cause quand aucun intermittent n'est disponible et que ses outils d'amour ne lui suffisent pas (on a besoin parfois d'un brin de chaleur humaine). Elle n'a que la Seine à traverser pour en recruter à Saint-Michel, où on en trouve à foison dans les bistrots. Pour les amorcer, il suffit de s'asseoir et d'ouvrir un livre. Aussitôt, ils se précipitent sur l'appât. Quand elle tombe sur un bon numéro, elle en fait volontiers un intermittent. Mais la plupart du temps, ils ne servent qu'une fois, comme les Kleenex.

— Et toi, demanda-t-elle, tu vois toujours ta Francesca ?

— Tu sais bien qu'elle est à Bastia.

— Et l'autre, là, celle qui met des chaussettes noires, comment s'appelait-elle, déjà ?

— Zaza ? Non, ça fait une éternité... on n'avait plus grand-chose à se dire.

— Tu les aimais bien, pourtant, ses fantasmes de pute.

— Même ça, on s'en lasse.

Nous avons donc laissé s'éteindre la conversation. Avec Caro, on peut rester sans rien dire, elle ne s'en formalise pas. Les chats se frottaient contre nos jambes, la brise chatouillait le feuillage du lilas, le pigeon boiteux somnolait sur la rambarde (il la suit partout) et la perruche dans sa cage.

— Tu sais comment ce connard appelait mon studio ? me dit brusquement Caro, sortant de ses pensées. La « Fauverie des Lilas ».

Je ne pus m'empêcher de rire, et elle se joignit à moi. Ce n'était pas mal trouvé du tout, à cause de son arbuste en pot et de l'odeur des chats (elle oublie souvent de changer la litière de leurs bacs et rien n'imprègne la moquette comme la pisserie de chats). Les lampes Berger et les brûle-parfums ont beau fumer en permanence, ça schlingue souvent la fauverie quand on arrive sur le palier du cinquième. C'est une des causes de sa mésentente avec la voisine du dessous, l'autre étant la vie sexuelle assez agitée de Caro et le va-et-vient des intermittents et des premiers venus dans l'escalier, à des heures impossibles.

Cela dit, sur la terrasse, ça ne schlingue pas trop, et la vue sur Paris est superbe. Je pourrais rester des heures à regarder passer les bateaux-mouches et les lumières s'allumer et s'éteindre sur l'autre rive, entre les branches des platanes et des peupliers. Parfois, des amoureux s'aventurent en bas de chez elle, ils ont un banc qu'entourent des feuilles mortes et des préservatifs. C'est très romantique de les voir s'agiter, la dame à croupetons sur le monsieur qui contemple la Seine par-dessus son épaule pendant qu'elle se trémousse sur lui ; elle, c'est l'immeuble de Caro, un ancien hôtel particulier, qu'elle a sous les yeux. Prudente, elle surveille la porte d'entrée, sauf au moment du panard, où, tantôt elle lève les yeux au ciel, en extase, et devine comme deux gargouilles les deux voyeurs qui l'épient du sixième ; tantôt, elle enfouit son visage dans le cou de sa monture.

— Voilà, me dit Caro, il vient de lui arroser l'utérus. Et elle se croit obligée de miauler. Quelle conne... Tu as remarqué, en bas ? Ce sont toujours les filles qui font des pipes aux mecs, jamais eux qui leur bouffent la chatte.

— Sur un banc, ce n'est pas commode.

— Quand on veut, on peut.

Tout en bavassant ainsi, je laissais mes pensées voguer. Ce livre que j'écris, me demandais-je, ferait-il encore bander ? Est-ce que je ne me plantais pas en pratiquant cette écriture volontairement plate ? N'aurait-il pas mieux valu tartiner comme le réclamaient d'anciens lecteurs des descriptions « physiologiques » de dix pages ? Ecrire un bouquin de cul, on croit que c'est facile, erreur ; pour qu'un porno « agisse » sur les autres, il doit commencer par « agir » sur l'auteur (même si ça ne suffit pas), et sur moi, force m'était de constater que ça « n'agissait » plus beaucoup. Je me souvenais de Christine B., une « écrivaine » des débuts de Média 1000, Canadienne polygraphe qui nous lâchait : « Moué, si je m' branle point, quand j'écris un bouquin de cul, c'est que c'est point bon, et je recommence ! Mais y a des jours où c'est tuant ! »

Non, ce n'est pas un travail de tout repos. On laisse vagabonder son imagination sous les robes des dames (quand on est un auteur masculin, s'entend) et ensuite, on met la manne qu'on recueille en mots. Or tous les mots ne font pas l'affaire. Personnellement, dès que je vois « turgescent » ou « cyprine » dans la prose d'un nouvel auteur, je suis au bord de la nausée sartrienne ; m'empoisonnent des relents de la période (la fin des années soixante-dix) où je lisais des bouquins de cul pour mon usage privé, vu qu'avec la dame qui partageait mon lit, j'avais de plus en plus de mal à « assurer », faute d'enflammer mon imaginaire. Bon, j'ai fini par sortir de ce marasme et par faire, comme on dit entre gens bien, d'autres « rencontres ». Mais il y a eu ces deux ou trois ans de disette où le cul, pour moi, c'était vraiment le désert de Gobi, et la branlette via les pornos ou les films X son seul aliment. Or, les auteurs de cette époque employaient souvent des mots clefs, toujours les mêmes (pieu, mandrin, turgescent, flaccide, cyprine), qui revenaient à satiété. Quand je les vois, maintenant, où j'ai la « chose réelle », ils n'allument plus du tout ma libido, ils l'éteignent.

En fait, tout est affaire de « déclic », et pour qu'il se produise, il n'est pas nécessaire que le bouquin soit bien écrit. Je m'interroge souvent sur le lien entre la chose écrite et le passage à l'acte. Il y a si longtemps que pour moi les mots n'agissent plus que je suis toujours surpris quand on me soutient qu'ils peuvent vraiment « fonctionner ». Et que Caro, par exemple (qui débute dans la carrière, il est vrai) a besoin de se branler quand ils agissent sur elle.

Ce qu'elle fait avec sans se poser de question, comme elle va

pisser quand la vessie lui pèse. La branlette est une envie qu'on satisfait comme les autres. Ni plus, ni moins. Par rapport à celles qui l'ont précédée dans ma vie, Zaza (le cul triste), Sylvie (le cul haineux), Francesca (le cul « intello »), on pourrait dire que Caro représente le cul joyeux. Quel contraste avec les premières, quel repos. Quand je pense aux années perdues à m'emmerder avec ces harpies... J'ai quand même une veine de cocu d'avoir échapper à la meute, d'être tombé sur cette folle.

Au début, je n'y croyais pas. Trop belle pour être vraie. Je ne parle pas de son physique (elle est mignonne, d'accord, mais elle ne fracasse pas les vitrines quand elle passe), mais du personnage. Cet être chimérique : une femme au cul joyeux. Ce serait presque un être de légende... sans son péché mignon. Dieu merci, elle n'est pas parfaite (qu'est-ce qu'on doit se faire chier avec une femme parfaite). Mais voilà, elle ment. Elle adore mentir. Elle ne peut pas ne pas mentir. D'instinct, comme elle respire. Elle ne réfléchit pas, elle ouvre la bouche et ça sort. Plouf. Même si ça ne sert à rien. A tout hasard, elle ment. Un événement qu'elle raconte se décline toujours en au moins trois versions... le temps passant, elle oublie ce qu'elle a dit la fois d'avant, le mensonge s'érode et la vérité, disons une version moins mensongère que les précédentes, les supplante...

Qu'on lui en fasse remarque, elle bat des paupières, prend sa voix de fausset, j'ai dit ça, moi ? Inutile d'insister, vous voici affligé de parano, de gâtisme précoce, Alzheimer n'est pas loin... Laissons-la mentir, après tout, si elle prend son pied, pourquoi l'en priver ? Et puis, c'est amusant, ça nous fournit des prétextes pour la « punir » quand je lui ai vraiment mis son nez mignon dans son caca. J'aime bien la fesser, elle ne déteste pas ça, si bien que lorsqu'elle ment d'une façon vraiment grossière, j'en arrive à me demander si elle ne le fait pas exprès pour que je lui rougisse le popotin.

— Et demain, tu écris quoi ? Encore Darling ?

— Non. Le pasteur...

— Toujours Prudence Farming ?

— Non. Une nouvelle. Bettina. Une fille dans ton genre...

— Une salope ?

— Une grande timide...

Là, son rire a fusé, aussi pur que le ciel au-dessus de la Seine,

aussi candide que sa pisse quand elle dessine une parabole de pur bonheur de vivre. Du cristal... Juste à ce moment, un bateau-mouche nous inondait de son projecteur. On a fermé les yeux et elle riait de plus belle, j'ai vu le moment où elle allait pisser pour de bon. C'est pour ça que j'aime Caroline, pour son rire. Son rire et son cul, c'est ce qu'elle a de mieux.

— Quand je pense que ce débile n'avait jamais sucé une femme ! Tu imagines un peu ? Jamais. Quel pédé ! Il trouvait ça anti-hygiénique ! Et tu aurais vu ce morfal se gaver de sushis bas de gamme...

Comme la nuit était encore jeune, on a décidé d'un commun accord d'une séance de prolongation. J'ai donc gobé mes deux pilules bleues, et, pendant que je méditais devant la Seine en attendant qu'elles agissent, Caro est allée se changer dans la chambre, comme une actrice. Elle a mis ses bottines à étrières. Maquillage discret. Parfumée comme une pute. Et ses cheveux, un vrai bonheur. Depuis qu'elle s'est fait rafraîchir la coupe chez Choum, on lui donne dix ans de moins. Quand je pense qu'il y en a qui doivent se contenter de promener leur chien dans la rue... Et ensuite, plateau télé. Moi, j'écris des pornos. Et j'ai Caroline. Enfin, je l'ai, je l'ai, façon de parler. De-ci de-là disons que je grappille des miettes de Caroline. Il arrive qu'elles soient rassises, mais souvent, c'est succulent. Et ce fut le cas ce soir. Caro avait mis une serviette rouge sous ses fesses, vu qu'approchaient ses règles. Et je glissais en elle comme sur une piste savonneuse.

Après quoi, elle s'est éteinte comme une bougie qu'on souffle. Je l'ai bordée dans son lit, et les chats et moi sommes retournés sur la terrasse. Le pigeon dormait dans le lilas, la nuit était belle, il avait décidé d'en profiter, lui aussi. En caressant les quatre sacs à puce qui étaient venus se vautrer sur moi pour flairer l'odeur de Caro, j'ai rêvé longtemps devant la Seine. Et dans les reflets de lampadaires sur l'eau noire, je voyais surgir comme une noyée qui remonte, le visage en forme de cœur et les petits nichons pointus de Bettina Davidson.

CHAPITRE IV

BETTINA : « LES PASTILLES CONTRE LA TIMIDITÉ »

(Carnets de chasse du pasteur Bergman)

VENDREDI. PREMIER RENDEZ-VOUS.

Aujourd'hui, vendredi, Marianne Davidson, une de mes plus fidèles paroissiennes, m'a amené sa fille Bettina pour un entretien préalable. D'après sa mère, Bettina a des problèmes sexuels, c'est une fille très timide et maladivement pudique.

— Cela dit, m'a confié Marianne Davidson, je sais qu'elle se masturbe dans la salle de bains. Je l'ai vue faire plusieurs fois, en l'épiant par la serrure.

Je lui ai demandé ce qu'elle attendait de moi.

— Que vous la mettiez au courant des usages, sans trop la brusquer. Elle est en âge de sortir avec des garçons. Je préférerais qu'elle soit plus délurée et qu'elle s'enferme moins souvent dans la salle de bains. Je trouve que c'est malsain.

— Et de votre côté ? N'avez-vous jamais essayé de lui en parler ? Entre une mère et sa fille, ces choses-là se font...

Marianne Davidson a levé les yeux au ciel.

— J'ai essayé plus de cent fois, cher ami. Mais en pure perte ! Dès que j'aborde le sujet, elle devient cramoisie et s'arrange pour changer de conversation.

Je m'abstins d'informer Marianne Davidson que la chose n'avait rien de surprenant. Quadragénaire « libérée », Marianne est une

chaude lapine, elle change d'amant comme de chemise ; sa fille doit bien s'en douter. J'ai souvent remarqué que les filles de « femmes libérées » souffraient d'inhibitions sexuelles. Plus la mère se comporte d'une façon agressive avec les hommes, plus la fille se montre craintive, pudibonde, effarouchée. La masturbation est alors la seule échappatoire à sa sexualité.

J'ai donc promis à Marianne Davidson de faire mon possible pour guérir sa fille de son excessive timidité. Nous avons échangé quelques politesses, je l'ai reconduite à sa voiture et je suis venu retrouver Bettina qui m'attendait sagement dans mon bureau, en lisant un magazine.

Elle se lève poliment à mon entrée. C'est une gracile adolescente aux seins minuscules, à peine formés, aux hanches étroites, aux longues cuisses de gazelle ; elle a une adorable petite bouche en cœur et des yeux superbes, très grands, expressifs, ourlés de cils incroyablement longs. Long cou de biche. Elle se ronge les ongles en me regardant fixement.

— Savez-vous pourquoi vous êtes ici, Bettina ?

Elle fait non de la tête ; mais je ne la crois pas. Je lui prends les mains et je la conduis au canapé. Je la fais s'asseoir et, lui tenant paternellement les mains, je m'installe à côté d'elle. Je la sens toute raidie, presque hostile.

— Nous sommes ici parce que vous venez d'avoir seize ans, Bettina, et qu'il est temps de discuter de certaines choses, car l'âge approche où vous devrez sortir avec des garçons.

— Les garçons ne m'intéressent pas !

— On dit ça ! Mais il faut bien se marier un jour. Vous ne voudriez pas mourir vieille fille, non ?

— Et pourquoi pas ?

— Sottises ! Jolie comme vous êtes (j'ai la surprise de la voir s'empourprer violemment, serait-elle coquette ?) les hommes ne vous laisseront jamais en paix.

— Je saurai les tenir à distance. Je ne suis pas comme ma mère ! L'aveu est lâché ! Sa mère ! Voilà où le bât la blesse. Je ne m'étais pas trompé. Elle me défie du regard.

— Personne ne vous demande d'être comme votre mère. Et moi le dernier. Je lui ai assez souvent reproché sa conduite scandaleuse. Bettina paraît décontenancée. Je poursuis :

— Votre mère est une femme adorable, mais c'est une gourgandine, il n'y a pas d'autres mots. Elle s'affiche. Mon opinion là-dessus est formelle. Ce qui se passe entre un homme et une femme, personne ne doit le savoir... sinon eux-mêmes. Je sais qu'une femme sensuelle a besoin de prendre des amants, mais il faut faire les choses discrètement, sans offenser la morale publique. La sexualité est une affaire très personnelle. Je suis pour les secrets d'alcôve... contre la prétendue libération des mœurs. N'êtes-vous pas de mon avis, Bettina ?

— Oh, tout à fait, monsieur. Souvent, quand je discute avec mes camarades du collège, je suis scandalisée par leurs propos. Elles racontent tout ce qu'elles font... en donnant des détails absolument dégoûtants...

— Et cela vous choque !

— Oh, vous ne pouvez pas savoir à quel point...

Elle a comme un frémissement de tout son corps et baisse les paupières. Ses longs cils de biche me cachent ses yeux ; sa bouche se crispe.

— Vous, bien sûr, vous ne parlez jamais de votre vie sexuelle à personne !

Elle a un petit rire meurtri.

— Et j'en serais bien empêchée ! Je n'en ai pas.

— On en a toujours une, Bettina, c'est la nature qui veut ça. Elle fait non de la tête, avec véhémence, têteue.

— Pas moi. Ces choses ne m'intéressent absolument pas.

— Ne vous arrive-t-il pas de vous enfermer dans la salle de bains ?

Elle a un haut-le-corps d'une violence extrême et tente de m'arracher ses mains ; mais je m'attendais à sa réaction, et je les maintiens dans les miennes ; la voici rouge comme une pivoine ; elle me lance un regard empli de haine. Si ses yeux pouvaient tuer, je

serais mort sur-le-champ.

— C'est ma mère qui vous a dit ça ? Oh, je la déteste... Et vous aussi ! Lâchez-moi ! Ne croyez pas que je n'ai pas compris ce que vous avez en tête. Elle vous a chargé de me tirer les vers du nez, et ensuite, vous irez tout lui raconter !

J'éclate de rire à cette idée. Cela la désempare, elle cesse de se débattre.

— C'est bien la dernière chose que je ferais ! Me prenez-vous pour un imbécile ?

Elle me dévisage, incrédule. Quelque chose dans le ton de ma voix lui montre que je suis sincère.

— Vous ne lui direz vraiment rien ?

— Il faudrait que je sois stupide. Ce qui va se passer entre nous, mon enfant, me lie par le secret professionnel. Votre mère n'en saura rien.

Elle hésite encore à me croire.

— Il faut me faire confiance, Bettina. Je suis votre dernière chance. Si vous continuez à vous renfermer en vous-même, vous allez finir vieille fille. Et ne me répétez pas que c'est ce que vous souhaitez. Si vous vous enfermez dans la salle de bains, c'est bien pour...

Elle me défie du regard.

— Rêver à de beaux garçons !

Elle baisse les yeux, se détend.

— Toutes les filles de votre âge se masturbent, Bettina, lui dis-je alors. Même celles qui vous font croire le contraire.

La voici à nouveau cramoisie, mais je la sens moins rétive. Je laisse passer un long silence. Dans les miennes, ses mains fluettes sont toutes moites.

— Ce n'est pas parce que votre mère a des amants, que vous devrez en avoir. Mais il faudra bien un jour que vous partagiez la vie d'un garçon que vous aimerez. Les temps ont bien changé. Autrefois les hommes aimaient les oies blanches, aujourd'hui, ils préfèrent les filles délurées.

Elle soupire.

— Je le sais bien. Quand je vais danser, ce n'est jamais moi qu'on invite, c'est toujours mes copines. Les garçons savent qu'elles se laisseront tripoter... ou davantage, même ! Et qu'avec moi ils perdent leurs temps.

— Et ça ira de mal en pis, si vous persévérez dans cette voie.

— Je le sais bien. Mais que faire ?

— C'est une simple question d'habitude. Me faites-vous confiance ? Elle réfléchit longuement. Puis elle fait oui de la tête.

— Qu'allez-vous me faire ? me demande-t-elle.

Est-ce un lapsus ? Je n'insiste pas.

— Mais rien du tout ! C'est vous... Vous seule, qui, progressivement, allez vous « dégourdir ». Vous verrez qu'au bout de trois ou quatre séances, les garçons changeront d'attitude avec vous. Ils sentiront que vous n'êtes plus une oie blanche...

Je libère ses mains ; elle se mordille pensivement le pouce.

— Voulez-vous essayer ?

Je mets ma main sur mon cœur.

— Je vous jure sur ce que j'ai de plus sacré que rien ne filtrera au-dehors... de ce qui se passera ici. Et que votre mère ne sera au courant de rien. Que j'aille en enfer si je mens !

Elle paraît rassurée, soudain, et, pour la première fois, elle me sourit. J'ai un long frémissement dans la verge en voyant se retrousser ses jolies lèvres. Oh, vertigineuse douceur, enfiler ma bite dans cette bouche si pure...

Mais prudence, Aloysius, prudence. Il faut attraper cette souris-là avec les plus grandes précautions. Oie blanche, peut-être. Mais il y a oie blanche et oie blanche. Celle-ci n'a rien d'une Prudence Farming... Il va falloir lui sortir le grand jeu.

Nous poursuivons notre entretien pendant une heure ; je l'interroge sur sa vie de collégienne, sur ses rapports avec sa mère, avec son père. Un cas classique, s'il en est. Lorsque j'en arrive à sa vie sexuelle, elle hésite à peine. Elle finit par m'avouer qu'elle se masturbe

dans sa baignoire. Elle m'avoue qu'elle y prend beaucoup de plaisir. Mais que cela l'emplit de honte, chaque fois. Je l'interroge sur ses fantasmes. Ils sont très classiques, eux aussi. Elle rêve, quand elle se masturbe, qu'elle exhibe son corps à un garçon. Je lui demande si elle a déjà regardé son sexe dans un miroir. J'ai employé volontairement un ton très neutre, comme si la chose allait de soi. Je ne la regarde pas, en lui posant cette question. Je prends des notes. En soupirant, elle finit par m'avouer qu'elle le fait très souvent. Elle se masturbe, accroupie au-dessus d'une glace posée par terre, pour bien voir ce que font ses doigts. C'est de voir ses doigts lui toucher le sexe et d'imaginer que ce sont ceux d'un garçon qui lui procure ses plus grands plaisirs.

Cet aveu lâché, la sentant honteuse, je poursuis mon interrogatoire en la questionnant sur son alimentation. Je consacre bien une demi-heure à ce chapitre et ça semble la rassurer. Nous n'avons parlé de ses habitudes sexuelles que quelques minutes.

Au moment de nous séparer, je lui fixe un rendez-vous pour demain après-midi. Nous serons tranquilles, il y a une fête de bienfaisance chez Mme Porbus ; ma chère épouse y emmènera mes filles. Je serai donc seul à la maison avec Bettina.

— Tenez, lui dis-je, en lui remettant un petit drageoir.

Elle l'ouvre et contemple avec méfiance les dragées roses qu'il contient.

— Qu'est-ce que c'est ? Des bonbons ?

— Des pastilles contre la timidité. Vous en prendrez une ce soir, au coucher, une autre demain matin, en vous levant ; et les deux dernières, une heure avant de venir me rendre visite. Ne craignez rien. Ce sont des sortes de tranquillisants. Pour notre première séance de travail il vaut mieux que vous soyez très détendue. Nous perdrons moins de temps.

Elle me promet d'une voix contrainte qu'elle suivra mes prescriptions. Quand je lui recommande de ne surtout pas en parler à sa mère, cela balaie ses dernières réticences.

— Oh il n'y a pas de danger, monsieur ! Je ne lui parle jamais de rien !

J'aime autant cela ! Sa mère connaît très bien ce genre de dragées. Elle en consomme assez souvent ! Il s'agit d'un aphrodisiaque extrêmement puissant qu'on vend sous le manteau dans certains sex-

shops. La dose de cantharide qu'elles contiennent est capable de transformer une nonne en Messaline.

SAMEDI. SECOND RENDEZ-VOUS.

Comme convenu, j'avais conduit ma femme et mes filles chez Mme Porbus, pour la fête organisée par cette dernière afin de recueillir des fonds pour l'orphelinat qu'elle dirige. Il y avait là bon nombre de vieilles personnes respectables, et quelques jeunes gens qui faisaient plutôt grise mine de se retrouver en pareille compagnie.

Je me suis éclipsé à l'anglaise, après avoir présenté comme promis Prudence Farming au grand dadais boutonneux et morose que je lui destine comme futur mari. Elle n'a pas paru enchantée de mon choix, mais je pense qu'elle aura le temps d'y réfléchir. Certes, ce n'est pas un Apollon mais il gagne bien sa vie, et il est si désireux de se marier qu'une fille comme Prudence pourra le mener par le bout du nez. Si oie blanche soit-elle (ce qui reste à prouver) sous certains rapports, je gage qu'elle comprendra vite où est son intérêt. Se marier avec un imbécile pour la sécurité... et s'en remettre à moi pour la bagatelle.

Lorsque je suis enfin parvenu à me libérer et à regagner mon domicile, j'avais bien une demi-heure de retard sur l'heure que j'avais fixée à Bettina Davidson. Je l'ai trouvée arpentant le jardin (j'avais laissé le portail ouvert) et d'une humeur exécrationnelle.

— J'allais partir, m'a-t-elle crié, du plus loin qu'elle m'a vu. Je n'aurais pas attendu une minute de plus !

Je ne me suis pas laissé démonter. J'avais bien noté sa fièvre. Les pastilles devaient faire leur effet. Je l'ai prise par le bras, sans façon, et je l'ai fait entrer dans la maison.

— Nous serons seuls, lui ai-je dit. Rien que vous et moi, et nous avons l'après-midi devant nous.

Elle m'a jeté un coup d'œil par en dessous et ses joues ont rosé.

— Et comment va notre petite santé ?

— Oh, je me sens dans un état très bizarre, a-t-elle minaudé. Je suis énervée, j'ai chaud, je ne tiens pas en place... Je ne sais pas si ce sont vos pastilles contre la timidité qui produisent cet effet, mais je ne me suis jamais sentie comme ça...

Nous sommes entrés dans le bureau. Elle m'a regardé tourner la clef dans la serrure. J'ai remarqué qu'elle avait fait un effort de toilette. Elle portait une très jolie robe printanière qui se déboutonnait dans le dos et des collants chair ornés de motifs géométriques.

— Que ressentez-vous exactement ? Voyez-vous, Bettina, ces pastilles peuvent avoir des effets secondaires... Notamment sur l'appétence charnelle...

— L'appétence charnelle ?

— Le désir sexuel, si vous préférez. Je n'ai pas voulu vous en parler, la dernière fois, pour ne pas vous effrayer...

— C'est donc ça !

C'était sorti malgré elle ; elle a voulu retenir ses paroles, mais trop tard, et ses joues se sont empourprées. Je suppose qu'elle avait dû se masturber avant de venir.

— Qu'éprouvez-vous exactement ?

— Eh bien... c'est difficile à exprimer... une sorte de picotement dans... dans certaines parties du corps (elle ne précisa pas lesquelles)... Pas vraiment un picotement... plutôt de l'agacement.

— Ce n'est pas grave ; cela veut dire que le produit agit, et que nous allons pouvoir bientôt vaincre votre ridicule hostilité contre les hommes. Et pour cela, nous allons nous livrer à quelques exercices préliminaires... Voulez-vous que nous commençons ?

— Je veux bien.

— Parfait. Avez-vous réalisé que la première chose que votre futur mari voudra obtenir de vous, Bettina, ce sera de regarder et de toucher votre corps ?

— Mon corps ?

— Exactement, ma chère enfant. Ce corps qui vous picote tant, en ce moment.

— Tout mon corps ?

Est-elle sotte ou fait-elle semblant ?

— Tout votre corps, parfaitement. Mais surtout les parties que

cachent vos vêtements... C'est pour les rendre plus désirables que les femmes les cachent. On a toujours envie de voir ce qui est caché...

Nous sommes assis, comme hier, sur le canapé, et je tiens ses mains dans les miennes. L'éclairage est tamisé, je n'ai allumé que les appliques murales. Autour de nous, le silence de la maison. Et dans le corps moite et tiède de Bettina, les picotements affolants de la cantharide.

— Je suis affreusement pudique, me chuchote Bettina en se trémoussant. J'ai peur de ne jamais y arriver.

Ses doigts se crispent sur les miens.

— Et si je vous aidais à vaincre cette sotte pudeur ?

— Vous pourriez ?

— A condition que vous vous en remettiez à moi... corps et âme. Elle garde un long silence ; dans les miennes, ses mains sont alanguies.

— Souvenez-vous, lui dis-je, que ça doit rester entre nous. Votre mère ne doit rien en savoir. Ce qui se passe entre un homme et une femme, ou une jeune fille, ne regarde personne d'autre qu'eux.

— Mais... vous n'êtes pas un homme... (Ici elle a un rire embarrassé.) Excusez-moi, je voulais dire... Enfin, vous comprenez...

— C'est bien pour ça que vous n'avez rien à craindre. Comme je ne suis pas un homme, à vos yeux, vous aurez moins de scrupules à pratiquer certains exercices avec moi. Vous savez très bien que mes intentions sont pures et qu'il n'y a aucune concupiscence en moi. Ainsi, peu à peu, vous allez vous habituer à être moins pudique, à devenir coquette... et qui sait... peut-être même à devenir coquine !

Je vois bien que l'idée l'émoustille ; quand ce ne serait qu'à cause des sensations qu'elle éprouve en ce moment sous l'effet des pastilles. Elle a rougi, mais beaucoup moins qu'on aurait pu le craindre. Une rougeur charmante, qui rehausse son teint clair et lui donne de l'éclat.

— Coquine, vraiment ? relève-t-elle. Qu'entendez-vous par ce mot, monsieur ?

— Une femme qui veut séduire son mari peut être amenée à se

comporter d'une façon, comment dire, aguichante... Quand vous serez seule avec lui, et que vous éprouverez certains désirs... Vous vous arrangerez pour le lui faire comprendre.

— Et comment cela ?

— Sous un prétexte quelconque, vous lui montrerez vos cuisses, vous prendrez des attitudes de vamp... Tenez, je vais vous montrer. Allumez donc cette cigarette... Cambrez-vous...

Cela l'amuse. Elle me laisse lui faire prendre une pose de vamp, les jambes croisées, la cigarette entre les doigts, la taille cambrée. Pour cela, au passage, je dois un peu toucher son corps, effleurer ses seins menus, mais sans insister.

— J'ai l'impression d'être une petite fille et de jouer à la dame, pouffe-t-elle nerveusement.

Je profite de ce moment pour lui retrousser la robe au-dessus des genoux. Elle esquisse un geste pour m'en empêcher, mais je lui attrape la main au vol.

— Que portez-vous là ? Des bas ou un collant ?

— Un collant, bien sûr !

— Ce n'est pas votre collant que votre mari aura envie de voir, ce sont vos jambes... vos cuisses... votre peau...

Sa main se crispe sur la mienne.

— Retirez-le. Je me retourne pour ne pas vous gêner.

Je fais comme j'ai dit. S'aperçoit-elle que je la surveille par le biais du miroir de la cheminée ? Je ne crois pas. Elle a l'esprit ailleurs. Je la vois hésiter longuement, puis elle se décide. Elle retire ses chaussures, glisse ses mains sous sa robe et fait descendre son collant. Elle le froisse en boule, le fourre dans son sac, remet ses chaussures. Puis elle reprend la pose, la robe retroussée sur les cuisses.

— Je suis prête, me souffle-t-elle.

Je me retourne.

— C'est beaucoup plus joli, lui dis-je, en caressant doucement son genou nu.

Elle a un rire contraint ; deux taches rouges ornent ses pommettes, mais ce n'est plus le même rouge que tout à l'heure. Il y a comme une attente fiévreuse et surnoise sur son visage.

— Permettez ?

Délicatement, je saisis sa robe et la remonte en haut des cuisses. Elle me regarde faire, les yeux écarquillés.

— En vous parlant, lui dis-je, votre mari mettra sa main sur votre cuisse. Comme ça...

Je pose ma main sur sa cuisse nue, tout en haut.

— Et ce contact lui donnera envie d'en voir davantage... Vos seins, par exemple... (Elle baisse la tête.) Ou vos fesses... (Sa cuisse frémit.) Ou votre...

— Oh... oh ça, je ne pourrai jamais...

— Mais si, mais si ! Il n'y a pas de raisons. Le tout, c'est de vous y habituer progressivement.

Je lui tapote la cuisse, en parlant, je caresse sa peau moite. Elle ne quitte pas ma main des yeux, ce qui lui permet ne pas soutenir mon regard.

Il me faut bien dix minutes de bonnes paroles pour la décider à me montrer ses seins. La chaleur qui règne dans mon bureau (j'avais poussé le chauffage à fond) agit visiblement sur elle. Après mille minauderies, mille fausses fâcheries, elle accepte enfin que je dégrafe sa robe dans son dos, et que je la fasse descendre sur ses épaules. Je ne lui dégage qu'un bras, de façon à ménager sa pudeur ; et je rabats un bonnet de son soutien-gorge. Un adorable petit sein apparaît enfin à mes yeux ; la pointe en est toute gonflée, d'un rose pastel. Je l'effleure d'une brève caresse qui le fait tressaillir.

— Vous voyez bien, lui dis-je. Vous voyez bien qu'on y arrive !

Elle ne répond pas. Elle regarde son sein, tout interdite de le voir dehors, avec sa pointe dardée. Je profite de sa stupeur, pour dénuder le second. Vision charmante, la robe à demi baissée, les seins pointant sous les bonnets renversés du soutien-gorge. Et elle, les joues tachées de rouge, le regard affolé... Je défais l'agrafe du soutien-gorge et le retire.

— Imaginez que vous êtes à la plage, lui dis-je en prenant ma voix joviale. Les filles se baignent les seins nus de nos jours. Personne n'y fait plus attention !

— Oh, pas moi... Je garde toujours le haut de mon maillot !

Dix minutes se passent ainsi, en de prudents travaux d'approche de ma part ; nous papotons, elle, la robe en haut des cuisses, ses seins fripons à l'air ; je l'engage à se montrer naturelle, à oublier qu'elle est déjà à demi nue. Cela lui coûte beaucoup. Chaque fois que, m'épiait de côté, elle surprend mes yeux en train d'admirer ses jeunes appas, elle bat des paupières et bafouille.

Nous prenons le café et des gâteaux secs. Ceux que je lui fais croquer ne sont pas innocents. Une bonne dose de cantharide les assaisonne. J'attends qu'ils produisent leur effet ; lorsque je la vois se trémousser et regarder autour d'elle avec une expression angoissée, je comprends qu'il est temps de pousser les choses un peu plus loin.

— Ne soyez donc pas si guindée, lui dis-je. A-t-on idée de serrer les jambes si pudiquement ? Comment voulez-vous aguicher votre mari en gardant un maintien aussi sage ?

— Mais... je ne peux tout de même pas... Ma mère elle-même me dit qu'une jeune fille doit toujours avoir les jambes bien jointes, quand elle est assise.

— Bien entendu. Une jeune fille... Et en public ! Mais imaginez que vous êtes mariée. Et que vous êtes dans l'intimité, seule avec votre mari que vous avez décidé d'aguicher. N'est-ce pas différent ?

Elle en convient, et consent à décroiser les jambes. Je vais prendre le fauteuil et je m'installe en face d'elle. Les pointes de ses nichons sont toutes raides, et beaucoup plus foncées que tout à l'heure.

— Vous devez voir ma culotte... chuchote-t-elle.

— A peine... pas suffisamment, en tout cas, si je suis censé être votre mari.

Des doigts, je lui fais signe d'ouvrir davantage les jambes. Elle m'obéit, ses yeux sont dilatés, ses joues sont enflammées. Je vois paraître le triangle pâle de son slip. Ma gorge se serre. La cantharide produit bien son effet : une tache humide souligne la fente du sexe. Nouveau geste de ma part, plus impérieux. Elle soupire violemment,

et ferme les yeux. Ce faisant, elle écarte largement les cuisses. Ses mains sont crispées sur les bords du canapé, elle y enfonce les ongles. Je me souviens de ce qu'elle m'a confié, sur son fantasme. Je me penche pour regarder sa culotte. La tache humide grandit à vue d'œil, un pli vertical souligne dans le tissu mouillé l'endroit où les lèvres du con se séparent sous l'effet de l'excitation.

— Ce serait mieux si vous n'aviez pas de culotte.

— Oh, ne me demandez pas ça ! Oh non !

— Une femme doit montrer son sexe à son mari, Bettina.

— Mais... vous n'êtes pas mon mari...

— Ne jouons pas sur les mots ! N'oubliez pas qu'il s'agit d'un exercice. Ça ne compte pas. Une femme doit tout montrer à son mari, je le répète ! Et un mari, tout montrer à sa femme ! Tenez... je vais faire comme si j'étais votre mari, et je vais vous montrer que je suis moins ridiculement pudique que vous.

Elle me regarde craintivement retirer mes chaussures, puis mes chaussettes. Pieds nus, je me lève, je détache la ceinture de mon pantalon, j'ouvre ce dernier, je le baisse. Elle pousse un cri horrifié en voyant mes jambes poilues. Me voici en caleçon. Je l'ouvre et je fais sortir mon sexe et mes couilles. Elle les contemple fixement, bouche bée.

— Etes-vous convaincue ? Si j'y arrive, pourquoi pas vous ? Est-ce donc si terrible ? Et ce n'est pas tout, je vais aussi enlever mon caleçon !

Je le déboutonne, il tombe à mes pieds. Je relève ma chemise au-dessus de mon nombril et je lui fais admirer ma bite et mes couilles. Elle tremble de tout son corps. Je suis bien certain que c'est la première fois qu'elle voit un sexe d'homme.

Je me rassois en face d'elle, les jambes bien écartées.

Inutile de dire que je suis en érection complète. Je prends mon pénis en main et je dénude le gland. Bettina a une sorte de grimace effrayée.

— Vous voyez bien tout, Bettina ?

Affreusement gênée, elle me fait signe que oui.

— Attendez. Je vais mieux me montrer. Là... comme ça...

Je passe mes jambes par-dessus les accoudoirs du fauteuil et j'avance les fesses tout au bord. Ainsi, elle peut voir mon anus, mes couilles et ma verge. Elle se lèche nerveusement les lèvres.

— Ne croyez pas que ça ne me coûte pas ! Je suis encore plus mal à l'aise que vous ! Mais il faut bien que je vous montre comment se comportera votre mari !

— Vous voulez dire... qu'il retirera son caleçon, comme vous, et qu'il prendra cette pose... cette pose affreuse ?

— Evidemment. N'est-ce pas la plus commode pour qu'il vous montre ses parties sexuelles ? Et vous, de votre côté, vous lui rendrez la politesse et vous retirerez votre culotte pour bien lui montrer tous vos petits secrets !

— Mais c'est dégoûtant... c'est répugnant ! Jamais je ne ferai une chose pareille !

— Mari et femme font des choses dégoûtantes, Bettina ; ce sont ces choses-là qui les amusent le plus...

Je sens qu'elle me croit. En dépit de ses protestations, elle est maintenant très excitée. Fascinée, elle ne quitte pas ma bite des yeux. Je suis affreusement poilu des couilles, une vraie fourrure. Le rose du gland chauve paraît d'autant plus « nu » par contraste avec cette forêt de poils emmêlés.

— Si ma femme savait cela !

— Oh, n'allez pas le lui dire, surtout !

— Vous pensez bien que non, Bettina. Pas plus que vous n'en parlerez à votre mère. Ce sera notre secret. Et puis ce sera amusant, non, songez-y quand nous nous rencontrerons en société, par exemple, quand je viendrai prendre le thé chez vos parents, de savoir que nous nous sommes amusés ainsi, en tête-à-tête. Et que personne ne s'en doutera jamais.

L'idée l'excite, c'est évident, au moins autant que le spectacle obscène que je lui offre. Je l'avais bien jugée. C'est une cérébrale. Sa culotte est trempée.

— Nous serons en train de parler de la pluie et du beau temps.

Et chacun de notre côté, nous nous souviendrons que je vous ai montré mon sexe et que vous m'avez montré le vôtre.

Elle fait une moue coquette.

— Moi... je ne vous l'ai pas encore montré, monsieur !

— Mais vous allez le faire, Bettina.

— Bien sûr...

Sa voix est à peine un murmure. Elle se décide d'un coup, saisit sa culotte sur les côtés, referme les jambes, et la fait descendre à ses chevilles. Je me penche et je l'aide à s'en débarrasser. Elle me l'arrache des doigts pour que je ne voie pas à quel point elle est mouillée. Et elle se redresse, les jambes toujours jointes. Je lui offre une cigarette, et je rapproche mon fauteuil de façon que nos genoux se frôlent. Puis je remets mes jambes sur les accoudoirs pour bien m'exhiber.

— Faites comme moi... montrez-moi tout...

Elle pâlit, puis rougit à nouveau, jusqu'aux oreilles. Et elle écarte bravement les cuisses. Elle a un sexe minuscule et velouté de petite fille, tapissé de poils si fins qu'ils ne cachent rien de sa fente. D'ailleurs, à cause de la cantharide, son petit con en forme d'abricot est entièrement ouvert. Les nymphes ressemblent à deux gros pétales de rose thé que viennent d'humidifier la rosée matinale.

— Oh mon Dieu, soupire-t-elle.

Je lui soulève une jambe, ce qui achève de faire bâiller son con ; je pose son pied sur l'accoudoir de mon fauteuil, tout contre mon genou. Je fais de même avec l'autre. Saisissant ensuite le canapé, je tire dessus de toutes mes forces, ce qui a pour résultat de faire avancer mon fauteuil qui vient heurter le bas du meuble. Ainsi, nos sexes respectifs ne sont plus situés qu'à une vingtaine de centimètres l'un de l'autre. La position que je lui ai fait prendre a fait basculer le cul de Bettina vers l'avant et je peux enfin voir son anus. Il est minuscule, entièrement dépourvu de poils, adorable. On dirait une grosse violette sur le point d'éclore.

— Regardez mon sexe, Bettina... je regarderai le vôtre... C'est comme ça qu'on fait quand on est mari et femme !

Elle ouvre les yeux qu'elle avait fermés. Elle est affreusement rouge et semble sur le point d'éclater en sanglots. Mais ses prunelles

luisent d'un éclat fiévreux, comme si elle avait la grippe.

— Touchez-le !

Elle sursaute.

— Lequel ?

— Le vôtre, pour commencer... Ouvrez-le avec les mains.

— Oh non, je ne peux pas faire ça. C'est trop... C'est sale !

— Vous le faites bien, pourtant, quand vous vous masturbez dans votre salle de bains, au-dessus de votre miroir.

— Mais ce n'est pas pareil ! Je suis seule !

— Vous m'avez dit que vous imaginiez qu'un homme vous regardait ! Eh bien, c'est le cas, à présent. Je vous regarde.

— Mais justement... c'est en imagination... pas pour de vrai ! Elle semble vraiment au bord des larmes.

— Voulez-vous que je vous montre ?

Elle fait oui de la tête, soulagée.

Je pose un doigt de chaque côté de son abricot, et je lui ouvre la fente délicatement. Sa muqueuse est aussi rose que la pulpe d'un fruit bien mûr qu'on vient de fendre. Une large larme de mouille dégouline entre ses fesses, une seconde apparaît, une troisième suit...

Du bout des doigts, j'effleure les délicats pétales des lèvres internes. Bettina se mord les lèvres.

— Vous voyez ! Ce n'est pas difficile. Allez, à votre tour maintenant, lui dis-je. Ouvrez-le. Montrez bien votre figue à votre gentil mari.

Je lui prends les mains, je les lui dispose de chaque côté des lèvres du con. Je les lui appuie là, et je l'oblige à ouvrir elle-même sa fente. Je la lâche... Elle garde la pose. Je lui demande de l'ouvrir encore plus, de tout montrer ! Elle obéit, tire sur les grandes lèvres, fait surgir toute sa délicate viande intime. A cause de la cantharide, la muqueuse de la vulve est congestionnée, les ailes internes des grandes lèvres sont presque rouges ; un liquide clair suinte régulièrement du vagin...

Je prends ma verge dans ma main et je me recoiffe le gland, puis je le dénude à nouveau.

— Faites comme moi... faites sortir votre bout...

— Mais... ce n'est pas possible... je n'en ai pas...

— A l'intérieur. Le tout petit, là, en haut... ne me faites pas croire que vous ne l'avez pas déjà trouvé !

— Ah, ça ? fait-elle, faussement innocente.

Deux doigts en fourchette qu'elle glisse dans sa fente, tout en haut, et qu'elle appuie là, font émerger son clitoris hors de sa gousse. Il a la taille d'une framboise, et la cantharide qui l'irrigue de sang l'enflamme d'une belle couleur rouge.

— Maintenant, lui dis-je, nous allons jouer au mari et à la femme, Bettina. Vous allez me faire des coquetteries. Vous allez me demander « Mon chéri, tu ne veux pas regarder ce que j'ai là-dedans... ça me démange d'une façon terrible... c'est peut-être une puce... »

Elle tressaille d'un rire nerveux, une sorte de gloussement effaré.

— Oh, je ne peux pas dire des stupidités pareilles... Une puce, vous pensez !

— C'est vrai, ma chérie, elle serait noyée !

Nouveau rire, très sec, presque hystérique ; elle serre son clitoris entre le majeur et l'index.

— Mettons que vous l'avez dit, fais-je, grand seigneur.

Je change de voix pour imiter son soi-disant mari.

— Où cela, ma chérie ? Quelle sorte de démangeaison ?

Je tâtonne dans son sexe ouvert ; elle me regarde la toucher, les yeux luisants. J'explore la fente de bas en haut. Chaque fois que je touche un repli de chair, je lui demande « Ici ? Ici ? » Et elle fait non de la tête... Je me rapproche du clitoris. Elle retient son souffle. Enfin, je le lui prends entre deux doigts.

— Ici ?

— Oh oui ! C'est exactement là ! Oh que ça me démange !

— Attends, ma chérie, je vais bien te gratter...

Je lui masse son adorable bouton d'un mouvement tournant. Elle émet un long miaulement. De l'autre main, je prends une des siennes et je la lui referme autour de ma bite. Puis, toujours tenant sa main, et toujours la masturbant, je lui montre le geste qu'elle doit faire pour me branler.

— Toi aussi, chérie... fais-le moi...

Je la lâche. Elle continue à me masser la verge pendant que je la titille.

— Tu peux tout toucher, tu sais, ma chérie. C'est à toi. Et moi de mon côté, je vais tout te toucher aussi.

Je lui prends son autre main et j'y dépose mes couilles en offrande. Elle les palpe curieusement sans cesser de me branler de l'autre. Et moi, tout en lui taquinant le clitoris, de l'autre main je lui visite le vagin, je lui tâte l'anus. Il est trempé, son anus, tout baveux de la mouille claire qu'a exsudée son petit con. Je n'ai aucune difficulté à introduire le bout du doigt dans son cul. Elle a un cri offusqué. Je ressors mon doigt. Son anus reste arrondi. Je le remets, le renfonce plus avant, tout en lui agaçant toujours le clitoris. Elle ne proteste plus. Ses mains me froissent les couilles, me violentent la bite, s'énervent. Elle me griffe même un peu, mais ce n'est pas désagréable, loin de là.

— Oh, c'est mal de me toucher là, mon chéri, me crie-t-elle tout à coup, acceptant enfin de jouer à la petite femme, alors que je ne l'espérais plus. Oh, tu es très vilain, mon chéri ! piaille-t-elle.

Elle a pris une voix pointue et tremblotante.

— Un mari touche tout ce qu'il veut à sa femme, lui dis-je.

— Oh, tu es un vilain mari, très vilain mari... me gronde-t-elle de cette absurde voix perçante et affectée. Vilain... très vilain !

Elle chantonne presque, avec des trémolos. Je suppose qu'elle essaie de me cacher ainsi qu'elle est en train de jouir. Mais malgré elle, elle se trémousse frénétiquement de bas en haut, pour bien appuyer son clitoris gonflé contre mon doigt, et de larges gouttes dégorgent de son sexe béant.

— Vilain ! crie-t-elle. Oh, vilain ! vilain ! ! vilain ! ! !

Je lui ai fourré tout le doigt au fond du cul. Elle se renverse sur le canapé, les yeux presque blancs.

La petite égoïste, toute à ses sensations, ne s'occupe plus de moi.

La jouissance lui arrache un long miaulement énervé, et elle tombe à la renverse, presque évanouie.

Les choses en sont là, et je la contemple, debout, la bite à la main, prêt à la violer, car j'ai perdu la raison, pour ainsi dire, poussé à bout, quand une voiture klaxonne dans la rue.

Avec un cri terrible, Bettina ressuscite. C'est instantané, elle se redresse.

— Oh, mon Dieu ! C'est maman ! Elle devait passer me chercher ! Affolée, elle abaisse sa robe, cherche à remonter le haut.

— Ne crains rien, lui dis-je. Je vais m'occuper d'elle. Rhabille-toi tranquillement, passe-toi de l'eau sur le visage, je vais la retenir dehors. Tiens, prends ce gros livre, là. C'est un cours d'initiation à la vie conjugale, mortellement ennuyeux. Quand tu seras prête, tu viendras nous rejoindre.

J'enfile mon pantalon et je sors du bureau. Je vais me laver les mains dans la salle de bains, je me donne un coup de peigne, puis je ramasse un journal dans le vestibule, et je sors dans le jardin. C'est bien Marianne Davidson. En me voyant, elle descend de sa voiture et s'avance à ma rencontre dans l'allée. Sa maturité séduisante emplit un tailleur fort élégant, nettement trop serré. Sa jupe est un peu courte pour une femme de son âge. Mais le maquillage étudié dissimule adroitement les ravages du temps.

— Eh bien ? me demande-t-elle. Et mon oie blanche ? Se dégourdit-elle, monsieur le pasteur ?

Je lui baise la main. Je remarque que son haleine sent le whisky.

— J'ai bien peur que ce ne soit une tâche fort ardue. On a du mal à imaginer qu'elle est votre fille.

— Ne m'en parlez pas ! Cette enfant me désespère ! Que fait-

elle, en ce moment ?

— Elle ne va pas tarder. Je l'ai laissée avec un de ces traités religieux sur l'éducation des femmes en âge de prendre époux. Quand elle aura fini de lire le chapitre que je lui ai conseillé, elle viendra nous rejoindre. Si nous faisons un tour dans le jardin, en l'attendant, ma chère Marianne. Venez donc voir mes roses...

— Est-ce vraiment vos roses que vous voulez me montrer, monsieur le pasteur ?

Marianne me connaît bien. Nous nous comprenons à demi-mots. Sans doute revient-elle d'un rendez-vous galant, car elle a sur la figure cet air de lassitude voluptueuse qui ne trompe pas. Mais si sa chair est en paix, je suis sûr que son esprit ne l'est pas. C'est une cérébrale, comme moi, c'est pour cela que nous nous entendons si bien.

— Vous revenez de chez un homme ?

— On ne peut rien vous cacher !

Nous tournons l'angle de la maison ; je pousse Marianne sous la tonnelle. Si sa fille sort, nous aurons le temps d'aviser.

— Faites voir ça, lui dis-je.

Je l'assois à demi sur la table de jardin. Elle écarte les cuisses pour s'exhiber. Pas de culotte dessous, elle n'en porte jamais quand elle va voir ses amants. Son gros sexe fripé est ouvert et tout baigné de mouille. Peut-être même de sperme. Elle m'ouvre mon pantalon.

— Salaud... tu bandes, hein... ça t'excite de savoir que je viens de me faire mettre...

Pas un instant ne l'effleure l'idée que c'est à sa fille que je dois cette érection.

— Enfile... enfile ta pute... me susurre-t-elle.

J'ouvre sa grosse vulve poilue d'une main et j'y introduis mon engin. Son vagin onctueux m'aspire avec une succion de ventouse. J'y navigue frénétiquement, en la tenant par le cul, pendant qu'elle me laboure la nuque.

— Dans le cul, maintenant... dans le cul... implore-t-elle.

Je m'extirpe, elle se retourne, appuie le front contre la table, et m'offre ses fesses en les écartant à deux mains. Son anus est ouvert, les bords en sont rougis et gonflés, tout luisants de vaseline. Sans doute vient-elle de se faire enculer, c'est son péché mignon. Je pose mon gland au centre de la cible, puis je l'empoigne par les hanches... Et han ! Je l'emmanche.

— Oh, le vilain salaud, crie-t-elle.

Elle a pris presque la même voix affectée que sa fille.

— Il me la met dans le cul... Le vilain salaud m'encule !

C'en est trop ! Je lui lâche tout dans les tripes.

— Oui, oui ! Graisse-moi bien les boyaux, me crie-t-elle. Je suis constipée en ce moment, c'est bon pour moi !

Marianne aime dire ce genre d'incongruités en faisant l'amour. Je ne suis pas très friand, pour mon compte, des allusions scatologiques, mais il faut savoir se montrer indulgent, chacun a ses faiblesses.

Quand sa fille daigne enfin sortir, elle nous trouve en train de fumer en bavardant sagement devant mes rosiers.

Charmant trio d'hypocrites que nous formons ; la fille qui pense que je l'ai branlée et que sa mère n'en sait rien, la mère tout heureuse de s'être fait enculer en cachette de sa fille, et moi qui sais que je les ai eues toutes les deux, chacune à l'insu de l'autre. Il faut nous entendre discourir sur les duretés de la vie... et sur les secours de la religion.

Une dernière chose. Alors que Marianne va s'installer au volant, Bettina et moi retournons dans mon bureau pour convenir du prochain rendez-vous. Au moment de me quitter, elle m'adresse un regard oblique.

— Est-ce que je pourrais avoir encore des bonbons, pour la prochaine fois ? me demande-t-elle.

— Tu penses que tu en auras encore besoin ?

— Je crois que ce serait mieux... Je me sens encore si timide.

— Eh bien, en voici donc. Mais sois prudente, hein ? Ne les prends que la veille du jour où tu dois venir me voir.

— Oh, j'ai très bien compris, ne craignez rien.

Elle fourre avidement le drageoir dans son sac. Ses yeux ont une lueur que je ne connais que trop bien. Bettina est loin d'être sotte. Elle a parfaitement saisi de quoi il en retourne, quant à ces pastilles.

CHAPITRE V

LA FIÈVRE DU SAMEDI SOIR

Il n'était pas loin de minuit. Darling qui avait vainement attendu l'arrivée de Browning à qui elle avait finalement accordé un rendez-vous nocturne, avait fini par s'assoupir quand des voix avinées la réveillèrent. Cela venait du jardin. Elle se dressa dans son lit, mécontente. C'était son grand-père qui beuglait une vieille rengaine polonaise. Tous les samedis, c'était la même comédie, il partait en virée avec ses locataires et ne rentrait qu'ivre mort.

Deux de ses compagnons reprirent en chœur le refrain. Une femme se mit à rire d'une façon stridente. Etonnée, Darling reconnut la voix de Mme Lydia, la gouvernante. Les locataires de la pension avaient dû l'entraîner dans leur beuverie.

— Ne pas faire tant de bruit, mes amis ! baragouina le vieux Cornelius, dans son mauvais anglais. La petite dort dans sa chambre, juste au-dessus ! Il ne faut pas la réveiller, elle a classe demain !

— Demain ? Vous êtes soûl, Cornelius. C'est dimanche, demain, le collège est fermé !

C'était le vieux Mac Leod, l'ancien professeur, qui venait de parler.

— Bon Dieu, qu'est-ce que je tiens, se plaignit une voix éraillée. Je n'aurais jamais dû faire tous ces mélanges !

— Vous dites ça chaque fois, minaуда Mme Lydia, et chaque fois vous recommencez ! Vilain Paddy ! Et après, ça vous donne des idées coquines !

Le vieux Cornelius pesta entre ses dents en agitant les clefs de son trousseau. Il n'arrivait pas à trouver la bonne. Darling, de méchante humeur, ouvrit sa fenêtre et se pencha dehors pour leur crier de parler moins fort. Mais quelque chose la retint, une sorte de pressentiment, et elle se contenta de les observer. Les trois ivrognes se trouvaient devant la porte d'entrée, juste sous la fenêtre de sa chambre. Mme Lydia se tenait à quelques pas de là, dans le jardin ; elle fredonnait en esquissant maladroitement des pas de danse.

Darling la voyait parfaitement, car elle se trouvait en plein dans la lumière jaune qui tombait du réverbère. Cornelius s'efforça maladroitement d'introduire une des clefs dans la serrure.

— Vous ne trouvez pas le trou, monsieur Gombrowsky ? se moqua la gouvernante. Heureusement que vous n'avez pas ramené cette rousse à qui vous avez payé à boire !

Les autres s'esclaffèrent ; le grand-père de Darling haussa les épaules et choisit une autre clef dans son trousseau.

— Vous voulez qu'on vous éclaire avec une chandelle, Cornelius ? se moqua encore Mme Lydia.

— Excellente idée ! cria le vieux Paddy. J'en ai justement une qui ne demande qu'à rendre service !

Mme Lydia se mit à rire d'une voix haut perchée et menaça l'ancien mineur irlandais en agitant un doigt.

— Oh vilain Paddy, vous n'avez pas honte de dire des horreurs, minaуда-t-elle.

Mais quelque chose sonnait faux dans sa prétendue indignation et Darling le perçut, ainsi que les trois autres ; malgré leur ivresse, ils se retournèrent pour la regarder.

— C'est chaque fois la même chose, Paddy, se désola Mme Lydia, en faisant son offusquée. Dès que vous avez bu, vous dites des cochonneries...

Les yeux de Mme Lydia luisaient ; ses gros seins bougeaient mollement devant elle, sous sa robe argentée, pendant qu'elle continuait à se trémousser comme si elle dansait. Les trois hommes, immobiles, les regardèrent se balancer sous l'étoffe brillante.

— Vous semblez oublier que je suis une femme, Paddy,

renchérît Mme Lydia en se cambrant pour bien faire ressortir ses avantages plantureux. Et qu'il y a des plaisanteries qu'on ne fait pas devant une dame...

— Vous avez retiré votre soutien-gorge, Lydia ? demanda Mac Leod, de sa voix nasillarde.

— Oh, vous alors ! s'écria-t-elle voilà que vous vous y mettez aussi, professeur ? Est-ce qu'on fait des remarques aussi déplacées, quand on est un galant homme ? Vous me décevez infiniment !

— Je dis ça parce que votre poitrine ballotte, quand vous dansez ! Mme Lydia baissa pudiquement les yeux.

— Je l'ai retiré dans la voiture, tout à l'heure, en revenant. Il me serrait trop.

— C'est donc pour ça que vous gigotiez tant ? fit Paddy. Et dire que je n'ai rien vu !

— Vraiment, messieurs, vous m'obligez à vous faire des aveux... c'est très gênant, vous savez, pour une femme seule... accompagnée de trois hommes... trois brutes épaisses... de parler de son soutien-gorge. Il ne faudrait pas que ça vous donne des idées...

La voix de Mme Lydia tremblait d'une façon bizarre. Darling sentit les bouts de ses seins durcir, et la fraîcheur de la nuit n'y était pour rien. Elle s'était toujours doutée que la gouvernante fricotait avec les locataires de son grand-père, mais c'était la première fois qu'elle assistait à la chose.

— Vous voyez, comme vous êtes, se plaignit Lydia. Vous m'aviez promis d'être sages ! Si c'est comme ça, je ne sortirai plus jamais avec vous le samedi soir ! Cela finit toujours de la même façon !

Elle parlait d'une façon précipitée, les yeux brillants, en regardant le vieux Paddy descendre du perron pour venir vers elle. Les deux autres s'accoudèrent à la balustrade pour assister à la scène.

— Restez où vous êtes, Paddy, vieux fripon ! cria Mme Lydia, vous n'allez pas encore me violer comme samedi dernier, hein ? Vous aviez promis d'être respectueux ! Si vous me touchez, je crie ! Je vous jure que je crie ! Et je porterai plainte, cette fois, vous aurez beau me supplier et me donner de l'argent, cette fois je porterai plainte pour viol ! Ce ne sont pas des façons...

En dépit de ces menaces, Mme Lydia se gardait bien d'élever la voix.

— Mais qu'est-ce que vous faites ? s'indigna-t-elle, en voyant l'ancien mineur ouvrir sa braguette.

Elle se tut, les yeux écarquillés.

— Regardez ce que j'ai pour vous, ma chérie, ça ne vous tente pas ? demanda le vieux Paddy, en extirpant une bite de belle taille, en état d'érection.

Il dégagea ses couilles et se tint fièrement devant la gouvernante qui affichait un air scandalisé. La verge ressemblait à un énorme boudin blanc. Il la flatta de sa grande main calleuse, la faisant osciller. Mme Lydia se lécha nerveusement les lèvres. Mac Leod descendait à son tour.

— Vous aussi, professeur, vous vous y mettez ! se plaignit-elle. Oh, c'est mal, de profiter ainsi d'une faible femme...

Le vieux Mac Leod s'arrêta près de Paddy, et ouvrit son pantalon à son tour. Sa verge était longue et étroite, comme lui-même, et le bout, d'un rose éteint, était décalotté. Lydia contemplait les deux bites, fascinée.

— Elles sont tout à vous, ma chère, dit le professeur de sa voix onctueuse.

— Je présume que vous vous êtes mis d'accord entre vous, et qu'il ne servirait à rien que je fasse appel à votre raison !

— Cela ne servirait à rien, j'en ai peur, déplora Mac Leod, en commençant à se masturber, les yeux fixés sur la poitrine de Mme Lydia.

— Et quel est votre plan, cette fois ? s'indigna Lydia. Je suppose que vous, Mac Leod, vous allez me tenir les bras dans le dos, comme samedi dernier, pendant que cet obsédé de Paddy me relèvera ma robe et m'enlèvera ma culotte. Ensuite, vous me coucherez par terre, et Cornelius m'écartera les jambes, hein ? Et puis... Et puis Paddy m'enfoncera son affreuse chose entre les cuisses...

Elle parlait d'une façon saccadée, avec des sortes de sanglots.

— Voyons, mes amis, dit le grand-père de Darling qui était

resté sous le porche. Attendez donc qu'on soit dedans, on sera beaucoup mieux pour la violer tranquillement.

Mme Lydia reprit ses jérémiades de plus belle. C'était affreux d'abuser ainsi d'une femme honnête, de profiter de ce qu'elle était soule pour l'obliger à faire des cochonneries ! Elle en mourrait de honte, demain, quand elle se souviendrait de ces horreurs ! Comment oserait-elle les regarder en face, quand ils plaisanteraient d'une façon salace sur ce qu'ils lui avaient fait subir !

Avec une dignité comique, elle essayait vainement de se soustraire aux attouchements des trois satyres qui la lutinaient ; pour les fuir (ou pour les attirer dedans ? se demanda Darling), la gouvernante que Mac Leod avait trousseée jusqu'à la taille escalada en courant maladroitement sur ses talons trop hauts les marches qui menaient au perron, son gros cul blafard tremblotant à la lueur du réverbère. Ils la poursuivirent en riant, et, poussée aux fesses par les uns, tirée par les seins par les autres, elle s'engouffra avec eux dans la maison, car Cornelius avait enfin trouvé la bonne clef.

La porte refermée, on entendit encore les cris aigus de Mme Lydia et les rires des trois ivrognes ; puis une porte claqua, et le vacarme se tut. Darling comprit qu'ils avaient entraîné la gouvernante dans la chambre de Paddy, et qu'ils allaient continuer là leurs turpitudes.

Immobile devant la fenêtre, elle contemplait l'enseigne du salon de billard, de l'autre côté de la rue, quand une main timide lui effleura l'épaule. Elle se retourna dans un grand cri de peur et se tut en reconnaissant Browning. L'adolescent posa son doigt devant ses lèvres pour lui recommander le silence. Il referma la fenêtre.

— Comment... comment es-tu entré ici ? bégaya Darling. Je ne t'ai pas entendu...

— Je suis passé par-derrière. Avec le boucan qu'ils faisaient, tu ne risquais pas de m'entendre !

— Comment ça, par-derrière ?

— Par la fenêtre du vieux Paddy, au rez-de-chaussée. Il la laisse toujours ouverte, la nuit, pour aérer sa chambre. Et il n'a pas tort, ça sent le bouc, chez lui.

— Et qu'est-ce que tu aurais dit si on t'avait surpris ?

Sans répondre, Browning alluma la lampe de chevet. Poussant un nouveau cri, Darling replia ses bras sur sa poitrine. Elle ne portait qu'une nuisette rose, très courte, quasiment transparente. Les yeux de Browning s'abaissèrent sur les poils de son sexe qu'il pouvait voir à travers le tissu vapoureux. Elle s'assit sur son lit, et croisa les jambes. Un bras sur la poitrine, pour cacher tant bien que mal ses seins, elle tira pudiquement sur sa chemise.

— Je ne te t'attendais plus, dit-elle, je m'étais endormie. Passe-moi donc le peignoir, là-bas, je ne peux tout de même pas rester ainsi devant toi, je suis quasiment nue.

Au lieu de lui obéir, Browning vint se placer devant elle. Elle vit alors que son pantalon était grand ouvert ; sa bite dont le bout rouge était découvert se dressait devant lui, toute raide, comme une tulipe au bout de sa tige. Darling sentit ses joues tiédir.

— Pourquoi veux-tu mettre ce peignoir ? Il fait chaud comme tout... Et tu es beaucoup plus jolie comme ça !

Tout en lui adressant ce compliment, l'adolescent s'effleurait délicatement le gland du bout des doigts, comme s'il vérifiait la consistance fragile d'un bouton de fleur.

— Rentre ça ! lui ordonna Darling. Tu m'avais bien promis qu'on parlerait simplement... que tu ne venais pas ici pour...

S'entendant, elle pensa aux jérémiades hypocrites de Mme Lydia et se tut.

— Regarde dans quel état tu es ! lui reprocha-t-elle.

Browning brandissait sa verge devant elle ; la muqueuse du gland luisait comme la peau vernissée d'une grosse cerise. Une soudaine sensation de faiblesse se propagea dans le corps alangui de Darling.

— Touche comme elle est dure !

Il avança le bassin dans un geste d'offrande. Elle n'eut qu'une minuscule hésitation avant de lui saisir la bite. Après tout, puisqu'il était là, autant ... Ce serait toujours mieux que se branler toute seule. La tige de chair était brûlante et très dure. Darling la serra entre ses doigts. Browning soupira d'aise, un rictus découvrit ses dents.

— Qu'est-ce que c'est bon de se faire toucher la bite par une

filles ! Et toi, tu aimes ça, toucher la bite d'un garçon ? Tu ne veux pas répondre... Tu es bien aussi hypocrite que Lydia ! Tu sais quoi ? Tu vas bien me branler... ça m'a fait de l'effet de voir Mac Leod l'enculer, la grosse, quand je suis passé dans le couloir ! Ils avaient laissé la porte de la chambre ouverte... Oh oui, touche-moi bien, fais aller et venir ta main. Oui, comme ça ! On voit que tu l'as fait à d'autres garçons depuis qu'on ne s'est plus vus ! Oh oui, oui ! Fais bien aller et venir ta main...

Les joues rouges, respirant l'odeur de garçon, forte et acide, Darling avait saisi la verge à deux mains. Tout en le branlant, elle parcourait curieusement du bout de l'index la grosse veine bleue qui se gonflait sur la tige, puis elle tripotait l'amande de chair découverte du bout. C'était surtout cette caresse qui émouvait le jeune garçon, son gland juvénile était encore excessivement sensible, il frémissait chaque fois, et cela emplissait Darling d'une sale jubilation. Les bras ballants le long du corps, il la regardait le tripoter, en se dandinant gauchement d'un pied sur l'autre. Il remarqua qu'elle décroisait les jambes.

— Toi aussi, ça te fait de l'effet, non ? Ne dis pas le contraire !

Darling garda un silence prudent, mais, ce qui avait valeur d'aveu, ses genoux se séparèrent lentement. En réalité, elle mourait d'envie que Browning lui touche le con mais elle n'osait pas le montrer, aussi quand il fit mine de soulever sa chemise de nuit, crut-elle bon de protester.

— Non ! Tu avais promis qu'on parlerait, et rien de plus !

Une fois encore, cela lui rappela les ridicules comédies de la gouvernante, dans le jardin, et ses plaintes hypocrites pour exciter les locataires. Browning dut penser la même chose car, sans se laisser intimider, il lui releva sa chemise jusqu'au ventre et s'avança entre ses jambes pour la contraindre à les écarter.

— Tu vois comme tu es ! Et moi qui t'avais fait confiance !

Cette fois, c'est tout à fait délibérément qu'elle imitait l'intonation pleurarde de la gouvernante, car cette comédie l'excitait.

— J'ai envie de te toucher la chatte. J'ai envie qu'on se le touche en même temps, tous les deux. C'est comme ça que c'est le meilleur !

Sans vergogne, il posa sa main bien à plat, les doigts dirigés

vers le bas, sur le sexe ouvert de Darling.

— Toi, au moins, tu me sens, quand je te la touche. Quand je touche ma mère, ce n'est pas pareil, elle dort, elle ne sent rien. C'est gentil d'avoir enlevé ta culotte pour moi !

— Ce n'est pas pour toi, imbécile, c'est pour dormir.

Les doigts de Browning farfouillaient dans ses poils, les démêlant pour chercher l'entrée du vagin.

— Tes poils sont tout mouillés... Tu vois que ça t'a fait de l'effet, menteuse !

Il venait de dénicher l'ouverture moite, il y introduisit l'index, puis il le ressortit et balaya le sillon vertical sur toute sa longueur. Un jus baveux suintait que Browning étalait sur la muqueuse déployée. La main de Darling se crispa autour de sa verge, et elle se mit à trembler.

— C'est bon, hein, de se tripoter ! Dis la vérité !

— Oui, avoua Darling.

Il lui enfonça deux doigts au fond du vagin et lui prit tout le con à pleine main.

— Doucement, imbécile ! Tu veux que je te la torde, moi aussi ?

Elle lui broya méchamment la bite, lui pinçant le gland. La main de Browning s'ouvrit, il se remit à farfouiller mollement. Ils s'affairèrent ainsi un long moment, aussi rouges l'un que l'autre, aussi fiévreux, aussi énervés, aussi curieux du plaisir de l'autre qu'avidés de celui qu'ils recevaient, se prêtant aux caresses avec la même impudeur animale, Browning avançant le bassin pour mieux offrir sa bite aux doigts de la jeune fille, et celle-ci écartant et repliant un genou de côté pour bien ouvrir sa fente. C'était comme si la même maladie les tenait, la même fièvre sale. La jouissance affleurait et reflueait, mêlée de fatigue et d'énervement.

— Je veux te voir toute nue, dit Browning. Je veux que tu te montres.

— Non, j'ai pas envie. Continuons comme ça...

— Je veux te voir nue tout entière, insista-t-il, têtue. Pas seulement des morceaux ! Je vais allumer la lampe du plafond, je te

verrai mieux.

— Non, n'allume pas !

Il alla à la porte et actionna l'interrupteur. Le flot de lumière crue qui tomba du plafonnier les fit cligner les yeux. Du rez-de-chaussée leur parvenait une rumeur sourde de musique et des rires d'hommes.

— Ils sont certainement en train de la baiser tous les trois. Quelle salope, cette Lydia... Allez, sois chic, enlève ta chemise.

Darling secoua la tête en avançant la lèvre inférieure.

— Tu veux de l'argent ?

Elle lui lança un regard outré. Mais l'insolite proposition avait remué quelque chose, au fond d'elle.

— Pour qui me prends-tu !

— Juste pour jouer... On ferait comme si j'étais un client, dans un bordel, et je te donnerais de l'argent pour te faire des choses.

Darling secoua la tête avec d'autant plus de véhémence que l'idée la titillait. Browning fouilla dans son jean et en sortit une poignée de billets froissés. Il en choisit un de cinq dollars qu'il posa sur la table de nuit.

— Seulement cinq dollars pour me voir toute nue, oh, vraiment, monsieur, n'est pas généreux ! fit Darling, affectant de tourner la chose à la plaisanterie.

Browning choisit un second billet ; un billet de dix, cette fois, et l'écala sur le premier. Les narines de Darling frémirent.

— A qui as-tu volé cet argent ? Tu ne travailles pas, si j'ai bien compris ?

— A ma mère. Elle en a toujours plein son sac, quand elle revient du bar où elle danse. Elle ne les compte pas. La nuit, quand elle dort, je vais lui en taxer quelques-uns.

L'idée que Browning la payait pour qu'elle lui exhibe sa nudité avec l'argent que sa mère avait gagné en exhibant la sienne à des inconnus chatouilla délicieusement Darling. Elle imagina la grande blonde trop maquillée, se déhanchant à demi nue sur une table, aux

accents de la musique disco, agitant dans la clarté crue d'un projecteur ses appas fatigués pour aguicher des ivrognes, et ceux-ci lui glissant des billets crasseux dans le cache-sexe.

— Mais tu ne me toucheras pas, alors, fit coquettement Darling, en se levant. C'est bien promis ? Juste regarder, hein, Browning ? Pas touche ?

Avec une moue maniérée, elle prit l'ourlet de sa chemise et fit passer le vapoureux bout d'étoffe par-dessus sa tête. Une surprise apeurée se peignit sur le visage de Browning quand il la vit entièrement nue devant lui. En un an, Darling était devenue une femme. Il devint aussi blanc que de la craie et contempla son corps d'un air incrédule. Toute rouge, Darling pouvait voir dans le miroir de l'armoire, tels que les voyait le « client » qui venait de les acheter, ses opulents seins de « pute en herbe » (comme disait Mme Lydia) aux larges couronnes roses et aux bouts dardés, son petit ventre douillet de fillette, et dessous, dans la touffe qui se nichait entre ses cuisses un peu épaisses mais déjà si féminine, la fente rose que dévorait les yeux de Browning. Une bouffée de chaleur lui monta au visage. Elle secoua ses cheveux pour essayer de cacher sa rougeur.

— Pourquoi me regardes-tu comme ça ? fit-elle coquettement. Tu me trouves trop grosse ?

— Tu as le même corps que ma mère, dit Browning, d'une voix blanche. En plus jeune, bien sûr. J'ai l'impression que c'est elle, et qu'elle est redevenue jeune fille... avant ma naissance. Fais voir par-dessus, retourne-toi, que je compare, montre-moi ton cul.

En pensant que la mère du jeune garçon gagnait sa vie en montrant le sien dans des bouis-bouis minables, Darling obéit, sentit sa gorge se serrer. Elle se retourna, pas fâchée de ne plus affronter le regard du jeune voyeur, mais ce fut encore pis. Elle sentait maintenant les yeux du garçon courir sur sa peau comme des petites bêtes. Elle avait vraiment l'impression qu'ils la touchaient, ses yeux, qu'ils rampaient sur son corps comme des limaces ; ça lui faisait tout drôle dans le ventre, entre les cuisses ; ses jambes faiblissaient sous elle. C'était une sensation douceâtre, répugnante et joyeuse en même temps, comme un rire rentré qui aurait grouillé dans son ventre. Sans qu'il le lui demande, songeant à la mère de Browning offrant son cul en spectacle, juchée sur une table de cabaret, elle se pencha pour qu'il puisse la regarder entre les fesses. Elle eut un picotement à l'anus quand elle vit, grâce à la glace, qu'il le lui regardait. Son sexe devint brûlant et la mouille coula de son vagin.

— Tu as un gros cul, comme ma mère, dit Browning, d'une voix hargneuse. Un gros cul de pute ! Les hommes aiment ces culs-là !

— Il n'est pas si gros, objecta Darling, vexée.

— Combien tu veux pour le tortiller, comme si tu dansais ? dit Browning. Je suis trop jeune pour aller dans les gogo bars. Et d'ailleurs, ma mère voudra jamais que j'aille la voir...

Il prit un autre billet dans sa poche arrière et le fourra sur les autres.

Après y avoir jeté un coup d'œil, Darling haussa les épaules comme si de tels enfantillages la dépassaient, et entama une parodie grotesque de danse du ventre. En riant niaisement, elle secoua ses seins pour les faire se balancer, comme avait fait Mme Lydia dans le jardin. A dessein, elle oubliait la vulgarité de ses attitudes, offrant son cul et ses nichons en pâture à Browning qui tournait autour d'elle en la dévorant d'un regard affamé, l'œil dilaté par une extase stupide. S'excitant par contagion en le voyant si troublé, elle s'agita plus fort, balançant ses nichons à droite et à gauche et pliant les genoux pour s'accroupir à demi et faire bœuf le con dont Browning ne pouvait plus détacher ses yeux.

— Et si tu me le vendais ? demanda-t-il, en pointant son doigt sur l'objet.

— Le vendre ? s'indigna Darling. Il n'en est pas question, j'en ai trop besoin. Figure-toi (elle prit une voix idiote de fillette) que c'est avec ça que je fais pipi... Jamais une fille ne vendra sa pissette !

— Alors, loue-le moi.

Elle avait cessé de danser et contemplait au bas de son ventre la pissette en question.

— Et qu'est-ce que tu vas en faire ? demanda-t-elle, la gorge nouée.

A sa surprise, alors qu'elle n'avait parlé que par coquetterie, disant n'importe quoi pour faire durer le plaisir de l'attente, Browning parut prendre sa question au sérieux. Elle le vit froncer les sourcils.

— Ça mérite réflexion, dit-il, en la regardant enfin, elle, Darling, et plus seulement les parties de son corps qu'il voulait « louer ».

Il resta un moment silencieux, comme s'il réfléchissait vraiment.

— Vois-tu, j'ai envie d'en faire ce que je veux... et que toi tu ne puisses pas m'en empêcher.

Il l'arrêta d'un geste comme elle s'apprêtait à parler.

— Si tu étais soûle, par exemple, comme Mme Lydia, tout à l'heure. Tu voudrais, comme elle, ne pas faire de cochonneries, mais tu n'aurais pas la force de m'empêcher, moi, d'en faire avec... avec... Il désigna de la main l'objet qu'il convoitait.

— Ou alors, reprit-il, tu pourrais faire semblant de dormir ?

— Je vous trouve bien compliqué, monsieur ! fit Darling, en prenant une voix sucrée de fausse ingénue. Et de toute façon, ce que vous me demandez là coûte beaucoup plus cher.

Browning rentra immédiatement dans le jeu.

— Ça ira, comme ça ? Vraiment, mademoiselle, vous me ruinez ! Il jeta plusieurs billets froissés sur le lit défait.

— C'est une grosse somme, dit-il. (Darling ne savait plus très bien si c'était lui qui parlait, ou le client qu'il était censé être.) J'en veux pour mon argent !

A vue d'œil, il y avait bien une cinquantaine de dollars maintenant, plus de trois fois le tarif habituel des putes du quartier, à en croire Sam Parson, le patron du bar d'en face.

— Elle est peut-être grosse pour vous, réussit à dire Darling (qui n'en revenait pas), mais je suis habituée à beaucoup plus. Jamais je ne ferai les saletés que vous attendez pour une telle misère !

Mais il était clair qu'elle n'était plus guère en état de s'opposer aux volontés du garçon. Et peut-être ne le taquinait-elle ainsi que pour le pousser à se montrer violent. Elle aimait bien, quand elle était très excitée, qu'on la « force » un peu. Mais ce ne fut pas ce qui se passa. Pour la convaincre de lui céder, Browning ouvrit cette fois son portefeuille et lui montra une coupure de cinquante dollars flambant neuve.

— Où l'as-tu eu ? demanda Darling.

Elle ne dansait plus ; tout en marchant, ils s'étaient assis tous les deux au bord du lit.

— Celui-là, c'est un de ceux que le juge Simmons, le père de cette bêteuse que j'ai vue avec toi, l'autre jour, à la cafétéria, donne à ma mère, quand il vient la voir.

— Et elle, qu'est-ce qu'elle doit faire, en échange ? C'est une grosse somme... Tu parles bien du père de Carolyn, le juge ? Alors ça, j'en reviens pas ! Il a l'air si vertueux, si sévère !

— Ce sont les pires ! Chaque semaine, il vient voir ma mère, et ils s'enferment dans sa chambre. Mais moi, je peux voir ce qu'ils font. J'ai percé un trou dans la cloison, tout en haut, au ras du plafond. Quand ils sont ensemble, je monte sur la table et je les épie.

— Et qu'est-ce qu'ils font ?

— Le juge lui fait faire la morte. Ma mère a un grand coffre à linge, elle le vide, ils mettent le coffre sur le lit, et elle se couche dedans, toute nue. Elle se maquille le visage tout blanc, avec de la poudre. Le juge allume des bougies et il la tripote comme si elle était morte. Elle n'a pas le droit de bouger. Puis il la sort du soi-disant cercueil, et elle, elle doit rester absolument raide. Alors, il la couche par terre, et c'est comme ça qu'il le lui fait.

— Mais c'est dégueulasse ! s'indigna sincèrement Darling. Je ferai jamais des trucs pareils, tu peux garder ton billet de cinquante dollars ! Il faut être cinglé !

En fait, ce n'était pas là ce que souhaitait Browning. Il le lui expliqua, sans la regarder, d'une voix qui tremblait.

— Mais toi, tu ferais seulement semblant de dormir. Pas d'être morte. Tout ce que je te demande, c'est de faire semblant d'être ma mère, et de dormir. Tiens, enfile ça, c'est à elle.

Elle eut la surprise de le voir aller ouvrir la porte et revenir avec un sac de plastique qu'il ouvrit. Il en sortit une chemise de nuit noire, vaporeuse, qui empestait le parfum, et la déploya devant Darling stupéfaite. Ainsi, il était venu la voir avec une idée bien précise en tête, exactement comme on va chez une pute, il avait même apporté son matériel !

Elle enfila la chemise de nuit et, sur les conseils de Browning, se maquilla d'une façon exagérée, comme la gogo girl. Quand ce fut

fait, elle alla se coucher et il éteignit la lumière. Elle ferma les yeux, comme si elle dormait. Au bout de quelques minutes, Browning qui était resté près de la porte s'approcha sans bruit du lit. Les yeux de Darling s'étaient habitués à la pénombre. Son cœur sauta dans sa poitrine quand elle constata que l'adolescent était entièrement nu. Il n'avait gardé que ses chaussettes. Elle pouvait voir sa verge en érection se cambrer contre son ventre plat.

— Maman ? chuchota Browning, en se penchant sur le lit. Tu dors, maman ?

Il lui toucha l'épaule. Darling ne réagit pas.

— Maman, insista Browning. Réveille-toi... il est l'heure de se lever. Sa main fit descendre le drap sous les seins de Darling. Elle retint son souffle.

— Si tu ne te réveilles pas, maman, je vais te chatouiller, la menaça Browning.

Il lui pinça les mamelons à travers la chemise de nuit noire.

— Oh, coquine de maman, elle a les bouts des nichons tout raides !

Il fit descendre le drap au bas du corps immobile de Darling qui le regardait faire, les yeux grands ouverts. Il lui souleva la nuisette au-dessus du nombril et, à l'aide d'une lampe de poche minuscule, en forme de stylo, qu'il tira de sa poche arrière, il lui éclaira le sexe. Après l'avoir longuement contemplé, il commença à le lui caresser du bout des doigts, en s'éclairant toujours avec la lampe. La fente du con s'ouvrait progressivement, et la chair du dedans, éveillée par les agaceries du garçon, s'épanouissait et dégorgeait son jus.

— Vilaine maman, fit Browning, qui montre son cul à tout le monde, sauf à moi... Je vais t'apprendre, moi...

Avec prudence, comme s'il avait vraiment peur de la réveiller, il introduisit deux doigts dans le con de la fausse dormeuse. Avec un soupir violent, Darling se retourna sur le ventre.

— Fichez-moi la paix, balbutia-t-elle. J'ai sommeil... C'est vous, monsieur le juge ?

Browning se tint coi. Au bout d'un moment, la respiration de Darling redevint régulière. Il retroussa alors sa chemise de nuit noire

au-dessus des fesses et se mit à lui lécher le derrière. Malgré elle, Darling s'ouvrait. Quand la langue de Browning lui taquina l'anus, elle replia ses genoux sous elle et se cambra. Il put alors lui lécher le sexe par-derrière et lui introduire la langue dans le vagin. Elle griffa l'oreiller. Le parfum très fort, vulgaire et entêtant, qui imprégnait sa chemise de nuit, la soûlait. La langue entraît et sortait de son vagin. Elle n'en pouvait plus.

— Vilaine maman, bafouillait Browning, en montant sur le lit. Elle va avoir sa punition...

Il s'avança derrière elle, sur les genoux, et lui enfourcha la croupe. Il avait pris sa queue dans la main. Il n'eut pas à tâtonner longtemps, le vagin était trempé, la verge glissa au fond sans effort. Saisissant Darling par les hanches, il la baisa ainsi, en sanglotant de bonheur.

— Maman, maman, bredouillait-il, je te baise, maman, tu sens comme je te baise bien... c'est moi, ton fils...

Darling mordait l'oreiller à pleines dents pour ne pas lui révéler son plaisir. Mais des ondes brûlantes la parcouraient, cela faisait comme des vagues qui partaient de la bite que Browning plongeait au fond de son ventre et qui remontaient dans son corps, venaient exploser dans sa nuque. A la fin, cela devint si fort qu'elle en oublia tout ; elle se mit à gémir de plus en plus fort. Dans son délire, il lui sembla qu'une autre voix de femme lui répondait, en écho. Il lui fallut un moment pour réaliser que c'était Mme Lydia, qu'un des trois satyres était en train de baiser, elle aussi, au rez-de-chaussée. Cette idée l'excita encore plus, et elle se laissa aller sans réfléchir, et sans prudence.

Pas un instant ne lui vint l'idée que si, de sa chambre, elle pouvait entendre la gouvernante, celle-ci, au rez-de-chaussée, pouvait aussi bien l'entendre, elle.

C'est une erreur qui allait lui coûter très cher...

CHAPITRE VI

LA FILLE DU JUGE

(Carnets de chasse du pasteur Bergman)

Aujourd'hui lundi, j'ai reçu Carolyn Simmons, la fille du juge. Disons-le tout de suite, Carolyn n'a rien d'une oie blanche, c'est même tout le contraire. Cela faisait longtemps que j'attendais l'occasion de la voir tomber dans mon escarcelle. Enfin, je suis parvenu à convaincre sa mère (nous sommes en compte, elle et moi) de me l'envoyer. Outre nos accords personnels, je lui ai remontré que le fait que Carolyn fût la fille d'un homme d'une réputation irréprochable, ne la dispensait pas de veiller sur la sienne. Or, elle est des plus fâcheuses, ai-je rappelé à Mme Simmons. Si j'en crois ce qu'en dit Mme Porbus, qui est généralement bien informée, la fille du juge donnerait en effet toutes les apparences d'être sur le point de devenir une libertine chevronnée. Elle s'afficherait sans prudence avec les pires débauchés de la ville ; on l'aurait même aperçue en grande conversation avec Bob Picart [1](#), un homme épouvantable, un ancien repris de justice condamné pour détournement de mineures.

« Il est grand temps, chère amie, ai-je dit à Mme Simmons, tout en m'essuyant la tête (elle venait de me compisser), de lui mettre un peu de plomb dans la tête. »

Tout en se reculottant, Mme Simmons n'a fait aucune difficulté pour en convenir (elle était ce soir-là fort accommodante). Mais elle dut avoir beaucoup plus de mal pour en convaincre sa fille, si j'en juge par le fait que trois rendez-vous obtenus à grand-peine furent successivement remis. Il lui fut nécessaire de menacer Carolyn de prévenir son père de ses écarts de conduite pour que cette petite peste consente enfin à me rendre visite.

Pour me faire sentir qu'elle ne venait chez moi que contrainte et forcée, Carolyn Simmons arriva avec trois quarts d'heure de retard et ne jugea pas bon de s'en excuser, ni de me fournir la moindre explication. Elle répondit d'un bref mouvement du menton à mes salutations courtoises et entra dans mon bureau en affichant un air extrêmement dédaigneux. A peine assise devant moi, elle entama les hostilités.

— Ne vous fatiguez pas à me faire la morale, monsieur, il y a belle lurette que je ne crois plus à toutes ces balivernes. Je suis bien décidée à mener ma vie comme je l'entends. Si je suis ici aujourd'hui, c'est uniquement pour faire plaisir à ma mère.

— Et, ajoutai-je, non moins froidement qu'elle, car la moutarde commençait à me monter au nez devant des façons aussi désagréables, et surtout, mademoiselle Simmons, parce que vous ne tenez pas à ce que votre père, le juge, soit informé de vos fréquentations ! Il a fallu que votre mère vous menace de lui en parler, pour que vous veniez ici !

— C'est exact, a-t-elle convenu, avec un sourire cynique. Je ne tiens pas à contrarier mon père qui est un homme imprévisible. Vous, vous ne me faites pas peur. La seule chose que je redoute, en venant ici, c'est d'y mourir d'ennui en écoutant vos sermons.

Du bout des doigts, elle a fait mine d'étouffer un bâillement poli. Puis, sans me demander si je l'y autorisais, elle a ouvert son sac et en a sorti un paquet de cigarettes. J'ai poussé un cendrier vers elle, ce qui a paru la surprendre.

— Allez-y, m'a-t-elle dit, en croisant les jambes et en soufflant une bouffée de fumée dans ma direction. Vendez-moi votre salade, puisque je suis là pour ça.

Insolente pécore ! Que n'aurais-je pas donné pour la tenir à ma merci, attachée nue sur mon fauteuil de dentiste, et la fouetter jusqu'au sang, afin de lui montrer de quel bois je me chauffe. Mais patience ! J'ai pris sur moi de dominer ma colère. Il y avait dans la manière délibérée dont elle me provoquait quelque chose qui me laissait entendre que notre conversation allait bientôt prendre un tout autre tour. J'avais affaire, cela ne faisait aucun doute, à une fille froide et perverse jusqu'à la moelle ; ne sont-ce pas celles que je préfère ? Les oies blanches comme Prudence Farming, les hypocrites introverties comme Bettina Davidson, ont leur charme, je serais le dernier à en disconvenir. Mais une franche névrosée comme je soupçonnais la fille

du juge Simmons de l'être peut aussi donner de grandes satisfactions.

— Je suppose, m'a-t-elle lancé, comme mon silence se prolongeait, que c'est à Mme Porbus que je dois le plaisir d'avoir suscité votre intérêt, monsieur ? Cette cancanière passe sa vie à faire des ragots, et vous la voyez souvent, à ce qu'on dit.

— Il n'y a pas que Mme Porbus que votre conduite scandalise !

— J'imagine, a-t-elle poursuivi, qu'elle vous a dit qu'on m'avait vue en ville avec Bob Picart ?

— Etait-ce bien prudent de vous afficher avec cet individu ?

— Je ne l'ai rencontré qu'une fois, et par le plus grand hasard ; Mme Porbus nous a vus ce jour-là. On m'avait parlé de ce type, et j'ai voulu voir à quoi il ressemblait. Ce n'est pas allé plus loin qu'une rencontre à la cafétéria. Figurez-vous que cet imbécile m'a proposé de faire de la gymnastique toute nue chez lui ! Un tel manque d'imagination m'a désolée. En outre, il est vantard, et contrairement à ce que vous semblez croire, je choisis mes partenaires avec le plus grand soin.

En disant ces derniers mots, elle m'a dévisagé. Etait-ce une avance ?

— J'ai besoin qu'un homme me surprenne, a-t-elle ajouté, sans me quitter des yeux. C'est la première chose que j'attends de lui.

Un frisson m'a parcouru. Il émanait une sorte d'appel maussade et désespéré de son regard, la névrose à l'état pur.

— Laissez-moi donc essayer, lui ai-je dit.

— Vous ?

Elle a ricané.

— Vous vous surestimez, monsieur, comme tous les hommes. Elle s'est mise à rire franchement, comme si ma proposition lui paraissait du plus haut comique.

— Me surprendre ? Vous ? Moi ? hoquetait-elle.

— Je pourrais le faire de bien des façons, croyez-moi. Tenez, pour commencer, je pourrais aller trouver monsieur votre père, pour lui recommander de vous faire visiter par un psychiatre, car vous me

semblez à demi schizophrène. Un séjour prolongé dans une clinique vous ferait probablement le plus grand bien.

Elle est devenue livide et m'a lancé un regard plein de haine.

— Vous seriez bien capable de le faire, en effet. Mais cela ne me surprend pas du tout de vous, monsieur. Au contraire. C'est tout à fait ce genre de menaces auxquelles je m'attendais en venant ici.

— Même si cela ne vous surprend pas, avouez que cela vous contrarierait beaucoup !

Le silence renfrogné qu'elle garda avait valeur d'aveu. Nous nous mesurâmes du regard.

— Si l'on vous mettait sous surveillance, vous ne pourriez plus vous amuser comme vous le faites, en ce moment, ai-je murmuré.

Ses narines se sont pincées ; elle m'étudiait froidement, comme pour juger dans quelle mesure j'étais capable de lui nuire.

— Mais, a-t-elle repris d'une voix changée, presque coquette, vous aviez dit que vous vous faisiez fort de me surprendre, monsieur. J'attends. Allez-y. Surprenez-moi.

Elle m'en défiait ouvertement, un sourire moqueur aux lèvres.

— Si vous y parvenez, vous obtiendrez de moi tout ce qu'il vous plaira, a-t-elle ajouté.

Puis elle s'est remise à rire.

— Mais je ne cours pas grand risque !

— Voulez-vous parier ?

— Oh, tout ce que vous voudrez ! Que proposez-vous comme enjeu ?

— Eh bien, disons que si je ne parviens pas à vous surprendre, vous serez libre de sortir d'ici et que je ne vous ennuierais plus jamais avec mes leçons de morale.

— Et vous ne direz rien à mon père non plus ?

— C'est juré.

Je vis qu'elle était intriguée.

— Et si je perds, que devrais-je faire ?

— Simplement ce que je vais vous demander de faire... si, quand je vous le demanderai, vous êtes vraiment étonnée !

Elle était de plus en plus perplexe. De toute évidence, elle n'osait pas croire... ce qu'elle commençait à deviner.

— Je ne comprends rien à vos mystères, m'a-t-elle déclaré, d'une voix maussade. Mais allez-y. Surprenez-moi.

Et c'est alors, en prenant le ton le plus neutre, que je lui ai demandé à brûle-pourpoint de me montrer son clitoris. Ce sont, textuellement, les mots que j'ai employés.

— Depuis que vous êtes entrée dans ce bureau, j'ai envie de voir votre clitoris. Voulez-vous me le montrer ?

Le ton neutre que j'avais employé à dessein l'a prise au dépourvu, et elle n'a pas tout de suite réalisé ce que je lui demandais. Puis, deux taches rouges sont montées à ses pommettes, et malgré toute sa maîtrise, elle n'a pu s'empêcher de sursauter violemment.

— Vous avez tressailli, lui ai-je fait remarquer. C'est généralement le signe d'une grande surprise. Osez-vous prétendre que vous n'êtes pas étonnée par ma demande ?

— Il me serait difficile de le nier, m'a-t-elle répondu d'une voix blanche. Comment osez-vous demander une chose pareille à une jeune fille que vous voyez pour la première fois ?

— Dans le but de la surprendre, car c'était l'objet du pari.

La rougeur qui avait quitté son visage y est revenue, l'envahissant tout entier. J'étais au moins parvenu à la faire rougir, elle qui se targuait qu'aucun homme ne pût la surprendre.

— Et il faudrait donc que je m'exécute, a-t-elle dit, comme si elle avait du mal à se faire à cette idée, puisque je suis vraiment surprise ?

— N'était-ce pas l'enjeu du pari ?

— Et si je refuse ?

— J'irai trouver votre père pour le tenir au courant de vos fréquentations.

— Et si je lui dis, moi, ce que vous m'avez demandé ?

— Réfléchissez, Carolyn. Comment le croirait-il ? Je me fais fort de le convaincre que vous êtes une dévergondée, et si vous accusez un homme tel que moi d'une pareille énormité, ce sera une preuve de plus que vous avez besoin des soins d'un psychiatre. N'oubliez pas que je suis avec lui l'homme qui a la plus grande réputation de vertu de la ville. Un pasteur, songez-y !

Elle savait que je disais vrai et qu'elle aurait plus à craindre que moi d'un esclandre.

— Alors ? Vous me le montrez ? Je ne vous cache pas que je suis très curieux de le voir...

— Vous parlez sérieusement ? Ce n'était pas seulement pour me surprendre ?

— Je n'ai jamais été aussi sérieux.

— Que je... vous montre... maintenant ? Ici ?

Elle a jeté un coup d'œil oblique vers la porte.

— Allez vous asseoir sur le canapé, lui ai-je dit en me levant. J'irai fermer à clef. De cette façon, personne ne pourra nous déranger pendant que j'examinerai votre clitoris.

Elle s'est levée, hagarde, et j'ai senti ses yeux interroger mon dos pendant que j'allais tourner la clef. Quand je me suis retourné, elle se dirigeait vers le canapé. Elle a posé son sac à côté d'elle, après s'y être assise. Et, sans lever les yeux sur moi, elle m'a demandé :

— Faut-il que je me déshabille entièrement ?

— Ce ne sera pas nécessaire. Relevez simplement votre robe, et écarterez votre culotte de côté.

Elle a fait un signe négatif, le front baissé. J'ai cru qu'elle refusait, mais ce n'était pas ça.

— Je n'en ai pas, a-t-elle dit à voix basse.

J'ai compris qu'elle parlait de sa culotte. Je lui ai alors demandé

si c'était son habitude de sortir le cul nu sous sa robe. Elle m'a répondu que cela lui arrivait, de temps à autre. L'idée d'être à la merci d'un coup de vent émoustillait sa libido. Dans le cas présent, elle avait trouvé amusante l'idée de se rendre ainsi dévêtue chez un pasteur pour s'y faire faire la morale.

— Eh bien, ai-je conclu, ce sera encore plus facile. Il vous suffira de relever votre robe et d'écartier les jambes.

Elle n'a plus fait aucune difficulté. Elle a remonté sa robe sur son ventre et s'est offerte à ma curiosité. Je fus surpris en voyant son sexe par le contraste qu'il formait avec sa silhouette gracile, à peine féminine. C'était un sexe qu'on se serait attendu à voir sur une femme bien en chair, proéminent, avec deux gros ourlets de chair verticaux, et fendu d'une large entaille mauve. Les nymphes s'échappaient de la fente comme du bouton velu d'une fleur en train d'éclore, deux gros pétales rosâtres. Elle avait beaucoup plus de poils que je l'aurais cru (plus, même, que sa mère). Pendant que j'examinais sa vulve, ses yeux ne quittaient pas mon visage. Au bout d'un moment, je lui ai dit que je ne pouvais pas voir son clitoris, parce que les lèvres du sexe n'étaient pas assez ouvertes. Elle s'y attendait, et là encore, n'a pas fait la moindre difficulté. Du bout des doigts, elle a séparé ses petites lèvres pour dégager le clitoris. Il a fleuri d'un coup, impudent pistil rose, déjà tout luisant de rosée. J'en ai vu défiler, des cons, dans cette officine, mais rarement d'aussi obscènes que celui de cette délicate jeune personne. Titillé par mon regard, l'efflorescence des nymphes s'est hérissée, et sous elle, le vagin s'est arrondi comme la bouche d'une carpe qui s'apprête à gober un moucheron.

Carolyn Simmons ne s'est pas opposée à ce que je la touche. Je crois qu'elle n'attendait que cela, au point où nous en étions. Je ne lui en ai même pas demandé la permission. Simplement, j'ai mouillé de salive le bout de mon index, et je l'ai appuyé sur son clitoris. Elle s'est laissé faire, sans réagir. Son sexe commençait à sentir la femme. Ses cheveux frôlaient mon front. Nous nous taisions. Elle me regardait simplement lui tripoter le con.

Elle n'a rien dit non plus quand je lui ai introduit l'index dans le vagin. Elle se contentait de maintenir son sexe ouvert des deux mains, les ongles plantés dans la muqueuse. L'odeur de son con était de plus en plus épicée. J'ai pu constater qu'elle n'était plus vierge, néanmoins, son vagin était encore très étroit. En dépit de ses vantardises de fille soi-disant cynique, je ne pense pas qu'elle ait eu plus d'un amant. Et encore, cela doit-il être très récent, et doit-il être très jeune. Peut-être s'agit-il de son jeune frère. J'ai souvent vu ce cas ; les filles de la

bourgeoisie ont fréquemment des rapports sexuels avec leur frère cadet.

J'ai fait coulisser mon doigt ; l'ouverture vaginale restait de faible amplitude. Peut-être s'est-elle dépucelée elle-même avec une bougie. J'ai vu ce cas-là assez souvent, également, des filles se dévirginisant à l'aide d'instruments divers, au cours de masturbations très poussées. Je lui ai posé la question.

— Vous êtes-vous déjà enfilé des bougies, Carolyn ?

— Pas des bougies...

Elle n'a pas précisé de quel instrument elle s'était servie, et je n'ai pas jugé bon d'insister. Je lui ai simplement demandé la permission d'introduire divers objets dans son vagin, pour le « calibrer » (c'est le terme que j'ai employé). Si ma demande l'a décontenancée, elle n'en a rien montré. Je lui ai fourni une vague explication scientifique, en lui affirmant que ma curiosité n'avait rien de concupiscent. Elle ne m'a pas cru un instant, mais l'idée l'excitait. Elle m'a regardé, toujours du même regard froid, intéressé, presque halluciné, lui introduire successivement dans le vagin divers crayons et stylos que j'allais chercher sur mon bureau. Je veillais à ne pas lui faire mal, et à la fin, elle ne marquait plus la moindre réticence. Il était clair qu'elle retirait une grande satisfaction sexuelle de ces pénétrations, et du sérieux avec lequel je les effectuais. Le canapé, sous elle, était trempé, et chaque fois que j'enfilais un objet cylindrique dans son vagin, de la mouille giclait. J'ai terminé avec un énorme stylo, presque aussi large qu'un pénis d'adolescent, et j'ai dû forcer pour l'enfoncer. Je crois bien qu'elle a eu un orgasme, à ce moment, bien qu'elle ait fait tout son possible pour me le dissimuler. Son clitoris était devenu cramoisi, et il pointait comme le bout d'un doigt ; elle, je l'entendais respirer très vite.

Je lui ai alors dit que je voulais aussi l'examiner par-derrière. Soulagée sans doute de ne plus me montrer son visage qui trahissait la plus grande émotion sexuelle, et peut-être aussi excitée à l'idée de ce que je lui demandais, elle s'est retournée avec empressement et s'est mise dans la position voulue, accroupie sur le lit, les fesses en l'air, les genoux bien séparés. J'étais bien décidé à la posséder.

— Allongez les bras devant vous, le plus loin possible, lui ai-je dit, d'un ton froid. Et ouvrez bien les fesses.

Elle a obéi. Je me suis penché pour examiner son anus. J'ai eu

l'impression très nette qu'il avait servi, et même assez récemment. Peut-être même juste avant qu'elle ne vienne chez moi. Le pourtour du cratère était bouffi et cerné d'une auréole rouge. Souvent, ces jeunes filles du monde se font sodomiser, ça leur permet d'économiser leur virginité.

— Quoi qu'il arrive, ne vous retournez pas.

J'ai vu sa nuque bouger ; elle m'avait fait signe qu'elle avait compris. J'ai ouvert mon pantalon, et je l'ai prise ainsi, moi debout, elle accroupie devant moi, sur le canapé. Son vagin était suffisamment dilaté par les exercices auxquels je m'étais livré, tout à l'heure. Malgré son étroitesse, je n'ai pas eu trop de mal à la pénétrer entièrement. Il est vrai que la posture s'y prêtait à merveille. Je l'ai entendue griffer le cuir du canapé quand j'ai touché le fond du vagin. Mais elle n'a pas émis le moindre soupir, pas le moindre murmure.

Pendant quelques minutes, savourant mon triomphe, j'ai utilisé son vagin à mon gré. Je tenais la demoiselle par les fesses ; elle accompagnait le mouvement en donnant des coups de cul en arrière. C'était très agréable, outre la jouissance physique que me procurait son vagin élastique, de penser que cette pimbêche prétentieuse m'offrait ainsi son trou. De son côté, elle ne perdait pas non plus au change, elle était tranquille, avec moi, elle pouvait assouvir impunément tous ses vices, sa réputation ne courait pas le moindre risque.

Sale petite garce des quartiers riches... Je lui faisais payer son insolence en usant de son con avec la plus insultante tranquillité, comme si j'avais été avec une prostituée. En la baisant ainsi, je me souvenais de toutes ses pareilles qui m'avaient toisé de haut, quand je n'étais encore qu'un étudiant pauvre, avec mes costumes élimés. Comme elles me méprisaient, alors !

L'enculerais-je ? Je me suis posé la question. C'était déjà y répondre. Au point où nous en étions, il me paraissait évident qu'elle était prête à tous les sacrifices. Je me suis retiré de son vagin comme elle allait obtenir un deuxième orgasme. J'ai tâté son anus, après avoir trempé mon doigt dans son sexe pour le mouiller. Je la sentais attentive ; je ne la fis pas trop attendre. Je lui enfilai un doigt dans l'anus sans obtenir la moindre réaction. D'habitude, la première fois que je fais cette caresse à une femme, elle se croit obligée de protester hypocritement. Carolyn Simmons ne se donna pas cette peine. Elle savait ce qui l'attendait, maintenant. Je l'entendis retenir son souffle. Je n'eus pas plus de difficulté à l'enculer qu'à la prendre par-devant.

Voici comment cela se passa : j'étais en train de lui élargir l'anus en y faisant tourner deux doigts sur eux-mêmes, quand je la sentis bouger. Un coup d'œil entre ses cuisses me renseigna, la sournoise se masturbait. A cause du plaisir qu'elle se fournissait ainsi, son anus se crispait par saccades sur mes doigts. Je les retirai de son anus, et je lui donnai une tape sur le cul.

— Ouvrez-vous, lui dis-je.

Elle comprit parfaitement ce que je voulais dire. Elle poussa dans son ventre, comme pour évacuer des matières, et la fleur rose de son cul s'épanouit impudiquement dans l'auréole brune de l'anus.

Instant délicieux que celui qui précède la souillure d'une fille très jeune ! Chaque fois, je me dis : « Je vais enculer une jeune fille riche. » Je n'eus guère besoin de forcer. Je crois qu'elle était même un peu moins serrée par-derrière. Le lui avait-on déjà fait ? Je n'en étais plus aussi certain : car j'ai bien cru déceler une immense curiosité dans son attente. Quoi qu'il en soit, elle ne manifesta rien quand je fus tout entier dans son cul. Je l'ai sodomisée lentement, en prenant tout mon temps. C'était divin. Dans de tels moments, on ne regrette pas de vivre. J'avais rarement vu un cul aussi beau ; les fesses, charnues et élégantes, étaient d'une blancheur nacrée. Voir mon gros pilon s'y enfoncer, voir la bague mauve que son anus formait autour de ma bite quand je me retirais, comme pour le retenir dans une sorte de baiser ou de succion, me procurait une jouissance infinie.

Elle avait repris sa branlette. Et de temps en temps, ses doigts légers me tâtaient curieusement les couilles, par-dessous. J'ai bien dû me servir de son cul pendant une bonne demi-heure. Chaque fois que j'étais sur le point d'éjaculer, je me retenais. Elle, je ne sais combien de fois elle parvint à jouir. J'avais l'impression qu'elle n'arrêtait pas. Et pas le moindre murmure, pas le moindre gémissement ! Elle jouissait dans un silence absolu, seule la mouille qui inondait ses cuisses et les spasmes de son anus trahissaient son émotion. Un cas remarquable, c'est la première fois que je voyais une fille aussi *froidement* dépravée.

J'étais sur le point de déposer mon offrande dans son intestin, quand une voiture s'arrêta devant la maison. Je n'attendais personne. Peu après, la sonnerie retentit, à la porte. Ma femme n'était pas à la maison. Que faire ? J'hésitai. Carolyn attendait, immobile, le cul bien emmanché. On sonna une deuxième fois. Elle tourna la tête, à ce moment, et me regarda interrogativement par-dessus son épaule, en se contorsionnant autant que la position le lui permettait. Je fus sidéré par la transformation de ses traits. Enlaidi par la bestialité du plaisir,

son visage cramoisi suait le vice à l'état pur, ses yeux étaient glauques... Toute sa grimace m'implorait de ne pas la laisser ainsi... Je lui fis signe de se retourner, elle m'obéit. J'accélérai le mouvement, l'enculant à toute vitesse. De son côté, elle fit de même, se masturbant frénétiquement. Je l'entendis enfin haleter, avant de se mordre la main. Je lui lâchai tout dans le ventre et je crus m'évanouir de bonheur tant ce fut fort.

A ce moment, on sonna une troisième fois. Puis la porte s'ouvrit, et on entra dans le vestibule.

— Etes-vous là, monsieur ?

C'était la voix de Mme Porbus. La fureur me prit. De quel droit se permettait-elle de venir sans que je l'y invite ?

— Je suis là, en effet, lui lançai-je. Mais je suis occupé. Allez attendre au salon.

Nous entendîmes ses pas s'éloigner. La fille du juge Simmons était descendue du canapé, et se tenait debout devant moi. Elle tenait sa robe relevée, car le sperme coulait de son anus le long de ses jambes. Elle m'interrogea du regard. Je lui désignai le paravent, au fond du bureau. Il y avait là tout le nécessaire, une cuvette, un broc avec de l'eau tiède, un gant de toilette, une serviette propre. Elle y courut. Je l'entendis se laver pendant que de mon côté, je réparais le désordre de ma toilette. Elle péta pour expulser le sperme. Puis elle revint, et se remaquilla devant moi, avec le plus grand sang-froid. Une fois prête, elle m'adressa un regard oblique, mais en évitant mes yeux (elle me considérait quelque part au niveau de la pomme d'Adam). Puis elle se dirigea à pas lents vers la porte.

J'allai poliment la lui ouvrir.

— Prenons-nous un autre rendez-vous, Carolyn ?

— Si vous voulez.

— Non. C'est à vous de vouloir. Je ne veux vous forcer à rien.

J'eus la satisfaction de la voir s'empourprer à nouveau. Si elle acceptait de me revoir de son propre chef, cela revenait à avouer que ce que nous avions fait lui avait plu ; et cela en coûtait apparemment beaucoup à cette vaniteuse petite personne.

— Je veux bien, me dit-elle.

— Quand ?

Elle réfléchit très vite.

— Mercredi prochain, est-ce possible ? Je dois aller chez une amie, en ville, pour potasser mes maths. Je pourrais passer chez vous en revenant de chez elle. J'y resterai moins longtemps que prévu...

— Combien de temps pourrez-vous rester ici ?

— Environ deux heures, me dit-elle. (Elle me lança un coup d'œil gêné, puis baissa les yeux.) Est-ce que cela suffira ?

— Je ferai en sorte que cela suffise. Pour que nous ne perdions pas de temps, faites comme aujourd'hui. Ne mettez pas de culotte sous votre robe.

Elle agréa d'un geste de la tête. Nous sortîmes. Mme Porbus avait laissé le salon ouvert pour voir qui m'avait rendu visite. Elle fit grise mine en me voyant raccompagner la donzelle. Au passage, je lui fermai la porte au nez. Je reconduisis Carolyn jusqu'à l'entrée. Avant de lui ouvrir, je lui relevai sa robe. Elle resta absolument passive, se contentant de consulter sa montre, pendant que je la branlais. Pour donner le change à Mme Porbus, nous échangeâmes des banalités ; je lui demandai des nouvelles de son père, le juge, et de sa mère. Elle me répondait d'une voix impassible. Je la fis jouir ainsi une dernière fois, puis je lui ouvris et elle sortit dans le jardin. La nuit était tombée. J'écoutai décroître le bruit de ses pas. Puis j'allai trouver Mme Porbus.

Sans vouloir entendre les excuses qu'elle me fournit, je la giflai à deux reprises et la poussai dans le débarras où j'enferme mes filles quand elles sont punies. Dans ce « cabinet noir », ainsi qu'elles l'appellent, se trouve certain chevalet que Mme Porbus ne connaît que trop bien. Je n'eus pas besoin d'un mot, toute tremblante, elle retira sa robe, puis ses sous-vêtements et enfourcha le chevalet. Quand elle fut couchée dessus à plat ventre, je lui attachai les bras et les jambes aux montants des tréteaux. Puis je la bâillonnai.

Ensuite, je me mis en chemise, car je savais que j'allais transpirer. J'avais encore une bonne heure devant moi avant le retour de ma femme et des enfants. Quel bonheur, quelle joie atroce, de faire rougir ce gros cul blanc tout tremblant de cellulite. Je la lacérai, j'étais ivre de rage, je la flagellai si fort qu'elle ne tarda pas à saigner. Ensuite, je lui ai défoncé l'anus avec un godemiché monstrueux. Cette occupation me procura une érection inattendue, et je fis le tour du chevalet pour me faire sucer par elle. Pendant qu'elle le faisait,

sanglotante, je la fouettaï à nouveau, visant le sillon du fessier de façon à ce que la cravache lui frappe le sexe en se repliant. A chaque coup, je sentais sa bouche se refermer sur ma bite. Et pendant tout ce temps, je l'insultais dans les termes les plus orduriers.

Elle est si drôle, cette dame patronnesse qui a puisé dans la caisse de l'orphelinat dont elle est la trésorière, et que je tiens ainsi ! Sa grimace quand j'éjaculai dans sa bouche me parut du plus haut comique. Mais je ne m'émus pas, je la savais prête à avaler toutes les couleuvres. Son mari est impuissant et, à l'exception d'un jeune demeuré qu'elle a recueilli, elle n'a que moi pour assouvir ses besoins sexuels.

Après qu'elle m'eut bien nettoyé le gland, je la détachai, et elle se rhabilla en pleurant à chaudes larmes. Puis nous nous rendîmes dans mon bureau pour examiner les comptes qu'elle m'avait apportés. Ma chère épouse, Gertrude, nous trouva en plein travail. Mme Porbus mangea avec nous, à la fortune du pot, et elle fit longuement la morale à mes filles.

C'est en effet une indécrottable moraliste.

[1. Voir La Foire aux cochons.](#)

CHAPITRE VII

LA TISANE

Ce même lundi, alors que Carolyn Simmons, rentrait chez elle, la chair encore toute remuée par ce qui venait de se passer chez le pasteur, Prudence Farming, notre ancienne oie blanche, prenait l'apéritif en compagnie du jeune homme dont elle avait fait connaissance chez Mme Porbus. Il s'appelait Thelonius et était bien employé de banque, comme le lui avait dit le pasteur. Certes, ce n'était pas un aigle, mais on ne demande pas à un futur mari ce qu'on attend d'un amant. Après l'apéritif (deux Martini dry), ils allèrent au restaurant et, après, au cinéma.

En regardant le film de Clint Eastwood, son acteur favori, Prudence Farming, après avoir fait sa mijaurée pour ne pas avoir l'air d'une fille trop facile, accepta de se laisser toucher les seins. Pendant que Thelonius, tout ému, prenait timidement possession de ses futurs trésors conjugaux, Prudence pensait au rendez-vous qu'elle avait le lendemain avec le pasteur Bergman. Elle ne savait toujours pas le chapitre du *Deutéronome*, ou du *Pentateuque*, qu'il lui avait demandé d'apprendre par cœur et elle se demandait de quelle façon il allait la punir. Cette idée l'émoustillait à un tel point qu'elle n'opposa plus la moindre résistance à Thelonius quand il osa enfin se montrer plus entreprenant. Elle le laissa donc lui retirer sa culotte et la masturber. Il fut ravi de constater à quel point elle avait le clitoris sensible et rassuré par l'étroitesse de son vagin. « C'est une vraie jeune fille, se dit-il, une fleur des champs ! Mais quel tempérament ! »

Pendant que les deux tourtereaux faisaient connaissance, Bettina Davidson se masturbait dans la salle de bains, accroupie au-dessus d'un miroir. Ce divertissement lui paraissait bien fade après la première leçon d'initiation à la coquetterie conjugale que lui avait

donnée le pasteur. Mais elle avait encore deux jours à attendre avant la seconde leçon, et tout en s'interrogeant sur ce que le pasteur lui enseignerait cette fois-là, elle trompait sa faim par les moyens du bord. Marianne Davidson qui trouva à deux reprises close la porte de la salle de bains jugea que le sort de sa fille ne s'améliorait pas ; prise d'impatience, car elle avait un besoin urgent, elle finit par lui demander si elle était constipée. Honteuse, Bettina rangea son miroir et tira la chasse d'eau. Puis elle vaporisa du déodorant à la pomme pour masquer l'odeur de sexe qui imprégnait les lieux, et alla ouvrir à sa mère.

A l'instant précis où Bettina ouvrait la porte de la salle de bains et où Thelonus parvenait à introduire entièrement son index dans le vagin de sa future épouse, Mme Lydia, une tasse de tisane à la main, entrait dans la chambre où Darling, privée de sortie, se morfondait.

Il faut dire que la veille, dans la nuit, elles avaient eu une explication orageuse après que la gouvernante eut trouvé un garçon dans son lit. Il n'y avait eu, en effet, aucun moyen de noyer le poisson et de prétendre qu'il s'agissait d'un simple flirt : Browning venait juste d'éjaculer dans son cul, et ils étaient encore accolés l'un à l'autre comme des chiens qui copulent, quand la chambre s'était allumée. Ils avaient vu Lydia se précipiter vers eux, ses gros nichons au vent, le visage courroucé. Glacé de trouille, Browning n'avait fait qu'un bond jusqu'à la fenêtre. Souple comme un chat, il avait sauté du premier étage dans le jardin et pris la poudre d'escampette. Par la suite, Darling s'était interrogée pour savoir comment il était parvenu à traverser la ville nu comme un ver, mais sur le moment, cela avait été le cadet de ses soucis.

— J'en étais sûre ! avait fulminé Mme Lydia. Mademoiselle reçoit des garçons dans sa chambre ! Nous allons voir ce que ton grand-père pense de ta conduite ! Petite dévergondée !

— Je vous en supplie, Lydia, ne lui dites pas ! C'était la première fois !

C'est alors que la gouvernante avait vu les billets de banque sur la table de nuit. Les yeux lui étaient quasiment sortis de la tête.

— Et tu te fais payer, en plus ! Sale petite putain... Sous le toit de ton grand-père !

— Mais ce n'était qu'un jeu, pleurnicha Darling. On faisait seulement semblant...

Lydia la dévisagea comme si elle perdait la raison.

— Semblant ? Semblant de quoi... Tu me prends pour une idiote ?

— On jouait, balbutia Darling... au client et à la...

Le mot refusa de franchir ses lèvres et elle éclata en sanglots.

— A la putain, parfaitement, triompha Lydia. Et c'est bel et bien du vrai argent. Donc, tu es bel et bien une putain ! Une femme qui accepte de l'argent pour coucher avec un garçon, c'est ainsi qu'on l'appelle. Nous allons voir ce que ton grand-père pense de ça. M'est avis qu'on va te boucler en pension jusqu'à ta majorité.

Tout en s'indignant d'une façon aussi vertueuse, Mme Lydia faisait main basse sur l'argent. Cela rassura Darling, qui connaissait sa cupidité, et ce qui la rassura davantage, c'est que cette conversation s'était tenue à voix chuchotée, comme si, en dépit de ses menaces, Lydia ne tenait pas du tout à ce que Cornelius soit au courant de la conduite de sa petite-fille.

— Je vous en supplie, Lydia, je ne le ferai plus ! sanglota-t-elle. Une lueur rusée passa dans les yeux de la gouvernante.

— Je veux bien passer l'éponge pour cette fois, accorda-t-elle, magnanime, en empochant les billets. Et ne rien dire à ton grand-père. Mais à une condition !

Darling était prête à promettre tout ce qu'elle exigerait.

— Dorénavant, décréta Mme Lydia, je t'enfermerai à clef dans ta chambre toutes les nuits. De cette façon, je suis certaine qu'aucun garçon ne pourra te rendre visite. En outre, comme je ne veux pas passer la nuit à veiller sur ta vertu, pour être bien sûre que toi, de ton côté, tu n'imiteras pas le chérubin qui vient de passer par la fenêtre afin d'aller rejoindre tes amoureux pendant que je dormirai... je te ferai prendre tous les soirs une tisane qui fait dormir.

— Une tisane qui fait dormir ?

— C'est à prendre où à laisser, mademoiselle. Préférez-vous le pensionnat ?

Une telle question ne méritait pas de réponse. Un sourire triomphant s'étala sur les lèvres de Mme Lydia.

— Et ce n'est pas tout ! Dès demain, je téléphone au pasteur. Il est grand temps qu'il s'occupe de ton âme. Je n'ai pas envie que tu finisses sur le trottoir.

Et ce lundi soir, donc, pour la première fois, Darling goûta de la fameuse tisane que Mme Lydia se procurait chez un herboriste de sa connaissance, et à laquelle, profitant de son amertume, on pouvait quand on le souhaitait ajouter quelques pincées de cette poudre « spéciale » que Sigmund le bossu, un des pensionnaires du vieux Cornélius, violoncelliste de son état et vendeur itinérant de dessous « coquins », colportait dans les fermes des environs. Nous verrons plus tard quels effets ces tisanes et la poudre aphrodisiaque de Sigmund pouvaient avoir sur la libido de Darling, il est temps maintenant de faire connaissance avec Cécilia Harding .

INTERMÈDE 2

« Les fantasmes de Zaza »

(Journal de bord d'un pornographe)

Pourquoi, alors que j'achevais ce chapitre sur Darling, ai-je pensé à Zaza ? J'ai beau réfléchir, je ne vois pas la moindre relation. Subitement, elle a surgi du passé, dans la posture qu'elle affectionnait, prosternée au bord du lit, tournée vers la porte, son gros anus sombre écarquillé, sa chatte défraîchie aux grosses lèvres badigeonnées de rouge déjà dégoulinantes... Je m'apprêtais à attaquer la deuxième partie du livre (c'est un livre, non ?), et à laisser Cécilia Harding prendre le relais avec son « Cahier Rouge » (je savais exactement ce qu'elle allait y écrire), quand tout à coup j'ai eu le cul (un peu flapi, mais si « obscène ») de Zaza sous les yeux. Pourquoi elle, entre toutes ? Pourquoi la « pétasse marseillaise », comme elle se définissait quand nous allions jouer au cul...

— Qu'est-ce qu'on fait, me demandait-elle, au petit restaurant de la rue du Château d'Eau, à deux pas de chez elle. Cinéma ?

Quand nous descendions dans ce bouiboui, elle ne mettait jamais de culotte et, sur la banquette du fond, dans les relents de friture, assise près de moi, elle écartait les cuisses pour que je lui tripote le con (elle aimait que ce soit crade).

On en était à la crème renversée et aux décas, à la première cigarette d'après le repas.

— Tu as vraiment envie d'aller au ciné ? Voir quoi ? Kung-fu, porno ?

Elle haussait les épaules. On savait bien de quoi elle avait envie. Mais j'aimais bien que ce soit elle qui le dise. On sortait sans avoir réglé la question, on longeait la caserne des pompiers. Il y avait deux solutions, continuer jusqu'à Strasbourg Saint-Denis vers les cinés des boulevards, ou tourner à gauche pour emprunter sa ruelle. Il suffisait que je lui touche le cul et elle se décidait – non sans ronchonner, pour la forme.

— J'ai vraiment l'impression d'être une pétasse quand tu me touches le cul dans la rue.

— Et quand je te branle au restaurant ?

— Ce n'est pas pareil, personne ne nous voit.

Mais l'idée trottait dans sa tête. Deux fantasmes y tournaient en rond, faire la pute ou faire la pétasse.

— C'est ce que je suis, pour toi, hein ? Une pétasse marseillaise...

— C'est toi qui le dis.

Il n'y avait plus qu'à grimper l'escalier de l'immeuble miteux qui sentait le pipi de chat et la soupe aux choux. Sur le palier du premier, je lui disais : « Fais la pétasse... »

Elle remontait aussitôt sa jupe pour dénuder son cul. Pâleur d'un cul de femme dans un escalier. Elle portait toujours des espèces de chaussettes noires, en nylon, des demi-bas, qui s'arrêtaient sous le genou. Chez elle, le jeu de la pétasse consisterait à ce qu'elle enfle une combinaison miteuse et...

Voilà ce qui me revenait, en contemplant l'écran. Combien d'années qu'on ne s'était plus vus. Je calculai. Quatre ans, déjà. Elle devait donc frôler la quarantaine. Était-elle toujours correctrice ? Une espèce de nostalgie me prenait aux couilles. Et si je l'appelais ? On avait cessé de se voir, par lassitude mutuelle, ne trouvant plus rien – on se connaissait trop – pour allumer la libido. Même le jeu de la pute avait cessé de nous amuser, on n'arrivait plus à y croire.

Bref, je lui envoie un mail. Elle répond. Elle voulait bien qu'on se revoie, pourquoi pas, etc. Du coup, je n'en avais plus envie, je me souvenais de ces soirées pleines d'ennui, les dernières. De mes retours sous la pluie, tandis qu'elle se lavait le cul chez elle avant d'ouvrir le frigo... Que pourrait-il sortir d'une rencontre avec elle ?

Dans le mail que je lui ai finalement retourné, je précisais : « Au *Bouton de Rose*, rue Delambre, à l'ouverture. Cul nu sous ta robe, je veux pouvoir toucher ton sexe quand j'en aurai envie. » Elle n'a pas répondu. J'y suis quand même allé, à tout hasard.

J'étais seul, au bar, en train de papoter avec Jacques, le barman, tout en croquant des chips. J'avais réquisitionné mon recoin habituel, entre le comptoir et la fenêtre, derrière le portemanteau, et j'essayais de me souvenir de toutes les filles que j'y avais déjà branlées. Francesca avait été la dernière, et juste avant, Sylvie Rabouin, la hyène, mais avec qui avais-je eu l'idée de le faire pour la première fois ? Ça se perdait dans la nuit des temps (les années soixante) où, projectionniste à *La Rotonde*, le seul cinéma de Paris, avec *Le Rex*, où on pouvait fumer, je m'envoyais les ouvreuses de garde à la fin de la dernière séance. On venait souvent prendre un verre au *Bouton de Rose* avant d'aller à *L'Hôtel des Bains*, au bout de la rue. D'y penser me rendait assez cafardeux (que sont-elles devenues toutes ces filles ?) quand, alors que la bourrasque redoublait, derrière la fenêtre, Zaza a fait son entrée, précédée de son parapluie. Elle l'a fourré dans l'égouttoir, est venue se jucher sur le tabouret que je lui avais réservé, juste à l'angle, pour qu'elle tourne le dos à la salle. Un rapide bécot; elle n'avait pas trop changé, aussi incolore qu'autrefois, s'habillait toujours aussi mal, c'est ce qui m'avait plu, chez elle, que sous une apparence si ordinaire (elle n'est pas laide, n'exagérons pas, disons qu'elle fait partie du troupeau de ces passantes qu'on croise sans les voir), il y eut de tels gisements de « saleté » (le mot était d'elle) sexuelle.

On a parlé de tout et de rien, en sirotant notre Martini dry, en grignotant des olives. Et sa psychanalyse ? Elle continuait. Avec un mec, maintenant, plus avec la nana qu'elle avait surnommée tata.

« Elle se mêlait trop de ma vie. » Ça faisait combien, maintenant ? Dix-sept ans ! Et tu y vas souvent ? Trois fois par semaine, pourquoi ? Comment tu te démerdes, pour le fric ? Oh, elle se débrouillait, ses parents l'aidaient... Question boulot, toujours correctrice ? Toujours. Où ça ? Oh, un peu partout. *Mme Jivaro*, *Bunny Magazine*, *Fantasmès*, *Les Inrocks*... Des remplacements. Elle vivotait, quoi. Et des stages. Nos yeux s'effleuraient, se détournaient, on

grignotait nos chips.

Je dois dire que c'était assez bandant. J'avais pris deux Viagra, à tout hasard, je ne les regrettais pas. A de certains mouvements de son menton, la façon dont elle jetait ses yeux de-ci de-là, comme quelqu'un qui cherche à retrouver son passé, je savais qu'elle y pensait, elle aussi, qu'elle attendait. Mouillait-elle ? C'était probable. On n'en avait pas encore parlé, on discutait de la Musardine, du temps où elle faisait pour nous des corrections d'épreuves, avant d'essayer de péter plus haut quand elle a décroché un remplacement d'été à *Mme Jivaro*... ce qu'elle avait regretté par la suite, elle qui avait si souvent fait la petite bouche, encore un bouquin de cul, quelle barbe... En gros, voilà ce qu'on se racontait, quand, alors qu'entraient une demi-douzaine de personnes qui prenaient d'assaut les derniers tabourets, je lui ai dit, sans changer de voix :

— Tourne-toi vers moi...

Elle a balancé un coup d'œil sur les arrivants, derrière elle, puis elle a pivoté sur son perchoir ; au lieu de faire face au comptoir, ses genoux sont venus encadrer les miens.

— Ecarte les genoux davantage...

Elle m'a fait signe, avec la main, de parler plus bas. Et elle l'a fait. J'ai joué à l'amoureux, collé ma joue à la sienne pour chuchoter :

— Avance bien au bord du siège... le plus possible...

J'ai vu la rougeur emplir son visage. Elle a rampé sur les fesses. J'ai pris son verre, je le lui ai tendu. Puis le mien. On l'a porté à nos lèvres (je sais, c'est du français parlé). On attendait, tous les deux. Elle regardait son verre et moi son visage. Défait. Une goutte de sueur sur sa tempe. Le tremblement de la lèvre. Je suis persuadé que même sans Viagra j'aurais bandé. J'ai fini par poser ma main sur la face interne de sa cuisse. Elle a tourné la tête comme pour regarder la rue Delambre par la fenêtre, la pluie qui glissait sur les carreaux. La peau était chaude, douce, de la peau de femme. C'est toujours agréable à toucher. Puis elle a bu une gorgée. J'ai fait remonter ma main jusqu'à l'aine, j'ai laissé là le bout de mes doigts. Dans le pli de l'aine, juste au bord du con. J'ai reposé mon verre sur le comptoir, j'ai faufile mon autre main sur la face externe, pour lui tâter le cul ; elle n'avait pas de culotte, sa fesse a durci sous ma main, puis s'est ramollie, je la lui ai pétrie, comme au temps de la pétasse, avec une vulgarité voulue. Elle a bu une autre gorgée. On s'est remis à parler. Et ses vacances d'été,

elle les passait toujours au cabanon de ses parents ? Comment s'appelait cette plage, déjà...

Comme elle me répondait, mes doigts sont entrés dans le gluant, le chaud, le viscère, le cru qui cuisait dans son jus. Je lui ai mis les petites lèvres en éventail, j'ai bien parcouru toute la fente du con, comprimé le clitoris (j'ai entendu le bruit de ses dents contre le verre qu'elle vidait, le choc des glaçons), puis j'ai enfoncé (la prise de possession définitive, le marquage du territoire) deux doigts au fond du vagin. Bien au fond. En empaumant toute la chatte, qui s'épatait. Pour mieux me le livrer, son trou, elle a rampé encore, avidement, goulûment, sur le cul pour m'ingurgiter... si ouverte que j'atteignais la bosse de l'utérus. Ne pas faire de phrases : dire. Simplement dire. Elle, son olive entre les dents, pétrifiée, suante, lueur égarée dans les yeux qu'elle fixait désespérément sur l'étiquette d'une bouteille de Paddy. Moi, je faisais tourner, je vissais, je fouissais, un attouchement de vétérinaire, mais en plus vulgaire. Je pensais à des mots comme : tripaille. Elle battait des paupières pour m'implorer de continuer, d'y aller... Je l'ai étripée ainsi pendant une bonne minute (autour de nous personne ne s'en doutait !), puis je l'ai sentie s'affaïsser, s'amollir, s'aveulir (il faudrait un néologisme pour fondre ces trois verbes entre eux), comme si elle se vautrait tout entière dans sa chair, dans son cul, à la fois truie et bauge...

Et moi, verrat ? Quelque chose dans ce goût, en tout cas rien de bien reluisant. Alors, comme pour être encore plus « dégueulasse », et en même temps donner le change, elle a joué à l'amoureuse, elle aussi, comme moi, tout à l'heure, a posé sa bouche sur la mienne (s'embrasser en public est licite), mais ce ne sont pas des baisers qu'elle me donnait, transformant sa bouche en un substitut de son con, elle l'ouvrait et poussait sa langue contre la mienne, les faisant ramper dans la salive comme deux grosses limaces, l'une sur l'autre, pendant que mes doigts épousaient le même mouvement dans son vagin... Elle a joui comme ça, en bavant contre ma bouche, puis s'est reculée, est descendue du tabouret, a fendu la foule, je l'ai vue descendre l'escalier des chiottes.

Quand elle est remontée, elle avait retrouvé figure humaine. J'avais commandé une autre tournée. Jacques avait renouvelé les amuse-gueules. J'attendais de voir de quelle façon elle s'assiérait, face au comptoir ou face à moi. Ce fut vers moi, et à nouveau mes genoux séparèrent les siens, elle vint au bord du siège. Maintenant que la bête avait parlé, j'ai compris qu'elle avait envie qu'on soit « vicieux ». Je lui ai dit :

« On reprend tout à zéro ? » Elle m'a fait signe que oui. En laissant mes doigts se promener à l'orée du con, j'ai dessiné les grandes lignes du scénario. On continuerait à papoter, et je lui toucherais le clitoris, l'anus ou le vagin, de temps en temps. Elle, elle devait attendre, cuisses ouvertes. Elle était d'accord. Comme entrée en matière, j'ai commencé à la branler du pouce, sur le clito et les nymphes, mouvement d'essuie-glaces et trois doigts en elle, le médium et l'annulaire dans le cul, l'index dans le vagin. Quand j'ai senti que dans le cul elle s'était vaselinée, je me suis voté les félicitations pour avoir gobé mes Viagra. Après ça, j'ai mis la pédale douce. Je me contentais, de temps en temps, entre deux phrases, entre deux gorgées, de lui fourrer la main sous la robe et de « tripoter » son con. Et nous parlions de sa vie amoureuse. Un mec qu'elle allait rejoindre à Londres, deux fois par mois. Et deux fois par mois, c'est lui qui venait. Un autre, plus épisodique, qui venait lui en mettre un coup de Marseille, entre deux trains TGV, vite fait (il était marié). Ah oui, et aussi un collègue, son « chef », un rédacteur, dans un des magazines de charme, qui la sautait au bureau, dans les toilettes, pendant la coupure de midi. Une fois par semaine. Et le reste du temps ? Elle m'a montré son doigt. C'est ce que j'avais préféré, en elle. J'ai toujours eu un faible pour les branleuses, parce que le cul, avec elles, rejoint vraiment la pornographie.

On est allé bouffer au coréen, juste en face ; je lui avais dit que j'avais pris deux Viagra, elle devait donc se demander comment j'allais faire, si je l'emmènerais chez moi, si on jouerait encore à la pétasse, comme au temps jadis, mais au sortir du restau, j'ai pris son bras, et comme la pluie tombait à verse, elle a ouvert son parapluie. On n'était pas plus chaud l'un que l'autre à l'idée d'aller chez moi retrouver les fantômes du passé, et je lui ai proposé, avant de la raccompagner au métro Vavin, de faire le tour par la rue Huyghens, qui est toujours déserte la nuit. Serrés l'un contre l'autre pour partager son parapluie, nous avons tourné au square Delambre, j'avais remonté sa jupe sous sa cape, elle avait donc le cul nu en pleine rue, un des fantasmes que nous partagions, et je lui fourrais par-derrière mes doigts dans l'anus et dans le vagin ; elle marchait à petits pas, sans rien dire.

C'est sous le porche du collège où autrefois avait enseigné Francesca que j'ai enculé Zaza. Les trottoirs luisants d'eau étaient déserts, aussi bien du côté du cimetière que de celui du boulevard Raspail. Elle tenait toujours le parapluie à deux mains, et la pluie déferlait. Quand je lui ai demandé de se tourner vers le mur, comme une élève punie, elle incliné le pébroque en arrière, et j'ai tout soulevé, jupe et capeline. Elle savait sans que je le lui dise que j'allais l'enculer, ça correspondait trop à ce dont nous avions envie. Je lui ai

soulevé une fesse, elle a creusé les reins, et j'ai poussé, après avoir craché dans ma main. Tout de suite son anus s'est ouvert et je suis entré comme dans du beurre. Son visage contre le mur, de profil, l'œil fermé, la bouche bée d'où descend un filet de salive, et moi qui farfouille dans son boyau.

Je l'ai raccompagnée au métro, regardée descendre l'escalier sous son pébroque. Dire qu'il y a quinze ans, j'étais amoureux d'elle. Goujaterie ? Pas même. Elle devait penser pareil, que ce n'était plus entre nous qu'une histoire de trou du cul, de vagin, de bite et de fantasmes ; de la pure pornographie.

*

* *

Mais si l'on excepte l'amourette des deux premières années, est-ce que ça n'avait pas toujours été le cas ? N'avions-nous pas eu une liaison fondamentalement pornographique ? N'avait-ce pas toujours été son aspiration, dès que la prenait la fièvre du cul, d'abdiquer toute humanité, devenir stupide, ne plus être une personne (surtout pas !), mais un être infantile, léthargique, veule, une mollassonne à qui l'on peut tout faire et qui ne veut surtout rien décider.

D'où le paradoxe de ce fantasme de pute qu'elle traînait depuis l'adolescence, que rien n'avait pu résorber, ni l'âge, ni la psychanalyse, parce qu'une pute est active, non ? Zaza, elle, se comportait en pute mâtinée de « pétasse » : en pouffiasse qui ne prend aucune initiative, se contente de donner (vendre) son cul et ne « fait » que ce qu'on lui dit de faire.

A la fin de notre liaison, c'était devenu si flagrant, qu'il n'y avait plus qu'à travers ce fantasme que nous pouvions encore baiser. Au téléphone, je lui disais : « Mets ta culotte rouge. » Et je raccrochais. Conduisant dans Paris, je savais qu'elle serait « à point » à mon arrivée. Je montais chez elle après m'être garé sur le trottoir, et la trouvais assise au bord du lit, dans la pénombre des rideaux tirés, sa cigarette aux doigts, que je cueillais, que j'écrasais dans le cendrier.

J'ouvrais mon pantalon. « Suce. » Elle tombait à genoux, ouvrait la bouche, j'y fourrais ma queue, je la prenais par les joues. « Tu es une pute, fais-moi bander. » (Simple indication de mise en scène, en voix off.) Et ça « prenait », je le voyais à ce geste qu'elle avait, en me suçant, de faire tourner sa paume par terre comme pour

polir le parquet. Dieu sait ce qui se passait dans sa tête. Je la laissais se faire son cinéma, me contentant de subir sa pipe. Quand j'en avais assez, je lui retirais sa sucette, je la relevais, je la poussais vers le lit. « Donne ton cul... »

Soûle de soumission, elle se laissait balloter, se prosternait.

Absurde émotion qui me nouait la gorge quand, la troussant, je découvrais l'atroce culotte achetée à Pigalle. Elle, dans l'attente, crispait sa main sur le drap, enfonçait dans l'oreiller son visage empourpré ; son œil hagard, aussi fixe que celui d'une morte, contemplait un dessin du rideau. J'écartais l'infâme fanion. Dès la pénétration, elle s'égosillait comme une fillette qui pique un caprice.

La vieille toquée du cinquième n'était pas encore morte, elle cognait au plancher avec sa béquille. Zaza n'entendait que son propre tumulte et criait comme une sourde, sa main tournoyait maintenant sur le drap, frénétiquement, comme pour effacer quelque chose sous sa paume, mimant la caresse qu'elle se faisait quand elle se masturbait.

Dès que j'avais juté, l'angoisse me plombait le ventre. De son côté, ce n'était pas plus brillant ; vautrée sur le lit, cul ouvert, elle regardait venir devant elle le vide de la nuit...

Pareils à ceux que j'ai connus vers la fin de ma liaison avec ma mère et que j'ai décrits dans *Le Pornographe et ses modèles*, les plaisirs que je partageais avec Zaza en vinrent à se nourrir de supercherie de plus en plus laborieuses. Quand on tâte de la pornographie en action, il est dur de s'en déprendre. Nous en arrivâmes à ne plus pouvoir nous rejoindre que par le truchement de ces fictions. Même quand nous baisions à la papa, des tiers se glissaient entre nous, c'est à travers eux que nous nous étreignions.

Pour ce qui concerne le fantasme de la pute à proprement parler, notre ultime astuce le poussa jusqu'à sa conclusion logique. Plus question de faire semblant ; ce serait « pour de bon ». Ça tombait à pic, elle était au chômage. En dehors de nos rencontres amicales, où il ne serait pas question de cul, il y aurait des rencontres de cul, où il ne serait pas question d'amitié. Et je la paierais, puisqu'elle serait la pute. Nous établîmes les conventions suivantes. Je lui passais un coup de fil, elle s'amenait, avec la panoplie de rigueur sous sa robe, le soutien-gorge transparent, les bas noirs, la culotte ouverte, le porte-jarretelles. A n'importe quelle heure. Ça pouvait me prendre en pleine nuit. Un taxi la déposait chez moi. Souvent, j'étais devant l'ordinateur.

Je l'entendais passer derrière moi pour se rendre dans la chambre. Je travaillais encore une dizaine de minutes, puis j'allais la retrouver. Elle attendait, sur le lit, cuisses écartées, jupe relevée, en lisant un polar. Je faisais ce que j'avais à faire. Sans un mot de trop. Quand elle prenait son pied, ne pouvant plus lire, elle posait le livre sur son visage, pour se cacher. Les putains ne sont pas censées jouir. Dès que j'avais tiré mon coup, elle passait dans la salle de bains et j'appelais un taxi.

D'autres fois, le client se rendait chez la pute. A l'heure convenue, elle se mettait en position, prosternée sur son lit, le cul tourné vers la porte, le visage dans l'oreiller. Sur le palier, dès que j'entendais la radio, je poussais la porte, elle était bien huilée, les gonds ne grinçaient pas, le poste se trouvait à la tête du lit, il lui était impossible de m'entendre approcher. C'était le meilleur moment. Je m'agenouillais devant l'autel. Elle mouillait déjà comme un parapluie. J'observais les spasmes de son vagin, de son anus, les flambées de chair de poule qui se formaient sur ses fesses comme des plaques d'urticaire. Mais il fallait bien conclure, et j'y allais, d'un coup, à fond, comme si je l'éventrais. Elle jouissait en mordant l'oreiller, et ensuite, restait inerte, comme morte. Je lui fourrais l'argent dans la main. Je remontais le drap sur elle. J'éteignais. Repartir sans un mot. Tirer la porte. Descendre l'escalier. Marcher dans les rues. Satisfait et mécontent. Sur le moment, ç'avait été si fort. Mais après, il y avait ce vide. Pour elle, c'était pareil. Après mon départ, elle allait s'empiffrer dans la cuisine, liquidait une bouteille, pour s'abrutir.

Si bien que nos rencontres se sont espacées. La règle du jeu voulait que ce soit moi qui appelle, puisque j'étais le client ; j'ai téléphoné de moins en moins, puis j'ai cessé tout à fait.

DEUXIÈME PARTIE

LE CAHIER ROUGE

CHAPITRE PREMIER

LES FILLES DU PASTEUR

(Journal intime de Cécilia)

Cela fera demain une semaine que je donne des leçons de musique aux filles du pasteur Aloysius Bergman. C'est par Virginia White, une amie, épouse d'un collègue de mon mari, que j'ai trouvé cet emploi. Sur le plan professionnel, je ne peux pas dire que ce soit bien passionnant, car les élèves qu'on m'a confiées n'ont vraiment aucun don pour la musique. (Il est vrai qu'elles possèdent d'autres agréments.)

Quant à leurs parents, ils me sont foncièrement antipathiques. La mère, Gertrude, une grosse molle aux chairs flasques, ne pense qu'à astiquer sa maison. Il ne fait aucun doute que c'est son mari qui porte la culotte. C'est un petit homme aux lèvres pincées, sec comme un coup de trique, raide comme un passe-lacet, toujours tiré à quatre épingles, qui ne dit jamais un mot plus haut que l'autre.

*

* *

C'est lui qui m'a reçue lors de ma visite d'embauche. Notre entretien s'est tout d'abord déroulé d'une façon très banale. Le pasteur Aloysius m'a expliqué en peu de mots qu'il n'entendait nullement faire de ses filles des virtuoses du piano. Je devrais simplement veiller à ce qu'elles sachent jouer correctement une dizaine de morceaux classiques, pas trop longs et, surtout, pas trop modernes. (Le pasteur n'aime pas ce qui est moderne.)

Nous avons ensuite discuté de mon salaire. Inutile de dire que

cela n'a rien de pharamineux.

— Mais, a-t-il précisé, le fait d'avoir travaillé chez moi équivaut à un certificat de bonne moralité. Cela vous sera très utile, par la suite, si vous cherchez d'autres élèves. Les familles riches de la ville vous accueilleront à bras ouverts.

Je n'ai pu m'empêcher de trouver ce calcul un peu cynique, mais bien sûr, j'ai gardé cette pensée pour moi. Mon mari, « le jeune Dr Harding », n'est encore qu'assistant anesthésiste dans une clinique de la ville et, à ce titre, il ne gagne pas lourd. Nous avons besoin de cet argent, si peu que ce soit, pour payer les traites de la voiture. Et puis surtout, cela m'occupera, car je m'ennuie mortellement dans cette grosse bourgade où j'ai encore très peu d'amies. J'ai donc accepté les maigres émoluments qu'on me proposait. Et je me suis levée pour prendre congé, car je supposais que notre entretien était fini et, pour tout dire, je n'avais guère envie de prolonger la conversation avec mon nouvel employeur. L'antipathie qu'il m'inspirait était en effet proche de l'aversion.

Mais voilà que d'un geste sec, il m'a invitée à me rasseoir.

— Je n'en ai pas fini avec vous, Cécilia. Il nous reste à régler certains détails pédagogiques.

Joignant le bout de ses doigts, il m'a dévisagée pensivement de ses petits yeux couleur de fer.

— Je vois dans le dossier de candidature que vous m'avez soumis que vous avez été pensionnaire au Collège de Springfield pendant quatre ans.

— C'est exact, monsieur.

Un pâle sourire a étiré ses lèvres minces.

— J'ai eu l'occasion d'avoir jadis parmi mes paroissiennes une ancienne élève de ce collège. Elle prétendait que l'éducation qu'on y donnait aux jeunes filles était fort stricte. Et qu'à l'occasion la directrice et certaines surveillantes n'hésitaient pas à recourir aux châtimens corporels. Est-ce exact ?

La brutalité de la question m'a prise au dépourvu. Des souvenirs me sont revenus, dans une bouffée. Témoin de mon trouble, le pasteur m'observait.

— Est-il exact que certaines filles recevaient le fouet ?

— Le martinet, monsieur, ai-je balbutié. Et seulement en cas de fautes graves.

— Sur les fesses ? En présence des autres élèves ?

— La directrice y tenait, monsieur, pour la vertu de l'exemple. Il s'est gratté la gorge et a tapoté du bout des doigts sur le buvard vert, constellé de taches d'encre, qui lui servait de sous-main.

— Voulez-vous dire qu'on... qu'on relevait leurs robes devant tout le monde ? Et qu'on les déculottait ? Certaines de ces pensionnaires devaient être déjà de grandes filles, non ? Ne se souciait-on pas de leur pudeur ?

— Madame Laramy, la directrice, exigeait que les élèves soient punies à cul nu, monsieur. C'est le terme qu'elle employait.

Une légère rougeur est montée aux maigres joues du pasteur Aloysius et il a gardé le silence pendant un assez long moment. J'avoue que j'étais dans mes petits souliers. Je ne pouvais m'empêcher de penser qu'il imaginait la scène et que des images libidineuses venaient le hanter.

— Vous-même, Cécilia, a-t-il murmuré, vous est-il arrivé...

— Plus souvent qu'à mon tour, monsieur. J'étais assez dissipée.

— Et... jusqu'à quel âge ?

— La dernière fois qu'on m'a fessée, monsieur, je n'avais pas loin de seize ans.

Un bref éclair a scintillé dans ses yeux, mais très vite ses paupières se sont abaissées, voilant son regard. Une de ses mains s'était refermée sur un gros crayon noir ; il m'a semblé que les articulations des doigts blanchissaient.

— Vous devez me juger bien indiscret, m'a-t-il dit avec un sourire d'excuse, mais il est normal que je m'intéresse à la future institutrice de mes filles...

J'ai entrepris alors de le rassurer.

— Vous n'avez rien à craindre pour elles, monsieur ! Je ne me permettrai jamais de lever la main sur les élèves. Ce sont là des

méthodes du passé... Et d'un passé révolu !

— Des méthodes du passé, en effet, m'a confirmé le pasteur, mais peut-être pas si révolu que vous le pensez. Voyez-vous, Cécilia, il se trouve que je suis moi-même un homme du passé. Et que je juge excellentes les vertus pédagogiques de la fessée. Aussi, non seulement je vous autorise à y recourir chaque fois que vous le jugerez nécessaire, mais même je vous y invite. Moi-même, leur père, je les punis de la sorte chaque fois qu'elles le méritent.

J'ai eu du mal à en croire mes oreilles. Bethsabée, l'aînée, est déjà formée. L'imaginer se faisant fesser à cul nu par son père avait quelque chose de fort inconvenant. Héritant de sa mère des formes précocement lourdes, elle possède déjà une croupe franchement féminine. Quant à la cadette, elle est dodue comme une caille...

Une chaleur moite est montée à mes joues. Je ne pouvais m'empêcher d'évoquer certains souvenirs de dortoir, du temps où, en tant que prévôte, j'administrais la fessée à mes souffre-douleur des petites classes. L'idée qu'on me permettrait d'en user ainsi avec Bethsabée et Deborah m'emplissait de satisfaction. Je m'efforçai de cacher mon émotion soudaine en imprimant à mon visage une expression très professionnelle.

— Si vous le jugez nécessaire, monsieur, je ferai taire ma répugnance. Et je châtierai donc mesdemoiselles vos filles chaque fois qu'elles l'auront mérité.

— Pour leur bien, me dit gravement le pasteur, et il se leva pour me signifier que cette fois l'entretien était bien fini.

— Pour leur bien, monsieur, ai-je approuvé hypocritement.

— Et n'hésitez pas à avoir la main lourde, elles ont l'habitude. La petite est une comédienne, chaque fois qu'on la fesse elle s'égosille comme si on l'égorgeait ! Ne vous laissez pas prendre à ses simagrées.

Il m'a raccompagnée jusqu'à la porte. Il se frottait les mains, tout en marchant. Sur le seuil, il m'a retenue par le bras. Le contact de ses doigts moites m'a déplu et je me suis dégagée doucement.

— La grande a tendance à être coquette, a-t-il repris, c'est son principal défaut. En outre, elle se montre souvent insolente. Je vous engage à réprimer ces deux travers chaque fois qu'ils se manifesteront. Quant à la cadette, c'est une indolente, comme sa mère... Elle est paresseuse comme un loir. Rien de tel qu'une bonne fessée pour lui

remuer les sangs...

A ces mots, Dieu sait pourquoi, une vision cocasse a traversé mon esprit. Celle du pasteur en train de fesser sa molle épouse, la grasse Gertrude, « pour lui remuer les sangs ». J'ai eu bien du mal à ne pas céder à un fou rire nerveux. C'est alors que le pasteur a tiré de sa poche une petite clef qu'il m'a tendue.

— Tenez. C'est la clef du débarras. Nous l'appelons aussi « le cabinet noir ». En cas de faute grave, quand une fessée s'avère insuffisante, vous pourrez y mettre mes filles au cachot pour une période n'excédant pas une heure. C'est le châtiment qu'elles redoutent le plus. N'en usez donc qu'avec modération.

Il m'a désigné une porte, juste à côté de son bureau. Puis il m'a conduite lui-même jusqu'à la salle d'étude, au fond du couloir, pour me présenter à mes élèves.

Quand nous sommes entrés dans la salle d'étude, les deux gamines, assises devant leurs pupitres, en train d'écrire, se sont levées. Pendant que le pasteur leur tenait un long discours, où il leur enjoignait de m'obéir aveuglement et de me témoigner la plus grande déférence, elles ne quittaient pas des yeux la clef que je tenais à la main.

*

* *

Mais, heureusement, le monologue du pasteur s'acheva enfin et il me laissa seule avec mes élèves, afin que nous fassions connaissance. A peine fut-il sorti de la salle d'étude que le comportement de ses filles se modifia notablement. La grande se cambra coquettement pour faire ressortir ses petits seins et passa une main dans ses cheveux pour les ébouriffer. Quant à la petite, après avoir tiré malicieusement la langue vers la porte que le pasteur venait de refermer, elle s'approcha de moi et me prit câlinement la main.

— Dites, madame Cécilia, vous serez gentille, avec nous, hein ? Vous ne nous mettrez pas dans le cabinet noir ?

Je ne pus m'empêcher de caresser sa jolie frimousse ; le contact de sa peau était délicieux ; encouragée par cette familiarité, elle se blottit amoureusement contre moi et me gratifia d'un sourire enchanteur. Je remarquai alors l'attitude étrange de l'aînée ; elle se tenait en retrait et observait de quelle façon sa sœur m'enlaçait.

— Et la fessée ? me demanda la petite. Est-ce que vous nous donnerez vraiment la fessée ?

Elle fit une moue coquette et m'embrassa la main.

— Vilaine main qui va nous fesser, chuchota-t-elle. Au moins vous ne frapperez pas trop fort ?

Bethsabée leva alors les yeux sur moi ; une légère rougeur empourprait son visage. Je fis en sorte de prendre une expression très sévère, pour ne pas révéler le trouble que me procuraient les câlineries de sa sœur. Elle m'enlaçait toujours des deux bras, collée à moi, comme pour m'emprisonner. Comme elle était assez petite, ses deux bras entouraient les rotundités jumelles de ma croupe, et cela ne laissait pas de m'inspirer des pensées déplacées.

— Si je vous fesse, Deborah, croyez que ce sera à contrecœur et uniquement pour votre bien. La force de la fessée sera fonction des gravités de vos fautes.

— Que voulez-vous dire ? me demanda aussitôt l'aînée, en se rapprochant à son tour. Que pour une faute légère, vous nous frapperez doucement ?

Je crus lire une certaine ironie dans son regard, regard précocement sagace : le trouble que m'inspirait le contact de sa jeune sœur ne lui avait pas échappé.

— Ce que je veux dire, au contraire, mademoiselle Bethsabée, rétorquai-je (et je dénouai sans douceur les bras qui entouraient ma croupe), c'est que je frapperai très fort si vous êtes très méchante. Une fessée n'est pas un divertissement !

Elle changea sur-le-champ de visage et me décocha un regard hostile.

— Est-ce que vous nous retirerez nos culottes, madame Cécilia ? me demanda alors la petite. Est-ce que vous nous fesserez vous aussi le derrière nu, comme madame White ?

(Tiens, tiens, pensai-je. Cette sournoise de Virginia ne m'avait pas dit ça !)

— Evidemment, fis-je. Cela va sans dire.

— Pour elle, me dit alors Bethsabée, avec une lippe

dédaigneuse, cela ne la changera guère ! Elle n'en porte jamais.

A l'appui de ses dires, elle souleva la robe de sa cadette, et je vis qu'elle avait dit vrai. La petite possédait une charmante paire de fesses très dodues. Le rouge aux joues, elle rabaissa sa robe et se jeta sur sa sœur.

— C'est mieux que toi, en tout cas. Tu mériterais que je dise à madame Cécilia ce que tu fais !

— Deborah !

L'aînée la fusilla du regard.

— De quoi s'agit-il ? demandai-je alors.

— Elle trafique ses culottes, madame, voilà ce qu'elle fait ! Pendant les leçons de couture, elle découd les ourlets en cachette de ma mère, et elle les recoud comme celles qu'on voit sur les journaux de mode.

— Sale moucharde !

— Ta sœur a raison, Deborah. C'est très vilain de rapporter.

L'aînée tira la langue à sa sœur. La cadette eut une moue chagrine. Je fus charmée de constater à quel point elle était sensible. Ce serait certainement une élève très agréable à corriger.

— Je ne l'ai jamais dit à papa, en tout cas, fit-elle. Si je l'ai dit à madame Cécilia, c'est parce que tu as relevé ma robe. Tu mériterais que je t'en fasse autant.

L'aînée me glissa un coup d'œil sournois.

— Je voudrais bien voir ça, marmonna-t-elle.

— Et pourquoi donc, mademoiselle ? intervins-je alors. Ce qui est bon pour votre sœur ne l'est donc pas pour vous ? Et puis... Ne serait-ce pas l'occasion d'admirer vos talents de couturière ? Maintenant que je suis au courant de vos petites malices, je me sens moralement obligée de vérifier si votre coquetterie n'est pas allée trop loin. Votre père m'a bien engagée à vous guérir de ce défaut !

J'avais un goût âpre dans la bouche. Avec une cruauté joyeuse, je vis se décomposer le joli visage arrogant de l'adolescente.

— Voulez-vous que je vous en montre une ? plaïda-t-elle. J'en ai une de rechange dans mon pupitre... je viens de la finir.

— C'est sur vous que je veux la voir, mademoiselle. Afin d'en juger sur pièce.

Une expression de joie malicieuse fit briller les yeux de sa sœur. Elle se mit à danser sur place en applaudissant des deux mains, sans faire de bruit toutefois, et non sans lorgner prudemment dans la direction de la porte. Un murmure lointain nous apprit alors que le pasteur se trouvait dans son bureau, en compagnie d'un visiteur.

— Oh oui, madame Cécilia, obligez-la à vous montrer sa culotte, cette prétentieuse, chuchota-t-elle.

Après avoir décoché un regard vindicatif à sa sœur, l'aînée, résignée, nous tourna le dos et releva sa robe des deux mains, au-dessus de ses reins. Je restai sans voix devant le spectacle qu'elle m'offrit alors. Je n'aurais jamais imaginé qu'elle possédait un cul déjà aussi sensuel. Deux fesses charnues, délicieusement féminines, étaient partagées par un minuscule triangle de tissu rose. L'apprentie couturière n'y était pas allée de main morte ! C'était quasiment à l'état de string qu'elle avait réduit sa culotte de fille sage. J'admirai en silence le cul splendide qu'elle nous exposait. Sa sœur ne restait pas non plus insensible au spectacle.

— Qu'est-ce que vous en pensez, madame Cécilia ? Vous ne trouvez pas que son derrière est trop gros ? Comment peut-elle porter des culottes aussi petites avec un derrière aussi gros ?

— Tais-toi, idiote, tu n'y connais rien, dit sa sœur.

Elle se cambra coquettement pour faire ressortir sa magnifique croupe. Son cul était pour ainsi dire quasiment nu...

— Et votre mère ne s'est aperçue de rien, Bethsabée ? ne pus-je m'empêcher de l'interroger.

— Elle se change en cachette, moucharda venimeusement sa sœur. Le matin, elle met sa culotte normale, puis elle va en changer au cabinet.

Je ne manquai pas de m'étonner de tant de duplicité. Et de la précocité sexuelle que révélait cette insolite coquetterie. Car enfin, ces culottes retouchées, Bethsabée ne les montrait à personne. Sa sœur ne comptait pas. C'était donc uniquement pour le plaisir de se savoir

indécente sous sa robe, qu'elle les portait... Une chaleur familière me picota les joues.

— Et devant, c'est encore pire, me chuchota alors son démon de sœur. Figurez-vous que ça lui entre dans le...

Elle n'alla pas plus loin. Je ne fus que trop heureuse de saisir la perche qu'elle me tendait.

— Vraiment, mais c'est scandaleux ! Montrez-moi ça, Bethsabée.

Feignant d'être contrariée, l'aînée se retourna. Sa sœur n'avait pas menti. Le slip était si décolleté, sur les côtés, qu'il ne couvrait qu'en partie le sexe de l'adolescente. On pouvait voir les deux lèvres poilues, de chaque côté. Et en bas, l'étoffe était si étroite, qu'elle s'infiltrait dans la fente.

Prenant une voix impérieuse, j'ordonnai à la coquette d'écarter un peu plus les jambes, afin de juger de son ouvrage. Son visage devint cramoisi et elle obtempéra. Sous le con, le slip réduit à un cordon disparaissait dans le sillon fessier.

— Je n'arrive pas à voir où c'est recousu, dis-je, comme si je n'étais préoccupée que par ce détail « technique ».

J'avais des fourmis au bout des doigts. Ce fut plus fort que moi. Je tendis la main et glissai l'index sous la culotte, en bas et devant. Bethsabée ferma les yeux. Son sexe était chaud, mou et humide. Rapidement, je tirai la culotte de côté pour le découvrir davantage. Un vrai con de femme, déjà, avec de larges lèvres poilues accolées d'où saillaient les deux lamelles mauves des nymphes. Fallait-il l'imputer au frottement de la culotte ? Les bords internes de la fente vulvaire étaient légèrement échauffés. Ou alors était-ce dû à l'émotion de s'exposer ainsi à nos regards ? Il me sembla que son organe s'entrebâillait doucement, comme une huître et je vis darder la languette rose du clitoris.

Une minuscule perle d'humidité en suinta.

— Vous ne le direz pas à mon père, madame Cécilia ? m'implora à voix basse la coquette.

— Ne crains rien, je ne suis pas une moucharde, mais la main me démange furieusement de t'enseigner la modestie, Bethsabée. N'astu pas honte ? On te voit tout...

Pour le lui prouver, j'écartai complètement la culotte sur le côté de l'aine. Ainsi, j'eus tout loisir d'admirer son con entièrement. Il bâillait de plus en plus, large crevasse rose entourée de poils frisés.

— Mais puisque personne ne me voit ? plaida Bethsabée, en écartant un peu plus la cuisse, ce qui acheva de faire glisser hors de sa gousse la crête de son clitoris.

— Ce n'est pas une raison, mademoiselle !

J'étais sur le point de perdre mon sang froid et je ne sais ce qui se serait passé si, à ce moment, nous n'avions entendu dans le couloir s'ouvrir la porte du bureau du pasteur et se rapprocher un bruit de voix. D'un geste preste, Bethsabée rabattit sa robe. Les deux chipies coururent à leur pupitre.

J'essayai, pour mon compte, de reprendre un maintien plus compassé. Mais comment nier que je m'étais faite, dès le premier jour, la complice de ces deux délurées ? Pour marquer le coup, j'apostrophai l'aînée d'une voix dure.

— Je ne parlerai pas de cette coquetterie déplacée à votre père, mademoiselle. Mais en revanche, je vous interdis de porter ces indécentes culottes pendant mes leçons. Je vérifierai moi-même que vous m'obéissez bien sur ce point. Par ailleurs, ne vous illusionnez pas sur mon compte. J'ai été surveillante d'internat, autrefois, et je sais à l'occasion mater les fortes têtes.

J'eus le plaisir de constater que je les avais désarçonnées. Même la cadette me considérait d'un autre œil.

— Et si les fessées ne suffisent pas, vous irez au cabinet noir !

Je leur montrai la clef plate. Je les vis blêmir, et ce n'était pas de la comédie.

— Pas le cabinet noir, madame ! cria la petite. Frappez-nous très fort, si vous voulez... mais ne nous enfermez pas là-dedans.

Je voulus savoir pour quelle raison elle craignait tant d'être enfermée dans ce débarras. Après tout, ce n'était jamais qu'un grand placard, à ce que j'avais cru comprendre.

— Il fait si noir, dedans, me dit la cadette. Et surtout, ce sont les voix... les voix qu'on entend...

— Quelles voix ?

— Des voix de femmes... elles pleurent, elles rient comme des folles... elles gémissent... c'est horrible. Et on entend aussi des coups de fouet...

Délirait-elle ? Sa sœur, inclinée sur son cahier, évitait soigneusement mon regard.

— En avez-vous parlé à votre papa ?

— Oh non... Une fois, il nous a dit que c'étaient les pécheresses qui brûlaient en enfer qui se plaignaient ainsi. Et que si nous les entendions, c'est que nous étions nous-même de méchantes filles...

Je ne pus en obtenir davantage. Mais comme je ne crois pas aux fantômes, j'avais déjà ma petite idée : le cabinet noir se trouvait en effet juste derrière le bureau où le pasteur Aloysius recevait ses visites...

CHAPITRE II

LES SECRETS DU CABINET NOIR

(Journal intime de Cécilia)

Les leçons commencèrent le lendemain. Le matin, les filles du pasteur étudiaient avec leur père les matières générales ; après le repas de midi, leur mère prenait le relais et leur faisait faire de la couture et de la broderie jusqu'à mon arrivée. Je devais me présenter à deux heures et j'avais la charge de ces demoiselles jusqu'à cinq heures. Elles étaient donc à ma disposition pendant trois bonnes heures et, bien sûr, il n'était pas question de leur faire faire du piano ou du solfège pendant tout ce temps. En fait, madame Gertrude et le pasteur profitaient de la présence de la dame de musique pour vaquer à leurs propres affaires. Mme Gertrude allait rendre ses visites en ville et son mari recevait dans son bureau les paroissiens (et surtout les paroissiennes) qui venaient solliciter ses conseils.

Le surlendemain, charmé de voir que ses filles m'obéissaient au doigt et à l'œil, et qu'elles ne me chahutaient jamais, comme cela était arrivé avec d'autres dames de musique moins autoritaires que moi, le pasteur Aloysius, moyennant une légère (oh, très légère) augmentation de salaire, me chargea de leur faire réviser les leçons qu'il leur donnait le matin, et de leur faire faire quelques dictées, car elles étaient aussi peu douées pour l'orthographe que pour la musique.

C'est au cours d'une de ces séances d'étude surveillée que j'eus l'occasion de visiter le cabinet noir pour la première fois. Il s'agissait d'une leçon de géographie. Le globe terrestre que leur père avait utilisé le matin pour la leur enseigner était resté dans son bureau. Or, cet après-midi-là, le pasteur ne recevait personne, je l'avais entendu partir en voiture avec sa femme, pour une réunion de la société des bonnes œuvres de la ville qui avait lieu chez une certaine Mme

Porbus.

Je demandai donc à l'aînée d'aller chercher le globe en question dans le bureau de son père. A ma grande surprise, elle refusa sèchement ; la cadette fit de même.

— Notre père nous interdit d'entrer dans son bureau en son absence.

— Mais c'est différent, voyons, c'est moi qui vous le demande.

Rien n'y fit ; l'idée de violer le saint des saints les terrorisait ; le pasteur les avait menacées du cabinet noir en cas de désobéissance et c'était de toute évidence le châtiment qu'elles redoutaient le plus. Agacée par leur entêtement, je leur ordonnai de se mettre au piano et de jouer un morceau à quatre mains. De cette façon, je pourrais les surveiller à distance en allant chercher moi-même l'objet du litige.

Je ne cache pas que la curiosité me démangeait ; c'était la première fois que j'étais seule dans la maison du pasteur ; ce n'est pas sans un certain pincement de cœur que je poussai la porte de son bureau. La pièce était plongée dans la pénombre, les épais rideaux étant tirés devant les croisées. Je fis la lumière et je balayai du regard l'ameublement austère des fauteuils de cuir à dossier droit, un canapé étroit et inconfortable, et surtout, un large bureau de chêne derrière lequel trônait le fauteuil du pasteur. La pièce sentait curieusement le parfum de femme. Un parfum lourd, entêtant, capiteux. Je refermai sans bruit la porte derrière moi. Le son du piano ne me parvint plus que très atténué, et je pus ainsi constater que la porte était capitonnée.

Je ne comprenais pas pourquoi j'étais si émue, à ce moment, puis, d'un coup, cela me revint. L'atmosphère sépulcrale de ce bureau me rappelait étrangement celui de la directrice de l'internat, du temps où j'étais pensionnaire à Springfield. Quand nous y étions convoquées, c'était pour nous entendre informer de la bouche même de Mme Laramy de la punition qui nous serait infligée. Et parfois, la directrice, après avoir tiré les doubles rideaux devant ses fenêtres, n'hésitait pas à nous donner un avant-goût de ce qui nous attendait en nous fessant elle-même sur ses genoux ou en nous donnant le martinet, les fesses nues, couchées sur son bureau.

C'était l'odeur qui flottait là qui m'avait rappelé ce souvenir ; dans le bureau de la directrice, on respirait un parfum voisin, car elle était assez coquette et se parfumait beaucoup. En outre, la vaste pièce où elle recevait les parents d'élèves, avait un air de famille avec celle-

ci. Elle était aussi rébarbative, aussi peu accueillante d'aspect. Et chez Mme Laramy comme ici, derrière le bureau, tout un pan de mur était couvert par des rangées de livres à dos de cuir qui montaient jusqu'au plafond. Je me souvenais d'avoir souvent contemplé les inscriptions des titres sur les dos de ces livres pendant qu'elle me fessait. Chez elle, comme ici, plusieurs rangées de livres étaient consacrées aux épais volumes de l'*Encyclopaedia Britannica* et de l'*Encyclopaedia Universalis*. Il s'agissait des mêmes éditions anciennes, à dos de cuir.

Tout émue par mes souvenirs, j'allai retirer un des gros volumes d'une étagère, et je le soupesai. Mme Laramy, après nous avoir rougi les fesses au martinet, nous mettait souvent au piquet, dans un coin de son bureau, avec un de ces énormes volumes en équilibre sur la tête.

« C'est excellent pour la colonne vertébrale, prétendait-elle. Cela vous fera des silhouettes de porteuses d'eau. »

Le plus pénible de l'affaire était que nous devions rester ainsi agenouillées le nez dans le coin du mur, avec le derrière exposé, offert à la vue de tous ceux qui entraient dans le bureau. Car, pour la vertu de l'exemple, Mme Laramy épinglait notre robe dans notre dos, nous obligeant à exhiber nos fesses nues où se voyaient encore les traces des coups de martinet qu'elle nous avaient infligés.

Elle ne se gênait pas pour recevoir des visiteurs dont nous devinions les regards amusés sur la partie la plus charnue de notre anatomie.

— C'est une forte tête, expliquait Mme Laramy à ses visiteurs, elle vient de recevoir son dû.

Elle dirigeait vers moi l'abat-jour de sa lampe de bureau afin que les visiteurs pussent bien admirer les rougeurs qui embrasaient mon cul nu. Comme le cœur me battait atrocement, alors... et comme les genoux me tremblaient... J'étais éperdue de honte et d'infâmes délices à l'idée qu'on pouvait ainsi regarder mes fesses et que je ne pouvais rien faire pour m'opposer à cette curiosité, paralysée par le poids du lourd volume posé sur ma tête qui m'interdisait tout mouvement. Certains visiteurs ricanaient, surtout les femmes, et l'on ne m'épargnait pas les quolibets blessants.

Après leur départ, Mme Laramy venait parfois sans bruit par derrière et nous sentions ses doigts toucher nos fesses nues et nous tâter entre les cuisses. Quand son doigt se glissait entre les lèvres de mon sexe, j'étais sur le point de défaillir. La révolte, la honte et la plus

humiliante jouissance me procuraient alors une émotion si forte que j'éclatais en sanglots nerveux, pleurant bien plus fort que sous la fessée. Le doigt de la directrice me fouillait, j'étais si baveuse à cet endroit qu'elle pouvait l'enfiler en moi, tout au fond, sans la moindre difficulté.

— Vilaine effrontée, chuchotait-elle à mon oreille... N'avez vous pas honte... Vous êtes trempée... Auriez-vous fait pipi, mademoiselle ?

Sous prétexte de le vérifier, elle m'obligeait à écarter largement les cuisses et me fouillait le sexe et l'entrefesse des deux mains. Le livre sur la tête, je ne pouvais rien faire pour m'opposer à ces dégradantes explorations.

— Comme il est dur, ce petit bout... pourquoi est-il si dur, mademoiselle l'effrontée ?

Entre ses doigts, mon clitoris se raidissait et tout au fond de moi je sentais un de ses pouces qui m'élargissait. De toutes mes forces je luttais contre le plaisir qui montait en moi.

— Si vos parents savaient ça, mademoiselle l'effrontée, ce n'est pas au martinet que vous auriez droit, mais à la cravache...

Cette menace suffisait généralement à vaincre ma dernière résistance. Je m'abandonnais à l'humiliante jouissance avec de violents sanglots... Satisfaite, Mme Laramy consentait alors à me libérer de mon fardeau, et je devais lui baiser les mains en signe de soumission, et la remercier de m'avoir punie. En dépit du parfum dont elle s'inondait, c'est surtout l'odeur de mon sexe et de mon anus que je respirais sur ses doigts.

— Allez, mademoiselle l'effrontée... et tâchez que ceci reste entre nous. Vos camarades n'ont pas besoin d'être au courant de vos faiblesses...

C'est la phrase rituelle qu'elle récitait à chacune de ses punies particulières, et chacune pouvait alors se croire l'objet des attentions personnelles de la directrice...

Le ventre alourdi par l'évocation de ces souvenirs, je voulus remettre en place le tome de l'encyclopédie. Je n'y arrivai pas. Les gros volumes étaient très serrés les uns contre les autres et s'étaient un peu déplacés. En essayant de faire de la place et de les écarter, je découvris alors la présence cachée d'une seconde rangée de livres, plus petits, derrière l'*Encyclopaedia*. Le cœur m'en trembla. En général, les «

livres du second rayon » sont d'un genre bien particulier.

Ainsi, le pasteur Aloysius, avait son « enfer », lui aussi ! J'aurais dû m'en douter. Impatiente, je retirai un des ouvrages de la seconde rangée. Je ne m'étais pas trompée. Il s'agissait d'un roman français, du XVIII^e siècle, un très vieux bouquin aux pages piquées de rouille, orné de gravures licencieuses. *Justine, ou les Malheurs de la vertu*, d'un certain marquis de Sade. Je ne sais pas lire le français, mais les gravures, des bois gravés, étaient suffisamment explicites. J'étais en train d'admirer tous les supplices ingénieux auxquels étaient soumises les parties honteuses de l'héroïne du marquis quand mon attention fut détournée par un fait singulier.

Depuis que j'avais retiré ce livre du second rayon, le son du piano me parvenait beaucoup plus distinctement. Et il arrivait indubitablement de derrière la bibliothèque. Ce fut une illumination ; la bibliothèque qui emplissait tout un pan de mur, derrière le bureau du pasteur, devait masquer une ancienne porte de communication qui donnait dans le fameux cabinet noir. Je remis les livres en place pour m'en assurer et, à nouveau, le son du piano fut étouffé. Il me restait une dernière vérification à faire. Je sortis du bureau en emportant le globe que j'étais venue chercher et j'allais ouvrir, avec la clef que m'avait donnée le pasteur, la porte du débarras voisin.

En apparence, en effet, ce n'était qu'un débarras. Dans un local exigü s'entassait dans le plus grand désordre tout un bric-à-brac ahurissant. J'aperçus un mannequin de couturier, des aspirateurs, des balais, des caisses empilées les unes sur les autres, des chaises perdant leur paille, de vieilles valises éculées, un antique gramophone et même un orgue de barbarie. Dans un espace dégagé, il y avait une chaise isolée. C'est sans doute là que devait s'asseoir la punie pendant qu'on l'enfermait dans le noir. La chaise tournait le dos à la cloison qui se trouvait derrière la bibliothèque du pasteur. Un rideau, ou plutôt une sorte de tapisserie ancienne, tapissait le mur du cagibi à cet endroit.

Je voulus éclairer le débarras, mais j'eus beau actionner l'interrupteur, je n'y parvins pas. A la lumière qui venait du couloir, je constatai alors qu'on avait retiré l'ampoule de la douille qui pendait à un fil. Je posai le globe terrestre à mes pieds et j'allai retirer celle des W.-C. qui se trouvaient juste en face, de l'autre côté du couloir. Cela me donna une idée ; songeant aux filles du pasteur qui auraient pu s'étonner de ma longue absence, je tirai la chasse d'eau, laissant la porte ouverte pour qu'elles l'entendent bien. Puis je courus visser l'ampoule à la douille du débarras.

Dès qu'il fut éclairé, je pus voir que la tapisserie murale représentait dans un style faussement naïf une scène édifiante tirée de la Bible, à grand renfort d'anges fessus batifolant dans un ciel d'un bleu criard orné de nimbus et de cumulus roses. Cette tapisserie pendait comme un rideau à une sorte de tringle et, pour plus de précaution, on en avait cloué les bords sur le chambranle de l'ancienne porte qu'elle obturait. Mais le temps avait fait son œuvre, ainsi que l'humidité qui montait de la cave par endroits, l'étoffe était pourrie et les clous qui la maintenait avaient rouillé. Je pus sans peine décoller du mur une partie de cet écran. Et je vis alors les livres du second rayon, juste derrière, sans aucune autre protection que cette étoffe à demi pourrie.

Voilà donc pourquoi le pasteur ne voulait pas qu'on fasse la lumière dans le cabinet noir ! Les punies auraient pu faire la découverte que je venais de faire et trouver un de ces livres défendus. Je remis tant bien que mal les trous de l'étoffe autour des clous, retirai l'ampoule que j'allai remettre en place et donnai un tour de clef.

Sur le moment, je n'accordai pas trop d'importance à ma découverte. Dans la salle d'étude, en faisant répéter leur leçon de géographie à mes élèves, la seule pensée qui me vint fut que je pourrais à loisir, puisque j'avais la clef du cabinet noir, emprunter à son insu les ouvrages licencieux du pasteur Aloysius. Il y en avait certainement quelques-uns qui étaient écrits en anglais.

J'ai toujours eu l'esprit de l'escalier. C'est seulement le soir, chez moi, alors que je racontais mes découvertes à mon mari qui m'écoutait d'une oreille distraite que je me souvins de ce que m'avaient dit les filles du pasteur. Et de ces fameuses pécheresses brûlant en enfer, dont les rires énervés, les pleurs, les gémissements accompagnés de coups de fouet les terrorisaient tant. Comme je l'avais pensé alors, ce n'était pas de l'enfer que venaient ces bruits, mais du bureau du pasteur Aloysius.

Ce fameux bureau où il recevait chaque après-midi ses paroissiennes. Que se passait-il donc, là-dedans, pour qu'on y fasse de tels bruits ? Ces pensées me tinrent longtemps éveillée près de mon mari endormi...

CHAPITRE III

PUNITION D'UNE JEUNE FILLE MAL ELEVÉE

(Journal intime de Cécilia)

Une semaine passa sans que j'aie la possibilité de retourner dans le cabinet noir. Tous les après-midi le pasteur donnait ses consultations. Il s'enfermait dans son bureau avec ses visiteuses pendant de longues heures et, quand elles en ressortaient, je les entendais passer dans le couloir à pas pressés, comme si elles avaient hâte de fuir cette maison. Parfois, pendant que mes élèves s'échinaient au piano sur un morceau à quatre mains, et que j'étais sûre d'échapper ainsi à leur curiosité, j'allais soulever le rideau de la fenêtre et j'en apercevais une qui traversait furtivement le jardin.

Je fus frappée par le fait que la grande majorité de ces paroissiennes étaient des femmes fort élégamment mises et qu'elles appartenaient presque toutes à la classe aisée. Il se dégageait d'elles, pour autant que je pusse en juger par ces aperçus rapides, quelque chose de mondain, voire une certaine frivolité, qui faisait qu'on se serait davantage attendu à les voir fréquenter les salons de thé ou les bars chics que le bureau d'un pasteur. Cette bizarrerie ne laissait pas de piquer ma curiosité et je me creusais en vain la cervelle afin de trouver un subterfuge qui m'aurait permis d'aller dans le cabinet noir pendant la visite d'une de ces femmes.

Mais pour cela, il aurait fallu que je laisse mes élèves seules et ce n'était pas possible, ma consigne étant de ne pas les quitter un seul instant. Je l'ai dit, c'est en général l'après-midi qu'avaient lieu ces entrevues ; quand venait l'heure de libérer mes élèves, vers cinq heures du soir, il y avait déjà un bon moment que la dernière visiteuse avait quitté les lieux. Quant au pasteur, je l'apercevais parfois occupé à écrire dans son bureau, dont la porte était maintenant ouverte ; ou

bien, si le temps le permettait, il se promenait dans les allées du jardin, un livre à la main. A ces occasions, nous échangeions de brèves politesses, et je sentais le doute m'êtreindre. Ce petit homme sec et sévère, comment imaginer qu'il pût se permettre le moindre geste déplacé avec ses belles visiteuses ? Il semblait si froid, si compassé et, pour tout dire, si asexué, que la chose paraissait impensable.

Ce fut tout à fait par hasard que j'eus l'occasion de découvrir qu'il n'en était rien, et qu'en dépit des apparences, le pasteur Aloysius n'était pas aussi insensible aux choses de la chair qu'il en donnait l'impression. Cela se passa un vendredi, je m'en souviens fort bien. C'était le dernier jour de la semaine pour moi, car le samedi, mes élèves allaient généralement passer la journée chez leur grand-mère, dans une campagne voisine et, leurs parents les y rejoignaient le dimanche après-midi, après le sermon du pasteur.

Ce vendredi, donc, pour une raison que j'ai oubliée, je m'étais attardée dans la salle d'étude après que Bethsabée et Deborah l'eurent quittée pour aller prendre leur goûter à la cuisine ; sans doute avais-je quelque correction à faire, ou peut-être une lettre à écrire, bref, quand je sortis je fus frappée par le silence qui régnait dans cette partie de la maison. Machinalement, en passant devant le bureau du pasteur, j'y jetai un coup d'œil. Il était vide. La brise du soir, entrant par la fenêtre entrouverte, gonflait les rideaux de mousseline ; sans doute avait-on ouvert pour aérer le bureau où flottait encore un épais nuage de fumée bleuâtre, ainsi que de lourds relents d'un parfum de femme très sucré. Je me fis la réflexion que le pasteur avait dû recevoir une grosse fumeuse et qu'il éprouvait le besoin de s'aérer. En effet, par la fenêtre, je pus l'entrevoir qui remontait une allée du jardin, les mains derrière le dos.

Quelle mouche me piqua, je l'ignore encore, mais j'entrai alors dans le bureau et j'y restai un moment, immobile, à m'imprégner de l'odeur de tabac et du parfum qui flottait dans la pénombre. J'avais les mains glacées et comme un vertige dans la poitrine. Le crépuscule était déjà avancé, on y voyait à peine. C'est pourquoi je ne pris pas garde, tout d'abord, à la tache blanche que je discernais vaguement sur le sous-main du bureau. J'ai cru qu'il s'agissait d'un bout de papier quelconque, une feuille volante sur laquelle le pasteur avait jeté quelques notes, au cours de son entretien. Cependant, mes yeux s'habituèrent à la pénombre et je pus alors constater mon erreur. Un cri faillit m'échapper. Je m'approchai vivement pour prendre le triangle d'étoffe. C'était du satin, un satin très doux, très soyeux, que je froissai nerveusement dans ma main. Eh oui, c'était bien une culotte de femme que je tenais là ; une culotte extrêmement raffinée, bordée

de dentelles, qui aurait fait verdier de jalousie la coquette Bethsabée. Je la portai à mes narines ; le lourd parfum sucré qui s'en échappa me retira mes derniers doutes ; il s'agissait bien de la culotte de la visiteuse... Mon cœur s'emballa. Pourquoi diable l'avait-elle donc ôtée ?

J'étais là, plongée dans mes pensées, quand j'entendis grincer le portail du jardin.

— Ah, te voilà enfin, fit la voix du pasteur, derrière la fenêtre. J'ai failli attendre...

— Mais vous aviez dit six heures, monsieur le pasteur. Et il n'est que cinq heures et demie... je suis en avance, au contraire.

C'était la voix d'une très jeune fille, une voix minaudante, maniérée même, avec quelque chose de craintif.

— Ne discute pas, rétorqua le pasteur. Tu sais que je n'aime pas ça !

— Excusez-moi, monsieur.

Cette fois, la voix reflétait la terreur la plus vive.

— Tu sais que cela me contrarie quand tu ergotes. Et que je deviens méchant quand je suis contrarié.

— Je vous en prie, monsieur, je ne le ferai plus, implora la voix juvénile. (Elle ne minaudait plus du tout.) Mais s'il vous plaît, ne soyez pas trop méchant, cette fois...

Il y eut un bref silence, puis le pasteur se mit à rire à voix basse.

— Regardez-moi cette coquette, fit-il, comme elle s'est maquillée, comme elle s'est faite belle... pour venir recevoir les secours de la religion. Tu ne changeras jamais, Darling...

Darling ! Ainsi c'était elle... Cette adolescente aux formes précoces dont la réputation scandaleuse avait fait le tour de la ville. J'avais eu l'occasion de l'apercevoir, dans le collège qu'elle fréquentait, au cours d'un remplacement de brève durée que j'y avais effectué. Le bruit courait, en ville, qu'elle avait déjà des amants. Et pas seulement des collégiens de son âge, mais des hommes mariés. Je ne prenais pas ces racontars sordides pour argent comptant car, dans une petite ville

comme la nôtre, on a tôt fait de vous tailler une réputation de putain pour peu que vous soyez un peu coquette ; pourtant, il n'y a pas de fumée sans feu... Et il émanait de cette fille une telle aura de sensualité perverse que peut-être, pour une fois, les mauvaises langues n'avaient pas trop exagéré.

Cela rendait d'autant plus surprenante sa visite tardive chez le pasteur et la bizarre intimité que semblait révéler le ton badin de leur conversation.

— Je sais que vous préférez quand je suis très jolie, murmura Darling, en reprenant une voix sucrée.

— C'est donc pour moi que tu as fait ces efforts de toilette ? Tu m'en vois très flatté... Serait-ce que tu en as lourd sur la conscience et que tu cherches à l'avance à m'amadouer ?

— Voyons, monsieur le pasteur... ce n'est pas gentil de dire des choses pareilles...

Leur conversation n'était plus qu'un chuchotement, mais comme ils se trouvaient dans l'allée, juste contre la fenêtre, j'entendais distinctement tout ce qu'ils disaient.

— File dans mon bureau et attends-moi. Je vais prévenir ma femme que je serai en retard pour le souper. Quelque chose me dit que nous allons avoir une très longue conversation. Quand dois-tu rentrer chez toi ?

— J'ai dit à mon grand-père que j'allais au cinéma avec une amie. Je peux rester jusqu'à minuit, si vous le voulez...

Il y avait indubitablement quelque chose de prometteur et de sensuellement coquet dans sa voix.

— Va t'installer, dit le pasteur, d'un ton radouci. Et ferme les fenêtres, Je pense que la fumée est sortie, maintenant. Notre voisine, Mme Mac Manus, est passée me voir pour me parler de sa fille Martha, qui l'inquiète beaucoup. Et elle fume comme un pompier...

Ainsi, c'était la culotte de Mme Mac Manus que je tenais entre mes doigts. Je me souvenais très bien d'avoir aperçu en ville la voisine du pasteur, une personne altière, épouse d'un riche avocat, fille elle-même d'un sénateur... Une très jolie créole, à la peau blanche et aux grands yeux noirs très liquides, qui semblait sortir d'un roman de Margaret Mitchell et donnait l'impression de marcher sur un nuage...

Pas du tout le genre de femme qu'on imagine oublier ses culottes chez un pasteur !

— Tu pourras vérifier une dernière fois tes devoirs, dit ce dernier. J'espère pour toi qu'il y a moins de fautes que la dernière fois.

— J'ai fait tout mon possible, monsieur. Je vous assure. Je me suis vraiment appliquée, cette fois !

— Nous verrons ça. A propos, madame Mac Manus a oublié quelque chose. C'est sur mon bureau. Tu n'as qu'à l'essayer, et si elle te va, garde-la. Je t'en fais cadeau.

— Oh merci, monsieur le pasteur. Merci beaucoup. La dernière était vraiment superbe !

— Ne me remercie pas, petite idiote. Tu sais que tout se paie, dans la vie... file, maintenant. Ouste !

Oublié quelque chose... sur le bureau... S'agissait-il de la culotte que je tenais ? Je la lâchai comme si elle me brûlait les doigts et me précipitai dans le couloir. Trop tard... J'entendis s'ouvrir la porte qui donnait sur le jardin, à l'arrière. Je n'aurais jamais le temps de remonter le couloir pour atteindre l'entrée principale. Il ne me restait qu'une solution. Sans réfléchir, j'introduisis la clef que m'avait donnée le pasteur dans la serrure du cabinet noir, et je m'y engouffrai. A peine venais-je de rabattre la porte sur moi que j'entendis l'arrivante fredonner dans le couloir. Je me fis machinalement la réflexion qu'elle paraissait beaucoup moins effrayée que dans le jardin, mais j'avais d'autres sujets de préoccupation.

Mon cœur battait avec violence. Je m'étais bel et bien prise au piège moi-même. Bouclée dans ce cabinet noir, je risquais d'y moisir un bon moment... Si je ne rentrais pas chez moi, mon mari allait s'inquiéter. Il serait capable de téléphoner chez le pasteur... A cette idée, mon sang se glaça dans mes veines. Je fis mentalement une prière pour qu'il soit retenu à la clinique, comme cela lui arrivait presque un soir sur deux, car les médecins plus anciens se déchargeaient volontiers sur lui des corvées du dernier moment. Je m'efforçai de ne plus y penser et je cherchai à m'orienter dans le noir, à tâtons. Il ne fallait surtout pas faire de bruit, car la nuit était tombée et la maison était beaucoup plus silencieuse qu'en plein jour, les filles se trouvant de l'autre côté. Pour mon compte, je percevais nettement tous les bruits qui me parvenaient du bureau voisin. Ils m'arrivaient distinctement, à peine atténués par la double rangée de livres qui

comblaient l'ancienne porte transformée en bibliothèque.

C'est ainsi que je pus entendre ma voisine fermer la fenêtre et tirer les rideaux. Puis elle actionna l'interrupteur pour éclairer le bureau. La bibliothèque qui nous séparait ne formait pas un écran impénétrable. Entre le sommet des livres qui garnissaient les étagères et les planches de celles du dessus filtraient de minces liserés de lumière qui formaient une dizaine de zébrures horizontales derrière la tapisserie. Cette vague luminosité n'était pas suffisante pour y voir, mais elle m'aida à m'orienter. Je pus ainsi trouver la chaise de la punie que je déplaçai sans bruit. L'ayant placée devant le rideau, je montai dessus et, à tâtons, retenant mon souffle, je cherchai les clous rouillés pour dégager l'étoffe. Je rabattis ainsi sur le côté, la faisant glisser sur sa tringle, une bonne moitié de la tenture. Maintenant, je voyais distinctement les rangées de livres étagées devant moi, séparées par des rayures lumineuses. Avec des précautions inouïes, j'en dégageai un, puis un deuxième que je descendis poser à terre, sous la chaise.

Juchée à nouveau sur mon perchoir, je me retrouvai en face d'une sorte de créneau. Les livres que j'avais retirés se trouvaient sur l'étagère la plus élevée. Les gros volumes de l'encyclopédie n'occupaient que les étagères du bas de la bibliothèque ; en haut, les volumes avaient des dimensions nettement plus réduites et laissaient en conséquence au-dessus d'eux un espace vide horizontal suffisant pour me permettre de voir en plongée tout ce qui se passait dans le bureau. Debout sur ma chaise, je surplombais en effet, du sommet de la bibliothèque, le dossier du fauteuil du pasteur.

C'est ainsi que je pus voir Darling, blonde adolescente très maquillée, revêtue d'une jolie robe de cotonnade rose ornée de volants qui moulait de façon indécente son opulente poitrine, se pencher sur le bureau pour y prendre la culotte de Mme Mac Manus. Elle la déploya aussitôt devant elle et un sourire cupide se forma sur sa bouche charnue.

— Elle a dû coûter une fortune ! Cela vient de chez Maggy ! De la soie naturelle !

Elle parlait toute seule, en palpant doucement la fine étoffe soyeuse entre le pouce et l'index.

— Comme c'est doux !

Elle porta, comme je l'avais fait, le sous-vêtement à ses narines et le huma à l'entrecuisse. Ses yeux prirent alors une expression

vicieuse et elle se mit à rire tout bas. Ensuite, elle se recula et retroussa sa robe étroite au-dessus de ses hanches. Elle était si serrée que l'étoffe forma un gros bourrelet circulaire qui la boudina. Elle se tenait de profil en se retroussant et j'eus un coup au cœur en voyant qu'elle n'avait pas de culotte. Ses hanches étaient plutôt larges pour une fille si jeune, et l'ampleur de ses fesses évoquait déjà la matrone qu'elle serait un jour. Un de ces culs généreux dont l'importance a quelque chose de provocant. Mon émotion fut encore plus forte quand elle pivota sur elle-même pour me faire face, levant une jambe pour enfiler la culotte. Le temps qu'elle y introduise cette jambe, puis la seconde, j'eus tout loisir de vérifier que son sexe était entièrement épilé.

C'était un gros sexe lippu, aux lèvres bien séparées, avec d'épaisses nymphes qui débordaient de la fente. L'épilation semblait assez récente, car les bords de la crevasse verticale étaient beaucoup plus rouges que la muqueuse interne, comme s'ils étaient encore enflammés. Je ne sais, pour mon compte, rien de plus scandaleux qu'un sexe de femme adulte entièrement dépourvu de poils ; il y a dans cette calvitie intentionnelle des arrière-pensées si volontairement obscènes, un tel aveu d'exhibitionnisme, que cela me fait suffoquer chaque fois... En général, ce sont des femmes qui ont dépassé la trentaine et qui sont déjà passées de main en main, qui ont déjà connu toutes sortes d'expériences, qui recourent à ce procédé pour allumer la salacité de leurs amants... Qu'une fille aussi jeune que Darling, à peine une adolescente, qui n'était elle-même peu d'années auparavant qu'une gamine imberbe en soit déjà à ce degré de dépravation en disait long. De même que les attitudes qu'elle prit ensuite, toujours troussée, pour s'admirer dans le reflet de la vitre, en tirant la culotte bien fort, pour la faire entrer entre ses fesses et bien mouler son sexe chauve.

Ses joues étaient roses, son œil luisait, elle entrouvrait la bouche. Visiblement, elle ne se lassait pas de s'admirer, en proie au narcissisme le plus ingénu. Mais le bruit d'une porte, dans le fond de la maison, l'arracha à sa contemplation. Son visage changea avec une versatilité étonnante. Elle parut vieillir, s'enlaidir, en un instant. Elle rabassa sa robe en se contorsionnant et ouvrit fébrilement le cartable qu'elle avait posé sur le bureau. Une expression fausse et craintive se peignait maintenant sur ses traits.

— Pourvu qu'il ne soit pas trop vache... entendis-je.

S'emparant d'une chaise, elle s'assit dessus, en face du bureau, et s'absorba dans la lecture d'un gros cahier qu'elle avait tiré de son cartable. Dans son dos, sans bruit, je vis s'ouvrir avec lenteur la porte

du couloir. Sans doute l'entendit-elle, car elle se raidit de façon presque imperceptible. Une grimace sournoise crispa son joli visage poupin et elle croisa les jambes de façon à faire remonter très haut sa robe ornée de volants.

Derrière elle apparut alors le visage sévère du pasteur. Il s'était changé, pour l'occasion, et je fus sidérée de voir qu'il n'était plus vêtu que d'une longue chemise de nuit qui lui descendait jusqu'aux chevilles. Ses pieds étaient enfilés dans de grosses pantoufles. Au-dessus de l'étoffe blanche de son vêtement de nuit, son visage avait pris une teinte grisâtre, et une grimace cruelle déformait ses lèvres minces. Il observa longuement le dos de la jeune fille qui se tenait aussi raide qu'une statue, les cuisses dénudées, son cahier à la main.

— Comme elle étudie bien, ricana-t-il. Ou plutôt, comme elle paraît bien étudier... cette sale petite sournoise...

Une expression apeurée passa dans les yeux de Darling et elle sursauta d'une façon exagérée, comme une mauvaise comédienne.

— Vous étiez là, monsieur le pasteur ? fit-elle d'un ton atrocement faux. Que vous m'avez fait peur !

— Tu ne m'avais pas entendu, bien sûr, fit fielleusement le pasteur, en refermant la porte. Ce n'est pas parce que tu savais que j'arrivais que tu as croisé les jambes d'une façon aussi indécente... N'as-tu pas honte de montrer ainsi tes cuisses ?

Embarrassée, la jeune fille fit mine de vouloir tirer sa robe sur ses genoux.

— Non, mademoiselle. Vous avez voulu les montrer, montrez-les, fit le pasteur en arrivant à sa hauteur.

En voyant dans quelle tenue il était, Darling resta bouche bée.

— Tu admires ma tenue ? ricana-t-il. Que veux-tu, j'appartiens à l'ancienne école. Je laisse les pyjamas aux gens qui aiment ça. Moi, je m'en tiens à la chemise de nuit, comme mes parents. Ce n'est peut-être pas très esthétique, mais c'est plus hygiénique.

Tout en parlant ainsi, il était venu se placer devant Darling, entre elle et le bureau. Il s'assit à demi sur le meuble. Ses yeux dévoraient les cuisses nues qui dépassaient de sa robe.

— J'ai menti à ma femme à cause de toi, marmonna-t-il. Je lui

ai dis que j'allais me coucher.

— Ici ? fit Darling, suffoquée.

— Cela te surprend ? Il m'arrive de dormir sur ce canapé quand j'ai du travail à faire la nuit. Nous serons tranquilles. Personne ne viendra nous déranger. Ma femme sait que j'ai besoin de concentration et de silence quand je dors dans mon bureau.

Il y eut un long silence. Le pasteur, en chemise, et la jeune fille, assise sur sa chaise, le dos droit, son cahier à la main, se contemplaient. Les joues de Darling étaient devenues toutes rouges et je pus voir que ses narines frémissaient. Elle paraissait guetter, sur le qui-vive, une attaque qui viendrait inévitablement du côté où elle ne l'attendait pas. Du moins est-ce la réflexion que je me fis en la regardant. Quant au pasteur, dont je ne voyais que la nuque, il paraissait bien décidé à la laisser cuire dans son jus.

Il s'écoula ainsi plusieurs longues minutes, et la tension devenait insupportable. J'eus l'impression que la jeune fille était sur le point d'éclater en sanglots ou de se mettre à hurler, en proie à une crise de nerfs. Sa bouche, en effet, s'était crispée, et ses yeux allaient et venaient, comme ceux d'une bête affolée.

— Ainsi, reprit enfin le pasteur, tu aimes montrer tes cuisses, vilaine coquette.

— Je ne savais pas que vous étiez là, je vous assure, mentit-elle avec effronterie.

Maintenant que les hostilités étaient engagées, elle paraissait moins terrorisée. Je la vis se lécher les lèvres, les yeux fixés sur ceux du pasteur, non sans une certaine coquetterie provocante.

— Mais en ce moment, dit le pasteur, avec une douceur dangereuse, je suis là, et tu les montres toujours.

Elle ouvrit la bouche pour répondre que c'était lui qui le lui avait ordonné, mais elle se ravisa, comme si elle craignait qu'il y eût un piège dans cette réponse, et elle se contenta de baisser la tête, d'une façon boudeuse, et de regarder le pasteur par-dessous, entre les mèches de ses cheveux.

— Bien sûr, tu vas me dire que c'est moi qui t'ai ordonné de rester ainsi, fit le pasteur. N'est-ce pas ce que tu allais dire ?

Pas de réponse, un vague haussement d'épaule. Ce jeu de scène signifiait que, de toute façon, les jeux étaient faits d'avance, et que quoique la jeune fille pût objecter pour sa défense, elle aurait tort. Les dés étaient pipés.

Mais que la partie fût jouée d'avance ne la rendait pas moins attrayante pour le pasteur. Et peut-être même pour sa jeune victime.

— Donc, fit-il, comme s'il poursuivait un raisonnement, si j'ai bien compris ta tournure d'esprit... dès qu'un homme te demande de montrer tes cuisses, tu les lui montres ?

A nouveau, l'adolescente ouvrit la bouche pour répondre, puis la referma en haussant les épaules, vaincue d'avance par l'inutilité de ses efforts. Sa lèvre supérieure s'était mise à trembler d'une façon spasmodique et ses doigts étaient crispés sur la couverture de son gros cahier.

— Tu ne dis rien ? Cela veut donc dire que j'ai raison ? Nous allons bien le voir... Pose ce cahier.

Darling obéit instantanément et posa le cahier sur le bureau.

— Maintenant, prends entre le pouce et l'index le dernier volant de ta robe, celui qui se trouve tout en bas.

Elles s'exécuta, les joues cramoisies, les yeux fixés sur le pasteur. Elle savait très bien ce qu'on allait exiger d'elle ensuite, visiblement ce ne serait pas la première fois, même si les circonstances de ce jeu pervers n'étaient jamais les mêmes.

— Relève ta robe pour me montrer tes cuisses, dit le pasteur d'une voix douce. Relève-la très lentement... et ne t'arrête que quand je le dirai.

La jeune fille se mordit la lèvre et commença à dévoiler le haut de ses cuisses dodues. La chair apparaissait progressivement... Captivée par le spectacle, j'avais la gorge si serrée que je ne parvenais plus à avaler ma salive. Je la sentais emplir ma bouche d'une eau fade qui m'écoeurait. Sans m'en rendre compte, je serrais les cuisses de toutes mes forces, comme si c'était les miennes que Darling exhibait. J'éprouvais de la haine contre le pasteur, une haine viscérale, comment pouvait-on contraindre une femme, à plus forte raison une jeune fille, à s'humilier de la sorte ?

La robe était parvenue tout au sommet des cuisses. Comme

aucun ordre ne venait, elle continua à la soulever. Au-dessus des cuisses croisées, on vit alors paraître un morceau d'étoffe blanche de la culotte qu'elle venait d'enfiler.

— Comme elle est obéissante, ironisa le pasteur. Un monsieur lui demande de montrer ses cuisses, et elle montre sa culotte. Je suis sûr qu'elle en montrerait bien davantage si on le lui demandait. Pas vrai ?

N'obtenant pas de réponse, le pasteur gloussa.

— Qui ne dit mot consent... Ecartez les cuisses, mademoiselle, que je vérifie si cette culotte dont je vous ai fait cadeau offre un rempart suffisant à votre pudeur.

Comme à contrecœur, la jeune fille décroisa les cuisses et les écarta, tout en achevant de trousse sa robe au-dessus de son nombril, dévoilant ainsi le triangle de satin blanc qui moulait son sexe renflé. Le pasteur consentit alors à ôter ses fesses de son bureau et s'accroupit devant la jeune fille pour inspecter minutieusement son entre cuisse.

— On dirait bien qu'elle cache tout ce qu'il faut cacher, murmura-t-il d'une voix déçue. On ne voit même pas les poils à travers, comme à madame Mac Manus !

— Mais... monsieur le pasteur ! Vous m'avez dit vous-même... la dernière fois...

Affolée, la jeune fille semblait au bord des larmes. Le pasteur grogna interrogativement.

— Qu'est-ce que j'ai dit ? Je dis tant de choses... à tant de personnes !

— Que c'était indécent ! Pour une fille aussi jeune que moi... encore une enfant, disiez-vous... de garder tous ces poils... que c'était bon pour une femme adulte !

— J'ai dit ça, moi ? C'est bien possible... Mais alors, si je comprends bien, tu t'es rasée ?

— Oui, monsieur... j'ai cru bien faire...

— Eh bien, c'est parfait. Fais voir le résultat.

— Vous voulez que je retire ma culotte devant vous ? fit

Darling d'une voix à nouveau exagérément pudique.

Ce jeu-là, visiblement, elle y avait déjà participé, elle se retrouvait en terrain connu. Le pasteur, jouant la comédie lui aussi, fit mine d'hésiter.

— Non, bien sûr, je ne peux exiger une telle chose d'une jeune fille comme toi ; ce serait inconvenant... Peut-être pourrais-tu te contenter de l'écarter, sur le côté, juste pour me montrer les endroits où tu as rasé tes poils... ainsi les convenances seraient sauvées.

— Comme ça, monsieur ? fit coquettement Darling, et du bout des doigts elle déplaça de côté la partie frontale de son slip, découvrant une lèvre imberbe de son con.

Comme le pasteur se contentait de se pencher, je vis palpiter les narines de la jeune fille.

— Un petit peu plus, peut-être ? suggéra-t-elle.

Et elle déplaça le slip d'un bon centimètre, révélant la fente verticale du con. Le calice de la vulve béait à demi, révélant la muqueuse luisante qui évoquait la pulpe d'une pastèque. Une nymphe humide dépassait. Achevant d'éclore, cette langue de chair dégagea du calice comme le pétale d'une grosse fleur en train de se dérouler.

D'une main tremblante, le pasteur la saisit et tira dessus comme pour éprouver son élasticité. Pendant qu'il faisait cela, Darling, poussant sa culotte de côté, achevait de découvrir son con, écartant les cuisses pour ouvrir sa fente. L'autre nymphe émergea à son tour. Tirant dessus de l'autre main, le pasteur dégagea la pointe dardée du clitoris.

Sans lâcher les nymphes, il frôla du pouce le petit bourgeon de chair, arrachant un bref soupir à la jeune fille.

— Donc, si ma mémoire est bonne, fit-il, c'était plein de poils, là-dedans, la dernière fois que tu es venue ?

— Pas dedans, monsieur. Autour... Ici... et là...

Pour mieux le lui montrer, elle posa ses talons sur le bord de la chaise, et souleva ses fesses. Sous l'écusson déployé d'où coulait un mince filet de mouille, elle exhiba la tache marron de l'anus. Ses doigts effleurèrent les bords des grandes lèvres et les pourtours de la pastille anale, pour indiquer les régions anciennement velues. Comme

sans y penser, le pasteur, tout en suivant les explications de Darling, avait fourré ses pouces dans le vagin et tirait de chaque côté. Le trou s'arrondit comme une bouche. Il put lorgner dedans à son aise.

Enfilant son index tout au fond, il le fit aller et venir après l'avoir recourbé, comme s'il recherchait quelque chose.

— Je vérifie si tu n'en as pas oublié un dedans !

La voix de la jeune fille ne tremblait pas moins que la sienne quand elle lui répondit.

— Voyons... il n'y en avait pas, dedans ! Ils poussent seulement dehors.

Deux doigts du pasteur étaient maintenant logés tout au fond de son con. Il les retira lentement, tout luisants de mucosité vaginale.

— Et derrière non plus, haleta Darling, le sang au visage, il n'y en avait pas, dedans. Vous pouvez vérifier si vous croyez que je mens !

— Non, non, je te crois sur parole, dit le pasteur, en effleurant de l'ongle le pourtour crispé de l'anüs.

Aussitôt, par une sorte de réflexe, Darling poussa du dedans pour ouvrir son anus et un anneau rose se forma entre ses fesses.

— Il vaut mieux vérifier, pour être bien sûr... implora-t-elle, on ne sait jamais.

— Tu crois ?

Faisant mine de ne pas remarquer que la jeune fille se caressait le clitoris, le pasteur posa l'extrémité de son index au centre de l'anüs déployé.

— Oui... râla Darling, dont le doigt s'agitait de plus en plus. Ouiiii... vérifiez bien... rhâââ...

Les yeux exorbités, le pasteur regarda l'anüs marron avaler son index. Lorsqu'il y eut disparu, la jeune fille se renversa sur le dossier de la chaise, et poussa un long râle en pinçant de toutes ses forces la languette raidie de son clitoris. Un jet minuscule de liquide transparent s'échappa avec force du sommet de son con et vint frapper le visage du pasteur. C'était comme une infime éjaculation arrachée par le spasme de l'orgasme. Très rares sont les femmes qui manifestent

leur plaisir de cette façon, et la chose n'est pas toujours visible. Il faut que l'émotion qu'elles éprouvent soit vraiment extraordinaire, et la dépense d'énergie qui en résulte les laisse ensuite accablées, pantelantes, épuisées, littéralement vidées. Un peu comme si elles avaient joui à la façon d'un homme qui vient de juter.

Ce phénomène ne parut pas surprendre le pasteur outre mesure, il se contenta d'essuyer pensivement sa joue du dos de sa main. Se relevant, il saisit à bras le corps la jeune fille qui semblait évanouie et la déposa sur le canapé. Il l'y étendit, et, pudiquement, rabaissa sa robe après avoir remis sa culotte en place. Puis il s'installa derrière son bureau, et ouvrit le cahier de Darling pour corriger ses devoirs. Pendant un long moment, je n'entendis plus que le grincement de sa plume et le souffle paisible de la fille endormie.

CHAPITRE IV

LES SECOURS DE LA RELIGION

(Journal intime de Cécilia)

Il s'écoula ainsi un bon quart d'heure. Vous devez mesurer à quel point ma situation était malcommode, juchée sur cette chaise, dans le noir, et craignant de faire le moindre mouvement qui pût trahir ma présence, maintenant que dans le bureau régnait le plus profond silence. J'étais si crispée qu'une courbature me raidissait le dos et que mes jambes tremblaient. Je n'osais cependant pas descendre de ma chaise de peur qu'elle ne grince. Et puis, qu'aurais-je fait, une fois descendue ? Impossible d'ouvrir la porte sans qu'on m'entende. Rester assise dans le noir, comme une punie, sans rien voir ? Merci bien.

D'autant plus que quelque chose dans l'attitude du pasteur m'avertissait qu'il n'allait pas en rester là. Aussi, m'armant de patience, m'efforçais-je de discipliner ma respiration et de détendre mes muscles raidis, en m'appuyant tantôt sur une jambe, tantôt sur l'autre. Cela faisait gémir doucement mon perchoir, mais le pasteur ne paraissait pas y prendre garde, dans une maison, la nuit, le bois travaille, il y a toujours un meuble qui craque. Aloysius Bergman continuait à couvrir d'annotations rageuses les marges du cahier, comme un professeur qui corrige les devoirs d'un élève, sans prêter attention aux menus bruits qui lui arrivaient du cabinet noir.

La crainte d'attirer son attention m'occupait à un tel point l'esprit que je ne m'aperçus pas que Darling s'était réveillée. Ou si vous préférez, qu'elle était sortie de l'espèce de léthargie dans laquelle l'orgasme l'avait plongée. Soudain, levant les yeux, je la vis poser les pieds à terre. Assise sur le canapé, elle observait craintivement le pasteur griffonner sur son cahier. Je fus sidérée par sa métamorphose.

Elle semblait avoir complètement oublié ce qui venait de se passer. Se rongant l'ongle du pouce, ce n'était plus qu'une élève sur des charbons ardents, dans l'attente du verdict de son professeur.

— Vous n'arrêtez pas d'écrire, monsieur, s'inquiéta-t-elle. J'ai donc fait beaucoup de fautes ?

— Beaucoup ? Le mot est faible. Tu en as tellement fait qu'il serait plus facile de souligner les passages où il n'y en a pas. J'en viens à me demander si tu ne l'as pas fait exprès pour te faire punir.

— N'allez surtout pas croire ça, monsieur ! balbutia l'adolescente. J'ai vraiment fait de mon mieux.

— Eh bien, c'est raté, mademoiselle ! fit le pasteur, en refermant le cahier. A croire que l'émotion que vous éprouviez en me racontant ces souvenirs vous est montée à la tête... ou ailleurs.

La jeune fille se mordit la lèvre.

— C'est vrai que ça me gênait beaucoup, monsieur, de raconter ces choses par écrit. Surtout, l'idée que vous alliez les lire.

— Est-ce pour cette raison que tu les décris d'une façon si sommaire ? Ne t'avais-je pas demandé de *tout me dire* ?

— Mais je vous ai tout dit, monsieur, je vous le jure ; c'est vraiment comme ça que ça s'est passé. Je ne vous ai rien caché ! Pas même mes pensées les plus intimes... j'en étais malade, en les écrivant pour vous.

— Peut-être m'as-tu tout dit, en effet, mais d'une façon si sommaire que c'est comme si tu ne disais rien. Mettons les choses au point, tu veux ? Que t'avais-je demandé, pour cette rédaction ?

— De vous raconter un de mes souvenirs les plus déplaisants... Celui du jour où ma virginité me fut ravie.

— Exact, mademoiselle.

— N'est-ce pas ce que j'ai fait ?

— Pas vraiment. Je trouve que ton récit présente de nombreuses lacunes, et comme par hasard, dans les moments les plus cruciaux.

Les joues de la jeune fille rougissaient progressivement ; tout en

grignotant son pouce, elle lança un regard furieux à son tourmenteur.

— Vous ne pouvez quand même pas exiger de moi... que je vous donne des détails blessants pour ma pudeur ?

— Et pourquoi non ? N'es-tu pas venue ici pour chercher les secours de la religion ? Ne suis-je pas le représentant de Dieu ? Il ne s'agit pas simplement de faire des phrases correctes, il faut me laisser entrer dans ton âme. Et si tu es gênée par ce que tu écris, c'est bon signe. C'est la preuve que c'est de ça, justement, dont il faut parler. Et longuement. En donnant tous les détails, justement, mademoiselle !

Du plat de la main, le pasteur frappa le cahier et se leva. Peureusement, Darling le regarda traverser le bureau. Il alla ouvrir la porte qui donnait dans le couloir et tendit l'oreille. Il la referma sans bruit, donna un tour de clef, et s'y adossa.

— Par exemple, dit-il, d'une voix rauque, tu me parles beaucoup du temps qu'il faisait ce soir-là. Un temps orageux. Et toi, tu étais énervée, précises-tu. C'est donc dans cet état de nervosité que tu es descendue de chez toi ; tu as traversé la rue, tu es entrée dans le bar de ce sale type, Sam Parson. Il était seul au comptoir. Jusqu'ici nous sommes bien d'accord. Où je ne marche plus, c'est quand tu oses prétendre que tu voulais seulement boire un coca ! Et que c'est lui, alors que tu n'y songeais pas, qui peu à peu, en te parlant d'une certaine façon, t'a inspiré des pensées malsaines.

— C'est pourtant la vérité, monsieur, je vous le jure ! Il faut me croire ! Je n'arrivais pas à dormir... j'avais soif. Voyez-vous, j'allais souvent dans ce bar, il n'y a que la rue à traverser, et Sam me taquinait, mais ça s'arrêtait là. Ce soir, je ne sais ce qui l'a pris, il n'arrêtait pas de me dire des cochonneries.

— Et toi, tu les écoutais ?

— Mais que pouvais-je faire d'autre ? Je vous l'ai dit, l'orage avait éclaté, je n'aurais pu traverser la rue sans recevoir la pluie. Il fallait bien que j'attende une éclaircie.

— Et, en l'attendant, cette éclaircie, pour passer le temps, tu lui as montré tes seins ?

La jeune fille ouvrit la bouche pour protester et resta ainsi, silencieuse. Adossé à la porte, le pasteur se grattait machinalement l'entre-cuisse, à travers sa chemise de nuit. Elle détourna les yeux, gênée. En se grattant, il faisait en effet remonter de plus en plus sa

chemise et l'on pouvait voir ses mollets poilus.

— Vous avez une façon de présenter les choses... bredouilla-t-elle. A vous entendre, on croirait que c'est moi qui l'ai provoqué !

— Lui as-tu montré tes seins, oui ou non ?

— Je lui en ai montré un. J'avais oublié mon porte-monnaie. Je ne pouvais pas payer ma glace.

— Ce n'était donc pas un coca ?

Darling fit une grimace excédée.

— Il m'avait offert une glace, aux frais de la maison. Combien de fois devrais-je vous le répéter ? Et puis, ce salopard a changé d'avis, ça aussi, je l'ai écrit noir sur blanc et il a exigé que je la paye. Si je ne la payais pas, il me menaçait d'aller réclamer l'argent à mon grand-père. Et mon grand-père aurait appris ainsi que je sortais la nuit, pour aller au bar. Il m'aurait punie. Je n'avais pas le choix !

— Tu l'as donc payé en nature. C'est bien ça ? Tu lui as bien montré ton sein en échange de la glace ? Oui ou non ? En lisant ton récit, ce n'est pas clair du tout.

Darling baissa la tête.

— Je le lui ai montré, monsieur. C'est vrai.

— Comment t'y es-tu prise ? Tu écris qu'il y avait deux camionneurs qui consommaient, à une table, derrière toi. Toi, tu étais au bar, si je comprends bien ?

— J'avais enfilé un imperméable par-dessus ma chemise de nuit. Je n'ai eu qu'à ouvrir un peu mon imper... et j'ai...

La jeune fille se tut, les joues rouges. Elle contemplait fixement un point imaginaire, perdue dans ses souvenirs. Au bout d'un moment, elle reprit, d'une voix à peine distincte.

— Sam avait mis du gin dans la glace, monsieur. C'était une glace très sucrée, avec plein de chantilly et je ne m'en suis pas rendu compte en la mangeant. Mais j'étais soûle, monsieur, je vous jure ! Je ne me rendais plus compte de rien !

Des larmes brillaient sur ses yeux.

— Je vous jure que c'est la vérité ! Sans cela, jamais... jamais... Elle hoquetait, à gros sanglots.

— J'étais soûle comme une Polonaise ! Voilà pourquoi ce salopard a pu profiter de moi ! Et comment il a ruiné ma réputation ! Il m'a ravi ma virginité ! Jamais... jamais je ne pourrai épouser un garçon sérieux... Je vais finir comme ma mère !

Les larmes ruisselaient sur son visage. L'émotion me serrait la gorge.

— Je vous en prie, monsieur, aidez-moi supplia-t-elle. Vous aviez dit que vous m'aideriez... au lieu de ça, vous me tourmentez, vous aussi, comme tous les autres. Vous profitez de ma faiblesse pour me faire faire des choses, comme eux. Vous n'êtes pas différent...

La pasteur avait blêmi sous l'accusation. Un tic faisait sautiller sa paupière gauche.

— Peut-être ne suis-je pas différent, murmura-t-il. Peut-être y a-t-il un cochon dans chaque homme. Mais moi, en contrepartie, je peux vraiment t'aider. Grâce à ma protection, tu pourras échapper au sort qui te menace. Ce Sam Parson, en échange de ses sales caresses, te propose le trottoir. Moi, je peux te retirer de ses griffes. J'ai des relations bien placées. On saura vite remettre à la raison ce sale individu. Et toi, tu pourras faire un bon mariage, plus tard. Grâce à ma protection, tu perdras ta réputation de fille facile. On dira si le pasteur Bergman, qui est si sévère sur le chapitre de la moralité, accepte de se porter garant de cette jeune fille, c'est que les cancans qui courent sur elle sont mensongers. Certes...

Le pasteur se grattait si énergiquement l'entre-cuisse qu'on voyait maintenant ses genoux. Il avait empoigné ses parties sexuelles, à travers la chemise de nuit, et semblait les broyer dans sa main.

— ... certes, poursuivit-il, sans doute cette jeune fille a-t-elle quelques peccadilles à se reprocher... Mais de nos jours, quelle est la fille qui peut se vanter d'arriver vierge au mariage !

Darling ne pleurait plus. Elle écoutait ces paroles d'une oreille avide. Elle s'essuya les yeux du dos de la main.

— Vous le ferez vraiment ? C'est juré ?

— Devant le Seigneur qui lit dans mon âme, je te jure que je ferai tout mon possible pour te retirer des griffes de ce Sam Parson. Et

pour te trouver en temps voulu un mari acceptable...

— Oh, merci ! Merci, monsieur le pasteur ! Si vous le faites vraiment... moi, de mon côté, je ferai toujours tout ce que vous voudrez, sans discuter. Je vous le promets !

Le pasteur toussota.

— Je ne suis pas un saint, Darling, l'avertit-il. Surtout, ne te méprends pas. Il y a, en moi aussi, des côtés sombres... des pensées mauvaises...

— Je sais, monsieur, soupira la jeune fille en baissant les yeux. Tous les hommes sont pareils. Je retire ce que j'ai dit tout à l'heure... vous pouvez me demander tout ce qui vous passe par la tête. Mais en échange... c'est bien d'accord ?

Un rire sec secoua le pasteur.

— Tu es portée sur les échanges, on dirait. Si je comprends bien, tu accepterais de faire des cochonneries avec moi en échange de ce que je pourrais faire pour toi. De la même façon que tu acceptais de montrer tes seins à Sam Parson en échange d'une glace...

Un petit rire confus échappa à la jeune fille ; elle baissa la tête et rougit à nouveau.

— Je n'ai jamais dit que j'étais parfaite, moi non plus. Mais je ne suis pas aussi mauvaise qu'on le raconte...

— Disons que tu es une grosse coquette. Et que c'est par coquetterie que tu as montré tes seins à ce vilain type. Et que tu lui as montré le reste. Car finalement tu ne lui as pas montré que tes seins !

— N'oubliez pas que j'étais ivre !

— Je n'ai garde de l'oublier. De ton côté, n'oublie pas que si tu veux les secours de la religion, il faut tout me raconter. Tout me montrer...

Darling lui décocha un coup d'œil coquet.

— Tout vous montrer ?

— Le sein... comment t'y es-tu prise ?

— Je vous l'ai dit. J'ai ouvert mon imperméable. Et j'ai baissé la

bretelle de ma chemise de nuit...

— Je ne me rends pas très bien compte. Tiens, j'ai une idée, tu vas faire comme si j'étais Sam Parson. Imagine que nous soyons dans son bar, ce soir-là...

La jeune fille se dandina gauchement sur le canapé. Elle se rapprocha du bord, croisa ses jambes, en découvrant généreusement ses cuisses. Après avoir parcouru la pièce du regard, elle attira une petite table, une sorte de guéridon, chargé de livres et la plaça devant elle. Elle la débarrassa de ses livres qu'elle posa sur le canapé. Puis elle s'accouda comme elle aurait pu le faire au comptoir d'un bar. Le pasteur, de la porte, la dévorait des yeux, fasciné.

Darling fit le geste d'ouvrir un imperméable absent, puis, de la main, par-dessus l'épaule de sa robe, celui de rabattre la bretelle d'une chemise de nuit invisible et cambra le buste pour faire pointer son sein. Le pasteur grimaça. Elle avait simplement mimé la scène.

— Tu ne me montres rien, fit-il. Tu me montres seulement comment tu as fait. Mais tu ne me fais pas ce que tu as vraiment fait. Ne suis-je pas aussi bon à tes yeux que ce Sam Parson ?

— Mais... je ne suis pas soûle... je ne peux tout de même pas me déshabiller devant vous pour de bon.

— Il faut savoir ce que tu veux, dit le pasteur. C'est à toi de décider. Mais réfléchis bien aux termes de notre marché !

Elle réfléchit un instant. Puis elle plissa les lèvres et haussa les épaules. Sans quitter le pasteur des yeux, elle commença à déboutonner, pour de bon cette fois, l'ouverture de sa robe. Elle s'ouvrait par-devant, jusqu'à la taille. Lorsqu'elle eut fini, le corsage s'ouvrit sous la poussée des seins. Emprisonnés dans un soutien-gorge de dentelle noire, ils sortirent à la lumière, lourds cônes de chair laiteuse. A travers la dentelle, les larges taches sombres des extrémités se devinaient. Les bouts pointaient, soulevant les bonnets.

Après une brève hésitation, Darling fit basculer les épaulettes de sa robe et la laissa descendre pour dénuder son buste. Puis, sans regarder le pasteur, elle abaissa sur son épaule une bretelle du soutien-gorge et dégagea un sein du bonnet. Puis elle se pencha pour déposer ce sein sur la table.

— J'étais penchée comme ça, sur le comptoir, susurra-t-elle. Il pouvait bien le voir. Mais de derrière, dans le bar, les camionneurs ne

voyaient que mon dos. Alors Sam a exigé de voir aussi l'autre et, au point où j'en étais, pouvais-je refuser ?

En parlant, elle rabattit l'autre bretelle pour dévoiler son autre sein. Je n'aurais jamais cru qu'elle en avait d'aussi gros, et surtout que des seins aussi généreux pouvaient se tenir aussi bien. Je suis moi-même généreusement pourvue par la nature, mais cette fille avait à peine seize ans et ses seins étaient nettement plus lourds que les miens. Le contraste que cette chair excessive formait avec le buste étroit et les épaules juvéniles auxquels elle s'accrochait comme des fruits à une branche, rendait leur importance d'autant plus scandaleuse.

La jeune fille les avait déposés sur la table, devant elle, entre ses coudes. Elle les regardait, en baissant les yeux. Ses joues avaient rosé, une fine pellicule de sueur vernissait son front et le dessus de sa lèvre supérieure. Au bout d'un moment, elle rejeta les épaules en arrière pour faire s'avancer ses gros nichons sur la table. Les larges museaux roses semblaient braquées sur le pasteur comme de gros yeux étonnés.

— Il me les a tripotés, chuchota-t-elle. Je n'osais pas l'en empêcher pour que les camionneurs ne remarquent rien. Du coup, il en a voulu davantage. Ils en veulent toujours davantage !

— Il a voulu voir ton sexe, c'est ça ? Tu le lui as donc montré ?

— C'est lui, d'abord, qui m'a montré le sien, parce que je ne voulais pas...

— Il a ouvert sa braguette ? Derrière le comptoir ?

— Il avait retiré son pantalon, monsieur. Il était en chemise, comme vous. Sauf que c'était pas une chemise de nuit...

Le pasteur approuva d'un signe de tête.

— Comme ça, fit-il ?

Il avait saisi sa chemise de nuit sur les côtés et la retroussait, dans un geste burlesquement féminin. Au-dessus de ses genoux, ses cuisses maigres et poilues étaient largement écartées. Il ne cessa de remonter sa chemise que lorsqu'il eut dévoilé ses parties sexuelles. Sa bite, de taille moyenne, était curieusement difforme, comme coudée, et le gland, d'un rose grisâtre, à demi dégagé. Tout l'entre-cuisse était abominablement velu ; les couilles disparaissaient au sein d'une

pilosité bestiale, qui évoquait celle d'un bouc.

— C'est ce qu'il t'a montré ?

— Sauf que son truc était raide... dit Darling, d'une voix qui trahissait son trouble. Et que le bout était tout sorti...

Le pasteur tira sur le prépuce pour se décalotter. Il avait un gland très étroit, en forme de prune aplatie. Sous le regard de Darling, sa pine se gonfla. La chair du gland se mit à rougir.

— Faites-la devenir dure, dit-elle... avec la main...

Après une hésitation, comme s'il était honteux, le pasteur commença à se caresser. Sa main allait et venait, le gland devenait de plus en plus rouge à chaque apparition. Darling s'était déplacée de côté, pour que la table ne cache plus ses jambes.

— Donc... j'étais sur le tabouret... et il a voulu que je relève ma robe, comme ça...

Tout en se masturbant, le pasteur la regarda ouvrir les jambes pour s'exhiber. Voyant à ce moment qu'il l'avait reculottée, pendant son bref sommeil, elle fronça les sourcils. Sans s'occuper de lui, elle baissa sa culotte et la posa près d'elle, sur le canapé, après quoi elle reprit la pose, ouvrant largement le compas de ses cuisses pour exposer son sexe épilé.

En un éclair, le pasteur fit passer sa chemise par-dessus sa tête. Entièrement nu, il était velu comme un singe, et possédait un buste étroit, légèrement voûté. Les yeux fixés sur sa pine, qui était toute raide maintenant, Darling, des deux mains, tira sur les lèvres de son sexe glabre pour écarquiller la bouche du vagin. Comme en rêve, elle se leva et vint se placer devant la table, à laquelle elle appuya ses fesses.

Le pasteur la rejoignit. Debout devant elle, qui ouvrait sa vulve, il se masturba d'une main tout en lui tripotant de l'autre ses gros seins. Les yeux baissés, elle regardait les doigts qui manipulaient sa poitrine. Elle avait entrouvert la bouche comme si elle avait du mal à respirer.

— Voilà... approuva-t-elle. C'est comme je l'ai écrit dans mon devoir. Il me les touchait, comme vous, exactement comme vous... il me faisait un peu mal, mais ça me plaisait quand même. Ça aussi, je l'ai écrit !

— Peut-être, dit le pasteur. Mais tu ne l'as pas assez décrit !

— Quand on me les tripote, poursuit Darling, je suis sans force, on peut me faire tout ce qu'on veut. Et il en a profité. Et j'étais soûle, aussi, n'oubliez pas ! Il me l'a mise sans même que je descende du tabouret ! D'abord, comme j'étais vierge, il s'est contenté de me frotter son bout de bas en haut... Il m'avait juré qu'il ferait rien d'autre, et moi, idiote, je l'ai cru.

— Il n'a pas tenu parole ? Oh, le sale individu ! feignit de s'indigner le pasteur, qui, la bite à la main, en balayait de bas en haut la fente mouillée que Darling écartait de ses mains.

Quand son gland atteignait le haut du con, le pasteur l'appuyait un bref instant sur le clitoris gonflé, et elle faisait oui de la tête, à plusieurs reprises, pour lui confirmer qu'elle aimait ça. N'en pouvant plus, j'avais commencé à me masturber debout sur ma chaise.

Je me cajolais le clitoris, attendant le moment de la pénétration pour me donner mon plaisir. Soudain la jeune fille chuchota quelques mots que je ne compris pas. Un sourire hideux fut la réponse de son tourmenteur. Elle se renversa davantage, à demi assise sur la table, et ouvrit si largement son con rose et chauve que l'ouverture du vagin formait un trou noir et ovale. Le pasteur, de sa queue, se mit alors à « marteler » le clitoris érigé, comme s'il frappait sur un clou de chair. Il tapotait de plus en plus vite et la jeune fille se trémoussait en poussant des petits piailllements. Tout en lui harcelant ainsi le clito, il lui triturait méchamment les seins, les tordant, enfonçant ses doigts dedans, tirant sur les bouts des mamelons, les pinçant, les griffant.

Ils haletaient et grognaient tous les deux, au bord de la folie sexuelle.

— Oui... ouvre-le bien... ouvre-le davantage, petite salope !

— Comme ça ? Oh, mettez-le dedans, monsieur... je suis bien ouverte, maintenant. Allez-y ! Lui, il me l'a mise, j'ai pas compris comment, j'étais si soûle...

— Mais tu ne l'es plus, maintenant ! Alors, si tu la veux...prends la toi-même, que tu n'aïles pas raconter partout que moi aussi, je t'ai violée !

Il prit les mains de la jeune fille et l'obligea à les refermer sur sa bite. Puis il lui pinça le clitoris et la tira par là vers son gland. Il la tirait en même temps par un nichon qu'il avait pris à pleine main et

qui blâmait sous la violence de son étreinte.

— Oh que vous êtes vilain ! s'extasia Darling. Vous me faites si mal... vous me traitez comme une fille de mauvaise vie... un trou, je ne suis qu'un trou, pour vous...

En s'indignant de la sorte, la jeune fille tirait elle-même à elle le pasteur par la bite. Elle engagea dans son vagin l'extrémité du gland. Tirant chacun de leur côté sur ce qu'ils tenaient, ils parvinrent à introduire leur sexe l'un dans l'autre. Quand ce fut fait, Darling reprit son récit.

— Il me l'a fait debout ! Comme vous ! Je criais (à voix basse, bien sûr, pour que les camionneurs n'entendent pas), je pleurais, et lui, il me le faisait debout... il bougeait contre moi comme un chien et je sentais son gros truc dans mon ventre... si gros, si dur...

Le pasteur aussi, les genoux fléchis, imitait sur elle le coït d'un chien. Avançant le bassin, il rejetait le buste en arrière, pour voir son pénis glisser dans la vulve épilée dont les babines roses s'arrondissaient pour bien l'épouser. Sans s'occuper l'un de l'autre, l'homme et la fille ne s'intéressaient, au bas de leur ventre, qu'à cet endroit où le sexe de l'un entrait dans celui de l'autre. Ils semblaient fascinés. Le pasteur bougeait de plus en plus vite et Darling lui répondait par des déhanchements désordonnés, avançant et reculant le bassin, tortillant sa croupe, comme si elle dansait une de ces stupides danses actuelles.

— Je sens votre jus... je le sens, monsieur le pasteur... cria-t-elle... vous me l'avez envoyé dedans, comme lui... oh, il y en a beaucoup. Les hommes très poilus, comme vous, ils en ont toujours beaucoup. Oh, je sens les jets... on dirait du pipi !

Elle papillota des paupières en riant hystériquement.

— Je suis une fille perdue ! Tout le monde me la met et je me laisse faire ! Même le pasteur ! Une putain, voilà ce que je suis !

— Tais-toi, idiote... tu veux réveiller ma femme ?

Elle se tut, effrayée, et le regarda extirper la tige ramollie de son pénis. Ils s'essuyèrent sans se regarder, à toute vitesse, comme s'ils regrettaient de s'être ainsi laissé aller. Pourtant, ils ne se rhabillèrent pas. Le pasteur resta nu et Darling retira sa robe, comme si elle avait trop chaud. Luisante de sueur, elle alla se rasseoir sur le canapé, et alluma une cigarette. Elle en offrit une au pasteur, qui l'accepta.

— Voilà, fit-elle. C'est fou. Finalement, vous avez réussi à me la mettre, vous aussi. Maintenant, je présume que vous voudrez me la mettre chaque fois que je viendrai ici pour mes leçons ?

— Je ne vois pas pourquoi je me gênerais avec une fille comme toi. Ton cul n'est-il pas à qui veut le prendre ? Et d'ailleurs, tu aimes ça.

Elle tira pensivement une bouffée de sa cigarette et ne répondit pas. Elle semblait vieillie tout à coup, presque adulte. Je la trouvais très touchante à ce moment, à la fois vulnérable et indifférente.

— Oui, murmura-t-elle, j'aime ça...

Les sourcils froncés, elle parut se plonger dans ses pensées. Machinalement, sa main se promenait sur elle.

— Mais est-ce de ma faute, reprit-elle, ou celle de votre bon Dieu ? C'est bien lui qui m'a faite comme je suis, non ? Donc, c'est lui le responsable !

L'argument ne manquait pas de justesse. Mais le pasteur n'était pas d'accord. Il lui expliqua longuement, pompeusement, non sans faire d'abondantes citations de la Bible, à quel point elle était dans l'erreur. Et qu'il se chargerait de lui remettre les idées en place...

Lors de leurs prochaines rencontres...

*

* *

Je tremble à l'idée de ce qui aurait pu m'arriver si Aloysius Bergman m'avait surprise en train de les épier. Il n'était pas loin de minuit quand je parvins à m'échapper du cabinet noir, profitant de la brève absence du pasteur qui raccompagnait sa visiteuse à la porte de derrière. Pieds nus, mes chaussures à la main, je courus jusqu'à l'entrée principale. Quelle ne fut pas ma terreur quand je trouvai la porte fermée à clef. Dans des cas pareils, on réfléchit vite. Je revins sur mes pas et entrai dans la salle d'études. La chance était avec moi, pour chasser l'odeur d'encre et de craie qui imprégnait les lieux, Mme Gertrude avait laissé une fenêtre entrouverte. Tapie dans l'ombre, je pus voir au clair de lune la jeune fille remonter l'allée sur la pointe des pieds et se glisser furtivement dans la rue. Peu après, j'entendis au fond du couloir s'ouvrir et se refermer la porte du bureau. J'enjambai alors la fenêtre et traversai le jardin à mon tour, en priant le ciel que

le pasteur n'eût pas l'idée de soulever ses rideaux.

Par bonheur, la lune était voilée par un gros nuage sombre et ma fuite s'opéra sans encombre. Les Bergman habitent un quartier résidentiel, dans la partie chic de la ville (les voisins immédiats sont le juge Simmons et l'avocat Mac Manus, autant dire le summum du gratin !). A ces heures tardives, les rues bordées d'arbres superbes y sont désertes. Des vigiles accompagnés de chiens y effectuent des rondes fréquentes, et les adjoints du shérif y patrouillent fréquemment, ce qui décourage les rôdeurs. L'une derrière l'autre, Darling et moi pûmes donc gagner le centre de la ville sans faire de mauvaises rencontres. Je la vis héler un taxi et j'attendis que la voiture se fût éloignée dans la direction du quartier de la gare, où elle habitait, pour en arrêter un autre et me faire conduire chez moi. Par bonheur, ce soir-là, mon mari avait été retenu à la clinique. Soulagée comme une femme adultère au retour d'une escapade, je me déshabillai à toute vitesse et me glissai dans le lit. Je venais d'éteindre quand il rentra. Je fis semblant de boudier, tournée vers le mur, comme chaque fois qu'il rentrait tard. Et comme chaque fois, Harold fit en sorte de se faire pardonner. Il savait se montrer assez convaincant, à l'occasion, connaissant bien mes points faibles. Il n'eut pas trop à se fatiguer, ce soir-là, car la scène à laquelle j'avais assisté m'avait mise dans un état particulièrement réceptif. Cela faisait longtemps qu'il n'avait trouvé dans son lit une épouse aussi amoureuse. Le diable fut de la partie, cette nuit, car aux caresses conjugales je mêlai des souvenirs de ce que j'avais vu au cabinet noir.

Il va sans dire que je n'ai pas mis Harold dans la confidence. Les secrets du pasteur restèrent ma propriété exclusive. Je tiens qu'une femme ne doit pas tout dire à son mari, qu'elle doit avoir son domaine réservé. Par ailleurs, connaissant Harold et sa jalousie, je jugeai plus prudent de garder pour moi ce que j'avais découvert. Il me croyait en sûreté dans la maison d'un pasteur, autant ne pas le détromper.

INTERMÈDE 3

« Quai de Béthune »

(Journal de bord d'un pornographe)

Acheter de la lingerie avec Caro est un de mes bonheurs. J'adore la voir se pavaner en petite tenue dans la cabine, dont elle oublie quand nous sommes seuls dans la boutique de tirer complètement le rideau. Dès qu'elle a enfilé un soutif, elle m'appelle pour avoir mon avis. Alors, je soupèse, je glisse mes doigts dessous pour voir si les bonnets sont assez élastiques, je tire sur les tétines... Sérieuse comme un pape, elle observe dans le miroir. Dès que la vendeuse tourne le dos, c'est dans la culotte (le morceau du boucher) que je lui fais deux doigts de cour.

— Arrête, qu'elle chuchote, ne fais pas ton Esparbec. Et si on nous voyait ?

Qu'on nous voie, n'est-ce pas ce qu'elle espère ? Je la trouve bien pudique, tout à coup, et lui rappelle certaine soirée de fessées mondaines où elle m'avait traîné au temps de « Maîtresse Fernande ». Au *Feelings*, rue Vavin, montant son escalier à poil, faisant sa mijaurée parce qu'on lui avait piqué sa robe pendant qu'on la fessait. Ce joli cul rouge qui se dandinait devant moi. Mieux qu'un coucher de soleil sur l'Adriatique. Et quand elle le montre aux voyeurs de *Murmures et Hurléments* ? Quand ce taré de Jeep la titille avec son vibromasseur dans le donjon de la mère Fernande, attachée, les pattes en l'air, sur une roue de charrette, devant toute la clique des « soumis » ? Elle me rétorquerait que là-bas, on y va pour ça, justement, que ça n'a rien à voir.

Elle n'a pas tort, en un sens, dans une cabine d'essayage, c'est un plaisir plus raffiné. A deux pas de nous, dans la rue, passent les voitures, on aperçoit les passants à travers la vitrine. La vendeuse qui n'est pas née de la dernière pluie joue à celle qui range des cartons. Bref, c'est un de ces moments volés à l'ennui parisien qui font que la vie prend soudain de la saveur. C'est encore meilleur quand il pleut, qu'on a choisi une heure creuse, en fin d'après-midi. De temps en temps, je vais passer à la boutiquière la parure que nous avons choisie, elle me propose un autre string, encore plus « sexy ». Je retourne à la cabine où Caro, nue comme un ver, attend patiemment. Et c'est reparti.

Pour corser une bonne séance d'essayage, savez-vous ce qui emporte le morceau ? Flanquez, avant d'aller lécher les vitrines, une redoutable fessée à votre Caro. La voir arborer son popotin embrasé sous les yeux effarés (au début) de la vendeuse, quel régal ! Il y en a avec qui il vaut mieux la boucler, mais d'autres, pas bégueules, vous tendent vite la perche.

— Oh, oh, font-elles, je vois qu'on a été méchante. On vous a bien punie, Madame !

— Oui, dit Caro, en prenant sa petite voix. Et maintenant, on m'achète des culottes ! Et des strings, en plus ! Vous y comprenez quelque chose, vous ? Ah, les hommes...

Oter sa culotte à la femme qu'on aime, est-il plus grand plaisir ? On a beau connaître par cœur ce qui se cache sous ce frêle rempart, chaque fois, c'est le même émerveillement. Merci, mon Dieu, d'avoir inventé le string...

Et quel plaisir, la nuit tombée, à la belle saison, de lui faire essayer les dessous que nous venons d'acheter sur sa minuscule terrasse. Et tandis qu'elle joue les mannequins cul nu sur ses bottines aiguilles, nous demander si, de l'autre côté de la Seine, dans un de ces immeubles de carte postale, des voyeurs aux aguets, tapis derrière leurs télescopes, ne sont pas en train de se palucher... Jusqu'au moment où le faisceau lumineux du bateau-mouche la fait surgir de la nuit aux yeux émerveillés des touristes (Paris by night ! Look, my dear !), vite, elle se réfugie derrière le caisson du lilas.

Pour finir, toute sa lingerie éparpillée dans les branches de l'arbuste, comme autant de fanions de la « féminité », Miss Glamour, les pattes en l'air sur les accoudoirs de son fauteuil de rotin, m'offre ce que Miller, dans *Opus Pistorum*, appelle tantôt la figue, tantôt l'abricot fendu. Que je déguste en gourmet, en attendant que Mister Viagra tire de sa somnolence le paresseux Popaul, pendant que le crincrin avec qui je partage mon médianoche produit son grésillement d'insecte nocturne auquel répondent les petits cris et les chuchotements de celle que nous consommons. Autour de nous, la queue dressée, les quatre chats, le bruissement lointain de la circulation, les battements d'aile des pigeons noctambules, les bouffées d'odeur de friture que la brise nous envoie, comme des rots, de Saint-Michel dont les lumières vernissent les eaux noires de la Seine, et sur nos épaules, le poids des siècles passés.

Et entre deux soupirs, l'inévitable question : « Tu crois qu'il y a quelqu'un, là-haut, qui nous regarde ? »

*

* *

Ce besoin qu'un voyeur, de quelque nature qu'il soit, les surprenne en flagrant délit aux moments où elles font de « vilaines

choses », Caro le partage avec presque toutes les femmes que j'ai connues. Je n'ai rien inventé quand j'ai fait se masturber accroupie au-dessus de son miroir grossissant (derrière lequel elle imaginait les yeux d'un voyeur) Bettina Davidson, la deuxième oie blanche du pasteur. Zaza le faisait souvent. Ce miroir à barbe, c'est la première chose qu'on voyait quand on ouvrait le tiroir de sa table de nuit. Et le plaisir, pour elle, était double, quand je la regardais s'y regarder le con. Sauf qu'elle imaginait que ce n'était pas moi, qui étais là, mais un autre, qu'elle ne connaissait pas...

Son voyeur invisible, Zaza ne le convoquait pas seulement quand elle se branlait, mais même quand j'étais dans son lit. Nous baisions depuis deux ans, et je venais de l'enculer pour la première fois, ce qui, de son propre aveu, avait fait « basculer » notre relation, quand elle me cracha son secret (puisque j'étais entré dans son cul, je pouvais aussi bien entrer dans sa tête) : la présence nécessaire d'un troisième homme invisible. Pendant ces deux années, j'avais cru la baiser, je n'avais fait que la branler.

A partir de ce jour, nos jeux changèrent. Nous n'étions plus seuls dans la chambre. Je n'arrêtais pas de lui parler du type imaginaire, quand je la prenais par-derrière, prosternée.

« Je te montre à lui... ouvre bien ton trou du cul ! »

Sa main frottait le drap dans un geste circulaire, elle gémissait, visage rouge, convulsé : « Il me voit, il me voit... Oh, je suis une pétasse, une sale fille... »

L'exhiber pour de bon, je n'y ai pas pensé tout de suite. Pour moi, ces jeux restaient du domaine de la branlette à deux. L'idée de passer à l'acte m'effleurait, mais sans plus. Le tiers qui épiait nos ébats n'était qu'une fiction. C'est par un chemin détourné qu'il allait s'incarner, celui d'un autre jeu que nous avions inventé sans penser à lui (du moins, le croyions-nous). Dans ce jeu-là, c'était moi le voyeur (même si Zaza dans sa tête pouvait me transformer à son gré). Je lui disais, en prenant la voix plus neutre :

« Montre. »

Immédiatement, elle me « montrait » son sexe (ou son cul). Pour que ça fonctionne, il fallait je le demande à brûle-pourpoint, au moment où ça n'était absolument pas au programme. Nous ne passions pas notre temps qu'à baiser. Quand elle était chez moi, ou moi chez elle, nous avions nos occupations. J'écrivais mes bouquins, elle

corrigeait ses textes, faisait son ménage, cousait, peignait ses cartes postales numériques.

Ce qui rendait excitantes ces brèves exhibitions, c'était, pour elle, le fait qu'elles survenaient quand elle s'y attendait le moins. Pour moi, qu'il suffise que je dise « Montre », pour qu'elle le fasse. Etait-elle au balcon, sur-le-champ elle relevait sa robe derrière elle, baissait sa culotte. Assise devant son ordinateur, trifouillant dans ses logiciels de photo, elle pivotait sur son siège, écartait les cuisses. Mais ces jeux de cul, il faut les pousser toujours plus loin, sinon ils s'émoussent. Et surtout, surtout, laisser faire le hasard...

C'est par hasard, en effet (à première vue, en tout cas) que m'est venue l'idée d'exhiber Zaza dans des lieux publics. Au début, il ne s'agissait que d'une variante du jeu précédent. Ce qu'elle me montrait chez elle ou chez moi, qu'elle me le montre « dehors ».

J'aime bien m'asseoir en terrasse, à la Bastille, quand il fait beau. Laisser traîner mon œil. La faune y est bas de gamme, certes, mais vivante. Cracheurs de feu, gratteurs de guitares, faiseurs de manches en tout genre, petites nanas qui promènent leurs culs moulés dans des robes que la sueur rend translucides. Et de temps en temps, sous une table, l'éclair blafard d'un entrecuisse. Impact d'une seconde, parce qu'on n'ose pas s'arrêter pour mater, quand on passe. Voilà ce qui m'a donné envie de perfectionner le jeu de « Montre ».

On se donnait rendez-vous sur la place, derrière la station de métro, et dès qu'on se voyait, sans se parler, on entrait dans le bistrot qui fait l'angle avec la rue de La Roquette, séparément, comme si on ne se connaissait pas. On s'installait à des tables différentes. Moi, en face de la sienne. On attendait l'opportunité, dès qu'elle se présentait, je me touchais l'oreille, et Zaza s'arrangeait pour que je me paye un jeton. Tant que je n'avais pas lâché mon oreille, elle devait garder les cuisses ouvertes. Ce jeu, nous y jouions parfois pendant des heures, tant il nous plaisait. Le fait de sortir cul nu sous sa robe, déjà, la tournéboulait... ensuite, cette comédie débile, faire comme si nous étions des autres. Et pour elle, attendre... Elle était là, un livre ouvert devant elle, à mouiller ses poils... Et dès que je me touchais l'oreille, hop, elle me montrait sa moule.

Elle s'en remettait à moi pour que je choisisse les moments où personne d'autre ne pourrait se rincer l'œil... mais l'éventualité devait certainement la travailler. Et plus d'une fois, ce fut tangent. Elle me fusillait alors du regard, et j'allais la rejoindre à sa table.

— Tu pourrais quand même faire gaffe, je suis sûre que le garçon m'a vue.

— Mais non. Il a juste ramassé le cendrier. Il te tournait le dos.

— Et la glace, en face, elle sert à quoi ? Je te dis qu'il m'a vue !

— T'as refermé les cuisses tout de suite, il n'aura pas eu le temps de voir grand-chose.

Je l'aidais à allumer sa cigarette, ses doigts tremblaient trop.

— A part ça. Tu as bien mouillé ?

— Fiche-moi la paix. C'est la dernière fois, tu m'entends. Tu es un vrai malade.

— Mais ça t'a plu, merde ! T'as mouillé, non ? Dis la vérité, au lieu de jouer les mamans la pudeur.

— Evidemment. Comment ne pas mouiller ? J'suis pas en isorel !

— Tu veux qu'on prenne un taxi pour aller en tirer un vite fait ? Elle balayait d'un coup d'œil le coin (c'était toujours un coin) dans lequel nous étions. Et si nous étions seuls :

— Non, ici, touche-moi. Vite.

Dès que mes doigts s'enfonçaient, elle me plantait les ongles dans la cuisse et regardait droit devant elle quelque chose qui paraissait la terrifier. Elle n'a jamais voulu me dire ce qu'elle voyait alors. C'était sa « vie privée », qu'elle rétorquait. La vie privée, c'est sacré. Elle voulait bien être ma marionnette du cul – parce que c'était son fantasme – mais ses pensées n'appartenaient qu'à elle.

N'était-il pas fatal qu'on aille plus loin ? Et pourquoi, lui suggèrai-je, me souvenant des jetons que je m'étais payés avec des inconnues, ne se montrerait-elle pas à des passants, tout en veillant à le faire furtivement, de façon naturelle, comme si elle ne se rendait pas compte ? Il ne me fallut pas un siècle pour la convaincre. Puisque ce serait sans qu'on voie qu'elle le faisait exprès. Et je serais là, à côté d'elle, personne ne viendrait l'aborder. Ce printemps-là, elle étrennait une jupe courte, en imprimé noir et blanc, très propice aux regards indiscrets. Elle prit l'habitude de la porter sans culotte, avec un collant directement sur le sexe, que, pour la première fois de sa vie, elle avait

consenti à se laisser raser. Nous nous installions en terrasse. Je guettais les regards sur elle, je lui soufflais à quel moment elle devait, négligemment, décroiser les jambes, écarter les cuisses, puis les recroiser... offrant, juste un éclair, la vision de son con sous le voile transparent. Pour que ce soit plus naturel, elle jouait à l'amoureuse, blottissait sa tête contre mon cou, et je la sentais trembler de tout son corps.

Un soir, nous eûmes l'occasion d'aller encore plus loin. Toutes les places étaient prises, en terrasse, nous attendions dedans qu'une table se libère. Il n'y avait qu'un couple qui avait l'air de se chamailler. La femme nous tournait le dos, le type nous faisait face. Je m'avisai toute de suite qu'il pouvait tout voir, sous la table. Et je commandai deux whiskies.

— On reste ici, dis-je au garçon, c'est plus calme.

Loin d'être idiote, Zaza avait déjà pigé.

— Qu'est-ce que tu as en tête ?

— Rien de spécial, j'ai envie de te branler. Ici, personne ne nous verra.

Elle me désigna le couple, du menton, pendant que je mettais ma main sous sa jupe.

— Et eux ?

— Ils sont occupés, tu vois bien.

Elle consentit à ouvrir discrètement les cuisses, et je pus lui travailler la moule à travers son collant. Au deuxième whisky, qu'elle s'envoya d'un trait, comme une purge, je sus que c'était dans la poche. Sans être carrément pétée, quelque chose d'avachi en elle me disait que je pouvais y aller.

— On ne risque rien avec celui-là, il est accompagné.

— Non.

Il y a tant de façons de dire non. Son con ne disait pas non, lui.

— Tu n'as qu'à faire semblant de ne pas t'en rendre compte.

— Non, pas question, enlève ta main.

Il y avait un bail que le type avait repéré que je la tripotais. L'œil faussement pensif, s'il écoutait les jérémiades de sa compagne, ce n'était que d'une oreille. Alors, j'ai lâché à Zaza le mot clef.

— Montre.

Immédiatement, dans un réflexe pavlovien, ses cuisses s'ouvrirent comme deux ailes. Pour ne pas voir la table d'en face, elle s'était tournée vers moi, comme pour me parler. Mais elle ne disait rien, ses lèvres bougeaient sans produire le moindre son, son visage rouge, crispé par une grimace qui l'enlaidissait, elle avait l'air d'être sur le point de fondre en larmes. Comment le type n'aurait-il pas vu son sexe chauve bâiller sous le collant ? Je voulus savoir ce qu'elle éprouvait. Nous chuchotions, comme des amoureux.

— Tu mouilles ?

— Oui.

— Tu es une pétasse...

— Oui, oui... une sale pétasse... tu es content, hein ?

Elle ferma les yeux, appuya sa joue à mon épaule comme si, prise d'une brusque fatigue, elle tombait de sommeil. Nous tournant le dos, la nana d'en face ne se doutant de rien, continuait à exposer ses doléances. Quand je repris le con de Zaza en main, elle se mit à trembler de tout son corps. La mouille, épaisse, gluante, suintait à travers les mailles sur la moleskine.

— Arrête ! Tu vas me faire jouir !

En me serrant le bras de toutes ses forces, elle plongea le nez dans son verre. Mon doigt perça le collant (comme un nouvel hymen) et entra dans le vagin. Je perçus nettement le spasme. Le type s'était figé.

— Regarde-le ! Regarde-le bien en face.

Elle leva les yeux sur lui, un second spasme lui fit broyer ma main entre ses cuisses, la propulsa debout. Elle courut dehors comme si elle avait vu passer quelqu'un de connaissance. Après avoir payé, je l'ai retrouvée dans la rue de la Roquette.

— De quoi as-tu peur, lui dis-je, il est avec une femme !

— Mais c'est mon quartier, connard ! Si je le rencontre, qu'est-ce que je ferai ? Je l'ai regardé, non ? Il l'a bien vu, que j'avais fait exprès !

Hors d'elle, elle en bégayait. Mais nous savions qu'elle en redemanderait. C'est justement ce qui la rendait furieuse. Perpétuelle insatisfaite, comme toutes les branleuses invétérées, en proie à un incessant prurit de la tête et du cul, il leur en faut toujours plus, ce qu'elles ont ne suffit jamais, n'est jamais ce qu'elles veulent...

Quand elles y réfléchissent, elles ne peuvent pas ne pas se demander jusqu'où elles iront. Et ça leur fout une trouille noire.

CHAPITRE V

« COMMENT DEVENIR UNE PARFAITE PETITE ÉPOUSE VICIEUSE »

(Carnets de chasse du pasteur Bergman)

Ce mardi, alors que je classais mes dossiers « spéciaux » en attendant la visite de Bettina Davidson pour sa seconde leçon d'éducation conjugale, j'ai reçu un appel téléphonique de Lydia Kaminsky. Lydia Kaminsky travaille comme gouvernante dans une pension de famille miteuse qui appartient au vieux Cornelius Gombrowsky, alcoolique impénitent. Ce Cornelius a une petite-fille, une adolescente délurée que tout le monde appelle Darling. Lydia Kaminsky est tout particulièrement chargée de la surveiller pour l'empêcher de faire des bêtises ; mais, d'après ce que j'ai cru comprendre, veiller sur la vertu de cette précoce jouvencelle n'est pas une tâche de tout repos.

— Elle ne pense qu'à ça, monsieur le pasteur, s'est désolée Lydia Kaminsky. Il est temps d'y mettre le holà ! Pas plus tard que samedi dernier, j'ai trouvé un garçon dans sa chambre. Et je vous assure qu'ils n'étaient pas en train d'enfiler des perles !

— Etes-vous sûre de ne pas dramatiser ?

— Dramatiser ! Ecoutez plutôt la suite. Je décide donc de l'enfermer à clef dans sa chambre, toutes les nuits, et de la priver de sortie. Je me croyais tranquille de ce côté ! Pensez-vous ! Ce matin, aux aurores, j'entends grincer l'escalier. Je sors de ma chambre en catimini, c'était elle. En simple chemise de nuit, en train de descendre sur la pointe des pieds...

— Vous ne l'aviez donc pas enfermée à clef ?

Je n'ai qu'une confiance relative dans cette Lydia Kaminsky. Il suffit de la regarder pour comprendre que la vertu est le cadet de ses soucis. C'est une quadragénaire bien en chair qui s'habille comme si elle n'avait que vingt ans et se maquille comme une prostituée. La rumeur publique prétend qu'elle couche moyennant finance avec tous les locataires du vieux Cornelius, et je suis d'avis que pour une fois, la rumeur publique ne se trompe pas. Que Cornelius ait confié à une femme pareille le soin de surveiller sa petite-fille témoigne d'un aveuglement surprenant. Cette Lydia a tout d'une maquerelle. J'ai la vague impression qu'elle veut se servir de moi pour servir de caution morale à sa protégée, de façon à pouvoir monnayer ses charmes clandestinement, en profitant des facilités qu'offrent la pension de famille habitée seulement par des hommes, l'état d'ivresse quasiment chronique du grand-père de Darling, et la précocité sexuelle remarquable de cette dernière.

Je n'ai rien de précis pour justifier cette impression, si ce n'est un vague pressentiment, mais en l'occurrence, mes pressentiments me trompent rarement. Dès qu'il s'agit de sexe, j'ai un flair très développé. Je devine tout de suite ce qu'on veut me cacher. Et cette Lydia est une menteuse invétérée, cela ne fait pas le moindre doute. Comme elle restait muette, j'ai réitéré ma question.

— Comment a-t-elle pu sortir de sa chambre si vous l'aviez enfermée à clef ?

Prise de court, la rusée commère a jugé bon de s'indigner.

— Naturellement ! C'est encore moi qu'on accuse ! Croyez-vous que je n'ai que ça à faire ? Dans cette maison de fous, je dois m'occuper de tout : la cuisine, le ménage, soigner le vieux quand il a une cuite... et par-dessus le marché, il faut encore que j'empêche cette sombre idiotie qui a le feu quelque part de se faire engrosser par le premier venu !

En l'entendant s'indigner ainsi, j'ai senti s'accroître ma méfiance. Je sais par expérience que lorsqu'on monte sur ses grands chevaux, c'est toujours pour cacher quelque chose.

— J'avais oublié, si vous voulez tout savoir ! Et il a suffi que j'oublie une fois de l'enfermer pour que je la retrouve en chemise dans l'escalier ! Avouez que cette gamine a le diable au corps, monsieur le pasteur.

— Elle ne pouvait pas aller bien loin, en chemise de nuit !

— Elle pouvait aller à la cuisine, a triomphé modestement Lydia Kaminsky. Et à cette heure-là, il y a les livreurs de Rosembaum qui apportent la bière. Dois-je vous faire un dessin ?

Je n'ai pas répondu. Elle avait marqué un point. L'un de ces livreurs de bière, Schmielke, le neveu de Rosembaum, est un voyou particulièrement odieux. Il pue le sexe à plein nez.

— Qu'attendez-vous de moi, Mme Kaminsky ?

— Que vous vous occupiez d'elle, monsieur le pasteur. Moi, je n'y suffis plus. Si un jour elle fait une bêtise, c'est moi que Cornelius accusera ! C'est sur ma tête que tout retombera ! Prenez-la en main. Avec vous, je suis tranquille, elle filera doux...

Je ne cache pas que j'étais tenté. Darling est très jolie. Mais elle n'a rien d'une oie blanche. Et ce n'est pas non plus une hypocrite consommée comme Carolyn Simmons. Il me sera difficile de la manipuler comme les autres. D'une part, sur le plan sexuel, je ne crois pas avoir grand-chose à lui apprendre ; de l'autre, si on la voit trop souvent chez moi, on commencera à se poser des questions... Gertrude, mon épouse, est myope, mais elle n'est pas aveugle. Et je dois compter avec la jalousie et les cancons de Mme Porbus.

— Vous avez la façon, avec les filles jeunes, monsieur le pasteur. J'entends partout chanter vos louanges. On prétend que vous faites des miracles... et que vous transformez en anges de vertu de véritables coquines...

On est toujours sensible à la flatterie, même quand elle est aussi grossière. Je me suis radouci.

— Je ne demanderais pas mieux que de rendre service à votre filleule, Mme Kaminsky. Mais encore faudrait-il que je dispose sur elle d'un moyen de pression quelconque...

— Qu'à cela ne tienne, monsieur le pasteur. En voici deux. Vous n'aurez qu'à la menacer, si elle ne file pas doux, de tout raconter à son grand-père et de la faire fourrer en pension. Moi, quand je lui dis ça, elle me rit au nez. Vous, elle vous croira. Et il y a une autre chose que vous pouvez lui faire miroiter. On raconte que vous avez fait de nombreux mariages. Or, c'est son rêve, épouser un garçon riche qui la sortira de son milieu. Elle a beau avoir le feu aux fesses, elle sait ce qu'elle veut. Si elle pense que c'est de son intérêt de vous obéir, elle fera *tout ce que vous voudrez*.

Présentée comme ça, en fait, la chose était tout à fait dans mes cordes. J'ai donc consenti à recevoir Darling pour un entretien préliminaire. Je lui ai cependant recommandé de veiller à ce que la gamine ne soit pas trop court vêtue, et que son maquillage soit discret. Il faut que je pense à ma réputation. Lydia Kaminsky m'a juré qu'elle ferait le nécessaire. « Vous ne la reconnaîtrez pas ! Je veillerai moi-même à sa toilette. (J'ai craint le pire ; il suffit de voir comment elle s'attife elle-même.) Dieu vous bénisse, a-t-elle ajouté. Vous ne pouvez pas savoir le poids que vous m'enlevez de la poitrine. »

L'excès même de sa reconnaissance a fait renaître ma méfiance. Décidément, cette rusée créature me paraît bien dangereuse. Quelque chose me dit que je me suis embarqué sur une drôle de galère et qu'il va falloir naviguer prudemment. Mais ces mots magiques : *tout ce que vous voudrez* ont un tel charme, à mes oreilles, que je n'ai plus fait la fine bouche. Cette Darling est une petite personne fort appétissante, et l'on doit pouvoir retirer de grandes satisfactions de son éducation.

Je venais de raccrocher quand Bettina est arrivée. Elle était venue seule, sa mère ayant à faire en ville. J'ai eu du mal à la reconnaître. Elle sortait de chez le coiffeur, qui lui avait fait une coupe très sophistiquée qui la vieillissait, portait un tailleur très élégant, et s'était maquillée comme une femme du monde.

— Maman a tenu à ce que je soigne ma toilette, m'a-t-elle dit, devant mon air étonné. Elle prétend qu'il faut que je m'habitue à m'habiller comme une femme. Moi, cela me met affreusement mal à l'aise. J'ai l'impression d'être déguisée...

Vu son extrême jeunesse, cette tenue lui donnait en effet une apparence si équivoque que j'ai senti ma verge se gonfler. J'avais remarqué à quel point les yeux de Bettina luisaient, et comme elle paraissait fébrile : ses mains tripotaient nerveusement l'anse de son sac en croco. J'ai tout de suite compris qu'elle avait pris des pastilles à la cantharide avant de venir. Et peut-être même, si j'en jugeais par ses brusques rougeurs, avait-elle forcé sur la dose.

— Ta mère n'a pas entièrement tort, lui ai-je dit, décidant de la tutoyer, cela te rend très excitante.

Je me suis reculé pour l'admirer ; elle a baissé les yeux, et j'ai vu qu'elle respirait plus vite.

— Et dessous ? lui ai-je demandé. Est-ce que tu as soigné tes dessous ? Sais-tu que pour séduire un mari, les dessous sont au moins

aussi importants que... le dessus ?

— J'ai mis des bas... a répondu Bettina, sans me regarder. Avec un porte-jarretelles. C'est la première fois !

J'ai eu l'impression qu'elle était à la fois contrariée et troublée.

— Il faut que tu me montres ça, ai-je dit, comme si c'était là la chose la plus naturelle du monde.

Les pastilles agissaient certainement, car elle n'a protesté que pour la forme.

— Mais... vous n'êtes pas mon mari...

— Allons, allons... ne suis-je pas censé le représenter ? Tu vas donc faire comme si je l'étais, et agir de façon à me séduire. Aurais-tu oublié nos conventions ? Retrousse ta robe...

Elle s'attendait sans doute à ce que les choses traînent davantage, car, malgré l'effet de la cantharide, je l'ai vue hésiter. Mais cela n'a pas duré. Mon calepin et mon stylo à la main, j'avais pris mon air professionnel. Sans me regarder, elle a donc fait remonter sa jupe à mi-cuisses, et j'ai pu voir en effet qu'elle portait des bas fumés ; la blancheur de ses cuisses entre les pattes du porte-jarretelles m'a paru délicieusement vulnérable. Et quel contraste avec la rougeur de son visage ! De la main, je lui ai fait signe de continuer. Se jetant à l'eau, elle s'est troussée pour me montrer sa culotte. Une culotte rose, en dentelles, que j'avais déjà vue sur sa mère. Décidément, nous faisons des progrès. Je ne m'étais pas trompé : elle avait bien pris des pastilles. Tout le devant du triangle de satin était assombri par une tache humide.

— Eh bien, mais c'est très joli, tout ça, ai-je fait d'un ton neutre.

Je suis venu tout près, et, sous prétexte de tendre ses bas qui faisaient des plis, j'ai touché ses cuisses moites. Les yeux fermés, elle tremblait de tout son corps.

— La culotte aussi fait des plis. Elle est trop grande pour toi...

J'ai vu ses mâchoires se crispier. J'ai pris sa culotte sur les côtés, et je l'ai tirée vers le haut jusqu'à ce qu'elle moule étroitement le pubis et que les lèvres du con se fendent sous l'étoffe légère. J'ai tiré aussi par-derrière, pour que le satin s'incrute entre les fesses.

— C'est surtout ici que ça fait des plis...

J'ai promené mes doigts entre les grandes lèvres, de bas en haut, y enfonçant progressivement la culotte à chaque passage.

— Je vois que ma petite femme est prête pour le sacrifice, ai-je plaisanté, en prenant la voix mielleuse du soi-disant mari. Il serait peut-être temps qu'elle se mette en tenue.

Me reculant, j'ai repris mon calepin, et ma voix professionnelle.

— Nous allons passer à la leçon numéro deux. Tu trouveras tout le nécessaire derrière le paravent.

Cramoisie, elle a couru s'y cacher. Je l'ai entendue pousser une exclamation.

— Mais... Oh, je ne pourrais jamais mettre ça...

— Tu pourras parfaitement. C'est une chemise de nuit. Une jeune épouse moderne porte ce genre de chemise de nuit, quand elle veut inspirer à son mari des pensées coquines.

— Mais au moins... pourrais-je garder ma culotte dessous ?

— Ni culotte ni soutien-gorge. Une chemise de nuit se porte sur la peau. Ton mari doit pouvoir toucher tout ce qu'il a envie de toucher.

Elle n'a plus rien répondu. Je l'ai écoutée se déshabiller. J'ai eu l'impression qu'elle parlait à voix basse. Enfin, elle a reparu, rouge de confusion, dans sa minuscule nuisette en dentelle noire qui lui arrivait à peine au bas du ventre ; elle était incroyablement décolletée et d'un modèle que j'avais choisi à dessein trop grand de deux pointures, aussi, quoi qu'elle fit pour tenter de me dissimuler ses charmes, ses petits seins montraient leur nez à tout instant. Pour compléter son accoutrement coquin, j'y avais adjoint une paire de mules à pompons à très hauts talons. Juchée sur ces échasses, elle titubait maladroitement en se déhanchant d'une façon cocasse et excitante. Je lui ai demandé d'aller et de venir, ce qu'elle a fait, affreusement embarrassée. Sa chemise était si courte qu'elle devait se livrer à toutes sortes de contorsions pour me masquer tantôt son sexe, tantôt ses fesses, tout en essayant d'empêcher ses seins de sortir des bonnets. Autant dire que sa pudeur était mise à rude épreuve.

— C'est exprès que cette chemise de nuit révèle certaines

parties de ton anatomie. Il est donc ridicule de vouloir les cacher. Tiens-toi droite.

Elle me tournait le dos à ce moment, et le liseré lui cachait à demi le derrière, car elle se cambrait dans ce but.

— Mais je suis droite, a-t-elle dit.

— Alors, penche-toi en avant, au contraire.

Elle a eu un cri de dépit, et a obéi. La chemise s'est relevée et j'ai pu voir son cul. Un fessier adorable, d'une blancheur nacrée ; mais comme elle serrait les fesses ! Je lui ai demandé de se retourner. J'ai vu qu'elle avait fermé les yeux. Maintenant qu'elle ne se penchait plus, le liseré de dentelle s'arrêtait au ras des poils. Je me suis baissé pour examiner son con. La fente bâillait, les nymphes, entièrement dégagées, formaient une saillie rosâtre entre les poils, toutes baveuses d'excitation.

— Quand un mari inspecte les charmes de sa femme, celle-ci ne ferme pas ridiculement les yeux, Bettina. Elle le regarde la regarder. Elle est toute contente de le voir s'intéresser à ces parties de son corps qu'elle cache aux yeux des autres hommes.

— Oh mon Dieu ! Je ne m'habituerai jamais à ce qu'on me regarde ici !

Elle a néanmoins ouvert les yeux. Sa rougeur est remontée jusqu'à ses oreilles quand elle a constaté que je m'étais baissé pour bien voir son con.

— Oh, mon Dieu... a-t-elle répété.

— Ecarte les jambes... je ne le vois pas bien... et garde les yeux ouverts pendant que je le regarde...

Nouveau sanglot de honte, protestation étouffée, mais elle s'exécute. Les pilules agissent certainement : le con n'est plus qu'une entaille de viande crue, toute luisante de mouille claire, le clitoris, cramoisi, est érigé.

— Ma petite femme est excitée, dis-je, en reprenant les intonations sucrées du prétendu mari. Son petit riquiqui montre le nez ! Il veut qu'on s'occupe de lui, le coquin !

Pour épicer leurs ébats, les conjoints (les cons joints !) prennent

souvent, quand ils s'amuse ensemble, des voix d'idiots congénitaux, et emploient volontiers un vocabulaire puéril pour désigner les parties de leurs corps destinées au plaisir. Bettina a tout de suite compris qu'il s'agissait de son clitoris ; et cela n'a fait qu'ajouter encore à sa confusion, et à son excitation. Chez les filles comme elle, les deux vont de pair : plus elles sont honteuses, plus cela les excite.

— Nous allons nous occuper de ton petit riquiqui ma chérie, ai-je poursuivi, en la prenant par la main. Et comme tu n'es pas égoïste, pendant que je m'occuperai du tien, toi tu t'occuperas du mien.

— Oh, je ne pourrai pas faire ça ! a crié Bettina.

Mais déjà je l'avais couchée sur le canapé, sa chemise retroussée au-dessus du nombril. Puis j'ai retiré mon pantalon. Immédiatement, ses yeux se sont jetés sur mes attributs. J'étais dans une glorieuse érection. Je me suis exposé complaisamment à sa vue, poussant l'obligeance jusqu'à décalotter le gland pour qu'elle puisse bien l'admirer.

— Il te plaît, mon gros riquiqui, ai-je dit. Prends-le dans tes mains.

Je me suis couché contre elle mais dans le sens opposé : son sexe sous les yeux et le mien en face de son visage. Elle m'a pris fébrilement les couilles et la bite dans ses mains et les a palpées ingénument. Pendant ce temps, je lui avais ouvert le sexe et je lui titillais le clitoris.

J'ai senti qu'elle était sur le point de jouir. Son clitoris était rouge et gonflé, elle sursautait de façon effroyable en gémissant chaque fois que je le touchais. Pour qu'elle ne jouisse pas trop vite, je me suis occupé de son anus. Je lui ai enfilé un doigt dedans. Son cul s'est ouvert immédiatement. J'ai ensuite joué avec son vagin. Elle était un peu crispée, mais je suis quand même parvenu à y introduire un doigt. Alors, je me suis mis à la lécher. Au bout d'un moment, comme elle allait jouir, je me suis arrêté à nouveau.

— Il faut me faire tout ce que je te fais, Bettina. C'est ainsi que se comporte une épouse.

Je me suis remis à la lécher, et j'ai senti, le bout de sa langue interroger timidement mon gland. Au début, elle hésitait, puis, l'excitation provoquée par mes propres coups de langue l'a rendue plus hardie, et elle m'a embouché. Elle me tenait à deux mains et me suçait comme un sucre d'orge. Les yeux fermés, elle avait l'air d'un

nourrisson qui tête, ses joues se creusaient quand elle aspirait, et je sentais sa langue s'affoler autour du gland. Ô délices...

Quand je me suis mis debout, elle a rouvert les yeux, égarée, la bouche ouverte. Je l'ai prise par les joues et je lui ai refourré la bite dedans. Elle s'est remise à sucer aussitôt. J'étais debout, au bord du canapé, quand je lui ai tout lâché. Je l'ai vue ouvrir les yeux sous l'outrage, elle a voulu se reculer, mais je la tenais par les joues, et je ne l'ai libérée qu'après m'être entièrement vidé.

Elle a bondi au bas du canapé, avec une grimace dégoûtée, elle a couru derrière le paravent où je l'ai entendue cracher dans la cuvette. Puis j'ai vu qu'elle prenait sa jupe qu'elle avait pendue au-dessus du paravent. Je suis allé la retrouver.

— Laissez-moi partir ! m'a-t-elle crié au visage. C'est dégoûtant ! Vous êtes un porc ! Vous ne me ferez jamais croire qu'un mari fait ça à sa femme ! Je veux rentrer chez moi... Je dirai tout à ma mère !

Je l'ai tirée sans douceur vers le divan.

— Cesse de faire l'idiot, Bettina. En voilà, des jérémiades, pour quelques gouttes de sperme. Et pour ta gouverne, sache que toutes les femmes agissent de la sorte quand elles ont leurs règles... L'argument l'a prise de court.

— J'ai voulu que tu ne sois pas trop surprise la première fois que ton mari le fera. Enfin, réfléchis un peu. Quand tu seras indisposée, il faudra bien quand même le soulager, lui. De quelle façon t'y prendras-tu ? Pourquoi crois-tu que le Seigneur t'a donné une aussi jolie bouche ?

Elle ne me croyait pas encore, mais elle m'écoutait. Je savais qu'elle était restée sur sa faim. Si je l'avais masturbée et sucée, je m'étais bien gardé de la faire jouir.

— Pour ton futur mari, j'ai songé au fils aîné de l'avocat Mac Manus, lui ai-je lâché d'un ton benoît.

J'ai vu que j'avais fait mouche. C'est un parti convoité par toutes les mères de la ville. Le fils de l'homme le plus riche, et de surcroît, beau garçon. Il a fréquenté un temps Carolyn Simmons, mais ça ne s'est pas fait, finalement.

— Oh, je ne suis pas assez bien pour lui, a protesté Bettina. Il ne voudra jamais de moi. Il lui faut une fille bien plus riche.

— Je me fais fort de le décider. J'ai beaucoup d'influence sur lui...

Elle m'a jeté un regard méfiant. Me croyait-elle ? En tout cas, elle paraissait moins en colère.

— Si tu veux l'épouser, il faut que tu y mettes du tien. C'est un garçon qui connaît la vie. Il a l'habitude des filles dans le vent, si tu vois ce que je veux dire. Pour un homme comme lui, une épouse, au lit, doit se conduire comme une parfaite putain.

J'ai vu qu'elle réfléchissait.

— Imagine le dépit de tes copines quand tu te baladeras en ville dans sa belle décapotable. Je ne devrais pas te dire cela car ce n'est pas une pensée très chrétienne, mais elles en crèveront de jalousie. Et toi, tu seras « la jeune Mme Mac Manus... » L'épouse d'un homme promis au plus grand avenir...

J'ai su que je l'avais emporté quand elle a lâché sa jupe. Je l'ai vue revenir vers le canapé. Elle avait rougi à nouveau, mais une lueur rusée brillait dans ses yeux.

— Oh, toi alors, chéri, m'a-t-elle fait, en prenant la même voix niaise que moi lorsque je jouais au petit mari, on peut dire que tu sais parler aux femmes, vilain coquin !

— On est bien décidée à être gentille avec son petit mari, Bettina ? On ne boude plus ?

Elle a secoué la tête avec un rire idiot.

— On veut tout lui montrer à nouveau ? Allez, mets-toi en position, ma chérie, assieds-toi là et écarte bien les cuisses... que je m'occupe à nouveau de ton petit morceau.

Elle s'est assise, cuisses disjointes.

— Ouvre les plus que ça... une femme doit toujours ouvrir les cuisses devant son mari. C'est entre ses cuisses qu'il y a la partie d'elle qui l'intéresse le plus, celle qui se cache sous les poils.

— J'ai compris, a dit Bettina, en reprenant sa voix pointue. Est-ce que tu le vois bien, comme ça, mon chéri ?

Elle a ouvert son sexe des mains et, les yeux luisant

d'excitation, s'est penchée pour me regarder lui caresser le clitoris. Je l'ai masturbée ainsi un moment et elle écarquillait les yeux, sentant affleurer le plaisir.

— Oh chéri, chéri... plus vite... oh, tu le fais si bien, chéri...

Elle a joui dans un long miaulement, puis s'est retournée sur le ventre pour cacher son visage dans ses bras. Je l'entendais respirer très fort. Dans cette position, elle me montrait son cul, et, comme j'étais à nouveau excité par ce que je venais de lui faire, cela m'a donné une idée.

— Reste ainsi, ma chérie, tu es dans la position parfaite pour la dernière leçon. Bien sûr, il n'est pas question que je t'ôte ta virginité, nous laisserons cette babiole à ton mari. Mais souviens-toi de ce que je t'ai dit, à propos de ces jours où tu seras indisposée. Parfois, ton mari ne se contentera pas de se faire sucer...

Elle a tout de suite saisi à quoi je faisais allusion.

— Oh, mais vous n'y pensez pas...

— Tous les maris le font, Bettina. En tout cas, tous les maris modernes. Un garçon comme Mac Manus, tu peux être certaine d'une chose, il te le fera !

— Mais... c'est bien trop gros !

— Petite sottise, des choses bien plus grosses passent par là quand tu es constipée, l'aurais-tu oublié ? Et d'ailleurs, on utilise de la vaseline. Je dois en avoir un tube dans mon tiroir.

Je suis allé le chercher. Elle n'a plus rien objecté. Je lui ai fait prendre la position classique, accroupie sur le canapé, la tête sur un coussin. Je savais que cela la soulageait de ne pas me voir.

— Comme les chiens dans la rue, lui ai-je dit, en lui passant de la pommade sur l'anus.

— Oh, chéri... tu as de ces comparaisons, vraiment...

Elle a poussé un cri perçant quand je lui ai enfilé l'index vaseliné dans le rectum.

— Chéri ! Doucement !

— Il faut ouvrir le passage...

J'ai abaissé ma bite, j'ai poussé le gland. Son anus résistait, crispé par la frousse. Alors, j'ai discrètement sollicité son clitoris, cela les décide toujours, et elle a cédé, la bague brune s'est élargie, j'ai senti la muqueuse anale en contact avec la pointe du gland... La vaseline et une poussée régulière ont fait le reste. La pénétration lui a arraché un long cri de stupeur. Mais déjà j'étais dans la place.

Pour lui faire trouver la chose plus plaisante, je lui ai demandé de jouer à « Poussons, poussons, l'escarpolette... »

C'est une vieille rengaine enfantine que l'on entonne en se balançant d'avant en arrière. Cela l'a scandalisée et ravie à la fois. Elle s'est balancée d'avant en arrière, et moi je restais immobile, la bite au fourreau. Quel délice de voir son cul s'embrocher de lui-même sur ma tige !

Elle s'excitait stupidement à ce jeu idiot. Quand elle chantait d'une voix tremblante : « Poussons, poussons, l'escarpolette ! », son cul s'ouvrait si voluptueusement que j'avais l'impression de pénétrer dans son âme candide. C'est presque avec un sentiment de profanation que j'ai fini par lui lâcher ma salve. Mais l'oie blanche était bien morte, celle qui a couru, une main au cul, derrière le paravent, pour se laver ce que j'avais souillé, était déjà une épouse qui connaît bien son métier.

Allons, je ne pense pas qu'il sera trop ardu d'en faire une parfaite putain conjugale. Et il n'est peut-être pas impossible que je parvienne à lui faire épouser réellement le fils Mac Manus.

Lorsqu'elle est reparue, toute rhabillée, toute modeste, je lui ai appris à donner le baiser conjugal. Elle est donc venue m'embrasser sur la bouche, toute rose. Charmante enfant. Je l'ai quelque peu lutinée, cela va sans dire, c'est toujours agréable de les tripoter quand elles se sont rhabillées, de les effaroucher en leur glissant les mains sous la jupe...

Et je lui ai rappelé que nous étions liés par le secret conjugal.

— Une épouse, lui ai-je dit, ne parle jamais à personne de ce qu'elle fait avec son mari. Et surtout pas avec sa mère.

— Oh, ne crains rien, chéri, m'a-t-elle juré. Ma mère est bien la dernière personne au monde à qui je parlerais de ce que nous faisons ensemble.

Dans le jardin, alors que je la suivais des yeux, elle s'est

retournée, et m'a envoyé un baiser avec la main.

J'ai l'impression qu'avec Darling les choses seront très différentes. Mais après tout, qui ne risque rien n'a rien.

Pour me changer les idées, je me suis plongé dans la Bible. C'est un livre plein de sagesse. Et tout particulièrement le *Cantique des Cantiques*. « Tes seins sont comme deux brebis paissant sur la colline... »

Ah, on savait parler aux femmes, à cette époque bénie. Amen.

CHAPITRE VI

PUNITION D'UNE FEMME JALOUSE

(Journal intime de Cécilia)

Les jours suivants, il ne se passa rien d'intéressant. Mes élèves étudiaient leur solfège, le pasteur recevait ses visiteuses, la femme du pasteur se rendait en ville pour ses emplettes, et moi je m'ennuyais à mourir. Je m'ennuyais d'autant plus que je ne pouvais m'empêcher de penser sans arrêt à ce qui se passait dans le bureau. Sans pouvoir l'affirmer, car après tout, Mme Mac Manus et Darling pouvaient n'être que des exceptions, j'étais quasiment sûre que la plupart des visiteuses ne venaient là que pour s'y livrer impunément (qui songerait à soupçonner un pasteur ?) aux turpitudes les plus crapuleuses. En cours de semaine, profitant d'une absence du maître des lieux, je parvins à déjouer la surveillance de mes élèves en leur faisant jouer un morceau à quatre mains, ainsi que je l'avais déjà fait, et j'allai à tout hasard graisser les gonds et la serrure de la porte du cabinet noir. Je pus vérifier qu'elle s'ouvrait et se refermait maintenant sans produire le moindre grincement. Il ne me restait plus qu'à guetter l'arrivée d'une visiteuse tardive pour essayer d'épier à nouveau les jeux amoureux d'Aloysius Bergman.

Je pris dans ce but l'habitude de m'attarder dans la salle d'étude, chaque soir, après avoir libéré mes élèves, sous le prétexte fallacieux d'y préparer mes leçons du lendemain. Cela me valut les félicitations de mon employeur, que ce zèle professionnel parut néanmoins intriguer quelque peu. Il me prévint à tout hasard, charitablement, qu'il ne fallait pas m'attendre à une augmentation, car les « bienfaitrices » qui venaient lui rendre visite se montraient de plus en plus parcimonieuses. Je le rassurai de mon mieux et il parut fort soulagé.

— Aurais-je déniché l'oiseau rare, Cécilia ? me demanda-t-il en me pinçant la joue. Cela va faire trois semaines que vous êtes ici, et jamais mes filles n'ont aussi bien travaillé ! Pourvu que cela dure...

Mais comme par un fait exprès, toutes les « bienfaitrices » qui vinrent voir le pasteur cette semaine quittèrent les lieux avant la fin du cours ; et il ne s'en présenta aucune après l'heure.

Chose à laquelle j'étais loin de m'attendre, ce fut l'épouse du pasteur, la prude Gertrude, qui me fournit paradoxalement l'occasion d'assister à un de ces spectacles que la morale réproouve. Ce vendredi, en effet, l'épouse du pasteur me prévint dès mon arrivée que je serais peut-être obligée de rester un peu plus tard, car sa sœur cadette, Mme Zagory, donnait une réception pour l'anniversaire de sa fille, Jennifer. Mme Gertrude devait s'y rendre en début d'après-midi, pour aider sa sœur à tout préparer.

— Mon beau-frère, monsieur Zagory, est un organisateur de spectacles, m'apprit Gertrude, il reçoit un monde assez mêlé. Aloysius et moi ne pouvons quand même pas refuser de nous y rendre, car c'est ma sœur, après tout, même si nous avons pris dans la vie des chemins différents. Mais il interdit à nos filles de fréquenter leur cousine, qui est une vraie tête folle, ne songe qu'aux garçons... et travaille très mal à l'école. Aussi ne viendront-elles que pour le dîner. Je viendrai les chercher moi-même, et je les raccompagnerai ici au sortir de table, car Aloysius ne tient pas à ce qu'elles assistent au bal. Il veut qu'elles se couchent tôt. Voilà pourquoi, ma chère Cécilia, je vous demande à titre exceptionnel de faire des heures supplémentaires aujourd'hui, pour que mes filles ne soient pas seules après la fin de la leçon.

Pendant qu'elle parlait, je notai à quel point cette grosse dondon avait fait des efforts de toilette. Elle avait mis une robe noire, assez cintrée, qui l'amincissait, et un gros jabot de dentelle, en bouillonnant, s'efforçait de noyer dans les fanfreluches ses mamelles de nourrice. Par ailleurs, elle s'était maquillée. Oh, discrètement... Mais enfin, elle avait rougi ses lèvres et poudré ses joues rebondies. Elle avait tout, ainsi, d'une crémillère endimanchée.

Ses filles aussi étaient sur leur trente et un. Robes à carreaux, chaussettes en fil d'Écosse tirées sous le genou, souliers plats à boucles, sages couettes ornées de rubans assortis à leurs robes, elles étaient parfaitement grotesques, les pauvres petites, déguisées ainsi. Et plutôt maussades, à la différence de leur mère que cette sortie familiale paraissait émoustiller. Je dis à Mme Gertrude que j'étais toute disposée à lui rendre ce service, mais qu'il fallait que je

téléphone à mon mari, à la clinique, pour le prévenir de mon retard, car il était convenu que nous nous retrouverions en ville pour y dîner en compagnie de Virginia White et de son mari, au *Café français*.

— Je suis navrée de vous imposer ce dérangement, me dit Mme Gertrude. N'oubliez pas de transmettre mon meilleur souvenir à votre amie Virginia. Et de la remercier de nous avoir déniché une perle telle que vous ! Et bien entendu, vous pouvez aller téléphoner dans le bureau de mon mari autant qu'il vous plaira, Cécilia. Vous êtes ici chez vous.

A peine fut-elle sortie qu'éclata un concert de récriminations. Etre privée de la partie la plus amusante de la fête, le bal qui suivrait le repas, mortifiait singulièrement la coquette Bethsabée. Sa sœur, elle, regrettait surtout de ne pas pouvoir aller jouer avec les autres enfants conviés à l'anniversaire de Jennifer, dans la grande salle de jeux que l'organisateur de spectacles Zagory, leur oncle, avait fait installer dans le sous-sol de sa maison.

— Il y a toutes sortes de jeux électroniques, me dit Deborah. Mais notre père nous interdit d'y jouer.

— Tout ça, lâcha sa sœur, qui contemplait avec dégoût l'image ridicule que lui renvoyait le miroir mural, c'est la faute de cette garce de Jennifer... Elle n'a que deux ans de plus que moi, et elle se prend déjà pour je ne sais quoi. C'est à cause d'elle que mon père est si sévère avec moi. Il a peur que je suive son exemple.

Deux larmes de rage perlèrent aux coins de ses yeux. Elle frappa le sol de ses talons plats.

— Elle, elle a le droit de porter des souliers à talons. Et de se maquiller. Tandis que moi... Je la déteste, cette vipère. Je voudrais la voir morte...

— Ce n'est pas bien, Bethsabée, de parler ainsi.

— Elle ne rate pas une occasion de m'humilier, madame. Il faut la voir nous traiter en parentes pauvres, ma sœur et moi !

— Ce n'est pas une raison pour souhaiter sa mort.

Bethsabée se renfroigna. Ce fut au tour de sa sœur de m'exposer ses doléances. Elle en voulait surtout, elle, à son cousin Gaston.

— Il est très différent de sa sœur, et notre père nous permet de

jouer avec lui.

— Tu devrais donc être contente.

— Vous voulez rire ! Ce n'est même pas un vrai garçon. On dirait une fille... Qu'est-ce que vous voulez faire, avec un garçon comme ça !

Je ne pus faire autrement que de remarquer le coup de coude que Bethsabée donna à sa sœur. La petite qui allait en dire plus long se tut avec un rire gêné.

— C'est vrai, bredouilla-t-elle. Il veut toujours jouer à des jeux de filles...

D'où je déduisis que les cousines dudit Gaston auraient préféré partager avec lui d'autres amusements. Je me promis d'éclaircir ce point plus tard. Pour les consoler, j'informai mes élèves qu'aussitôt que leurs parents seraient partis, elles pourraient s'amuser à leur guise, au lieu de travailler. Cela ne leur arracha qu'un maigre sourire. L'idée que les autres filles feraient les folles à la fête de leur cousine pendant qu'elles se morfondraient dans la salle d'étude empoisonnait à l'avance toutes les promesses que je pouvais leur faire. Je les installai donc au piano pour un morceau à quatre mains, et sortis pour me rendre dans le bureau du pasteur.

La musique du piano couvrant le bruit de mes pas, je pus arriver derrière la porte sans être entendue par les occupants de la pièce. Curieuse, je collai mon oreille à la porte. Déception, c'était Mme Gertrude qui se trouvait là. Elle était venue prévenir son mari que j'avais besoin de téléphoner.

Cette réception chez la sœur de sa femme paraissait mettre le pasteur de fort méchante humeur.

— Comme vous voilà coquettement mise, Gertrude, l'entendisje maugréer. Ai-je la berlue ? Ma parole, mais vous vous êtes fardée !

— Voyons, Aloysius, vous savez très bien que je me maquille chaque fois que je vais chez Lily. Elle dit que j'ai l'air d'une paysanne quand je ne me poudre pas. N'oubliez pas qu'elle a des invités... Il faut que je lui fasse honneur.

— Je vous trouve bien pétulante, tout à coup. Est-ce à l'idée du beau monde que vous allez rencontrer ? Je suis surpris par votre métamorphose, ma chère. Toute la semaine vous m'avez fait grise

mine, à moi, votre mari. Et maintenant, vous voilà tout excitée, comme une ingénue à son premier bal...

— Si je vous faisais grise mine, Aloysius, vous y étiez peut-être pour quelque chose ? Alors, je vous en prie, ne ramenez pas ça sur le tapis, ce n'est pas le moment.

— Je ne m'étais donc pas trompé, Gertrude ; vous aviez quelque chose à me reprocher. Peut-on savoir de quoi il s'agit ?

— Monsieur, il faut que j'aille à la cuisine faire des beignets aux pommes pour ma sœur. Nous parlerons de ça une autre fois.

— Et moi, je veux que nous en parlions maintenant. Je suis curieux, je l'avoue, de savoir pourquoi vous m'avez imposé cette triste figure toute la semaine.

— Vous savez très bien pourquoi, Aloysius.

— En admettant que je le sache, j'exige de vous l'entendre dire.

— Très bien. C'est à cause de cette gourgandine que vous recevez quand je ne suis pas là, monsieur. Figurez-vous que je suis parfaitement au courant !

— Une gourgandine ? Je suppose que vous voulez parler de la petite Darling ?

— C'est vous qui l'avez nommée !

J'avais toujours la main en l'air, prête à frapper à la porte. Mais ça devenait intéressant. Aussi, sur la pointe des pieds, me rendis-je au débarras. La clef tourna sans bruit dans la serrure graissée, et la porte pivota silencieusement sur ses gonds huilés. Dans le noir, je grimpai sur la chaise et retirai la tenture de ses clous. Dès que j'eus enlevé deux livres de l'étagère supérieure, les voix me parvinrent à nouveau, très distinctes.

— C'est madame Porbus qui m'a prévenue, figurez-vous ! Pendant que j'étais au zoo, samedi dernier, avec les enfants, vous avez reçu cette fille. Vous qui prétendez ne jamais recevoir de visite pendant le week-end.

— Je reçois qui je veux quand je veux. Quant à la mère Porbus, elle ferait mieux de s'occuper de ses oignons.

— Elle ne pensait pas à mal, monsieur, en m'en parlant. Elle croyait que j'étais au courant, puisque paraît-il, vous ne me cachez rien ! Madame Porbus était passée vous voir à propos de cet orphelin qu'elle a recueilli, l'idiot. Pollo, vous savez bien ? Elle lui fait faire du jardinage pour l'occuper. Et elle voulait savoir si vous ne pourriez pas l'employer. Notre jardin fait en effet triste figure. Il est envahi par les herbes.

— Je n'aime pas beaucoup voir ce godelureau traîner à proximité de mes filles.

— Voyons, monsieur, Pollo est un demeuré. Il n'a pas plus de cervelle qu'un enfant de sept ans.

— Raison de plus. On peut lui faire faire n'importe quoi. Mais la question n'est pas là. Si j'ai bien compris, vous êtes bel et bien en train de me faire une scène ! A cause de cette petite malheureuse...

— Cette petite malheureuse, à en croire madame Porbus, qui vous attendait, est restée enfermée avec vous plus de deux heures. Et vous aviez tiré les rideaux de la fenêtre.

— Je les tire toujours quand on me consulte. Et il m'arrive de recevoir des visiteuses encore plus longtemps. Je ne mesure pas mon temps, quand on sollicite mes conseils. Madame Porbus est bien placée pour le savoir. Il m'est arrivé de la recevoir, elle, pendant des après-midi entières, pour discuter des comptes de la société de bienfaisance.

— Vous n'allez pas comparer cette fille à madame Porbus !

— Ce n'est nullement mon intention, en effet.

— Pour tout vous dire, monsieur, j'ai honte d'être une femme quand je la vois passer dans la rue, fardée comme une gourgandine et si court vêtue... avec cette poitrine qui se balance... et cette façon indécente qu'elle a de dandiner son arrière-train !

— Certes, ce n'est pas madame Porbus qui pourrait produire le même effet en agitant le sien ! Je vous trouve bien peu chrétienne, ma chère femme. Ce sont les filles qui possèdent ce genre d'arrière-train, pour parler comme vous, qui sont sans cesse sollicitées par les hommes. Les madame Porbus de ce monde ne risquent rien, elles. C'est pourquoi les premières, plus que les secondes, ont besoin des secours de la religion.

— Mais au moins, monsieur, recevez-la quand je suis à la

maison. Et laissez vos rideaux ouverts. Les gens ont si mauvais esprit ! Ils pourraient imaginer Dieu sait quoi !

— Vous oubliez que je suis au-dessus de tout soupçon. En conséquence, la scène que vous me faites est particulièrement déplacée.

Prudemment, j'approchai un œil du créneau formé par les livres que j'avais retirés. Je vis alors Gertrude, assise sur le canapé, en face de son mari, debout, qui la dominait avec son air sévère, les mains derrière le dos.

— Vous avez craché votre fiel ? Parfait. Maintenant, laissez-moi vous exposez mes propres doléances, ma chérie. Et tout d'abord, qui êtes-vous, Gertrude, pour me parler sur ce ton. Un juge d'instruction ou mon épouse ?

— Votre épouse, Aloysius, vous le savez bien.

— Vous êtes mon épouse ? Vous me voyez très heureux de vous l'entendre dire. Eh bien, ma chère, laissez-moi vous dire que pour mon compte je trouve que vous les négligez singulièrement, vos devoirs d'épouse, depuis quelque temps. Tant au lit...

Le visage de Gertrude s'empourpra jusqu'aux oreilles et sa bouche s'entrouvrit. D'un geste, son mari arrêta les mots qu'elle s'apprêtait à prononcer.

— Tant au lit, qu'à la cuisine ! J'ai le regret de constater que, sans doute aveuglée par la jalousie, vous n'accordez plus à vos fourneaux tout le soin qu'ils réclament. Lundi dernier, le rôti était brûlé. Mardi, le soufflé était aplati. Mercredi, le ragoût était trop cuit. Jeudi, les haricots verts croquaient sous la dent car ils étaient à demi crus. Auriez-vous juré, par représailles, de me délabrer l'estomac ?

— Je n'ai jamais été une grande cuisinière, vous le saviez en m'épousant.

— Ni une grande amoureuse, je sais. Mais ce sont des choses auxquelles on peut remédier. Cela nous est déjà arrivé dans le passé, vous n'avez pas pu l'oublier, Gertrude.

Tout en parlant de la sorte, le pasteur avait sorti sa montre de son gousset. Il ouvrit le couvercle pour la consulter. C'était une montre ancienne, accrochée à une chaîne d'or. Alarmée, son épouse se leva. Son visage était devenu écarlate, ses yeux fuyaient ceux de son mari.

— Voyons, Aloysius, vous n'y songez pas. Ma sœur m'attend...

— Elle attendra. C'est à moi, votre époux, de choisir les moments où vous avez besoin d'être corrigée. J'ai rongé mon frein toute la semaine, en espérant que vous feriez un effort. En vain. Ne vous en prenez donc qu'à vous de ce qui va arriver maintenant. Allez tirer les rideaux...

Le sang aux joues, Gertrude se dirigea vers la fenêtre et tira soigneusement les épaisses tentures. Le pasteur avait allumé le plafonnier. Les époux, debout, se contemplèrent. Gertrude fit une dernière tentative.

— Il faut absolument que j'aille faire cuire les beignets pour ma sœur, Aloysius. Vous me punirez demain, si vous pensez que c'est vraiment nécessaire.

— C'est tout de suite que j'ai envie de vous punir. Y voyez-vous une objection ?

— Vous savez bien que je me suis toujours pliée à vos ordres, Aloysius, répondit l'épouse d'une voix blanche.

Elle respirait plus vite. Sous son jabot pigeonnant ses gros seins montaient et descendaient. Elle porta une main à sa gorge, comme si elle étouffait.

— Vous avez chaud, ma chère ? lui demanda mielleusement le pasteur. Ce n'est pas étonnant. Boudinée comme vous l'êtes dans cette robe trop serrée. Et dans ce corset que vous avez mis dessous. Savez-vous à quoi vous ressemblez, ainsi attifée ? Vous pouvez parler de Darling !

— Monsieur !

— A une gourgandine, parfaitement, Gertrude ! Une de ces créatures qui opèrent derrière la gare. Elles se serrent la taille, comme vous, dans des corsets, pour faire ressortir leurs avantages.

— C'est pour faire honneur à ma sœur, monsieur, que j'ai mis ce corset. Elle me trouve trop grosse.

— Trop grosse ? Vraiment ? Peut-être n'a-t-elle pas tort après tout. Retirez votre robe, que je voie cela de plus près.

Gertrude eut un haut-le-corps.

— Que je retire ma... en plein jour, monsieur... alors que les petites sont à deux pas...

— Les petites sont entre de bonnes mains, ne vous souciez pas d'elles. D'ailleurs, vous les entendez en ce moment jouer du piano. Que se passe-t-il ? N'ai-je pas le droit de vous voir nue, moi, votre mari ?

— Dans la chambre, monsieur... pas ici... et quand il fait nuit.

— C'est ici que j'en ai envie. Et en plein jour ! Puisque vous vous habillez comme une gourgandine, déshabillez-vous aussi comme elles. Ces femmes se mettent nues dans les endroits où on le leur demande. Et ce bureau fait parfaitement l'affaire !

— Vous ne pouvez exiger ça de moi, monsieur. Je ne suis pas une de ces filles.

— N'êtes-vous pas fardée, vous aussi, comme elles ?

— Ce n'est pas de cette façon qu'elles se maquillent.

— Peut-être avez-vous raison. Sans doute, par timidité ou par hypocrisie, n'avez-vous pas osé vous peindre davantage. Qu'importe. Nous allons réparer cet oubli.

Prise de faiblesse, Gertrude s'assit sur le canapé. Elle ne résista guère quand son mari lui arracha son sac des mains et l'ouvrit. Il en tira un poudrier, un tube de rouge, et un petit nécessaire à paupières.

— Ainsi vous trouvez que Darling se maquille trop ? ricana-t-il. Croyez-moi, Gertrude, dans quelques minutes, vous n'aurez rien à lui envier sous ce rapport.

CHAPITRE VII

LE DEVOIR CONJUGAL

(Journal intime de Cécilia)

La scène hallucinante qui suivit se déroula dans un silence religieux. Je ne sais rien de plus fascinant que de pouvoir pénétrer à leur insu dans l'intimité sexuelle des gens mariés. C'est incroyable ce que peuvent inventer ceux qui paraissent au premier abord les plus équilibrés. A cet égard, on aurait vainement cherché en ville un couple aussi « pasteurisé » que celui du digne Aloysius et sa grasse épouse.

Et ils étaient là, rideaux tirés, à deux pas de leurs filles, à se préparer comme des comédiens avant d'entrer en scène. Certes, Mme Gertrude semblait à la torture, pendant que son mari, un sourire d'aliéné sur les lèvres, la maquillait, et les larmes de révolte et de honte qui coulaient sur son visage paraissaient sincères. Mais elle n'en restait pas moins livrée, absolument passive, au caprice pervers de son bourreau.

La bouche crispée par la grimace que je lui avais vue lorsqu'il avait « corrigé » Darling, il s'était assis en face d'elle. Et, comme s'il copiait sur son visage je ne sais quel modèle imaginaire, il la fardait d'une façon abominable. Après avoir répandu un nuage de poudre, de façon à lui faire un masque blafard, il étala sur les pommettes deux taches rouges, parfaitement clownesques, et lui dessina une bouche énorme, en forme de cœur. Dernière touche : il lui charbonna outrageusement les paupières. Je fus abasourdie par le résultat. Quand il se cambra, en clignant des yeux, comme un peintre qui prend du recul afin de juger sa toile, Mme Gertrude avait tout d'une prostituée de bas étage, mais d'une prostituée d'une époque révolue (je l'ai dit, le pasteur était un homme du passé) telles qu'on n'en voit plus que sur certaines photos anciennes représentant des pensionnaires de maison

closes des années trente.

L'effet produit par ce maquillage criard était d'autant plus déroutant que Mme Gertrude était vêtue d'une façon fort décente. Au-dessus de son sage jabot de dentelle et de sa robe sombre, les couleurs qui ornaient son visage ressortaient donc d'une façon particulièrement scandaleuse.

— Voilà ! fit enfin le pasteur.

Il referma le poudrier avec un claquement sec qui fit tressaillir son épouse et papilloter ses cils chargés de rimmel, épais comme des pattes de tarentules, comme s'il la tirait d'une transe.

— Voilà, madame, reprit-il, j'en ai fini avec vous. Vous voici sans doute telle que vous aimeriez être.

— Dites plutôt, monsieur, telle que vous aimeriez que je sois !

Le pasteur pinça les lèvres et ses joues jaunirent. J'avais déjà remarqué que c'était un homme très bilieux quand on lui tenait tête.

— Vous n'allez pas admirer le résultat, ma chérie ?

Comme une condamnée qu'on mène à l'échafaud, Gertrude se laissa conduire devant le miroir de la cheminée. Cette cheminée faisant face à la bibliothèque derrière laquelle je me tenais à l'affût, je fus donc à même, de mon observatoire privilégié, de saisir tous les jeux de sa physionomie quand elle découvrit l'étendue du désastre. L'effroi, tout d'abord, lui écarquilla les yeux. Elle porta une main incrédule à sa joue, comme si elle refusait de croire que ce fût bien elle. Puis les coins de sa grosse bouche s'affaissèrent, comme ceux d'un enfant qui va éclater en sanglots, et de grosses larmes dégoulinèrent sur ses joues rebondies, y traçant des sillons noirâtres en entraînant le rimmel qui alourdissait les cils.

— Vous n'aviez pas le droit, monsieur... pas le droit, bégaya-t-elle. Qu'avez-vous fait de moi ?

— De quoi vous plaignez-vous ? Votre sœur ne vous préfère-t-elle pas maquillée ? Je gage que vous remporterez un grand succès, à sa fête !

— Vous êtes un monstre, Aloysius... vous profanez la mère de vos enfants ! N'avez-vous donc aucun respect de vous-même...

Les maigres joues du pasteur jaunirent de plus belle. Ses lèvres n'étaient plus que deux minces liserés ; ses yeux flamboyaient.

— C'est vous, qui n'avez aucun respect de vous, gourgandine, répondit-il. A-t-on idée de se laisser maquiller ainsi ? Vous avez tout d'une putain, madame ! Ou presque tout... Il faudrait vous dépoitrailler un peu, et ce serait parfait...

— Je vous interdis bien de porter la main sur moi !

— Vous n'avez rien à m'interdire, Gertrude. Et d'ailleurs, ne vous plaigniez-vous pas, à l'instant, d'étouffer ? Comment ne crèveriez-vous pas de chaleur, en effet, dans cette robe qui vous engonce. Nous allons remédier à cela...

Passant derrière elle, il glissa ses mains sous les aisselles de sa plantureuse moitié et, devant la glace, ouvrit d'un coup le corsage de son jabot. Sans doute cette pièce de vêtement ne tenait-elle en place qu'à l'aide de pressions invisibles, car ce fut l'affaire d'un instant. Les mamelles blafardes de Gertrude se ruèrent dehors sanglées dans l'armature renforcée d'un gigantesque soutien-gorge rose.

— Dégrafez-le vous-même, Gertrude. Je ne comprends rien à tous vos harnachements. Il faut les mettre à l'air libre.

Les larmes de Gertrude s'étaient taries. Elle semblait s'habituer au spectacle que lui renvoyait le miroir, et le fait d'avoir les seins quasiment exposés ne paraissait pas la scandaliser autant que je l'aurais cru. Était-ce une illusion ? J'étais trop loin pour un juger, mais il me sembla que ses yeux brillaient tout à coup comme ceux d'une femme amoureuse.

— Vous exagérez, Aloysius... voyez de quoi j'ai l'air, ainsi... murmura-t-elle.

— Vous avez l'air de ce que vous êtes, ma chère. De ce que sont toutes les femmes, lui lança perfidement son mari.

Avec un haussement d'épaule, Gertrude se contorsionna pour passer une main dans son dos. A peine eut-elle dégrafé son harnais que les bonnets glissèrent et qu'une double vague de chair laiteuse se répandit, emplissant le miroir de leur profusion pâle et de leurs larges couronnes sombres. Les mamelons grumeleux, épais comme le bout de mon index, pointaient hors des aréoles.

— De vrais pis de vache, dit le pasteur, d'un ton méprisant.

Le fait est, il s'agissait des plus imposantes mamelles que j'eusse encore jamais vues. Cette chair blanche et ces gros bouts marron foncé, ballottant au gré du souffle saccadé de Gertrude, donnaient, dans la pénombre du bureau, une impression d'obscénité parfaite. On avait l'illusion de surprendre une scène se déroulant dans un bordel, une de ces mises en scène dépravées qu'exigent (m'a-t-on dit) certains clients riches, particulièrement blasés, qui aiment martyriser les femmes à gros nichons dont ils sont amateurs.

Tenant les siens à pleines mains, pour éviter qu'ils ne se balancent trop quand elle marchait, l'épouse déguisée en putain se laissa guider jusqu'au fauteuil. C'est Bergman, cette fois, qui s'assit sur le canapé, en face d'elle. Pour une créature aussi corpulente, le minuscule crapaud était un récipient bien exigü. Elle dut forcer pour y caser son gros cul. Quand ce fut fait, sur un geste de son mari, elle posa ses mains sur les accoudoirs, et se tint toute droite, ses gros seins pendant hors du corsage ouvert.

— Une dernière retouche, si vous le permettez. Le tableau sera parfait...

Il fouilla dans le sac, puis il colora fébrilement les aréoles à l'aide du tube de rouge. Les grosses taches rouges qui couronnèrent alors ses gros nichons blafards achevèrent de transformer Gertrude en une sorte de peinture vivante. Elle respirait rapidement, les paupières baissées, attendant la suite, et ses mamelons sanglants pointaient devant elle comme deux petites cornes de chair.

— J'ai l'impression que vous transpirez encore, insinua le pasteur, après avoir contemplé avec satisfaction son ouvrage.

— Je vous assure, monsieur, que je n'ai plus chaud du tout. Et d'ailleurs, il faut que j'aille faire mes beignets...

— Taratata ! Moi je vous dis que vous transpirez. Si nous dégagions votre arrière-train, maintenant ?

Gertrude décocha un regard affolé à la pendule.

— Voyons, monsieur, vous n'y pensez pas. Il est déjà quatre heures !

— Croyez-vous qu'il vous suffira de me montrer vos mamelles pour vous en tirer à bon compte ? Auriez-vous oublié les haricots crus ? Le soufflé essoufflé ? Le rôti carbonisé ?

Le pasteur se frotta l'estomac du bout des doigts.

— Je ne les ai pas oubliés, moi. Mon estomac non plus ; il réclame vengeance, ma chère Gertrude, contre les mauvais traitements qui lui furent infligés par une cuisinière vindicative !

— Monsieur, c'est mal de plaisanter de la sorte. Si vous voulez me punir, faites, mais dispensez-moi de vos plaisanteries laborieuses ! Et permettez-moi d'aller fermer à clef. Imaginez qu'une petite entre sans frapper au moment où... où...

Ses appâts surabondants flottant devant elle, elle s'empressa d'aller tourner la clef et revint se placer au centre de la pièce. Sur un geste de son mari, elle lui tourna le dos, et remonta sa robe. Son gros cul blanc illumina la pièce, comme la lune surgissant d'un nuage. Sans attendre (manifestement, ce n'était pas la première fois qu'on la « punissait » ainsi), elle abaissa sa culotte et la laissa choir à ses chevilles. Puis elle resta immobile, les fesses tendues vers son mari.

— Savez-vous que vous avez un arrière-train remarquable, madame ? la félicita-t-il. Vous auriez eu beaucoup de succès dans une de ces maisons que fréquentait le peintre Toulouse Lautrec.

— Punissez-moi si je l'ai mérité, monsieur, mais épargnez-moi vos sarcasmes.

— Je trouve que vos fesses sont bien serrées, ma chère. Ecartez-les donc. Comment voulez-vous que ça respire, là-dedans...

Je m'attendais à ce que Gertrude proteste, mais non, et même (il me le sembla, en tout cas), ce fut avec de l'empressement qu'elle prit en mains ses joues arrière. Dans la touffe de poils qui s'échappa de l'entre cuisses, je pus voir distinctement, comme le pasteur, se débrider, toute luisante d'une fine mouillure, une large brèche d'un rose violacé. Ce qui me frappa alors (outre les dimensions de l'organe), ce fut de constater que le trou du cul, lui, contrairement au con, était absolument chauve. (Gertrude s'épilait-elle cet endroit ?)

La suite se déroula comme un cérémonial bien huilé. Bien qu'elle affectât toujours de ne se prêter qu'à contrecœur aux exigences du metteur en scène, et qu'elle maugréât à chaque requête, l'actrice s'y plia néanmoins avec une docilité qui trahissait, quelque effort qu'elle fit pour le dissimuler, qu'elle n'éprouvait pas autant de déplaisir qu'elle le disait au fait d'être traitée d'une façon aussi dégradante. Son diabolique époux, exigeant qu'elle aère ses parties intimes, la fit s'asseoir en face de lui, et lui demanda de chevaucher les accoudoirs.

— Vraiment, Aloysius, vous me faites faire d'étranges choses... En dépit de cette protestation symbolique, elle y consentit et offrit au regard l'épaisse fourrure qui tapissait son bas-ventre.

— On ne voit rien, là-dedans, se plaignit Aloysius, en ajustant ses lunettes. Autant chercher une aiguille dans une meule de foin !

— Est-ce mieux ainsi, monsieur ?

Comme elle avait fait tout à l'heure avec son fessier, elle saisit à pleines mains les babines de sa motte hirsute et dévoila le puits ténébreux d'où étaient sorties ses filles, une énorme vulve riche en replis rosâtres, dont les nymphes protubérantes pendaient comme des oreilles aplaties... bien davantage qu'un con, en somme, ce que les hommes appellent une « cramouille ».

Et pourtant, l'exigeant pasteur ne s'avoua pas satisfait. Ainsi qu'il l'avait fait à Darling, il écarta lui-même les chairs internes pour libérer le clitoris. Contrairement à ce qu'on pouvait craindre, le petit engin secret de Gertrude n'était pas d'une taille exagérée. Il avait conservé, comme son anus, quelque chose de puéril. Plus petit même que le mien, sur une femme de cette corpulence, il paraissait pour ainsi dire insignifiant. Son mari le tâta néanmoins scrupuleusement, n'épargnant rien pour le faire durcir.

Les yeux baissés, Gertrude le regardait faire, en retenant son souffle. Ce n'était pas à proprement parler une masturbation, ni même des préliminaires appuyés, mais une prise de possession : en la manipulant ainsi, le pasteur affirmait ses droits plus qu'il n'en jouissait.

— Cela me semble bien humide, Gertrude. Auriez-vous par hasard des pensées lubriques ?

Gertrude, le souffle court, se garda bien de répondre. Profitant de sa béance, Aloysius enfila deux doigts au fond de la grotte.

— Doucement, Aloysius. Vous me faites mal, brute, se plaignit la grosse Gertrude.

Le pasteur la dévisagea en faisant aller et venir son doigt.

— Vous plaisantez, ma chère. On touche à peine les bords. Je vais vous apprendre, grosse hypocrite, à jouer les pucelles !

En le voyant prendre sur son bureau une grosse règle de laiton,

Gertrude se passa nerveusement la langue sur les lèvres.

— Nous allons bien voir si c'est aussi étroit que vous le dites.

Écartant entre l'index et le pouce l'orifice, il en mesura le diamètre. Au contact de la règle de métal contre ses muqueuses, Gertrude eut un haut-le-corps.

— Quatre centimètres et demi, fit le pasteur. Et je me contente de vous l'ouvrir normalement. En tirant davantage...

Ce qu'il fit, distendant le delta que formaient à leur base les lèvres du con.

— Six et demi !

Il nargua du regard l'épouse mortifiée.

— Et vous osez prétendre que je vous fais mal en vous y mettant le doigt ! Savez-vous comment on punit les menteuses, Gertrude ?

Faisant tourner la règle de métal dans sa main, il la brandit au-dessus des seins de sa femme. Avec un long frisson, elle les prit dans ses mains et les lui offrit. La bouche grande ouverte, elle contemplait avec terreur la règle qui la menaçait.

— Mieux que ça, Gertrude. Tendez-moi bien ces gros bouts barbouillés de rouge...

Les mains de Gertrude se resserrèrent, elle tira sur ses seins déformés comme pour les arracher. Visant soigneusement un mamelon, le pasteur le cingla d'un coup sec. Un jappement aigu fut la réponse de sa femme.

— Aloysius... pas si fort ! Vous allez les marquer...

La règle s'abattit sur l'autre sein. Puis, sans relâche, passant de l'un à l'autre, il les cingla de plus en plus violemment. Les yeux du pasteur luisaient d'une joie enfantine. Cet imbécile démoniaque avait vraiment l'air de s'amuser comme un fou. A chaque coup, et ils furent nombreux, répondait un cri de la femme punie. Pour lutter contre la douleur, elle crispait ses mains sur ses seins martyrisés. Des sanglots saccadés animaient le haut de son corps et par réflexe, elle distribuait des coups de pieds dans le vide. De la fente distendue du con suintaient de larges larmes qui souillaient le fauteuil crapaud. Quand

les sanglots de sa femme ne furent plus qu'une longue plainte hululante, le pasteur interrompit son jeu cruel. Il examina avec satisfaction les seins qui étaient maintenant cramoisis et zébrés sur toute leur surface de striures violacées et livides, aux bords boursouflés.

Au bord de la crise de nerfs, sa femme continuait à ruer dans le vide. Elle ne pleurait plus, maintenant ; les yeux secs, en proie à une sorte d'extase horrible, elle contemplait son bourreau avec un curieux mélange de haine et d'adoration. En dépit de la poudre qui tapissait ses joues, je les vis s'embraser de honte quand le pasteur, avec un sourire mondain, lui introduisit trois doigts réunis dans le con. Ils y disparurent sans encombre.

— Que vous disais-je ? Aussi large qu'une prostituée... et vous vous avisez de me faire des scènes de jalousie ridicule parce que je m'occupe d'une collégienne dans le malheur.

Réunissant ses doigts, il donna à sa main la forme d'un gros bec, et la fourra dans la chair béante.

— Ah...

Gertrude se renversa sur le dossier du fauteuil, les bras ballants. La main de son époux avait disparu entre les lèvres velues, qui s'étaient refermées autour du poignet.

— Une vache ne serait pas plus large... Comment voulez-vous que je remplisse mon devoir conjugal dans un gouffre pareil ? C'est un véritable cloaque d'impureté que vous avez là, Gertrude. Je vais vous apprendre, moi, à me faire des reproches déplacés !

— Pas les grelots, Aloysius... pas les grelots, je vous en supplie, ça fait trop mal.

Renversée en arrière, les bras pendants, la femme contemplait le plafond.

— Et pourquoi pas les grelots, justement ? Ne met-on pas des clarines aux vaches quand elles paissent ? N'avez-vous pas des pis comme les vaches ? Une vulve comme elles ?

Arrachant sa main du cloaque qui l'emprisonnait, le pasteur prit un coffret métallique dans un tiroir de son bureau. Gertrude avait fermé les yeux pour ne pas voir ce qu'il en retirait. Je le vis fort bien, moi : tout un assortiment de petites pinces métalliques aux becs

dentelés, des pinces « crocodiles » comme en utilisent les électriciens quand ils veulent charger une batterie, par exemple ; et au bout de ces pinces étaient attachés des grelots, analogues à ceux qu'on met au cou des chats pour les empêcher d'approcher les oiseaux.

Avec une précision et une vivacité qui trahissaient de nombreuses répétitions, le pasteur mit en place une douzaine de ces pinces, leur faisant mordre les parties les plus délicates de l'anatomie de Gertrude, les bouts des seins, les lèvres de la vulve, les lobes des oreilles, enfin le clitoris lui-même. La mise en place de cette ultime pince arracha à la femme inerte un long spasme de souffrance et une plainte qui ressemblait à un râle d'agonisante. Satisfait, le pasteur admira son ouvrage : le corps parcouru de violents frissons, sa femme gémissait, les yeux révulsés. Renversée ainsi, les cuisses béantes, les seins répandus, elle ressemblait à un Rubens martyrisé. Cette abondance de viande blanche et rose écœurerait les yeux comme une pâtisserie trop sucrée, et j'en venais à excuser la cruauté qu'elle inspirait à son mari. Moi-même, je le découvris avec horreur, ça ne m'aurait pas déplu de torturer toute cette mollesse, pour le plaisir de la voir s'éveiller, tressaillir...

Mais tout a une fin ; après l'avoir ornée ainsi de ces grelots douloureux, le pasteur se résigna à remplir sa fonction de mari. Mais comme c'était un homme galant, il sollicita d'abord la permission de sa femme.

— Me permettez-vous, ma chérie, de remplir mon devoir conjugal ? Je sais que le lieu et le moment sont mal choisis. Mais ne pourriez-vous faire une petite exception à la règle ? En revanche, je vous tiens quitte du reste de la punition, cent coups de règle sur votre gros cul ! Et autant sur votre cloaque !

— Deux cents coups ? Mais vous êtes fou... s'indigna Mme Bergman dans un ultime sursaut de révolte.

Dans son mouvement, tous les grelots tintèrent et elle se figea, terrifiée.

— Vous savez que je ne dois pas entendre les grelots, Gertrude.

— Quand même... deux cents coups... vous voulez ma mort ? Tenez... malgré ma répugnance, j'aime encore mieux que vous remplissiez votre devoir. Mais tâchez de faire vite.

— Pourriez-vous vous retourner, ma chérie. Je sais que cela vous gêne, vous êtes si pudique, de me voir, pendant que je vous

possède. Tournez-moi donc le dos...

Toujours parée de ses bruyants ornements, le pasteur la conduisit au canapé et la fit s'y accroupir. Vu de derrière, son con écartelé par les pinces ressemblait à une large blessure. Mais ce ne fut pas dans ce gouffre baveux que le pasteur accomplit son office. Ce fut bel et bien Sodome, en dépit des interdits de l'Ecriture, qu'il honora. Il faut croire que ce n'était pas la première fois, car son épouse ne protesta pas ; une fois enculée, elle se cambra pour mieux s'offrir et commença à se déhancher, faisant tinter ses grelots.

— Pas deux cents, quand même, implora-t-elle.

— Tranchons la poire en deux... ou même en quatre, tenez, je suis d'humeur magnanime. Disons cinquante...

Tout en l'enculant énergiquement, le pasteur les lui administra avec sa règle, zébrant à chaque pénétration les grosses fesses tremblantes de sa femme. Au fur et à mesure que la punition avançait, il frappait plus fort. Je pourrais entendre les schlac, schlac, schlac, schlac ! ! ! de la règle sur la chair molle et les râles de souffrance et de jouissance (il était difficile de faire la différence) que lui arrachait cette punition conjugale.

— Je vous apprendrai à brûler le rôti, grosse vache, criait le pasteur, le visage illuminé par le bonheur le plus pur, je vous apprendrai à me faire des scènes de jalousie... tenez, tenez, et tenez encore...

Sa digne épouse, le visage caché entre ses bras, n'était plus qu'un gros cul couvert de marques mauves dans lequel la bite se plantait de plus en plus vite. Cette crise s'acheva brusquement, par une sorte de hurlement de rage du pasteur. Laissant tomber sa règle sur le canapé, il planta ses ongles dans la chair qu'il martyrisait, et se cambra. A son tremblement, je compris qu'il éjaculait. En effet, peu après, il rouvrit les yeux qu'il avait fermés, et se retira d'elle. Une expression de dégoût se peignit soudain sur ses traits. Sans un regard pour le cul qu'il venait de profaner, il s'essuya et rengaina son outil. Encore essoufflé, il jeta un coup d'œil dans le miroir et remit en place son nœud papillon.

— Eh bien, dit-il, sans se retourner. Qu'attendez-vous pour aller faire vos beignets, madame. Et n'oubliez pas de retirer ce maquillage grotesque...

Non sans grimacer, son épouse se débarrassa des pinces qui

martyrisaient son corps. Tant bien que mal, elle répara le désordre de sa toilette, se démaquilla devant la cheminée. Plongé dans ses paperasses, le pasteur semblait avoir oublié qu'elle était là.

Au moment de sortir, Mme Bergman dont le visage avait retrouvé son habituelle placidité, se retourna.

— Vous êtes un vilain, Aloysius, dit-elle d'une voix sucrée. C'est très mal de faire des choses pareilles... un pasteur ! Vous devriez avoir honte, monsieur.

Comme il continuait à lire, elle poussa un soupir.

— Ne travaillez pas trop, mon chéri. Quand vous travaillez trop, cela vous rend nerveux. N'oubliez pas qu'il vous faudra faire bonne figure à la réception de ma sœur.

CHAPITRE VIII

PREMIÈRE FESSÉE

(Journal intime de Cécilia)

J'étais si remuée par le spectacle auquel je venais d'assister que mes jambes tremblaient encore sous moi lorsque je parvins enfin à regagner la salle d'étude. Mon émotion ne passa pas inaperçue.

Je trouvai les deux sœurs assises sur leurs tabourets, le dos tourné au piano muet, les bras croisés sur la poitrine.

— Il vous en a fallu du temps pour donner ce coup de téléphone, me reprocha aigrement l'aînée. Cela fait dix minutes que nous avons terminé notre duo !

J'éprouvai à ce moment une sorte de vertige soudain au creux de la poitrine. Je reconnus immédiatement ce symptôme. Ainsi, cette petite idiote me donnait enfin le prétexte que j'attendais depuis mon arrivée chez le pasteur. Une bouffée d'adrénaline m'obligea à m'adosser à la porte. Mon cœur s'était mis à battre avec une violence incroyable. Je ravalai ma salive, m'efforçant de dissimuler la féroce satisfaction qui m'emplissait soudain. Enfin, je tenais cette petite peste, j'allais pouvoir en faire ce que je souhaitais...

— Vous vous oubliez, Bethsabée ! rétorquai-je d'une voix qui tremblait malgré tous les efforts que je faisais pour masquer la joie coléreuse qui m'avait envahie. Dieu me pardonne, votre insolence sera châtiée comme il convient, mademoiselle !

Elle devint livide et fit aussitôt machine arrière.

— Excusez-moi, madame Cécilia, je n'ai pas voulu vous

manquer de respect. Mais que voulez-vous... je suis si contrariée à l'idée de ne pas aller à cette fête, comme les autres...

— Je comprends parfaitement votre nervosité. Cela ne vous autorise pas à me parler sur ce ton. Je crois qu'une bonne fessée s'impose, Bethsabée.

Un éclair de joie féroce brilla dans les yeux de sa cadette. Elle sauta de son tabouret et frappa dans ses mains, dansant presque sur place d'allégresse.

— Oh oui, madame Cécilia. Flanquez-lui une bonne fessée. Elle l'a méritée ! Si vous saviez tout ce qu'elle m'a dit sur vous pendant que nous attendions votre retour !

Elle prit un air hypocritement vertueux pour ajouter :

— Je ne vous le répéterai pas, parce que je ne suis pas une rapporteuse. Mais c'était très vilain !

— Vraiment ? Bethsabée ? Approche ici, insolente.

Dans un mouvement serpentin, l'aînée, me surprenant par sa réaction inattendue, se jeta dans mes bras et m'enlaça de toutes ses forces.

— Je vous en prie, madame Cécilia, je ne le ferai plus.

Je la sentais trembler contre moi. Instants divins ! J'avais un mal fou à cacher ma joie. S'aperçut-elle que je tremblais au moins aussi fort qu'elle ? Elle leva vers moi un regard perplexe.

— Croyez que cela me coûte, Bethsabée. Mais on ne badine pas avec la discipline. Tu as mérité une fessée, je te la donnerai !

Elle se serra plus fort contre moi, pendant que sa sœur tournait autour de nous en dansant de joie, tirant la langue à sa sœur et frottant joyeusement ses mains l'une contre l'autre.

— Tralalère... tralalère... Bethsabée va recevoir la fessée... Tralalère... tralalère... bisque, bisque, rage... mange du fromage...

Nous ne l'écoutions même pas. Cela se passait entre nous. Le fait que je passais alternativement du tutoiement au vouvoiement, qui n'était que le reflet de mon émotion, Bethsabée crut y lire de l'indécision. Elle, si distante d'habitude, me câlina comme aurait fait

sa sœur, se frottant amoureusement contre moi.

— Je vous en supplie, Cécilia... je vous en supplie... m'implorante.

Je parvins à dénouer ses bras et à l'éloigner de moi.

— Cesse immédiatement ces simagrées, petite insolente. Inutile de chercher à m'attendrir.

Comprenant que je ne reviendrais plus sur ma décision, elle me chuchota alors, d'un ton angoissé :

— Mais au moins, madame, attendez qu'ils soient partis chez ma tante.

Elle allait tout à fait dans mon sens. Je ne cache pas que ce qui me faisait hésiter, c'était la présence toute proche de ses parents.

— Et pourquoi cela, petite insolente ?

— Si mon père vous entend me punir, il voudra savoir pourquoi. Et il me punira, lui aussi. Je ne veux pas aller dans le cabinet noir...

Sa terreur paraissait sincère. Sa sœur, qui avait cessé de danser, attendait elle aussi ma décision.

— C'est bon, dis-je. Je veux bien t'accorder cela. Nous attendrons donc le départ de tes parents.

Le soulagement de Bethsabée fut immédiat ; dans un transport de gratitude, elle me baisa la main ; chose qui m'intrigua, sa sœur elle-même parut satisfaite. J'en eus bien vite l'explication, car elle était encore à cet âge ingénu où l'on avoue crûment des pensées qu'en vieillissant on apprend à dissimuler.

— C'est vrai, m'approuva-t-elle, on sera plus tranquilles quand ils seront partis. On sera entre nous... Si vous voulez, madame Cécilia, je vous aiderai à la tenir !

— File à ta place, petite impertinente. Et pas un mot de plus à ce sujet, ou c'est toi qui vas y avoir droit.

Avec un rire incrédule, comme si elle avait deviné que c'était surtout aux formes déjà féminines de sa sœur que je m'intéressais, elle courut s'asseoir et se pencha sur son cahier. L'aînée l'imita. L'heure

suivante fut consacrée à une longue dictée musicale, exercice de solfège que mes élèves détestaient au moins autant que moi. Assise au piano, je frappais sur des touches, et elles devaient transcrire sur les portées de leur papier à musique les notes qui en résultaient.

Pendant toute la durée de cette heure interminable, je surprénais sans cesse leurs regards. Le châtiment imminent de l'une d'elles paraissait avoir fait de moi, à leurs yeux, un nouveau personnage. Ces coups d'œil trahissaient certes une crainte bien compréhensible, surtout de la part de l'aînée, mais surtout une immense curiosité et même une sorte d'impatience fébrile. Nous avions hâte, toutes les trois, que les Bergman quittent les lieux, pour régler notre affaire dans l'intimité, nous « retrouver entre nous ».

Enfin, nous entendîmes démarrer le moteur poussif de l'antique berline du pasteur, longue limousine noire qui évoquait un corbillard. La petite courut à la fenêtre pour les regarder partir. Nous entendîmes Gertrude ouvrir le portail, pour laisser sortir la voiture, puis le refermer. A nouveau, le moteur toussa d'une voix funèbre et les Bergman consentirent enfin à prendre le large. La petite se tourna vers moi, l'œil luisant.

— Ça y est, madame, ils sont partis.

J'étais assise devant le piano, à demi retournée, le doigt encore posé sur la touche que je venais d'enfoncer. Je rabattis le couvercle du piano. Toute pâle, la bouche crispée, l'aînée referma son cahier et m'adressa un curieux regard interrogatif. M'efforçant de discipliner ma respiration, je fis mine de vérifier leur dictée musicale. Naturellement, elle était bourrée de fautes, car ces demoiselles avaient eu l'esprit occupé à d'autres choses que la musique, pendant la durée de l'exercice.

— Allez-vous la frapper avec la règle, madame, ou avec la main ? me demanda impatiemment la cadette.

Bien que nous fussions seules, toutes les trois, dans la maison, elle avait adopté un chuchotement confidentiel, comme si l'on ne pouvait parler de cela qu'à voix basse. Sans réfléchir (trahissant ainsi mes pensées inavouables, je m'en rends compte maintenant, en écrivant ces lignes), je lui répondis moi aussi à voix basse.

— C'est à moi d'en décider, Deborah. Occupe-toi de tes affaires, veux-tu ?

— Mais au moins, madame... vous la punirez à fesses nues ?

Je fis mine de réfléchir. Sa sœur nous écoutait d'une oreille avide.

— Je crois que le châtiment sera plus humiliant pour elle, en effet, approuvai-je.

Deux taches rouges montèrent aux joues de Bethsabée. Sans attendre que je le lui ordonne, elle glissa ses mains sous sa robe et fit descendre sa culotte à ses pieds. Sa sœur la ramassa et la posa sur le pupitre le plus proche. Tenant sa robe à deux mains, au-dessus de ses genoux, l'aînée me questionna à nouveau du regard. Je devais certainement être aussi rouge qu'elle, car mes joues étaient brûlantes. Pour ne plus être soumise à sa vue, je lui donnai l'ordre de se retourner. Ce qu'elle fit.

— Et maintenant, vilaine fille, montre-nous ton derrière.

Ces mots révélateurs, montés sur mes lèvres malgré moi, trahissaient ma curiosité sexuelle. Ils avaient surgi du passé, de ce temps lointain où prévôte d'internat, je punissais mes condisciples dans le dortoir. A mon grand soulagement, les deux sœurs ne parurent pas s'en formaliser. Lentement, comme à regret, Bethsabée souleva l'arrière de sa robe au-dessus de ses reins. Dans le silence, l'étoffe amidonnée de sa jupe de cérémonie fit entendre un froissement rêche et je pus enfin contempler pour la deuxième fois le beau cul potelé que j'avais dévoré des yeux le jour de mon arrivée. C'était vraiment un cul superbe, précocement féminin, dont les courbes suaves, le double renflement déjà voluptueux, marqué de deux fossettes, la blancheur nacrée invitaient irrésistiblement les yeux et la main vers la rainure veloutée et ombreuse qui partageait le fessier, pour aller se perdre, entre les cuisses, vers les régions interdites.

L'idée que cette fois, j'allais pouvoir frapper à ma guise ces belles fesses élastiques, faire rougir cette peau d'une blancheur si délicate, m'emplissait de félicité. Tremblante de bonheur, je donnai l'ordre à la punie de se pencher en avant.

Elle m'obéit sans hésiter, et nous pûmes alors voir ses fesses se séparer, et surgir ce que le sillon ombreux n'avait fait que suggérer, la petite pastille marron, toute crispée par une adorable frousse, et l'arrière de la vulve encore enfantine, que tapissait pourtant une végétation pileuse assez fournie pour masquer la fente verticale des lèvres. J'étais si absorbée par ma contemplation, que je pris à peine garde que Deborah était venue se blottir contre moi. M'enlaçant d'un bras, elle avait soulevé un des miens pour le faire passer par-dessus

son épaule. Ainsi collée à moi, elle dévorait d'un regard avide ce qu'on pouvait voir des régions poilues de sa sœur.

— Qu'est-ce qu'elle a comme poils, me chuchota-t-elle. Est-ce que j'en aurai autant, moi aussi, madame, quand je serais grande ?

— Bien sûr, répondis-je, en caressant malgré moi la joue tiède de la gamine.

La finesse de sa peau, sa tiédeur délicieuse attiraient irrésistiblement mes mains. Elle leva vers moi un regard chargé d'adoration.

— Toutes les femmes en ont, lui expliquai-je.

Malgré moi, j'accentuai encore le ton confidentiel que nous avions emprunté, comme si nous étions trois pensionnaires en train de se chuchoter des confidences sexuelles à l'insu des adultes.

— Vous, madame Cécilia, vous en avez beaucoup ? Plus que ma sœur ?

— Ta sœur n'en a pas tellement que ça, éludai-je, comme si je craignais d'aborder des rivages interdits.

Comme pour nous prouver le contraire, l'aînée creusa alors les reins et plia ses genoux, ce qui rendit tout son sexe visible. Cette fois, les lèvres s'étaient ouvertes. Une étroite fissure rose, aux bords humides, partageait verticalement la touffe des poils pubiens.

— Moi je trouve qu'elle en a vraiment beaucoup, fit la cadette, en prenant ma main pour la poser sur son visage, afin que je la caresse à nouveau. Vous êtes sûre, madame Cécilia, que vous en avez plus qu'elle ? J'arrive pas à y croire !

Je gardai le silence. La faiblesse soudaine qui avait envahi mon corps me terrorisait. J'avais l'impression d'être à nouveau dans le dortoir de mon enfance, en proie aux travaux d'approche d'une condisciple. Il me sembla que le sexe de l'aînée s'ouvrait davantage, l'espace rose et mouillé, entre les poils, était maintenant nettement plus large.

— Vous voulez pas nous le montrer, madame Cécilia ? On le dira à personne, m'implora la petite. C'est juste pour qu'on se rende compte... pour voir comment on sera, nous aussi, quand on sera grandes.

— Voyons, tu n'y songes pas, Deborah !

— Mais puisqu'on le dira pas... Je voudrais tellement savoir comment c'est, quand on est grande...

Travaillée par une lascivité évidente, l'aînée s'exposait maintenant avec une impudeur royale. Elle avait plié les genoux, comme par fatigue, avec pour résultat que tout son con s'écarquillait en corolle ; l'ouverture des muqueuses ayant prit la forme ovale d'un O majuscule, on pouvait voir le minuscule cratère humide de l'orifice vaginal ainsi que les délicates lèvres internes surmontées d'un exquis bouton cramoisi.

— Nous ne sommes pas ici pour parler de ces choses, Deborah. Mais pour punir une insolente.

— Rien qu'une fois, madame, me supplia la diabolique gamine, comme si elle m'avait sentie fléchir.

Sa sœur, creusant toujours aussi impudiquement les reins, se tordit le cou pour m'observer par-dessus son épaule. Ses yeux luisaient d'un éclat fiévreux.

— On vous jure sur le bon Dieu qu'on le dira à personne, me dit-elle, adoptant les mêmes formulations enfantines que sa cadette.

Je ne sais comment elle s'y prit, mais le calice rose de sa vulve s'arrondit encore plus, comme si cette bouche entourée de poils se joignait à l'autre pour me supplier, elle aussi, en silence. Je sentais la situation m'échapper. J'eus beau me dire que c'était ma faute, que je m'y étais mal prise, qu'il était encore temps de me reprendre, malgré moi je glissai peu à peu sur la pente fatale de la connivence sexuelle.

— Je le jure sur le bon Dieu, répéta sa jeune sœur, en se pressant contre moi de tout son corps fluet.

— Rien qu'une fois, alors, m'entendis-je dire. Et ensuite, nous nous occuperons de ta sœur.

— Promis, madame. Promis, juré !

— C'est bien pour que vous ne vous fassiez pas des idées fausses, leur dis-je. Eh bien, regardez donc.

Vivement, la cadette s'écarta de moi et la grande se retourna, sans cesser de retrousser sa robe. Je relevai rapidement le devant de

ma jupe et m'assit sur un des tabourets qui se trouvaient devant le piano.

— Oh quelle jolie culotte, s'extasia l'aînée. C'est de la soie, madame Cécilia ?

Avant que j'aie pu l'en empêcher, elle se rapprocha de moi et me mit la main entre les cuisses, épousant tout mon sexe de sa main qu'elle palpa curieusement sous prétexte d'éprouver la douceur de l'étoffe.

— Comme c'est doux, chuchota-t-elle, en faisant pénétrer le bout de ses doigts dans mon con, à travers la culotte.

Je la repoussai sans douceur, car les choses allaient soudain beaucoup trop loin, et beaucoup trop vite. Mais sa sœur voulut vérifier elle aussi la douceur de ma culotte, et je ne pus faire autrement que de lui concéder la même liberté que celle que l'aînée avait prise sur moi. Quel frisson me parcourut quand ses doigts ingénus me palpèrent.

— C'est vrai que c'est doux... s'extasia-t-elle.

Sa main descendait beaucoup plus bas, atteignant le sillon fessier. Je la repoussai à son tour, en fronçant les sourcils.

— Cela suffit, maintenant...

— Les poils, implora alors Deborah. Montrez-nous les poils ! Vous avez promis.

Non sans pousser un soupir excédé, je cédai à sa requête avec un lâche empressement. Tirant ma culotte entre mes fesses, je l'écartai de côté pour dévoiler mon con. J'avais mis une jambe de côté, et je sentis les lèvres se décoller. Les deux gamines, accroupies entre mes genoux, écarquillaient les yeux, bouche bée.

— C'est vrai qu'il y en a beaucoup, dit la cadette. Beaucoup plus qu'à toi.

Mais ce n'était pas mes poils qui intéressaient l'aînée. Son œil scrutait l'intérieur de ma fente, et tout particulièrement le cratère vaginal. Mine de rien (oh, quels délices dans ces jeux hypocrites ! comme sont fades en comparaison les plaisirs licites !), je m'arrangeai alors pour l'ouvrir encore plus sous prétexte de leur montrer l'endroit où les poils pubiens s'achevaient en écusson, sous le bas du sexe. Je restai ainsi un moment, immobile. Les deux sœurs paraissaient

pétrifiées, du coup je réalisai vers quel abîme je courais. Me relevant brusquement, je laissai retomber ma robe.

— Encore un moment, madame Cécilia, m'implora Deborah. J'ai pas tout vu...

— Tu n'en as déjà que trop vu, au contraire ! lui lançai-je d'un ton brutal.

Une rage soudaine me possédait. Effarée par ce brusque revirement, les gamines se relevèrent. Je me dirigeai vers la chaise magistrale et m'y assis.

— Viens ici, Bethsabée. Mets-toi sur mes genoux.

Impatiemment, je la pris par le bras et la faisant basculer la tête en avant, la jetai en travers de mes cuisses. Je relevai sa robe, dénudant son cul joufflu et, sans lui laisser le temps de revenir de son étonnement, je me mis à la fesser avec une fureur qui me surprit moi-même. Quelle volupté de sentir enfin ces masses de tendre chair élastique rebondir sous ma paume. En frappant à tour de rôle chaque fesse, j'arrondissais les doigts pour bien en épouser tout l'arrondi.

A la fois joyeuse et effrayée, la cadette se rapprocha. En se démenant sous la fessée, Bethsabée, qui pleurnichait sans pudeur comme une petite fille (il est vrai que je n'y allais pas de main morte, me vengeant sur elle de mon instant de faiblesse), se déhanchait d'une façon désordonnée, lançant une jambe d'un côté ou de l'autre. Entre ses fesses cramoisies, la raie s'ouvrait et se fermait. On voyait apparaître et disparaître son anus. A cause de ses mouvements saccadés, j'avais du mal à bien viser les parties de son cul que je souhaitais atteindre, mes coups atterrisaient au hasard, ce qui ne laissait pas de me frustrer, et de décupler ma rage, si bien que je la frappais de plus en plus fort, et qu'elle se mit bientôt à pousser de véritables hurlements.

— Vous me faites trop mal, madame Cécilia. Pas si fort ! Ça brûle !

— Alors cesse de gigoter !

En sanglotant, elle s'immobilisa.

— Si je me laisse faire, bredouilla-t-elle. Vous me frapperez moins fort ?

— Nous verrons.

Je ne voulais plus me laisser entraîner sur le terrain des promesses.

— Vous voulez que je vous aide à la tenir, madame ? proposa alors la cadette.

Sans attendre ma permission, elle prit une jambe de sa sœur, et la souleva en l'écartant. Entre les fesses cramoisies reparurent alors l'anus et le sexe. Ce dernier était trempé ; les poils humides s'agglutinaient l'un à l'autre, masquant l'orifice du con. L'aînée se laissait écarteler par sa sœur, sans réagir, comme si la rouste qu'elle venait de recevoir avait brisé en elle toute résistance. Alors que je considérais le con qu'elle exposait, sa cadette m'adressa un sourire complice et me glissa en pouffant :

— On lui voit toute sa boutique... Quelle honte !

Je lui fis les gros yeux, mais lorsqu'elle posa sa main sur la fesse de sa sœur pour tirer la chair élastique de côté et faire s'entrebâiller ainsi le con, dont la chair interne, toute baveuse, reparut aussitôt, je ne fis rien pour l'en empêcher. Sa sœur non plus. De toute évidence, elle accepterait n'importe quoi plutôt que d'être soumise à nouveau à la violente correction qu'elle venait de subir, et qui lui arrachait encore des sanglots espacés.

— Il faut la frapper encore, madame, me dit Deborah. Vous voyez, c'est pas rouge partout. Là, au milieu, elle en a pas reçu.

Elle montra de l'index la chair de la cuisse, tout en haut, juste à côté du sexe.

— Et là non plus, d'ailleurs... ajouta-t-elle, on peut pas le voir à cause des poils, mais c'est pareil.

Elle posa sa main à plat sur le sexe de sa sœur et recroquevilla les doigts pour les enfoncer dans l'ouverture béante. J'entendis Bethsabée aspirer de l'air entre ses dents.

— On ne touche pas sa sœur à cet endroit, dégoûtante, m'insurgeai-je.

— C'était juste pour vous montrer. Il faut la punir de partout, madame. Tout son derrière ! Il faudrait lui mettre un coussin dessous. Tenez, celui-là...

Elle alla prendre un des coussins carrés du canapé et vint le glisser sous le ventre de sa sœur. Ainsi surélevée, la croupe de celle-ci nous livra tous ses secrets. J'exigeai alors et j'obtins de Bethsabée qu'elle se laisserait punir à ma convenance ; de son côté, elle m'arracha la promesse que je ne la battrais pas aussi « sauvagement » (ce fut le mot qu'elle employa) que tout à l'heure. Ainsi parvenue à un accord, nous pûmes alors nous livrer à cette occupation délicieuse d'une façon plus civilisée. Pour vaincre ses propres velléités de résistance, Bethsabée, dont toute la partie supérieure du corps pendait à terre, agrippa de toutes ses forces les pieds de la chaise. De son côté, sa sœur lui souleva à nouveau une jambe et la tira à elle, en repliant le mollet sur la cuisse, de façon que l'angle de l'entre-cuisse soit parfaitement accessible.

La fente du con était maintenant large de deux ou trois centimètres, et le coussin repoussait toute la vulve vers l'arrière, la livrant à ma vindicte. Ce fut, vous vous en doutez bien, sur cette partie de son anatomie que je concentrai mes coups. Je feignais, bien sûr, de la fesser équitablement sur toute l'étendue de la croupe, mais comme malgré moi, ma main revenait de plus en plus souvent sur le con béant qui gonflait à vue d'œil. Chaque fois que je la frappais dessus, Bethsabée poussait une sorte de rugissement et creusait les reins en surélevant sa croupe. Mes doigts s'enfonçaient alors profondément dans l'entaille baveuse et brûlante. Dosant la violence de mes coups pour mieux viser la fente du con, j'en vins progressivement à une sorte de masturbation déguisée. Ma main se levait de moins en moins haut, et les claques qui épousaient la ventouse épanouie de la vulve étaient de plus en plus molles. Bientôt, ce ne fut plus qu'un clapotement visqueux. Son con ruisselait littéralement.

Deborah comprit alors que sa sœur se laisserait faire, et laissa retomber sa jambe. L'aînée posa donc un pied à terre et prit appui dessus pour mieux m'offrir sa croupe et son entre-cuisse embrasés.

— Ici... me chuchota son démon de sœur. Ici... dedans...

Des deux mains, elle ouvrit le con de sa sœur.

— Mon père dit que c'est là-dedans que se cache le diable qui fait faire des sottises aux filles. Punissez-lui son diable...

A dix reprises, je claquais l'intérieur visqueux du con de Bethsabée, lui arrachant des miaulements hystériques et des soupirs saccadés. Il ne faisait aucun doute qu'elle jouissait et que cette

jouissance la bouleversait.

— On fait moins la fière, maintenant, hein, mademoiselle l'insolente, la narguai-je en claquant une dernière fois avec violence l'intérieur du calice.

Et j'oubliai ma main là, à plat sur son con ouvert, le bout des doigts comprimant le clitoris. Je la sentis chercher alors un contact plus appuyé, et se frotter sur ma main d'avant en arrière, tout en poussant des gémissements de comédie. Sa sœur n'était pas dupe de ce qui se passait. Une lueur malicieuse scintilla dans son regard, quand il croisa le mien. Elle mit une main devant sa bouche, pour étouffer son rire, et me désigna du doigt les fesses de sa sœur qui se crispaient et se relâchaient alternativement, pendant que cette dernière continuait à chercher son plaisir sur mes doigts. Pour la satisfaire, je les fis tourner doucement sur son clito, en cachette de la cadette qui riait maintenant à gorge déployée.

— Oh, la vilaine... elle en profite, madame... elle en profite ! me cria-t-elle. Avec madame Virginia, c'était pareil...

A ces mots (ainsi, Virginia White, elle aussi...), je retirai ma main comme si je m'étais brûlée et fit descendre sans douceur l'aînée de mes cuisses. Elle se remit debout, hébétée, et regarda autour d'elle d'un air ahuri. Son visage écarlate ruisselait de sueur.

— La fête est finie, dis-je. Vous avez reçu votre dû, sale petite impertinente. Reculottez-vous. Et que plus un mot ne soit prononcé à ce sujet, sinon, c'est de la règle dont que je me servirai. Ceci est valable pour toi aussi, Deborah.

Cette saute d'humeur n'était pas provoquée seulement par ce que venait de me dire la cadette. Alors que l'aînée achevait de jouir sous mes doigts, j'avais entendu une voiture s'arrêter dans la rue.

Quand le portail grinça, la cadette réalisa avant sa sœur que nous avions de la visite. Elle courut à la fenêtre et souleva un coin du rideau.

— Madame Porbus ! C'est madame Porbus ! Et Pollo est avec elle...

— Mon Dieu, cria l'aînée, en portant ses mains à ses joues cramoisies, comme pour en faire disparaître la rougeur.

— Va te passer de l'eau sur les joues, dis-je, aussi affolée qu'elle.

(Car je me souvenais que c'était cette Mme Porbus qui avait rapporté à l'épouse du pasteur qu'il avait reçu Darling en cachette. Ce devait être une redoutable commère, et elles n'ont généralement pas l'œil dans leur poche.)

Bethsabée se précipita dans le couloir et j'entendis couler l'eau dans le lavabo du cabinet de toilette. Un coup de sonnette impérieux retentit. Je me résignai à aller ouvrir et me trouvai en face d'une grande femme imposante, qui avait largement dépassé la quarantaine, et qui possédait un embonpoint généreux. Elle fronça les sourcils en me voyant.

— Tiens, lâcha-t-elle. Je ne savais pas que le pasteur avait une bonne.

— Je ne suis pas la bonne, répliquai-je. Je suis le professeur de piano.

Elle se frappa le front, faussement confuse, et m'observa sans indulgence.

— C'est vrai. J'avais oublié. C'est vous qui remplacez Virginia White. Eh bien, allez donc annoncer madame Porbus au pasteur.

A ce moment, Deborah se glissa sous mon bras.

— Ils sont à la fête, dit-elle. Bonjour, madame Porbus. Tiens, Pollo est avec vous ?

— A la fête ? Quelle fête ? Comment se fait-il que je ne sois pas au courant ?

La femme s'écarta à contrecœur, une lippe contrariée sur les lèvres. Je remarquai alors qu'elle avait une ombre de moustache. Un grand dadais à l'air ahuri se tenait derrière elle. Au premier coup d'œil, on réalisait qu'il n'était pas tout à fait normal. En dépit de sa taille, pas loin d'un mètre quatre-vingts, et de ses longs membres dégingandés, il se comportait comme un gamin d'une dizaine d'années. Je le trouvai particulièrement laid avec son grand nez au bout épais et son museau étroit qui le faisait ressembler à un lièvre.

— J'amenais ce pauvre garçon pour le jardin, dit Mme Porbus.

— Bonjour, Pollo, cria la petite. Alors, tu viens arracher les mauvaises herbes...

— Voui... c'est ça...

Un filet de salive s'échappa de la bouche de l'adolescent. Il s'essuya du dos de la main, après avoir lancé un regard apeuré à Mme Porbus.

— C'est l'anniversaire de Jennifer, expliqua Deborah. On est restées avec madame Cécilia pour faire notre piano, et ensuite papa va venir nous chercher au moment du repas. Il n'a pas voulu qu'on y aille plus tôt.

Mme Porbus eut un hochement de tête.

— Ton papa a parfaitement raison. Cette Jennifer n'est pas une fréquentation pour toi et ta sœur. J'ai eu déjà l'occasion d'en parler avec le pasteur.

L'adolescent avait fourré son pouce dans sa bouche et contemplait d'un air pensif la gamine qui faisait la moue en subissant la mercuriale de Mme Porbus.

— Eh bien, soupira cette femme détestable, j'en suis quitte pour retourner chez moi avec Pollo. Dis à ton papa que je reviendrai après-demain, Deborah. Allez, Pollo, en route, mon garçon. Et retire ton pouce de ta bouche. Je t'ai dit mille fois que ce n'était pas hygiénique...

Sans daigner me dire au revoir, cette femme désagréable tourna les talons et prit par le coude le grand dadais qu'elle entraîna avec elle vers le portail. Nous attendîmes que la voiture soit partie pour rentrer dans la salle d'étude où l'aînée, les joues encore mouillées, nous attendait.

D'un commun accord nous évitâmes de parler de la fessée qu'elle venait de subir. Mme Porbus nous offrait opportunément un sujet de conversation très commode. Les deux gamines la détestaient. Par contre, à ma grande surprise, car je l'avais trouvé repoussant, elles paraissaient ravies de savoir que Pollo allait venir s'occuper du jardin.

— Il est si drôle, me dit la cadette. Il ne comprend rien à rien, on peut lui faire faire n'importe quoi...

Elle se tut en croisant le regard de sa sœur, et je ne pus lui arracher un mot de plus à ce sujet.

— Cette madame Porbus... dit l'aînée. Sous prétexte qu'elle est

bienfaitrice, et qu'elle est présidente de la société des bonnes œuvres, elle se permet de mettre son grain de sel partout. Et vous avez vu comme elle parle à Pollo ? Ce n'est pas un chien, quand même...

Le reste de l'après-midi, jusqu'au retour de Mme Gertrude, j'ai donné quartier libre à mes élèves. Elles se sont amusées à divers jeux de société et j'ai fait en sorte qu'elles ne trouvent pas le temps trop long.

— Elles ont été sages ? demanda la femme du pasteur, à son arrivée.

— Comme des images, madame, répondis-je.

C'est toujours ce qu'il faut répondre aux parents.

CHAPITRE IX

LE RETOUR DES OIES BLANCHES

(Carnets de chasse du pasteur Bergman)

Vendredi après-midi. Serait-ce parce que la Foire aux Cochons approche, mais il flotte dans l'air de cette douce arrière-saison comme un pollen guilleret qui titille l'humeur des filles. Les miennes n'ont jamais été aussi turbulentes, et je gage que les fessées de Cécilia doivent tomber avec la fréquence des ondées du mois du mars. J'étais en train de préparer l'inventaire de toutes les saloperies que nous comptons bazarder au cours de la tombola de la Halle aux porcs quand un klaxon lugubre a beuglé devant le portail. Je soulève le rideau et qui aperçois-je ? Du diable si je croyais la revoir si tôt, maintenant qu'elle s'était casée. Emergeant d'un invraisemblable tacot des années trente, Prudence Farming, toute froufroulante dans une toilette de pécore des quartiers chics qui lui allait comme une montre en or à un canard ! Elle s'avance dans le jardin, triomphante, et derrière elle trottaient le futur mari, ce triste zigoto acnéique que je lui ai dégotté parmi les assistants bénévoles de Mme Porbus.

C'était l'heure de la récréation des gamines, sous la surveillance de Cécilia, elles jouaient au badminton. L'affaire fut réglée en un clin d'œil.

— Pourquoi ne jouerais-tu pas avec elles, a claironné Prudence (on voit déjà qui portera la culotte dans le ménage). Je dois avoir un petit entretien avec monsieur le pasteur.

En voyant la triste mine du fiancé, mes filles n'étaient pas très chaudes, mais Cécilia a paru amusée, et les voilà qui s'affrontent, en deux équipes de double. J'entends frapper timidement à la porte, et Prudence, toute rose, chuchote :

— Mme Porbus m'a dit que je vous trouverais certainement chez vous, en train de préparer la tombola. Je ne vous dérange pas, au moins ? Avant d'aller à la mairie pour les bans, je voudrais vous remercier de tout ce que vous avez fait pour moi...

— De tout, vraiment ?

A-t-elle rosi davantage ? C'est bien possible.

— De tout, absolument de tout... et même, si vous pouviez encore...

Cette fois, elle est devenue carrément écarlate.

— Vous comprenez, avec Thélonius, on se comporte encore comme des fiancés...

— Jeux de mains ?

— Voilà... et, comment dire... je n'ose pas encore lui montrer tout ce que vous m'avez enseigné, il pourrait se poser des questions... n'empêche, que moi, à force de brider ma nature, j'ai bien peur d'oublier ce qu'il faut que je fasse... quand il m'allume les sens avec ses caresses de benêt...

Bref, ce qu'elle voulait, pour lui remettre les idées en place : un petit coup au débotté ! Cocu avant d'être marié, Thélonius, dans le jardin, s'était mis en chemise et courait comme un dératé derrière le volant que mes chipies lui expédiaient exprès en feux croisés.

Prudence m'a rejoint à la fenêtre.

— Il est bien gentil, m'a-t-elle dit. Mais... ça ne suffit pas, hein ? Comme je lui tâtais paternellement le croupion (impression qu'il s'était rembourré), elle m'a murmuré :

— J'ai déjà retiré ma culotte, dans la voiture.

Ce fut rapidement mené. D'elle-même, Prudence s'est renversée sur le canapé, en se tenant les pattes en l'air et j'ai flairé sa grosse moule de paysanne aux relents de savonnette. Elle mouillait déjà, notre rustaude, ah, on pouvait dire qu'elle s'était rapidement dégrossie, ce n'est pas demain la veille qu'elle conduirait un troupeau d'oies à la rivière. Un bon coup de langue, et hop, en selle. Dans le cul, pour commencer, et j'ai vu ses yeux se dilater de la plus pure scélératesse. Nous en étions au galop final quand elle m'a soufflé à

l'oreille...

— Ce maladroit, figurez-vous qu'il m'a mis son doigt où vous pensez, si bien que je ne suis plus tout à fait vierge. Je l'ai engueulé comme du poisson pourri, mais maintenant... Le mal est fait.

— Autant en profiter, alors ?

— Je ne vous le fais pas dire.

Je lui ai donc fourré Popaul dans l'endroit adéquat ; elle était encore délicieusement étroite. Elle se taisait, soufflait dans mon oreille, attentive, curieuse. Puis elle a miaulé, avec une surprise indéniable.

— Oh mais, ça change tout, ça change vraiment tout. Oh, c'est nettement meilleur par ce trou là ! Oh, oui, oh oui...

Pas perverse pour deux sous, mon collègue F. avait raison. Une pure perle campagnarde. Après que je lui eus envoyé ma sauce (ils se marient dans deux semaines, inutile de prendre des précautions), elle s'est garnie avec un coton et m'a soufflé.

— Si c'est un garçon, nous l'appellerons Aloysius.

Je dois admettre qu'elle m'a soufflé ! Pécore ? Peut-être moins que je l'avais pensé.

Nous nous sommes séparés les meilleurs amis du monde, après qu'elle m'eut demandé la permission (qui lui fut accordée) de venir prendre des « cours de perfectionnement » une fois par semaine. Le vendredi, jour où Thélonius est pris par ses activités « caritatives » chez Mme Porbus.

— Qu'en pensez-vous ? Je serai une bonne petite épouse, hein ? Thélonius aura beaucoup de plaisir avec moi, hein ? Merci encore, monsieur le pasteur.

— Et le petit chauve, on ne lui dit pas merci.

Tombée à genoux devant moi, le recueillant comme un oisillon tombé du nid dans ses deux mains (il était un peu fatigué), elle lui a léché le bout du nez (qui était encore morveux) en chuchotant : « Merci, merci petit chauve ! » Tant et si bien qu'il en a redemandé, le coquin (à mon âge, c'est quand même un exploit) et que j'ai farci la dinde par le cul, vu que devant c'était bouché par du coton. Prudence

m'a dit qu'elle aimait bien par là aussi, mais que jamais elle ne ferait ça avec son mari. Un mari doit respecter sa femme. Je serai seul à en disposer.

Ah, ces oies blanches...

*

* *

Vendredi soir. Quand je disais que l'approche de la foire les rend toutes folles ! Je venais à peine d'écrire ce qu'on vient de lire, quand une autre de mes anciennes élèves s'est rappelée à mon bon souvenir. J'ai donc rouvert ce carnet où je n'avais plus rien noté depuis le mois dernier.

Précisons aussi que c'est ma morte saison – celle des oies blanches, qui commence au printemps, s'achève généralement avec la publication des bans, à la fin de l'été. Quand à mes autres turpitudes, mettons que ça regarde ma vie privée. Je n'en suis pas fier au point de les léguer à la postérité sur ces pages intimes. On a beau ne pas être homme de lettres, on n'en a pas moins sa vanité. Par exemple, pour rien au monde je n'y parlerai des visites intempestives de Betty Perkins et Rosamond Patterson. Pas plus que j'y mentionnerai les indignités malodorantes que me sont subies les dégoûtantes bourgeoises qui, sous prétexte que j'ai empoisonné à jamais leur sexualité par mes enseignements hérétiques, croyant avoir « quelque chose à me faire payer ! » (au lieu de me remercier), viennent régulièrement me chier sur la tête ! Et ça n'a rien d'une métaphore, malheureusement.

Ce fut d'ailleurs le cas, ce vendredi soir, Mme Mac Manus étant passée en coup de vent (c'est le cas de le dire, elle pétait comme une otarie) me déposer son offrande, qui, Dieu merci, se réduisit à un léger shampoing, j'étais en train de m'essuyer la tête quand le téléphone a insisté dans mon bureau. Je suis sorti en courant de la salle de bains et qui entends-je ?

Si la visite inopinée de Prudence Farming m'a surpris, là, je fus littéralement abasourdi. S'il y a une fille dont je croyais bien ne plus jamais entendre parler, une de plus qui se joindrait au troupeau des ingrates qui changent de trottoir du plus loin qu'elles m'aperçoivent, c'était bien la « timide » Bettina Davidson. Timide ? Affaire d'appréciation, encore que justement ce fut sa « timidité » qui la poussait à m'appeler si tard.

— Vous ne dormiez pas, Monsieur le pasteur ?

— Comme tu peux le constater.

— C'est... c'est Bettina Davidson... vous vous souvenez de moi ?

— J'avais reconnu ta voix. Et oui, je me souviens de toi.

Elle haletait dans le micro et je crus qu'elle allait fondre en larmes.

— Je suis énervée, me cria-t-elle ; affreusement énervée... C'est atroce, monsieur le pasteur !

Popaul avait compris avant moi (il m'arrive d'avoir l'esprit lent, lui, jamais), car je l'ai senti s'éveiller.

— Ce sont ces maudites pilules, a geint Bettina, elles me mettent sens dessus dessous...

J'entendais une vague musique en fond sonore. Et voilà ce qu'elle me résuma, d'une voix hachée. Devant se rendre à une party chez Carolyn Simmons, elle avait, par précaution, gobé avant de prendre le volant, trois pilules contre la timidité. Et Carolyn venait de lui téléphoner que la party était reportée.

— Je vous téléphone de ma voiture, je suis juste devant sa villa, à côté de chez vous. Sa mère donne un raout de dernière minute pour y recevoir des étrangers à l'Etat qui viennent pour la Foire aux Cochons, elle préfère que les jeunes ne se mélangent avec eux, ce sont des Républicains de l'aile droite... assez collet monté...tendance Bush... des amis du sénateur Mac Manus...

Comme je cherchais à comprendre ce que Popaul avait déjà compris, elle m'a crié aux oreilles :

— Je ne peux pas rester comme ça, ça me picote de partout, faites quelque chose !

Malgré l'heure tardive, je suis allé lui ouvrir le portail et descendant de voiture, elle m'a suivie, tête basse, sans dire un mot. Dès que nous fûmes dans le bureau, elle m'a décoché une de ses œillades sournoises. Elle paraissait maintenant toute gênée, sans doute regrettait-elle de s'être emportée au téléphone.

— Vous avez... des anti-pilules ? m'a-t-elle demandé. Une pommade ?

— J'ai bien mieux que ça !

J'ai fait frétiller le bout de ma langue.

— Rien ne vaut les remèdes naturels pour calmer ce genre d'inflammation !

Du coup, elle s'est embrasée comme un coucher de soleil napolitain. Par Teutatès ! Elle savait encore rougir !

— Tu vas voir, avec un peu de salive, ça va se calmer tout de suite. Tu n'as jamais vu les chattes faire leur toilette ?

La prenant par le coude, je l'ai dirigée vers mon bureau, en lui fournissant quelques conseils techniques sur l'utilisation des pilules. Elle approuvait de la tête, oui, oui, elle avait compris, ça lui servirait de leçon, la prochaine fois qu'elle en prendrait ce serait juste avant d'avoir un garçon à portée de la main.

— Assieds-toi là.

— Sur le bureau ?

— Ce sera parfait, je n'aurai plus qu'à m'attabler. Voilà, couche-toi et ferme les yeux ; je m'occupe de tout...

Fermer les yeux, elle ne demandait que ça. La coquine avait mis des bas !

— J'ai essayé de me calmer avec la main, mais ça n'a fait que m'énerver davantage...

Décrirai-je l'opération ? Après avoir démailloté son con irrité comme une blessure enflammée d'où suintait un filament de mouille, j'ai bien écarté les lèvres pour constater les dégâts. Protubérance excessive des nymphes, congestion du vestibule, dilatation du vagin... Sigmund, mon fournisseur, s'était-il planté dans ses dosages de cantharide ?

J'ai mis ma langue à l'ouvrage. Et ça n'avait rien d'une corvée... Trémoussement, sursauts, petits cris de souris, sanglots de bonheur, oh, ça soulage, ça soulage... oui, encore, encore...soulagez-moi encore ! Etc. Jusqu'à l'inévitable ressac, après la conclusion : « Oh, que j'ai honte... Mon Dieu que j'ai honte ! Qu'allez-vous penser de moi ? » Les mains sur le visage.

— Voilà, tu as joui... Tu veux qu'on en reste là ?

— Et vous ? Qu'est-ce que vous en pensez ?

(Toujours écartelée, toujours cachée derrière ses mains.)

J'ai promené mon doigt dans la fente, titillé l'anus ; passivité complète. Je l'ai poussé en elle. On m'a reçu.

— Tu es moins nerveuse, on dirait ?

— C'est vrai... mais... je pourrais encore, si vous, ça ne vous ennuie pas trop...

Ça ne m'ennuyait pas du tout. Mais à une condition, qu'elle regarde. Elle y a consenti, s'est appuyée sur ses coudes pour redresser le torse, et je lui ai fait une petite séance de badigeon (qu'elle a beaucoup appréciée) avec Popaul. Compliments d'usage : comme il est gros, comme il est dur ! Conseils de prudence : faites attention, hein ? Concessions polies : dans le derrière, vous croyez ? Oh, si vous pensez que c'est nécessaire...

Il a quand même fallu nous séparer. Mais comme elle a cru bon de redevenir une jeune fille du monde, une fois rhabillée, comment dire, le foutre m'a pris aux couilles. Tout à fait le genre de donzelle qui une fois installée dans la vie viendrait me chier sur la tête. Voilà donc comment elle me remerciait ! En reprenant ses airs pincés !

C'est dans le hall, que je lui ai fourré Popaul dans le cul. A la hussarde, au débotté. On relève la robe, on baisse la culotte, et hop, en selle ! J'ai bien senti qu'elle était choquée, furieuse même, tant mieux. Je l'ai enculée comme une chienne des rues, le nez contre la porte. Pas un mot, son souffle, le mien... Je gicle, elle serre les fesses pour ravalier ce qui menaçait de fuir, et s'enfuit dans la nuit comme une péteuse.

En voilà encore une au moins qui aura une bonne raison pour changer de trottoir...

CHAPITRE X

JEUX DE MAINS, JEUX COQUINS...

(Journal intime de Cécilia)

Quelques jours après l'anniversaire de Jennifer, j'eus enfin l'occasion d'assister à une consultation du pasteur. C'était un jeudi et les petites s'étaient montrées odieuses. Depuis la fessée que j'avais donnée à l'aînée, j'avais de plus en plus de mal à les tenir. Je surprenais sans arrêt sur moi leurs regards précocement sagaces et je croyais y lire un défi ironique.

Lorsqu'il m'arrivait de leur faire une observation sur leur travail, elles me tenaient tête avec une insolence incroyable, comme pour me pousser à bout. Si d'aventure je les menaçais d'une fessée, elles se contentaient de ricaner en se poussant du coude, fortes du voisinage de leurs parents ; même quand j'évoquais le cabinet noir, je ne parvenais à obtenir qu'un répit provisoire. Après quelques minutes de tranquillité, leurs démons se réveillaient, et elles se chuchotaient des insanités en gloussant d'une façon stupide.

Un de leurs amusements favoris, quand elles savaient leur mère absente et que le pasteur était occupé dans son bureau par une de ses visites, consistait à faire semblant de se battre comme deux chiffonnières sous des prétextes futiles. Bagarres qui n'avaient d'autres buts que de leur permettre de se rouler sur le sol, à mes pieds, et de se relever mutuellement leurs robes pour m'exposer chacune les fesses de l'autre, en se menaçant d'une voix criarde « Tu vas voir, madame Cécilia va te faire rougir ton gros derrière, pas vrai, madame Cécilia ? » J'étais loin de rester insensible au spectacle, et je ne les rabrouais que d'une façon bien molle, comme pour les inciter à aller plus loin. Ce qu'elles faisaient inévitablement, de plus en plus énervées, s'exposant dans des poses de plus en plus inconvenantes.

Bien que Deborah fût beaucoup moins forte que son aînée, elle n'avait jamais aucun mal à la déculotter. Après s'être très mollement et inutilement défendue, Bethsabée faisait mine alors d'être courroucée et de vouloir reprendre la culotte que sa sœur lui avait ôtée. Nouveaux prétextes pour se rouler par terre, robes retroussées, en écartant le plus possible les jambes, de façon à ne rien me laisser ignorer. Au cours de ces rixes, je ne pouvais faire autrement que de remarquer à quel point leurs vulves béantes et mouillées trahissaient l'excitation que leur procuraient ces jeux. Les joues en feu, l'œil trouble, elles se menaçaient l'une l'autre, et chacune retroussait le plus haut possible la robe de sa sœur pour me montrer sa nudité.

A d'autres moments, elles faisaient mine de se fesser réciproquement, et leurs mains en profitaient sans vergogne. Ce faisant, elles veillaient à ce que je n'en perde pas une miette. « Regardez, madame, regardez son petit troufignon ! Hou quelle honte... mademoiselle la sans-culotte ! », se moquait l'aînée en écartant les fesses de sa sœur qui la chevauchait. Je voyais alors s'arrondir l'anus de la cadette et s'écarter la fente rose de son jeune con. Elle feignait de protester et de menacer sa sœur des pires représailles, mais c'était de la comédie. Plus tard, comme par hasard, c'était le tour de l'aînée d'avoir le dessous dans ces disputes dévergondées. Elle se retrouvait couchée sur le dos, la tête emprisonnée entre les jambes de sa sœur, qui en profitait pour lui écarter les cuisses et me crier :

— Madame Cécilia... regardez... ses poils ont encore poussé depuis la dernière fois... bientôt elle en aura autant que vous... mais regardez donc... elle en a même dedans !

Elle ouvrait la vulve de sa sœur pour m'exhiber l'intérieur.

— Je t'interdis de toucher mon petit truc, menaçait alors celle-ci d'une voix étouffée.

— Ah, tu m'interdis de toucher ton petit truc ? Eh bien voilà, mademoiselle... je le touche tant que je veux, vilaine poilue !

Le petit truc, dans leur langage faussement puéril, c'était leur clitoris, partie de leur anatomie qui excitait le plus leur curiosité réciproque. Lorsqu'elles s'exhibaient ainsi, elles ne cessaient pas de se le tripoter mutuellement avec des rires chatouillés et des protestations hystériques.

— Arrête, cochonne, tu me chatouilles...

— Et maintenant, je te chatouille encore, petite pisseuse ?

Elles se pinçaient jusqu'au sang, ce qui leur faisait émettre des paillements étouffés. Je dis bien étouffés, car elles prenaient garde dans leur délire dirigé de ne jamais manifester trop haut les émotions qu'elles se procuraient pour ne pas attirer l'attention de leurs parents.

Quand les choses menaçaient d'aller vraiment trop loin, il m'arrivait pourtant de perdre patience. Je vivais dans la peur que le pasteur ne surprenne un jour ces deux petites hystériques se roulant à mes pieds et qu'il ne s'étonne de ma mansuétude. Après avoir dénoué ma ceinture, je leur en cinglais furieusement les cuisses et les fesses. Elles éclataient alors en sanglots et allaient se jeter à plat ventre sur le canapé pour y pleurer tout leur soûl. Mais ensuite, j'avais la paix jusqu'à la fin de la leçon. J'en venais à me demander si elles ne le faisaient pas exprès pour me contraindre à les fouetter.

Je finissais toujours par me reprocher à moi-même leur inconduite. N'étais-je pas responsable de ce qui arrivait ? Si j'avais fessé Bethsabée d'une façon convenable au lieu de la tripoter ainsi que j'avais fait, en serions-nous là ? Dans leur ruse naïve, elles sentaient bien où le bât me blessait. Cependant, elles n'avaient garde de me pousser trop loin, non par peur des coups de ceinture ou du cabinet noir, mais de crainte que je ne rende mon tablier, comme avaient fait, pour des raisons peut-être analogues, Virginia White et les préceptrices qui l'avaient précédée. Une chose était sûre, elles voulaient me garder.

J'en reviens à ce jeudi. Cette fois, je crus bien qu'elles allaient dépasser les bornes. La femme du pasteur fut la cause de tout ce qui arriva. Nous étions dans la salle d'étude et je venais à peine de commencer ma leçon de musique quand Mme Bergman entra. En général, Bethsabée et Deborah ne commençaient à se dévergondner qu'à partir de ma deuxième heure de cours. Elles avaient donc une attitude fort convenable à l'arrivée de leur mère. Respectueusement, elles se levèrent. Je les imitai. Je ne pus faire autrement que de constater à quel point Gertrude était mal fagotée. Elle paraissait vieillie de dix ans dans cette redingote masculine qui s'efforçait de dissimuler ses formes arrondies, et son chignon était si serré, ses cheveux si tirés en arrière, que son visage joufflu, absolument dépourvu de maquillage se transformait en une sorte de masque blafard, vaguement asiatique.

— Vous sortez, maman ? demanda poliment l'aînée. (J'ai oublié de dire que les filles Bergman vouvoyaient leurs parents.) Avec une moue coquette, Bethsabée ajouta : « J'espère que vous n'allez pas chez notre cousine sans nous ? »

— Mais non, idiote, fit la cadette, avec son habituel franc-parler. Tu ne vois donc pas que maman a mis sa redingote noire ! Elle va certainement voir madame Porbus. Jamais elle ne s'habillerait ainsi pour aller chez tante Lily.

Gertrude Bergman ne put retenir un sourire. Elle embrassa sa fille et lui tapota le derrière.

— Vous avez raison, petite insolente, c'est bien chez madame Porbus que je me rends. (Elle soupira.) Vous savez à quel point elle s'offense facilement. Figurez-vous que j'avais oublié de la prévenir, l'autre jour, que nous étions invités chez votre tante. Et qu'elle s'est déplacée pour rien avec Pollo. Je vais donc faire amende honorable, et la supplier moi-même de me prêter ce grand dadais. Non pas qu'il soit utile à grand-chose, mais je sais que cela fait plaisir à madame Porbus de nous rendre service.

Les deux sœurs échangèrent un coup d'œil de connivence.

— Pollo va donc venir s'occuper du jardin ? demanda l'aînée.

— Eh oui, soupira sa mère, que cette perspective ne paraissait pas enchanter. Que voulez-vous... il faut bien occuper ce malheureux... et s'occuper de lui ! C'est une affaire de charité chrétienne.

— Moi, je le trouve très amusant, Pollo, et très gentil, fit Deborah, en prenant une voix sucrée.

Bethsabée se mordit les lèvres comme pour réfréner une brusque envie de rire. Elle se retourna même, et fit semblant de tousser. Mme Gertrude ne parut rien remarquer. Elle nous quitta après m'avoir recommandé de ne pas trop faire travailler ces « chères petites ».

— Leur père exige trop d'elles... ce sont des enfants si fragiles, il ne se rend pas compte.

Vous auriez dû voir l'air misérable que surent prendre alors ces comédiennes. Elles vous auraient arraché des larmes. Mais quel changement, dès que leur mère eut franchi le portail du jardin, les voilà qui se mettent à danser sur place en riant aux éclats et en se criant l'une à l'autre. « Pollo va venir... Pollo le chien va venir... »

« Ouah, ouah... » « Vous êtes content de venir désherber le jardin, Pollo ? » « Oh voui, mademoiselle Bédezabée... » singea l'aînée en se tortillant d'un air embarrassé, imitant cruellement l'élocution

laborieuse du jeune idiot. « Et vous ne ferez pas pipi contre les arbres, hein, cette fois, vilain chien ! » s'écria la cadette en s'étrangeant de rire. « Sinon, panpan cucu Pollo ! Et ne remuez pas la queue comme cela, vilain chien ! Ce ne sont pas des menaces pour rire... »

Tout en proférant ces insanités, entrecoupées de fous rires quasi-hystériques, les deux gamines sautaient et dansaient sur place en retroussant leurs robes. Je m'aperçus alors que l'aînée, imitant sa sœur, n'avait pas mis de culotte. Je sentis mon pouls s'accélérer. L'instant d'après, les deux dévergondées, se roulaient à mes pieds, une fois de plus, toutes robes relevées, et m'exposaient avec une rare indécence leurs parties sexuelles, tout en continuant à se chamailler à propos de Pollo. « C'est moi qui m'occuperai de lui, cette fois... tu as compris ? » « Ah non, c'est moi... C'est mon chien à moi, Pollo... Tu crois que je ne sais pas pourquoi tu veux t'en occuper, sale cochonne... tu veux que je le dise à madame Cécilia. » « Je m'en fiche, de ta madame Cécilia, rétorqua Bethsabée. Elle ne me fait pas peur... »

— Qu'est-ce que tu viens de dire, Bethsabée ? m'écriai-je.

Il était hors de question que je la laisse ainsi me défier ouvertement. Je séparai les deux combattantes, les remis sur pieds, et leur distribuai à chacune une magistrale paire de taloches. Ma réaction fut si brutale qu'elles en restèrent abasourdies. Les mains sur les joues, elles me contemplèrent avec des yeux ronds. Puis l'aînée, mortifiée, blêmit de rage et frappa le sol du talon.

— Vous n'avez pas le droit de nous gifler !

— Si tu continues sur ce ton, tu vas avoir droit à la ceinture, Bethsabée.

— Je voudrais bien voir ça. Vous croyez que je n'ai pas senti où vous me mettiez le doigt, l'autre jour ?

— Qu'est-ce que tu racontes ? Tu perds la tête, je crois !

J'avais senti mon sang se geler dans mes veines.

— Et moi, renchérit la petite, en me lançant un regard mauvais, je dirai à maman que vous nous avez montré vos poils. Elle vous renverra !

— Vous êtes deux sales petites ingrates, leur lançai-je. Et puisque c'est ainsi, c'est moi qui m'en vais. Et tout de suite encore. Je vais de ce pas avertir votre père.

Cette menace parut les terrifier. Du moins le crus-je sur le moment, en les voyant se figer sur place. Heureuse d'avoir enfin trouvé un moyen de pression, je décidai de pousser ma comédie davantage et je tournai les talons comme pour me rendre réellement chez le pasteur, certaine qu'elles se précipiteraient pour me retenir. Ce fut mon tour de rester clouée sur place en voyant leur père dans l'encadrement de la porte. Il nous toisa toutes les trois de son air sévère.

— Que se passe-t-il donc ? demanda-t-il. Quelle est donc la cause de ce vacarme ?

Les deux sœurs se blottirent derrière moi.

— J'aimerais qu'on m'explique ce qui se passe, insista le pasteur.

Depuis combien de temps était-il là ? Qu'avait-il entendu exactement ? Je réalisai soudain que c'est en le voyant que les deux sœurs s'étaient pétrifiées sur place, ce que j'avais sottement attribué à mon éclat de colère. Il n'avait donc pu entendre les menaces de ses filles. Le soulagement que j'en éprouvai fut de brève durée. Je me fis en effet la réflexion que les deux chipies allaient certainement m'accuser pour se dédouaner aux yeux de leur père et détourner sa colère sur moi.

— Eh bien, madame Cécilia. J'attends votre réponse. Il me semble que votre discipline se relâche, depuis quelque temps.

Plus morte que vive, j'attendais la dénonciation de l'aînée. Quel ne fut pas mon étonnement quand je l'entendis prendre ma défense.

— Ce n'est pas la faute de madame Cécilia, père. C'est Deborah. Elle n'arrête pas de désobéir !

— Menteuse ! C'est elle, père, c'est elle ! Je vous le jure ! C'est l'aînée, et elle me donne le mauvais exemple !

Le pasteur m'interrogea sévèrement du regard, attendant que je dénonce laquelle de ses filles me donnait du fil à retordre. C'est alors que j'eus une inspiration que je n'hésite pas à qualifier de géniale. Entourant de mes bras les épaules de mes deux élèves, je les serrais affectueusement contre moi, comme pour les protéger des foudres paternelles.

— Ce n'est ni l'une ni l'autre, monsieur. La vérité, c'est que vos

filles ont subi un choc, la semaine dernière, d'avoir été bannies de la fête de leur cousine... comme deux... pestiférées.

Le pasteur accusa le coup. Je le vis pâlir.

— Depuis ce jour, elles ont changé, c'est vrai, et j'ai beaucoup de mal à les tenir. Je crois (je repris mot pour mot les paroles de sa femme) que vous exigez trop d'elles, monsieur. Ce ne sont que des enfants. Elles ont besoin de courir et de faire les folles, comme toutes les filles de leur âge...

Je sentais les deux gamines contre moi, attentives. Le pasteur soupira d'une façon lugubre.

— Ma femme me fait les mêmes reproches que vous, madame Cécilia. Peut-être, en effet, suis-je trop dur avec elles. Je me rends à vos raisons. Allez, les enfants... Allez dépenser votre énergie au jardin. Je vous donne quartier libre pour l'après-midi. Courez, faites les folles, puisqu'il paraît que c'est nécessaire à votre équilibre. Quant à moi, je dois aller travailler. Il faut bien que quelqu'un travaille, dans cette maison. Tout le monde ne peut pas s'amuser !

Sur ces mots amers, il quitta la salle d'étude et regagna son bureau. Les deux petites se jetèrent dans mes bras et me couvrirent de baisers. Je me laissai faire volontiers.

— Oh merci, merci, madame Cécilia... C'est très chic ce que vous avez fait !

— Il faut rester avec nous... vous êtes la plus gentille de toutes les profs qu'on a eu... Et la plus jolie, aussi !

— Ne craignez rien... on ne dira jamais de vilaines choses sur vous, madame Cécilia...

— Vous êtes si jolie, si jolie..

— Dites, madame Cécilia, vous nous montrerez encore vos poils si on est gentilles avec vous, nous aussi !

— Veux-tu bien te taire, sale petite peste !

En éclatant de rire, la cadette se précipita dehors. Après son départ, Bethsabée m'enlaça de toutes ses forces.

— C'est parce que je vous aime tellement, me chuchota-t-elle à

l'oreille, que je suis méchante avec vous...

Sa voix devint un murmure.

— Vous pourrez me donner des fessées, comme l'autre fois, chaque fois que vous en aurez envie... Je ne le dirai à personne. A personne... je vous le jure !

Après m'avoir embrassée une dernière fois, elle souleva le couvercle de son pupitre et y prit la culotte qu'elle y avait cachée. Elle l'enfila sous sa robe, en me regardant coquettement de côté. Puis elle alla rejoindre sa sœur. Un peu plus tard, je les vis courir dans le jardin, armées de filets à papillons...

Elles venaient d'en attraper un splendide, à ce que j'en déduisis par leurs cris, quand une longue voiture rutilante se gara silencieusement devant le portail. Un chauffeur en uniforme en descendit et ouvrit la portière arrière. Une femme d'une quarantaine d'années, encore très belle, d'allure distinguée, en descendit. Je vis les deux gamines aller à leur rencontre.

— Vous venez voir papa, madame Swoboda ?

— Oui ma chérie, j'ai rendez-vous avec lui. Il est là ?

— Dans son bureau, madame... il vous attend.

Mme Swoboda ! S'agissait-il de l'épouse du médecin à qui appartenait la clinique très huppée où travaillait mon mari ? De notoriété publique, le Dr Swoboda, bel homme aux tempes argentées, est un séducteur patenté. Que venait donc faire sa femme chez le pasteur ? Se plaindre ? Chercher les consolations de la religion ? Ma décision fut prise en un instant. Pendant qu'elle venait vers la maison, en papotant avec les gamines, je sortis de la salle d'étude et remontai le couloir comme pour me rendre aux toilettes. Mais, arrivée à la hauteur du débarras, je l'ouvris sans bruit et me faufilai à l'intérieur.

INTERMÈDE 4

« Les amoureux du quai de Béthune »

(Journal de bord d'un pornographe)

Depuis que je rame sur ce foutu bouquin, mes parties de jambes en l'air avec Caro démarrent souvent par une séance de photos de cul, histoire d'amorcer la libido que l'écriture a tendance à assécher. Et de ces séances, de ce qui s'ensuit, naissent fréquemment des idées de chapitres. En matière de cul, tout sert.

Hier, pour nous mettre en appétit avant d'aller au plumard, elle a bien voulu une fois de plus me servir de modèle.

— Mais qu'est-ce que tu en fais, de toutes ces photos de mon vagin ? Tu les vends sur Internet, ou quoi ? Si je comprends bien, va encore falloir que je grimpe sur la table ?

Une des postures que j'aime lui faire adopter, en effet, c'est la classique pose uro, à croupetons sur la table. C'est assez acrobatique d'arriver à cadrer à la fois l'entrefesse, la chatte écarquillée et le visage. Un des problèmes qui se pose : comment ouvrir les grandes lèvres sans effacer les petites : si elle tire trop sur les bords de la chatte, les petites lèvres disparaissent, étirées, aplanies, il n'y a plus que de la muqueuse. Il faut tirer juste ce qu'il faut pour ouvrir le con, mais pas trop, et vers le haut (le vagin sera toujours assez ouvert) pour faire pointer le clitoris sans l'aplatir, et que les petites lèvres restent dressées.

— Qu'est-ce que tu peux être tordu, soupire Caro (dont le vagin, je le vérifie au passage, commence à s'émouvoir).

Moi, sans me laisser démonter :

— Parfait. Ne bouge plus, le petit oiseau va entrer. Ouvre bien la chatte, qu'on voie s'ébahir le vagin.

— Comme ça ?

— Encore plus, il faut qu'il soit vraiment très béat. Idiot, tu vois, le sourire du con parfait.

— Parce qu'une bite, c'est intelligent, peut-être ?

— Allons, pas de mauvais esprit, fais-le sourire jusqu'aux oreilles. Voilà. Tu y es. On ne bouge plus. Et toi aussi, souris, on n'est pas à la morgue. Tu as l'air hagarde comme si... pense à quelque chose de drôle. Ah, j'oubliais, le trou du cul, essaie de pousser pour qu'il s'arrondisse aussi.

— Et si je pète ?

— Eh bien, tu péteras, je n'en mourrai pas. Attends, une dernière épingle à linge sur ton...

Je désigne le petit brimborion.

— Mais ça va faire un mal de chien.

— Eh bien, tu aboieras. Dis-toi bien que la vie n'est qu'une vallée de larmes.

A la base du clito je place une des pinces que Fernande m'a offertes pour mon anniversaire. Caro écarquille les yeux de stupeur. Les deux petites lèvres, maintenant, pincées avec les grandes. Et enfin, les grandes, par-dessus, juste sous le clito. Je n'aimerais pas être à sa place. Elle ne dit rien, stoïque, mais ne doit pas moins déguster. Je zoom. Par contradiction, son anus s'ouvre comme un hublot. C'est d'un drôle !

Mes photos prises, je retire les pinces, et le sang revient ; c'est là qu'elle déguste. Expression outragée de Caro qui n'en croit pas ce qu'elle éprouve. J'ai pu la prendre, sa grimace, ça fait une photo géniale, je l'ai accrochée au-dessus de mon lit, avec les autres. Il doit bien y en avoir une centaine sur mes murs. On se croirait au musée de l'Érotisme, à Pigalle...

Quelle affaire, quand j'ai de la visite, retirer celles qui sont vraiment « trop », les remplacer par d'autres, simplement coquines. Quand les peintres sont venus refaire le plafond, j'ai juste retiré (ça faisait vraiment trop obsédé), les moulages en plâtre de sa chatte qu'Italo avait fait à Cogolin, après l'avoir épilée (que deviens-tu, Italo ? ça va comme tu veux les massages californiens ?).

Il m'arrive aussi de prendre des photos « verbales » de nos jeux et de leurs préparatifs. Voici une note « technique » retrouvée parmi les cour-riels que j'ai envoyés à Caro il y a deux ans.

« Dis-toi avant tout que ce qui importe, c'est de mêler les deux plaisirs, celui, très pointu, de la miction, et l'orgasme nerveux que provoque le crincrin, en ne te freinant pas comme il t'arrive de le faire pour ne pas mouiller le lit (je mettrai des serviettes absorbantes dessus). Il faut, après que tu te seras bien énervée, quand nous arriverons au stade où tu sens que ta vessie va déborder, reprendre le crincrin pour que tu te le passes ou que je te le passe lorsque tu seras accroupie sur moi pour me pisser dessus. Alors, avant de pisser, tu feras monter l'énervement le plus haut possible, même si ça te paraît insupportable (tant pis pour les voisins si tu cries), et tu ne lâcheras

les bondes qu'en dernier recours, quand tu ne pourras pas faire autrement. Mais attention, Caro : même quand tu pisses, tu continues avec Crincrin, si tu ne peux pas, je le ferai et tu me guideras, tu écarteras les lèvres en les tirant vers le haut pour me présenter la zone sensible, juste sous le clitoris. Je ferai vibrer le crincrin à la vitesse maximale en laissant simplement la brosse appuyée, même quand tu pisseras. N'aie pas peur de crier si ça te soulage, mais surtout va jusqu'au bout, pour voir ce que ça donne.

« Autre possibilité : tu es accroupie, prosternée, dans la position du musulman en prière, mais en me tournant le dos, ton sexe ouvert au-dessus de mon visage. J'utilise le crincrin et tu me guides vocalement ; je suis comme un mécanicien sous une voiture et je vois parfaitement tous les rouages. Tu peux éventuellement ouvrir ton sexe en te servant d'une main. Et quand ça « monte », comme tu dis, si l'envie de pisser vient, tu pisses, *sans me prévenir* (je veux avoir la surprise). Et je continuerai à te branler avec le vibro pendant que tu pisseras. Enfin, j'aimerais beaucoup, quand tu auras ton plaisir le plus aigu et que ta vessie sera sur le point d'être vide, que tu colles ton con sur ma bouche pour que je boive ta pisse en te finissant avec la langue. »

Voici un autre mail où je reprends la même idée, en la perfectionnant.

« Caro, la prochaine fois que tu iras au donjon de Fernande verser de la cire fondue sur les couilles de l'avocat marron pendant qu'elle lui chie dans la bouche, demande à ta copine si elle est toujours en rapport avec le menuisier qui lui a fabriqué ses chaises à pal coulissant. Je voudrais savoir s'il peut faire un tabouret dont le haut serait une lunette de W.-C., de façon que tu puisses t'asseoir dessus comme aux toilettes. Je n'aurais plus qu'à glisser ma tête dessous, et toi, tu n'aurais aucun effort à faire sur tes jambes. On pourrait utiliser le crincrin en même temps, par-dessous, dans le vagin, comme un écouvillon dans le goulot d'une bouteille (les Moustaches du légionnaire français). Et je te nettoierais le goulot pendant que tu m'arroserais : tu aurais deux plaisirs en même temps, celui de pisser et celui du ramonage. Le seul problème, c'est qu'il n'y aurait aucun contact. Mais tu pourrais tout voir et moi aussi. On va y réfléchir. Ou alors, une vieille chaise en paille, comme on en trouve souvent sur les trottoirs : il faudrait couper les pieds et retirer le fond, sur lequel on poserait un coussin anti-hémorroïdaire. Je t'embrasse. A demain. N'oublie pas de mettre tes bottines. »

Depuis qu'elle use et abuse de « Crincrin », Caro, qui se muscle

les fesses avec Slendertone, m'assure contre toute vraisemblance que ses petites lèvres elles aussi se sont musclées. Elle a vérifié devant moi, accroupie sur un miroir (comme Bettina Davidson).

— Mais oui, regarde, elles pendouillent moins, non ? Elles sont plus courtes, plus trapues, tu ne trouves pas ?

Le crincrin serait-il une façon comme une autre (elle corrige en ce moment l'essai d'un journaliste du Monde) de développer « ses potentialités d'intégration sociale » ? Elles sont dressées comme des crêtes de coqs de combat, ses potentialités, et le petit ergot pointe avec une effronterie remarquable. Du coup, j'ai pris la chose en photo. Et comme j'avais oublié de mettre l'antiflash (yeux rouges), ça donne un clitoris incandescent : un vrai tison.

Personnellement, je ne tiens pas à ce qu'elle se les muscle trop, ça ne me déplaît pas qu'il y ait des petits bouts de viande à mâchonner quand je la broute, manquerait plus qu'elle se fabrique une de ces fades petites chattes amorphes asexuées et inodores qui ressemblent à des fentes de tirelire pour la Croix Rouge, glissez votre aumône anonyme...

— Regarde, regarde, la pleine lune. C'est génial, non ?

— On peut t'enculer, ce soir ?

— Je te parle de la lune, et toi...

— Justement. C'est la lune qui m'y fait penser. On peut ?

— Non.

— Allez, sois sympa. En regardant la Seine, ça serait romantique, non ?

— Tu sais que je n'aime pas ça.

— Juste le bout...

— Juste le bout ! Tu dis ça chaque fois. J'ai l'impression de lire *La Pharmacienne*. Faudrait pas me prendre pour les pouffiasses que tu décris dans tes bouquins. Aïe !

— Mais ne te crispe pas. Voilà... il y est. Tu vois que c'est pas la mort du petit cheval.

— Oh que j'aime pas ça...

— Tu sens comme ça glisse bien ?

— J'ai l'impression qu'on me met un suppositoire.

Nous voici accolés comme deux chiens. Je l'attrape par les nichons, je me niche, par-dessus son épaule, ma joue contre la sienne (je sens le frôlement d'insecte de ses cils), je contemple les reflets sur l'eau noire. A quoi pense-t-elle ? A qui pense-t-elle. Un des chats se frotte contre nos jambes. Le pigeon, sur la rambarde, laisse fuir une fiente dans le bac des géraniums. Je peux pas dire que les tripes de Caro m'accueillent, me fêtent, rien à voir avec celles de Zaza qui n'est jamais plus truie qu'à Sodome, mais du moins elles me tolèrent.

— Quand je pense que j'ai encore la moitié de ce bouquin à corriger, bâille Caro.

— Pour la Musardine ?

— Non, le truc de Théophile. Je te jure que c'est pas de la tarte.

— Quel truc ?

— Son dernier bouquin de photos pompiers.

— C'est quoi, cette fois, le thème ? Les nuits du harem ?

— Oh, les conneries habituelles. Chaînes coquines, ça s'appelle. Tu vois le genre.

Je vois. Chromos des années cinquante. Draperies, clair obscur, contrastes, postures étudiées des modèles, chichis, attirail de brocanteur. Et des modèles constipés, aussi vivantes que les statues de cire du Musée Grévin. Et de temps en temps, une chatte qui bâille jusqu'aux ovaires.

— Non, cette fois, il change de style ; ça se passe dans la boucherie désaffectée qu'il vient d'acheter dans le Marais. Il va y ouvrir une librairie sans rien changer au décor, le côté trash risque d'attirer une nouvelle clientèle...

— Et toi, il ne t'a jamais demandé de poser ?

— Comment ça, poser ?

— Pour cet album.

— Bien sûr que si, tu penses ! Je l'ai envoyé se faire dorer. Pas

envie que mon cul se promène dans toutes les librairies porno. A propos, tu sais pas...

— Chut.

Bruits de pas dans la rue, un couple arrive. Ils vont dans le nid des amoureux, derrière le platane. Le cou tendu comme deux gargouilles de cathédrale, nous les surplombons. Les voici bouche à bouche. Caro me serre les poignets et par sympathie son sphincter m'étrangle la queue. « Ils vont le faire, me chuchote-t-elle. Je les connais. Ils viennent tous les mercredi à la même heure. Un projectionniste et une ouvreuse de cinéma. Regarde... »

A genoux, la fille fait sortir l'oiseau, le mec lui caresse les cheveux. Hop, on avale la saucisse. Mouvement d'avant en arrière d'une poule qui picore... Est-ce qu'elle va avaler la fumée ? Non, l'outil prêt à servir, Madame se relève, retrousse sa robe, et Monsieur l'empoigne par les fesses pour entrer dans le vif. Une fois en selle, la robe retombe, on s'enlace comme pour un tango, n'y a plus que deux amoureux de Peynet qui se roulent des pelles romantiques au clair de lune en contemplant la Seine. Comme nous, en somme.

— Et pourquoi, me rembarre Caro, ne serait-on pas romantique en baisant ?

— Et même en enculant.

Je pousse deux ou trois petits coups.

— On dirait que tu t'habitues, non ?

— Ce n'est pas parce que je m'habitue que j'aime ça. On s'habitue même à un mal de dents.

— La prochaine fois que je t'enculerai tu n'auras qu'à prendre un anti-inflammatoire.

— Tu ne devrais pas croquer tes pilules comme si c'était des dragées de baptême. Et si tu avais un accident...

Je ne suis plus tout jeune, c'est vrai. Je ne dis pas que je n'y pense pas, moi aussi. Le dernier électrocardiogramme que j'ai fait remonte à trois ans.

— Tu appellerais le Samu.

— C'est malin.

Le jeu en vaut la chandelle, et la chandelle, en ce moment...

— N'envoie pas la sauce, en tout cas, j'ai l'impression de faire des fientes de pigeon, ensuite.

CHAPITRE XI

CONFESSIONS INTIMES D'UNE MASTURBATRICE

(Journal intime de Cécilia)

— Vous avez des filles adorables, s'écria Mme Swoboda en entrant dans le bureau.

Je venais juste de me ménager mon créneau habituel dans la bibliothèque interdite. Je pus voir le pasteur s'incliner galamment pour baiser la main que l'arrivante venait de déganter.

— Si j'avais des enfants moi aussi, sans doute ne serais-je pas ici, à solliciter votre aide, soupira-t-elle en s'asseyant sur le fauteuil que lui offrait le pasteur.

— On ne peut pas tout avoir, chère madame, répondit-il en allant s'installer à son bureau. Vous êtes mariée à l'un des hommes les plus riches et les plus séduisants de la ville, vous menez la grande vie !

— La grande vie ? Vous voulez rire. (Nerveuse, Mme Swoboda alluma une cigarette qu'elle venait de prendre dans un étui en or marqué à ses initiales.) Si vous saviez comme je m'ennuie... Et pouvez-vous me dire à quoi cela me sert d'être mariée à un homme séduisant... si ce sont les femmes des autres qu'il séduit, et non la sienne !

— N'exagérez-vous pas ? On se fait souvent des idées...

— Des idées ? (Elle souffla une bouffée de fumée devant elle.) Et que votre propre belle-sœur, Lucy Zagory, s'affiche avec lui dans toute la ville, ce sont des idées ? Si encore elle y mettait un brin de discrétion...

Le visage du pasteur se ferma.

— Je n'ai aucun pouvoir sur ma belle-sœur, madame Swoboda. Croyez que je suis le premier à déplorer son inconduite !

— Laissons cela, monsieur. Votre belle-sœur n'est pas la seule ! Mon mari est un homme insatiable. Tout ce qui porte jupon l'intéresse. Ses infirmières, ses malades, les femmes de ses confrères. Je suis sans doute la seule femme de la ville qui ne retient pas son attention.

— Croyez que je compatis, madame Swoboda. Et que je suis tout disposé à vous apporter les secours de la religion.

Agacée, l'élégante visiteuse écrasa sa cigarette dans le cendrier et balaya d'un regard perplexe le décor austère qui l'entourait.

— Ce ne sont pas les secours de la religion que je suis venue chercher ici, monsieur. Mais d'autres secours...

Le pasteur arqua interrogativement ses sourcils.

— Une de mes amies, dont je tairai le nom par discrétion, m'a parlé des soins psychologiques que vous donniez, dans certaines conditions, aux malheureuses qui sont dans ma situation.

Le pasteur resta silencieux. Mme Swoboda baissa la voix. Et les paupières...

— Lorsqu'une femme en bonne santé, comme moi, est délaissée par un mari infidèle, et que son corps insatisfait manifeste certaines exigences... il peut lui arriver d'avoir recours à des subterfuges pour assouvir... ou tromper, plutôt, certains désirs...

— Je comprends.

— Comment dire... elles prennent des compensations.

— Vous voulez dire des amants ?

— Voyons, monsieur, dans une petite ville comme la nôtre, à moins d'être aussi insoucieuse de sa réputation que votre belle-sœur, vous n'ignorez pas que c'est pratiquement irréalisable... Il faut aller dans des motels de la montagne, on peut croiser n'importe qui sur la route. Il faudrait être folle pour s'exposer à de tels risques, surtout quand on est mariée à un homme qui vous a épousée pour votre argent et qui, fortune faite, ne demande qu'à divorcer pour avoir les

coudées franches !

— Donc, fit le pasteur, après un silence, vous avez recours, comme vous dites, à des « subterfuges ». Dois-je comprendre que vous vous adonnez à l'onanisme ?

— Plaît-il ?

— En d'autres mots, vous masturbez-vous, madame Swoboda ?

Dans votre cas, ce serait assez légitime...

Les joues soudain rosies, la consultante eut un petit rire offusqué.

— Vraiment, monsieur le pasteur... vous posez des questions d'une inconvenance...

— Ne perdons pas de temps, madame. J'ai déjà rencontré de nombreuses femmes mariées dans votre situation. Il n'y a pas cent façons de réagir à la frustration sexuelle : soit on prend un amant, soit on sollicite l'aide de la religion, soit on se masturbe. Certes, il y en a aussi qui s'adonnent au bridge, ou qui s'empiffrent de pâtisseries... Or, vous venez de me dire que vous n'avez pas d'amant, votre ligne ne trahit aucun excès de nourriture, vous m'avez déclaré que vous vous ennuyiez à mourir (ce qui n'est pas le cas des bridgeuses) et pour ce qui est de la religion, vous conviendrez que j'ai rarement l'occasion de vous voir fréquenter le temple... Donc...

— Vous avez raison, monsieur, soupira Mme Swoboda. A quoi bon le nier... il m'arrive d'en être réduite comme une collégienne à ce lamentable expédient...

— Et cela vous « arrive » souvent ?

— Je ne tiens pas une comptabilité de ces moments d'égarement, monsieur. Vos questions sont vraiment déplacées ! Je commence à regretter d'être venue vous consulter !

Le pasteur ne se laissa pas impressionner.

— Une fois par mois ? Une fois par semaine ? Une fois par jour ? Davantage ? Il faut bien que je me fasse une idée, si vous voulez que je vous aide.

Les yeux fixés sur ses ongles vernis, parut s'adresser à eux.

— En général, murmura-t-elle d'une voix à peine audible, je fais ça dans ma baignoire, le matin.

— Donc, une fois par jour. Car vous vous baignez tous les jours, bien sûr. Mais... pourquoi dans la baignoire ?

— C'est un des rares endroits où je suis sûre de ne pas être dérangée par les domestiques. Et puis... je ne sais pas... quand je suis dans l'eau tiède, toute nue... c'est plus fort que moi, je pense à ça. Je regarde ce corps inutile... je le touche... et malgré moi mes mains finissent toujours par... par...

— Y prenez-vous beaucoup de plaisir ?

— Le ferais-je, si ce n'était pas le cas ?

— Et hors de la baignoire, jamais ?

Mme Swoboda baissa encore plus la tête.

— Certains jours orageux... comme aujourd'hui, par exemple, il m'arrive de céder à mon vice hors de la salle de bains. Naturellement, je prends la précaution de m'enfermer à clef. Ces jours-là, c'est comme une obsession, je ne peux penser qu'à ça. Je ne mets pas de culotte sous ma robe afin d'être toujours accessible. C'est comme une maladie, une rage fébrile, un... un prurit... je n'arrête pas de la journée... Quand le soir arrive, ces excès m'ont tellement épuisée que je m'endors comme une masse. Et le lendemain, toute la journée, j'ai des migraines affreuses... Je ne sais comment me guérir de cette manie, monsieur. J'ai tout essayé. En vain ! Je finis toujours par retomber dans mon vice. Tenez... puisque j'ai commencé à parler, autant tout vous dire. Je vais vous faire maintenant mon aveu le plus humiliant.

Le pasteur se pencha, attentif. Ses mains qui jouaient avec un coupe-papier s'immobilisèrent. Mme Swoboda lui jeta un rapide coup d'œil, comme pour tester ses réactions, puis s'adressa à nouveau à ses ongles.

— Nous avons un chauffeur, Félix... commença-t-elle d'une voix honteuse. Un homme de couleur. Il dort à la maison. Enfin, pas exactement dans la maison, dans une dépendance, au-dessus du garage, c'est là qu'il a sa chambre. Ces jours où il fait un temps orageux, il me vient souvent les idées les plus folles. Une fois, je me suis rendue dans sa chambre, en son absence. J'ai respiré la forte odeur de sueur qui imprégnait ses draps, et je me suis masturbée sur sa couche. Par la suite, je me suis demandé s'il n'avait pas senti mon

parfum, car j'ai souvent constaté qu'il me regardait en douce. Mais c'était plus fort que moi, j'avais besoin de son odeur, et j'y suis retournée. La troisième ou quatrième fois, j'ai trouvé une de ces sales revues que lisent les hommes... elle était ouverte, bien en vue, au milieu du lit. Et il y avait des taches de sperme sur les draps. Malgré ma répugnance, je n'ai pu m'empêcher d'en tourner avidement les pages. J'ai cru mourir de honte. Toutes ces femmes nues, dans des poses... Elles montrent tout, vous savez, absolument tout... J'en suffoquais !

Après un long silence, Mme Swoboda se remit à parler. Elle raconta au pasteur comment elle s'était habituée à regarder ces journaux. Comment elle se masturbait en contemplant leurs photos, comment, enfin, elle avait osé voler un de ces magazines pour l'emporter dans sa chambre. Et s'en servir à loisir, après s'être enfermée à clef.

— Je vois, fit le pasteur.

Il alla tirer les rideaux. Puis, après avoir allumé la petite lampe de son bureau, il s'assit sur le canapé. Mme Swoboda dut faire pivoter son fauteuil pour lui faire face. Elle aperçut alors son image, dans le miroir de la cheminée. Je la vis tressaillir presque imperceptiblement et crisper ses mains sur le fermoir de son sac en croco.

— Racontez-moi tout, dit le pasteur. (Il avait pris une voix absolument dénuée d'intonation, d'une neutralité parfaite.) Absolument tout. N'omettez aucun détail...

— Dans ma chambre, dit la femme, il y a un grand miroir, comme ici. Je m'assieds en face.

Elle avala sa salive et baissa encore la voix.

— Certaines fois, je me mets entièrement nue. D'autres fois, je garde une partie de mes vêtements, comme elles font, sur ces photos. Et je me retrousse, comme elles. Je prends... les mêmes postures obscènes... Et c'est en m'identifiant à ces créatures vénales (car elles, c'est pour de l'argent qu'elles font ces photos) que j'obtiens mon plaisir.

Le pasteur avait tiré un calepin de sa poche. Il prenait des notes sans regarder la consultante.

— Que regardez-vous surtout, dans ce miroir ? Vos seins ?

— Mes seins, oui... et mes fesses... mais surtout... quand je suis assise comme maintenant... mes parties honteuses...

— Et... (le pasteur toussota dans sa main)... vous les regardez en vous touchant ? Comment vous y prenez-vous, exactement ? Vous faites ça debout ?

— Non, assise comme en ce moment, en face du miroir. J'écarte les cuisses... et, avec les mains, j'ouvre...

— Votre sexe ?

— C'est cela. Je l'ouvre, vous comprenez, pour bien voir dans le miroir tout ce qu'il y a dedans. Ce que ces femmes montrent sur leurs photos horribles. Tout ce qu'une femme honnête ne montre jamais qu'à son médecin.

— Donc, reprit le pasteur, après avoir écrit quelques mots sur son carnet. Vous ouvrez votre sexe et vous vous masturbez. Quelle partie caressez-vous de préférence ? La zone clitoridienne ?

— Oui... et aussi plus bas... l'orifice...

— Procédez-vous à des introductions ?

Cramoisie, les yeux fixés sur le miroir, comme si elle contemplait la scène qu'ils évoquaient, Mme Swoboda fit un bref signe d'approbation.

— Cela m'arrive... quand je ne parviens pas à me faire jouir autrement.

— Avec vos doigts ?

— Non... pas seulement. J'ai... un de ces objets... vous savez ?

Comme le pasteur faisait mine de ne pas comprendre, elle ouvrit nerveusement son sac et en sortit un énorme godemiché en plastique rose.

— Je l'ai volé... à une infirmière de mon mari. Elle donnait une fête, je ne me souviens plus pourquoi. Nous y étions passés un moment pour faire acte de présence. Les manteaux étaient sur le lit, dans la chambre. En allant chercher le mien, au moment de partir, je ne sais pourquoi (peut-être à cause de la réputation détestable de cette fille, une vraie nymphomane), j'ai ouvert le tiroir de sa table de nuit.

Et cet objet m'a sauté aux yeux. J'en avais déjà vus sur les photos de ces revues, je savais à quoi cela servait. C'était si gros, je l'ai retourné dans ma main...

Tout en parlant, la visiteuse retourna et tourna le gros boudin de plastique rosâtre en se regardant faire dans le miroir.

— Je me demandais comment cela pouvait entrer... c'est tellement plus gros qu'un sexe d'homme. Pourtant, sur les photos, elles y arrivaient... Je n'ai pas réfléchi. J'ai eu une sorte de vertige et j'ai fourré l'objet dans mon sac. Il y avait aussi un tube de vaseline, dans le tiroir. Je l'ai volé, aussi. Mes mains étaient glacées, ma tête bourdonnait. Quand je suis retournée dans le vestibule, pour prendre congé, j'avais l'impression que tout le monde savait ce que je venais de faire. Mais mon mari ne s'est aperçu de rien. Il ne me regarde jamais...

— Et vous avez utilisé cet objet ?

— Le soir même... Pendant que mon mari dormait. Je suis allée dans le salon, en face du miroir, j'ai retroussé ma chemise de nuit, et après avoir enduit l'objet de vaseline, je l'ai introduit dans mon vagin. Cela m'a fait mal, car, n'ayant pas souvent de rapports sexuels, j'étais devenue très étroite. Alors, j'ai imaginé qu'on me violait et j'ai poussé très fort. J'ai cru m'évanouir sous la souffrance, car l'objet est entré d'un coup au fond de moi, m'éventrant presque... Mais aussitôt. Comment vous dire cela... J'ai connu une telle joie physique que je me suis presque évanouie. Depuis, j'ai recommencé. Presque tous les jours. Je ne peux plus m'en passer. Et chaque fois, je fais cela devant le miroir, pour bien voir l'objet pénétrer dans mon sexe, s'y engloutir tout entier. C'est un spectacle dont je ne parviens pas à me rassasier. Je suis morte de honte, voyez-vous, mais cela ne m'arrête pas. Et quand je fais ça, j'imagine qu'il y a un voyeur, assis près de moi, comme vous l'êtes en ce moment. Et qu'il me regarde faire. C'est cette idée qui me donne le plus de honte... et de plaisir.

Les mains crispées sur le cylindre de plastique, elle avait détourné le visage. Le pasteur se leva.

— Permettez ?

Elle le laissa prendre son jouet obscène. Il le considéra d'un air perplexe, comme pour évaluer ses dimensions.

— Vous parvenez vraiment à l'introduire tout entier ?

Mme Swoboda ayant répondu affirmativement, il ajouta, en lui

rendant l'objet.

— Pour une femme qui n'a pas eu d'enfants, c'est... difficile à croire. Cela paraît si énorme. Vous pourriez me montrer ?

Elle le dévisagea sans comprendre. Puis son visage devint écarlate et je lus dans ses yeux dilatés comme de l'horreur. Et une stupeur infinie...

— Vous voulez dire... pour de bon ? Ici ? Maintenant ?

A chaque question, le pasteur agréait de la tête. La rougeur de la visiteuse descendit le long de son cou, monta jusqu'à ses oreilles, auxquelles elle porta ses mains, comme si elles la picotaient.

— Voyons, c'est impossible !

— Et pourquoi donc ?

— Je ne pourrai jamais, monsieur. Réfléchissez. Vous ne vous rendez pas compte. C'est si... intime... si... dépravé...

— Faites comme si j'étais votre médecin.

— Mais même ! Même devant un médecin, je ne pourrais jamais... Quand je fais ça... je prends des poses si... comment dire... dévergondées... et puis, vous montrer mes parties sexuelles... Non. C'est impossible ! Impossible !

— Ne vous énervez pas. Nous sommes seuls, vous et moi, cela restera entre nous, personne ne sera au courant. Si vous voulez que je vous aide, il faut y mettre du vôtre. Essayez d'oublier que j'existe réellement, faites comme si j'étais un des personnages imaginaires, des « voyeurs » fantômes qui hantent vos fantasmes... Je ne dirai rien. Je ne ferai pas un geste...

Rougissant et pâlisant tour à tour, la visiteuse continuait à secouer la tête. Puis elle ferma les yeux et resta un instant immobile. Sortant de cette brève transe, elle posa son sac à ses pieds. Mais tout de suite après, elle se reprit, et secoua la tête. Non, elle ne pourrait jamais faire une chose pareille. Jamais.

— Commencez par les seins, suggéra alors le pasteur, d'une voix douce. Il faut que vous me montriez exactement tout ce que vous faites. Mais nous irons progressivement. Est-ce que l'idée de me montrer votre poitrine vous paraît insupportable ?

— Non... la poitrine, je crois que je pourrai...

Se décidant d'un coup, elle retira la veste de son tailleur qu'elle posa sur une chaise, puis dégrafa son chemisier. Quand il fut ouvert, elle regarda le pasteur. Il s'efforçait de garder un maintien impassible, mais à ses joues roses, à ses mains fébriles, on voyait bien qu'il ne restait pas insensible au déshabillage de sa visiteuse. Mme Swoboda s'en aperçut et fronça les sourcils.

— Voulez-vous que je vous aide ? proposa courtoisement le pasteur. Votre soutien-gorge s'agrafe dans le dos, je crois ?

— Non. Pas ce modèle-ci. Il s'ouvre par-devant...

Après avoir pris une profonde inspiration, elle rapprocha ses épaules l'une de l'autre, pour faire bâiller son soutien-gorge, et défit l'agrafe entre les bonnets. Elle avait des seins superbes, pas trop gros, longs et pointus, avec des pointes relevées assez drues, couleur de liège. Le pasteur, les mains sur les genoux, se pencha pour mieux les admirer. Coquettement, la femme se cambra.

— Ils sont très beaux, la complimenta le pasteur. Vraiment très beaux. De vrais seins de jeune fille !

Flattée, Mme Swoboda rejeta davantage ses épaules en arrière. Les bouts de ses seins avaient épaissi et leur couleur avait viré au marron foncé. Pourtant, en dépit de sa coquetterie, elle tremblait.

— Vous avez froid ?

— Non... c'est... l'émotion... Vous ne pouvez pas imaginer ce que ça fait, la première fois où on se montre ainsi à un homme... même un pasteur... J'ai chaud et froid en même temps, comme si je couvais une grippe... Et vous voyez ? Les bouts durcissent ! Je vous assure que c'est malgré moi ! Oh j'ai tellement honte !

— Ne vous énervez pas. Je vais vous aider. Tenez, j'ai une idée. Je vais vous hypnotiser.

Un rire incrédule fit danser les seins de Mme Swoboda.

— Je ne crois pas à l'hypnotisme.

— Eh bien, fit le pasteur d'une voix suave. Faites comme si vous y croyez... Je n'aurai aucun moyen de vérifier si vous êtes vraiment endormie, ou si vous faites semblant. De cette façon, vous pourrez

faire tout ce que je vous demanderai ! Et ce sera comme si vous le faisiez en rêve. Vous n'y serez pour rien, ça ne comptera pas !

Les yeux fixes, elle dévisageait le pasteur pour voir s'il était sérieux. Il avait tiré sa montre ancienne de son gousset. Il l'éleva à la verticale, la tenant par sa chaîne.

— Ne quittez pas ma montre des yeux, ordonna-t-il. A aucun moment.

Au bout de la chaînette, la montre entama un balancement régulier.

— J'ai souvent recours à l'hypnose, au cours des premières séances. Ne serait-ce que pour vaincre la pudeur si légitime de mes patientes. Briser leurs défenses. Mais ensuite, ce ne sera plus nécessaire...

La montre se balançait de plus en plus vite, comme animée d'une existence autonome, et les yeux de Mme Swoboda suivaient son va-et-vient. Ses beaux seins aux pointes tendues oscillaient sur sa poitrine nue, montant et descendant de plus en plus vite, eux aussi. Peu à peu, le visage de la femme se détendait, se relâchait, comme si elle était sur le point de s'assoupir. Elle bâilla longuement, une main devant la bouche...

CHAPITRE XII

SÉANCES D'HYPNOSE

(Journal intime de Cécilia)

Les yeux vagues, Mme Swoboda suivait le balancement monotone de la montre. Précautionneusement, le pasteur s'approcha d'elle.

— Il fait chaud, murmura-t-il. Si chaud... vous n'en pouvez plus. Vous étouffez presque... vous êtes oppressée...

— C'est vrai... mon Dieu que j'étouffe... c'est ce temps orageux, ça me fait toujours le même effet...

— Cela vous donne envie de vous mettre toute nue... Mais vous n'osez pas. Vous êtes tellement timide...

— C'est vrai. Je suis si timide... si peureuse...

— Mais vous aimez vous faire peur... Surtout quand il fait ce temps lourd, et que vous êtes énervée, que vous avez la peau moite. Vous ne tenez plus en place, vous croisez et vous décroisez les jambes...

— C'est vrai. Oh, comme vous me connaissez bien...

Les seins nus, les yeux fixés sur le balancement régulier de la montre, Mme Swoboda croisa ses jambes dans un sens, puis dans l'autre, sans prendre garde que sa robe se retroussait, découvrant une bonne portion de ses cuisses.

— Vous êtes seule, chez vous, continua le pasteur. Personne ne peut vous voir. Vous avez envie de vous masturber...

La femme tressaillit et battit des paupières. Elle posa une main sur la chair de sa cuisse.

— Mais vous luttez contre la tentation... Vous préférez attendre, attendre... parce que c'est meilleur quand vous avez longtemps attendu...

— C'est vrai... oh, comme vous me connaissez bien...

— Maintenant, vous voici dans la chambre du chauffeur. Il a oublié d'éteindre le chauffage. Vous avez tellement chaud que vous avez mis vos seins dehors. Vous passez les mains dessus. Ils sont moites... vous frissonnez en les touchant... de peur, de honte, de plaisir aussi...

Machinalement, la femme se passa à plusieurs reprises les mains sur la poitrine. Elle respirait d'une façon précipitée. Ses mains se refermèrent sur les globes de chair et elle resta ainsi, les yeux fixés sur l'image que lui renvoyait le miroir. Sans bruit, le pasteur rentra dans son gousset sa montre devenue inutile.

— Vous êtes en face du miroir, la robe retroussée sur vos cuisses... vous tenez vos seins nus dans les mains... lentement, très lentement, vous écartez vos cuisses...

Comme dans un songe, les genoux de Mme Swoboda se séparèrent. Ses cuisses blanches surgirent de la robe qui remontait. Elles s'ouvrirent de plus en plus... Dans le miroir apparut alors, à leur jointure, un triangle sombre. De mon perchoir, il me fut impossible de discerner s'il s'agissait d'une culotte noire, ou de ses poils. Elle s'immobilisa dans cette pose, les mains crispées sur sa poitrine.

— Mais ce n'est pas encore assez... l'odeur de sueur du chauffeur vous monte à la tête, vous inspire des désirs inavouables. Vous éprouvez soudain le besoin de vous dénuder davantage et de prendre une pose inconvenante, comme une de ces sales femmes, sur les magazines...

Un long frisson parcourut la femme hypnotisée. Un combat se livrait en elle. Elle tremblait de la tête aux pieds.

— Si... si j'avais une de ces affreuses revues... cela m'aiderait. (Ses cils battirent. L'aveu qui franchit ses lèvres lui coûtait tellement que je devinais, plus que je n'entendis vraiment, les mots qu'elle susurrail.) Lorsque je fais ça... Je regarde toujours des photos, en le faisant...

— Qu'à cela ne tienne... Je dois avoir un de ces vilains magazines quelque part, dit le pasteur. Attendez... Où donc ai-je pu le fourrer ? Je l'ai confisqué à une consultante... Ah oui, je me souviens.

Effarée, je le vis contourner son bureau, et grimper sur son fauteuil. Je n'eus que le temps de me rejeter en arrière, dans l'obscurité du débarras. Je vis paraître ses mains. Adroitement, derrière une rangée de dictionnaires, elles pêchèrent un magazine roulé sur lui-même. Encore terrorisée à l'idée que nous avions failli nous trouver nez à nez, j'attendis de l'entendre parler avec sa patiente pour me rapprocher du créneau.

— Regardez, lui disait-il, en feuilletant la revue devant elle. Regardez... n'est-ce pas d'une incroyable obscénité ? Ne devrait-on pas interdire l'impression de choses aussi scandaleuses... Voyez donc celle-ci, comme elle écarte les cuisses. Femme sans pudeur... et celle-ci, vous voyez, ce qu'elle s'introduit... Dieu me pardonne, c'est dans l'anus !

D'un œil avide, Mme Swoboda parcourait les images que lui indiquait le pasteur. Elle prit elle-même le journal scandaleux et se plongea dans la contemplation des photos licencieuses.

— Ne vous occupez pas de moi, dit le pasteur, en se glissant derrière le dossier de son fauteuil. Regardez les images...

Il glissa ses mains sous les aisselles de la femme et lui saisit les seins. Méchamment, il lui froissa les mamelons. Avec un gémissement sourd, elle crispa ses doigts sur le papier glacé de la revue. J'entendis ses ongles le griffer. Le pasteur étirait les pointes sépia de ses seins et y plantait les ongles.

— Ecartez davantage les cuisses, madame Swoboda. Encore plus...

— Mais je ne peux pas... ma robe est trop étroite...

— Laissez-moi faire. Je vais la retrousser... là, comme ça, vous voyez...

Il tira sur la robe, la remontant en haut des cuisses qui s'ouvrirent aussitôt. Je pus voir alors que la tache sombre, en bas de son ventre, n'était pas une culotte, mais une épaisse toison pubienne.

— Je ne peux pas les écarter davantage... les bras du fauteuil m'en empêchent.

— Faites passer vos jambes par-dessus et laissez-les pendre de chaque côté. Quant à moi, je vais retrousser entièrement votre robe...

— C'est que, susurra la femme, tout en s'exécutant, je n'ai pas de culotte, dessous. Vous allez tout me voir...

— N'est-ce pas pour cela que vous êtes ici ? dit le pasteur. Elle éluda cette question embarrassante.

— Je vous l'ai dit, tout à l'heure. Quand il fait ce temps orageux, je n'en mets jamais. Cela m'excite de savoir que j'ai les fesses nues, et le sexe aussi, pendant que je rends mes visites, ou que je fais mes courses. Quand je marche dans la rue, je pense qu'il suffirait d'un coup de vent pour que...

Elle se tut, le visage pourpre. Le pasteur venait de lui tirer sa robe sous les fesses et maintenant, dans le miroir, se reflétait entièrement dénudé tout le bas de son corps. Ses larges fesses s'aplatissaient sur le fauteuil, et ses jambes se balançaient par-dessus les accoudoirs. Dans la forêt de poils bouclés qui tapissaient son bas ventre, la fente du con bâillait généreusement. Ecartant le journal, la lectrice regarda son propre sexe, comme pour le comparer à ceux des femmes photographiées. Ses yeux s'agrandirent.

— Comment des femmes peuvent-elles se laisser photographier dans des poses pareilles ? s'indigna-t-elle. N'ont-elles aucune pudeur, aucun respect humain ?

Les yeux du pasteur ne quittaient pas, dans la glace, la large fente de chair rose qui s'agrandissait entre les lèvres velues de la vulve. Comme il avait le bas du corps caché par le dossier du fauteuil, Mme Swoboda ne put pas voir qu'il avait ouvert son pantalon d'une main fébrile, et qu'il se masturbait derrière elle. Mais je le vis fort bien, moi, de mon observatoire. Le spectacle du con de sa visiteuse, et peut-être aussi la bizarrerie de la situation, paraissaient produire sur lui un effet exceptionnel. Jamais encore, ni avec Darling, ni avec sa femme, je ne lui avais vu une queue aussi longue et aussi grosse. Le gland, qu'il laissait constamment dégagé en se masturbant, se contentant de flatter doucement sa tige de la paume de sa main, était si gonflé de sang qu'il ressemblait à une tomate ornementale.

Tout en se branlant, le pasteur, alors qu'il ne faisait pas le moindre doute que la femme n'était pas hypnotisée, reprit son incantation monocorde.

— Vous vous masturbez... face au miroir... vous ouvrez votre

sexe d'une main... vous vous masturbez avec l'autre...

Laissant tomber la revue scandaleuse, Mme Swoboda s'exécuta. De ses doigts en fourchette, elle ouvrit sa fente, et du bout de l'index, commença à caresser son clitoris d'un petit mouvement tournant. Une sorte de spasme fit béer son vagin d'où coula une larme épaisse qui resta accrochée aux poils de son cul, juste au bord de l'anus.

Pour mieux la voir officier, le pasteur, la verge à la main, s'était déplacé. Je fus certaine qu'elle pouvait le voir dans le miroir, maintenant, bien qu'elle prît le parti de l'ignorer. Leurs mains à tous deux s'agitaient de plus en plus vite. Jamais la bite du pasteur n'avait été si raide. Quant au con de Mme Swoboda, il béait avec une telle voracité que, de mon perchoir, je pouvais plonger les yeux dans la grotte rosâtre et granuleuse de son vagin.

— A quoi pensez-vous, en le faisant ? demanda le pasteur, d'une voix crispée.

— Des choses dégoûtantes, monsieur le pasteur. Tenez, j' imagine que je vois des sexes d'hommes... comme ceux des photos... et que je les touche...

Se déplaçant encore plus, le pasteur se mit à côté du fauteuil. Cette fois Mme Swoboda ne put plus feindre de ne pas voir le sceptre de chair, couronné d'un large fruit caoutchouteux qui se dressait hors du pantalon sombre, entre les pans de la redingote élimée.

— Ce que vous voyez dans le miroir n'existe pas vraiment, affirma contre toute vraisemblance le pasteur. C'est le fruit de votre imagination malsaine. Ce n'est donc pas moi que vous devez regarder, mais ce qui se passe dans le miroir. Sinon, comme une buée, tout s'effacera.

— Mais... je peux la toucher ?

Sans attendre la permission qu'elle quémandait, elle chercha de côté, sa main explorant, les yeux fixés sur le miroir. Se guidant sur l'image qu'il lui renvoyait, elle parvint à saisir la bite de son voisin. Elle la tâta avidement, parcourant des doigts la tige et les couilles, remontant vers le gland découvert.

— Votre machin est dehors... ça ne vous fait pas mal ?

Les yeux fixés sur le miroir, elle recouvrit le « machin » en rabattant le prépuce. Mais à peine l'eut-elle enveloppé ainsi qu'elle le

dénuda à nouveau d'un coup sec. Elle recommença à plusieurs reprises, les narines palpitantes. Ce jeu paraissait la passionner. En s'y livrant, s'amusant des contorsions que cela arrachait, chaque fois, au « fantôme » du pasteur, dans la glace (et au pasteur réel, à côté d'elle, dont je voyais les mains s'ouvrir et se refermer nerveusement dans le vide), Mme Swoboda se masturbait de l'autre main. Elle pianotait sur son clitoris, enfilait son index recourbé au fond de son vagin, se lissait la fente de haut en bas... Ses doigts tournicotaient, papillotaient de plus en plus vite, et je voyais son cul pâle se tortiller sur le siège.

— Et vous ? lui demanda alors le pasteur, n'y tenant plus, vous ne rêvez pas que cet homme vous touche, lui aussi ?

— Oh si, monsieur le pasteur... je ne rêve qu'à ça.

Dans le miroir, elle regarda la main poilue du pasteur se poser à plat sur son sexe, et son doigt velu s'enfoncer en elle. Crispant sa main sur la queue de son voisin, elle poussa un miaulement rauque.

— Est-ce que vous rêvez que cet homme vous introduit son sexe dans le vagin ?

— Oui ! Oh oui... Comment l'avez-vous deviné ? Tout au fond !

— Dites-le avec des mots sales...

— Il me met... il me met, chuchota-t-elle, sa grosse bite dans le con...

Se renversant avec un rôle d'extase, elle laissa le pasteur lui soulever les jambes. Sans perdre de temps, il plia les genoux pour présenter son gland à l'entrée du vagin. La femme le guida elle-même, d'une main aveugle, sans quitter des yeux ce qui se passait là-bas, dans le miroir. Quand la verge s'enfonça, elle se mit à sangloter de bonheur.

— Le miroir... ne quittez pas le miroir des yeux...

— Ne craignez rien...

A grands coups qui faisaient grincer les pieds du fauteuil, le pasteur la posséda. Il était livide, une grimace épouvantable le défigurait. Soudain, il parut se casser en deux, en arrière, et les yeux lui jaillirent des orbites. Renversée dans son fauteuil, les jambes au plafond, Mme Swoboda criait à gorge déployée. Puis ils s'affaissèrent tous les deux, comme deux pantins dont le mécanisme arrive à bout de course, et restèrent vautrés l'un sur l'autre, soufflant comme des

forges. Au bout d'un moment, avec une prudence comique, comme s'il craignait de la réveiller, le pasteur se retira. Mais elle ne dormait pas du tout; avidement, ses yeux cherchèrent, dans le miroir, la large fleur rouge cernée de poils. Du sperme en dégoulinait sur le fauteuil...

— Oh, j'ai joui... j'ai joui monstrueusement ! Je ne croyais pas... que c'était possible !

— Taisez-vous, dit le pasteur, en reboutonnant son pantalon. Tout cela s'est passé dans votre tête. Ce n'est qu'un mauvais rêve. Ne vous avisez surtout pas d'aller raconter je ne sais quoi à je ne sais qui...

— Mais... ce sperme, entre mes cuisses...

— Ce n'est pas du sperme, dit le pasteur. Un fantôme n'a pas de sperme...

Il l'essuya hâtivement, avec un Kleenex, qu'il jeta dans la corbeille à papier. Encore engourdie, la visiteuse se résigna à rabaisser sa robe et reprit une pose plus décente. Elle passa une main sur son visage.

— Vous ne vous souviendrez de rien, lui dit le pasteur, qui était revenu s'asseoir sur le canapé. Vous avez tout oublié. Il ne s'est rien passé...

— Rien passé, répéta la femme, en refermant son soutien-gorge. Le pasteur attendit qu'elle ait caché ses seins et reboutonné son chemisier. Puis il fit claquer ses doigts.

— Eh bien, madame Swoboda, s'écria-t-il d'un ton jovial. Dieu me pardonne, mais vous vous êtes endormie pendant que je parlais. Je ne me savais pas si ennuyeux. Quand je fais mes sermons, au temple, personne encore ne s'est jamais endormi.

La femme le fixait sans comprendre, interdite. Puis elle eut un petit rire embarrassé et, rentrant dans la fiction (ou en sortant, c'est selon), redevint en un instant la mondaine à la voix haut perchée qu'avaient accueillie les filles du pasteur.

— Mon Dieu, mais je suis confuse... j'ai vraiment dormi ?

— N'oubliez pas le chèque, pour les bonnes œuvres, dit le pasteur, en lui présentant un stylo. Mettez simplement la somme, je le remplirai moi-même...

Encore plus confuse, elle tira un chéquier de son sac et griffonna dessus. Visiblement satisfait par le montant de la somme, le pasteur le lui prit des doigts et le plia soigneusement avant de le mettre dans son gousset.

Cependant, le journal pornographique et le gros godemiché rose étaient restés bien en vue, sur la table basse. L'un comme l'autre évitaient soigneusement de poser les yeux dessus. Au moment de prendre congé, Mme Swoboda, d'une façon très naturelle, ouvrit son sac de croco et y fourra « l'objet ». Elle parut hésiter devant le magazine.

— Prenez-le, dit le pasteur, d'un ton empressé. J'en ai d'autres.

— Merci...

Rosissant, l'épouse délaissée prit la revue, la roula pudiquement sur elle-même, et la fourra dans son sac.

— Songez-vous à une seconde consultation ? proposa le pasteur, en ouvrant son calepin.

— Mais... pourquoi pas...

Il fit mine de consulter attentivement son carnet de rendez-vous. Mme Swoboda s'y laissa prendre, mais pas moi. Je commençais à le connaître, et quelque chose, dans son attitude, me disait qu'il n'allait pas en rester là.

— Vendredi prochain, à trois heures de l'après-midi, fit le pasteur. Vous viendrez à pied. Inutile que tout les voisins voient votre voiture devant ma porte...

— Mais... vendredi prochain, je dois aller prendre le thé chez madame Porbus...

— Vous vous décommanderez. Le salut de votre âme et votre santé mentale passent avant vos papotages et vos mondanités.

— C'est vrai... excusez-moi...

— Vous n'oubliez rien ?

Déconcertée, la visiteuse l'interrogea du regard.

— Votre rouge à lèvres, dit le pasteur, en se levant pour la rejoindre.

La prenant par le bras, il la mena devant la glace.

— C'est vrai... j'ai dû me mordre les lèvres... il s'est effacé.

Elle prit son tube de rouge dans son sac et redessina le contour de sa bouche, en l'arrondissant. Le pasteur suivait l'opération d'un œil intéressé. Quand elle voulut rentrer son tube, il exigea qu'elle se remette encore plus de rouge.

— Mais... je n'en mets jamais davantage... cela donne mauvais genre...

— Raison de plus, dit Aloysius Bergman. Ne discutez pas. Obéissez. C'est pour votre bien !

Après une hésitation, Mme Swoboda se passa donc une seconde couche de rouge. Cette fois, sa bouche avait pris une belle couleur de framboise mûre. Le pasteur parut satisfait. Si satisfait, même, que je vis se rallumer une certaine lueur que je commençais à connaître dans ses yeux.

— Avant votre départ, dit-il en forçant courtoisement la femme à se rasseoir. Nous allons passer à un dernier exercice. Rassurez-vous, ce ne sera pas long. Vous n'en aurez que pour quelques minutes...

Il lui prit son sac et le posa sur la table, puis l'obligea à séparer ses jambes et se plaça debout devant elle.

— Mais monsieur... que faites vous... je ne suis pas endormie ! s'écria Mme Swoboda, toute gênée de le voir si proche.

— Eh bien dormez, fit le pasteur, d'une voix agacée. Dormez, répéta-t-il, en ouvrant sa braguette. Je le veux.

Sans attendre, il lui écarta les cuisses et lui souleva les genoux pour les remettre sur les accoudoirs.

— Monsieur, cria Mme Swoboda... ma robe... ma robe remonte...

— Laissez-la remonter... Pas de fausse pudeur, ma chère madame. Vous êtes chez une sorte de médecin...

Il lui écarta les cuisses et baissa les yeux sur la touffe de poils et la fente qui béait au bas du ventre pâle. Malgré tous ses efforts, sa « patiente », bouleversée par la brutalité de l'attaque, ne parvenait pas à

singer le sommeil. Le pasteur lui fouilla brutalement le sexe, enfonçant ses doigts dans la chair humide. Elle poussa un cri indigné.

— Monsieur, monsieur... je vous en prie... je vais être en retard. La prochaine fois !

— Non, dit le pasteur. Maintenant. Voici le thème de l'exercice. Vous vous êtes endormie dans la chambre du chauffeur. Il vous réveille en sursaut et vous oblige à lui faire cette caresse infâme que seules font les prostituées.

Se reculant, le pasteur sortit sa bite du pantalon. Il bandait à nouveau. Il décalotta son gland et le présenta à la bouche de la femme. Elle eut un mouvement de recul en flairant la fade odeur de sperme qui s'en dégageait.

— La bouche ouverte... cria le pasteur. Vous dormez la bouche ouverte. Et le chauffeur nègre en profite... il s'approche de vous et vous...

Fascinée, louchant sur le gros gland qui s'avavançait vers son visage, Mme Swoboda ouvrit la bouche. Le pasteur lui introduisit sa bite à l'intérieur.

— Refermez les lèvres... pour que le rouge laisse une marque... les prostituées laissent toujours des marques de rouge à lèvres...

Il s'avança, se recula, contempla la tige de sa bite luisante de salive et tachée de rouge. Satisfait, il prit Mme Swoboda par les joues et se servit de sa bouche comme d'un vagin.

— Tétez... tétez comme quand vous étiez petite... faites du bruit avec la bouche... mettez de la salive...

Tout en lui obéissant, elle avait glissé une main entre ses cuisses et se masturbait frénétiquement. Il la surveillait dans le miroir. Quand il comprit qu'elle allait jouir, il pressa le mouvement, en la tenant par les oreilles.

— Aspirez, cria-t-il. Aspirez fort... ça va venir.

Je compris qu'il jutait avec violence dans sa bouche en la voyant déglutir pour avaler le sperme. Le pasteur se retira et lui présenta sa verge ramollie.

— Sucez bien... il y en a encore une goutte... en appuyant

dessus avec les doigts... voilà, comme ça. Attendez... surtout ne descendez pas votre robe, et gardez les cuisses ouvertes. J'ai besoin d'une photo pour votre dossier.

L'éclair du flash fit tressaillir Mme Swoboda.

— Mettez la main entre vos cuisses, lui ordonna le pasteur. Ouvrez votre fente...

Elle obéit, sans chercher à discuter. Il s'agenouilla pour photographier son sexe. Au fur et à mesure, il lui donnait les polaroids, pour qu'elle voie les photos qu'il prenait. Il en prit une demi-douzaine.

— Vous voyez... sur ces photos, vous êtes pareille à ces femmes du magazine. A chaque séance, nous prendrons des photos de vous et nous les collerons dans un album. Comme sur les magazines.

L'instant d'après, il obtint d'elle qu'elle se photographie elle-même, dans le miroir, les cuisses bien ouvertes. Elle en tremblait d'excitation nerveuse.

— Jamais, jamais je n'aurais cru que je pouvais me photographier moi-même... cela ne m'avait pas effleuré l'esprit !

— Retournez-vous, une photo de l'anus, maintenant. A votre prochaine visite, nous nous occuperons surtout de ce trou-là.

Il la fit basculer, tête en bas, sur le dossier du fauteuil, et lui ouvrit les fesses d'une main.

— Je vous élargis un peu, lui expliqua-t-il, en lui enfonçant un doigt dans le cul. De votre côté, sortez l'objet de votre sac et mettez de la vaseline dessus...

Fébrilement, la tête en bas, elle ouvrit son sac et fit ce que le pasteur lui avait ordonné. De deux doigts enfoncés dans son anus, il lui dilatait méthodiquement le rectum. Quand il la jugea suffisamment large, il prit le godemiché et le lui vissa précautionneusement dans le cul. Mme Swoboda se cambra en émettant un râle épais. Elle écartait ses fesses des deux mains, pour faciliter l'introduction de l'objet. Quand elle fut achevée, le pasteur prit sa dernière photo. Puis il retira l'objet. L'anus resta dilaté, comme un gros zéro rouge.

— Réveillez-moi, maintenant, supplia-t-elle, en se remettant sur pied, et cachez ces photos épouvantables, il ne faut pas que je les voie.

Le pasteur qui avait étalé les polaroids sur son bureau les contemplait avec un sourire satisfait. Il leva la main pour faire claquer ses doigts.

— Attendez, cria Mme Swoboda, en rabaissant sa robe.

Elle s'efforça de prendre un maintien digne, malgré son air défait et les mèches de sa chevelure qui pendaient en désordre devant son visage.

— Prête ? (Elle fit oui de la tête.) Réveillez-vous... Réveillez-vous, madame Putiphar. Tiens, c'est une idée... à partir de maintenant, c'est le nom que j'utiliserai pour vous plonger en transe. Ou pour vous en sortir... Chaque fois que je vous appellerai Putiphar, vous vous endormirez. Ou vous vous réveillerez.

La visiteuse feignit de battre des cils comme une femme qui s'éveille. Elle consulta sa montre et fit la grimace.

— Mon Dieu... bientôt sept heures... et le chauffeur qui attend, dehors. Cette fois, monsieur le pasteur, il faut absolument que je parte.

— Je comprends, chère madame. Et je m'incline. A vendredi.

— A vendredi, monsieur. Mon Dieu, comme c'est étrange. J'ai un drôle de goût dans la bouche...

— Prenez une pastille à la menthe.

— Et ma migraine... ma migraine revient...

— Une bonne nuit de sommeil et vous serez fraîche comme une rose...

La fin de leur conversation se perdit au fond du couloir, car le pasteur la raccompagna courtoisement au portail. Dès que j'eus quitté le cabinet noir, je les vis traverser le jardin, par la fenêtre de la salle d'étude. Ils avaient l'air si naturels, tous les deux, échangeant des politesses pendant que le chauffeur noir attendait, la casquette à la main, en tenant la porte de la limousine, que j'en arrivais à croire que c'était moi, et non pas Mme Swoboda, qui avait rêvé.

Il me fallut des ruses de Sioux pour quitter la maison par une porte pendant que le pasteur rentrait par l'autre. Je passai l'heure suivante dans un état second, à jouer au badminton sur la pelouse

avec mes élèves qui s'étaient lassées de la chasse aux papillons.

Comme je me suis promis de tout dire, dans ce cahier, il me reste à faire un aveu. Celui de ma « participation » passive à la scène que je viens de rapporter. Au moins une douzaine de fois, tandis qu'elle se déroulait, n'y tenant plus, j'ai dû relever ma robe et glisser un doigt énervé sous ma culotte. Inutile de préciser que j'étais trempée. Affreusement excitée par le spectacle de ces turpitudes, je faisais sortir mon clitoris de son retrait humide et, après l'avoir bien dégagé, je le flattais vicieusement du bout des doigts. J'en tremblais de plaisir sur ma chaise et devais me mordre les lèvres jusqu'au sang pour ne pas le laisser s'exprimer bruyamment.

Epuisée par ces branlettes inachevées, j'ai eu beaucoup de mal (pourtant je suis plutôt bonne au badminton) à renvoyer le volant à mes deux partenaires juvéniles. Sans cesse je voyais béer devant mes yeux le sexe de Mme Swoboda. Si bien qu'elles m'ont battue à plates coutures. Jouant les mauvaises perdantes (sous une pluie de quolibets), j'ai prétexté une envie de pipi pour arrêter la partie et m'isoler aux toilettes. Où je me suis enfin finie, en tirant la chasse au moment pathétique pour couvrir mes gémissements. Quand j'en suis sortie, Mme Gertrude qui revenait de chez Mme Porbus, annonçait aux filles que dès la semaine suivante, quand il aurait fini de ramasser les pommes qui pourrissaient dans le verger des Mac Manus, Pollo viendrait s'occuper du jardin. J'ai profité des manifestations de joie des deux gamines pour prendre congé et rentrer chez moi.

Où j'ai trouvé mon cher Harold, en avance, pour une fois, qui m'attendait devant la télé. Laissez-moi vous dire qu'il n'y resta pas longtemps. Puisqu'il était là, autant qu'il serve à quelque chose, non ? La séance à laquelle je venais d'assister (pour ne rien dire de mes branlettes) m'avait tellement remuée que l'affaire fut menée tambour battant ; ce soir encore, le diable fut de la partie.

« Je m'ennuie tellement chez ces gens-là, lui expliquais-je, comme il s'étonnait, quand ce fut fini, de l'état dans lequel je revenais de plus en plus souvent de chez le pasteur, qu'il faut bien que je trouve des compensations ! Et puis, tu me manques tant, mon chéri... »

C'est si facile de leur mentir, pourquoi s'en priver ? Je n'allais quand même pas lui dire la vérité : qu'il avait simplement rempli la fonction que Mme Swoboda confiait à sa saucisse de plastique.

INTERMÈDE 5

« Sauna Mixte »

(Journal de bord d'un pornographe)

Samedi dernier Caro m'a rapporté le manuscrit de Sylvain Bandard qu'elle venait de corriger. Quand elle corrige un manuscrit de Bandard, elle est toujours d'une humeur charmante. Il n'y a pas grand-chose à reprendre, et en plus, elle se branle. Je m'attendais donc à une soirée d'amour, mais à peine avais-je ouvert :

— Grosse pute ! m'envoya-t-elle, furibarde au possible.

— Keskitarive ?

— On vient de me traiter de grosse pute !

En traversant la rue de la Gaîté avant de monter, comme elle y allait prudent à cause de ses nouveaux talons aiguilles, un gros beauf de chauffard lui avait gueulé avec la distinction bien française qui caractérise ces connards trop nourris quand ils sont au volant :

— Et alors, grosse pute, tu le bouges de là ton gros cul ?

Mortifiée, Caro retrousse sa jupe et considère sa poupe dans le miroir du vestibule. Je note qu'elle a mis son string avec un coquelicot sur le vagin, ce qui présuppose qu'elle est venue avec des idées coquines, et qu'elle n'a pas ses règles, aucun fil ne dépasse. Pourvu que cet enfoiré n'ait pas tout gâché.

— Il est si gros que ça ? demande Caro.

— Meu non !

Elle n'est pas maigre, loin de là. Les sous-alimentées, c'est pas son style de beauté. Elle a tout ce qu'il faut pour bien s'asseoir, et je soupèse pour le vérifier. A un gramme près, c'est ma ration. N'en faudrait pas plus, mais tel quel, c'est super.

— Pute, qu'elle murmure, pensive (en regardant ses nouvelles chaussures), passe encore, mais grosse !

Se pince la taille, les hanches, s'étudie d'un œil critique.

— Tu as vu ? soupire-t-elle en se pinçant le gras des cuisses. J'ai la peau d'orange. Il n'avait peut-être pas tort, ce sale con...

Bon, la voilà démoralisée. Je lui prouve illico que pour ce qui me concerne... Mais elle me repousse du plat de la main sur le museau.

— Ne commence pas à faire le chien lécheur (décidément, elle est en rogne), laisse-moi arriver. Et ce soir, pas question de sortir ton Nikon numérique. J'en ai plus que marre d'ouvrir mon vagin devant ton objectif.

Houla, la soirée semble mal partie. Si je tenais ce quidam...

— Et keskonfé alors ? On saute au paf illico ?

— Je grignoterais bien avant quelques petits trucs salés, avec un de tes bons vins blancs. Histoire de me remonter le moral. Tu as bien des choses qui ne font pas trop grossir ? Oh, du guacamole, génial ! Et des tortillas. Et des accras... de la saucisse corse, du chorizo ! Humm, mon moral remonte en flèche. Après tout, je ne suis plus à quelques calories près, non ?

— Et ensuite ? Une bonne fessée, pour punir ton gros cul ?

Elle se fend la pipe. J'ai eu chaud. Bien cru que la soirée était ratée.

Et de m'embarquer dans mon ode à la fessée. Résumons :

— Un cul de femme est fait pour être fessé, tu es bien d'accord ? Comment fesser une femme maigre ? Sur quoi ? Sur ses os ? Si le bon Dieu vous a doté de ces coussins bien rembourrés, ce n'est pas seulement pour que vous asseyiez dessus. Franchement, qu'y a-t-il de meilleur pour vous ouvrir l'appétit qu'une bonne fessée amoureuse ? Et puis l'hiver approche, une femme bien fessée est nettement plus chaude, à tout point de vue !

Moue de Caro : « Quand même, écoute, j'ai de plus en plus de mal à rentrer dans mon jean, c'est la preuve. Faut que je mette du talc pour faire glisser mon cul dedans. »

Dans l'espoir de perdre du lard, elle est allée se faire suer à la Mosquée, avec une amie. Elle m'en a dit tant de bien que je lui ai proposé d'aller au sauna qui se trouve dans la rue où j'habite. Quelle différence avec celui de la Mosquée. Ça n'a vraiment rien à voir, rien.

C'est miteux, sinistre. On se croirait à la morgue. Seulement, ici, contrairement à la Mosquée, c'est mixte (ah, mot magique, piège à cons !). A peine étions-nous dans l'étuve, drapés dans nos serviettes (Caro, nénés à l'air), que, comme des mouches qui s'agglutinent sur un morceau de sucre, nous nous sommes vus entourés d'une meute d'obsédés aux abois... vu que le beau sexe, à part elle, brillait par son absence.

Nous n'avons pas eu le temps de transpirer une seule calorie. Remorqués par Caro, nous nous sommes tirés en vitesse.

— Je préfère encore garder mes grosses fesses, que les laisser tâter par ces débiles mentaux !

Qu'est-ce que j'ai entendu !

— Tu n'es vraiment qu'un pornographe. M'emmener dans un endroit pareil. Ça t'excitait, de leur montrer mon cul ? Tu me prends pour Zaza ?

Le fait est que « mixte », ça ne l'était que de nom, n'y avait que des mecs... qui s'amusaient (si on peut dire, c'était d'un lugubre) entre eux. Effarés de voir une femelle, qu'ils étaient. N'en croyaient pas leurs yeux ! Attention, pas misogynes pour deux ronds. La plupart de ces merles ne se paluchaient l'un l'autre que faute de grives ! J'imagine le tintamarre sous leur crâne quand ils ont vu les nichons de Caro. Une grive ! Schlurp ! Et tous ces cannibales blafards et velus d'exhiber leurs grosses bites. Au début, Caro, polie (et myope, dans la vapeur), qui dit bonjour à la ronde. Va même jusqu'à engager la conversation avec nos voisins de banc. Vous marinez chez vos harengs ?

Comprenant enfin de quoi il retournait en voyant toutes ces queues au garde-à-vous ! Me pinçant alors la cuisse jusqu'au sang en m'indiquant la porte du menton, à travers les vapeurs d'eucalyptus.

— Vous partez déjà ? s'est désolé notre voisin, sa merguez à la main.

Et comment, Armand.

De retour chez moi, Caro qui n'avait même pas pris la peine de se doucher au sauna, encore tout en sueur, se précipite sous la douche pour se rincer des sales regards qui lui engluaient l'épiderme. Pendant qu'elle s'étrillait au gant de crin, elle se bidonnait rétrospectivement sur ma naïveté. Comment pouvais-je emmener une femme dans un lieu pareil ? Il n'y a que des pédés, là-dedans. Et je

jouais les grands pervers. Et elle, encore plus gourde que moi de m'y avoir suivi. Elle était vraiment la reine des connes. Quand elle raconterait ça à Théophile, quelle tranche de rigolade il allait se payer !

Elle en pissait de rire... Sans métaphore. Caro pisse debout sous la douche, c'est un rite. Gentiment, elle s'était tournée vers moi pour me faire admirer la chose, connaissant mon goût pour le pipi des dames. Et alors que j'approchais mes lèvres de la source... qu'est-ce que je vois ? Elle s'était taillée la moumoute. Les lèvres du bas, bien dégagées, et les poils du pubis, au dessus, « égalisés » (l'horreur suprême) : ce qu'on voit sur tous les magazines de charme, la barbichette à la mode, avec une ridicule petite frange à la Claudine bien peignée au-dessus de la fente...

Mais quelle idée à la con ! On enlève tout ou on garde tout, mais on ne fignote pas comme ça, on ne dénature pas sa chatte... Qu'estce que je n'avais pas dit ! Mais de quoi me mêlais-je ? C'était sa chatte, non ? Pas la mienne.

C'était sa chatte, d'accord, mais je trouvais con de la banaliser à ce point.

Pendant qu'elle s'essuyait, furibarde, avant d'enfiler sa culotte avec une hâte suspecte, un soupçon m'effleura. Ce n'était pas une idée d'elle, on le lui avait demandé ! Si on retouche sa coupe à cet endroit, c'est pour la montrer, non ? A qui ? Pas un intérimaire, elle était célibataire. Ne restait plus que la bande de zozos de *Murmures et Hurlements*, toute cette clique de débiles « branchés » devant qui elle va se faire fesser en grande pompe au cours de ses fameuses ventes d'esclaves.

J'additionnais deux et deux et je trouvais cinq. Elle se trouvait trop grosse, elle se retaillait le buisson... Devant un tel aréopage, il faut avoir l'air d'une jeune femme à la mode. Se retailler les poils. Avoir la ligne haricot...

— Théophile a raison, m'envoya-t-elle, avant de claquer la porte. Tu n'es qu'un pornographe. Un pornographe qui cherche sa mère ! Eh bien, ne compte plus sur moi pour jouer les petites mamans.

TROISIÈME PARTIE

LE « CHIEN » DE MME PORBUS

CHAPITRE I

JENNIFER ET LE FAUTEUIL

Jennifer fut surprise par la pénombre. Les doubles rideaux étaient tirés si hermétiquement que le soleil ne parvenait pas à les traverser ; on aurait pu se croire en pleine nuit, impression qu'accentuait encore le cercle de lumière jaune que la lampe inclinable projetait sur le buvard vert du bureau.

Le pasteur Bergman était *en train* de choisir un livre sur les rayons de sa bibliothèque. Il ne se retourna pas en entendant entrer sa nièce. Après une hésitation, l'adolescente referma derrière elle la lourde porte capitonnée et se dirigea vers le hideux fauteuil de métal chromé qui trônait au centre de la pièce.

— Quel drôle de fauteuil ! s'exclama-t-elle, d'une voix qui se voulait naturelle.

— C'est un ancien fauteuil de dentiste, lui expliqua son oncle, en lui tournant toujours le dos. Je l'ai acheté dans une salle de ventes, pour trois fois rien...

— Qu'il est laid !

— On ne lui demande pas d'être joli, Jennifer ! répliqua le pasteur. La petite pédale que tu vois au pied du pilier central permet d'incliner à volonté le dossier. On peut lui faire prendre une position quasiment horizontale. Quant à cette manivelle, sur le côté, elle sert à élever ou à abaisser le siège. C'est très pratique !

Pendant que son oncle lui fournissait ces explications, Jennifer effleurait du bout des doigts les accoudoirs du fauteuil. On y avait fixé d'épaisses et courtes lanières de cuir, terminées par des boucles de

ceinture, qui attirèrent son attention.

— Et ces courroies, mon oncle ? voulut-elle savoir. A quoi servent-elles ?

— Tu ne devines pas ? A attacher les bras de la personne qui s'assoit dessus... pour l'empêcher de se débattre. A l'époque où l'on utilisait ce genre de fauteuil, les dentistes ne pratiquaient pas l'anesthésie. Ils attachaient leurs patients pour pouvoir leur arracher les dents en toute tranquillité.

Les yeux de Jennifer s'agrandirent. Elle lâcha la courroie comme si le cuir l'avait brûlée. Impassible, le pasteur, dont elle ne voyait toujours que le dos, poursuivit :

— Il y a d'autres courroies sur les pieds du fauteuil, pour attacher les chevilles. Vois-tu, Jennifer, c'est très douloureux de se faire arracher une dent, et les dentistes recevaient souvent des coups de pied dans les tibias quand leurs patients se débattaient. D'où cette ingénieuse invention...

— Heureusement que je ne suis pas venue chez vous pour me faire arracher une dent, tenta pitoyablement de plaisanter Jennifer, en consentant enfin à poser le bout de ses fesses au bord du siège.

Elle s'efforçait de prendre un ton frivole, mais sa voix haut perchée, au tremblement rentré, trahissait son angoisse. Le pasteur lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et eut un sourire intérieur en constatant qu'elle ne s'était pas maquillée. Dans l'espoir de l'attendrir, cette idiote avait même pris la peine de se faire deux ridicules petites couettes pour se donner l'air d'une petite fille, comme si cela pouvait atténuer la sensualité animale qui émanait de son corps précocement féminin ! Quoiqu'elle fût pour les cacher, à quinze ans, Jennifer avait déjà les rondeurs affirmées d'une fille de dix-huit ans.

Refermant son livre, le pasteur le rangea sur le rayon de sa bibliothèque. Du bout des doigts, il caressa amoureusement les reliures de cuir qui s'alignaient devant lui. Bien qu'elle fût habituée aux façons étranges de son oncle, Jennifer commençait à s'étonner de voir qu'il ne daignait toujours pas se retourner.

— Tu sais pourquoi tu es ici ? lui demanda t-il d'une voix douce. Aujourd'hui, il ne s'agit pas simplement, comme d'habitude, de te faire la morale.

— Je sais, mon oncle. Ma mère voudrait me mettre en pension

pour se débarrasser de moi.

— Ta mère, rectifia le pasteur, veut te mettre en pension parce que tu travailles mal en classe. Et parce que tu ne penses qu'aux garçons !

— Non, mon oncle, maintint Jennifer, dont les mains se crispèrent sur les accoudoirs. Je vous assure qu'elle s'en fiche, de ce que je fais en classe, ou que je fréquente des garçons ! La vérité, c'est que je deviens trop grande et que je commence à comprendre certaines choses... ça la gêne !

— En quoi cela la gênerait-il ? Tu dis des sottises, à ton habitude ! Jennifer n'en démordait pas.

— Ce ne sont pas des sottises ! Elle veut avoir les coudées franches... afin de mener sa vie à sa guise quand papa est en déplacement.

— Sais-tu que c'est très mal de parler de sa mère de cette façon, Jennifer ? Tu devrais avoir honte ! la tança le pasteur, en se retournant enfin.

L'adolescente crut que son cœur se décrochait. Le pantalon noir de son oncle était ouvert, et son gros sexe pendait dehors comme un épais ver de chair blafarde ! Les lèvres pincées, le pasteur la considérait fixement, sans paraître conscient de cette anomalie. Comme des feuilles mortes soulevées par une bourrasque, les pensées les plus folles se mirent à tournoyer dans la tête de Jennifer. Une chose pareille était impossible... elle rêvait... elle allait s'éveiller !

D'un pas de somnambule, le pasteur contourna son bureau. Un bref frémissement parcourut sa verge pâle.

— On n'accuse pas sa mère à la légère, Jennifer, dit-il d'une voix étouffée. C'est très mal d'inventer des choses pareilles...

— Ce ne sont pas des inventions, mon oncle... Je l'ai vue ! comme je vous vois... Je vous jure que je ne mens pas !

La jeune fille se tut et deux taches rouges ornèrent ses pommettes. La verge du pasteur venait de se redresser, comme un gros doigt accusateur braqué sur elle. Incapable d'en détacher les yeux, elle se laissa aller contre le dossier du fauteuil avec une sensation de vertige. Ses mains étaient glacées.

— Souvent, à ton âge, on croit voir des choses, dit le pasteur. Mais c'est une ruse du démon. Ces choses qu'on croit voir n'existent pas réellement. On les invente... parce qu'on a de sales pensées plein la tête !

La voix du pasteur s'étrangla. Sa lourde pine se dressait maintenant presque à la verticale. Il la prit en main et tira sur la peau blafarde pour faire saillir le gland. La chair de ce dernier était d'un rose caoutchouteux.

— Ainsi... en ce moment... que vois-tu ? demanda-t-il, en achevant de décapuchonner la grosse fève de chair. Ou plutôt, que crois-tu voir ?

Il extirpa ses couilles du pantalon, les laissa pendre sous sa queue.

— Tu ne veux pas dire ce que tu vois ? demanda doucement le pasteur. Aurais-tu peur de révéler les vilaines pensées qui t'habitent ?

Il se tenait juste en face, sa verge à quelques centimètres des genoux de Jennifer. « Le petit chauve avec un pull à col roulé ! » C'est ainsi, lorsqu'elles en plaisantaient entre elles, que ses copines du collège surnommaient l'organe mâle. « En revenant du cinéma, il a voulu que je fasse un câlin au petit chauve à col roulé ! » pouffaient-elles d'une voix stridente. « Non ? Le salaud... et tu l'as fait ? » « Evidemment... il m'avait payé ma place ! »

Le pasteur lui caressa la joue du bout des doigts. Sa verge raide frôla la jambe nue de la jeune fille. Le contact tiède la fit se reculer.

— Oh... mon oncle ! Votre... vous... mon oncle...

— Eh bien ? Parle... Tu ne veux pas parler ? Moi... je suis sûr que tu vas parler... Que tu vas avouer tes vilaines pensées...

Comme dans un de ces rêves dégoûtants qu'elle faisait quand elle se masturbait, elle s'aperçut qu'il attachait les lanières des accoudoirs autour de ses poignets. Il serra les boucles si fort que le métal s'imprima dans sa chair. Pourtant, elle ne protesta pas. Et pas davantage quand, après lui avoir immobilisé les bras, il actionna la manivelle du fauteuil qui commença à s'élever. Les pieds de Jennifer quittèrent le sol et ses jambes pendirent dans le vide. Avec un grincement lugubre dû à la rouille qui grippait les rouages de la crémaillère, le fauteuil s'élevait par saccades irrégulières, sautant de cran en cran le long de l'axe vertical du mécanisme.

Lorsque le pasteur cessa enfin de faire tourner la manivelle, sa nièce se retrouva assise en l'air, à environ un mètre cinquante du sol.

— Oh, mon oncle... mon oncle... supplia-t-elle...

Elle fut incapable d'en dire plus. Le pasteur appuyait maintenant sur la pédale et le dossier du fauteuil s'inclinait vers l'arrière. Il se retrouva en peu de temps à l'horizontale, ce qui fit que les genoux de Jennifer se trouvèrent plus haut que son visage et que sa jupe descendit sur ses cuisses. Comme elle avait les bras emprisonnés, elle ne put empêcher l'étoffe de glisser. Tout ce qu'elle parvint à faire, dans un vain effort pour protéger sa pudeur, fut de serrer les cuisses.

— Une fille bien élevée ne parle pas de sa mère à la légère, déclarait onctueusement le pasteur. Ou alors... elle sait à quoi elle s'expose...

A l'aide d'un gros ceinturon de cuir, il lui ligota la taille au dossier. Toute la partie supérieure de son corps était maintenant immobilisée. Eperdue de terreur, Jennifer éclata en sanglots silencieux. A travers ses larmes, elle regarda le pasteur ouvrir le bahut qui se trouvait sous la fenêtre. Un cri étranglé jaillit de sa poitrine et ses sanglots devinrent véhéments. Là-bas, son oncle hésitait entre deux instruments qu'il avait sortis du bahut : une courte et hideuse cravache au manche torsadé, et un gros martinet dont les lanières, s'entremêlant, formaient une perruque hirsute.

— Nous allons bien voir, chantonna le pasteur, si tu persistes dans tes accusations... Dieu m'est témoin que je n'éprouve pas une sympathie débordante pour ta génitrice, mais il y a une limite à tout, Jennifer...

Aloysius Bergman cingla l'air avec sa cravache. Le claquement du cuir fit hurler de peur Jennifer. Elle se cambra si violemment dans son fauteuil que les boucles d'acier des courroies lui mordirent les poignets. Dans son affolement, elle avait lancé une jambe devant elle et son oncle put entrevoir le triangle rose de sa culotte. De l'autre main il fouetta l'air avec le martinet. Les lanières s'étoilèrent en bruissant comme des serpents, puis elles mordirent avec véhémence le tapis de sol, soulevant un petit nuage de poussière.

Hystérique de terreur, Jennifer sanglotait sans retenue. Elle n'avait pas refermé les cuisses et comme sa robe s'était retournée sur son ventre, elle exposait impudiquement sa culotte. C'était une étroite culotte de coton rose, très moulante, qui adhérait si étroitement au

renflement du pubis que la fente du sexe se dessinait à travers l'étoffe.

Intéressé, le pasteur se pencha pour lorgner l'entrecuisse de sa nièce. Intriguée par son silence, cette dernière, au bout d'un moment, interrompit ses sanglots et plia le cou pour le chercher des yeux. En voyant ce qu'il regardait, elle laissa retomber sa nuque sur le dossier, le visage brûlant. Néanmoins, elle ne changea pas de pose. Elle s'était remise à sangloter, mais, sous ses cils baissés, elle contemplait la verge de son oncle dont le gros bout chauve était maintenant d'un rouge vineux. En dépit de son angoisse, un trouble insidieux l'envahissait. Avec une sale coquetterie, elle écarta les cuisses encore plus. Et attendit...

Son réveil fut brutal. Une brûlure atroce lui arracha un cri perçant. Affolée, elle ramena ses cuisses vers son buste, écrasant ses seins sous ses genoux. Une dizaine de striures rouges marquaient la blancheur nacrée de sa chair. Elle vit le pasteur lever le bras. Cette fois, elle entendit siffler les lanières avant qu'elles ne viennent cingler les fesses qu'elle exposait aussi imprudemment. La souffrance lui fit pousser un hurlement encore plus strident et ses jambes se détendirent dans une ruade. Prenant son temps, le pasteur lui lacéra le dessus des cuisses. Il avait frappé avec une telle force que Jennifer crut que les lanières lui fendaient la peau. Malgré elle, elle replia les genoux sur sa poitrine. Elle était très consciente qu'elle offrait à nouveau son cul, mais ne parvenait plus à dominer ses mouvements. Cela ne rata pas : les lanières mordirent joyeusement les joues rebondies de son postérieur.

Ce fut un vrai festival. Le pasteur, le visage irradié par une joie féroce, jouait du corps de sa nièce comme d'un instrument. Il lui fouettait le dessus des cuisses pour l'obliger à donner son cul, et lui flagellait la croupe pour lui faire rabaisser les jambes. Dans ses ruades désordonnées, Jennifer ne prit pas garde que sa culotte se déplaçait. Par moment, quand elle écartait les cuisses, son oncle pouvait voir dans la touffe que démasquait l'empiècement, béer la faille rose de son con. Ces visions fugitives s'imprimaient dans son cerveau et il frappait avec encore plus de cruauté pour contraindre sa victime à des contorsions plus révélatrices.

En peu de temps, les cuisses et les fesses de sa nièce étaient devenues d'une belle couleur pourpre. Le sang brûlait sous sa peau, la piquant d'une façon épouvantable. Elle se démenait dans ses courroies, le visage inondé de larmes, et les cris qu'elle poussait ne formaient plus qu'un long hurlement ininterrompu. Au sein de ce délire, elle sentit à un moment que son oncle lui saisissait une cheville pour lui

écarter la jambe. Elle comprit aussitôt ce qu'il allait faire.

Ce fut comme un cauchemar éveillé. Incapable de bouger, elle le vit se dresser sur la pointe des pieds pour prendre son élan. Le martinet monta au plafond. Et soudain, le faisceau des lanières se déploya alors que l'instrument s'abaissait à la vitesse de l'éclair. Dans un réflexe absurde, au lieu de rentrer ses fesses sous elle, Jennifer se cambra, offrant son entrecuisse grand ouvert aux lanières qui le mordirent féroce­ment. Un flot de chaleur lui inonda le corps. Elle avait senti nettement, parmi toutes celles qui la lacéraient, une lanière séparer les lèvres de son sexe et la châtier au plus intime de son organe. La douleur fut si effroyable qu'elle crut s'évanouir.

A trois reprises, à une vitesse infinie, le martinet lui fendit le sexe. Le pasteur la flagellait avec une précision si diabolique que chaque fois, une des lanières venait mordre la trace du coup précédent, la lacérant de l'an­us au clitoris, en épousant toute la fente sexuelle.

Dans un spasme, elle parvint enfin à arracher sa cheville au pasteur, et put refermer les cuisses. Les coups qu'elle reçut ensuite sur les jambes, sur les fesses, n'étaient rien en comparaison de ceux qui les avaient précédés. Les cris de Jennifer ne diminuèrent pas pour autant, mais elle parvint enfin à parler.

— Mon oncle, cria-t-elle entre deux hurlements, mon oncle, arrêtez ! Je vous jure que je n'ai rien inventé. Je l'ai vue, vous dis-je. De mes yeux vue ! Ce n'étaient pas des idées. Elle était avec le docteur Swoboda, son amant. Et pendant ce temps, mon père taillait les rosiers, dans le jardin !

L'effet de ces paroles fut magique. Immédiatement, les coups cessèrent de pleuvoir. Le pasteur Bergman paraissait changé en statue. En voyant à quel point son visage avait durci, Jennifer fut terrifiée, rétrospectivement, de ce qu'elle venait de dire. Elle aurait voulu reprendre les paroles qui lui avaient échappées, mais il était trop tard. Elle savait à quel point son oncle détestait sa mère. La lueur glacée qui s'était allumée dans ses yeux gris, lui apprit qu'il ne lâcherait pas le morceau.

— Ai-je bien compris ce que tu viens de dire, Jennifer ? demanda-t-il. Tu prétends bien que ta mère a un amant ?

— Je l'ai vue, mon oncle, hoqueta Jennifer affolée. Je ne prétends rien, c'est la vérité ! Et c'est pour ça qu'elle veut se

débarrasser de moi !

Dans l'espoir de détourner les pensées de son oncle, elle écarta les cuisses qu'elle avait resserrées pour se protéger. Les yeux du pasteur se fixèrent immédiatement sur l'entaille de chair rougie que la culotte découvrait en partie.

— C'était dimanche dernier, balbutia Jennifer.

Elle creusa sournoisement les reins pour mieux faire s'ouvrir la fente de sa vulve... et détourna le visage pour ne pas voir son oncle la regarder. Sa voix se précipita, comme si elle ne pensait à rien d'autre qu'à ce qu'elle disait.

— Mon père taillait ses rosiers. Vous savez à quel point il adore les fleurs... Et le docteur Swoboda était venu en voisin, parce que ma mère prétendait avoir la migraine... Elle croyait que j'étais sortie, mais j'étais dans ma chambre. Et je l'ai entendue rire...

— Continue.

Du bout des doigts, le pasteur tira de côté sur la culotte de Jennifer pour découvrir un peu plus son sexe. Elle sentit une boule monter dans sa gorge. Un doigt frôla ses poils.

— C'était un drôle de rire, mon oncle, bafouilla-t-elle. Elle ne pouvait plus s'arrêter. Et tout en riant, elle suppliait Swoboda d'arrêter. « Vous me chatouillez, vous me rendez folle... arrêtez ! » J'ai voulu savoir ce que le docteur pouvait bien lui faire. Et je suis allée... je sais que c'est mal, mon oncle... je suis allée regarder par la serrure. C'est comme ça que j'ai vu...

— Que tu as vu ? Eh bien, parle... qu'as-tu vu ?

Du bout du doigt, le pasteur démêlait les poils humides qui obturaient l'entrée du con. Il atteignit la chair baveuse. Les cuisses de Jennifer se couvrirent de chair de poule.

— Ma mère... cria-t-elle, ma mère était toute nue, mon oncle ! Toute nue, couchée sur la table... Le docteur lui tenait les jambes en l'air.

— Et ça la faisait rire ?

Le doigt du pasteur passait et repassait dans l'entaille qui s'ouvrait de plus en plus. Le cœur de Jennifer bondissait dans sa

poitrine.

— Non, elle ne riait plus. Le docteur était *en train* de lui faire des choses... Oh mon Dieu !

— Es-tu sûre de ne pas te faire des idées ? demanda le pasteur, en cherchant l'ouverture du vagin.

Jennifer se mordit la lèvre. Le doigt venait de trouver le trou, il glissa en elle, onctueusement. Ainsi, maintenant, il savait qu'elle n'était plus vierge ! Le doigt explora sa cavité interne. Chaque fois qu'on lui faisait ça, elle mouillait avec une telle profusion que les garçons qui la ramenaient du cinéma devaient mettre des Kleenex sous elle, pour qu'elle ne tache pas les coussins de leur voiture. C'était visiblement le cadet des soucis de son oncle. Son vieux fauteuil de dentiste avait dû en voir bien d'autres...

— Quelles choses ? insista le pasteur, en enfonçant son doigt tout au fond.

— Vous savez bien, mon oncle, bredouilla Jennifer.

Elle avait maintenant les joues aussi rouges que les parties de son corps qu'avait châtiées le martinet.

— Tu ne peux pas être plus précise ? Montre-moi de quelle partie de son corps s'occupait le docteur...

— Mais... j'ai les mains attachées, mon oncle.

— Avec les yeux... Montre-moi avec les yeux...

Jennifer, après une hésitation, plia le cou et ses yeux se portèrent sur la fente de son con que son oncle écartait de deux doigts placés en fourchette.

— Ici ? demanda-t-il, jouant la surprise. Tu es sûre ?

Il prit tout le sexe chaud dans sa main, recourbant les doigts pour bien épouser l'intérieur de la fente.

— Tu veux bien parler de cet objet scandaleux ? Excuse-moi de blesser ta pudeur, mais il ne faut pas qu'il y ait d'erreur sur le corps du litige. Tes accusations sont trop graves...

Sous la pression de sa main, les lèvres baveuses du con se séparèrent, une béance moite aspira les doigts du pasteur.

— Tu prétends que tu as vraiment vu les organes génitaux de ta mère ? Et qu'elle les montrait au docteur ? Je n'arrive pas à croire une chose pareille... Aussi, pour être sûr qu'il n'y a pas d'erreur, vais-je te demander de me décrire fidèlement tous les détails de ce que tu as cru voir... sans rien omettre... Etait-il poilu, son objet ? demanda le pasteur, en agitant ses doigts.

Jennifer se tortilla.

— Oh oui, mon oncle... beaucoup plus que le mien. Et je vous assure qu'il ne s'agissait pas d'une visite médicale. Ma mère était... toute remuée.

— Son objet... son objet poilu... était-il ouvert ou fermé ?

— Ouvert, mon oncle ! Grand ouvert ! Les deux petites lamelles du dedans, vous savez...

— Celles-là ? demanda le pasteur en lui en pinçant une.

— Oui, cria Jennifer. Celles-là ! Celles-là ! ... Eh bien, elles pendaient entre les poils... Toutes roses... toutes gonflées... et son trou aussi était rose, et tout mouillé...

— Et que disait le docteur en l'examinant ?

— Je n'ose vous le répéter, mon oncle. C'est si sale !

— Allons, allons, au point où nous en sommes...

Les doigts allaient et venaient, partageant la fente molle du con. Chaque fois qu'ils effleuraient le clitoris, l'adolescente frémissait et son ventre se tendait en avant pour accentuer le contact. Alors, les doigts redescendaient, la frustrant, et venaient taquiner avec désinvolture l'ouverture ovale du vagin d'où pleuraient d'abondantes larmes translucides.

— Il lui a dit... haleta Jennifer, le visage congestionné, il lui a dit... Oh, comme j'ai honte... « Pousse ! qu'il lui a dit, mon oncle... pousse comme pour chier, grosse salope ! »

— Il lui a dit ça ? Tu es sûre ? Tu as bien entendu ?

— Je vous le jure sur ce qu'il y a de plus sacré, mon oncle. Sur la vie de mon frère adoré ! Ce sont ses propres paroles... Je n'en croyais pas mes oreilles. Un homme si distingué...

— Et... ta maman l'a fait ?

— Elle l'a fait... J'ai vu... son anus... s'ouvrir...

— Es-tu sûre de ne pas avoir imaginé ça ? Fais-le toi-même, pour que je me rende bien compte.

— Mon oncle ! Vous ne pouvez pas me demander une chose pareille !

— Préfères-tu qu'on reprenne le martinet ?

— Non ! Je le fais, je le fais !

Le pasteur se baissa pour lorgner l'anوس de sa nièce. Il lui écarta les fesses de ses mains. Sous le calice rose du sexe déployé, la pastille brune s'arrondit et ses fronces se déplissèrent. Le pasteur posa le bout du doigt sur l'ouverture minuscule. L'anوس se recroquevilla peureusement sur lui-même, mais tout de suite, il se relâcha.

— Il a enfilé son doigt dedans, mon oncle, chuchota Jennifer.

— Comme ça ?

Le pasteur vissa son index dans la corolle brune. Jennifer se renversa dans ses courroies en émettant un râle bestial. De la sueur mouillait ses tempes, elle avait fermé les yeux.

— Oui... comme ça... il avait enfilé son doigt tout au fond... tout au fond... piailla-t-elle.

Le pasteur lui enfonçait son index au fond du cul, aplatissant les joues du fessier pour s'introduire le plus loin possible.

— Voui... voui... oh là là... que c'est dégoûtant... (Le débit haletant de Jennifer se précipita.) Et ensuite... en même temps... avec son autre main, mon oncle... il lui tripotait son petit machin rose...

— Quel petit machin ? demanda le pasteur.

En faisant tourner sur lui-même le doigt qui était logé dans le cul de sa nièce, il effleura de l'index de son autre main le clitoris dardé.

— Celui-ci ?

— Oui ! ! ! hurla Jennifer... Oui... gémit-elle. Celui-là, mon

oncle. Figurez-vous qu'il avait pris le petit bout pointu entre deux doigts, mon oncle. Et il tirait dessus...

Le pasteur dégagea le clitoris de sa gousse. Tuméfié par la lanière du martinet, le minuscule organe était tout enflammé, baigné de mouille, il glissait entre les doigts. En sanglotant, Jennifer répondait aux attouchements de son oncle par des déhanchements saccadés. Le calice de son con s'élargissait et se resserrait sur lui-même, animé par des spasmes irrépessibles.

Sans cesser de taquiner le clitoris érigé, le pasteur s'aventura à nouveau dans l'ouverture de chair molle et brûlante. Trois doigts réunis entrèrent aisément dans sa nièce. Elle hoqueta de délices et ferma les yeux en repliant les genoux vers son buste, comme quand il l'avait fouettée. Mais ce n'était plus pour se protéger... La sale petite femelle lui offrait les ouvertures de chair ! S'abandonnant au plus infâme délire, elle poussait l'impudence jusqu'à conseiller à son oncle les gestes qu'elle attendait de lui tout en feignant de lui rapporter ceux du docteur Swoboda.

— Il lui pinçait son petit truc... mon oncle... il le tirait vers le bas, puis vers le haut... dans tous les sens... ça lui faisait mal et pourtant elle aimait ça... oh oui, exactement comme ça. Et avec son autre main, il lui mettait les doigts dans ses trous... devant et derrière... Et ensuite, vous savez ce qu'il a fait ? Oh mon Dieu, mon oncle... mais qu'est-ce que vous me faites ?

Le pasteur avait saisi sa bite entre deux doigts et l'ajustait à l'entrée du vagin. Il actionna la manivelle pour abaisser le siège jusqu'à ce que l'orifice soit dans le prolongement de sa verge. Il n'eut plus qu'à s'avancer d'un pas, et sa bite entra onctueusement au fond de sa nièce. Jennifer s'offrit avec un cri de délivrance.

— Oui ! C'est exactement ce qu'il lui a fait ! Comment avez-vous deviné ? Oh, mon Dieu !

Lorsque sa queue fut logée tout entière dans le vagin, le pasteur posa un pied sur la pédale. Le dossier se rabattit vers l'avant, propulsant le bassin de l'adolescente vers lui. Il appuya encore, et le buste de Jennifer se redressa. Lorsqu'elle fut assise face à lui, il ne lui fut plus possible de continuer à fuir le regard de son oncle.

— Mon oncle, chuchota-t-elle, vous êtes sûr de ce que vous faites ?

— Dans ces cas-là, Jennifer, on ne peut être sûr de rien ! C'est

la bête qui décide...

— Mais c'est un péché, non ?

— Si c'en est un, je le prends sur moi. Quant à toi, je t'absous d'avance...

Il était planté en elle bien à fond et lui avait posé les genoux sur les accoudoirs. C'est dans cette position, la regardant dans les yeux avec une curiosité glacée, qu'il la posséda, debout, en donnant de petits coups d'échine saccadés.

— Mon oncle... mon oncle... gémissait Jennifer. Je ne veux pas aller en pension... Est-ce que vous pouvez... intervenir...

Le pasteur dégagea sa bite presque entièrement puis la replongea lentement au fond du vagin.

— Oui, c'est exactement ce que le docteur Swoboda faisait à maman, mon oncle... approuva-t-elle.

Comme une bouche avide, le vagin baigné de mouille aspirait le gland dans ses profondeurs. Jennifer donnait des petits coups de reins de droite et de gauche, empêchée d'en faire davantage par les courroies qui la ligotaient. Soudain, le pasteur se pétrifia.

— Est-ce que tu prends la pilule ? demanda-t-il.

— Oui, mon oncle, répondit pudiquement Jennifer. Vous pouvez y aller... Le docteur Swoboda m'a délivré une ordonnance.

Aloysius Bergman s'abandonna alors à sa jouissance. Quand elle sentit le sperme gicler dans son ventre, sa nièce sut qu'elle n'irait pas en pension. Elle se laissa aller à son tour. Quand elle s'offrait à ses copains, en voiture, au retour du cinéma, l'idée que leur sperme se répandait dans son corps, la souillant, suffisait généralement à la faire jouir. Cette fois, ce fut l'idée qu'un adulte, un homme d'apparence si respectable, venait de « juter dans son con » qui la fit crier de bonheur.

Ils restèrent vautrés l'un sur l'autre, un long moment, à reprendre haleine. On entendait dans les profondeurs de la maison le bruit lointain d'un piano. La même phrase hésitante, vingt fois reprise, s'arrêtait chaque fois au même endroit. Les filles du pasteur, Bethsabée et Deborah, les cousines de Jennifer, avaient leur leçon de musique. Et de temps en temps s'élevait la voix acide de Cécilia Harding, la

répétitrice. « Do dièse, Bethsabée, do dièse ! Combien de fois faudra-t-il de le dire ? »

— Et ma tante ? demanda Jennifer, en revenant sur terre. Elle ne va pas s'étonner ?

Avec un soupir, le pasteur se redressa sur les coudes. La pine s'échappa de son écrin de chair humide et s'affaissa mollement devant lui. Pudiquement, Jennifer détourna les yeux pendant qu'il faisait réintégrer son pantalon à l'organe mâle.

— Ne t'occupe pas de ta tante, répondit le pasteur en reboutonnant sa braguette. Elle ne se mêle jamais de mes affaires.

Il dénoua les courroies qui emprisonnaient sa nièce. Elle descendit du fauteuil et frotta ses bras ankylosés. Puis, d'une main prudente, elle caressa les rondeurs enflammées de sa croupe. Elles lui cuisaient encore, ainsi que le devant de ses cuisses.

— Comme vous m'avez fouettée fort ! reprocha-t-elle.

Le pasteur rangeait la cravache et le martinet dans le bahut.

— Ne crois surtout pas t'en tirer à si bon compte, bougonna-t-il. Je veux bien intervenir pour que tu n'aïlles pas en pension. Mais de ton côté...

— Oh, je ferai tout ce que vous voudrez, mon oncle ! promit Jennifer. Aussi souvent que vous voudrez ! Et ne craignez rien, je ne dirai rien à personne ! Je ne suis pas aussi sotte que ma mère le dit.

— Ce soir, dit le pasteur, en la reconduisant à la porte, passe-toi du beurre de cacahuètes sur les fesses... il n'y a rien de meilleur que le beurre de cacahuètes. Mais n'en mets surtout pas sur ton sexe, si tu veux te masturber. Ce n'est pas indiqué, dans ton cas. Ah, j'oubliais, dis à ta mère que je voudrais la voir. Qu'elle passe mercredi, à seize heures... Je lui dirai ma façon de penser.

— Surtout, mon oncle, ne lui dites pas que c'est moi qui vous l'ai dit ! Elle serait capable d'entortiller papa et de me faire mettre en pension...

— Ce n'est pas aux vieux singes qu'on apprend à faire la grimace, Jennifer. Rentre chez toi. Je vais m'arranger avec ma chère belle-sœur pour qu'elle me confie ton éducation religieuse. Il est temps que quelqu'un s'occupe de ton âme, ma nièce. Elle me paraît en avoir

grand besoin.

CHAPITRE II

OH ! LE BEAU SOUTIEN-GORGE !

(Journal intime de Cécilia)

MARDI 12 OCTOBRE

Aujourd'hui, pendant que j'enseignais le solfège à mes élèves, leur père a reçu longuement leur cousine, Jennifer Zagory, dans son bureau. Depuis quelques jours, il est question qu'on mette en pension cette fille trop délurée qui fait le désespoir de ses parents, et tout particulièrement de sa mère, Lily Zagory, une coquette qui ne désarme pas.

L'oncle et la nièce sont restés enfermés ensemble plus de deux heures. Je me demande si le pasteur s'est contenté de lui faire la morale. Tel que je le connais, cela me surprendrait infiniment. J'aurais bien aimé pouvoir les épier du cabinet noir, mais Mme Gertrude allait et venait dans la maison, vaquant aux soins du ménage, et j'ai jugé que ce serait imprudent.

Pourtant, bien que je n'aie pu assister à l'entrevue du pasteur et de sa nièce, la visite de Jennifer et les bruits qui courent sur son inconduite ne sont pas restés sans influence sur mes pensées. Malgré moi, je laissais mon imagination vagabonder et mes élèves, toujours à l'affût depuis le tour assez équivoque qu'ont pris nos relations, n'ont pas manqué de le remarquer. Alors que je notais mes impressions dans mon journal intime, ma chair faisait sentir ses exigences. Tout en écrivant sur mon cahier rouge, je croisais et décroisais nerveusement les jambes sous la table et, de temps en temps, je soupirais d'une façon agacée. C'est un signal que les filles du pasteur ont appris à reconnaître. Je n'ai pas eu besoin de lever les yeux de mon cahier pour savoir qu'elles m'observaient avec intérêt. Pour les encourager à se

montrer moins timides, j'ai poussé un soupir plus impatient que les précédents et j'ai dégrafé le col de ma chemisette, comme si j'avais trop chaud.

Cependant, j'écrivais toujours, de ma sage petite écriture oblique, sans lever les yeux sur elles. C'est la cadette, Deborah, qui est venue tâter le terrain. Bethsabée, l'aînée, l'envoie volontiers en éclaireur, car elle se méfie de mes humeurs changeantes.

J'ai senti la petite main moite de la gamine sur mon bras.

— Pourquoi soupirez-vous comme ça, madame Cécilia ? Vous êtes énervée ?

— En quoi cela te regarde-t-il, Deborah ? ai-je maugréé.

Mais, fine mouche, elle a bien senti que je ne la rabrouais pas vraiment. Câline, elle m'a caressé le bras.

— Je préfère que vous ne soyez pas énervée, m'a-t-elle expliqué. Parce que quand vous êtes énervée, vous nous donnez souvent la fessée...

Je n'ai pas répondu. Deborah se serrait contre moi. Devine-t-elle l'effet que me produit son petit corps tiède et fluët ? Ses caresses me donnaient la chair de poule. A son pupitre, l'aînée nous épiait en mordillant son porte-plume.

— Je me demande si papa a fessé notre cousine à cul nu, a-t-elle déclaré à la cantonade.

— Votre papa ne ferait jamais une chose pareille, Bethsabée. Jennifer est bien trop grande.

— Ce n'est pas parce qu'elle s'habille comme une grande qu'il faut croire qu'elle en est une, m'a lancé l'aînée. Elle a le même âge que moi, et il me fesse bien, moi !

— Tu es sa fille, c'est différent.

Mais nous ne pouvions nous empêcher d'imaginer la scène. Les mains du pasteur... les fesses rondes de Jennifer... les poils de son sexe entrevus dans le désordre des vêtements retroussés... Ces images flottaient entre nous.

— Comme il fait chaud, a soupiré Bethsabée en se levant. Vous

n'avez pas chaud, madame Cécilia ?

Je n'ai rien répondu. Il n'y avait plus qu'à les laisser faire... L'aînée est venue près de moi. J'étais assise à mon bureau, donc, sur l'estrade, et les deux gamines m'entouraient, accoudées à la table, alors que je faisais mine, ayant refermé mon cahier rouge, de consulter une de mes fiches pédagogiques.

— Tu as vu comme madame Cécilia a les joues rouges ? a demandé Bethsabée à sa sœur.

— Tu crois qu'elle a trop chaud ?

— On dirait bien. C'est vrai qu'on étouffe, ici, depuis que maman a poussé le chauffage...

— Vous devriez dégrafer votre chemisette un peu plus, madame Cécilia, a suggéré l'aînée. Si vous avez trop chaud, vous risquez de prendre froid en sortant.

Je suis médusée par l'ingéniosité que déploient ces gamines et par les subterfuges qu'elles inventent, les prétextes qu'elles invoquent, chaque fois différents, pour me déshabiller.

— Tu devrais la déboutonner toi-même, a conseillé la cadette. Tu vois bien qu'elle est occupée...

— Tu crois ? Vous avez entendu ce qu'a dit ma sœur, madame Cécilia ? Vous voulez que je vous dégrafe un peu ?

La suite allait de soi, il suffisait que je reste muette, feignant d'être trop prise par ma lecture pour m'intéresser à leurs enfantillages.

— Eh bien, vas-y, a chuchoté Deborah, qui s'impatientait. Qu'est-ce que tu attends ? Tu vois bien qu'elle est d'accord...

Rien ne m'émoustille autant que lorsqu'elles commencent à parler ainsi de moi, devant moi, soi-disant en aparté, comme si je ne les entendais pas. L'ont-elles deviné ? C'est bien possible. Leur perspicacité précoce, dès qu'il s'agit du sexe, ne cesse de me surprendre. D'un doigt prudent, me frôlant à peine, Bethsabée a donc dégrafé le second bouton de mon chemisier. Comme je ne réagissais pas, sa sœur en a défait un troisième. Puis un quatrième. Mon chemisier baillait maintenant jusqu'à mon nombril. Les deux sœurs se sont penchées sur le bureau pour regarder ma poitrine. Je porte le plus souvent des dessous noirs, très ajourés, afin de mettre en valeur

la blancheur de ma peau. Le soutien-gorge que j'avais ce jour-là était donc du noir le plus ténébreux, et le bout, en dentelle, quasiment transparent, laissait deviner les pointes roses de mes mamelons. Mes seins généreux provoquent chaque fois la même stupeur émerveillée chez les filles du pasteur.

— Oh, le beau soutien-gorge ! s'est extasiée Bethsabée. Tu as vu, Deborah ? Ce n'est pas maman qui porterait des dessous aussi coquins... tout en dentelle noire... comme sur les magazines !

Pour que sa cadette puisse l'admirer à son aise, Bethsabée écarta les pans de mon chemisier. Je sentis ma chair tiédir et moi-même, tout entière, je m'amollis bientôt sous les mains faussement ingénues qui tâtaient sournoisement mes seins sous prétexte d'apprécier la texture du soutien-gorge.

— Tu sens ? Tu sens comme c'est lisse ?

— C'est un article français...

— Il ne vous serre pas trop, madame Cécilia ? s'est inquiétée Bethsabée, en insinuant un doigt sous un bonnet pour toucher ma chair nue. Sa sœur l'a immédiatement singée. Elles tiraient toutes les deux les bonnets vers l'avant, jouant sur l'élasticité du tissu, pour découvrir le plus possible mes seins. Tout mon corps se transformait en une *sorte de* cire tiède, et ce phénomène n'échappait pas aux deux fausses ingénues qui palpaient en silence mes appas moites. Deborah, dont la main est plus petite, fut la première à la glisser tout entière (il est vrai que je l'aidais sournoisement en rentrant ma poitrine) sous un bonnet et à saisir le mamelon. En sentant à quel point il était raide et brûlant, elle s'est enhardie.

— On devrait lui enlever ce truc, a-t-elle chuchoté en refermant ses doigts sur la pointe de chair durcie. Comme ça, elle aurait moins chaud... ça la comprime vraiment trop...

Ses doigts me taquinaient, s'énervant sur la pointe élastique du tétin.

— Et comme ça, on pourrait voir ses beaux nichons, a poursuivi tout bas la cadette, feignant de croire que je n'entendais pas.

Nous avons joué si souvent ces comédies qu'elles savent bien, parvenues à un certain stade, que je ne suis plus en mesure de m'opposer à rien. J'ai senti la main de Bethsabée passer dans mon dos, sous le chemisier. Elle a défait l'agrafe. Toutes les deux, avec une

adresse consommée, ont épluché mes seins, laissant retomber l'inutile soutien-gorge sur mon ventre.

— Oh, les beaux nénés... regarde comme ils sont gros !

Elles s'en sont emparé avidement, les tâtant des deux mains, me triturant les pointes. Elles n'ignorent pas l'effet que produisent sur moi ces attouchements.

— Si papa pouvait nous voir, en ce moment, a pouffé Deborah, en me tiraillant les mamelons.

— Il n'y a pas de danger, il est bien trop occupé avec Jennifer. Partis comme ils sont, ils en ont pour l'après-midi. Tu sens comme ils sont doux ? J'adore les lui toucher... et toi, tu aimes, toi aussi ?

— Tu as vu comme les bouts deviennent gros ? a gloussé la cadette. C'est marrant, hein ? On peut les embrasser, madame Cécilia ? Ils sont si beaux... allez, soyez chic ! On le dira à personne...

La petite m'a tirée en arrière pour que je m'adosse à la chaise. Je me suis laissé faire. Elle s'est glissée sous mon bras qu'elle a soulevé, et sa bouche chaude et mouillée s'est collée à la pointe de mon sein.

— Oh, le bébé qui tète ! s'est gaussée sa sœur, en me pinçant le mamelon.

Deborah me tétait vraiment, elle aspirait ma pointe enduite de salive entre ses lèvres et me la mordillait.

— Je peux vous le sucer, moi aussi ? a demandé Bethsabée. Sans attendre ma permission, elle s'est penchée sur ma poitrine. Pendant un moment, elles se sont évertuées à faire s'allonger le plus possible les pointes exaspérées entre leurs lèvres. J'avais posé mes mains sur leurs nuques et, de temps en temps, quand elles me suçaient trop fort, je les tirais en arrière. Mes mamelons déformés, luisants de salive, sortaient alors de leurs bouches, mais elles se jetaient à nouveau dessus, voracement, et me les aspiraient de plus belle. Moi, je les tenais par la nuque, comme deux nourrissons, et je m'offrais passivement à leurs suctions et à leurs morsures. Me sentant à leur merci, elles devenaient de plus en plus impatientes. Cette chair que je leur livrais, ma passivité, leur faisant oublier la crainte que je leur inspire, les encourageait à se montrer plus exigeantes. Elles s'énervaient, comme des chiots qui tètent leur mère et leurs dents commençaient à se faire sentir.

Nous le savions toutes les trois, bien que cela n'ait jamais été formulé, c'est sous leurs morsures que j'obtiens généralement mon plaisir. Alors qu'elles s'acharnent méchamment sur les extrémités sensibles de mes mamelons déformés, je les serre contre ma poitrine dans mes bras refermés et, sous la table, mes cuisses se raidissent tandis que je fais ramper mes fesses sur la chaise de façon que la culotte me comprime le sexe. Cette pression localisée suffit à me procurer le point d'orgue. Bien entendu, j'attribue aussitôt aux morsures des deux sœurs les cris furieux que m'arrache le plaisir. Sont-elles dupes ? Je n'en suis pas si sûre, mais cela nous offre à toutes les trois une porte de sortie.

Feignant la plus grande colère, je les repousse alors avec violence, arrachant mes mamelons martyrisés à leurs lèvres gonflées.

— Cela suffit, maintenant ! C'est chaque fois pareil... parce que je suis gentille avec vous, vous en profitez pour faire les méchantes. Puisque c'est ainsi, c'est la dernière fois que je vous laisse jouer à la tétée... Vous êtes trop sottes, à la fin !

Penaudes, elles réintègrent leurs pupitres et de mon côté je rengrange mes attributs, et, de nourrice perverse, redeviens le tyran qui règne sur leurs études.

Voilà maintenant près d'un mois que je les laisse de temps en temps jouer avec mes seins. En apparence, c'est un badinage sans conséquence, une petite récréation coquine que je leur offre à l'insu de leurs parents. Mais au fond de nous-mêmes, nous savons bien, toutes les trois, que les choses ne sauraient en rester là. Et qu'un jour, d'autres jeux plus pervers, mettant à leur disposition d'autres régions de mon anatomie, nous réuniront dans la moiteur silencieuse de la salle d'étude. Toutes, les trois nous attendons ce jour... qui ne viendra peut-être jamais si je parviens à résister aux démons de ma chair (ce qui n'est guère facile dans cette maison où mille pensées obscènes issues du cabinet noir ne cessent de me solliciter).

MERCREDI 13 OCTOBRE

Je venais à peine de jouir, hier, quand nous avons entendu dans le couloir s'ouvrir la porte du bureau du pasteur. Les deux sœurs ont couru à leurs pupitres.

Affolée, j'ai reboutonné à la hâte mon chemisier, rangeant mes seins aux mamelons démesurément allongés. Dieu merci, ce ne fut qu'une fausse alerte, nous en fûmes quittes pour la peur. Le père de

mes élèves n'entra pas dans la salle d'étude, ainsi qu'il le fait parfois, pour une brève incursion, après avoir reconduit une visiteuse. Comment notre désordre, celui de nos visages et de mes vêtements, aurait-il échappé à son regard sagace ?

Par la fenêtre, nous le vîmes traverser le jardin pour reconduire sa nièce au portail. Ils sont restés un long moment à parlementer sous le porche. C'est surtout lui qui parlait ; sa nièce se contentait d'approuver de la tête et de répondre par monosyllabes. Au fond du jardin, Pollo, le jardinier idiot, ratissait les feuilles mortes.

De leur côté, connaissant mon humeur capricieuse et sachant à quel point je peux me montrer désagréable, après ces intermèdes mammaires, les cousines de Jennifer se gardaient bien d'émettre le moindre commentaire. Penchées sur leurs pupitres, elles s'appliquaient studieusement à leurs devoirs du soir, on aurait pu entendre voler une mouche, s'il y en avait eu une, ce qui n'était pas le cas, car depuis qu'elles ont envahie le verger, Mme Gertrude, une fanatique de l'insecticide, leur livre dans la maison une guerre sans merci.

INTERMÈDE 6

« Orgasme vaginal »

(Journal de bord d'un pornographe)

— Je ne te réveille pas, au moins ? Tu ne devineras jamais ce qui m'arrive.

— Tu es amoureuse ?

— Est-ce que je te téléphonerais en pleine nuit pour si peu ? Trois heures du matin. Je m'étais endormi devant l'ordinateur.

— J'ai eu un orgasme vaginal, m'annonce Caro. Tu te rends compte ?

— Sans te toucher le clito du tout ?

— Juste un peu, pour allumer. Mais l'orgasme, je l'ai eu avec le vagin.

— Avec qui ?

— Mais toute seule. Avec un truc en plastique souple que m'a montré Fernande. Elle l'a acheté rue Kepler, dans cette boutique gay. Les gays s'en servent pour s'élargir le trou du cul. Et son mec veut qu'elle fasse pareil... J'en ai acheté un, moi aussi, par curiosité. Et c'est avec ça...

J'ai beau avoir l'esprit engourdi, je dresse l'oreille ; son histoire boîte, je ne sais pas où, mais elle boîte. Je ne vois pas du tout Caro s'achetant une bite en plastique dans une boutique gay.

— Tu es sûre que c'est vaginal ?

— En tout cas, ça n'a rien à voir avec les autres. Tu crois que je deviens normale ?

— Il faudrait essayer avec un mec.

— Justement...

Un ange passe. Je dois être vraiment fatigué parce que je ne pige pas tout de suite. Je pensais à un intermittent...

— Je n'ai pas envie de faire ça avec n'importe qui, me dit Caro. Mais si c'est une corvée...

— Pas du tout ! Excuse-moi, je suis abruti. Je viens de passer dix heures d'affilée devant l'écran. Je prends une douche pour me réveiller et j'arrive.

— Ne te force pas, surtout.

Une demi-heure plus tard, un taxi me dépose quai de Béthune. Tout est éteint, sauf sa terrasse, au sixième. Elle me jette l'énorme clef enveloppée dans ses chiffons (pas de digicode, on est encore au temps de Balzac, ici) et je monte l'escalier monumental. Au sixième, toutes les anciennes chambres de bonnes qu'habitent des fils à papa étudiants ont des portes blindées, sauf celle de Caro, tout au fond du couloir, la seule qui donne sur une terrasse. J'avance à pas de velours, et les chats m'escortent dans la chambre où elle m'attend au lit.

Les autres fois, quand j'arrive, le matériel est étalé par terre, sur une serviette ; ce soir, il n'y a rien. Elle seule, toute nue, au lit, en train de fumer. J'ai l'impression qu'elle a maigri, depuis la dernière fois. Surtout, pas de question, éviter toute allusion à notre brouille,

faire comme si de rien n'était. Un mois a passé sans qu'on se voie depuis notre engueulade après le sauna ? Et alors ? On est pas mariés !

— Tu as pris tes pilules, au moins ?

— T'inquiète pas.

Pas de musique ; pas même Kiri Te Kanawa. Il s'agit simplement d'une expérience, me dit Caro. Parce qu'elle veut être sûre.

— Tu bandes ? Ça y est ?

Elle se pousse dans le lit pour me faire une place.

— Surtout, ne me fais rien d'autre.

— Pas même...

— Non. Tu me montes dessus, tu le mets dans le vagin, et tu fais comme un mari sur sa femme. Tu tiendras le coup, au moins ?

— Avec du Viagra, pas de problème.

Elle n'a pas tiré les rideaux, et par la fenêtre je vois le ciel s'éclaircir, l'aube n'est plus loin. J'ai pris appui sur mes avant-bras et je fais mes pompes. Sous moi, elle se tait, attentive. Ça dure une dizaine de minutes, avec de brèves pauses ; ça lui fait autant d'effet qu'un cataplasme. Je suis sur le point d'y renoncer quand sa main exerce une brève pression sur mon épaule. J'abaisse les yeux et au lieu de croiser son regard vide, je vois qu'elle a fermé les paupières. Ses narines sont pincées, elle entrouvre la bouche...

— Ça vient, surtout n'arrête pas, continue comme ça.

Elle est si placide que j'ai du mal à la croire ; mais d'un coup, son visage change, rien à voir avec l'expression lointaine que je lui ai vue tant de fois en la branlant, comme si elle cherchait je ne sais quoi dans les ténèbres du souvenir. Ce que j'y lis maintenant, c'est un étonnement infini.

— Non ! crie-t-elle, et le chat qui était au pied du lit bondit par terre. Je ne veux pas, arrête, arrête...

Mais elle me serre contre elle comme elle ne m'a jamais serrée, et son corps ondule sous le mien. Quelques secondes à peine, et son vagin se contracte, puis se relâche, puis se contracte, et chaque fois elle murmure, non, non, non...

Indubitablement, c'est bien un orgasme vaginal. En sueur, nous restons collés l'un à l'autre. Deux, trois minutes passent, puis son bras s'allonge, sa main cueille une cigarette. Je me mets sur le dos.

Caro se met à rire, tout bas.

— Tu sais quoi ? J'ai l'impression d'être une femme mariée, et que c'est samedi soir. La fièvre du samedi soir... J'en reviens pas, j'ai joui par le vagin ! Avec un mec ! C'est le monde à l'envers... Avec le gode gay, c'est déjà assez déstabilisant. Mais avec un mec ! Tu ne vois pas que je me mette à devenir normale ?

Devenir « normale », devenir comme sa mère, pour elle, il n'y aurait pas pire aberration. Voilà qu'elle jouissait par le vagin, maintenant. Et si c'était le commencement de la fin ? Si ça voulait dire qu'elle allait devenir comme toutes ces mémères « libérées » qui lui donnent la nausée ?

Le lendemain, elle est venue chez moi pour me remercier. C'était un dimanche, et le dimanche, en général, elle passe la soirée avec Théophile à *Murmures et Hurllements*. Elle se fait fesser, on la vend comme esclave... Elle prétend que ça la détend, nerveusement.

— Tu n'es pas allée à *Murmures* ?

— Non. En ce moment, ça ne me branche pas trop. Toujours les mêmes têtes...

La encore, j'ai senti que ça clochait. Ce n'était que la première version, en général il faut attendre la troisième pour approcher du vrai. Elle me cracherait bien un jour ce qui ne collait pas. Un jour aussi, je saurais la vérité sur son premier orgasme vaginal, la version qu'elle m'avait donnée, du gode gay, j'avais beau faire, je ne l'avalais pas. Voyons, c'est simple comme bonjour, Caro est menteuse, non ? Si elle m'a dit ça, c'est que c'est autre chose.

— Ce soir, pas d'expérience, Esparbec, d'accord ?

Quand elle m'appelle Esparbec, ça aussi, comme Kiri Te Kanawa ou Dalida, ça fait partie d'un code. Georges, c'est pour la tendresse, la complicité ; Esparbec, c'est pour les « trucs tordus », les photos cochonnes accroupie sur la table, les pinces, les fessées, la cravache, les séances de pipi.

— Un shampoing à la bière ?

Nous avons étalé les serviettes sur la moquette, je me suis couché sur le dos.

— Tu en as envie ou c'est pour me faire plaisir ?

— Les deux.

Bonheur sans nom quand elle s'accroupit sur mon visage, voir s'ouvrir l'œil pourpre du vagin, éclore les nymphes et le clito... ses mains sur mon crâne, le con qui s'avance vers ma bouche... Plus un mot... juste faire durer le prodigieux moment de l'attente. Puis une première goutte, minuscule, on a décidé de jouer fin, ce soir... une deuxième...

— Bois, je veux que tu boives tout... d'accord ?

Elle attire ma tête comme si elle serrait un nourrisson contre elle, ma langue remonte du vagin au méat, et ça fuse, innocence absolue du bébé qui tète sa mère... Un sanglot de bonheur échappe à Caro qui commence à se frotter doucement d'avant en arrière sur ma bouche en lâchant salve sur salve...

— Tu veux que je te dise ? Je préfère encore ça à l'orgasme... Au moment où ça sort, surtout si je me suis longtemps retenue, et que tu me sucés en même temps, c'est délicieusement pointu... ça me transperce de bonheur...

Le plaisir qu'elle éprouve alors, explique-t-elle, est indéfinissable, celui de la miction est adouci et prolongé par les prémisses de l'orgasme clitoridien qui le diffusent et s'allient à lui... pour composer une sensation unique.

— Tu ne peux pas savoir comme ça devient exaspérant quand ça monte, ça monte, ça monte... et le pipi qui gicle en même temps que l'orgasme explose : Divin ! Exquis...

Elle n'est jamais aussi douce que lorsque j'ai bu son nectar à la source. Elle est allée jusqu'à me poulécher pour savourer sur moi son propre goût.

Il est rare qu'elle se livre à de telles confidences. Ce soir, j'ai vraiment droit à un traitement spécial. Nous sommes allés nous coucher pour boire le champagne qu'elle a apporté pour célébrer son orgasme vaginal d'hier.

— Avant, ce qui m'angoissait, c'était d'être « anormale », de ne

jouir que par le clito, et tout ce que je fais avec toi.

— Et avec Théophile.

— Non. Tu mélanges tout. Je ne jouis pas, avec Théophile. C'est un jeu. *Murmures et Hurllements*, c'est juste, je ne sais pas comment te dire, un amusement. Et même un amusement assez anodin... souvent j'ai l'impression d'être la seule adulte, là-bas, et que tous les autres, ces pauvres dominateurs dans leurs pantalons de skaï, ces gourdes avec leurs plugs dans le cul... ne sont que des enfants... Laisse-moi parler, veux-tu. Ce n'est pas ça, qui m'angoissait, mais ce que je fais avec toi, parce que toi, tu es vraiment tordu, Georges... eux, c'est du cinéma.

Je la croyais sans la croire ; on ne peut jamais la croire complètement.

— Ce qui m'angoisse, maintenant, c'est le contraire. Tu ne peux pas savoir comme j'ai la trouille de devenir « normale ». Que le plaisir passe par le cul, et basta. Je trouve ça abêtissant. On ne peut pas se contenter de ça. Ce n'est pas comme chier ou pisser, baiser, ce n'est pas possible.

— Et encore, pisser, ça peut se détourner.

Il faut croire que ça l'avait vraiment perturbée. Cette semaine-là nous nous sommes vus presque tous les soirs. Soit qu'elle m'appelait, comme un de ses intermittents, soit qu'elle débarquait chez moi, en pleine nuit, et se glissait dans mon lit sans me réveiller.

A croire qu'elle avait peur d'être seule...

Elle ne parlait plus que de ça. Etait-ce un symptôme de l'âge ? Comme les aigreurs d'estomac ? Les varices ? Maintenant qu'elle jouissait par le vagin, allait-elle aussi avoir des bourrelets ? Des culottes de cheval ? Des pattes d'oie ? Serait-elle obligée de se faire lifter ?

— Si j'ai bien compris, il suffirait de s'enfoncer un truc dans le trou et de limer (comme un prisonnier qui scie les barreaux de sa cage) pour voir des étoiles ? Y a quelque chose de malsain, là-dedans, et d'abaissant pour la femme. Franchement, les orgasmes clitoridiens, c'est quand même plus raffiné !

Impossible pour elle de se rabaisser ainsi, ne plus être qu'une vache qui va au taureau, merci ! Plutôt crever ! Et puis, une nuit, elle m'annonça, toute joyeuse, qu'elle avait trouvé la solution pour se tirer

de cette ornière.

C'était tout bête, comme l'œuf de Christophe Colomb, dès qu'elle avait eu un orgasme vaginal, avec un intermittent ou avec son gode gay, elle *l'effaçait* par un orgasme clitoridien. A peine remise de la grande secousse, elle fumait une cigarette, attrapait son gel lubrifiant et le Crincrin, et même si ça devait durer un siècle, elle insistait jusqu'à ce quelle en obtienne un par le clito. Alors seulement, la conscience en paix, elle consentait à dormir.

— Je ne veux surtout pas m'endormir avec le sentiment d'être devenue aussi normale qu'une vache ou qu'une truie. Vois-tu, ça me rendrait malade qu'on puisse me faire jouir... même si je n'en ai pas envie. Comme Marlène, par exemple, quand je pense que je m'étais moquée d'elle...

— On l'a fait jouir de force devant toi ?

— Je ne te l'ai pas raconté ?

Sa foutue fausse innocence ! Immédiatement, je me suis raidi ; c'est physique, je ne supporte pas de l'entendre mentir. Si seulement je pouvais être sourd aux intonations qu'elle prend, mais non, pour ses mensonges, j'ai vraiment l'oreille musicienne.

— Mais si, je te l'ai certainement dit. Une fois, à *Murmures et Hurlements*, on nous a achetées toutes les deux à la vente aux esclaves. Un couple. Je ne te l'ai pas dit ?

— Et la femme t'a foutue une fessée ?

— Voilà. Tu vois bien que je te l'avais raconté. Et pendant qu'elle me fessait, son mec avait attaché Marlène, et il lui enfonçait un gode dans le vagin. Elle ne voulait pas jouir, il y est quand même arrivé. Tu l'aurais entendue crier... j'en avais honte pour elle.

— Ça, tu ne me l'avais pas dit.

— Oh, ça a dû me sortir de la tête.

— On dirait pourtant que ça t'a marquée, non ? Ce n'est pas ce soir-là que tu t'es fait sucer ? Au bar, après la fermeture ?

— Peut-être bien. Oui, je crois que c'est ce soir. Tu sais, toutes ces soirées finissent par se confondre...

— Ça s'est passé comment, déjà ?

— Mais je te l'ai dit. C'est un soumis que Théophile m'a envoyé, juste avant qu'on parte.

— Tu étais sur la banquette, c'est ça ?

— Voilà. J'avais sommeil et je m'étais couchée sur la banquette, j'attendais que Théophile qui devait me raccompagner en voiture finisse ses tractations avec Gilles, pour son album de photos. Ils doivent organiser une vente spéciale, un dimanche soir. Et comme j'en avais plus que marre, de poireauter, je n'arrêtais pas de lui dire de se grouiller. Alors il m'a envoyé son soumis. Un type qui travaille à la télé, un technicien. Il lui a demandé de me faire prendre patience en me suçant. C'était un gag, bien sûr, ils se sont tous amenés pour regarder. Je n'ai pas voulu me dégonfler, et j'ai laissé le type m'écarter la culotte et me lécher. Au bout d'un moment, pourtant, comme je sentais qu'il allait me faire jouir, je l'ai repoussé, et j'ai dit à Théophile que je me cassais en taxi... Alors, il m'a raccompagnée.

Eh bien, ça, c'était la troisième version. En général, avec Caro, il y a toujours au moins trois versions. J'avais déjà eu droit aux précédentes. Dans la première, ce n'est pas le sexe que le soumis lui avait léché, mais les doigts de pied. Il s'agissait d'un soumis qu'elle avait acheté avec l'argent de la sainte farce. Dans la seconde version, c'était un « type bien » (entendons par-là, un client friqué, bien habillé, un spectateur) qui était venu la solliciter poliment au bar, où elle consommait. Et elle l'avait laissé la lécher, en continuant à parler avec Marlène, sa copine. Comme elle n'avait absolument pas réagi à ses coups de langue, au bout d'un moment, le type, vexé, s'était tiré sans demander son reste.

Ce soir, elle venait de me donner la troisième version. Et je savais, j'étais sûr, qu'il s'agissait encore d'un rideau de fumée.

— Pourquoi n'as-tu pas voulu jouir ?

— En public ? Comme Marlène ?

— Ce n'est pas Marlène qui a joui en public.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Qu'il y avait une quatrième version.

— Et laquelle, Madame Soleil ?

— Ce n'est pas Marlène, qui a joui en public ; c'est toi. Et maintenant, chaque fois qu'on te baise à la papa, tu te souviens de ce premier orgasme que tu as eu en public. C'est ça qui te perturbe, que ce souvenir te fasse jouir. Laisse-moi parler... cette nuit, à *Murmures*, ce qui t'a fait jouir, ce n'est pas le fait d'avoir une bite dans le vagin... mais que ce soit devant tous les autres.

— Et maintenant, alors, Madame Soleil ? Qui nous regarde quand je jouis ?

— Maintenant ? Tu te branles avec un souvenir. Si ça peut te rassurer, toi qui avais tellement peur de devenir « normale », tu es toujours aussi tordue, tes orgasmes vaginaux, c'est du bidon. C'est sur le souvenir de cette première jouissance cérébrale, Caro, cérébrale... pas vaginale, que tu greffes tous les orgasmes que tu crois – ou que tu fais semblant de croire – obtenir maintenant « par le vagin ».

Elle était comme Zaza, en définitive. Sa jouissance vaginale n'était que de la branlette...

Que lisais-je dans ses yeux, maintenant que j'avais craché mon crapaud ? De la stupéfaction devant ma lucidité ou de l'horreur devant ma parano ?

Elle s'est rhabillée en silence.

— Tu ne dors pas ici ?

— Tu n'y songes pas ; je ne vais pas t'imposer la compagnie d'une pouffiasse que n'importe qui peut faire jouir en public !

CHAPITRE III

MADAME GERTRUDE

Un toussotement poli interrompit la méditation de Cécilia. Levant les yeux des mots qu'elle venait d'écrire sur le gros cahier rouge où elle tenait chaque jour son journal intime, elle constata que ses élèves, ayant terminé leur problème, attendaient sagement, les bras croisés sur leurs poitrines, la permission d'aller jouer au jardin. Chaque après-midi, en effet, depuis que Cécilia avait reproché au pasteur d'être trop sévère avec elles, elles avaient le droit, après leurs devoirs, d'aller gambader une demi-heure dans les allées.

Cécilia s'apprêtait donc à leur rendre leur liberté et à ranger ses affaires pour rentrer chez elle, sa journée de travail étant finie, quand on tapa discrètement à la porte. Comme le pasteur était en ville, ce ne pouvait être que sa femme. A la hâte, l'institutrice referma son journal intime et le cacha sous un gros atlas déployé. Toute vêtue de noir (ce qui, croyait-elle, l'amincissait), la mère de Bethsabée et Deborah fit son entrée. Respectueuses, elles se levèrent, comme chaque fois qu'un de leurs parents entrait dans la salle d'étude.

— Je sais, mes chéries, qu'il est l'heure d'aller jouer dans le jardin, déclara Mme Gertrude. Mais madame Porbus vient de téléphoner qu'elle sera en retard pour venir chercher Pollo. Il aurait dû partir depuis une heure, et il est encore là.

Regardant par la fenêtre, Cécilia et les deux sœurs ne virent nulle trace du jardinier. Il devait se trouver derrière la maison, dans la partie du jardin consacrée aux arbres fruitiers.

— Oh maman, plaida Bethsabée, on a des fourmis dans les jambes, on ne peut pas rester enfermées une minute de plus ! Vous savez que nous avons besoin d'exercice !

— On n'ira pas du côté où il y a Pollo, promet la cadette. On restera sur le devant de la maison ! C'est juré, maman !

Mais leur mère ne voulut rien savoir. Du moment que le protégé de Mme Porbus n'était pas parti, ses filles n'avaient pas le droit d'aller au jardin. Le pasteur avait interdit qu'elles soient en contact avec l'idiot et ses oukases, surtout quand il s'agissait de ses filles, étaient une chose que Mme Gertrude ne se serait jamais avisée de braver.

— Si vous voulez, proposa Cécilia, je peux les surveiller dans le jardin... Je n'ai rien de spécial à faire ce soir. Je veillerai à ce qu'elles n'aillent pas jouer du côté interdit...

Cette proposition prit de court Mme Gertrude dont le visage joufflu s'empourpra. La femme du pasteur ne savait pas mentir. Chaque fois qu'elle le faisait, elle devenait rouge comme une pivoine. Cela la rendait furieuse contre elle-même. Elle frappa impatiemment le plancher du talon et fusilla du regard ses filles qui applaudissaient la proposition de Cécilia.

— Mes filles ne mourront pas, madame Cécilia, parce qu'elles feront un peu de musique au lieu d'aller courir dehors. D'ailleurs, il fait un temps épouvantable.

Gertrude se tourna vers les deux sœurs.

— Mettez-vous à votre piano et jouez votre morceau à quatre mains, mesdemoiselles. De cette façon, je pourrai vous entendre et je saurai où vous êtes. Quant à vous, madame Cécilia, je vous remercie de votre offre mais je préfère que vous rentriez chez vous.

Comme elle prononçait cette dernière phrase, son visage reprit ses couleurs normales. Aucun doute, elle ne mentait plus, elle souhaitait vraiment que Cécilia s'en aille.

Mais elle avait menti, auparavant, et ce mensonge, Cécilia en était persuadée, concernait le jardinier. Un peu vexée, elle prit son sac et quitta la salle d'études après avoir embrassé ses élèves qui s'installaient au piano en affichant des mines de martyres. Mme Gertrude raccompagna la maîtresse sur le seuil et attendit de l'avoir vue franchir le portail du jardin pour refermer la porte.

Cécilia venait d'atteindre le bout de l'impasse privée au fond de laquelle, entre les somptueuses villas des Simmons et des MacManus, était blottie la maison du pasteur, quand elle se souvint du cahier

rouge. Elle se revêtit ouvrant l'atlas pour dissimuler dessous son journal intime. Pestant contre elle-même, elle tourna les talons et revint en courant. Pourvu que Mme Gertrude n'ait pas trouvé le gros cahier de maroquin rouge ! D'ordinaire, Cécilia, après avoir écrit dedans, le refermait à l'aide d'une petite clef qu'elle portait constamment sur elle, attachée à une chaînette, à son cou. Elle n'en avait pas eu le temps, ce soir, surprise par l'irruption de Mme Gertrude, et celle-ci, comme tout aussi bien ses filles, ne trouveraient aucun obstacle à leur éventuelle curiosité. « Qu'est-ce que vous écrivez sans arrêt dans ce cahier, madame Cécilia ? » Combien de fois avait-elle entendu cette question dans la bouche de ses élèves !

Veillant à ne pas faire grincer le lourd portail aux gonds rouillés, Cécilia rentra dans le jardin et remonta l'allée centrale à grandes enjambées. Dieu merci, la porte d'entrée n'était pas fermée à clef, et, par la fenêtre, elle put voir que Mme Gertrude avait quitté la salle d'étude. Ses filles étaient sagement assises devant leur piano. Cécilia remonta sans bruit le couloir et entra. Les pianistes lui tournaient le dos et, tout à leurs arpèges, ne l'entendirent pas soulever l'atlas et récupérer son bien.

Serrant son cahier rouge sur son sein, Cécilia ressortit aussi silencieusement qu'elle était entrée. Mais au moment où elle s'apprêtait à quitter la maison, un vrombissement saccadé attira son attention. Elle se figea, la main sur la poignée de la porte. Cela provenait du sous-sol. Elle réalisa qu'il s'agissait des tuyauteries ; l'installation sanitaire datait de Mathusalem, et chaque fois qu'on prenait un bain, toute la maison ronflait et gargouillait violemment pendant que l'eau pulsait par saccades véhémentes dans les tuyaux entartrés. Ce qui intrigua Cécilia fut de constater que la salle de bains était vide. Elle pouvait la voir parfaitement de la partie du couloir où elle se tenait. Mme Gertrude ne s'apprêtait donc pas à prendre un bain.

Se souvenant de la rougeur de la femme du pasteur, Cécilia hésitait. Si on la surprenait à jouer les espionnes, son compte était bon, on la mettrait à la porte. Or, elle avait besoin de l'argent qu'elle gagnait chez les Bergman, si maigre fût la somme qu'on lui allouait, et l'on ne trouvait pas aisément du travail dans cette petite ville durement frappée par la crise. La curiosité fut néanmoins la plus forte et, l'emportant sur la prudence, lui fit remonter sans bruit la couloir et se diriger vers la porte de service qui donnait sur l'arrière de la maison. Elle ne fut pas étonnée de la trouver ouverte. Une prémonition lui avait soufflé qu'il en serait ainsi. Elle descendit dans le verger. Le soir qui tombait n'y produisait plus qu'une clarté grisâtre ; à

l'abri de la haie, Cécilia put néanmoins voir la femme du pasteur se frayer un chemin dans les herbes hautes qui envahissaient le verger laissé à l'abandon (ni le pasteur ni sa femme n'avaient la fibre jardinière). Là-bas, entre les arbres, Pollo, appuyé sur son râteau, la regardait venir.

Mme Gertrude s'arrêta à quelques pas et se racla la gorge.

— Bonjour, madame Gertrude, dit Pollo, de sa voix un peu épaisse. (Madame Porbus lui faisait faire une grande consommation de tranquillisants et il était toujours un peu ensommeillé.) Pollo a bien travaillé. (L'adolescent parlait de lui à la troisième personne, ce qui, quand on n'était pas habitué à ses façons, ne laissait pas d'intriguer ceux à qui il s'adressait.)

— C'est bien, Pollo, fit Mme Gertrude, en prenant l'intonation exagérément appliquée que se croient tenues d'adopter certaines grandes personnes quand elles s'adressent à de très jeunes enfants. Pollo a bien travaillé... Pollo va avoir sa récompense.

— Récompense ?

L'adolescent fronça les sourcils, perplexe.

— Madame Porbus venir chercher Pollo ? voulut-il savoir.

La femme du pasteur fit signe que non.

— Non, Pollo. Elle ne pourra pas venir, elle a un empêchement. Je lui ai promis de te raccompagner moi-même.

Le visage lunaire de Pollo s'illumina d'une joie enfantine.

— Madame Gertrude accompagner Pollo ? Dans la belle voiture du pasteur ?

— Voilà, Pollo, tu as tout compris.

Le jardinier laissa choir son râteau à ses pieds et frotta ses mains sur son pantalon.

— Pollo très content de monter dans la belle voiture, affirma-t-il gravement, en hochant la tête. Pollo aime beaucoup madame Gertrude...

La femme du pasteur fit entendre un petit rire embarrassé, comme si l'affection naïve que lui témoignait l'idiot la mettait mal à

l'aise. A cause de la distance, et de la pénombre de plus en plus sombre, Cécilia ne pouvait pas distinguer son visage, mais elle fut certaine que Mme Gertrude avait rougi.

— Moi aussi, mon garçon, je t'aime bien, affirma la femme du pasteur en franchissant l'écart qui les séparait.

Comme pour appuyer ses dires, elle tira un Kleenex de la poche de son tablier et essuya le front et les joues de l'adolescent. Il se laissa faire, une expression béate sur le visage.

— Mon Dieu, comme tu as transpiré, mon pauvre Pollo. Nous te faisons travailler dur, hein ? Quelle triste vie tu mènes... toujours travailler, toujours rabroué... Et madame Porbus n'est pas toujours très patiente avec toi, hein, mon bon Pollo... mon pauvre Pollo...

Mme Gertrude essayait maintenant dans l'échancrure de la grossière chemise de toile kaki le torse velu de l'adolescent.

— Et là aussi, tu es tout mouillé... je parie que tu as tout le corps en sueur... et toute cette terre sur tes mains, comme tu es sale, mon pauvre garçon...

Mme Gertrude parut traversée par une idée. Elle cessa d'essuyer la sueur du jardinier.

— Tu ne pourras jamais monter dans la belle voiture dans cet état. Tu vas tout salir...

Cécilia sentit ses lèvres s'étirer dans un sourire sagace. Elle venait enfin de comprendre pourquoi les tuyauteries ronflaient. Dans le garage du sous-sol, il y avait une salle de bains de secours, installation des plus rudimentaires que le pasteur utilisait pour se décrasser sommairement lorsqu'il avait travaillé sur le moteur de son antique véhicule. La mécanique était le dada du pasteur, s'il détestait le jardinage, en revanche, il adorait démonter et remonter les moteurs. Le vrombissement qui leur parvenait trahissait les arrière-pensées coupables de madame Gertrude, et révélait à quelle pitoyable comédie elle se livrait. En effet, ce vacarme indiquait que le ballon d'eau chaude de l'installation du sous-sol était *en train* de se remplir. C'est sans doute là que la femme du pasteur méditait d'entraîner le faible d'esprit, afin de le déshabiller à son aise, à l'abri de la curiosité de ses filles.

— Madame Gertrude laver Pollo ? demanda l'adolescent à la femme du pasteur qui sursauta violemment, comme si elle était

honteuse d'avoir été percée à jour.

— Tu crois ? fit-elle. Serait-ce bien raisonnable ? Un grand garçon comme toi...

— Madame Porbus laver Pollo tous les jours.

— Tu as peut-être raison, dit lentement Mme Gertrude. Mais... Détachant chaque syllabe, pour que ses paroles s'impriment bien dans l'esprit malléable du jeune idiot, elle lui objecta :

— Madame Porbus ne serait peut-être pas contente ?

— Pollo pas lui dire, madame Gertrude.

— Elle verra bien que tu n'es pas sale, objecta à nouveau la femme du pasteur.

Cécilia n'en écouta pas plus. Elle savait très bien que Mme Gertrude se laisserait convaincre. N'avait-elle pas mis le chauffe-eau en route ? Tournant les talons, la répétitrice regagna la maison. Mme Gertrude et le jardinier descendraient au sous-sol en passant par l'entrée du garage, qui se trouvait sous le perron. Mais on pouvait y avoir accès directement de l'intérieur. Un petit escalier tournant descendait en effet au garage ; Cécilia l'emprunta et courut se cacher derrière l'antique berline du pasteur, dans un renforcement mal éclairé où s'amoncelaient des caisses d'outils et des piles de pneus usés, ainsi qu'une incroyable profusion de cartons et de ballots entassés les uns sur les autres dans le plus grand désordre. Ces paquets plus ou moins volumineux contenaient les bibelots les plus invraisemblables que Mme Gertrude allait glaner tout au long de l'année, de maisons en maisons, ou que les visiteuses du pasteur venaient elles-mêmes déposer en offrandes, pour le remercier de ses soins. Ces bibelots, pour la plupart hideux et grotesques, servaient de lots pour la tombola que le pasteur organisait chaque année, avec l'assistance de Mme Porbus, pour alimenter les caisses de la société des bonnes œuvres. Comme les malheureuses gagnantes de ces horreurs n'avaient rien de plus pressé, sous couleur de charité chrétienne, que de s'en débarrasser en les rapportant l'année suivante pour la nouvelle tombola, les soutes de la société de bienfaisance ne désemplissaient pas, et tout un commando d'extra-terrestres aurait pu se dissimuler dans les nombreux recoins obscurs que ménageaient les entassements de cartons, sans que Mme Gertrude, qui avait d'ailleurs d'autres sujets de préoccupation, en soupçonne un instant la présence.

Arrivant par le plan incliné qui permettait à la voiture d'entrer

dans le garage, elle passa donc sans la voir à quelques pas de l'intruse en bavardant avec Pollo qu'elle tenait par la main comme un petit garçon, vision d'autant plus cocasse que l'idiot (à l'épaule duquel Mme Gertrude arrivait à peine) avait la carrure et la démarche lourdaude d'un bûcheron. Son visage lunaire marqué par l'acné était illuminé par un plaisir puéril, car, à ce qu'il disait, Cécilia comprit que la femme du pasteur lui avait promis, s'il se laissait laver « comme un grand garçon », qu'il aurait le droit de tenir un moment le volant de la voiture du pasteur. Cette perspective faisait bégayer de bonheur le colosse au visage enfantin.

— Tenir le volant tout seul, madame Gertrude ?

— Dans le garage, mon bon Pollo, pas dans la rue.

Il était clair que cela ne faisait pas de différence pour lui. Ses yeux avaient une expression extasiée.

— Et si tu ne cries pas parce que tu auras du savon dans les yeux, tu auras en plus une grosse sucette à la rhubarbe.

Pollo, qui adorait les sucreries que Mme Porbus lui rationnait, effrayée de voir à quel point il grossissait, se mit à sauter de joie en frappant dans ses battoirs.

— Une vraiment grosse sucette ?

— Une énorme sucette, promet Mme Gertrude, avec un rire un peu gêné provoqué par l'enthousiasme disproportionné que manifestait l'idiot.

De derrière la berline, Cécilia la vit rougir violemment, et comprit que les mots que venait de prononcer la femme du pasteur (« une énorme sucette ») trahissaient une arrière-pensée friponne qu'il n'était que trop aisé de deviner.

— Mais il faut me promettre de ne pas le dire à madame Porbus, hein, Pollo ? J'ai ta parole d'honneur ?

— Pollo jamais dire, madame Gertrude, quand les autres dames le lavent et lui donnent des sucettes. Pollo pas idiot.

Saisissant des deux mains un volant imaginaire, il fit vibrer ses grosses lèvres en envoyant des postillons devant lui pour imiter le bruit d'un moteur de voiture. Avec un rire indulgent, la femme du pasteur le poussa vers la chaufferie, car c'est là, derrière la chaudière,

que le pasteur avait bricolé sa « salle de bains de secours ».

A vrai dire, cette installation rudimentaire n'avait de salle de bains que le nom : il s'agissait d'une alimentation en eau chaude qui se déversait, à l'aide d'un gros tuyau de caoutchouc noir terminé par une pomme d'arrosoir, dans un bac cimenté, probablement un ancien abreuvoir de ferme que le pasteur avait récupéré au cours de ses pérégrinations dans la campagne, car il catéchisait ferme dans les environs et en profitait pour acheter à bas prix tout un tas de bricoles qu'il revendait ensuite aux brocanteurs du cru.

Cécilia attendit quelques minutes avant de quitter sa cachette. Le bruit de l'eau qui se déversait dans le bac, puis des éclaboussures et le gros rire de l'idiot, suivi d'un « Pollo, cesse de faire l'enfant, tu vas mouiller ma robe... », lui apprirent qu'elle pouvait le faire sans danger. En se déplaçant derrière la voiture, elle gagna un des gros piliers de béton qui soutenaient le plafond de la cave. Contre ce pilier, le pasteur avait dressé un établi avec un tour et un étau qu'il utilisait pour ses bricolages. Cet atelier improvisé était éclairé par une barre de néon quand le pasteur y travaillait ; mais pour l'heure, il était plongé dans l'obscurité, car Mme Gertrude, dans un souci d'économie, avait éteint l'éclairage du garage après avoir allumé celui de la chaufferie. Accroupie derrière l'établi, Cécilia put donc voir ce qui se passait sans courir le risque d'être découverte si d'aventure Mme Gertrude regardait dans sa direction. Mais elle avait de tout autres sujets d'intérêt, à genoux devant Pollo, elle achevait de le déshabiller. Cécilia fut sidérée par la corpulence de l'adolescent : grand et gras, il avait une chair très blanche qui menaçait de tourner à l'obésité si l'on ne surveillait pas son alimentation ; pour l'instant, il n'était encore que « bien enveloppé » et sa bedaine confortable conservait toute sa fermeté. Pollo était velu comme un gorille et ses poils très noirs ressortaient étrangement sur sa peau blanche de gros bébé. Ils formaient une croix sur sa poitrine, cachant ses mamelons, et descendaient le long du ventre jusqu'au pubis qui pour l'instant restait caché, car il portait encore son caleçon, un caleçon de toile kaki qui venait tout droit des surplus militaires, comme tout ce qui l'habillait, Mme Porbus estimant que c'était bien assez bon pour un « simple d'esprit ».

Assis sur une chaise de jardin, Pollo regardait la femme du pasteur qui, à genoux à ses pieds dans la posture de Marie-Madeleine à ceux du Christ, lui retirait ses chaussettes. Elle ne put dissimuler une grimace en respirant l'odeur forte que dégageaient les pieds velus de l'adolescent.

— Pollo puer des pieds, gloussa l'idiot. Pollo beaucoup

transpiré dans le jardin. Madame Porbus toujours se plaindre.

— Allez, mets-toi debout, maintenant, mon garçon. On va te retirer ça et ensuite, au bain !

Bien qu'elle s'efforçât de prendre un ton primesautier, Mme Gertrude prononça ces paroles avec difficultés. Car « ça », c'était le caleçon. Sans remarquer le trouble de la femme qui le déshabillait, Pollo s'était mis debout. A genoux devant lui, Mme Gertrude déboutonna son caleçon... et le fit descendre le long des grosses jambes poilues. Elle se tenait si près de lui que la bite de Pollo se trouvait à peine à quelques centimètres de son nez. Cécilia vit se dilater ses narines quand elle respira les effluves sauvages que répandait l'entrechuisse de Pollo. Elle recula la tête pour mieux fixer, bouche bée, l'énorme sexe. Au-dessus des couilles qui pendaient comme deux petites besaces poilues, la trompe de la verge, épaisse et flasque, s'affaissait avec mollesse. Elle était aussi blanche et lisse que les autres parties du corps, mais sa peau de bébé ne parvenait pas à rendre enfantine, pour autant, l'énorme verge. Il s'agissait bel et bien d'un organe d'adulte, et même, se dit Cécilia, d'un organe comme bien peu d'adultes auraient pu se vanter d'en posséder. Enorme jouet de chair blanche, au gland sagement recouvert par un prépuce qui formait à l'extrémité un téton fripé et rosâtre, la lourde pine se balançait avec une grasse indolence devant le visage écarlate de Mme Gertrude. En dépit de son importance excessive, elle avait, à l'instar de son propriétaire, quelque chose de fragile et de désarmé. Elle n'inspirait pas la peur mais une convoitise gourmande contre laquelle il était clair que Mme Gertrude luttait difficilement. Cet énorme sexe de bébé géant, Cécilia elle-même s'interrogeait à son sujet. Quelle consistance avait-il ? Comment réagirait-il si on le caressait ? Resterait-il aussi placide que son inoffensif possesseur, ou, au contraire... se réveillerait-il ?

CHAPITRE IV

MME GERTRUDE LAVE SON JARDINIER

Il est probable que Mme Gertrude se posait la même question. S'ébrouant subitement, elle se releva d'un coup pour briser le charme qui la paralysait, et se permit même de poser négligemment l'extrémité de l'index sur la chair flasque de l'attribut géant.

— Il faudra laver ça aussi, hein, Pollo ?

— Il faudra, approuva Pollo, qui n'y voyait certes aucun obstacle. Madame Porbus lave Pollo là tous les jours. Elle dit Pollo puer du cul !

Avec un petit rire confus, comme si tant de candeur la désarmait, Mme Gertrude s'oublia jusqu'à donner une chiquenaude au gros boudin pâle que l'adolescent offrait ingénument à son admiration. L'épaisse bite se balançait doucement et Pollo se mit à rire à gorge déployée. Pour la faire se balancer davantage, comme si cela l'amusait beaucoup, il se dandina de droite à gauche. Avec un rire crispé, les yeux dilatés, Mme Gertrude regardait osciller son gros appendice. Cécilia la vit se mordre la lèvre et se passer la main sur le front, comme si elle avait soudain trop chaud. Ne se rendant pas compte, quant à lui, qu'elle ne riait plus, Pollo continuait à glousser stupidement en s'agitant de plus belle. Il se balançait maintenant d'avant en arrière, faisant monter et descendre l'appendice dont la possession paraissait à la fois le réjouir et l'intriguer. La bite montait et descendait à chaque mouvement de son bassin ; prenant goût à ce jeu, il l'expédiait de plus en plus haut, et elle en vint bientôt à frapper son ventre avec un bruit de chair flasque. Mme Gertrude paraissait changée en statue. Les yeux hors de la tête, elle suivait les gesticulations de la verge blafarde. Cette dernière ne restait pas insensible à toute cette agitation. Elle montait de plus en plus

aisément, retombait de plus en plus difficilement. La chair raidissait. Et au fur et à mesure qu'elle raidissait, elle se gonflait et s'allongeait.

— Ça suffit, Pollo, cria soudain madame Gertrude d'une voix perçante.

La bite lourde, au cours d'un de ses déplacements verticaux, venait d'effleurer par inadvertance la main de la femme du pasteur qui recula d'un pas nerveux.

— Cesse de faire l'idiot, tu n'es plus un enfant. Et entre dans la baignoire. Tu n'es pas là pour t'amuser...

Effrayé par ce changement d'humeur Pollo cessa de sautiller sur place et enjamba le bord de l'abreuvoir qu'une eau fumante emplissait maintenant à ras bord. Cependant sa bite se tenait maintenant toute roide et formait un angle droit avec son corps. Comme s'il était intrigué par ce phénomène, il prit son organe en main et le tâta curieusement. Il adressa un regard interrogatif à Mme Gertrude ; celle-ci arborait une expression revêche. Sans douceur, elle appuya sur les épaules de Pollo et l'obligea à s'asseoir dans l'abreuvoir. Plongé dans l'eau chaude jusqu'à mi-corps, Pollo oublia son sexe et se laissa aller voluptueusement en arrière, s'allongeant dans le bac de façon que sa nuque repose sur le bord.

Mme Gertrude le regarda alors d'un air attendri en secouant la tête. Elle ne paraissait plus lui en vouloir.

— Tu es vraiment un innocent, mon pauvre Pollo. Cela te fait du bien, hein, l'eau chaude ? Tu aimes ça, qu'on te lave, hein, gros bébé ?

— Pollo aime beaucoup, acquiesça l'idiot d'une voix ensommeillée.

La chaleur de l'eau agissait sur son système nerveux et il dodelinait de la tête. Mme Gertrude qui avait enfilé un gant de toilette et retroussé ses manches, entreprit de savonner les épaules et les bras du baigneur. Quand ce fut fait, elle l'obligea à s'asseoir dans le bac. Accroupie derrière lui, elle lui savonna longuement le dos et la nuque. Pollo, les yeux fermés, se laissait faire avec un sourire béat. Certes, Mme Gertrude le frottait avec le gant de toilette, mais elle utilisait aussi sa main nue pour étaler la mousse sur la peau lisse, presque féminine, de l'étrange adolescent. Cette main dépourvue de gant s'attardait de plus en plus sur la chair élastique. Au bout d'un moment, Mme Gertrude se débarrassa du gant de toilette et ne se servit plus

que de ses mains. Penchée sur Pollo, tout contre son dos, elle les avait passées sous les aisselles, et lui savonnait la poitrine, en fourrageant dans la fourrure qui la tapissait. Cécilia remarqua que les doigts de la laveuse cherchaient les bouts des seins cachés sous les poils savonneux. Elle sut qu'elle les avait trouvés quand elle vit Pollo tressaillir doucement et ouvrir les paupières. Les doigts savonneux lui trituraient méthodiquement les mamelons.

— Pollo aimer... dit-il d'une voix un peu rauque, avec une sorte d'étonnement.

— Bien sûr, fit madame Gertrude, en feignant de ne pas comprendre, Pollo est un grand garçon, maintenant. Et les grands garçons aiment être propres.

Pollo ne répondit pas, tout préoccupé par les sensations que lui procuraient les attouchements de Mme Gertrude. Il paraissait tout étonné et Cécilia en déduisit que sa « propriétaire légitime », la prude Mme Porbus, ne devait sans doute jamais le chatouiller de cette façon.

— Voilà, fit Mme Gertrude, d'une voix étranglée, nous avons lavé le haut. Il faut s'occuper du bas, maintenant. Allons, mets-toi debout, mon garçon.

Sans se faire prier, Pollo s'appuya des mains sur les bords de l'abreuvoir, et se mit sur pied. Son grand et gros corps ruisselant émergea de l'eau savonneuse, et les deux femmes purent alors constater que sa peau blanche avait rougi sous l'effet de la chaleur. Toute la peau du ventre et des fesses monumentales, celle des cuisses et des jambes, était devenue d'un beau rose ardent. Et elle fumait légèrement sous l'effet de l'évaporation. La bite ne bandait plus, mais elle était toujours aussi longue, et sa roseur, lui donnant quelque chose de comestible, la faisait ressembler à une de ces énormes saucisses à la peau très fine qu'on mange parfois avec la choucroute. Sous l'action de l'eau chaude, le prépuce s'était déployé, et le bout du gland, d'un rose plus soutenu, se montrait par l'ouverture.

Ne résistant pas à la tentation, ce fut, tout de suite, sans s'occuper des fesses ou des cuisses, à cette partie du corps de Pollo que Mme Gertrude s'attaqua. Elle s'empara avec empressement du cylindre de chair rose et, se servant de ses deux mains nues dont l'une tenait une savonnette, elle l'enduisit méticuleusement de mousse ainsi que les couilles. Baissant les yeux sur son ventre, Pollo la regarda faire avec un intérêt passionné. Cette toilette méticuleuse ne le laissait pas insensible, entre les doigts savonneux qui la parcouraient en tous sens,

la bite se déployait lascivement. En peu de temps, elle doubla presque de volume et de longueur. Les yeux fixes, les lèvres pincées, Mme Gertrude massait d'un va-et-vient régulier le gros bâton de chair. A chaque va-et-vient, elle tirait un peu plus sur le prépuce... ce qui fait que lentement, mais sûrement, le gland émergeait de sa cachette.

— Il faut bien laver ici... expliqua-t-elle soudain, comme pour se justifier de ces soins excessifs. Les mauvaises odeurs viennent de là, Pollo...

— Madame Porbus aussi le dire... approuva Pollo, qui accompagnait les mouvements des mains savonneuses.

Il s'avançait impatiemment quand elle faisait glisser ses deux mains en couronne vers les couilles, et c'est ainsi que le gland s'échappa brusquement du prépuce qui se resserra derrière lui, l'étranglant d'une collerette rouge. Pollo poussa un hennissement surpris. Les doigts savonneux s'affairaient prudemment sur le gros gland lisse et cela le faisait tressaillir de plaisir.

— Allons, allons, est-il douillet, ce grand Pollo ! se moqua Mme Gertrude, feignant de se méprendre sur les causes de ces tressaillements. Tu n'as pas honte, le gronda-t-elle, d'être aussi douillet ? Il faut laver ça, Pollo, il faut bien laver...

— Bien laver, approuva Pollo, d'une voix rauque. Laver longtemps...

Il se dandinait, affolé par les sensations qui irisaient son gland. La muqueuse sensible se gonflait sous les doigts mousseux et la bite, se cambrant, tentait de se dresser à la verticale, mais Mme Gertrude contrariant son ascension, la maintenait braquée sur elle. Tout en « nettoyer » passionnément le gros pruneau violacé, elle le dévorait des yeux, s'en mettait littéralement plein la vue. (Ce fut l'expression qu'employa Cécilia le soir même, lorsqu'elle rapporta la scène dans son journal intime.)

— Ouille ! cria soudain l'idiot.

Prise par sa passion, la laveuse s'était oubliée, comprimant féroce dans sa main savonneuse la chair élastique et sensible du gland. Le cri qu'il poussa la fit sursauter. Effrayée, elle lâcha la bite qui se redressa.

— Voilà, c'est fini, Pollo, bafouilla-t-elle. C'est fini ! Ne crie plus... Je crois que c'est bien propre, maintenant...

Fascinée, elle fixait l'énorme bite qui se déployait dans toute sa splendeur. En pleine érection, le gland découvert, elle arrivait au nombril de l'adolescent et, sous l'effet des sensations qu'il éprouvait encore, les couilles montaient et descendaient dans leurs sacs de peau fripée. Hébétée, l'épouse du pasteur leva furtivement les yeux sur Pollo. Constatant alors qu'il la regardait interrogativement, un sourire niais sur les lèvres, elle se releva d'un bond, le visage pourpre.

— Voilà, cria-t-elle, en prenant une voix joyeusement empressée, Pollo est propre en bas, on va laver le reste, maintenant...

— C'est fini ? demanda Pollo, en désignant naïvement sa bite en érection de l'index.

— C'est fini, mon bon Pollo, le rassura Mme Gertrude, en enfilant le gant de toilette et en reprenant la savonnette. Mme Gertrude a frotté fort parce que c'était très sale, mais maintenant, c'est fini, on ne va plus faire mal à ta petite bête...

Avec une grimace déçue, Pollo contemplait sa bite qui s'érigait dans toute sa gloire.

— Madame Porbus, elle frotte plus longtemps, déclara-t-il, avec ce qui ressemblait beaucoup à du ressentiment.

— Ah bon ?

Mme Gertrude, prise de court, abaissa les yeux vers le sexe érigé. Pollo se cambrait pour le lui proposer, dans une sorte d'invite cynique et naïve.

— Madame Porbus, insista-t-il, elle dire que la petite bête, c'être très sale à l'intérieur... Il faut, il faut...

Il bégayait, le visage crispé par l'effort de pensée qu'il produisait, cherchant péniblement ses mots. Ne les trouvant pas, il eut recours à la mimique, et, dans le vide, devant Mme Gertrude qui ne parut pas en croire ses yeux, il imita le geste immémorial.

— Frotter... en avant, en arrière... vite... très vite, haleta-t-il.

En proie aux affres de l'indécision, le visage écarlate, Mme Gertrude regardait tour à tour la main de Pollo qui s'agitait devant elle, et la grosse bite qui se cambrait par saccades.

— Pour faire sortir la saleté du dedans ! cria enfin Pollo, avec

une expression de délivrance, tout heureux d'avoir trouvé les mots qu'il cherchait et d'avoir pu communiquer sa pensée.

Mme Gertrude fronça les sourcils d'un air désapprobateur.

— Eh bien, tu lui demanderas à elle de te le faire. Moi, je ne suis pas madame Porbus... je trouve que c'est bien assez propre comme ça !

Ce disant, ses yeux s'abaissaient malgré elle. L'érection forcenée de Pollo était toujours aussi impressionnante. Avec un soupir, Mme Gertrude approcha le gant savonneux du visage de l'idiot.

— Pas piquer les yeux, hein ? supplia celui-ci.

— Tu n'auras qu'à les fermer ! lui répondit-on sans douceur.

Ce qu'il fut bien forcé de faire. Avec hargne, comme si elle lui en voulait, comme si elle en voulait au monde entier, comme si, surtout, elle s'en voulait à elle-même, Mme Gertrude barbouilla férocelement de savon le visage de l'idiot. Il se laissait faire passivement, les yeux fermés. Une fois qu'elle eut enduit tout le visage de mousse, elle parut prise de pitié et se débarrassa du gant de toilette pour saisir la pomme d'arrosage. Dirigeant le tuyau vers le visage de Pollo, elle allait poser la main sur le robinet quand une idée parut la traverser. Elle resta ainsi, figée, semblant lutter contre elle-même. La décision fut vite prise. L'adolescent était maintenant parfaitement aveuglé, il ne pouvait plus voir ce qu'on lui faisait. Mme Gertrude baissa les yeux... puis se baissa elle-même, s'accroupissant pour se retrouver face à la bite monumentale. Et c'est cette dernière qu'elle arrosa d'eau tiède, à petits jets, la débarrassant de sa gangue de mousse.

— Pas rincer visage ? mendia Pollo.

— Non, pas rincer visage, rétorqua méchamment Mme Gertrude. Il faut laisser agir le savon. Ton visage est très sale.

La main de l'adolescent descendit et s'empara de sa bite qu'il palpa.

— Rincer ici ? s'étonna-t-il, en sentant l'eau tiède lui asperger les couilles.

— Oui... souffla Mme Gertrude. Rincer ici d'abord... tu n'as qu'à garder les yeux fermés...

— D'accord. Pollo pas bouger...

Mme Gertrude lui ayant rincé tout le corps, à l'exception du visage, posa le tuyau à ses pieds après avoir fermé le robinet. Elle prit délicatement la bite de Pollo dans ses deux mains...

— Peut-être... dit-elle soudain, peut-être... (Ces mots semblaient lui coûter un effort énorme...) Peut-être que madame Porbus a raison...

— Madame Porbus a raison, pour sûr, l'approuva avidement Pollo en avançant le bassin pour bien offrir son sexe. Il faut faire sortir la saleté du dedans...

La main tremblante, Mme Gertrude rabattit le prépuce sur le gland, puis le dégagea à nouveau. La bouche de Pollo s'ouvrit dans la mousse.

— Madame Porbus, elle me lave ma grosse bête tous les jours... assura-t-il, d'une voix qui tremblait d'extase.

Mme Gertrude le palpa avec une sorte d'incrédulité effarée, comme si elle n'en revenait pas d'avoir un tel morceau à sa disposition et qu'après s'en être mis plein les yeux, elle voulait maintenant s'en mettre plein les doigts. Extatique, Pollo, le visage ensavonné, les yeux clos, dictait, par de rapides petits coups de reins d'avant en arrière, le geste mécanique qu'il quémandait. Comme malgré elle, elle céda à sa sollicitation.

— Tu aimes ça, hein, vilain garçon, dit-elle avec une sorte de rancune, tu aimes ça, hein, qu'on te lave... ta grosse bête... vous êtes bien tous pareils !

Sa main s'agita de plus en plus vite ; à chaque va-et-vient, a l'extrémité du large gland, la fente du méat s'écarquillait comme la bouche d'un poisson rouge.

— Tu ne le diras pas à madame Porbus, hein ? supplia-t-elle soudain.

Incapable de parler sous l'afflux des sensations, l'idiot se contenta d'un geste de dénégation qui éparpilla des particules de mousse de savon sur les cheveux de la femme agenouillée. Elle avait ralenti son geste, le branlait maintenant avec une lenteur somnambulique, comme pour faire durer le plus longtemps possible cet instant prodigieux, en exprimer tout le suc.

— Ça vient... grogna Pollo... la saleté du dedans, ça vient !

Mme Gertrude cessa de faire bouger sa main. Elle tourna la tête et décocha un coup d'œil inquiet vers le garage. Glacée de peur, Cécilia se baissa derrière l'établi. Les yeux de Mme Gertrude étaient fixés droit dans sa direction. Elle ne bougeait plus. Pendant un instant, les trois personnages de cette scène restèrent parfaitement immobiles. On entendait, lointaines, tombant des hauteurs, les notes du piano qui semblaient appeler. Puis, avec un soulagement infini, Cécilia comprit qu'on ne pouvait la voir, puisqu'elle était dans le noir. Cela lui fut confirmé par ce qui suivit.

S'étant retournée, Mme Gertrude avançait sournoisement le visage vers la bite qu'elle tenait. Elle leva les yeux, vérifia que Pollo était toujours aveuglé par le savon, et tira la langue pour lécher prudemment le gros gland cramoisi. Les mains de Pollo s'ouvrirent dans un spasme et se refermèrent dans le vide. Mme Gertrude donna un autre coup de langue. Se décidant, elle agrippa la bite et les couilles, et se mit à sucer voracement le gland de l'idiot. Son visage avançait et reculait pendant qu'elle s'introduisait la tige de plus en plus loin dans la bouche. Pollo avait joint les mains au-dessus d'elle, il paraissait prier.

— Madame Porbus aussi, elle lave avec la bouche, approuva-t-il. Elle met un bandeau sur les yeux de Pollo, mais Pollo sait...

La bite entièrement plongée dans sa bouche, Mme Gertrude s'arrêta un instant, puis, lentement, elle se remit à sucer. D'une main hésitante, à l'aveuglette, l'idiot la cherchait. L'ayant trouvée, il posa, avec une délicatesse surprenante, ses énormes doigts sur la tête de la femme qui lui donnait tant de bonheur, et resta ainsi, jouant avec ses cheveux, pendant qu'elle le suçait avec de plus en plus de véhémence.

Quand Mme Gertrude se rejeta en arrière, Cécilia crut que l'idiot venait d'éjaculer, mais il n'en était rien. Le gland rouge, luisant de salive, ne coulait pas.

— Attends, Pollo, dit Mme Gertrude en se relevant. Attends, mon garçon... on va faire sortir la saleté autrement... surtout, attention au savon, n'ouvre pas les yeux. Il te brûlerait...

Sous la robe qu'elle retroussa vivement, elle portait des bas gris et une culotte blanche qu'elle baissa à la hâte sous son vaste fessier de matrone. Tournant le dos à l'adolescent, elle se pencha en avant et, à reculons, vint le placer tout contre lui. Le saisissant par la bite,

derrière elle, elle le tira vers le bord de l'abreuvoir. De l'autre main, elle ouvrait sa touffe. En tâtonnant, elle chercha son vagin avec le gland. Les mains de l'adolescent qui cherchaient devant lui trouvèrent les fesses chaudes. Il laissa échapper un cri ravi et empoigna le gros derrière tiède pour l'attirer, s'enfonçant d'un coup au fond du con.

— Madame Porbus... bégaya-t-il. Madame Porbus aussi... elle...

— Je sais ! le coupa Mme Gertrude. On s'en fiche de ta madame Porbus ! Pousse fort... il faut faire sortir la saleté...

— Pollo pousser, Pollo pousser fort...

Agrippant les larges fesses moelleuses dans lesquelles ses doigts s'enfonçaient, Pollo donnait de violents coups de reins. Une expression concentrée sur le visage, Mme Gertrude s'appuyait des deux mains sur ses genoux. Ses yeux dilatés regardaient fixement devant elle, dans la direction de Cécilia, mais celle-ci savait qu'elle ne la voyait pas, que ce qu'elle voyait c'était sa propre image, possédée par l'idiot dont elle abusait.

— Cela venir... l'avertit soudain Pollo. Madame Porbus, elle dit qu'il faut prévenir, quand ça vient...

A ces mots, Mme Gertrude se dégagea et lui fit face. Avait-elle joui ? Cécilia ne fut pas en mesure de le savoir. Se tenant de côté, la mère de ses élèves avait saisi la bite de Pollo et la braquait vers la chaudière.

— Rhaaaaa... saleté sortir... saleté sortir très fort !

Un geyser de sperme salua ces paroles. La jouissance phénoménale de l'idiot se prolongea pendant près d'une minute. Par saccades puissantes, il expédia une quantité industrielle de semence sur la chaudière. Dès qu'il atteignait la tôle brûlante, le sperme grésillait, comme du blanc d'œuf dans une poêle à frire. Et de nouveau jets s'échappaient... sans cesse... Cécilia n'avait jamais assisté à une pareille éjaculation. Mme Gertrude non plus, à en croire son expression ahurie. Enfin, après une ultime giclée, cela s'arrêta, et Pollo poussa un profond soupir.

— Enlever savon, maintenant ? demanda-t-il.

— Bien sûr...

Comme au sortir d'une transe, la femme du pasteur laissa

retomber la bite qui était redevenue toute flasque. Elle rinça le visage de Pollo.

— Pollo fatigué... murmura-t-il. Pollo toujours fatigué, après. Madame Porbus faire dormir Pollo, après...

— Pas question de dormir, grand dadais. Tu as oublié ? La sucette ? La voiture...

Pollo fronça les sourcils, cherchant à se souvenir. Tout cela lui paraissait si lointain ! S'apercevant qu'elle avait toujours le cul à l'air, Mme Gertrude poussa un cri pudique et rabaissa sa robe, en se tortillant maladroitement. Puis elle fit sortir l'idiot du bac et l'essuya avec un peignoir-éponge.

— Pollo est propre, maintenant. Dehors et dedans. Propre comme un sou neuf ! Il va pouvoir jouer avec la belle auto du pasteur... Mais attention, hein ? Pas toucher aux boutons, Pollo ? Rien que le volant, hein ?

— Rien que le volant, madame Gertrude. Pollo promet.

Le prenant par la main, la femme du pasteur se dirigea vers le garage.

CHAPITRE V

LE PLAISIR CONJUGAL

Seigneur ! (écrivit le soir-même Cécilia, dans son cahier rouge). Quelle trouille j'ai eue quand je les ai vus venir droit sur moi. Mon sang s'est littéralement figé dans mes veines. Dieu merci, mon corps a plus d'imagination que mon esprit. Sans réfléchir, je me suis accroupie et j'ai pris à bras-le-corps un gros sac de cette sciure qu'utilise le pasteur pour la répandre sur le sol du garage, car sa vieille voiture pisse de l'huile par tous ses rouages, et serrant ce sac à bras-le-corps, je me suis efforcée de me confondre avec lui.

Par chance, Gertrude n'a pas allumé la barre de néon. Ils sont passés à deux mètres de moi, sans me voir. J'étais sur le point de m'évanouir d'émotion. En écrivant ces mots, je me demande ce qui se serait passé s'ils m'avaient découverte. Je réfléchis maintenant que Gertrude aurait certainement été plus embarrassée que moi à l'idée que j'avais vu de quelle façon elle venait de faire la toilette de l'idiot.

« Pensez donc... madame Gertrude, la vertueuse épouse du sévère pasteur Bergman, ce parangon des vertus chrétiennes... surprise à abuser d'un idiot ! » Je regrette presque, réflexion faite, qu'elle ne m'ait pas vue. Je plaisante, bien sûr. Cela aurait été sa parole contre la mienne, et que vaut la parole de la frivole épouse du jeune Dr Harding, contre celle de Mme Gertrude ?

Pendant qu'elle retournait faire disparaître dans la chaufferie les traces du bain qu'elle venait de donner à Pollo, et que ce dernier s'amusait comme un enfant au volant de la berline, j'ai pu lâcher le sac de sciure et me diriger sans être vue vers la sortie du garage. Courant dans le jardin, mon cahier sur le cœur, je riais toute seule, d'énervement. Quelle famille, seigneur, quelle famille !

Le père qui flagelle les bourgeoises du cru sous prétexte de leur enseigner les vertus chrétiennes ! Quand il ne sodomise pas les filles à peine pubères de ses ouailles ! Les deux gamines qui ne pensent qu'à se tripoter entre elles, ou à me tripoter, moi ! Et maintenant, la mère elle-même, cette placide matrone à qui j'aurais donné le bon Dieu sans confession, abusant d'un pauvre d'esprit ! Heureux sont-ils, je sais, le royaume leur appartient... Et le cul de la femme du pasteur en prime ! Dieu, qu'elle avait l'air chienne, cette irréprochable mère de famille, quand elle s'est jetée comme un vampire sur la bite de cet imbécile, après lui avoir mis du savon dans les yeux ! On peut dire qu'elle cache bien son jeu.

Ce n'est pas le cas de sa sœur, Lily Zagory, la mère de Jennifer. Celle-là ne trompe pas son monde. Il suffit de la voir pour savoir à qui on a affaire. Je suppose que tous les hommes de la ville doivent le comprendre au premier regard. (Sauf son mari, évidemment...)

A propos de Lily Zagory, justement, j'ai surpris l'autre jour une conversation fort intéressante entre Gertrude et son mari. Conversation qui me porte à penser que j'aurai bientôt un nouvel élève, le jeune Gaston, alias « le Petit saint », le frère cadet de Jennifer. J'étais dans le « cabinet noir », et je n'ai pas perdu un mot du dialogue qu'ils ont eu.

— Je ne comprends pas pourquoi vous voulez voir ma sœur, Aloysius. Qu'avez-vous donc de si urgent à lui dire ?

— C'est mon affaire, Gertrude. Contentez-vous de lui transmettre mon message.

— Mais encore, Aloysius ? C'est ma sœur ! J'ai le droit de savoir ce que vous avez à lui dire. Est-ce que Jennifer vous aurait raconté des sornettes sur son compte ? Vous avez parlé bien longtemps avec elle, l'autre jour. Méfiez-vous de cette gamine, Aloysius, elle a le diable dans le corps, elle est capable d'inventer n'importe quoi pour qu'on ne l'envoie pas en pension !

— Je crois que vous exagérez, Gertrude. Jennifer n'est qu'une gamine mal élevée. Il est prématuré d'en faire une Messaline. En tout cas, elle n'a rien à voir dans cette affaire.

— Quelle affaire ?

— J'ai appris, sur le compte de votre chère sœur, certaines choses qui méritent des éclaircissements. En deux mots, elle a besoin qu'on lui mette un peu de plomb dans la tête. Nous vivons dans une

petite ville ! Ce que fait la belle-sœur du pasteur, la propre sœur de son épouse, rejaillit forcément sur eux... Elle a besoin qu'on lui fasse sérieusement la morale.

— J'en conviens, Aloysius. Je suis la première à en convenir. Mais promettez-moi une chose... Ne soyez pas trop dur avec elle ! Elle est si sensible, sous ses apparences !

— Votre sœur aura bientôt quarante ans, Gertrude. Sous prétexte qu'elle est votre cadette, vous en parlez toujours comme d'une enfant... Il est temps que quelqu'un la prenne en main, et si son imbécile de mari en est incapable, c'est à moi que cela incombe. Ses coucheries nous font le plus grand tort, Gertrude. Et pas seulement à nous, mais à nos filles... sans parler du jeune Gaston.

J'entends encore soupirer Mme Gertrude. La passion jalouse et apparemment désintéressée qu'éprouve le pasteur pour son jeune neveu est une épine dans sa chair. Elle n'a pu lui donner que deux filles, le pasteur aurait tellement aimé avoir un fils.

— Sous la férule d'une mère aussi inconsciente, ce garçon est exposé aux plus grands dangers. Je ne tiens pas à ce qu'il devienne aussi dévergondé que Jennifer. Aussi, j'ai eu une idée. Pourquoi ne viendrait-il pas étudier avec nos filles... Pour elles, ce serait comme le frère qu'elles n'ont jamais eu. Quant à lui, je suis persuadé qu'il saura retirer les plus grands profit des leçons de Cécilia... Ce garçon a l'âme d'un artiste, j'en suis persuadé !

Nouveau soupir de madame Gertrude. Je n'en ai pas entendu davantage. Je suis ressortie du débarras sans faire de bruit pendant que les époux continuaient de s'expliquer. Dans cette maison, j'ai pris l'habitude de me déplacer comme un fantôme. C'est une chose fort utile si l'on veut être au courant de ce qui s'y passe.

*

* *

Ayant écrit ces mots, Cécilia Harding referma son cahier et tourna soigneusement la clef du petit cadenas d'or qui bloquait le fermoir. Puis elle rangea son journal intime dans son sac et s'étira langoureusement. Ecrire tout ce qui lui arrivait, tout ce qu'elle voyait, toutes les pensées, même les plus bizarres, surtout les plus bizarres, qui lui passaient par la tête, était une habitude qu'elle avait contractée toute petite, du temps où elle était pensionnaire au collège de Springfield.

Depuis, cette manie ne l'avait plus quittée. Les choses, pour elle, ne s'étaient vraiment passées qu'après qu'elle les avait consignées par écrit dans son cahier rouge. Ce cahier était le garant de leur réalité. Tout ce qu'elle n'y écrivait pas ne comptait pas. Elle se hâtait de l'oublier. Souvent, son mari, que cette habitude intriguait, la taquinait à ce sujet : « Mais qu'est-ce que tu peux bien écrire, là-dedans ? Ma pauvre chérie ! Il ne t'arrive rien, nous vivons dans une petite ville où il ne se passe jamais rien ! Et toi, tu couvres des pages et des pages... Je me demande bien ce que tu peux raconter dans ce cahier rouge ! »

Cécilia se contentait de sourire d'un air distrait. Les gens qui n'ont pas de vie intérieure, comme Harold, qui n'ont pas de « jardin secret », de « pensées interdites », ces gens-là lui inspiraient un mépris affectueux et indulgent. Ils étaient tranquilles, certes. Mais elle ne leur envoyait pas leur tranquillité...

Ses pensées revinrent sur la scène à laquelle elle avait assisté, dans le garage. Elle revoyait avec quelle avidité Mme Gertrude, comme un assoiffé qui se penche sur une source, s'était inclinée vers le sexe de l'idiot, bouche ouverte. Avec quelle horrible gourmandise elle avait englouti le gland de l'adolescent. Fermant les yeux, Cécilia laissa descendre sa main entre ses cuisses... Elle était trempée. Du doigt, elle fendit l'huître molle de son sexe, cherchant la perle du clitoris.

Dans la chambre, son mari ronflait. Depuis quelque temps, il prenait des somnifères pour dormir, car il avait des démêlés, à la clinique, avec son employeur, le Dr Swoboda, un véritable autocrate. Leur vie conjugale s'en trouvait sérieusement affectée, mais à vrai dire, ça ne chagrinait pas trop Cécilia. Elle éprouvait de moins en moins souvent le grand frisson dans les bras de son mari. En tout cas, pas quand il faisait ce qu'il pensait qu'il fallait qu'il fasse pour cela... Elle soupirait, bien sûr, elle poussait des petits miaulements. Cela les flatte tellement ! Et puis, de cette façon, il n'insistait pas trop et lui fichait la paix après avoir éjaculé comme un lapin...

Cela ne revient pas à dire que son mari ne lui procurait pas de plaisir. Mais (chose qu'elle n'avait confiée qu'à son cahier rouge), c'était toujours à son corps défendant : quand elle l'utilisait comme un godemiché après s'être longuement excitée par ailleurs. Ou, comme certains soirs, quand elle se servait de lui à son insu.

Ainsi, ce soir, après s'être échauffée en décrivant dans son journal la scène qui s'était déroulée dans le garage, quand elle se masturba en évoquant les images salaces qu'elle avait emmagasinées, Cécilia se garda bien d'aller jusqu'au bout. Pinçant son clitoris gonflé

entre deux doigts, elle étrangla son plaisir au moment où il s'apprêtait à fuser. Le cœur battant, le corps moite, elle attendit que sa chair s'apaise. Puis, sans bruit, sur la pointe des pieds, comme une voleuse (ou un vampire !), elle gagna la chambre conjugale.

Son mari dormait comme un enfant, couché sur le dos, son visage d'éternel adolescent, à la beauté un peu fade de jeune premier, baigné par la douce clarté bleuâtre de la lampe de chevet. Le Dr Harding s'endormait toujours lumière allumée, il savait que sa femme lisait souvent, au lit, près de lui. Prudemment, Cécilia se pencha sur la table de nuit. Elle flaira le verre qui s'y trouvait. L'odeur du whisky lui apprit ce qu'elle voulait savoir. Quand il voulait être sûr que le somnifère l'assommerait, Harold l'accompagnait d'un verre de scotch. Le sommeil qui l'enveloppait aussitôt comme un suaire avait tout d'une léthargie.

Sans plus se gêner maintenant, assurée que même un coup de canon anti-grêle ne le réveillerait pas, Cécilia retira sa culotte et s'agenouilla fébrilement sur la descente de lit. Elle abaissa le drap qui couvrait le corps du dormeur. D'une main impatiente, elle dénoua la cordelière du pyjama de soie noire : faire descendre le pantalon fut l'affaire d'un instant. Elle remonta la veste sous les aisselles et se plongea dans la contemplation des parties sexuelles. (Au fond, pensa-t-elle, je ne vaudrais guère mieux que Mme Gertrude !)

Son cœur battait plus vite et les paumes de ses mains étaient moites. Le sexe de son mari la laissait indifférente quand il était réveillé. Mais dès qu'il dormait, surtout de ce sommeil de plomb dont rien ne peut vous tirer, elle ne se lassait pas de jouer avec. Elle avait l'impression, alors, que ce n'était pas le sexe d'Harold, mais celui d'un autre. Celui de n'importe quel homme qu'il lui plairait d'imaginer.

Elle se pencha et souffla sur les couilles humides de sueur. Belles grosses couilles roses de blond, semées de poils frisés. Dans son sommeil, le dormeur frissonna et, malgré lui, écarta les cuisses pour mieux savourer cette brise tiède. Entre deux doigts, Cécilia saisit la bite flasque par la tête. La douceur de sa peau la fit gémir de bonheur. C'était à elle, quand Harold dormait ! C'était son jouet, son jouet à elle ! Elle pouvait en faire ce qu'elle voulait, tout ce qu'elle voulait... Bouche ouverte, l'air un peu idiot, elle tira soigneusement sur la peau pour découvrir le gland. Il était d'un joli rose nacré. Elle se pencha pour le humer. Il sentait l'homme. Elle tira plus fort, étirant le frein qui blanchit. Le gland se gonfla, vira au mauve bleuté, fit le gros dos, comme un dindon en colère ou un cobra qui s'apprête à piquer. Lentement, la verge durcissait. Le dormeur respirait plus vite, la

bouche ouverte.

Tout en manipulant la verge de Harold, Cécilia revoyait celle de l'idiot, ce monstrueux appendice, entre les mains frémissantes d'avidité de la femme du pasteur. Les deux images se confondaient. Elle lécha le gland de son mari en s'imaginant que c'était celui de Pollo. Puis elle l'emboucha, l'inondant de salive, et le suçà longuement en faisant du bruit. En peu de temps, la verge devint d'une dureté quasi ligneuse.

« Oh, il aime ça, le gros bébé, bafouilla-t-elle, il aime ça qu'on lui suce son machin, hein ? Voui... oh, le coquin, comme il aime ça ! »

Elle fantasmaït par moment qu'elle était baby-sitter et son mari un enfant dont elle abusait. Elle lui souleva une jambe et lui pourlécha l'entrefesse, l'anus avait un goût amer, elle fit remonter sa langue, chatouilla une couille, puis l'autre...

« Vilain bébé... vilain bébé se fait sucer le cul... oh, le vilain chéri... »

Elle avala une couille, la pressa amoureusement dans sa bouche, comme un gros fruit tiède. Puis elle se mit à masturber Harold, très vite, couvrant et découvrant le gland. Il se trémoussa dans son sommeil... « Vilain Pollo... le gronda Cécilia... vilain Pollo se fait branler par toutes les femmes ! Mme Porbus, Mme Gertrude ! Et pourquoi pas Cécilia, hein ? C'est mon tour, maintenant ! Attrape ça, petit salaud... »

Le plaisir, du fond de son sommeil léthargique, fit grogner Harold. La main de sa femme s'arrêta.

De l'autre, elle tâta la fente chaude de son con. Elle béait, profonde blessure humide. Elle se garda bien de toucher son clitoris, un rien, excitée comme elle était, aurait déclenché le spasme. Elle revoyait Mme Gertrude troussant sa robe, offrant à l'idiot aveuglé par le savon son gros fessier obscène.

Haletante, elle se leva, monta sur le lit, enjamba le dormeur et s'accroupit, un pied de part et d'autre. Lorsqu'elle fut dans la posture d'une femme qui pisse, les genoux écartés à la hauteur de son visage, ses fesses posées sur les cuisses de Harold, elle ressaisit d'une main la bite raide, s'ouvrit le sexe de l'autre, et « emboucha » délicatement du vagin le gland de l'époux endormi, comme une femme qui suce un bonbon du bout des lèvres, pour le goûter.

« Le salopard va baiser sa femme endormie... »

Elle jouait souvent, quand elle violait Harold, à imaginer le contraire. Que c'était lui, ou n'importe quel homme (un inconnu, de préférence, un homme sans visage), qui la violait, elle, pendant qu'elle s'abandonnait au sommeil, impuissante. Impuissante, mais pas inconsciente. Dans son fantasme, elle imaginait qu'elle voyait et sentait tout ce qu'on lui faisait, mais ne pouvait rien faire pour se défendre.

Maintenant qu'elle avait bien « goûté » le gland, elle le fit glisser dans le sillon baveux de sa vulve pour qu'il effleure son clitoris. Un éclair de plaisir la fit tressaillir, vite, et fit redescendre la queue maritale, et la logea dans son vagin. Elle revit l'épaisse bite de l'idiot pénétrer entre les poils de Mme Gertrude. Avec un cri rauque, elle rejoignit son fantasme en s'empalant d'un coup. Du fond de son sommeil, Harold grogna. La bite plantée au fond du vagin, Cécilia fut incapable de prolonger l'attente. Elle n'en avait plus la force, et, l'eût-elle eue, n'en avait plus envie. Un simple effleurement du doigt sur la crête du clitoris provoqua une jouissance délicieuse. Le plaisir l'inonda, la faisant panteler, elle s'y abandonna sans pudeur, avec des cris larmoyants. Jamais cet imbécile de Harold ne pourrait la faire jouir autant, réveillé.

La chair apaisée, l'esprit purgé, elle dégagea du fourreau, sans lui permettre d'éjaculer, la verge dont la raideur était devenue inutile. Et elle se coucha près de son mari qui ronflait toujours aussi paisiblement, en se demandant à quoi il pouvait bien rêver quand elle le chevauchait ainsi.

Cela lui arrivait quasiment tous les soirs ! Car c'est de cette étrange façon que Cécilia faisait remplir son devoir conjugal au jeune Dr Harding.

Au moment où elle somnait dans le sommeil, elle se souvint d'une phrase que Mme Porbus avait dite un jour, alors qu'elle venait de conduire Pollo dans le jardin du pasteur.

— Il est bien gentil, le pauvre... pas deux sous de jugeote... il oublie ce qu'il a fait deux minutes après l'avoir fait ! C'est pour ça que je suis obligée de veiller sur lui, madame Gertrude. Pensez donc ! N'importe quelle femme de mauvaise vie pourrait abuser de cet innocent !

— Vous croyez ? avait objecté Mme Gertrude. Vous exagérez, madame Porbus. Aucune femme digne de ce nom ne ferait une chose pareille !

— Il y a des choses qui vous échapperont toujours, avait maugréé Mme Porbus. Mais ne croyez pas que ce soit une sinécure de s'occuper de cet idiot. Figurez-vous qu'il faut que je le lave moi-même... comme une bête !

— Comme une bête ?

Ce n'était pas tombé dans l'oreille d'une sourde.

INTERMÈDE 7

« Le stage de réflexologie »

(Journal de bord d'un pornographe)

Je poussais mon chariot à Inno, quand ça m'a pris. J'avais beau essayer de fermer les vannes, un chapitre venait. Ça surgissait par giclées des boues du subconscient, je devais m'arrêter tous les dix pas pour jeter des mots au dos des paperasses qui emplissaient mes poches. Comme un vieux que sa prostate travaille, je pissouillais mes miettes de phrases. Entendons-nous, rien d'une éruption volcanique, des pulsions minuscules, des éjaculations, trois mots par-ci, quatre par-là, des formulations qui se cherchaient. On verrait ensuite à fabriquer des séquences homogènes en agglomérant toutes ces bribes...

Ça n'avait encore l'air de rien, une fébrilité de début de grippe, mais la crise menaçait, la vraie, la galopante, la compulsive, la graphomanie délirante.

Rentré chez moi au pas de course, gribouillant dans ma tête, parlant tout seul (maintenant, on peut se le permettre, les gens pensent que vous téléphonez avec un de ces gadgets minuscules qu'on se fourre dans l'oreille), je me suis jeté sur l'ordinateur pour dégueuler tout ce qui remontait...

Et voilà qu'Italo téléphone ! Vous avouerez que ce n'était pas de chance ! Italo le mégalo, Italo le pornophage, Italo le masseur de ces dames, le kinésithérapeute vicieux, l'esthéticien lubrique, le brouteur de chattes, le suçoteur d'anus, le croqueur de vitamines, le roi de la Mélatonine, le fesseur de collégiennes montées en graine... Combien de pornos de lui avons-nous publiés, sous combien de pseudonymes,

j'en perdais le compte, lui-même ne devait plus s'y retrouver. Une bonne trentaine, au bas mot... Italo Grimaldi, alias Marquise de Villalonga, toute ma jeunesse de pornographe !

Deux ans qu'on ne s'était plus vus. Pendant qu'il jactait, je me souvenais de la semaine démentielle passée chez lui, à Lagarde-Freinet, en août 2002. Caro, nue, barbotant dans la piscine, poussant des cris d'orfraie à cause des guêpes... La séance d'épilation, à l'institut (je ne supporte pas les poils, avait décrété Italo, si tu veux faire trempette chez moi, tu vas enlever tout ça). Les leçons de massage californien au club naturiste de Pampelonne. Et les moulages ! Les moulages de sa chatte... Bon Dieu, comme le temps passe... deux ans, déjà...

— Parisiennes, fourbissez vos appas ! Italo arrive. Blague à part, Giorgio, je viens suivre un stage de réflexologie le prochain week-end. Quarante-huit heures sans débander... j'arrive après-demain... en TGV, maintenant, de Draguignan, c'est la porte à côté, Paris... finie la galère de l'avion...

Qu'est-ce qu'il avait à être speed comme ça ? Une surdose de Mélatonine ?

— Non. Des accélérateurs (Italo déteste les anglicismes, speed, connaît pas), j'en ai croqué deux ce matin, j'avais six massages d'affilée. Tu veux que je t'en apporte ? Pas les merdes qu'on vend sous le manteau. Le mari d'une de mes clientes est soigneur dans une équipe cycliste... c'est ce qu'ils prennent avant de faire un sprint... J'ai aussi des freins. Je crois que je vais en prendre, d'ailleurs, si je veux dormir. Et à propos, j'ai plein de nouveautés à te montrer. Et notamment un truc génial, mille fois plus performant que le Viagra, l'Ixhense, le Pantestone, la poudre de corne de rhinocéros et la Mélatonine réunis... C'est l'urologue de Machérie qui me l'a fait découvrir.

« Machérie », c'est le surnom de sa femme, Christelle, une fausse fofolle minaudante qui a drôlement les pieds sur terre. Elle appelle « ma chérie » toutes les femmes, « mon chéri » tous les mecs, comme ça, elle ne risque pas de se tromper. Aurait-elle la cuisse légère ? A priori, c'est une bridgeuse enragée, elle fait tous les tournois du Var, entre l'institut de beauté qu'elle dirige d'une main de fer et ses tournois, il ne doit pas lui rester beaucoup de temps pour la libido. Extra-maritale en tout cas. A écouter Italo, elle ne crache pas sur la conjugale. Un soir sur deux, c'est sa ration. « Et pas question de bâcler, mon vieux Giorgio, elle veut le traitement complet. J'ai épousé une

louve ! »

— Les cours commencent à huit heures et finissent à vingt. Douze heures non stop, travaux pratiques compris. Mais la nuit, je serai libre comme un faune... j'espère qu'on aura le temps de se voir, non ?

— Voyons, tu viens dormir chez moi. En ce moment, je suis célibataire.

— Et Carojolie ? Toujours le feu aux fesses ?

— On est un peu en froid. Mais je revois Zaza. Tu te souviens, de Zaza ? La Marseillaise ? Si le cœur t'en dit, on pourrait peut-être organiser une soirée...

— Quel genre de soirée ?

— Sait-on jamais... elle est assez branchée cul en ce moment...

— Zaza ? Pourquoi pas... j'aurais préféré Carojolie, mais je comprends que tu te la réserves... elle était un peu basse du cul, non, Zaza, si ma mémoire est bonne. J'ai rien contre, remarque...

On a mis au point les détails de son séjour, les clefs au restaurant d'en bas, les horaires...

Du coup, l'envie d'écrire m'avait passé ; l'irremplaçable réel bousculait mes petites phrases. J'ai failli téléphoner à Caro. Un petit essai de dessous frivoles, sur sa terrasse ? Une séance de photos coquines derrière son lilas ? Suffirait d'amener ça en douceur, elle l'aimait bien, Italo, le trouvait pittoresque. Avec lui, ça n'aurait pas tiré à conséquence. Je me tâtais. Et puis non, elle faisait la gueule, qu'elle la fasse. C'était d'ailleurs assez surprenant, vu qu'elle n'est pas rancunière. D'habitude nos disputes n'étaient que des feux de paille. J'avais vraiment dû toucher un nerf, la dernière fois.

J'ai donc appelé Zaza. On a battu le terrain. Entre les potins mondains de *Madame Jivaro* et les cochonneries de *Fantasmes de dames* et *Bunny Magazine*, elle abattait un boulot dingue. Son copain de *Bunny* faisait la tournée des nouveaux lieux chauds de Paris. Elle devait réécrire (il écrivait comme un manche) un article sur *La Reine Jeanne* (ne pas confondre avec *Le Roi René*) et un autre sur *Cris et chuchotements* (ne pas confondre avec *Murmures et Hurllements*). Il ne se passait pas un mois sans qu'on inaugure un nouveau club de fessées piercing ! Cette nouvelle boîte SM gothique qui venait d'ouvrir rue de

La Roquette, j'étais au courant ? Entre la synagogue et l'église des méthodistes ? Dans les caves de ce bistrot branché qui fait l'angle. *Douceurs du châtimement*, ça s'appelle. Il paraît que c'est encore plus lugubre que *La Main chaude*. On se demande où ils vont chercher tous ces noms...

Et elle, à propos, ses petits fantasmes, comment se portaient-ils ?

— Bof. Avec toutes mes corrections, j'ai pas trop de temps à leur consacrer. Tu m'appelles pour quoi au fait ? Une soirée sans culotte ?

— Tu serais partante ?

— Pourquoi pas. Ce week-end, j'ai rien de prévu.

— Le problème, c'est que je suis deux. Devine qui est chez moi... Italo, tu te souviens ? Le kinési de Cogolin, on avait passé un week-end chez lui, il y a dix ans, du temps de nos folles amours... Il vient faire un stage de réflexologie.

— Ah oui, c'est la grande mode, on a fait un cahier spécial dans *Madame Jivaro*... ça concerne la plante des pieds, c'est ça ?

— On pourrait se retrouver au *Bouton de Rose*, tous les trois...

— Attends un instant. Est-ce que tu suggérerais...

— Exactement. Une soirée sans culotte. Toi au milieu... on parle de réflexologie. Ou de tes fantasmes. Et de temps en temps, une main s'égare...

— T'écris trop de pornos, Esparbec.

— C'est Georges qui parle.

— Alors, il faut te faire soigner parce que j'ai bien l'impression que tu te prends pour Esparbec.

— Pourquoi, ça serait marrant, non ? Réfléchis à ce que je vais te dire : « La chair ne suffit pas à satisfaire les besoins de l'esprit. C'est bien pour ça qu'on a inventé la pornographie. »

— C'est de toi ?

— Disons j'ai greffé Henry Miller sur Pessoa.

J'ai raccroché pour la laisser méditer là-dessus. Avec Zaza, c'est la meilleure méthode, semer deux ou trois graines, les laisser fermenter dans sa tête de linotte...

Le vendredi, Italo se pointe, frais comme un gardon, parfumé, fringant, très Paris-à-nous-deux, Rastignac et Rubempré. J'ai eu l'impression qu'il avait encore maigri. Le danseur de salsa dans toute sa splendeur. Un échassier... Il ne m'a pas lâché de la soirée à propos de sa dernière amourette, une nana qu'il avait connue au cours de salsa, justement. La femme d'un contrôleur des contributions directes. Il tombe toujours sur des oiseaux impossibles. Celle-là était devenue une habituée de son salon de massage. Et, de fil en aiguille...

— Je lui donne des fessées, après la fermeture, pour la punir des vilaines choses qu'elle fait. Elle emporte des chaussettes blanches dans son sac. Figure-toi que la coquine se fait lécher par son chien. Un Yorkshire qu'elle trimballe dans son sac à main avec ses godes. Il adore les œufs de saumon, alors, elle s'en badigeonne la moule, s'en fourre même dans le vagin, et la bestiole lui enfonce son museau là-dedans pour se goinfrer pendant qu'elle visionne des cassettes porno... A quarante-cinq balais, elle a gardé un corps de fillette. Tu verrais ces petites fesses... deux pommes. En revanche, la moule... hénaurme, protubérante, proliférante, monstrueuse. Quand je la bouffe, j'en ai jusqu'aux oreilles. Je l'ai épilée, je t'enverrai des photos, si tu veux, par Internet... Et tu sais quoi ? Elle ne peut jouir que par le trou du cul. C'est à cause d'elle que j'ai découvert mes piqûres magiques. Elle m'épuisait, un vrai vampire anal. J'arrivais plus à assurer avec Christelle qui commençait à tirer la gueule. Même avec mes hormones. Alors, elle m'a emmené chez son urologue. Et depuis, plus de problème. Quand je veux, où je veux, aussi longtemps que je veux. Regarde un peu ça...

On était au *Toritcho*, rue du Montparnasse, à picorer dans notre sashimi. Il a sorti de sa poche une boîte métallique oblongue comme celles où on met des pastels. A l'intérieur, alignés comme des crayons, une douzaine de petits cylindres de verre. Un capuchon protégeait l'extrémité.

— Ils appellent ça des Softinjects. Traduisons en français : des auto-injecteurs. Pour les gens comme moi qui n'aiment pas trop se faire des piqûres. Pas besoin de remplir la seringue, de pousser le piston, c'est déjà chargé, ça fonctionne comme des agrafeuses, tu appuies ici, ça déclenche le piston, et chtoc.

— Et dedans, y a quoi ?

— De l'Edex. Tu devrais essayer, y a rien de plus efficace. Effet immédiat. T'as même pas besoin de te branler pour amorcer la pompe.

Je me disais, pourquoi pas, sauf que les piqûres c'est pas trop ma tasse de thé.

— Ça fait pas mal ?

— Rien du tout. Une piqûre de moustique... l'aiguille mesure un centimètre, tu peux pas te rater... sur le côté de la verge, directement dans le corps caverneux...

— Tu te piques la bite ?

— Sur le côté, en haut... c'est l'affaire de dix secondes...

J'ai senti mes couilles se recroqueviller et je lui ai rendu sa boîte de crayons transparents comme si c'était une bombe de kamikaze. Pas demain la veille que j'essaierai.

— Tu as tort, je t'assure, ce sont des préjugés d'un autre temps. C'est exactement comme si tu gonflais le pneu de ton vélo. Il est à plat ? Tu envoies un coup de pompe, et en route, ça met la pression dans le corps caverneux. C'est purement mécanique. Ensuite, tu as l'esprit libre... Tu peux limer aussi longtemps que la nana en a envie. Et tu sens ce que tu fais, ça n'anesthésie pas la muqueuse comme la novocaïne (fut un temps, Italo s'en passait sur le gland pour retarder l'éjaculation, mais il avait renoncé, la nana prenait son pied, pas lui).

Sacré Italo, toujours à la pointe du progrès.

— Tu ne peux pas savoir ce que ça représente. Songe qu'il y a seulement dix ans, un de mes clients s'est fait greffer un cartilage de poulet dans la queue, il est bien emmerdé, maintenant... Avec sa queue toute raide en permanence, il n'ose pas pisser dans les lieux publics de peur qu'on le prenne pour un pédé... Et un autre, ce n'est pas plus drôle, s'est fait placer en Californie une prothèse intérieure, ils te font sauter le corps caverneux et te fourrent à la place, directement sous la peau, une espèce de gode très souple relié à un réservoir qui contient du sérum physiologique. Au repos, le sérum reste dans le réservoir, et quand tu veux baiser, tu dois comprimer ta queue à la base, et ça propulse le liquide dans le gadget qui se gonfle. Christelle n'était pas contre (elle, pourvu que ça marche), mais son urologue a poussé les hauts cris, surtout pas, malheureux, qu'il m'a dit. C'est un expédient auquel il ne faut recourir que lorsque toutes les autres voies ont été explorées, vu que c'est irréversible... Et quand ça

se détraque et qu'il faut le retirer, tu n'as plus qu'une peau de bite qu'il faut remplir avec du caoutchouc mousse.

Non, les auto-piquouses, c'était vraiment la solution idéale. Et ça n'empêchait pas de recharger les accus avec des vitamines et des hormones. Même de la Mélatonine... Le sexe, ça se planifie comme le reste. L'avenir est aux organisateurs...

— Tu es sûr que tu ne veux pas essayer ? C'est le père Noël qui vient te voir, Giorgio, ce n'est pas Italo. Putain, tu deviens timoré en vieillissant, il faut tout essayer dans la vie, c'est pas toi me qui me disait ça ?

— Tu t'es déjà fait enculer ?

— Tu m'as regardé ?

— On t'a déjà chié dans la bouche ?

— Mais qu'est-ce que tu me sors ? (Italo a horreur de deux choses : les poils et la merde).

— Il faut tout essayer, non ?

— Mais ça n'a rien à voir. C'est des sophismes, ça. (Je le savais bien, mais me piquer dans la queue... Mettons que c'était des préjugés, mais zéro.) C'est purement mécanique, ce que je te propose. Tu regonfles ton pneu, et basta. Après, tu peux rouler l'esprit libre. Tu n'es pas sans arrêt à te dire, pourvu que je débande pas...

Il s'est presque vexé que je refuse son cadeau de Noël. Machérie n'avait pas mes préjugés, Dieu merci. Elle a même envoyé une boîte de calissons d'Aix à son urologue.

— Elle est aux anges, je lui donne sa dose un soir sur deux, après m'être excité sur Internet. Tu connais le site Fesses Rouges ? Y a des photos géniales...

Pour changer, on a parlé des derniers perfectionnements de leur institut. Machérie et lui se partageaient le boulot. C'est elle qui faisait le gros œuvre, les liposuccions notamment. Lui, ça le dégoûtait trop.

— Tu la verrais aspirer la graisse... on dirait qu'elle vidange des chiottes... Ensuite, faut porter une gaine pendant trois mois... Le cul diminue de moitié, d'accord, mais la peau fait des poches qui pendouillent...

— Et toi, tu fais quoi ?

— Les soins de beauté, les épilations, les massages. La réflexologie, justement, est une nouvelle technique de massage des pieds... Sous la plante des pieds, il y a un tas de points qui correspondent aux zones érogènes : le clitoris, le vagin, l'anus... Tu devines pourquoi ça m'intéresse ?

En rentrant, j'ai trouvé un mail de Zaza. Elle voulait bien venir BOIRE UN POT avec nous, mais rien d'autre, hein ? Elle avait écrit BOIRE UN POT en grandes capitales pour que je comprenne bien.

— On dirait bien que c'est râpé, a dit Italo.

— Pas sûr.

*

* *

Le stage de réflexologie avait lieu pendant le week-end, dans un centre urbain de thalassothérapie, à Neuilly. Italo ne revenait pas avant neuf heures du soir ; ce samedi, Zaza est arrivée une bonne heure avant. Elle tenait, m'avait-elle dit, à mettre les choses au point avant qu'il soit là.

— On boit un coup, d'accord ? Et laisse tomber tes scénarios !

— Quels scénarios ? Tu le sais très bien que le vaudeville n'est pas mon genre. Il suffit d'une idée de départ, un thème sur lequel broder. Par exemple : séparer ce que nous nous dirons et ce que nous nous ferons. Et pour le reste, on improvise.

— On improvise rien du tout. N'insiste pas, ou je m'en vais.

Quand même, elle n'avait pas blindé ses arrières ; elle portait une jupe, pas un pantalon, ses bas-chaussettes, pas un collant, et ses grosses godasses de pute, pas des talons plats. Comme on avait une bonne heure devant nous, elle voulait bien retirer sa culotte.

J'ai insisté pour qu'elle enlève aussi la jupe (on est seuls, merde, tu sais que j'aime bien que tu aies le cul nu). Elle irait la remettre aux chiottes quand Italo sonnerait.

— Ne me fais pas le coup de la planquer, hein ?

Elle s'est donc assise cul nu sur le canapé, avec ses obscènes chaussettes et ses godasses de pouffe.

— Et comment elle va, ta petite moule ? Ecarte les cuisses...

Les mots rituels. On picolait gentiment, côte à côte, et tout en la tripotant, je lui donnais une idée de ce qui aurait pu se passer si elle avait été moins coincée. Assise comme en ce moment, cul nu, elle se comporterait comme si elle n'y pensait même pas quand Italo débarquerait. La distraite, quoi, l'étourdie, la cervelle d'oiseau un peu paf, tu vois. Et tout à coup, en se levant pour lui faire la bise...

— Tu t'écrierais, oh mon Dieu, ma jupe... Et tu ferais mine de vouloir la mettre, en te retournant pour bien lui montrer ton cul, alors, je te dirais : arrête, tu es très bien comme ça, pas vrai Italo ? Si c'est pour lui que tu t'offusques, tu as tort, des culs de femme il en voit défiler douze par jours sur sa table de massage...

— Mais c'est pas pareil, tu dirais, en prenant ta voix un peu fécale, tu sais...

— Ma voix fécale ? Mais qu'est-ce que tu racontes. Arrête avec tes conneries, ça ne marcherait pas de toutes façons...

Les scénarios, c'était bon pour s'exciter, quand on se branlait. Mais ça ne pouvait pas fonctionner dans la réalité.

— Ecoute, il ne s'agit pas de baise, juste du touche pipi, comme maintenant...

— Maintenant, on est deux.

— Quand il y en a pour deux...

— Change de disque ou je me barre !

— Bon, j'arrête. Que dirais-tu d'un petit orgasme, en attendant ?

— Un tout petit, alors...

— D'accord, remonte les genoux, ouvre bien ta boutique, ferme les yeux... voilà...je vais te branler en te racontant ce qu'on t'aurait fait avec Italo. Juste pour la branlette, OK ?

Si c'était que des paroles, elle était d'accord. Les yeux fermés pour mieux se concentrer, elle s'est mise en position. Et je lui ai susurré mon poison, jouant de ses fantasmes de pute et de voyeur que

je connaissais aussi bien qu'elle, tout en faisant ce qu'il fallait pour que la chose dure le temps nécessaire.

Elle a fini par l'avoir, son orgasme, mais un de ces petits orgasmes larvés qui ne font qu'ouvrir l'appétit, si bien que ses objections, quand j'ai ramené Italo sur le tapis, se faisaient de plus en plus molles. Ça ne marcherait jamais, voilà tout ce qu'elle répétait...

On en était là quand l'interphone a sonné avec un bon quart d'heure d'avance sur l'horaire prévu. Zaza n'a fait qu'un bond pour attraper sa jupe. Au coup de sonnette, un flot de sang avait inondé ses joues.

— Tu m'avais dit neuf heures ! m'a-t-elle engueulé.

Affolée, elle cherchait sa culotte.

— Tu n'en as pas besoin.

Et ses rougeurs, ses maudites rougeurs (elle se prenait les joues dans ses mains, en frappant du pied).

— Calme-toi ! Tu te passeras de l'eau sur la figure, dans les toilettes. Allez, va.

Elle s'est enfermée et j'ai entendu couler le robinet. Je l'imaginai, affolée, se contemplant dans le miroir, en enfilant sa jupe. Je n'avais pris qu'un Viagra, vu que la soirée s'annonçait mal, mais il faisait déjà son effet.

— Alors ? m'a chuchoté Italo, dans le couloir. Elle est là ?

Je lui ai fait signe de mettre une sourdine en lui montrant la porte des chiottes derrière laquelle Zaza devait tendre l'oreille. Dans le living, je lui ai recommandé de ne pas gaffer, il n'était pas censé être au courant, il devait se comporter très « naturellement », comme un pote en visite.

— D'accord, je te laisse faire. C'est toi qui diriges l'orchestre... On était en train de parler de son stage quand Zaza a reparu.

— Comment, s'est écrié Italo (qu'est-ce qu'il jouait faux !), Zaza est là ? Tu ne m'avais pas dit ça...

— Elle faisait son petit pipi...

— Ah, le pipi des dames, s'est extasié Italo, en faisant la bise à

Zaza qui me décochait un regard furibond.

Disons, exagérément furibond. Après quoi, elle m'a tiré la langue. Tout n'était pas perdu si elle minaudait...

Alors, qu'est-ce que tu deviens ? Et toi. Ça fait combien, dix ans ? Non, pas tant que ça. Eh si, mon Dieu, c'était en 93, non ? Comme le temps passe. Tu n'as pas vieilli. Toi non plus. (C'était faux. Je ne sais pas s'ils se seraient reconnus, dans la rue. On avait tous pris dix ans de plus, et même avec les liftings, ça se voyait.)

On était là, debout, empruntés, puants de fausseté, elle sans culotte sous sa jupe, à singer la cérémonie mondaine. Et tu fais quoi, maintenant ? Correctrice ? Ça paye bien ? Et toi, toujours les massages ? Toujours, toujours... Ils attendaient manifestement que je leur dise comment se comporter ; le pornographe, c'était moi, non ? Eux n'étaient que les personnages.

*

* *

D'emblée, j'ai aiguillé la conversation sur le cul, mais en prenant la tangente. J'ai lancé Zaza sur ses corrections pour *Bunny Magazine*. Elle a bien renvoyé la balle, nous disant à quel point ça la déshydratait sur le plan fantasmatique de lire tous ces feuillets, pendant des heures. Et même les soi-disant lieux chauds (qu'Italo aurait aimé visiter, lui, surtout les bars à fessées), elle trouvait ça chiant comme la pluie, elle n'y avait jamais mis les pieds, mais ce qu'elle lisait dessus ne l'y incitait pas. Dans un des derniers qui venaient d'ouvrir, dans le Marais, *La Reine Jeanne*, les femmes devaient laisser leur jupe et leur culotte au vestiaire. Elles ne pouvaient garder que le haut. Italo laissa entendre que ça ne lui aurait pas déplu, voyeur comme il était.

— Attends, ce n'est pas tout. Au bar, les tabourets sont troués comme des cuvettes de cabinet. Et tous les mecs qui consomment ont le droit de toucher les culs des femmes et même leur sexe, par-dessous... Moi, ça me couperait toute ma libido, ce côté Club Med du cul...

On a enchaîné en douceur (je faisais toujours l'animateur) sur leurs fantasmes respectifs (les miens, ils les connaissaient). Zaza a convenu qu'elle était plutôt exhibitionniste. Quand elle se masturbait,

a-t-elle confié à Italo, elle imaginait toujours qu'un type la regardait faire.

— Mais ce n'est qu'un fantasme. Dans la réalité, je ne pourrais jamais...

— Tu t'es souvent branlée devant moi...

— Mais on se connaît, c'est pas pareil. Quand je fantasme, j'imagine que c'est un type avec qui je n'ai jamais eu de relations sexuelles qui me reluque...

— Comme Italo, par exemple ? Ce serait le partenaire idéal, non ? Vous ne vous voyez qu'une fois tous les dix ans, il repart demain. Avant qu'elle en place une, je lui ai demandé, à lui :

— Toi, à part les fessées, tu serais plutôt voyeur, non ?

— Tout à fait, Thierry.

Depuis un moment, tout en parlant, je caressais les cuisses de Zaza sous sa jupe. Nous étions sur le canapé, Italo en face, sur le fauteuil bas. Zaza n'écartait pas les cuisses, elle ne les serrait pas non plus. De temps en temps, elle repoussait mollement ma main. Ce fut le cas :

— Il faut toujours qu'il me tripote...

— Il a bien raison, a approuvé Italo. Et ne dis pas que ça ne te plaît pas, les femmes sont faites pour être caressées, c'est comme les chats...

— Mais lui, c'est quand on nous regarde que ça l'excite. Si tu crois que je ne sais pas ce qu'il a dans la tête...

Je ne l'ai pas ratée :

— Mais toi aussi, non ? C'est bien ton fantasme, non ?

— Je t'ai déjà dit mille fois que ce qui fonctionne dans la tête, fonctionne seulement dans la tête...

— Tu ne vas pas prétendre que si je relevais ta jupe pour montrer à Italo que tu n'as pas de culotte, ça ne te ferait rien... Et toi, tu la crois, Italo ?

Sans les laisser parler, j'ai enchaîné :

— Toi, qu'est-ce que tu préférerais en tant que voyeur ? Que je la retrouse, sa jupe, ou qu'elle le fasse elle-même... et, par exemple, qu'elle écarte les cuisses pour bien te montrer sa chatte... Que l'initiative vienne d'elle ou de moi ?

On n'en n'était plus aux paroles en l'air, voyant Zaza se raidir, Italo a shooté en corner. Il aimait bien les deux et à l'institut, par exemple, il y avait deux genres de clientes pour les épilations, les chichiteuses et les « libérées ». Les deux l'émoustillaient autant. Celles qui se couchaient sur la table avec leur culotte, et celles qui l'avaient déjà retirée avant de monter dessus. Déculotter les premières n'était pas sans charme, voir les autres s'exhiber d'un air faussement décontracté produisait aussi son effet.

— Parce que c'est toi qui épiles les nanas ? s'est étonnée Zaza. C'est pas ta femme ?

— Christelle ? Elle a horreur de ça. L'idée de toucher le sexe d'une autre femme lui donne envie de gerber. Non, les épilations, c'est mon rayon exclusif... Et je t'assure que neuf fois sur dix, je m'en passerais volontiers, c'est pas toujours très ragoûtant...

— Mon copain de Londres, a dit Zaza, n'arrête pas de me relancer pour que je me fasse épiler. Moi, je sais pas trop quoi en penser...

— T'as beaucoup de poils ?

— Plutôt, oui.

— C'est con, j'ai pas mon matériel ici, sinon je t'aurais fait ça en dix minutes.

— Ça doit faire vachement mal, non ? Je me suis déjà rasée, mais jamais épilée. Enfin, pas le sexe...

— Mal ? a dit Italo. Pourquoi ça ferait mal ? Si c'est bien fait, ça ne doit pas faire mal. A moins que tu aies vraiment une touffe anormale...

A moi :

— Elle est très poilue ?

— Assez. Fais-lui voir, Zaza...

Tout dépendait d'elle, maintenant.

— Mais... écoute...

— Ne sois pas sotte, il en voit douze par jours des chattes, juste pour qu'il se fasse une idée...

Puisqu'elle voulait qu'on lui force la main, je la lui ai forcée, j'ai attrapé sa jupe sur les côtés pour la remonter, docilement elle a soulevé ses fesses pour que l'étoffe passe dessous. D'elle-même elle a écarté les cuisses pour montrer ses poils au spécialiste. Pendant qu'il se penchait, pour établir son diagnostic, elle s'est avancée au bord du canapé pour que tout soit bien visible.

— Je suis très poilue, non ? a-t-elle demandé.

— Tu permets ? a fait Italo.

Il lui a déplacé la cuisse en la tenant sous le genou, pour faire bâiller les lèvres. Zaza se laissait faire, feignant toujours de ne voir en lui que le professionnel qu'on consultait pour avoir son opinion sur un problème précis : celui de l'abondance de sa toison.

— C'est vrai que c'est broussailleux, a-t-il laissé tomber. On ne voit même pas le trou...

— Et pourtant son sexe est ouvert, tu as remarqué ?

— Les lèvres sont séparées, j'ai vu. Mais même comme ça, les poils cachent l'entrée du vagin...

Du bout des doigts, il a écarté les poils du bas du con pour dévoiler l'orifice. Zaza, dont le visage s'était empourpré, le regardait faire sans réagir. D'instinct, Italo et moi avons adopté le même ton neutre, rien de graveleux, nous échangeons des informations sur un phénomène naturel.

— Elle est toujours aussi humide ?

— Chaque fois qu'elle montre son trou. Et puis, je l'ai un peu masturbée avant que tu arrives.

— Ah bon, c'est pour ça qu'elle n'a pas de culotte ?

En gardant le même ton neutre, j'ai tiré Zaza dans le bain.

— Montre-lui ton trou mieux que ça... comment veux-tu qu'il y

voie quelque chose, avec tous ces poils.

— C'est mon vagin qu'il veut voir, ou mes poils ?

— Les deux, a dit Italo. Des fois, il y a des poils même dans le vagin...

Faisant celle qui est excédée, Zaza s'est ouvert le sexe à deux mains, en propulsant son pubis vers Italo, qui lui tenait toujours une patte soulevée.

— Voilà, vous êtes contents, vous le voyez bien mon « trou ». On dirait que vous n'avez jamais vu un vagin ! J'ai vraiment l'impression d'être avec des gosses...

On y était, maintenant, on avait franchi la frontière. Ce n'était pas seulement sa rougeur, et le sillage de mouille entre ses fesses, mais les inflexions à la fois rageuses et somnolentes de sa voix, et son regard, la torpeur de son regard. Elle accepterait tout, maintenant, à condition qu'on y aille en douceur, qu'on y mette les formes. On a donc joué d'oreille la suite du morceau.

— Tu en penses quoi, de son vagin ? Il est ovale, tu as remarqué ? Remonte tes jambes, Zaza, sois gentille... avance un peu... voilà, comme ça. Alors, Italo, tu en dis quoi ?

— Il n'est pas trop large ? a demandé Zaza qui entrait dans le jeu. On était en plein dans son fantasme de touche-pipi, dans ses souvenirs d'enfance dont elle m'avait tant parlé.

Italo lui a fourré un doigt dedans.

— Il n'est pas large du tout. Il est normal. Ce n'est pas un vagin de pucelle, mais tu verrais alors celui des femmes qui ont eu des enfants... Et le clito, fais voir...

C'est moi qui ai ouvert la partie supérieure du con de Zaza, pendant qu'elle continuait à maintenir béante celle du bas.

— C'est marrant, les gros clitos... a dit Italo.

— Tu le trouves gros ? a demandé Zaza. (Tant qu'à faire, que la consultation soit totale.)

— Il est pas petit... tu verrais celui de Machérie, un pépin de citron... il faut vraiment savoir où il est... tandis que là... fais voir :

pince entre deux doigts pour faire jaillir le pépin...

Elle l'a fait.

— Tordant. On voit bien sur elle que c'est un gland en miniature, c'est pas toujours évident... Ou alors... tiens, à l'institut, j'ai une cliente, une dominatrice, une ancienne culturiste, la mère Martin, alors, elle, tu verrais son machin... aussi gros qu'une olive grecque... même quand elle est debout et qu'elle serre les cuisses, il dépasse comme un mégot de cigare... tandis que Zaza... tu permets, Zaza ?

Elle a fait signe qu'elle permettait et il lui a pris le con à pleine main pour rabattre les grandes lèvres l'une contre l'autre.

— Tu vois (il s'adressait à moi), y a les petites lèvres qui dépassent de la fente, mais le clito, on ne le voit plus...

Puis, sans demander la permission à Zaza, cette fois, il lui a rouvert la vulve, et, maintenant les grandes lèvres écartées avec ses auriculaires, il s'est servi des index, de chaque côté de la gousse, et le gland s'est redéployé.

— C'est marrant, a dit Italo. Tu vois comme on distingue bien les détails chez elle : regarde, le repli de peau, autour, c'est exactement comme le prépuce...

Du bout d'un doigt j'ai cueilli une larme qui dégoulinait du vagin et j'en ai barbouillé le clito qu'Italo faisait saillir.

— Tu as vu, s'est marré Italo, il bande...

Il a vivement incliné sa tête, comme un lézard qui veut gober une bouche, et sa langue a effleuré la petite crête rouge.

— Mais qu'est-ce que tu fais ? lui a demandé Zaza.

— C'était juste pour vérifier le pH. Il n'est pas du tout élevé, aucun degré d'acidité... Tu la bouffes souvent, Giorgio ?

— Chaque fois qu'on se voit ailleurs que dans un café. Je la branle, je la bouffe, je la baise et je l'encule.

— Le programme complet, quoi. Elle aime ça, se faire enculer ?

— Quand elle est bien chauffée, je dirais que c'est ce qu'elle préfère.

— Christelle déteste ça. Faut vraiment qu'elle soit soûle pour accepter, et après, j'en entends parler pendant des semaines. Elle a mal chaque fois qu'elle pond sa crotte, il faut qu'elle se pommade... Pourtant, je te jure que j'y vais mollo, avec la vaseline, et tout, mais non...

— Bon, a dit Zaza, si on changeait de disque. Vous n'en avez pas marre, de regarder ça ? Je peux me rasseoir normalement ?

— Moi, a dit Italo, ça ne m'ennuie jamais de regarder une chatte. Et toi, Giorgio ?

— Ça dépend des femmes. Il y a des chattes qui me laissent froid. Les fentes de tirelire en jambon cuit, bien nettes, bien coupées... j'aime quand c'est fripé, comme ça, que ça pendouille... Ici, par exemple, tu vois l'endroit où les petites lèvres couronnent le vagin... comme c'est défraîchi, on voit qu'elle s'en est servi, de son vagin... ça donne un côté petite pouffiasse qui me plaît bien. D'une façon générale, j'aime les vagins usagés, avec des replis, des boursoflures... mets ton doigt, tu sens les granules...

Italo a fait coulisser son doigt.

— On les sent, c'est vrai... mais comme elle mouille beaucoup, ça doit plutôt être agréable, non ?

On en était là quand Christelle a téléphoné.

— Oui, ma chérie, comment vas-tu, ma chérie... ma poulinette, mon gros poupou ! Je te manque, hein ?

Italo a emporté son portable sur la terrasse et refermé la fenêtre derrière lui.

— Alors, ai-je dit à Zaza, qui reprenait une posture plus décente pour allumer une cigarette. Tu n'en es pas morte, non ?

— Ça va, tant que c'est juste du touche-pipi, ça peut aller.

— C'est ton cul qui décide, ma chérie. Nous ne sommes que ses humbles serviteurs.

J'ai rempli les verres que nous avions vidés, remarquant au passage que sans nous en rendre compte nous avions liquidé toute une bouteille de Lagavulin. J'ai ouvert celle de Laphroaig qu'Italo avait apportée. Puis, pour contrebalancer l'effet lénitif de l'alcool, je suis allé

dans la chambre pendant que Zaza pissait, et j'ai pris un deuxième Viagra.

*

* *

Dans les pornos de gare que je fais confectionner pour Média 1000, je déconseille toujours aux débutants d'écrire d'affilée plusieurs scènes de cul. Je leur recommande de ménager des plages neutres (la vie de tous les jours) que j'appelle des anticlimax, parce que des tartines de cul à n'en plus finir, il n'y a rien de plus chiant. Les scènes les plus crues perdent toute intensité, si elles s'accumulent. Je n'ai pas inventé le procédé, je l'ai emprunté à Baudelaire qui recommandait de faire précéder un beau vers par des vers plus faibles, ou moins réussis, destinés à lui servir de repoussoir, à le mettre en valeur, à le faire chanter. Mais là, nous ne sommes ni dans la littérature, ni dans la pornographie, il s'agit de mon journal de bord, territoire neutre, et je raconte vraiment ce qui s'est passé. Pour que ce ne soit pas ennuyeux, quand même, je vais moins m'étaler sur les scènes de cul qui vont suivre. On connaît maintenant la tournure d'esprit de Zaza. De simples indications devraient suffire.

Lorsqu'elle est ressortie des chiottes, alors qu'Italo roucoulait toujours avec Machérie sur la terrasse, je lui ai demandé de retirer sa jupe, comme si elle était à *La Reine Jeanne*. On n'était que trois, ce serait plus amusant, non ?

— Mais écoute, de quoi je vais avoir l'air ? Il va tout de suite penser que lui propose ma marchandise...

— Il ne pensera rien du tout. Tu te comportes comme s'il n'était pas là. Quand on n'est que nous deux, tu l'enlèves, non ? Tu ne vas pas faire des chichis parce qu'il est là...

Elle m'a laissé la lui retirer sans protester davantage et s'est assise cul nu sur le canapé. Une gorgée de whisky, le rite de la cigarette, croquer deux chips. Avoir l'air naturel... Elle a même ouvert *Le Monde*. Je suis allé chercher une serviette à la salle de bains et je lui ai demandé de soulever son cul un instant, pour la mettre sous elle. Je le faisais souvent, quand nous n'étions que deux, vu que c'est une mouilleuse, pour protéger le canapé. Ces préparatifs l'ont renseignée sur ce qui allait suivre, au cas où elle aurait nourri encore quelque doute.

— Si je comprends bien, tu as de sombres desseins sur ma vertu ?

— Juste du touche-pipi... il est encore trop tôt pour aller au *Bar à huîtres*.

— Pas plus, hein ?

Si Italo a remarqué sa tenue, il n'en a rien montré. Il a repris sa place, s'est envoyé un gorgeon, nous a appris que Christelle se souvenait très bien de Zaza. Elle nous embrassait et pourquoi ne descendrions-nous pas passer quelques jours là-bas. L'arrière-saison, c'est le meilleur moment... on a le Liberty pour nous tous seuls, on nous soigne aux petits oignons...

— C'est quoi, le Liberty ? a demandé Zaza.

— Une plage naturiste privée à Pampelonne, où on a nos habitudes...

Comme ma main retournait entre les cuisses que Zaza faisait mine de ne plus vouloir ouvrir, il a joué les discrets :

— Si vous préférez que je vous laisse, je sais ce que c'est...

— Oh, tu peux rester, ça me gêne pas de la tripoter devant toi... si elle a envie de baiser, on ira dans la chambre... mais pour les préliminaires, elle n'est pas pudique, pas vrai Zaza... Et puis, tu as déjà tout vu, non ? Pas les nichons, c'est vrai...

J'ai ouvert le chemisier de Zaza et j'en ai sorti un du soutif.

— Ils sont marrants ses petits nichons, tu ne trouves pas ? Un peu flapis, mais c'est ce côté, comment dire... petite bonne femme banale qui m'excite...

Et à Zaza :

— Tu ne vas pas faire ta pudique... Laisse-toi aller, profite bien.

Je l'ai repoussée contre le dossier, je lui ai fait appuyer sa nuque dessus, et elle m'a laissé lui rouvrir les cuisses. J'ai attaqué tout de suite, en prenant ma voix « sale » :

— Je peux te toucher devant lui ?

Qui ne dit mot consent, j'ai remis mes doigts, elle a fermé les

yeux. Italo a levé le pouce et m'a cligné de l'œil.

— Et lui, tu n'as pas envie qu'il te touche aussi ?

Elle a fait non de la tête.

— menteuse... Touche-la, Italo... regarde comme sa peau est douce, ici...

Il a mis sa main sur la cuisse, à l'endroit que je lui montrais. On a caressé la peau de Zaza un moment, tous les deux. Et nos mains ont commencé à monter vers l'estuaire. Elle nous a laissé lui soulever les jambes, comme tout à l'heure, et faire bâiller tout ce qui pouvait bâiller. Et le jeu s'est poursuivi.

Les mots tombaient de notre bouche : Touche-lui le clitoris... mets-lui le doigt dans le vagin... tu as vu comme elle mouille, c'est dingue, non... et son anus, tu as vu comme il s'arrondit ? Sans cesse : clitoris, anus, vagin... comme des mouches qui bourdonnent. Et nos doigts faisaient ce que les mots disaient. Zaza avait rabattu un bras devant son visage pour le cacher et, sous elle, la serviette était trempée. De temps en temps elle émettait un bref glapissement qu'elle ravalait en se mordant le poignet.

— Pourquoi est-elle rouge comme ça ?

— Parce qu'elle se sent pute... ça lui fait honte et ça l'excite, pas vrai Zaza ? Fais ta pétasse, ouvre bien le cul... donne-le, donne-le bien...

Son bras était retombé, inerte, elle nous livrait sa dernière pudeur, le visage, sur lequel on se penchait en lui malaxant le con. Elle ne cachait plus ses grimaces, se contentait de garder les yeux fermés.

— J'adore voir leur figure quand elles jouissent, tu as vu, on dirait qu'elle va pleurer... (Italo.)

Nous l'avons fait jouir comme ça, penchés sur son visage, cherchant à y voir, à y boire son plaisir, comme deux assassins épiant les spasmes d'agonie de leur victime.

Après, elle est allée se laver le cul et se rafraîchir le visage à la salle de bains, et Italo a répondu à un texto que lui avait envoyé sa copine au Yorkshire, la femme du contrôleur des contributions. De retour sur le canapé, cul nu, Zaza retouchait son maquillage, l'heure

d'aller bouffer approchait. Et Italo et moi on parlait de ce qui venait de se passer, mais pas lourdement. On analysait le mécanisme des fantasmes, des choses comme ça. De temps en temps, Zaza plaçait son grain de sel.

Je ne sais pas comment nous en sommes venus à parler d'érection. Sans doute à propos de la mouille de Zaza. Voilà, Italo en grignotant les dernières chips nous a dit que ce qui l'avait le plus excité, quand on l'avait branlée, c'était de voir la mouille couler entre les fesses de Zaza pendant qu'elle s'efforçait de garder l'air indifférent.

— Excité comment ? Dans ta tête ou...

— Non, non, ici.

Il a touché l'endroit.

— Et maintenant encore...

— Tu bandes ? Sérieusement, tu bandes vraiment ? Fais voir... Approche ici. Viens nous montrer ça...

En se marrant, il est venu se placer devant Zaza qui, son bâton de rouge à la main, l'a regardé abaisser son zip. Il a sorti sa queue, et le fait est qu'il bandait. Pas l'érection bête et brutale, mais la languide, la mollassonne, et telle que je connaissais Zaza, la plus alléchante, pour elle.

La suite a coulé de source. Les mots, toujours les mots... C'est une orale avant tout, Zaza, les mots, pour elle, sont peut-être plus agissants encore que les images.

« Prends-la dans la main... fais sortir le gland... elle est grosse, sa queue, hein... tu veux qu'il te baise... (Non, avec la tête, mais les yeux fixés sur le gland.) Tu ne peux pas le laisser comme ça. Et le sucer ? (Non, encore.) Alors, avec la main... Tu peux pas lui refuser ça... »

Italo debout devant elle, assise cul nu sur le canapé, elle le masturbe sans se presser. De temps en temps elle lève les yeux sur lui et se marre : « Qui c'est qui fait des grimaces, maintenant ? »

— Tu veux qu'elle te suce, Italo ?

Zaza fait non de la tête et le mouvement de sa main ralentit parce qu'elle sent qu'Italo va juter. Gentiment, je lui mets ma main sur

les yeux.

— Ne regarde pas, ouvre simplement la bouche...

Elle fait encore non, mais je fais signe à Italo d'y aller. Je chuchote à Zaza : une minute, même pas. Sois gentille...

Elle lui lâche la queue et couche sa joue contre le dossier du canapé, ma main toujours sur les yeux. Je chuchote, tire la langue... Elle tire la langue. Italo s'avance et pose son gland sur la langue de Zaza. Je dis à cette dernière : lèche, lèche bien...

Italo et moi la regardons mettre sa main entre ses cuisses. Elle commence à se masturber, du plat de la main, qu'elle frotte d'un mouvement tournant. Italo s'avance encore et la bouche de Zaza se referme, les joues se creusent.

Je demande : elle suce ?

Il fait signe que oui. Et ça s'arrête là. Aux yeux fermés d'Italo je comprends qu'il lui envoie la sauce, et je vois Zaza déglutir à deux reprises. Il se retire et c'est son tour d'aller dans la salle de bains.

*

* *

En sortant du *Bar d huîtres*, où il ne s'est rien passé de transcendant (Italo a liquidé deux douzaines de spéciales et Zaza a picoré), comme Zaza ne bossait pas le lendemain (Italo, lui, croquerait ses accélérateurs s'il n'avait pas sa dose de sommeil), Zaza s'est laissée persuader de monter boire le coup de l'étrier.

— Le boire, hein, pas le tirer !

Elle s'est marrée, et on a vu qu'une dose supplémentaire de bran-lette et sucette n'était pas pour l'effrayer, maintenant que la glace était brisée. Mais juste des amusettes, hein, m'a-t-elle chuchoté, pas plus ! Pas de pénétration, en tout cas.

On est tous allés pisser, et Italo est resté enfermé assez longtemps. Je l'imaginais en train de se piquer la verge et je n'avais pas envie d'être à sa place. Le Viagra, pour le moment, produisait son effet, il suffirait que je me branle un peu. Ce que je suis allé faire, pour

vérifier, et j'ai vu que ça marchait. Quand je suis sorti, je m'attendais presque à les voir en pleine action, pas du tout. Italo, sur la terrasse, téléphonait à Christelle et Zaza fumait, les jambes croisées, un ballon de cognac à la main.

On a papoté, et comme Italo s'éternisait, j'ai cru deviner qu'il attendait que je mette Zaza dans l'état voulu. Deux ou trois petites phrases, deux doigts de cour sous sa jupe m'ont convaincu que le travail était déjà à moitié fait.

— On dirait que tu mouilles encore ? Tu en veux, hein ? Avoue que tu ne regrettes rien, ça s'est bien passé, non ? Tu sais ce que tu ferais si tu étais cool, pour couronner cette « soirée érotique » ? Tu irais comme une grande te mettre en position sur le lit, comme au temps jadis, quand on jouait à la pute... Les yeux bandés, si tu y tiens.

— Tu ne veux décidément pas comprendre. Je veux bien qu'on s'amuse un peu ici, avec les mains, mais je n'irai pas dans ta chambre... J'ai pas envie qu'on se retrouve au plumard tous les trois, ça m'est arrivé quand j'avais quinze ans, en Italie, avec ma sœur et son amant, et j'en ai pas gardé un bon souvenir.

— Mais c'est différent, vous partagiez un mec, ici, c'est le contraire. C'est toi qu'on partagerait. Réfléchis : il se barre demain. Tu ne risques pas de le rencontrer dans le métro... Si tu ne veux plus le revoir, tu l'effaces de ta vie. Ton fantasme, c'est le moment ou jamais de le réaliser.

Je ne peux pas dire que je l'ai traînée de force dans la chambre, mais ça y ressemblait. J'ai refermé la porte derrière nous :

— On est seuls, il n'entrera jamais si on ne l'invite pas. Allez, ne sois pas bégueule, mets-toi en position... rien que pour moi, que je t'en mette un coup vite fait. Comme autrefois, tu te souviens ?

En voyant ses joues empourprées et ses yeux fixes, j'ai su que c'était dans la poche. D'elle-même, elle s'est agenouillée sur le lit, puis s'est prosternée pour enfouir son visage sous un oreiller. Elle en a même pris un second, pour bien se camoufler. Et il n'est plus resté que son cul, ses bas chaussettes noirs, ses godasses, et dans la touffe de poils, cette béance de chair rose. Je l'ai tirée au bord, elle s'est laissée remorquer en entraînant ses oreillers. Un coup de langue pour bien balayer la fente, puis la bite dans le vagin, direct, sans fioritures. L'empoigner par les fesses, et allons-y. Une dizaine de va-et-vient. Puis je me suis retiré et je lui ai claqué une fesse.

— Reste comme ça, surtout. Ne bouge plus. Tu n'es plus qu'un cul, OK ?

— Mais éteins, alors... pas à la lumière...

J'ai fait le noir et je suis revenu dans le living. Italo était toujours sur la terrasse. Je suis allé le rejoindre. Il téléphonait vraiment, ce n'était pas du flan, Christelle et lui planifiaient leurs rendez-vous du lundi. Une certaine sous-préfète réclamait Italo à cor et à cri. J'ai fumé un cigarillo en regardant les théâtres se vider dans la rue de la Gaîté.

— Et Zaza, m'a demandé Italo, après avoir envoyé à Machérie les bizous de rigueur.

— Elle est rentrée chez elle.

— Déconne pas ?

Il a vu que le living était vide. Je lui ai raconté qu'elle s'était dégonflée, qu'elle avait eu peur qu'on finisse par la sauter.

— Merde, alors. Et moi qui me suis fait une injection...

— Tu avais envie d'elle à ce point ?

— D'elle, je sais pas, mais de son cul, alors, là, oui. Tu as vu l'anus qu'elle a ?

On a parlé un moment des divers attributs de Zaza, et j'aidais Italo à déplier le canapé convertible, à sortir la literie du coffre, à faire son lit. Puis je lui ai souhaité une bonne nuit et je suis allé boire un verre de lait à la cuisine. Il avait éteint, je ne voyais plus que son crâne.

— Dors bien.

— Connerie de piquêre. Va falloir que je me branle, t'étonne pas si tu entends les ressorts grincer.

— C'est con... il y aurait bien une autre solution, si c'est juste d'un cul que tu as envie.

Il s'est dressé d'un bond, comme un diable à ressort.

— Giorgio ! Ne me dis pas...

Horrifié qu'il était, au bord de la nausée, plus hétéro qu'Italo, impossible. Il serait même un brin homophobe, s'il ne craignait pas de passer pour réac.

— C'est pas du mien, que je te parle. Mais de celui que Zaza a laissé pour toi dans ma chambre. Un cul gonflable qu'elle doit tester pour *Bunny Magazine*... Il paraît que ça ressemble à un vrai à s'y méprendre. Tu veux pas essayer ? Ça sera toujours mieux qu'avec la main.

N'osant pas croire ce qu'il commençait à espérer, il est sorti du clic-clac et j'ai poussé la porte de la chambre obscure. Puis j'ai fait la lumière, et le cul de Zaza nous a bondi aux yeux. En nous écoutant, elle avait encore accentué l'obscénité de la posture et ramené sur sa tête un troisième oreiller. L'orifice de l'anus luisait vaguement, et je fus certain qu'elle s'était mis de la vaseline. Quant au con, éventré, baveux, déplié, luisant de mouille, bestial : la cramouille dans toute sa splendeur.

— Tu vois, c'est juste un cul. Tu peux t'en servir, si tu veux. Il y a des capotes dans la table de nuit, de la vaseline si tu préfères l'enculer... Même un gode si tu veux le lui fourrer dans le cul en la baisant. Ils aiment bien ça, ces gros culs de pute...

On s'est assis au bord du lit, de chaque côté du cul de Zaza, et tout en persiflant, on le caressait doucement comme si on avait poli un objet, puis on a vérifié l'élasticité des orifices, essuyé avec un Kleenex les excès des mouille qui luisaient sur les cuisses... Pendant qu'Italo se gainait, j'ai fait le tour du lit, et j'ai soulevé un des oreillers, malgré la résistance de Zaza. Juste assez pour voir sa joue et son oreille qui étaient « cramoisis ». Je lui ai caressé le visage, et à tâtons j'ai cherché sa bouche, ses lèvres se sont séparées, aussi molles, aussi mouillées que celles de son con. Je lui ai mis mon doigt dans la bouche à l'instant où Italo lui mettait sa bite dans le vagin. Tout de suite, en la baisant, il s'est mis à lui claquer les fesses des deux mains, comme s'il jouait du tambour et la langue de Zaza s'est affolée entre mes doigts, sa salive et sa mouille ruisselaient, elle n'a pas tenu longtemps, la plainte immémoriale est sortie d'elle, ce pleurnichement affolé, ces gémissements, ces râles dont les pornographes font un tel abus quand ils écrivent des scènes de cul.

Sauf que c'était vrai. C'est monté si haut qu'Italo s'est mis à crier, lui aussi. Il était sorti du vagin et il lui cassait le cul, maintenant, en fait, il ne cassait rien du tout, elle l'aspirait dans ses tripes en agrippant mon bras de ses mains, et elle bafouillait les mots qu'elle dit

quand elle perd vraiment la boule, où reviennent sans arrêt : pétasse, pouffiasse, pute...

Comme j'aime les contrastes, je lui caressais la tête très gentiment, avec une douceur exagérée. Et voilà qu'Italo se cabrait, les yeux dilatés. Puis s'affaissait, en soufflant. Lentement, il s'est extirpé de l'anus de Zaza qui semblait ne pas vouloir le lâcher. Puis il est passé dans la salle de bains, et tout de suite (c'est un vrai maniaque de la propreté), on a entendu couler la douche.

Le cul de Zaza n'avait pas bougé. Elle me connaît, elle savait bien que j'aimais bien m'en servir après qu'elle avait joui, quand elle n'éprouvait plus aucun désir, qu'il n'était plus qu'un cul de viande inerte, aussi indifférent à la pénétration que celui d'une prostituée. Je m'en suis donc servi (par le vagin) pour me vider les couilles.

Chose faite, pendant qu'Italo se frottait au gant de crin, Zaza m'a demandé d'éteindre. Elle s'est rafistolée dans le noir. Quand elle ouvert la porte du living, je lui ai demandé :

— Tu veux que je te raccompagne ?

— Je veux qu'on me foute la paix.

En courant pour sortir, elle s'est cogné contre le lit d'Italo qui était déplié et elle a dû se faire mal, car je l'ai entendu gémir. Puis la porte d'entrée a claqué. Et j'ai entendu l'ascenseur monter.

— Qu'est-ce qui se passe, m'a demandé Italo, drapé dans une serviette de bain. Pourquoi est-elle fâchée ? Elle a pris son pied, non ?

— Justement.

Comment lui expliquer ce que je ne comprenais moi-même qu'à demi, que son fantasme, n'être qu'un cul dont on se sert, nous venions peut-être de le bousiller.

— Tu ne devrais pas la laisser rentrer toute seule. C'est un être humain, merde, ce n'est pas qu'un cul.

S'il se mettait à me faire la morale, maintenant qu'il avait tiré sa crampe, on n'était pas sortis de l'auberge. J'ai rattrapé Zaza au bout de la rue de la Gaîté. En me voyant marcher près d'elle, elle a pressé le pas, comme une femme qui se fait emmerder dans la rue. Alors, je suis resté derrière elle jusqu'à la station de taxi de Vavin. Là, elle s'est aperçue qu'elle avait oublié de prendre de l'argent liquide au

distributeur. Je suis donc monté dans le taxi avec elle. Je lui ai rendu sa culotte, qu'elle a fourrée dans son sac. Quand le taxi s'est arrêté, je lui ai dit :

— C'est ça, le cul, ce n'est pas autre chose.

Je croyais qu'on allait se séparer en bas de chez elle, je descends toujours l'accompagner jusqu'à la porte, le temps qu'elle fasse son code. Elle a ouvert la porte et m'a dit :

— Va le payer et monte un instant.

Difficile de savoir ce qu'elle avait en tête. On est montés au quatrième sans dire un mot. Chez elle, elle a écouté les messages sur son répondeur, puis elle est allée dans la salle d'eau. Je l'ai entendue se brosser les dents. Puis elle a tiré la chasse. Quand elle est revenue dans la chambre, elle avait le visage enduit de crème hydratante. Et elle était nue. Elle s'est couchée en travers du lit, a remonté ses genoux, a écarté les cuisses et m'a demandé de la lécher.

Elle a joui très vite, les yeux fixés au plafond, et a repoussé ma tête.

— Et maintenant, tire-toi. Je n'ai plus besoin de toi.

— Tu es sûre que tu ne veux pas que je reste ?

— Je veux que tu te casses. Je veux que tu foutes le camp. Je veux que tu oublies que j'existe. Et ne me téléphone plus, tu entends ? Ne m'envoie plus tes mails de merde... Je ne veux plus jamais entendre parler de toi, sale connard !

CHAPITRE VI

LILY ZAGORY

On ne peut pas dire que Lily Zagory soit une beauté ; à trente-cinq ans, c'est une grande blonde anguleuse, déjà un peu fanée, mais il y a dans son regard quelque chose d'avide et de brutal qui fait que, dès qu'elle entre dans un lieu public, tous les hommes sont conscients de sa présence. Elle porte volontiers des soieries à fanfreluches, des toilettes excentriques, des robes qui bruissent et froufroutent, des bracelets qui font un bruit de sonnailles, d'énormes boucles d'oreilles (anneaux de gitanes, pendeloques qui tintinnabulent) des colliers à gros grains qu'elle tripote constamment en parlant. Elle aime tout ce qui est clinquant, « mauvais goût », kitsch. Elle parle d'une façon théâtrale, avec de grands gestes désinvoltes, en employant des expressions à l'emporte-pièce et des mots très crus, car elle aime choquer, surprendre, déranger. C'est sa façon de séduire.

« Quand on est laide, dit-elle, coquettement (on ne peut pas dire qu'elle est vraiment laide), il faut attirer l'attention sur soi par d'autres moyens qu'une jolie bouche ou des jambes de mannequin ! Il faut en faire des tonnes, sinon, on ne viendra jamais vous chercher ! » Et Lily Zagory n'a certes pas l'intention de faire tapisserie dans la vie.

Cela dit, elle se calomnie : ses jambes sont superbes. Et elle les montre volontiers, retroussant ses fanfreluches d'une façon canaille sur des bas noirs très fins qui produisent toujours leur effet. « Eh oui, je porte des bas... Les collants ? Fi donc... une femme doit toujours être un peu nue sous sa robe, aux endroits intéressants... » Lorsqu'elle a lâché une phrase pareille, elle rit très fort en surveillant son auditoire scandalisé entre ses cils. « Une femme doit toujours se sentir un peu pute... » ajoute-t-elle parfois, pour enfoncer le clou. On lui pardonne ces façons bohèmes, ce genre artiste, car elle est l'épouse d'un

organisateur de spectacles. Les tournées Zagory promènent dans toute la région, à longueur d'année, suivant un circuit rituel, les vieux succès de Broadway revus et corrigés pour être au goût du jour. Zagory (tout le monde, en ville, ne l'appelle que par son nom de famille) est toujours par monts et par vaux avec sa troupe de comédiens et de chanteurs.

Ce qui fait que sa femme est souvent seule à la maison. Une femme seule, surtout quand elle est de l'acabit de Lily, voilà qui fait marcher l'imagination des hommes... et la langue des femmes. Les cancanières de la ville n'épargnent pas la belle-sœur du pasteur. Elles en rajoutent, certes, mais on ne prête qu'aux riches, comme dit volontiers Mme Porbus, qui ne l'aime pas. Et c'est bien embarrassant pour le pasteur Aloysius Bergman, dont cette brebis noire souille le blason.

D'un commun accord, Lily et le pasteur s'évitent. Leur antipathie mutuelle fait qu'ils ne se rencontrent que lorsqu'ils ne peuvent pas faire autrement, pour des raisons familiales ou mondaines. Et jamais en tête à tête. « Mon cher beau-frère tient trop à sa réputation, plaisante parfois Lily. Je lui fais peur... »

Aussi fut-elle très surprise lorsque Gertrude lui fit part du désir du pasteur d'avoir un entretien avec elle.

— Avec moi ? Quelle mouche l'a piqué ? J'espère que ce n'est pas le démon de midi ?

— On lui a raconté... certaines choses...

Cette conversation avait lieu au téléphone. Il y eut un long silence, après cet aveu de Gertrude, puis Lily fit entendre son rire enroué de fumeuse.

— Certaines choses, vraiment ? Comme c'est intéressant.

— Tu viendras ?

— Bien sûr que je viendrai. Peste ! Certaines choses... Je brûle de curiosité. Tu en as de la chance, d'avoir un mari aussi mystérieux ! Certaines choses... On croit rêver ! D'ailleurs, ajouta-t-elle, j'avais besoin de lui parler, à propos de Jennifer. Je t'ai dit que je voulais la mettre en pension, elle devient intenable. Zagory ne veut rien savoir, tu sais comme il est faible avec elle. Il a fini par se laisser convaincre à condition que ton cher époux donne son aval... et nous indique un pensionnat sérieux, car il n'est pas question de la fourrer dans

n'importe quelle boîte.

— Eh bien, cela tombe bien, soupira Gertrude, que cette conversation mettait à la torture.

S'il y a une chose qu'elle déteste, c'est bien de servir de tampon entre sa sœur et son mari.

Voilà donc Lily Zagory qui arrive chez le pasteur Bergman. Personne n'est là pour l'accueillir, car cette lâche de Gertrude a choisi ce jour-là pour aller chez Mme Porbus discuter de la tombola annuelle. Comme si ça ne pouvait pas attendre, pense Lily, en remontant le couloir. Elle respire d'un air dégoûté l'odeur d'encaustique. Cette pauvre Gertrude, toujours à astiquer ses meubles, son parquet...

Passant devant la salle d'étude où sont confinées ses nièces, elle s'étonne vaguement de ne pas entendre le piano souffrir, et Mme Cécilia crier « do dièse, Bethsabée, do dièse, combien de fois faudra-t-il vous le dire » ? Non, rien qu'un chuchotement confus. Que peuvent-elles se dire, Cécilia et elles ? Riant sous cape à l'idée que son beau-frère s'efforce de faire des musiciennes de ses deux perruches, et plaignant les petites qui vivent en recluses, ne fréquentant aucune amie de leur âge, Lily allume une cigarette et frappe à la porte du bureau. Comme elle n'est pas une visiteuse comme les autres, elle n'attend pas qu'on l'invite à entrer, elle entre.

— Eh oui, mon cher beau-frère, c'est moi. Je suis en retard, je sais, mais... une jolie femme doit toujours se faire désirer.

Elle a décidé de prendre le taureau par les cornes, de montrer à cet imbécile vertueux qu'il ne lui fait pas peur avec ses sous-entendus menaçants. Le pasteur, assis derrière son bureau, continue à écrire sans lever les yeux sur elle. Lily pince les lèvres, ses yeux font le tour de la pièce. Quel endroit lugubre ! Ils reviennent sur le pasteur, qui écrit toujours. Quel homme lugubre...

Enervée, Lily cherche un cendrier. Bien sûr, il n'y en a pas. Elle secoue la cendre dans le creux de sa main, parcourt à nouveau la pièce du regard. Seigneur ! Ces rideaux pisseux, ces croûtes sur les murs, et ce fauteuil ! Mais qu'est-ce que c'est que ce fauteuil, où donc a-t-il déniché une pareille horreur ? Va-t-il falloir qu'elle s'asseye là-dessus ?

— Vous comptez m'arracher une dent, Aloysius, persifle-t-elle. Elle cherche un siège plus orthodoxe du regard. N'en voit nulle part. Cela se corse !

— Vous voilà donc enfin, Lily ? fait le pasteur, comme s'il s'apercevait seulement de sa présence. Asseyez-vous, ne restez pas debout...

Lily lui lance un regard acerbe. Elle pointe son ongle manucuré, effilé et sanglant vers le fauteuil de dentiste.

— Sur cette chose ?

— Et pourquoi non ? Ne vous fiez pas aux apparences, Lily. Je vous assure qu'on y est très bien.

Avec une moue dégoûtée, Lily consent à honorer de ses fesses le coussin qu'on a posé sur le siège pour masquer les ravages du temps. Elle songe que la précédente visiteuse du pasteur devait être une naine, car le siège est réglé si bas qu'elle se retrouve quasiment accroupie, les genoux plus hauts que les coudes qu'elle appuie sur les accoudoirs. Naturellement, cela fait glisser les fanfreluches de la robe de bohémienne qu'elle a choisie pour l'occasion. Et voici surgir les bas noirs... De son bureau, le pasteur entrevoit même furtivement un peu de chair blanche, au-dessus des bas. Mais Lily a croisé les jambes, et tiré nerveusement sa robe.

— Vous devez vous rincer l'œil, du haut de votre perchoir, plaisante-t-elle.

Le bureau du pasteur est en effet sur une estrade, ce qui fait qu'il surplombe ses visiteurs.

— Surtout quand elles ont une minijupe, ajoute-t-elle, en toussant et en riant, cherchant visiblement à choquer son beau-frère.

Celui-ci se contente de sourire fraîchement. Le voilà qui se lève, et qui propose à sa belle-sœur un cendrier de cuivre. Surprise par cette galanterie inattendue, elle prend l'objet et y écrase sa cigarette. Le pasteur retourne s'asseoir. Avec un sourire moqueur, Lily se renverse un peu contre le dossier. Sa robe remonte sur ses jambes. Les yeux du pasteur s'abaissent, comme malgré lui. Le sourire de Lily se fige, une question muette se lit dans son regard. Y aurait-il un homme là-dessous ? Elle décroise posément les jambes, et, prenant tout son temps, les recroise dans l'autre sens. Entre-temps, elle les a largement écartées et du haut de son perchoir, le pasteur a pu voir à nouveau la chair blanche et, en prime, un triangle noir. S'agit-il d'une culotte... ou d'autre chose... Lily, comme sa sœur Gertrude, est une fausse blonde. Le pasteur joint les extrémités de ses doigts. Les deux adversaires se mesurent.

Un long silence s'installe. Agacée, Lily se décide à le briser la première.

— Eh bien, mon cher beau-frère. Seriez-vous devenu muet ? Vous vouliez me voir, je crois ?

— Et je vous vois, dit le pasteur.

Lily fronce les sourcils. Les yeux du pasteur caressent pensivement les longues jambes qu'elle exhibe avec désinvolture. Je rêve, pense-t-elle, je vais me réveiller. Ce n'est pas Aloysius qui est là, en face de moi.

— Vous me voyez ? Parfait. Eh bien moi, j'aimerais vous entendre, mon cher Aloysius. Puisque c'est pour me dire... « certaines choses », que vous m'avez demandé de venir. Parlez, je suis tout ouïe. De quoi s'agit-il ?

Comme il tarde à répondre, Lily, rageuse, lui lance :

— Allez-y, crachez votre venin ! Inutile d'enrober la chose, de faire des ronds de phrases : je sais que vous me détestez et je vous le rends bien. Alors, ne me dorez pas la pilule.

— Je ne vous déteste pas, Lily, vous vous trompez.

— Disons que je vous déplaît souverainement, si vous préférez.

— C'est encore faux. Je suis, au contraire, très sensible à votre charme. Mais cela ne doit pas vous surprendre... Vous êtes habituée à produire cet effet sur les hommes.

Ahurie par cet aveu, Lily se penche en avant, sans prendre garde qu'elle écarte un peu les genoux. Les yeux du pasteur s'abaissent, Lily hésite. Mais elle ne referme pas les jambes.

— Est-ce pour me dire cela que vous m'avez fait convoquer par ma propre sœur ? Auriez-vous des... pensées coupables, Aloysius ? Songeriez-vous à faire... certaines choses avec moi ?

Elle plaisante encore, mais ne parvient pas à masquer son désarroi. Tout, dans cet entretien, la prend à contre-pied, rien ne s'y passe comme prévu.

— Vous m'avez mal compris, Lily. Ce que je veux dire, c'est que, si même moi, je ne suis pas insensible à vos façons de

séductrice... à plus forte raison, les autres hommes, les maris de vos amies, les amis de votre mari... tous ceux que vous coudoyez, ne doivent avoir qu'une idée en tête dès qu'ils vous voient. En conséquence, vous devriez être plus prudente, moins « voyante ». Nous vivons dans une petite ville. Une femme mariée peut avoir des aventures, mais elle doit se montrer circonspecte sur le choix de ses amants.

Lily Zagory a l'impression que le plafond s'écroule sur sa tête. Est-ce bien Aloysius qui parle ainsi ? Ce cours d'hypocrisie mondaine sort-il bien de la bouche du vertueux pasteur ? Elle fronce les sourcils. Ou alors... c'est qu'il prêche le faux pour savoir le vrai ! Le rusé coquin à sang de crapaud en est bien capable.

— Des amants ? Moi ? Ce sont des ragots, mon cher beau-frère. Si j'avais eu tous les amants qu'on m'a prêtés...

Le pasteur ne la laisse pas finir.

— Et le docteur Swoboda ? la coupe-t-il.

Lily Zagory blêmit. Elle ne s'attendait pas à un coup aussi direct. Swoboda et elle se sont pourtant montrés très discrets.

— Eh bien quoi ? Swoboda et moi, nous sommes voisins. Il est mon médecin. Est-ce suffisant pour en faire mon amant ? Croyez-vous que je couche avec tous les hommes qui m'approchent... Si vous pensez cela, lance-t-elle, vous vous exposez à une déconvenue... En ce qui vous concerne, en tout cas. Si vous êtes sensible à mon charme, moi, je suis parfaitement insensible au vôtre.

— Vous recevez le docteur Swoboda chez vous, deux fois par semaine. Vous vous rendez chez lui deux autres fois. Il s'agit certainement d'un traitement... de longue haleine. Et qui réclame des soins très particuliers.

— Qui vous a renseigné ? aboie Lily.

La rage la défigure.

— Vous m'avez fait suivre ? Vous avez payé quelqu'un pour m'épier ?

— Cela incomberait plutôt à votre mari, Lily. Moi, je n'ai pas eu besoin de cela. Les renseignements affluent dans ce bureau sans que j'aie besoin de les solliciter. Je vous le rappelle, nous vivons dans une

petite ville. Une femme comme vous n'y passe pas inaperçue. — C'est la mère Porbus... encore une de ces inventions...

— Non. Ce n'est pas madame Porbus qui m'a parlé de vous.

— Qui alors ? (Lily se penche vers le pasteur. Elle veut vraiment savoir. Ses jambes s'écartent un peu plus...) Qui ? insiste-t-elle. Nerveuse, elle allume une cigarette.

— C'est sa femme ? C'est madame Swoboda ? Elle s'est plainte à vous que je lui ai volé son cher mari, hein ? C'est bien ça ?

Elle tire une bouffée sur sa cigarette, avale la fumée de travers, se met à tousser. Rageusement, elle écrase dans le cendrier de cuivre la cigarette à peine entamée. Elle agite la main pour écarter la fumée.

— Cette femme est folle. C'est une jalouse, une maniaque... Elle s'imagine que son mari couche avec toutes les femmes de la ville. Elle ne sait pas ce qu'elle dit...

— Ce n'est pas madame Swoboda. C'est votre fille. C'est Jennifer.

Le coup est si violent que Lily se lève. Son visage livide lui fait un masque de théâtre qui fait ressortir de façon cruelle le rouge de la bouche.

— Vous mentez ! Espèce de salaud, je vous interdis de mêler ma fille à ces saletés !

— Est-ce pour qu'elle n'y soit plus mêlée que vous voulez la mettre en pension, Lily ?

Le pasteur s'est levé, lui aussi. Debout, il domine sa belle-sœur. Elle recule, oubliant le fauteuil qui est derrière elle, et y tombe, assise. Plongeant le visage dans ses mains, elle éclate en sanglots véhéments.

— Salopard... espèce de salaud... c'est ce que vous comptez raconter à Zagory, hein ? Ah, vous avez bien manigancé votre coup...

— Je n'ai rien manigancé du tout, dit le pasteur, en se rasseyant.

Pendant un moment, Lily sanglote, le visage caché. Enfin, elle renifle et montre ses yeux. Le khôl a coulé, il trace des sillons noirâtres sur ses joues. Cela doit lui brûler les yeux, car elle bat des

paupières. Elle cherche son sac. Le pasteur lui lance un paquet de Kleenex. Elle l'attrape au vol, s'essuie les coins des yeux en larmoyant. Pendant tout ce temps, elle réfléchit. Que lui veut ce froid salaud ? Elle l'avait sous-estimé. Si jamais Zagory apprend qu'elle couche avec Swoboda qu'il déteste, il réclamera le divorce, ça ne fait pas un pli ! Lily est habituée à mener la grande vie, à se la couler douce.

— Jennifer n'a rien pu vous apprendre, dit-elle, d'une voix boudeuse. Comment l'aurait-elle pu ? Ce sont des inventions, parce qu'elle ne veut pas aller en pension...

Elle renifle de plus belle, observant son beau-frère sous ses paupières baissées. Lui n'a d'yeux que pour les jambes qu'elle expose toujours aussi généreusement. Comment a-t-elle pu se tromper à ce point sur lui... Que lui veut-il, exactement ? Il ne fait aucun doute qu'elle est entre ses mains. Si jamais Jennifer a vraiment vu quelque chose, et si elle l'a vraiment confié à son oncle, alors... Sa fille, toute seule, Lily arriverait encore à limiter les dégâts. Avec elle, c'est donnant-donnant, elle la connaît. Mais si l'oncle s'en mêle...

Elle crispe les lèvres de dépit. Quelle conne j'ai été, pense-t-elle. Dire que c'est moi qui l'ai envoyée chez son oncle, persuadée qu'il serait ravi qu'on la fourre en pension tant il craint l'influence qu'elle pourrait avoir sur ses cousines ! Je mériterais des gifles !

— Que voulez-vous de moi, Aloysius ?

— La vérité. Swoboda est-il votre amant ?

— Admettons qu'il le soit, dit Lily d'une voix lasse. Et après ? Que comptez-vous faire ? Vous allez en parler à Zagory ? Réfléchissez-y à deux fois. Si je divorce, plus rien ne me retiendra. Souhaitez-vous avoir une belle-sœur divorcée qui passera pour une putain ? La chère Gertrude ne s'en remettrait jamais... Et mon fils !

Elle sait à quel point son beau-frère est entiché de Gaston. Elle utilise cet argument sans le moindre scrupule.

— Songez que je suis la mère du « Petit saint », Aloysius. Lui non plus, il ne s'en remettrait jamais...

— J'ai réfléchi à tout ça, croyez-le, Lily. J'y ai longuement réfléchi.

— Et qu'avez-vous décidé ?

— Je n'ai encore rien décidé. Ma décision dépend entièrement de vous...

— De moi ?

Ce froid crapaud songerait-il sérieusement à ce qu'elle s'offre à lui en échange de son silence ? Non. Il est bien trop hypocrite et prudent pour lui mettre jamais un tel marché entre les mains. Ce serait une arme à double tranchant. Il suffirait qu'elle en parle à sa sœur ! Il doit s'agir encore d'une de ses manœuvres tortueuses...

— Vous avez tort de croire que je vous suis hostile, Lily, déclare onctueusement le pasteur.

Mon Dieu, comme elle déteste ce ton mielleux. L'idée qu'un homme pareil pourrait mettre les mains sur son corps l'emplit de dégoût. Et de rage. Plutôt divorcer. Plutôt... Elle soupire. Je dis des bêtises, songe-t-elle. Divorcer ? Et après ? Travailler comme dactylo ? Zagory ne me donnera pas un sou. A trente-cinq ans, tout reprendre à zéro ? Avec la réputation que j'ai, aucun homme ne m'épousera. Il faudra s'expatrier.

— Je vous assure que je ne veux que votre bien, Lily. Mais, pour vous aider... j'ai besoin de savoir.

— De savoir quoi ?

— Tout. Vous êtes une malade, Lily. Les séductrices sont des malades.

Avec un sourire amer, Lily lève les yeux sur son beau-frère. Ainsi, c'est cela. Le salopard veut la « soigner ». Ce n'est pas la première fois qu'on lui a fait le coup.

— Je vois, dit Lily.

Elle voit très bien, en effet. Et son poulx s'accélère, une moiteur tiède l'envahit, comme si, maintenant qu'elle renonce à lutter davantage, la tension nerveuse cédait la place à une lâche excitation. Oh, que nous sommes veules, nous, les femelles, se dit rageusement Lily en sentant sa chair s'avachir dans le fauteuil. Chaque fois qu'elle est sexuellement émue, ses aisselles transpirent abondamment. Elle sent les effluves révélateurs atteindre ses narines. Sa propre odeur agit sur elle comme un aphrodisiaque. Ses genoux s'ouvrent, comme une invite.

Du haut de son perchoir, son beau-frère ne la quitte pas des yeux.

— Eh bien, fait-il, que décidez-vous, Lily ? Allez-vous continuer à faire la forte tête ? Ou vous en remettre à moi ?

— Ai-je le choix, Aloysius ?

Non. Elle n'a pas le choix. Un bruit de voix leur fait tourner le visage vers la fenêtre. Bethsabée et Deborah, les filles du pasteur, leur cours de musique fini, raccompagnent au portail Mme Cécilia, leur maîtresse. Cette Cécilia est une jolie jeune femme un peu effacée, une de ces beautés discrètes comme en épousent souvent les médecins. Si elle savait, pense Lily, si elle savait ce qui se passe ici... Ou plus exactement, ce qui va s'y passer !

— C'est entendu, dit-elle, d'une voix qui tremble un peu. Je vous raconterai tout ce que vous voulez savoir, Aloysius.

— Vous mettez donc votre sort entre mes mains, Lily ? Nous sommes bien d'accord ?

Lily fait signe que oui, sans le regarder. Le pasteur va tirer le rideau devant la fenêtre. Ce qui va se passer ici, maintenant, ne regarde plus qu'eux.

CHAPITRE VII

LES POINTS FAIBLES DE LILY ZAGORY

Une fois le rideau tiré, la pièce se trouva plongée dans la pénombre. Le pasteur alluma la lampe inclinable, coiffée d'un abat-jour vert, qui se trouvait sur son bureau, et l'inclina de façon qu'elle éclaire le fauteuil dans lequel était assise Lily. Les mains crispées sur les accoudoirs, les jambes jointes, cette dernière suivait ces préparatifs d'un œil attentif et inquiet.

— Nous allons procéder par ordre, dit le pasteur, comme s'il se parlait à lui-même. Commencer par le commencement...

Il retourna derrière son bureau ; soulagée, Lily se laissa aller contre le dossier de son siège : s'il ne s'agissait que de parler... le mal n'était pas grand. Mais quand elle vit que son beau-frère, au lieu de s'asseoir, prenait son fauteuil à bout de bras et descendait de l'estrade pour s'installer en face d'elle, elle comprit qu'elle ne s'en tirerait pas à si bon compte. Avec un sourire pincé, Aloysius s'assit si près d'elle que leurs genoux se touchaient presque. Nerveuse, Lily se recroquevilla sur son fauteuil ; se penchant vers elle, le pasteur lui tapota paternellement le genou.

— Allons, allons, Lily, la gronda-t-il d'une voix amusée, ne vous crispez pas comme ça... Ce ne sera pas la mer à boire...

Elle s'efforça de sourire, pour se mettre au diapason, mais le cœur n'y était pas. Sous ses cils, elle surveillait la main qui tapotait son genou.

— On croirait, plaisanta le pasteur, que vous allez vraiment vous faire arracher une dent. Je vous assure que ce ne sera pas si terrible que ça...

Sa main, cessant de tapoter le genou, se mit à le caresser machinalement. Lily jeta un bref coup d'œil à son beau-frère. Comme il semblait ne pas se rendre compte de ce que faisait sa propre main, elle décida de l'oublier, elle aussi.

— C'est que, s'efforça-t-elle de plaisanter, je ne vous connaissais pas sous ce jour, Aloysius. Il faut me laisser le temps de m'habituer...

La main souleva distraitement l'ourlet, épousa l'arrondi du genou. Une rougeur diffuse envahit le visage de Lily, et sa voix prit une intonation perçante.

— Voyez-vous, Aloysius... je ne peux vous considérer autrement que comme le mari de ma sœur. Presque un frère, en somme...

Elle se tut, attentive. Ses paupières battirent. La main descendait doucement, s'emparait du mollet, le palpaït nonchalamment. Elle remonta dans le creux du genoux...

— C'est vraiment de la soie ?

— Plaît-il ?

Ouvrant de grands yeux, Lily faisait mine de ne pas comprendre. La main enveloppa son mollet. En dépit d'elle-même, elle sentait sa chair s'émouvoir. Elle était là, seule, avec un homme... Un homme qui avait un pouvoir sur elle. Et il avait la main sur sa jambe... Comment rester insensible à une telle situation ? Comment, malgré l'antipathie, pour ne pas dire l'aversion, que vous inspire l'individu en question, ne pas éprouver... certaines sensations ?

— Vos bas ? demanda le pasteur. C'est vraiment de la soie ?

— Ah, mes bas ! fit Lily, avec un petit rire étonné, et elle baissa les yeux sur ses jambes, comme si elle avait été à mille lieues de penser à ses jambes, à ce moment.

— En effet... c'est de la soie.

— Naturelle ?

— Naturelle, je crois bien. Je les ai payés assez cher.

— Peste !

Le pasteur siffla entre ses dents.

— Il est vrai, fit-il, que votre mari gagne bien sa vie.

Le sous-entendu (divorcée, sans travail, Lily ne pourrait jamais se permettre des fantaisies aussi coûteuses) interrompit le geste de Lily qui s'apprêtait à repousser la main qui tâtait son mollet. Pinçant les lèvres, elle laissa retomber la sienne sur l'accoudoir, et ses ongles se vengèrent de la passivité qui lui était imposée en griffant la moleskine.

— Cela doit coûter une fortune, insista le pasteur, des bas en soie naturelle...

De la main, il caressa toute la jambe de Lily, partant du genou et descendant à la cheville. Puis il reprit la même caresse dans l'autre sens. Il l'effleurait à peine, suivant l'arête du tibia. Gênée, Lily détourna la tête.

— Comme c'est doux... c'est d'une douceur incroyable...

Le pasteur eut un rire rentré. Parvenue au genou, sa main franchit distraitement l'obstacle, le contourna, et poursuivit son chemin sur la robe, frôlant, du même effleurement insidieux, le sommet de la cuisse.

— Mais je suis sûr que votre peau est encore plus douce, Lily, ajouta-t-il. Vous permettez ? Simple curiosité...

Elle ne répondit pas. Avait-elle son mot à dire ? Le visage toujours détourné, les yeux fixés sur une des croûtes qui ornaient les murs du bureau, une abominable marine, avec un voilier sur une mer démontée qui ressemblait à de la crème fouettée, elle sentit qu'il soulevait sa robe. Avec une infinie délicatesse, comme s'il retirait prudemment l'emballage qui protégeait un bibelot précieux et délicat, il retroussa les fanfreluches en haut des cuisses de Lily. Elle ne put s'empêcher d'y baisser les yeux. Ses cuisses n'étaient pas tout à fait jointes. Elle les vit surgir progressivement ; au-dessus des genoux, elles s'élargissaient rapidement et la soie du bas devenait, d'être distendue par la chair, plus transparente ; ce qui fait que la blancheur de la peau éclaircissait de plus en plus la noirceur du bas.

— Des jambes pareilles sont une œuvre d'art... une véritable œuvre d'art.

Les ongles de Lily s'enfoncèrent dans les accoudoirs. La robe était arrivée au sommet des cuisses et la chair nue, très blanche, se montrait, entre les pattes du porte-jarretelles. Le pasteur reposa l'étoffe ramassée sur elle-même dans le giron de Lily et prit un peu de recul,

se calant dans son siège, pour mieux savourer le spectacle que lui offrait sa belle-sœur, ainsi troussée. Entre l'étoffe sombre, roulée sur elle-même, de la robe et la soie noire des bas, la chair blanche du haut des cuisses prenait une importance scandaleuse. Ce qui en rendait la nudité encore plus indécente, c'était l'attitude absolument passive de Lily.

Ses cuisses n'étaient pas jointes ; un de ses genoux était replié, la jambe verticale, le pied posé par terre, mais l'autre jambe, celle que le pasteur avait caressée, était allongée devant Lily. L'angle que formaient les cuisses était une invite à laquelle il était difficile de résister. Pourtant, Lily, de crainte de précipiter les choses, n'osa pas changer de pose.

— Une œuvre d'art, répéta le pasteur, qui ne la touchait plus.

Elle sentit son cœur sauter dans sa poitrine. Le salaud se penchait de côté pour lorgner, avec une froide délibération, entre ses cuisses. Le sexe de Lily se crispa, comme s'il souhaitait disparaître, rentrer en elle-même. Il voyait certainement sa culotte noire... Elle battit des paupières. Il allait la toucher, pensa-t-elle, l'obliger à tout lui montrer, mettre ses doigts à l'intérieur d'elle... Elle se mordit la lèvre. Mais qu'attendait-il ? Jouer au chat et à la souris, c'était bien son style. Petit garçon, il devait arracher les ailes des mouches !

S'apprêtant à lui cracher une vacherie bien sentie, quelque chose dans le genre de : « Faites ce que vous avez à faire et finissons-en ! », elle lui lança un regard haineux. Le froid mépris qu'elle lut dans les yeux qui admiraient ses cuisses lui fit l'effet d'une gifle. Elle réalisa alors encore plus l'amertume de la situation. Il la traitait vraiment comme une putain ! Mais, après tout, avait-il tort ? N'était-ce pas ce qu'elle était ? Puisqu'elle acceptait son chantage ? Une putain... le mot la brûlait, et l'excitait en même temps. N'est-ce pas le rêve de toutes les honnêtes femmes (et Lily était loin d'en être une) que de faire un jour, impunément, la putain ? N'est-ce pas pour cela que Lily passait d'amant en amant, choisissant avec discernement des hommes mariés qui ne pourraient pas prendre avantage de leur liaison en public... Ne la traitaient-ils pas comme une putain ? Une putain dont ils se servaient, avec qui ils faisaient leurs cochonneries, avant de retourner auprès de leurs épouses ? Et n'était-ce pas ce que Lily attendait d'eux, en fait, qu'ils la traitent de cette façon ?

Mais, songea-t-elle, avec eux, c'est différent. C'est moi qui décide. C'est important, de décider, quand on veut garder sa propre estime. Là, la situation était tout autre... et de sentir sa chair

s'émouvoir rendait l'humiliation de Lily encore plus intolérable. Ma culotte est humide, pensa-t-elle ; je suis pire qu'une chienne. Ce salaud a bien raison de me mépriser. Le dégoût qu'elle éprouvait envers elle-même lui arracha un sanglot nerveux, qui lui laissa les yeux secs. Le pasteur leva les siens sur elle et son sourire se fit encore plus méprisant.

— Vous vous rendez compte, Lily ? Ne trouvez-vous pas que la vie est parfois amusante ? Combien de fois m'avez-vous toisé de haut, dans ce même bureau. Et aujourd'hui...

Il désigna de la main les cuisses découvertes.

— Vous êtes là, les cuisses à l'air, la robe retroussée, attendant la suite...

Lily baissa les yeux.

— Car il y aura une suite, vous vous en doutez bien... Il y a un long arriéré à vous faire rembourser, ma chère belle-sœur. Toutes ces plaisanteries que vous avez faites sur moi, ces dédains, ces airs moqueurs...

Les narines de Lily frémissaient.

— Vous vous doutez bien que cela ne pouvait durer. J'attendais mon heure. Je savais qu'un jour, folle et étourdie comme vous êtes, vous finiriez par tomber à ma merci. Et ce jour est arrivé...

Avec un rire de gorge, le pasteur posa sa main sur la chair nue de la cuisse. Lily serra les dents.

— Vous me détestez, et moi, je vous regarde, je vous tripote... et vous n'avez pas votre mot à dire. Vous ne trouvez pas ça amusant ? Si votre sœur, si votre mari nous voyaient... Pauvre Zagory, pauvre vantard, outre pleine de vent ! En croiraient-ils leurs yeux ? Non. Mais nous, nous savons que c'est vrai, Lily. Nous savons que vous allez m'en accorder bien davantage. Tout ce que vous avez donné à vos amants, vous allez me le donner. Absolument tout. Et même davantage ! Que cela vous plaise ou non !

A cette idée, Lily eut un long frisson. Sa haine pour Aloysius, sa révolte, le sentiment affreux de son impuissance lui arrachèrent deux larmes qui coulèrent sur son visage. Le pasteur gloussa.

— Pourquoi pleurez-vous ? Nous allons nous amuser. A ces jeux

que vous aimez tant ! Mais auparavant, il conviendrait que vous vous mettiez dans une tenue plus appropriée. Retirez donc cette robe hideuse, ma chère... nous avons perdu assez de temps.

Lily prit une voix horrifiée.

— Vous... vous voulez vraiment que je me déshabille ?

— Mais bien sûr, ma chère Lily. Il est temps que vous me fassiez admirer tous vos trésors.

— Je ne peux pas faire une chose pareille, Aloysius...

— Et pourquoi non ? Ne vous déshabillez-vous donc pas chez vos amants ?

— Ici ? fit Lily.

— Que reprochez-vous à ce bureau ? Je trouve, moi, que vos charmes y seront particulièrement mis en valeur.

Se reculant sur son siège, le pasteur saisit la lampe de bureau et l'inclina sur son axe pour que la lumière éclaire le corps de Lily. Elle cligna des yeux, éblouie. Il abaissa galamment l'abat-jour, de façon à épargner ses yeux, mais veilla à ce que la lumière enveloppe tout le reste de sa personne. Ayant fait, il se retourna vers elle.

— Je suis sûr que vous n'êtes pas si timide chez vos amants, plaisanta-t-il. Ou chez votre médecin. A plus forte raison chez Swoboda, qui est l'un et l'autre. Imaginez que vous êtes chez lui...

— C'est impossible, dit Lily, laissant reparaître furtivement le dédain que lui inspirait son beau-frère.

Il laissa passer le sarcasme sans réagir.

— Comment se retire cette robe, Lily ? Je vais vous aider, puisque vous êtes si embarrassée... Il y a des agrafes, des pressions ?

— Des boutons, souffla Lily, dont les joues avaient rougi.

Combien de fois s'était-elle trouvée dans cette situation, en face d'un homme qui s'apprêtait à la déshabiller ? Cela lui faisait toujours le même effet. Même ici... Elle souleva le jabot de dentelles qui bouffait sur son buste, montrant à son beau-frère la rangée verticale de petits boutons de verre noir qui partait du col pour descendre à la taille.

— Il ne faut pas être pressé, dit le pasteur, en se penchant sur la poitrine de Lily.

Il commença à déboutonner le corsage. Les bras de Lily se couvrirent de chair de poule. Soulevant toujours son jabot, elle détournait son visage, crispé, pour que celui de son beau-frère ne le frôle pas. Un à un, sans se presser, comme s'il écosait des petits pois, il dégageait de leurs boutonnieres les minuscules boutons noirs. Quand il arriva à la ceinture, Lily, d'un geste rageur, tira sur son jabot qui était maintenu autour de son cou par une patte d'étoffe fixée de chaque côté à sa robe par des boutons-pressions. Le jabot tomba sur ses cuisses et le corsage s'entrouvrit sous la poussée des seins.

— Permettez, dit galamment le pasteur.

Il posa les mains sur les épaules de Lily et fit descendre le corsage sur les bras. Le haut du buste, d'une blancheur vulnérable, émergea de l'étoffe noire comme un fruit qu'on épluche. Lily avait des épaules assez maigres, et des salières, mais ses seins étaient généreux. Le pasteur admira un instant son décolleté et la fente qui séparait les seins. La poitrine de Lily se soulevait et s'abaissait à un rythme précipité. Il acheva de faire descendre l'étoffe et les seins (Lily portait rarement un soutien-gorge) émergèrent, avec leurs grosses pointes effrontément dressées.

Lily était une fausse maigre. Ses seins lourds et fermes, en forme d'obus, provoquaient chaque fois la même surprise dans les yeux des hommes qui la déshabillaient pour la première fois. Elle se cambra et ils se braquèrent devant elle. Les mamelons étaient raidis et les rides minuscules qui en partaient étoilaient les sombres aréoles. Quelques poils follets, minuscules, trois ou quatre à peine à chaque sein, épargnés coquettement par la pince à épiler, mettaient un peu de poivre sur cette peau si blanche.

— Ils sont encore très beaux, dit le pasteur, pour une femme qui a eu deux enfants. Votre sœur n'a pas votre chance...

Il effleura du bout des doigts un des gros mamelons raidis. Lily eut un léger mouvement de recul. Les doigts lui pincèrent doucement le bout du sein.

— Vous avez allaité ? Je ne me souviens plus...

— Gaston seulement. Pas la fille... J'étais trop jeune quand j'ai eu Jennifer, trop coquette...

— Et puis, on allaite plus volontiers les garçons que les filles, c'est connu.

Il tripotait doucement les grosses pointes de chair brune et Lily, les yeux baissés, le regardait faire. Comment aurait-elle pu lui cacher le trouble qu'elle ressentait alors qu'il les sentait durcir et gonfler de plus en plus. Était-ce sa faute si elle était si sensible des seins ? Ouvrant les doigts, le pasteur les lui enveloppa d'une caresse légère, épousant tout leur volume, puis il referma les mains et les soupesa.

— Les pointes sont vraiment grosses, dit-il. Est-ce que vos amants vous les sucent, Lily ?

Elle garda un silence offusqué. Les mains du pasteur s'enfonçaient doucement dans la chair moelleuse. Maintenant, ce n'était plus seulement le visage, mais le cou et le début des épaules qui étaient roses, d'un rose qui rendait encore plus blanche la poitrine que le pasteur manipulait avec une délicatesse insultante.

— Est-ce que vos amants vous sucent les seins, Lily ? insista-t-il. Répondez quand je vous interroge.

Lily toussa pour s'éclaircir la gorge.

— Quelques-uns... dit-elle, d'une voix enrouée. Pas tous.

— Vous aimez ça ?

Comme elle tardait à répondre, il lui pinça un mamelon.

— Oui... cria Lily.

Les doigts la relâchèrent, la main se remit à caresser amoureusement le globe de chair blanche.

— J'aime ça... dit Lily. J'ai toujours aimé ça. Est-ce ma faute ? Suis-je responsable de mes seins... ou du reste... si Dieu m'a faite ainsi...

— Et Swoboda, il vous les suce ?

— Oui.

— Il suce bien ?

— Très bien... Vous êtes content ?

Lily écarquilla les yeux. Le crâne en partie chauve du mari de sa sœur s'inclinait sur son buste. Malgré elle, elle se cambra. Il prit le mamelon le plus proche entre ses lèvres et l'aspira. Sa langue chaude tourna autour de la pointe raidie. Elle cambra un peu plus son buste. Il tenait le sein dans sa main crispée et le suçait avidement. Les sensations familières se répandaient dans la poitrine de Lily, son ventre s'alourdisait. Le pasteur avait posé une main sur la chair nue de sa cuisse, ses doigts tout contre l'aine. Il passa à l'autre sein, Lily ferma les yeux. Le pasteur sentait la naphthaline. Sans doute Gertrude venait-elle de tirer d'un coffre le costume d'hiver qu'il portait. La langue allait et venait, insistait sur la raideur dressée de la pointe, contournait l'aréole. Ce salaud était un tâteur remarquable ! Les hommes qui savent sucer convenablement les seins d'une femme ne sont pas légion, la plupart sont brutaux et maladroits. A contrecœur, elle dut convenir qu'il s'y prenait plutôt bien. Tout en lui suçant un mamelon, il lui taquinait l'autre, encore tout mouillé de salive, entre deux doigts fort sagaces. Lily aurait été incapable de dire ce qui lui procurait le plus de plaisir.

— Arrêtez, dit-elle soudain, d'une voix étouffée.

Elle avait posé une main sur son crâne et le repoussait. Il lui adressa un regard étonné. Ses lèvres étaient mouillées de salive, un peu gonflées, ce qui le rajeunissait. En la voyant détourner les yeux, il parut comprendre et eut un sourire sarcastique.

— A ce point, chère Lily ? Vous êtes décidément bien sensible en effet... Mais vous avez raison. Ce serait dommage de gaspiller votre poudre...

— Cela vous va bien d'ironiser. Est-ce ma faute si j'ai des points faibles ? Toutes les femmes ne peuvent pas être comme Gertrude, ou votre madame Porbus... J'ai un corps, moi.

— Un corps... et des points faibles... si nous cherchions vos autres points faibles, ma chère Lily ? Car vous en avez d'autres, bien sûr. Si nous les cherchions ensemble ? Que dites-vous de cette idée ?

— Je n'ai rien à dire.

— Mais vous ne dites pas non, fit le pasteur, en se frottant les mains.

Non, Lily ne disait pas non. A quoi cela lui aurait-il servi, de toute façon ?

— Vous savez ce que nous allons faire, lui dit le pasteur. Nous allons faire comme si j'étais le docteur Swoboda. Et comme si vous veniez me consulter, pour la première fois. N'oubliez pas, Lily. Nous ne sommes pas encore amants...

Elle lui jeta un regard ahuri et frissonna de peur en voyant qu'il ne plaisantait pas.

— Mais... c'est impossible. Voyons... Swoboda existe et vous n'êtes pas lui, Aloysius.

Le pasteur pinça les lèvres. Il ressembla soudain à un enfant dépité. Un vieil enfant... Les seins de Lily se couvrirent de chair de poule, sur ses avant-bras, les poils se hérissèrent. Pour la première fois, depuis qu'elle était entrée dans le bureau (était-elle idiote à ce point ?) réalisait qu'elle avait affaire à un déséquilibré. Son beau-frère n'était pas seulement un salaud, c'était un fou. La peur la glaça. Il ne faut pas contrarier les fous, c'est connu.

— Alors, disons que je suis un autre docteur... et que vous êtes venue me consulter... pour connaître vos points faibles. Vous voulez bien ?

— Si vous voulez... dit faiblement Lily.

La lueur maniaque qu'elle voyait luire dans les yeux gris de son beau-frère l'emplissait de terreur.

— Spinoza ! Voilà ! Supposons que je m'appelle Spinoza ! dit le pasteur, dont les yeux venaient d'effleurer un instant les rangées de livres qui s'étagaient derrière son bureau. Spinoza, poursuivit-il, cela ressemble un peu à Swoboda, mais c'est assez différent pour que la confusion ne soit pas possible. Disons que je suis le docteur Spinoza. Cela vous va-t-il ?

— Et moi ? demanda Lily, affreusement inquiète. Moi, Aloysius, qui suis-je censée être ?

— Vous ? Mais vous-même, qui voulez-vous être ? Vous êtes Lily Zagory... ma chère belle-sœur !

Un peu rassurée, mais guère trop, elle se leva comme il l'y invitait et, les mains en coquille sous les seins qui sortaient de sa robe ouverte, elle le regarda actionner la manivelle du fauteuil qui commença à s'élever sur son axe en grinçant d'une façon abominable.

INTERMÈDE 8

« Plaisirs frauduleux »

(Journal de bord d'un pornographe)

Quand Anne Cousin m'a demandé d'écrire quelques lignes sur « un endroit érotique de Paris », pour le guide qu'elle confectionnait, *Paris Sexy* (un endroit où tu as envie de faire des choses, où tu en as fait), j'ai tout de suite pensé au *Bouton de Rose*, bien sûr, comment ne pas y penser ? Rien que le nom, déjà : bouton de rose, métaphore du clito qui clignote dans la nuit... Si j'ai demandé à Zaza d'y venir sans culotte, pour nos retrouvailles, c'est bien parce que c'est le seul endroit de Paris où l'idée ne viendrait à personne de demander pareille chose à une femme. Justement, parce qu'en dépit de son nom clitoridien, *ce n'est pas* un lieu érotique.

Les lieux érotiques me font chier. Chaque fois que je suis allé dans un « lieu érotique », que ce soit le *Barbar*, le *Feelings*, *Murmures et Hurllements* (ils sont tous aussi ringards), ce qui m'a frappé (en dépit de la maigre profusion de culs stipendiés), c'est la totale absence d'érotisme desdits lieux, leur tristesse, leur morne laideur, leur médiocrité et celles des gens qui les hantent (foutre non, ce ne sont pas de joyeux drilles). On pourrait y inscrire au fronton le vers de Mallarmé sur la chair triste. Sauf qu'il ne s'agit même plus de chair : dans ces lieux, la chair s'est désincarnée. La remplace un ersatz de chair, ou plutôt de viande (pas de la rouge, de la blanche, qui hésite entre la dinde sous cellophane des supermarchés et le veau aux hormones). Les « soumises » y ressemblent toutes à des endives bouillies...

Et c'est justice, l'érotisme étant ce qui dérange ne peut pas être institutionnalisé. Rien de moins érotique pour moi qu'une prostituée professionnelle, une danseuse de strip, une « rue chaude » (la tristesse des rues à putes !), qu'un « lieu érotique ».

C'est ce que j'essayais d'expliquer à Anne Cousin.

— Vois-tu, la première condition pour moi pour qu'un lieu devienne érotique est qu'il ne le soit pas, c'est seulement s'il ne l'est pas qu'il peut le devenir, que ça devient amusant d'y jouer au cul,

alors que dans les lieux prévus pour ça, le cul n'est plus qu'un rituel lugubre. Au *Bouton de Rose*, on vient écouter du jazz, boire un pot, rencontrer des amis... C'est ce qui, avec mon esprit tordu, m'a tout de suite donné envie d'y faire des choses « érotiques ».

Anne m'a demandé d'être un peu moins abstrait.

— On ne vise pas une clientèle intello, Georges. OK. Pour toi c'est ce *Bouton de Rose*. Eh bien, raconte ce que tu y faisais... Et si tu ne veux pas avoir d'ennui avec le barman, change le nom de la rue.

Sylvie Rabouin, donc, que j'y branlais chaque fois qu'on se voyait. C'est à elle, surtout, que le lieu est associé, dans mon esprit. Allons-y. Première chose qui me revient quand je pense à elle : comme elle aimait sucer. Jamais une femme ne m'a sucé comme elle. Au début, ça me flattait, puis j'ai compris que ce n'était pas moi qu'elle suçait, mais ma bite.

— Soit dit en passant, Esparbec (pourrait me dire Anne Cousin), toi, quand tu la bouffais, bouffais-tu autre chose qu'une chatte ?

— Tu n'as pas tort, mais c'était quand même différent. Tu vas comprendre pourquoi. Sais-tu, Anne Cousin, ce qui était le plus comique avec Sylvie Rabouin ? Elle se prenait pour un « objet du désir ». Fantasme saugrenu : je ne l'embrassais quasiment jamais et ses tétones de chèvre androgyne me laissaient froid, son cul lui-même, trop garçonnier pour mon goût, n'était pas un cul, pour moi, juste une zone neutre qui entourait son anus. Comment dire : elle n'était pas pour moi objet du désir comme peut l'être Caro (dont même les doigts de pied m'excitent), elle « avait » l'objet du désir accroché à elle comme un fruit vénéneux à une branche, cet objet, c'était son gros con velu, et le reste ne comptait pas. C'est son con que je touchais, pas elle, comme elle suçait une bite, pas moi. Laisse-moi parler, Anne : la nuance, c'est que pour elle je n'existais pas, ma bite était impersonnelle, tandis que pour moi, son con n'était pas interchangeable. C'était ce con-là, celui qu'elle avait accroché entre les cuisses, que je voulais, pas un con en général. « Sa » chatte que je bouffais, pas « une » chatte. Quand je la lui bouffais, ce n'était pas seulement de la viande : s'y mêlait la sale jubilation de faire perdre les pédales à cette sombre conne que j'abhorrais. Elle, pas une autre. Elle aurait eu une bite, c'était pareil.

A ces nuances près, tu comprendras mieux l'animosité qui présidait à nos « amours » : chacun de nous « avait » ce que l'autre voulait. Nos rapports consistaient à vouloir « prendre » non pas l'autre,

mais « à l'autre », ce que nous avons envie d'avoir, de renifler, de sucer, de tripoter, de consommer. Une telle liaison était vouée d'emblée à l'échec (chacun de nous jugeant l'autre indigne de posséder l'objet convoité). Peut-être était-ce justement ce qui le rendait désirable, cet objet, qu'il soit la possession de quelqu'un que nous n'aimions pas. Je suis le premier à admettre qu'en compliquant nos rapports, ça les rendait « intéressants » (au sens que Nietzsche donne à ce mot). On se détestait, on se faisait chier ensemble comme des rats morts et pourtant, au moment même où on s'emmerdait le plus, comme il y avait toujours la possibilité de chiper à l'adversaire l'objet en question (son con, ma bite), de notre frustration naissait une intensité qui rendait l'ennui lui-même assez captivant. Je suppose que les gens qui vont voir des films d'horreur (ce n'est pas mon cas) sont victimes d'un syndrome voisin.

Revenons sur cette notion de « désir ». Que nous en désirassions la possession, desdits objets, ne voulait surtout pas dire que nous les aimions. En fait, nous les détestions. J'avais pour son gros con poilu une aversion qui n'était pas sans ressembler à celle que m'inspirent les araignées et les poulpes. C'est justement ce qui rendait si amusant de s'en occuper : ce mélange de dégoût et d'horreur que j'avais en y collant ma bouche, comme quelqu'un qui doit surmonter sa nausée la première fois qu'il mange un mollusque cru. Ensuite, en bouffant la chose, en la sentant si soumise aux sensations que lui fournissaient mes lèvres, mes dents et ma langue, une hilarité vengeresse supplantait la nausée, c'était son tour, à cette chose hideuse, d'en « baver », et plus elle en bavait et plus sa propriétaire perdait les pédales en râlant, en feulant, en ruant dans tous les sens, plus mon hilarité devenait démoniaque, c'étaient ces fous rires rentrés qui me faisaient bander plus que les mouvements rageurs des doigts qui torturaient mon gland ou de la langue qui s'enroulait voracement autour...

Pour elle, Sylvie Rabouin, c'était pire. Elle détestait littéralement les bites parce qu'elle aurait voulu en avoir une, une à elle, accrochée avec les couilles à la place de ce morceau de barbaque irritée qui ne la laissait jamais en repos. Je n'ai jamais accordé beaucoup de crédit à toutes ces conneries freudiennes sur l'envie du pénis chez les petites filles, toutes les femmes que j'ai connues étaient ravies d'avoir un con, elles ne l'auraient pour rien au monde échangé contre ce gode gonflable que nous trimballons. Unique exception : Sylvie Rabouin. Si Freud l'avait connue, il lui aurait érigé une statue dans son square préféré et serait venu tous les jours l'astiquer, l'abritant sous un parapluie des injures des pigeons. La première fois qu'elle m'a touché la bite, au simple contact de ses doigts, j'ai su que

Sylvie Rabouin la « voulait ». M'endormant près d'elle, je n'étais jamais sûr de ne pas me réveiller châtré et de la voir, dans la salle de bains, essayer de se coller mes pendeloques saignantes à la place du con.

— Tu es trop abstrait, me répéterait Anne Cousin. Tu veux que je te lise les lettres du lecteur lambda ? Sois concret.

— OK. Je vais être concret. Dire simplement ce qui se passait, au *Bouton de Rose*, puisqu'il s'agit du *Bouton de Rose*.

Quand tu m'as parlé de ce petit texte, je n'étais pas encore fâché avec Caro. J'avais lu ton mail et ça m'avait amusé, sans plus. Tout de suite, j'avais pensé au *Bouton de Rose*. Pas un instant, à celle que j'y avais le plus tripatouillée dans le recoin de la fenêtre. J'avais surtout pensé à deux filles, Laura, une Finlandaise connue au théâtre des Déchargeurs, au temps où je « faisais du théâtre » dans la troupe de feu Vicky Messica, un ami d'enfance de Tunis, et Tina, bien sûr... Mais Tina, j'ai touché son con dans tellement d'endroits que le *Bouton de Rose* n'était qu'un maillon de la chaîne (tu es toujours vivante, Tina ? ça te fait quel âge, maintenant ? j'aime mieux ne pas y penser). Il y avait aussi Zaza, comme je l'ai raconté. Mais il aurait fallu que je l'appelle pour savoir si elle était d'accord ; et elle aurait cru que je la relançais. J'aimais autant éviter.

Je m'étais donc endormi quai de Béthune, près de Caro, et comme nous avions pas mal picolé, mon sommeil était plutôt lourd. Cette lourdeur s'est transformée en oppression, à tel point que je sur le point d'étouffer, je me suis réveillé avec le plus gros de ses chats (le castrat) vautré sur ma poitrine. Caro ronflait comme un sonneur de cloches. Délogeant le sac à puces, je suis allé pisser, puis, comme le projecteur d'un bateau-mouche incendiait les fenêtres, je suis sorti sur la terrasse. Et là, c'est ma queue qui s'est souvenue de Sylvie Rabouin, pas moi. Une raideur tétanique, désagréable, une forme de priapisme s'en était emparé (j'avais dû prendre une pilule bleue de trop). En suivant des yeux le sillage du bateau-mouche, j'ai voulu me branler dans les géraniums de Caro (je n'avais pas juté au cours de nos ébats, elle m'avait laissé les couilles pleines en s'éteignant d'un coup), mais en vain m'astiquais-je, ça ne voulait pas venir. Juste ce titillement aride... exactement celui que me procuraient dix ans avant les attouchements pernicioseux de Sylvie Rabouin.

C'est à Lagarde-Freinet, chez Italo, en 92, que j'ai rencontré cette grande chèvre moricaude. Correctrice dans un hebdo BCBG de la gauche caviar, elle passait ses vacances dans une villa voisine. Fielleuse, envieuse, mal dans sa peau, voyant venir avec terreur la

quarantaine sans avoir pondû, détestant l'espèce mâle qu'elle rendait globalement responsable de ne pas l'avoir engrossée, elle m'avait tout de suite intéressé (au sens nietzschéen toujours). Je me suis dit, avec celle-là, ça ne sera pas fade.

Vénale. Toujours à mendigoter un restau, une soirée, ne trouvant jamais sa carte bleue au moment de l'addition. « La prochaine fois, fais-moi penser que c'est mon tour... » Je suis sûr qu'elle mouillait chaque fois qu'elle voyait le mec sortir ses talbins. Au *Bouton de Rose*, elle ne faisait même plus semblant, jouant à celle qui avait perdu le contrôle d'elle à cause de mes « sales attouchements de pornographe », elle se ruait dans l'escalier des chiottes au moment de régler.

Mais ça valait le coup. Dans le genre crade, c'est certainement avec elle que j'ai le plus joui (jubilé, disons) à tripoter un con dans le recoin de la fenêtre. J'ai bien dû l'y branler quarante fois, c'était devenu l'apéritif indispensable avant de l'emmener chez moi, rue de l'Ouest (à l'époque, je n'habitais pas encore rue de la Gaîté). Comme la pisser d'un chien parfume une encoignure de porte dont il a fait son territoire, les « sales plaisirs » que j'ai partagés avec Sylvie Rabouin ont parfumé ce recoin du *Bouton de Rose*. Même quand je crois ne plus m'en souvenir, ils continuent d'empoisonner de leurs relents les caresses dont j'honore d'autres femmes. Sur la terrasse de Caro, après avoir rangé ma queue inutile, je croyais sentir baver sous mes doigts la grosse moule lippue de Sylvie, et sur les eaux de la Seine, voir se dessiner le visage dur, pensif, qu'elle arborait quand mes doigts attisaient sa bidoche, comme si elle était à mille lieues de là, pur esprit perdu dans les brumes nordiques de la contemplation. Puis elle posait ses coudes sur le comptoir, comme si elle avait un coup de barre, plongeait son profil de buse dans ses mains pour se malaxer les joues et je pouvais entendre, à peine audible, le mugissement sourd dont elle couronnait son orgasme tandis qu'un flot de bave tiède, une vraie diarrhée de mouille, se répandait dans ma main.

Chose faite, elle se frottait mollement les paupières, et pinçait délicatement une chips entre deux doigts, dans l'attente du summum vicieux : deux doigts dans le trou du cul, comme un coup de poignard. Je les y laissais exprès un temps infini, vissés dans son boyau, pour l'obliger à me parler avec eux en elle. Et elle le faisait, tout en me fourrant un Kleenex dans la main. « Essuie-moi, je vais tacher ma robe. » Alors, je la torchais et elle se ruait aux chiottes. Ensuite, on remontait la rue de la Gaîté, puis la rue de l'Ouest, jusqu'au 53. Où prenant sa revanche, elle me punirait en me torturant la bite des plaisirs « frauduleux » (je la cite) que je lui avais imposés.

Quand Sylvie branlait un mec, c'était avant tout pour affirmer son pouvoir ; en voiture, kif-kif, elle voulait toujours tenir le volant, quand on parlait : tenir le crachoir, « avoir » la parole. Tenir le volant, avoir la parole, tripoter des bites : même combat. Les faire durcir quand elles étaient molles. Et quand elles étaient dures, les faire juter pour les priver de leur arrogance. Leur faire la loi, en somme. Elle n'arrêtait pas de me toucher la queue, mais pas pour me donner du plaisir, au contraire, pour jouer sur la frustration du désir, l'exacerber comme un prurit. Sa façon de faire rouler entre ses doigts (comme une boulette de mie de pain à la fin d'un repas) le gland décalotté, procurait une exaspération lancinante que ne m'ont donnée aucune autre femme. Tout en déblatérant, explorant inlassablement le répertoire des rivalités de bureau, elle ponctuait ses dires de pinçons brutaux, de tiraillements, de frottis pervers, comme si elle s'énervait sans s'en rendre compte, pétrissant, froissant la muqueuse... me rendant au centuple ce que je lui avais fait subir au *Bouton de Rose*, sauf que moi, je ne mouillais pas. Je me contentais de brûler.

Le mépris haineux dont cette tripoteuse compulsive accablait mon appendice se sentait aussi dans sa façon goulue de sucer, non pas pour allécher le gland mais pour le congestionner, le gorger de sang. N'hésitant pas, si je faisais mine de me dégager, à me faire sentir la menace latente de ses dents avec le grognement sourd d'un chien à qui on veut ôter son os.

Je me souviens des soirées lugubres de l'automne 92, quand j'écrivais les premiers Sabine Fournier. Elle s'était installée chez moi, rue de l'Ouest. Ah non, le sexe avec elle n'avait rien de marrant. Deux litres de vin rouge (à bas prix), pas d'enfants, jalousies mesquines de bureau, elle ruminait tout ça et me le déversait en vrac. En l'écoutant, choisissant à dessein le moment où elle était la plus fielleuse, je laissais ma main remonter sous sa jupe, elle écartait les cuisses, ou plutôt, tant le réflexe paraissait involontaire, ses cuisses s'écartaient. Je soulevais la culotte... et, longuement, tant que la bouteille n'était pas finie, l'écoutant cracher sa bile, je jouais avec sa grosse vulve lippue. Le dernier verre avalé, le silence tombait...

Son profil de brebis se tournait vers la verrière, sous ses gros sourcils, son œil furibond surveillait les fenêtres de l'immeuble d'en face. A l'aveuglette, sa main, comme une araignée en chasse, courait sur le banc jusqu'à ma queue. On se touchait sans se regarder, sans parler, communiant dans le même écœurement, qui se manifestait dans l'insultante manière avec laquelle nos doigts « tripotaient » les « parties » de l'autre... Mais ça fonctionnait. L'un de nous étendait la main, éteignait la lumière, nous attendions que nos yeux s'habituent à

la seule clarté que nous renvoyaient les fenêtres d'en face... Dès qu'elle mouillait, elle pivotait sur le banc pour me faire face, balançait une jambe de côté, se couchait sur le dos pour me livrer la tache sombre de son con. Accroupi par terre, je lui « bouffais la moule », le goût suri, vaguement pisseux, de sa mouille emplissait ma bouche, je mâchonnais sans figoler, lui limant le trou du cul avec deux doigts, épiant son souffle saccadé (des années plus tard, en montant chez Caro, alors que la mémère du quatrième, une marquise décatie, me précédait avec son chien obèse, le souffle rauque de l'animal m'a rappelé celui de Sylvie sur son banc), forçant la dose jusqu'à ce que retentisse dans la pénombre le meuglement éploré qui couronnait sa satisfaction. Alors, je la mordais jusqu'au sang, je lui bouffais littéralement la « cramouille », déclenchant des ruades de grenouille électrocutée, des sanglots hystériques, des insultes pleines de gratitude « Ordure, ordure, oui, oui... saleté... », des spasmes d'une telle violence qu'ils lui soulevaient le cul du banc dans une parodie de lévitation...

Quand elle se mettait à chialer pour de bon, avec de la morve coulant des narines, j'ouvrais la mâchoire et j'allais fumer à la fenêtre un moignon de cigare, tandis qu'elle s'avachissait sur le bat-flanc qui camouflait le coffre en forme de cercueil où s'empilaient mes manuscrits (ceux des « vrais » livres que je ne finirais jamais).

Nous restions ainsi, l'un près de l'autre, dans une de ces rares accalmies qui auraient pu ressembler à la complicité d'un couple. Un couple de tarés, d'accord, mais un couple quand même. Ça ne durait pas, sa main me tirait, elle se fourrait ma queue dans la bouche. Se goinfrait. Bruits de salive gloutons. Mais ce n'est pas d'une pipe qu'elle avait envie. Le vagin réclamait sa proie... Pour ne pas deviner son visage dans la pénombre (elle aussi préférait ne pas voir le mien), je lui faisais adopter la posture de la bête. Je m'engainais dans son vagin (ou dans son cul, pour elle, les deux se valaient), et je sentais son trou s'évaser et se resserrer de plus en plus vite, tandis que son souffle imitait à nouveau celui d'un chien asthmatique, et la tenant à deux mains par les fesses, lui défonçant le cul ou le con, je l'écoutais s'affoler, envieux, ça avait l'air tellement fort, pour elle, c'était tellement physique...

Dix ans plus tard, j'y pensais sur la terrasse de Caroline. Ce sont quand même ces connes qui ont le meilleur morceau, me disais-je. Et après, elles vont se plaindre qu'on dégrade leur image dans nos bouquins de cul ! Pas les mémés frigides des associations parentales, qui ne sont guère en état de prendre leur pied aussi bestialement. On comprend qu'elles soient furax à l'idée que d'autres femelles y arrivent.

Mais les autres, les bigotes féministes de la pornophobie libérale, toutes celles qui dans les partouzes mondaines font exactement ce que je décris, et poussent ensuite des cris d'orfraies en le lisant dans un bouquin de gare. Sylvie Rabouin faisait partie de la meute, toujours à signer des pétitions, à coller des étiquettes sur les vitrines des kiosques de gare, à balancer des pavés dans celles des sex-shops... « La dignité de la femme », elles n'ont que ça à la bouche ! Dignité mon cul. Regardez-les, accroupies, donner le leur comme des ânesses en rut, à ces bites qu'elles détestent, qu'elles voudraient châtrer, s'empiffrer le vagin ou l'anus en criant comme des pythies en délire... s'en mettre jusque là, n'en ayant jamais assez. Où leur dignité va-t-elle se nicher ?

« Je déteste la pornographie, me disait Sylvie Rabouin. La pornographie fait jouir avec des moyens frauduleux. La pornographie, c'est la mort. »

Ça ne l'empêchait de lire au lit les manuscrits que j'emportais rue de l'Ouest, pour se faire une idée des saloperies que j'allais publier. Tout en se tripotant *machinalement*.

Dans la pièce à côté, je travaillais devant l'ordinateur, l'écoutant ronchonner : « Il faut vraiment être malade pour écrire des saletés pareilles. ». Puis les ressorts du lit piaillaient... Et sa voix s'élevait. « Tu en as encore pour longtemps ? Je me lève à sept heures, demain, il y a une réunion du personnel. » Alors, j'y allais. A peine entrais-je dans la chambre, si elle me voyait obliquer vers la salle de bains : « Ne te lave pas, ce n'est pas la peine » marmonnait Sylvie Rabouin. Quand elle était d'humeur salace, elle aimait bien qu'une queue sente le suint. Et d'humeur salace elle était, ne songeait nullement à le cacher, ses genoux formant un chapiteau sous le drap qu'elle avait tiré jusqu'au nez, dont seul émergeaient ses gros yeux noirs luisants de concupiscence – frauduleuse ou pas, tandis que sa main, au bas du ventre, sarclait le terrain...

Le miroir qu'elle se foutait sous le cul, elle, c'était mes yeux. Sur le lit, elle m'avait renversé d'autorité, puis tiré par les pieds pour que ma tête soit au milieu du matelas, et s'était accroupie dessus, comme une gargouille, ses yeux attachés aux miens, pour y voir ce qu'elle me montrait. Y lire l'attrait fasciné, la curiosité macabre que m'inspirait le hideux sourire de Méduse de sa vulve égorgée. Toujours, quand elle écartait les cuisses, que dans la touffe hirsute se séparaient les lèvres rosâtres, que son vagin pourpre me dévisageait, l'horreur me paralysait. De vagues relents d'assassinat en émanaient avec l'odeur assez forte qu'il dégageait. Egorgement, pensais-je, le barbu du sixième

s'est tranché la gorge... Elle ricanait tout bas et me le déployait.

— Tu le regardes, hein, tu le regardes... C'est lui que tu vas sucer... sale pornographe...

Me tenant par les tempes, elle restait ainsi un temps infini à m'emplir les yeux de son « infamie », à emplir les siens de mon regard fasciné. Je voyais des filaments de mouille se détacher de son con béant.

— Tiens, c'est pour toi... mange bien...

La fente s'élargissait encore et elle me l'appliquait sur la bouche comme un bâillon. En chuchotant des injures que je préfère oublier, elle se frottait d'avant en arrière sur mes gencives et sur la langue que j'avais fourrée dans le gluant, se servant de ma bouche comme elle s'était servie de mes yeux, esquissant de temps en temps un mouvement latéral de salsa pour que ma langue explore bien toutes les anfractuosités.

Chaque fois qu'elle s'accroupissait sur moi pour m'engloutir de son con, avant d'en faire adhérer la bouche édentée et baveuse à la mienne, en voyant s'arrondir son trou du cul, me traversait la terreur qu'elle me chie dessus.

Comment saisir avec des mots, les simples mots du pornographe, la bestialité de sa posture ? Décrire, sans tomber dans les clichés sempiternels, bâillant dans la barbe hirsute, cette éventration aux luisances louches... Et le cannibalisme qu'elle exsudait ? J'y renonce. Comme renonçait à me voir, à l'approche de l'extase, son œil de brebis qui cherchait sur le mur, comme sur un écran de cinéma, les souvenirs du porno qu'elle venait de lire.

Même quand ce n'était plus de ma bouche qu'elle se servait, mais de ma queue, il ne s'agissait jamais de baise avec Sylvie, mais de masturbation.

Accroupie sur ma queue, les mains tendues devant elle comme si elle tenait un volant, elle se « conduisait » au plaisir, elle, elle seule, négociait des virages de montagne en se dandinant pour que la bite lui masse telle ou telle région du rectum ou du vagin. Une crispation sauvage du vagin ou du sphincter anal, analogue à celle qu'elle aurait produite pour expulser un étron, m'annonçait son orgasme. Immédiatement après, ses yeux s'exorbitaient (elle devenait, vue d'en dessous, gargouille gothique, d'une laideur fascinante), elle renversait sa tête pour viser le plafond, et, elle mugissait... Ce n'est pas une

image, pas d'autre mot possible pour décrire le mugissement lugubre, haineux, la plainte pleine de jubilation qui émanait alors de ce qu'elle était devenue, un de ces êtres mythologiques, pas tout à fait humains, mi-bêtes mi-femmes qui peuplent les forêts de l'enfance...

Après quoi, libérée, elle déplaçait ses jambes de sauterelle et courait à la salle de bains se débarrasser de la saleté que nous venions d'accomplir comme des traces d'un infanticide. Elle y restait un siècle, à se récurer le vagin, à se shampooiner la motte, à presser ses points noirs, à se pommader les paupières... Et ne revenait que drapée dans une pudique serviette, comme une sportive dans un vestiaire.

Si je n'avais pas eu le temps de juter, elle s'asseyait au bord du lit et me branlait de haut en bas, très vite. Je me retenais le plus possible, mais à la fin, elle y arrivait, le gland en feu, irrité, je lâchais la sauce qu'elle regardait sautiller le regard fixe, la bouche entrouverte, pendant que son autre main s'activait frénétiquement entre ses cuisses, sous la serviette, et qu'elle se faisait jouir (mais sans mugir, cette fois) en dévorant des yeux le sperme dont elle me barbouillait le ventre.

Et là, il fallait négocier le dernier virage, le plus scabreux. J'avais trouvé un truc, pour la tirer de sa transe et du dégoût qu'elle éprouvait pour elle-même (et pour moi !), j'éteignais, j'annulais son visage, le mien. Et alors, ça dépendait, elle m'enjambait pour s'étendre face au mur et j'attendais qu'elle s'endorme pour aller me coucher sur le coffre aux manuscrits du living où j'attendais le sommeil en regardant par les fenêtres celles d'en face, comme dans le film d'Hitchcock...

Dans l'autre option, dès la lumière éteinte, ses genoux frappaient le plancher, et sa langue me léchait avidement le ventre, la queue, les couilles, recherchait la moindre goutte de sperme, puis ses lèvres pinçaient mon gland pour aspirer ce qui restait dedans, et sa joue se posait sur mes cuisses, elle restait longtemps ainsi, à téter, à tétouiller... Le tremblement discret du sommier m'apprenait qu'elle se branlissait à nouveau... Il m'arrivait alors de sombrer dans une torpeur qui n'était pas tout à fait du sommeil, mais qui y plongeait par à-coups, et quand j'émergeais de ces plongées, je sentais sa bouche me mastiquer...

Ces matins-là, elle était d'une humeur charmante. Se levait la première, préparait le café, grillait les toasts. Alors, gros paresseux, me disait-elle, le seul mot tendre qu'elle m'eut jamais dit, c'était ça, gros paresseux. Tout en bouffant, elle reprenait à l'endroit où elle l'avait

interrompu la veille le chapitre des doléances contre ses collègues. J'avais droit au récital complet sur les autres secrétaires de rédaction qui la jalousaient, une escadrille de toutes les petites perfidies bureaucratiques bourdonnait autour de moi comme un nuage de guêpes...

Et je me demandais : est-ce que cette harpie sera la dernière femme de ma vie ?

CHAPITRE VIII

LE « CAHIER ROUGE »

(Journal intime de Cécilia)

VENDREDI 15 OCTOBRE

Aujourd'hui, j'en ai peur, mes relations avec les filles du pasteur ont pris un tour beaucoup plus intime que je ne le souhaitais. Mais comment résister à ces deux petites guenons perverses qui n'arrêtent pas, sous le moindre prétexte, de se frotter à moi et de me tripoter ? Je sais à quoi elles pensent sans cesse, et elles doivent bien se douter que je le sais, bien que jamais nous ne fassions allusion à ces choses. Le climat d'hypocrisie dans lequel elles ont été élevées, et mon rôle auprès d'elles, le droit qu'on m'a accordé de les châtier corporellement à la moindre incartade, tout cela fait que nous devons, elles comme moi, nous entourer de mille précautions contournées et biscornues chaque fois que nous voulons laisser parler notre chair.

Je n'aurais donc jamais cru que les choses iraient aussi loin, et aussi vite. Il va m'être difficile, après m'être laissé aller à ce point, de les reprendre en main et je crains qu'après avoir obtenu ce que je leur ai accordé, ces sales petites pestes n'en restent pas là. Combien de temps encore la scabreuse fiction que j'ai bâtie à grand-peine pour expliquer ma passivité, pourra-t-elle résister à l'usage ? Chaque fois que je prendrai mon cahier rouge, maintenant, ne se croiront-elles pas autorisées de ce fait à induire qu'elles sont libres d'agir à leur aise avec ces parties de mon anatomie dont elles sont si curieuses ? N'est-ce pas un véritable blanc-seing que je leur ai donné lorsque j'ai répondu, d'une voix faussement distraite, à Deborah qui m'interrogeait une fois de plus à propos de ce que j'écris dans mon cahier : « Ce sont mes affaires personnelles, mademoiselle, et cela ne regarde personne. »

— C'est que, m'a répliqué du tac-au-tac Bethsabée, qui n'a jamais eu les yeux dans sa poche, chaque fois que vous y écrivez, vous avez l'air si bizarre...

— Moi ? Bizarre ? Qu'entends-tu par là ?

Les deux sœurs ont échangé un coup d'œil de connivence. Elles hésitaient. Je les vis se pousser du coude l'une l'autre, comme pour s'encourager mutuellement à parler. Inutile de dire que la curiosité me démangeait.

— Eh bien, s'est enfin décidée Déborah, souvent, vous devenez toute rouge. Et vous... vous remuez sur votre fauteuil...

— Vous avez l'air énervée, c'est sûr !

— Et si on lève les doigts, pendant que vous écrivez dans ce cahier, vous nous regardez comme ça...

Les yeux ronds, elle contempla le vide.

— Et vous ne nous voyez pas ! poursuivit l'aînée.

Est-ce à ce moment qu'a germé l'idée saugrenue qui allait me permettre impunément (du moins le croyais-je) de me livrer à leur curiosité ? Cette prétendue distraction profonde dans laquelle je tombe en prenant mon cahier, cette méditation dont rien ne semble pouvoir m'arracher, quel meilleur prétexte aurais-je pu inventer pour les encourager à aller de l'avant, sans compromettre mon autorité ? En un instant je me suis vue, telle le Dr Jekyll, me transformer en Mr Hide enjuponné, et oublier, dès que je redeviendrai moi-même, c'est-à-dire une fois mon cahier refermé, l'intangible maîtresse qui ignorera toujours ce que son « absence » aura permis.

Une idée aussi folle ne me serait jamais venue, précisons-le, sans l'état d'excitation sexuelle dans lequel m'avait mise la scène que j'avais surprise entre Pollo et Mme Gertrude. Je n'arrivais pas à m'arracher ces images de l'esprit, j'y pensais sans arrêt, et cela contribuait beaucoup à affaiblir les résolutions que j'avais prises de ne jamais permettre à mes élèves de dépasser certaines bornes.

Voilà donc ce que j'ai répondu à l'innocente curiosité de mes élèves (sachant pertinemment à quoi je m'exposais) :

— C'est bien possible. Il faut vous avouer que lorsque j'écris dans ce cahier... j'oublie tout le reste. C'est comme si le monde

extérieur n'existait plus... J'espère que vous ne profiterez pas de cet aveu, mes chéries, car vous êtes de très gentilles chéries, pour vous livrer... à je ne sais quelles facéties ! Car je serais incapable de m'en rendre compte, tant je suis absorbée par mon travail. C'est un travail qui réclame en effet toute mon attention.

Je vis bien que ces paroles, tout comme ce que Mme Porbus avait confié à la femme du pasteur à propos de la toilette de Pollo, n'étaient pas tombées dans des oreilles de sourdes. Les deux sœurs me contemplaient fixement, les yeux rêveurs, et je n'avais aucune peine à lire leurs pensées. Elles supputaient visiblement jusqu'à quel point ma prétendue distraction les autoriserait à franchir impunément certaines bornes que la décence réproouve.

— Pourtant, des fois, vous nous répondez, a objecté la cadette, quand on vous parle, même quand vous écrivez dans ce cahier...

— C'est vrai, Deborah, a rétorqué à ma place Bethsabée qui semblait bien décidée, pour son compte, à prendre mes paroles pour argent comptant, mais souviens-toi que madame Cécilia dans ces moments a une voix très bizarre... On voit bien qu'elle pense à tout autre chose, qu'elle n'entend pas vraiment ce qu'on lui demande. D'ailleurs, elle nous répond n'importe quoi !

Je n'eus pas besoin d'ajouter mon grain de sel. L'affaire était entendue. Toute la journée, chaque fois que j'effleurais des doigts mon cahier rouge, les yeux des filles se fixaient sur moi, à l'affût. Je n'étais pas moins curieuse qu'elles de ce qu'elles feraient une fois que je serais installée à y écrire. Je différais chaque fois ce moment, car leurs parents qui allaient et venaient dans la maison, nous interdisaient toute parenthèse de cette sorte. Enfin, Mme Gertrude, tout enchapeautée, comme lorsqu'elle se rendait en visite, traversa de son pas pressé le jardin. Peu après, une voiture s'arrêta dans l'impasse, et qui vîmes-nous débarquer, dans une incroyable robe de gitane, armée de son fume-cigarette ? Lily Zagory en personne !

— Votre tante n'a pas de chance, elle vient de manquer votre mère de cinq minutes !

J'étais persuadée que Lily Zagory ne pouvait venir ici que pour y rencontrer sa sœur : il est de notoriété publique qu'elle et son beau-frère ne s'adressent la parole que contraints et forcés. Mais Bethsabée me démentit.

— C'est papa qu'elle vient voir. Ils doivent discuter au sujet de

notre cousine Jennifer. Ma tante voudrait la mettre en pension, parce qu'elle travaille mal à l'école et qu'elle court les garçons. Elle voudrait que papa la renseigne sur un pensionnat sérieux.

— Ils en ont au moins pour deux heures, précisa pour ma gouverne la cadette. J'ai entendu papa dire à maman qu'il réservait entièrement son après-midi à tante Lily, car la chose méritait une discussion approfondie.

Toute froufroulante, Lily Zagory passa dans le couloir. Il aurait été difficile de ne pas l'entendre avec sa façon si impertinente d'attaquer le sol de ses talons aiguilles, et le bruissement d'étoffes dont elle aime s'entourer. J'ai rarement rencontré une femme aussi théâtrale. Une rencontre entre elle et le pasteur promettait de faire des étincelles. Mais, assurée d'avoir deux bonnes heures devant moi, je cessai aussitôt de penser à elle, pour ne plus me préoccuper de ce qui allait se passer ici, et maintenant.

Pour faire bonne mesure, je laissai passer une demi-heure. J'avais donné un problème particulièrement ardu aux deux sœurs. Elles faisaient mine d'y travailler, mais je voyais bien qu'elles avaient l'esprit à tout autre chose. Enfin, j'ouvre mon sac, je sors le cahier rouge.

Les choses n'ont pas traîné. Je n'y écrivais pas depuis une minute que la voix de Deborah s'éleva. « Madame, madame Cécilia... Psttt... » Je continuai à écrire.

(Précisons-le, j'écrivais n'importe quoi : le soir même, chez moi, avant d'aller éteindre dans le lit conjugal le feu que ces vicieuses chipies avaient allumé dans mes entrailles, j'ai dû, pour y noter ce qu'on peut lire maintenant dans mon cahier, arracher deux pages de gribouillis et de dessins obscènes dignes d'orner une porte de pissotière.)

— Tu vois bien qu'elle n'entend pas, a dit Bethsabée. Elle n'entend jamais rien quand elle écrit dans ce cahier.

Qu'elle crût ou non à la véracité de mes dires, l'aînée semblait bien décidée à jouer le jeu suivant la règle que j'avais établie. Mais sa sœur, plus naïve, – ou plus perverse, qui sait – tenait absolument à m'entendre parler.

— Madame Cécilia, insista-t-elle, en prenant une voix dolente. Ce problème de robinets est vraiment trop difficile, on n'y comprend rien. Est-ce qu'on ne peut pas le remettre à demain ?

— Si tu veux, Deborah.

— Est-ce qu'on peut dessiner, à la place ?

— Fiche-moi la paix. Tu ne vois pas que je suis occupée ? Faites ce que vous voulez, mais ne faites pas de bruit.

J'avais pris la voix molle et préoccupée de quelqu'un qui a tout autre chose en tête que les paroles qu'il prononce. Je vis les deux sœurs se lever. Ma main se remit à courir, traçant des mots sans signification, dans une écriture illisible pour le cas où elles auraient eu la curiosité de chercher à déchiffrer mes hiéroglyphes par-dessus mon épaule. Mais c'était bien le cadet de leurs soucis.

(Ce n'est que lorsqu'elles furent sous la table que je me permis d'agrémenter ce qu'elles me faisaient en ornant mon cahier de croquis d'une obscénité laborieuse.)

— Qu'est-ce qu'on pourrait dessiner, Bethsabée ?

— Si on dessinait madame Cécilia ?

— Tu crois ?

— Bien sûr... quand elle écrit dans ce cahier, elle ne bouge presque pas. Ce sera facile...

— On la dessine tout entière ? C'est vachement difficile, dis donc !

— On pourrait commencer par les jambes. On s'assiérait par terre, sous la table, et on dessinerait ses jambes. Tu ne trouves pas qu'elle a de jolies jambes ?

— Elle ne se fâchera pas ?

En dépit de sa sœur qui cherchait à l'en empêcher, Deborah me demanda :

— Vous permettez, madame Cécilia, qu'on dessine vos jambes ?

Quel diable me poussa, alors qu'elles étaient croisées sous la table, à les décroiser, et à rester ainsi, les genoux disjoints, en répliquant d'une voix souverainement agacée :

— Dessinez ce que vous voulez, et fichez-moi la paix. Je ne veux pas le répéter !

— Tu vois bien, Deborah, tu la contraries pour rien, a triomphé d'une voix mielleuse l'aînée. Puisque madame Cécilia est d'accord... pourquoi l'embêter ?

Et les voilà sous la table, hors de ma vue. Je les entends froisser du papier, déplier leurs cahiers, ouvrir leurs boîtes de crayons de couleur.

— Pousse-lui un peu sa jambe, entendis-je... on n'a pas assez de place...

— Non, pousse-la toi-même, moi j'ai peur de la toucher, elle va se mettre en colère...

— Idiote, pas si on la touche doucement... regarde...

Deux mains tièdes s'emparent de mon mollet gauche, soulèvent ma jambe, la déplacent... de façon à accroître l'ouverture de mes cuisses... et reposent mon pied sur le plancher avec autant de précaution que s'il s'était agi d'un bibelot extrêmement fragile.

— Là, comme ça, on a davantage de place...

— C'est marrant, elle s'est laissé faire sans même se rendre compte !

Leurs murmures sont à peine audibles, mais j'ai l'oreille fine. Petit rire rentré, vite étouffé, je sens bouger les épaules d'une des filles (laquelle ?) qui s'appuie contre ma jambe.

— Tu as vu... tu as vu... mais regarde ! On lui voit sa culotte !

— Pousse-lui son autre jambe, comme j'ai fait... doucement doucement... elle ne s'en apercevra pas...

— Tu es sûre ? j'ai peur...

— Mais vas-y, idiote.

Cette fois, ce sont les mains menues de la cadette qui encerclent mon autre mollet. Je fais ma jambe molle, inerte. Elle la soulève, la déplace, repose mon pied.

— Oh, dis donc... tu as vu...

— Ça alors ! Une culotte transparente ! Eh bien, quelle coquine, cette madame Cécilia !

— Regarde, mais regarde... on voit tout son... truc, à travers... tu as vu...

— Il est ouvert !

Silence. Long silence. Les deux sœurs, joue contre joue, examinent mon intimité que voile (façon de parler) une culotte de nylon ajouré noir. Leurs souffles tièdes courent sur mes cuisses. J'en ai la chair de poule. J'ai renoncé à gribouiller, puisqu'elles ne peuvent plus me voir. Les mains sur la table, je suis tout attente. Un doigt effleure la chair moite de ma cuisse.

— Attention !

Le doigt se retire.

— Mais puisqu'elle ne sent rien ?

— Je n'y crois pas vraiment ! Elle doit bien sentir quelque chose !

— Tu as bien entendu ce qu'elle a dit !

Silence. Puis, un peu tremblante, la voix mal assurée de Deborah s'élève à nouveau.

— Madame Cécilia, est-ce qu'on peut dessiner votre culotte ? On voudrait faire le même modèle pour nos poupées... elle est tellement jolie !

— Si tu veux ! dis-je, d'une voix lointaine (comme si je n'avais pas vraiment écouté). Dessine ce que tu veux, mais fiche-moi la paix...

— Qu'est-ce que je t'avais dit, idiote ! triomphe Bethsabée. Tu avais bien besoin de la déranger !

— Remonte-lui sa robe, alors, qu'on la voie bien...

Chose faite sur-le-champ, on retrousse ma jupe en haut des cuisses.

— Attends, chuchote une voix, il y a un faux pli...

Il ne s'agit pas de ma robe, comme je le crois tout d'abord, mais bien de ma culotte. J'ai beau m'attendre à tout, je ne peux réfréner un menu tressaillement quand, du bout des doigts, une des deux lisse l'empiècement transparent de mon slip en suivant le tracé vertical de

la fente sexuelle. Je retiens mon souffle, les mains crispées.

— Tire-le sur le côté... tu vois bien qu'il est collé à son...

Je n'entends pas le reste, ravalé dans une gloussement étouffé. Deux doigts saisissent le bord du slip, on le tire vers l'avant pour l'extirper de ma fente où il s'est pris. On n'en reste pas là... on continue à tirer sur la culotte pour bien la décoller tout entière... et en même temps, on la déplace latéralement pour découvrir toute cette portion velue de ma personne. Le silence est maintenant absolu sous la table d'où monte seul le bruit régulier de leurs respirations.

— Tu as vu comme c'est bien cousu ? dit enfin, en prenant une voix hypocrite, l'aînée. Regarde, regarde donc...

Elle retourne la culotte pour faire admirer la couture intérieure à sa sœur, et du même coup, me dénude entièrement.

— C'est vrai... c'est drôlement bien cousu...

Un tremblement vicieux fait grelotter la voix de Deborah. Est-ce son doigt qui effleure les poils, au bord de ma fente ? Mon sexe se déplie...

— Tu as vu, tu as vu... mais regarde...

— Ça alors !

Comme une huître, je m'ouvre, ma débâcle est totale. J'en tremble. Affreux bonheur... est-il rien de plus fort ? Que faire... Les laisser aller jusqu'au bout ? Je n'ai pas la force de prendre une décision. Plus la moindre étincelle de volonté. Je ne suis que viande...

Nouveaux petits rires, chuchotements indistincts. Que mijotent-elles ? Je ne tarde pas à le savoir.

— Madame Cécilia... on ne peut pas bien la dessiner, comme ça... est-ce que vous pouvez nous la prêter...

Ainsi, c'est cela ! Elles veulent avoir le plaisir de me déculotter... Les sales petites vicieuses ! Mais n'étais-je pas encore pire à leur âge ? Je me souviens de nos jeux, à Dorothea Mac Tanning et moi, sous la table de Simpson, la surveillante du dortoir de Springfield. Comme la sale gouine avait bien su nous mener où elle souhaitait nous voir ! Et maintenant, c'est mon tour de pervertir mes élèves.

— Je veux bien que tu me retires ma culotte, dis-je d'une voix tremblante. Mais à une condition. Ensuite il faudra rester très sage, car je dois me concentrer sur mon travail. C'est bien entendu ? Je veux entendre les mouches voler...

— Bien sûr, madame Cécilia. Ne craignez rien, on ne vous ennuiera plus. C'est juste parce que ce sera plus facile pour la dessiner ! Ne bougez pas, on le fait. Tu vois, Deborah, on pourra bien voir comment le modèle est bâti, et on pourra faire un patron.

Tout en jacassant ainsi, d'une voix qui pue la fausseté, elles font glisser le slip sur mes hanches. Je soulève les fesses. En un instant, la culotte est à mes chevilles.

— J'espère que c'est bien ma culotte que vous regardez, et pas autre chose !

— Oh voyons, madame Cécilia. Comment pouvez-vous dire des choses pareilles ?

— C'est que, comme je vous l'ai dit, je ne me rendrais compte de rien si vous faisiez des bêtises. Je suis si absorbée par mon travail...

— Tu crois que c'est vrai ? entendis-je au bout d'un moment qu'elles avaient consacré à faire du bruit avec leurs crayons, tout en lorgnant attentivement, je ne l'ignorais pas, entièrement exposés, « les mystères de ma féminité » (ainsi qu'écrivent les auteurs de ces romans de gare que Virginia White, qui s'en gave, me prête quelquefois).

Mais comment auraient-elles pu se contenter de regarder ? Prudente, une main frôle mon mollet. Voyant que je ne réagis pas, on effleure ma cuisse, tout en haut. Je reste toujours aussi inerte. Alors, on se décide... Frôlements d'une extrême prudence sur mes poils... Un peu plus insistants. Encore plus.... on effleure les bords de la brèche... On murmure, mais si bas, que je n'entends que des bribes de phrases...

— Ouvre-le... ouvre-le bien...

— Tu crois ? Elle ne va rien dire...

— Mais non... je veux voir comment c'est dedans...

Les doigts qui tremblent de peur osent appuyer sur les lèvres de mon con, et l'on fait bâiller le monstre velu. Cris étouffés de stupeur... Mon vagin dégouline... Mes chairs se déploient... je vois l'image obscène que je leur offre ! Avec mon clitoris qui pointe comme

l'extrémité d'un pouce entre les nymphes... C'est plus fort que moi, en proie à un délire concupiscent, je dessine sur mon cahier rouge ce qu'elles sont en train de couvrir du regard.

— Son truc... tu as vu son truc...

— Ça alors...

— Qu'est-ce qu'elle est mouillée...

Silence. Les doigts, plus téméraires maintenant, soulignent les bords de ma chair, à l'endroit où la muqueuse prend naissance. Puis ils s'aventurent à l'intérieur de la fente. Enfin, après mille hésitations, ils parviennent au clitoris, en mesurent délicatement l'impertinence. Elles ne peuvent s'empêcher de pouffer en voyant les spasmes de mon con. Sur mon cahier, en proie à la folie, j'entoure mon dessin d'une forêt de poils. Ma plume s'énerve, érafle le papier.

— Tu entends comme elle écrit ? On peut y aller... Mets-lui le doigt...

— Tu es folle ?

— Tu te souviens de madame Virginie ? (Je tends l'oreille ! Je ne serais donc pas la première ?) Elle aussi, elle nous montrait ses poils...

— Ce n'est pas pareil, elle ne mettait jamais de culotte...

— Avec tous les poils qu'elle avait, elle n'en avait pas besoin.

— Ce n'est pas comme madame Cécilia... Oh, regarde comme ça s'ouvre... moi je trouve ça dégoûtant...

Assises par terre entre mes pieds, elles échangent des gloussements et des commentaires fripons en me tripotant de plus en plus effrontément le sexe. Elles l'ont entièrement ouvert pour mieux l'explorer, et y farfouillent. Mon clitoris de plus en plus érigé les passionne.

Elles y reviennent sans cesse, ne se lassent pas de le tripoter, de tirer dessus en ricanant quand il glisse entre leurs doigts. Ricanements qui tournent au fou rire à peine réprimé quand je réponds à leurs attouchements par des saccades du bassin. Elles se gênent de moins en moins. La fiction du cahier rouge semble bien oubliée. Du moment que je ne dis rien, pourquoi se priveraient-elles ? Tout leur est permis

! Je m'ouvre, je suinte, le plaisir va-et-vient. Leurs doigts explorent les moindres replis, descendent de plus en plus bas, elles font bér l'estuaire vaginal.

— Le trou ! Tu as vu ! C'est le trou...

— Quel trou ?

— Idiote ! Le trou par où sortent les bébés...

L'aînée me soulève la jambe pour mieux dévoiler mon orifice inférieur.

— Tu as vu comme il est large... on dirait une bouche...

Elles tirent sur les poils pour bien en dégager l'ouverture. A tour de rôle, sans s'être donné le mot, elles s'aventurent à m'y introduire un doigt, puis deux, puis trois... Avec des rires incrédules devant tant d'élasticité.

D'où nous vient, à nous autres femmes, cette fascination un peu dégoûtée pour notre propre sexe ? Rien ne saurait peindre l'intérêt fanatique avec lequel mes élèves observent et manipulent l'objet qui les intrigue. L'élasticité du vagin les sidère et les terrifie. Elles retiennent leur souffle, leurs mains tremblent en me l'élargissant, leurs ongles me griffent maladroitement afin de mieux ouvrir ma chair.

— Oh là là... qu'est-ce que c'est profond ! Et tu as vu comme c'est bizarre, dedans ? Tous ces petits grains rouges... Tu crois que toutes les femmes sont pareilles ?

— Bien sûr, idiote ! Et nous aussi, quand on sera grandes, on aura un trou comme elle.

Cette perspective les horrifie et les ravit en même temps. Muettes, attentives, elles se penchent, au point que je sens leur haleine sur mes poils, pour scruter la caverne molle de ma « féminité » et les mystères gluants qui s'y déploient. C'en est trop ! Impossible de me retenir plus longtemps. Sous leurs yeux effarés, je m'abandonne enfin au plus sale des bonheurs, et je jouis, oh mon Dieu, comme je jouis, dans un spasme qui me révolse tout entière et me fait grincer les dents.

Elles m'ont lâchée. Je les devine apeurées par ce qu'elles viennent de provoquer. Par contagion, la peur me prend aussi. Maintenant que mon ivresse se dissipe, toutes les conséquences

possibles de ce qui vient de se passer se présentent à mon esprit. Comment reprendre mon ascendant sur elles ? Ne me suis-je pas compromise à jamais en les laissant en prendre ainsi à leur aise. Après avoir masturbé leur maîtresse, comment croire qu'elles vont rentrer dans le rang et continuer à prendre au sérieux mes menaces ? Ne me suis-je pas rabaissée à leur niveau ?

D'une ruade, je repousse l'une des filles. Soulevant la table et l'écartant, j'attrape l'autre par l'oreille. Nul besoin de jouer la comédie. Je suis vraiment folle de colère (contre moi, mais elles n'ont pas besoin de le savoir). Utilisant à bon escient cette colère, d'une taloche j'expédie Bethsabée contre le tableau noir. Deborah essaie de fuir. Je la rattrape par les cheveux, je me rassieds, je la jette en travers de mes genoux, je la trousse.

— C'est ainsi que vous respectez vos promesses... et moi qui vous faisais confiance... Vous en profitez pour faire des cochonneries à votre maîtresse, n'avez-vous pas honte, petites dévergondées !

Je la fesse avec une vigueur qui lui arrache des cris épouvantés. Terrifiée, Bethsabée lui fait signe de ne pas crier si fort : son père pourrait nous entendre. La malheureuse Deborah s'efforce donc de ravalier ses sanglots pendant que je fais rougir son arrière-train. Il s'agit bien d'une authentique fessée, pas d'un de ces intermèdes coquins à quoi il m'arrive d'avoir recours. Une joie vengeresse emplit mon cœur en voyant s'empourprer les joues dodues du fessier de ma victime. Oh, comme elle se tortille, comme elle lance ses jambes en tous sens. Impitoyable, ma main s'élève et s'abat. Je la fesse si fort que la paume m'en brûle. Elle se cambre, ouvre les jambes, l'incendie la ravage, son sexe s'écarquille. Je la vise à cet endroit. Bientôt, à ses larmes, à ses protestations, s'ajoutent des gémissements étonnés... Ce n'est pas la première fois qu'elle jouit sous la fessée, mais jamais encore je n'y suis allée aussi franchement. Lorsque je la remets sur pied, elle continue à danser sur place, la croupe incendiée, les larmes ruisselantes sur les joues.

— Méchante ! Méchante ! hoquette-t-elle, en effleurant des mains les rondeurs enflammées de son derrière. Oh, que ça fait mal...

Cette garce de Bethsabée essaie naturellement de se dédouaner.

— Je te l'avais dit, chuchote-t-elle... tu ne veux jamais m'écouter...

Alors que c'est elle, cette vipère, qui a poussé sa sœur à entrer

dans le vif du sujet ! Elle aura beau dire, elle n'échappera pas au sort commun. Je la vois devenir livide quand j'étends la main pour saisir la règle sur mon bureau. Je me suis fait mal à la main en fessant sa sœur, j'entends avec elle en agir tout autrement.

— Pas avec la règle, madame Cécilia... je vous en supplie !

— A genoux sur l'estrade, Bethsabée, et retrousse ta robe. Baisse ta culotte. Tu connais le tarif !

Elle refuse, frappe du pied. Je n'ai pas besoin d'élever la voix. De la règle, j'indique la porte.

— A ton aise, ma chère. Dans ce cas, tu sais ce qui t'attend. Le cabinet noir...

Elle recule, les yeux dilatés. Si je l'enferme là-bas, il serait peu probable que son père ne l'apprenne pas. Et ce n'est pas avec une règle, mais avec sa ceinture, qu'il châtie celle qu'on y fait séjourner.

Sans plus barguigner, mais non s'en m'avoir décoché un regard lourd de reproche, l'aînée va se mettre en position. A genoux, le front sur les planches de l'estrade, robe troussée, culotte aux genoux. Si elle croit m'attendrir en m'offrant le spectacle de son adorable fessier, elle se trompe lourdement. A dix reprises la règle s'abat et marque cruellement les rondeurs déjà féminines de sa croupe charmante. Bethsabée se mord le poignet jusqu'au sang pour ne pas pousser les cris qui attireraient son père. Vicieusement, je lui lâche les trois derniers coups à la verticale. Je me suis placée sur l'estrade, debout devant sa tête, et ma règle la frappe de bas en haut, visant l'entaille qui sépare ses fesses. Je vise le sexe et je l'atteins de plein fouet si j'en juge par les énormes soubresauts que la souffrance lui arrache et les râles furieux qu'elle ne peut étouffer.

— Ah, ça vous intéresse, ce qu'il y a sous ma robe. Eh bien, tenez ! Et tenez encore ! Je vais vous apprendre, sale petite dévergondée !

Le dernier coup, en plein sur la fente, manque de la faire s'évanouir. Elle roule à mes pieds, inerte, et se met à sangloter, la bouche contre l'estrade toute poussiéreuse de poudre de craie. Je ne la relève pas, je la laisse ainsi. Je retourne à mon bureau pour y ranger mes affaires. C'est sa sœur, tout apitoyée, qui l'aide à se remettre sur pied, lui essuie les yeux. Ont-elles pris ma colère pour argent comptant ? Je n'y suis pas allée de main morte. En tout cas, même si elles ne sont pas vraiment dupes des raisons de mon brutal

revirement, j'ai obtenu ce que je voulais. Elles se tiendront à carreau, et j'ai tout lieu de croire qu'elles ne chercheront pas à tirer avantage de ce que je leur ai permis sous la table « dans un moment d'égarement ».

— Maintenant, quand j'écirai dans mon cahier rouge, j'espère que vous vous contenterez de dessiner.

Elles me le jurent, en sanglotant, les mains sur les parties de leur anatomie que je viens de châtier. Leur sincérité ne fait pas de doute.

A un point que j'en viens aussitôt à regretter mes propres paroles. Car je me souviens encore de leurs mains sur moi, et des plaisirs que j'en ai eu. Comment obtenir qu'elles les renouvellent, si je dois ensuite les payer d'une aussi cuisante façon ?

Il est certain que par moments elles doivent me juger folle !

Pour être sincère avec moi-même, je ne suis pas loin de penser la même chose.

CHAPITRE IX

LE FAUTEUIL DU « DR SPINOZA »

A quelques pas de là, dans le « cabinet du Dr Spinoza », l'entrevue de Lily Zagory et de son beau-frère vient de prendre un tour des plus coquins. Sur la prière instante du pseudo-docteur, Lily, non sans avoir rechigné, a consenti à s'asseoir sur le fauteuil réglable après que le siège en eut été surélevé à environ un mètre vingt du sol.

Pour cela, le « Dr Spinoza » dut lui faire la courte échelle. Maugréant, mais les joues rouges d'embarras, Lily posa son pied dans l'étrier de fortune que lui proposa son beau-frère en joignant ses mains, et, prenant appui sur son épaule, alors qu'il en profitait pour lui mordiller le bout d'un téton, elle se hissa sur la plate-forme. S'y calant contre le dossier, elle s'exclama :

— Mais je suis beaucoup trop haute ! C'est ridicule ! Mes jambes pendent dans le vide... De quoi ai-je l'air ?

Elle regarda son beau-frère avancer son propre fauteuil de façon à se placer entre ses jambes. Du fait de sa position surélevée, le bassin de Lily se trouvait au niveau du visage du pasteur assis. La rougeur de ses joues s'accrut encore, car il n'était pas difficile de deviner de quelles parties de son anatomie il allait s'occuper. Alarmée, elle le vit se relever. Debout, il se pencha sur elle et lui fit poser les avant-bras sur les accoudoirs. Des larmes de rage giclèrent des yeux de Lily quand il lui boucla aux poignets et aux coudes quatre courroies de cuir qui les fixaient aux accoudoirs, lui interdisant tout mouvement de la partie supérieure du corps.

— Est-il nécessaire de me ficeler comme une oie qu'on va rôtir, Aloysius ?

— L'examen auquel je vais vous soumettre risque de provoquer de votre part certains sursauts de pudeur... N'oubliez pas que je dois rechercher vos « points faibles »... Ils ont l'habitude de se nicher dans les endroits les plus secrets...

Le ton patelin qu'avait pris le faux docteur résonnait d'une façon odieuse aux oreilles de Lily. La haine qu'elle éprouvait à l'égard de cet homme détestable rendait d'autant plus humiliant l'inconfort de sa position. Très consciente de ses seins nus qui pointaient insolemment hors de sa robe, elle évitait les yeux de son beau-frère qui se repaissait du spectacle qu'elle offrait, ainsi ficelée et dépoitraillée. Ayant pris du recul, comme un peintre qui met la dernière touche à son tableau, il se rapprocha et acheva de bien lui ouvrir le corsage, et la pelota sans vergogne. Tout en feignant de réfléchir, il épiait entre ses cils les airs embarrassés et furieux de sa parente. Le souffle court, elle se laissait palper les mamelons, et ne pouvait faire qu'ils ne réagissent aux taquineries qu'on exerçait sur leurs pointes sensibles.

— Nous connaissions déjà ce défaut de votre armure, Lily, dit le pasteur, en lui lâchant enfin les mamelons. Voyons s'il n'y en a pas d'autres... plus cachés.

Ses yeux s'abaissèrent sur la robe de gitane et il fit une grimace contrariée.

— Nous aurions dû vous retirer cette robe avant de vous faire asseoir ici. Tant pis. Contentons-nous de la retrousser. Soulevez les fesses, chère amie...

Debout entre les genoux de Lily, le soi-disant Spinoza saisit la robe de sa belle-sœur. Lily souleva son derrière pour qu'il fasse passer l'étoffe dessous. Ainsi les plis soyeux et les fanfreluches qui en exagéraient le volume se trouvèrent ramassés en une corolle noire qui entourait la taille de Lily. Le pasteur en remonta une partie sous les aisselles de Lily pour que la robe pende derrière les accoudoirs, et que le ventre dodu de cette fausse maigre soit entièrement dénudé, avec l'œil ingénu de son nombril. La culotte noire de Lily, son porteparretelles assorti, ses bas sombres, ressortaient avec une crudité obscène sur la blancheur de sa chair. L'abdomen et la partie supérieure des cuisses paraissaient terriblement vulnérables. De l'index, le Spinoza effleura le ventre bombé qui se couvrit instantanément de chair de poule.

— Il semblerait que nous ne soyons pas loin d'un autre point

faible.

Lily se contenta de hausser les épaules. Le trouble de sa chair, qu'elle était incapable de masquer, réjouissait visiblement son bourreau.

— Peut-être, fit le pasteur, serait-il plus commode, ma chère Lily, que vous releviez les jambes et les passiez par-dessus les accoudoirs, en écartant le plus possible les cuisses...

Lily tressaillit violemment. Nous qu'elle ne s'attendît à une pareille requête, n'était-il pas inscrit dans la suite prévisible des péripéties qu'on devrait en venir là ? Mais entendre la chose dite, et d'une façon aussi benoîte et satisfaite par cet homme haïssable, l'emplissait d'une rage sans nom. Si au moins il avait pu se taire, lui épargner ses sarcasmes doucereux, se contenter de faire ce qu'il avait envie de faire... Elle aurait pu fermer les yeux, imaginer qu'elle faisait un mauvais rêve. Mais ses persiflages incessants lui interdisaient ce recours. Il tenait, et sans doute tirait-il de là l'essentiel de sa sale jouissance, qu'elle sache à l'avance ce qu'il allait lui faire.

— Chez le gynécologue, poursuivait « Spinoza », vous devez prendre une position à peu près pareille... L'examen auquel je vais vous soumettre rend nécessaire que les lèvres de votre sexe soient largement ouvertes et votre anus parfaitement accessible...

Malgré la contrainte qu'elle exerçait sur elle-même pour afficher une attitude méprisante, ne pas donner à son beau-frère la satisfaction d'être témoin de sa déconfiture, elle ne put retenir un cri de rage.

— Vous me paierez ça, Aloysius ! Dieu m'est témoin qu'un jour je vous ferai payer cher votre ignominie !

— Allons, ma chère, tâchons de nous comporter en personne civilisée.

Amusé, le pasteur tapota la face interne de la cuisse féminine, tout en haut. Incapable de se soustraire à ce contact odieux car il se tenait debout entre ses genoux lui interdisant de joindre les jambes, Lily se cabra furieusement dans ses liens de cuir. La main se fit insinuante, elle rampa sur la rondeur frissonnante de la cuisse, se faufila entre le siège et la fesse pour en palper d'une façon insultante la chair moite. A travers la culotte, profitant des contorsions que ses attouchements arrachaient à Lily, il voyait le sexe se gonfler et s'imprimer sur l'étoffe vaporeuse qui moulait le tracé vertical de la

fente.

Il consentit à retirer sa main, résistant à l'envie de lui toucher l'anus. Chaque chose en son temps était sa devise quand il tenait une femme à sa merci. Armant son visage d'une expression indulgente, il déclara à Lily, tout en flairant le bout de ses doigts :

— Ma chère, j'aimerais autant ne pas avoir à vous traiter comme une petite fille. Mais sachez que si ça s'avère nécessaire, je vous ficellerai les jambes comme les bras. Voulez-vous que j'en vienne là ? J'ai suffisamment de courroies pour vous relever les jambes à la verticale et vous attacher les chevilles au dossier du fauteuil, de chaque côté de votre tête.

— Non !

Affolée à cette suggestion, Lily supplia son bourreau du regard.

— Je me mettrai comme vous le souhaitez, Aloysius, mais ne m'attachez pas ainsi... ce serait trop grotesque !

— Mais d'autant plus amusant, ma chère... gloussa le faux Spinoza.

Il fit mine d'hésiter. En fait, il hésitait vraiment. L'attacher ainsi serait en effet très excitant. Mais ne le serait-ce pas davantage de la contraindre à s'exhiber elle-même ? L'humiliation ne serait-elle pas plus forte pour elle, et le plaisir, en conséquence, plus grand pour lui, si elle ne pouvait pas invoquer, pendant qu'il s'occuperait de ses parties intimes, l'excuse qu'attachée elle était incapable de se soustraire à ses explorations ? Il opta donc pour cette solution. Terrifiée par la menace d'être attachée dans cette position saugrenue, Lily, malgré sa répugnance, le laissa lui soulever les cuisses et lui faire passer les genoux sur ses propres avant-bras fixés aux accoudoirs. Ainsi, en effet, elle n'était pas loin de se retrouver dans la position qu'une femme prend chez son gynéco avant d'être soumise à un toucher vaginal : ses jambes pendaient de chaque côté des accoudoirs, et toute la partie inférieure de son corps, ramenée par la position au bord du siège, s'offrait aux regards et aux mains du pasteur.

Avec un sourire satisfait, il se rassit et contempla l'ouverture du con à travers la culotte. Il venait de s'y former une légère tache humide, à l'endroit où elle se trouvait en contact avec le vagin.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, ma chère, nous allons commencer par là... déclara-t-il, avec la mine papelarde d'un gourmet

qui s'attable.

Du doigt, il suivit à travers l'étoffe le tracé de la fente. Lily ne parvint pas à réfréner un sursaut de révolte. Le doigt redescendit, enfonça doucement l'étoffe mouillée entre les lèvres du con. Ironique, « Spinoza » regardait s'ouvrir l'organe. Sa victime ne pouvait empêcher sa vulve excitée de répondre aux sollicitations auxquelles elle était soumise, ainsi qu'aux images perverses que la situation devait forcément induire. Pendant quelques minutes, sans parler, « Spinoza » se contenta de masser la fente vulvaire à travers la culotte imbibée de mouille qui s'y enfonçait de plus en plus. Chaque fois qu'il sentait rouler le grain charnu du clitoris, sous son doigt, il gratifiait Lily d'un regard moqueur, car elle ne parvenait pas à dominer la secousse nerveuse que cet attouchement provoquait, et qui se manifestait par une avancée avide du bassin.

— Je crois que nous en tenons un, finit-il par déclarer, en faisant rouler le clitoris sous son index, ce qui contraignit Lily, furieuse et excitée, à se trémousser ridiculement, le visage en feu.

Elle mouillait de plus en plus et sous le nylon trempé de la culotte, les doigts du pasteur percevaient toutes les particularités intimes de l'organe déployé. Les petites lèvres gluantes se pliaient et se déplaçaient, l'orifice vaginal s'évasait, le clitoris pointait.

— Oui. Visiblement, cela se tient bien ici, fit « Spinoza » avec un petit rire scélérat. Ce minuscule bout de viande m'a décidément l'air bien sensible... voyons cela de plus près, si vous le permettez, ma chère...

Une des particularités de l'indécente culotte noire que portait Lily Zagory ce jour-là (elle avait prévu de se rendre chez Swoboda en sortant de chez le pasteur) était qu'on pouvait la retirer sans la faire descendre le long des jambes. Il suffisait de tirer sur deux nœuds formés par des rubans d'étoffe rouge, de chaque côté, à la hauteur des hanches.

— Mais c'est mignon tout plein, la complimenta sardoniquement le faux Spinoza, en affichant une joie canaille, hop... et hop... défaisons le paquet-cadeau... Voyons ce qu'il contient !

Il tira sur les rosettes et la partie frontale de la culotte retomba vers l'avant, comme une bavette, découvrant la toison sexuelle. Mais comme le pasteur avait enfoncé l'empiècement dans le sexe et que celui-ci avait abondamment suinté, la culotte resta coincée par là,

comme si la vulve l'aspirait.

— Allons, petite coquine... lâchez donc ça, fit le pasteur, en prenant une voix taquine.

Il tira sur le triangle frontal pour l'extirper du con... qui se trouva entièrement découvert. Hâtivement, il retira la culotte libérée sous les fesses de Lily et la jeta derrière lui, sur son bureau, sans quitter des yeux le sexe béant de sa belle-sœur.

— Le voilà donc, ce vilain barbu ! Mais c'est qu'il a l'air tout énervé, le pauvre... Voyez comme il bâille féroce... aurait-il faim, ma chère Lily ? Et toute cette humidité... Pourquoi bave-t-il donc autant ? Tiens, mon mignon, tiens, ne t'impatiente pas...

Les seins à l'air, sa robe réduite à un cordon d'étoffe noire autour de la taille, les bras attachés au fauteuil, les cuisses sur les accoudoirs, son sexe velu bâillant largement, Lily Zagory sanglote avec des cris de rage pendant que du doigt, tâtant les muqueuses irritées par le frottement de la culotte, le pasteur explore les zones humides de sa vulve. La caverne rose du vagin, distendue par la pose écartelée, s'arrondit comme une bouche édentée d'où bave un mince filament de liquide translucide...

— Là, là, fait le pasteur, tout en massant le con déployé de ses doigts enduits de mouille, ne t'énervé pas, gros coquin, tu vas l'avoir... tu vas l'avoir... chaque chose en son temps... tu as faim, je sais ! Pauvres femmes, toujours en quête d'un morceau à se mettre ici... un gros morceau de préférence, hein, chère belle-sœur ? Et quand on n'en trouve pas, on se contente des moyens du bord, pas vrai ? Croyez-vous que j'ignore ce que font les femmes dans leur lit, quand elles sont seules et que des images dégoûtantes défilent dans leurs têtes ?

Saisissant le clitoris de sa belle-sœur, le pasteur entreprend de la « traire », étirant sans douceur la languette de chair élastique, ce qui arrache à Lily, quoiqu'il lui en coûte, des petits cris affolés et avides. Jamais encore on ne l'a masturbée d'une façon aussi vulgaire... et aussi efficace. Lui tiraillant son petit « brimborion », on dirait que « Spinoza » branle un petit garçon. Le clitoris s'allonge, fuselé, et se laisse modeler par les doigts pernicieux. Lily soupire, suffoque, se démène, ses jambes battent dans le vide, elle crispe les fesses, les relâche, son vagin bave à profusion, elle agite sa tête de droite à gauche, éparpillant ses cheveux en désordre, comme pour dire non, non, non ! Mais son con, son cul, son corps tout entier hurle : oui, oui, oui ! Dans ce mélange de rage et d'assentiment, le spectacle qu'elle offre est

terriblement alléchant. N'y pouvant tenir, l'impassible « Spinoza » ouvre son pantalon et laisse s'échapper l'organe viril. Lily, dans son désordre, ne peut s'empêcher d'y jeter goulûment les yeux. Ainsi, voici l'objet qu'on lui destine. Elle est surprise par la dimension de l'instrument ; elle n'aurait jamais cru que ce freluquet aux épaules étroites pût posséder un outil aussi volumineux. Mais il semblerait que l'heure n'est pas encore venue d'être soumise à la pénétration. Le pasteur, en effet, après s'être levé pour libérer son pénis, se rassied.

— L'examen me paraît concluant, déclare-t-il, avec un rire sarcastique. Après les bouts des seins, il semblerait que votre clitoris ait son mot à dire... Je vous trouve bien vulnérable, ma chère belle-sœur. Voici déjà deux points faibles, et je suis sûr qu'il y en a bien d'autres... Pour en avoir confirmation, nous allons procéder maintenant à un examen in vagina. Pour cela, il convient de bien écarter votre sexe...

« Spinoza » s'incline sur l'entrecuisse de Lily, et de deux doigts placés en fourchette sur les lèvres du con, il le déploie dans sa plus grande largeur, en appuyant avec force sur les lèvres externes pour faire saillir tout l'intérieur du calice.

— Je vérifie si vous n'avez pas utilisé votre sexe à des fins adultères avant de venir me voir... vous en seriez bien capable...

Lily se mord les lèvres.

— Il semblerait que les rougeurs internes trahissent une friction récente des tissus... à moins que cela ne soit produit par un afflux sanguin consécutif à l'excitation sexuelle que vous éprouvez en ce moment. Il n'est pas rare, en effet, ma chère amie, de voir des femmes jouir chez un gynécologue. L'impudeur de la position qu'on leur fait prendre, le fait qu'un inconnu introduise les doigts dans cette partie si secrète de leur anatomie, suffit souvent à provoquer l'orgasme. Bien que je sois votre beau-frère et que vous me détestiez, il semblerait que vous n'êtes pas loin, si j'en juge par l'apparence enflammée de vos tissus vaginaux, et par l'abondance de vos sécrétions, d'obtenir la grande secousse. Ah, vous avez beau faire non de la tête et prendre vos grands airs, ici, vous ne pouvez pas feindre...

Des pouces qu'il loge en elle avec une déconcertante aisance, « Spinoza » détend les parois vaginales de Lily. L'humiliation est si violente qu'elle suffoque. Pourtant, ses fesses se soulèvent dans un mouvement d'offrande indéniable. « Spinoza » manifeste sa joie scélérate par un rire nasillard, il enfourne ses pouces bien au fond de

l'alvéole élastique et gluante.

— Est-ce que votre Swoboda s'amuse à vous faire ça, lui aussi ? Quand une femelle a un orifice aussi large, c'est tentant d'y fourrer n'importe quoi... Il semblerait bien que nous tenions là un troisième point faible. Décidément, ma chère Lily, votre arsenal est des plus fournis... Il y en a pour tous les goûts...

Comme frappé par une idée soudaine, « Spinoza » arque les sourcils. Comme ses yeux sont fixés sur ceux de Lily, elle comprend immédiatement de quoi il retourne. Ses paupières battent, elle détourne son visage en feu.

— Tous les goûts ? répète le pasteur. Ma foi... j'allais oublier l'essentiel. Une femme aussi dépravée que vous, comment n'aurait-elle pas sacrifié à Sodome ? Si vous le permettez, chère amie, nous allons vérifier si vous n'avez pas d'hémorroïdes...

— Non, hurle Lily, qui ne connaît que trop bien la sensibilité de cette partie de son anatomie.

— Non ? la singe son beau-frère. En êtes-vous sûre ? Au moment où votre bouche dit non... quelque chose me dit qu'ici, l'on dit oui...

— Non, non, non !

— Oui, oui, oui !

Couvrant la voix de Lily qui se démène comme une folle, le pasteur lui tâte l'anus en criant encore plus fort qu'elle. Dans un dernier sanglot de révolte, Lily s'abandonne. Le doigt vient de s'immiscer dans son cul qui, après s'être violemment crispé, se relâche d'une façon abominable, laissant découvrir au pasteur stupéfait une ouverture au moins aussi spacieuse que celle du vagin. Ainsi, c'était le secret honteux que Lily cachait sous ses grands airs, ses phrases à l'emporte-pièce, ses mots d'esprit, ses fanfreluches et ses bijoux de pacotille, tout cet attirail théâtral dont elle aime à s'envelopper. Sa propre belle-sœur, la sœur de son épouse, est une adepte de Sodome, et une adepte si fanatique que sa chair en garde la marque indélébile. Deux doigts du pasteur se sont logés dans l'anus déployé et sensible, ils vont et viennent sans éprouver la moindre résistance, à chaque poussée, le cul s'ouvre moelleusement ; avidement, voracement, goulûment (n'en jetez plus) il aspire dans ses profondeurs moites les doigts qui l'explorent. Par contagion, le vagin se dilate tout seul, le clitoris pointe, comme un petit doigt impertinent. Et Lily suffoque d'un

infâme bonheur. Elle ne sait plus ce qu'elle dit.

— Non... oui... oui ! oui ! oui ! ... Non... arrêtez, vous me rendez folle... j'ai honte... je vous déteste, sale type... ôtez vos doigts de là...

Je le dirai à Gertrude ! Enfoncez, enfoncez-les, plus fort, ouvrez... oh, je ne sais plus ce que je dis...

— Je ne vous le fais pas dire, plaisante « Spinoza » qui vient de lui enfourner quatre doigts dans le rectum, et qui les fait tourner dedans, tout surpris par la profondeur des abysses qu'il découvre.

Ainsi, c'est là le véritable point faible de Lily cela ne fait aucune doute. Une adepte de Sodome... qui l'eût cru !

— Est-ce que le Swoboda, connaît cette particularité, Lily ?

— Oui... oui...

— Est-ce qu'il vous touche comme je vous touche en ce moment ?

— Oui ! (Rugissement.)

— Et ensuite... est-ce qu'il en profite... est-ce qu'il profite de l'état dans lequel cela vous met, pour abuser de vous...

Un rire incrédule, hystérique, est la réponse de Lily. Ne pouvant parler, elle fait oui de la tête, furieusement.

— Est-ce que vous me permettez d'abuser de vous ? hoquette le pasteur qui perd de plus en plus son sang-froid. Si je vous détache, me promettez-vous de me laisser abuser de vous... de la même façon que le docteur, votre amant ?

— Oui, hurle Lily, en se démenant dans ses liens comme une possédée.

Et ne l'est-elle pas ? Les doigts démoniaques qui fouillent son cul et son con, ne l'ont-ils pas conduite aux rivages ultimes du délire ?

Fébrilement, Aloysius (car c'est lui, maintenant, au diable Spinoza) dégrafe les boucles des courroies ; libérée, Lily pose les mains sur les épaules de son beau-frère et descend à terre. D'ellemême, sans qu'il le lui demande, retroussant sa robe de gitane des deux mains, elle se dirige vers le bureau et s'y assoit, puis elle se renverse dessus et

replie les genoux, offrant sa féminité béante à son beau-frère. Elle a fermé les yeux. Elle attend. Fasciné, il s'approche, vient se placer, debout, en face de la caverne rose du vagin qui semble l'appeler entre les poils du con.

— C'est comme ça qu'il vous possède, Lily ? Debout ? Lui debout, et vous sur son bureau ? C'est bien ainsi ?

— Oui... oui... mais faites vite... et taisez-vous... Tenez, tenez, c'est pour vous...

Des deux mains, elle fait bâiller son con rose et baveux. Elle remonte un peu plus les genoux, avance les fesses pour qu'elles arrivent juste au bord de la table. C'est dans cette position que son amant la baise, en effet, parmi les paperasses éparpillées sur le bureau. Et c'est ainsi que « Spinoza » (mais qui se soucie encore de ce personnage ?) la possède enfin, se plantant dans son con jusqu'aux couilles et la tenant par les mollets.

— Oh ! oh !! oh !!! sanglote Lily. Oui... Oh, papa... papa... ça vient, papa... ça vient...

— Papa ?

— Continuez, imbécile... puisque je vous dis que ça vient !

Le pasteur se remet en branle, comme un forcené. Il scrute d'un œil passionné le visage défait de sa belle-sœur. Elle est écarlate, en sueur, elle grimace comme si elle souffrait le martyre... Et elle bredouille, en expulsant des petits jets de salive, « papa... vilain papa... oh oui... encore, encore... plus fort... »

Lorsque le sperme fuse enfin dans ses entrailles, son bonheur est si total qu'elle en perd conscience dans un long hurlement que le pasteur, de crainte qu'on ne l'entende en dépit de la porte capitonnée de son bureau, étouffe sous la paume de sa main. Lui-même, en proie aux affres d'une jouissance comme il en a rarement connu, tressaille comme un agonisant, avec des raideurs saccadées d'automate. Puis il s'affaisse sur elle, de tout son long, et demeure ainsi, immobile *comme un cadavre au long d'un cadavre étendu*.

Mais déjà (l'homme est un éternel insatisfait), un regret le ronge comme un ver : « Pourquoi ne l'ai-je pas enculée ? »

CHAPITRE X

LE SHAMPOING DU PASTEUR

(Journal intime de Cécilia)

Ce qui ne pouvait pas ne pas arriver est enfin accompli : aujourd'hui, pour la première fois, les filles du pasteur m'ont léchée, j'en suis encore toute chose.

Il faut dire que j'étais déjà sérieusement remuée par la découverte que je venais de faire : la raison pour laquelle le pasteur a si souvent les cheveux mouillés. Assistant du cabinet noir à son lavage de tête, j'ai découvert par la même occasion une nouvelle facette de sa personnalité – et combien inattendue de la part de ce tyranneau sexuel ! Certaines de ses visiteuses, pour des raisons que j'ignore encore, lui tiennent la dragée haute. Ce sont elles, si surprenant que ça paraisse, qui ont barre sur lui.

Prise d'une pressante envie d'uriner, je venais de me soulager (alors que mes élèves jouaient rituellement à quatre mains une étude de Czerny) quand j'ai aperçu par l'œil-de-bœuf des W.-C. notre voisine, la femme de l'avocat Mac Manus qui remontait l'allée du jardin, drapée dans un superbe manteau de léopard. C'était l'occasion ou jamais de savoir comment cette fière amazone avait pu oublier sa culotte dans le bureau du pasteur. Me précipitant dans le cabinet noir, je pus voir par le créneau habituel que le pasteur travaillait à son sermon. Cet histrion répétait devant sa glace, intonations, mimiques, gestes emphatiques : c'était du plus haut comique. Dieu merci, je ne suis pas croyante...

Quelle fureur vis-je s'allumer sur son visage quand la porte du bureau s'ouvrit sans qu'on eût frappé. Il se rua sur l'arrivante, prêt à vitupérer qu'on ne devait à aucun prix le déranger quand il

travaillait... Mais quel changement à vue quand il se trouva en face de Mme Mac Manus !

Arquant ironiquement un sourcil, elle referma la porte derrière elle.

— Quel accueil, Aloysius. J'espère que vous n'allez pas me mordre ?

— Mme Mac Manus... quelle surprise... je m'attendais si peu... puis-je savoir ce qui me vaut l'honneur...

— Figurez-vous, lui répondit-on d'un ton suprêmement mondain (tout en dénouant la ceinture de son manteau), que je dois assister à une petite réunion chez le juge Simmons, notre voisin commun, pour y débattre de la Foire aux Cochons. Savoir quelles mesures on pourrait suggérer à nos édiles pour éviter les débordements populaciers de l'an dernier. Et voilà qu'en chemin, ma diabolique cystite s'est manifestée... Si bien que, ne tenant plus en place, je me suis ruée chez vous !

Marquant une pause, elle regarda timidement le pasteur.

— Faut-il que je vous fasse un dessin, Aloysius... murmura-t-elle d'une voix soudain beaucoup moins suave, après avoir jeté un coup d'œil à son bracelet montre.

— Non, madame, bredouilla notre tyranneau, d'une voix de pleutre, ce ne sera pas nécessaire... comment... où... faut-il que je...

— Mais n'importe où... Ici, par exemple (elle pointa un doigt sur le tapis), ce serait parfait, ici, nous sommes bien éclairés, vous pourrez bien voir...

A mon effarement, le pasteur se coucha immédiatement sur le dos, au milieu du tapis. Ecartant les pans de son manteau de léopard, l'élégante visiteuse saisit l'ourlet de sa jupe et se troussa comme une femme qui s'apprête à faire ses besoins.

— Je n'ai pas mis de culotte, comme vous pouvez le constater. Ça m'évitera de l'oublier chez vous. Figurez-vous que je n'en mets jamais quand je vais chez mes amies. Leurs garnements s'amuse souvent sous les tables... Cela m'amuse de leur donner à voir ce qu'ils aiment contempler à cet âge.

Tout en babillant ainsi, Mme Mac Manus s'accroupissait au-

dessus du pasteur, un pied de chaque côté de son visage. Son sexe, entièrement glabre, était délicieux à voir, et coquin, voire lubrique en diable. En le voyant bâiller à quelques centimètres de ses yeux, le pasteur porta machinalement une main à son entrejambe.

— Vous pouvez vous masturber, lui accorda la visiteuse, mais ne faites pas de taches sur mon manteau.

Du bout d'un doigt, tandis qu'il se mettait à l'œuvre, elle écarta avec délicatesse une lèvre de sa vulve pour que le voyeur qu'elle allait arroser ne perde aucun détail de l'opération. Et doucement, très doucement, les yeux mi-clos, elle commença à vider sa vessie.

Elle dirigeait, avec un sourire malicieux, le jet de pisser sur le visage du pasteur, visant tantôt sa bouche, qu'il ouvrait en grand pour avaler l'offrande, tantôt ses yeux, qu'il fermait aussitôt et enfin ses cheveux, qu'elle inondait copieusement.

— C'est excellent pour les pellicules ! lui déclarait-elle.

Puis, d'une voix changée, presque tendre :

— Vous le voyez bien, Aloysius ? Il est assez ouvert... Oh, je crois que je vais mourir de délices, ça faisait deux heures que je me retenais... ouvrez bien la bouche, langue de vipère, allons ! Buvez mon nectar, triste individu !

Et il buvait ! Il buvait vraiment ! Les yeux hors de la tête, en proie à une extase horrible. Quand elle n'eut plus rien à lui offrir, que quelques gouttes, elle soupira de bien-être.

— Ouf, ça fait du bien de pisser... Savez-vous, Aloysius, que c'est peut-être ce que je préfère ? Plus que baiser, même. Presque autant que chier...

Je vis les yeux du pasteur se dilater d'effroi. Mme Mac Manus parut réfléchir.

— Non, je n'ai pas envie. Ce sera pour une autre fois. Lèche-moi, je n'ai pas de Kleenex.

Ce qu'il fit, avec une extrême minutie. Mme Mac Manus avait fermé les yeux. Un imperceptible balancement animait sa croupe plantureuse. A un moment, elle se mordit discrètement les lèvres.

— Voilà, murmura-t-elle. C'est fait.

Pendant qu'elle vérifiait coquettement sa coiffure dans la glace, le pasteur, ruisselant de pisse, s'essuyait avec un chiffon qui avait surgi comme par magie entre ses doigts. Comme elle se dirigeait vers la porte, il suivit d'un regard de chien battu le balancement de ses hanches somptueuses. Arrivée sur le seuil, Mme Mac Manus claqua des doigts. Il courut s'agenouiller derrière elle, releva le manteau, puis la jupe, dénudant le cul généreux.

— Humez la fleur, Aloysius, humez le parfum de la fleur...

Des deux mains, il écarta les joues du postérieur, et colla son nez à l'anus de Mme Mac Manus. Elle se retourna alors à demi pour se regarder dans la glace. Ses yeux prirent une expression rêveuse, et elle lui souffla au nez un pet tonitruant.

L'instant d'après, elle avait disparu. Morose, le pasteur vint se placer devant la cheminée.

— Tu es content de toi ? demanda-t-il à son reflet.

Puis il reprit en main son outil qu'il branla d'une main molle, avec, comment dire, une sorte de mélancolie résignée. Le spasme ne fut pas long à venir, il poussa un cri rauque, auxquels succédèrent des sanglots qui ressemblaient à des croassements de corbeau, tandis que le sperme frappait le miroir comme un crachat.

Virginia White a raison, je commence à croire que le sexe est une chose bien compliquée.

*

* *

Cette insolite visite n'avait pas duré dix minutes. Je regagnai à la hâte la salle d'étude. La découverte que je venais de faire m'avait non seulement estomaquée, mais, ainsi que je l'ai dit, singulièrement « remuée »... Dès que j'entendis ronfler le ballon d'eau chaude de la salle de bains, comprenant que j'avais une bonne demi-heure devant moi, je pris avec ostentation mon cahier rouge. Dès qu'elles me virent introduire la clef que je porte au cou dans le minuscule cadenas qui sert de fermoir, les musiciennes envoyèrent Czerny aux oubliettes. Nous n'eûmes même pas besoin de nous parler. A peine avais-je commencé à griffonner que les coquines étaient sous mon bureau. J'avais déjà retiré ma culotte dans le cabinet noir. Le message était

clair...

« Oh, tu as vu ? Elle a le cul nu ! » « Chut ! Parle moins fort, laisse-la écrire. » « Je me demande ce qu'elle peut bien écrire, dans son cahier ! »

Je me le demandais moi-même. C'est ainsi que m'est venue, comme une gageure, l'idée d'y « sténographier » la scène qui allait se dérouler sous la table au moment même où elle aurait lieu. Afin de faire d'une pierre deux coups : être suffisamment absorbée par mon travail pour leur donner le change, et tout enregistrer, ne rien perdre de ce qui allait se passer. Ce sont ces « instantanés », ces notes hâtivement jetées sur le papier (ce qui explique leur style décousu), qu'on va lire. Je les recopie telles quelles ce soir, sans autre souci que de restituer leur spontanéité haletante qui semble épouser le rythme même de mon souffle et de mes pulsations cardiaques à l'approche de l'orgasme...

« Tu as vu comme son trou est large aujourd'hui ? » « Et comme il bave ? Oh, la grosse limace ! » « Tu aimes cette odeur ? » « Regarde, regarde, le trou du cul s'ouvre, lui aussi ! » « Tu te souviens de la fois où on a enfoncé une carotte de Mme Porbus dans celui de Virginia White ? Et cette hypocrite qui faisait semblant de dormir... » « Qu'est-ce qu'elle est poilue, j'en reviens pas, » « Moins que Mme Mme Virginie, Deborah... souviens-toi de tous ces poils qu'elle avait avant que papa les lui rase » (Tiens donc ! Virginie m'avait caché ça !) « Chut ! Parle moins fort. » « Mais elle, son truc est plus marrant, le petit machin qui dépasse, là en haut, est plus long... » « Ça s'appelle un clitoris ! Combien de fois devrais-je te le dire... » « Et tu as vu, il est tout mouillé... » « Je le sais que c'est pas du pipi, je ne suis pas idiote... » « Regarde, regarde, le trou s'ouvre encore plus ! » « Ça s'appelle un vagin. » « Et si on lui mettait le doigt dedans, tu crois qu'elle s'en apercevrait ? »

Étaient-elles dupes de ma comédie ou faisaient-elles semblant de l'être ? Comédiennes, ne le sont-elles pas déjà jusqu'à la moelle, à se complaire comme elle font dans cette feinte (je veux croire qu'elle est feinte) puérilité ?

« Ce n'est pas le doigt qu'il faut lui mettre... » « Et quoi, alors, une carotte ? » « Non... ça... » « Beurk ! » (Oh, comme le cœur me bat, vont-elles le faire ? Mais oui... un prudent coup de langue ! Elancement électrique, titillement exquis... Gloussements.) « Alors ? » « Elle n'a pas le même goût que Mme Virginie. Elle avait un goût de pipi, Mme Virginie. » « Regarde, regarde, on dirait que ça lui fait de

l'effet, t'as vu comme ça bâille ? »

Ah, leurs petites bouches de suceuses... Instant magique. Une langue juvénile, apeurée, encore timide, puis de plus en plus effrontée. Puis la bouche... non, je ne rêve pas. Une bouche aspire mon bouton. Dieu du ciel... On voudrait mourir tellement c'est bon ! Mourir ? Mais quelle idée, Cécilia, il faut vivre, vivre le plus longtemps possible pour goûter jusqu'à la fin ces joies divines...

Orgasme démentiel, quel soulagement... quel bonheur... et cette bouche qui boit ma vie... ce doigt rusé qui interroge le trou obscur. Toussotons, vite, toussotons, ou je vais hurler...

Je toussote donc. Instantanément la bouche se décolle, le doigt s'extirpe. Attention, surtout ne retombons pas dans la même erreur, jouons de finesse, si je les punis encore sous le coup d'une feinte colère, elles ne vont plus jamais oser...

— Bon, je crois que j'ai fini. Voyons un peu si elles ont bien travaillé. Eh bien, Bethsabée, Deborah, où êtes-vous passées ? Mon Dieu, que j'ai sommeil...

Comme deux cailles levées par le chien, elles s'échappent du bureau, se précipitent à leurs pupitres, les coudes déjà levés pour se protéger de la rousté. Faisons semblant de rien... Rassurons-les. Une main sur le cou de l'une, l'autre sur cette nuque apeurée.

— J'espère que mes petites biches ont été sages ? Qu'on n'en a pas profité pour faire des bêtises...

Cou tiède, joues veloutées, avec quelle volupté on répond à mes caresses ! On me prend la taille, on se faufile sous mon bras, on se blottit contre moi, oh, je suis la plus gentille des maîtresses qu'elles ont jamais eues, c'est bien simple, Madame Cécilia, nous vous adorons ! Audace suprême, Bethsabée qui enlace ma hanche, aventure une main sous la jupe... que faire ?

— Ne vous fâchez pas, Madame Cécilia, c'est plus fort que moi, j'aime tant vous toucher le derrière, la peau en est si douce...

— Moi aussi, Madame Cécilia, je l'adore votre gros popotin ! Autre main, autre fesse, que faire, Seigneur, que faire ?

— Au lieu de nous donner des bons points, vous savez ce que vous devriez faire quand on a bien travaillé ? Nous laisser lui faire un gros câlin !

— On a été sages, non ? On ne vous a pas embêtée pendant que vous écriviez dans votre cahier rouge. Alors on y a droit. Allez...

Petite garce, ne voilà-t-il pas qu'elle retrousse ma jupe ? Gendarmons-nous quand même, sinon... Mais pas trop. Gentiment...

« Eh bien, sont-ce des façons, mesdemoiselles ? Est-ce qu'on touche le derrière de sa maîtresse ? »

Un rire malicieux me répond, qui s'échappe d'une bouche collée à mon trou du cul ! Cette fois, elle exagère, je me retourne, la main levée. Apeurée, on se blottit sur le pupitre. Il était temps. La porte s'ouvre et qui voyons nous ? Le parangon de toutes les vertus, Monsieur Papa en personne, qui s'essuie les cheveux en nous accablant d'un regard courroucé.

— On n'entend pas beaucoup le piano, ce me semble ?

— Je leur faisais réviser leur solfège, Monsieur.

M'a-t-il crue ? Ses yeux vont de ses filles à moi, font le tour de la pièce, atterrissent sur le bureau, y découvrent le cahier rouge dont j'ai, heureusement, refermé le cadenas. Comme le cœur me tape... Soupçonnerait-t-il quelque chose ? J'en ai bien peur... Quel étrange regard il avait en flairant l'air avant de regagner son antre.

— Papa n'avait pas l'air commode, a gloussé Deborah, pas plus impressionnée que ça.

— Tu sais bien que chaque fois que Mme Mac Manus vient le voir, il n'est pas à prendre avec des pincettes.

INTERMÈDE 9

« Trio »

(Journal de bord d'un pornographe)

Anne Cousin n'arrêtait pas de me bassiner avec son « lieu érotique », l'idée du *Bouton de Rose* lui plaisait, mais le texte que j'aurais pu en tirer avec Sylvie Rabouin lui paraissait vraiment sinistre. L'excitation dans le dégoût, m'écrivait Anne, c'est trop morbide, il

faudrait quelque chose de plus guilleret. Guilleret ? Ce n'était pas trop dans mes cordes, mais pourquoi ne pas me servir de l'épisode Zaza ?

— Ça s'est plutôt bien passé, avec elle, non, d'après ce que tu m'as dit ?

Je ne m'étais pas trop vanté de la soirée Italo, et de m'être fait jeter de chez elle comme un malpropre. Quant à Zaza, j'avais respecté ses consignes, pas un coup de fil, pas un courriel. Cela étant, dans le passé, nous avions déjà eu plusieurs « ruptures », qu'est-ce que je risquais à tâter le terrain ? Je lui dirais carrément la vérité, à savoir si je pouvais utiliser notre première soirée au *Bouton de Rose* pour en tirer un texte marrant pour La Musardine. Tout dépendrait de la phase lunaire que traversait la damoiselle après cette soirée mémorable. Mémérisée ou à nouveau en rut ? A tout hasard, je laisse un message sur son répondeur. Deux jours passent. Et elle me rappelle (toujours aussi longue à la détente). Je lui raconte mon topo sur le *Bouton de Rose*.

Elle me dit : « D'accord. Pourquoi pas. Ça sera marrant de lire ça. Mais tu changes mon nom, hein ? Tu changes tout. »

— OK. Tu t'appelleras Isabelle et tu auras de gros nichons au lieu de tes œufs sur le plat. Blonde aux yeux bleus, ça te va ?

— Et je veux lire le texte avant.

— Je te l'envoie pas mail dès qu'il est pondu.

— Impossible, j'ai chopé un virus. L'installateur doit venir me réinitialiser l'ordinateur la semaine prochaine.

Pas un mot sur Italo.

On convient d'un rendez-vous. Tiens, dans le bistrot de la rue de la Roquette, en souvenir du bon vieux temps. Et surtout, qu'elle ne vienne pas en pantalon ! Elle se marre (Ouf !) On laisse passer un blanc, puis on prend des nouvelles. A part ça, qu'est-ce que tu deviens ? Bof, toujours pareil. Et toi ? Moi itou. Je pousse un peu la gaudriole, mine de rien, pour tâter le terrain. Et ton barbu, toujours aussi baveux ? Ah la la, alors, toi, toujours aussi obsédé, hein ? Il est chauve, d'abord, son barbu, son copain qu'elle va voir en Angleterre a obtenu qu'elle l'épile entièrement. Je me renseigne. Et alors ? Parler de cul, parler de cul ! C'est bizarre, qu'elle me dit, comme sensation. Je lui rappelle qu'on l'avait déjà fait, dans le temps. Pas du tout, qu'elle objecte, elle s'était rasée, pas épilée, ça n'a rien à voir. Epilée, ça fait

vraiment gros mollusque...

— Faudra me montrer ça.

Pas de réponse. Et toujours aucune allusion à Grimaldi.

Le jour dit, à l'heure creuse (trois heures de l'après-midi), je me pointe au bistrot de la Roquette. J'ai emporté mon Nikon numérique, avec l'idée de photographier l'intérieur du troquet en souvenir du passé. Une vague idée d'en faire un fond d'écran. Quand j'arrive, et pourtant je suis en avance, Zaza est déjà là, tout au fond, dans la petite arrière-salle, attablée comme au temps jadis derrière le pilier, sur la banquette d'angle, si commode pour surveiller à la fois la glace qui renvoie la grande salle, derrière, et la rue où glissent les silhouettes anonymes. Il y a une dizaine de feuillets épars devant elle et sur la banquette, le grand cabas tricoté par sa mère dans lequel elle trimballe les manuscrits et les épreuves. Je cadre la vue d'ensemble et j'envoie le flash. Je me rapproche et je la prends en gros plan.

— Tu te lances dans le numérique, toi aussi ?

Elle doit se souvenir de l'époque où je prenais son cul au polaroid. On échange un bécot poli, elle finit de corriger sa page, puis range ses paperasses dans le cabas. Première chose que je repère en prenant ma photo, elle porte une jupe (longue, d'accord, mais pas un pantalon), et la seconde, elle a commandé un baby (pas un café). Les options cul sont donc ouvertes. D'autorité, je commande deux doubles au garçon.

— Des doubles, à cette heure ? Tu crois que c'est raisonnable ?

— En souvenir du temps passé ; ça n'a pas changé, ici, t'as remarqué ?

— Mais nous, oui, on a changé.

Je lui refile mes deux feuillets. Elle se plonge dedans en sirotant son JB. Sous sa jupe les cuisses sont jointes. Jupe longue, cuisses serrées – mémère l'emporte ? Mais elle a retroussé l'étoffe derrière elle. Pour ne pas faire de faux plis ou pour qu'on puisse la toucher ? Reste à savoir si c'est un collant ou des bas. Vérifions. Très naturellement, pendant qu'elle lit, je soulève l'étoffe, j'empaume le genou... qui est nu. Elle a mis ses fameux bas chaussettes qui s'arrêtent en haut du mollet. Les accès sont donc libres, on n'est pas venue ici sans arrière-pensée. Toujours, ce petit bondissement du cœur, ah, le cul est quand même une fête. Je polis le genou, puis remonte. A mi-

cuisse, pas plus. On a le temps. Elle repousse les feuillets vers moi.

— Ils vont gober ça, les lecteurs ? Tu m'as jamais enfilé de gode au *Bouton de Rose*.

— Et la licence poétique ?

Je pince le gras de la cuisse, sans plus ; tant qu'elle les garde serrées, le message est clair. Alors, on bat la campagne, on parle de ses amours, toujours aussi bancales. Son mec d'Angleterre qui vient deux fois par mois, celui qu'elle va voir à Marseille. Et le rédacteur de *Bunny*...

— Je t'en ai parlé, non ?

— Ça continue ?

— Oh, c'est juste que du cul, hein. Rien de sérieux.

Elle a presque fini son verre et, ma main remontée sur sa cuisse, je constate qu'elle a une culotte. Diable...

Mine de rien, on embraye sur les dernières modes du cul branché, piercing, tatouage, martinet. Sur les pseudo dominateurs et les filles qui font semblant de leur être soumises, je n'ai pas changé d'opinion, les premiers ne sont jamais que les larbins des secondes, des alibis qui leur permettent d'offrir leur cul à des types qu'elles ne verront qu'un soir, pas très éloigné, en somme, je le fais remarquer en passant à Zaza, de son fantasme de pute.

Du coup, j'y reviens, à son fantasme.

— Tu joues à ça, avec tes mecs ?

— A la pute ?

Elle se marre, secoue la tête. C'est pas leur style. A la rigueur, celui de Bunny qui est assez porté sur les trucs tordus, une fois, il lui a même demandé de chier devant lui dans une assiette...

— Tu l'as fait ?

— Ça va pas ?

Mais les deux autres sont trop machos, avec eux, c'est l'amourette classique et basta.

Pourtant, son Londonien lui a bien demandé de s'épiler la chatte, non ? Elle se marre encore. D'accord, mais ça n'a rien de vicieux, c'est juste parce qu'il n'aime pas avoir des poils dans les dents.

— Et si on y jouait, nous, à la pute ?

— Ici ?

Je ne m'étais pas trompé, elle y avait pensé. Mais non, me dit Zaza, ça ne marcherait plus, c'était bon autrefois, on avait vieilli. Je lui touche la culotte, sur le côté. Je tire sur l'étoffe.

— Et si tu allais l'enlever aux chiottes.

— Pas question.

— Combien tu veux ? (Avant qu'elle réponde, j'enchaîne.) Tu es une pute, non ? Alors dis ton prix.

— Arrête, c'est fini, tout ça.

Je lève ma main face au miroir, deux doigts en flèche, et le garçon rapplique. Pendant qu'il nous sert deux autres whiskies, ma main est toujours sur la cuisse de Zaza, qui s'est accoudée sur la table et observe le va-et-vient des passants rue de La Roquette. Personne ne peut voir ce qui se passe sous la table... Je sais que c'est ça qui l'excite, ses cuisses s'écartent, à peine, mais assez pour que ma main prenne possession de son con, que mon doigt cherche le tracé de la fente à travers le nylon. Nous regardons le garçon faire le ménage sur la table, nous échangeons même quelques paroles avec lui, et il y a mon doigt qui monte et descend, monte et descend...

A peine le garçon est-il retourné au comptoir, je remets ça. Va la retirer. Elle fait non de la tête. Je lui pousse le nylon dans le vagin, et elle fait encore non... en gardant les cuisses ouvertes.

— Et si je te payais ? Le prix d'une correction d'épreuves ? Juste pour que tu te déculottes et te laisses toucher le con. Ne me dis pas que ça ne t'excite pas, cette idée ?

Elle ne dit rien. Je retire ma main, j'ouvre mon portefeuille. C'est combien, le prix d'une passe, maintenant ? Elle se marre, mais faux, et son visage s'empourpre. Jamais elle ne pourra se débarrasser de ses maudites rougeurs qui parlent à sa place. Cinquante euros ? Cent ? Je sors deux billets, je les lui fourre dans la main. Elle ne rit plus. Ses doigts se referment méchamment sur les billets, qu'elle

froisse comme si elle voulait en faire une boule pour la jeter.

— Mets-les dans ton sac. Tu t'achèteras du parfum. Allez, ne fais pas cette tête, c'est un jeu. Tu me les rendras après, si tu veux.

— Pas question. Si je les mets dans mon sac, je les garde.

Elle réfléchit, tournée vers la rue, les billets serrés dans sa main. Une femme passe en courant sous l'averse. Ici, on est peinards. Après tout, je le connais par cœur, son cul, non ? Et cent euros, c'est toujours bon à prendre. Ça pourrait même être amusant...Voilà, la mayonnaise est en train de prendre. Elle attrape son sac, repousse la table, descend aux chiottes. Je vide mon verre, j'en commande deux autres. Le verre de Zaza est encore à demi plein, mais le garçon me sert, sans commentaire. Il a dû en voir défiler des couples...

— Encore deux autres ? dit Zaza. On va vraiment être pétés.

Elle s'est remaquillée, parfumée. Je la regarde retrousser sa jupe derrière elle avant de s'asseoir. L'idée de la chair nue, du cul nu qui s'aplatit sur la moleskine éveille une vague nostalgie dans ma verge.

Je me rapproche, elle écarte les cuisses en plongeant son nez dans son verre. Je lui mets la main ; le fait est que c'est bizarre, au contact, un con épilé, surtout si la motte est très charnue, comme la sienne. Grosse motte baveuse, où les doigts pataugent... Elle a dû pisser, se tripoter. Je replie le medium dans le vagin, et le lui envoie les mots clefs.

— *Ecarte les cuisses, mets ton con en avant... propose-le.*

Elle s'avachit. J'ai tout à ma disposition, mou, chaud, mouillé. Je tripote tout ça, j'y farfouille comme dans une poubelle de chair. Le cloaque d'impureté ! La cramouille ! Zaza a pris son visage dans ses mains et réagit par de petites poussées du bassin à mes attouchements. Tout en la branlicotant, je fais gaffe dans le miroir que personne ne se pointe, la fin de l'heure creuse approche.

Après avoir bien affirmé mes droits de propriétaire (de locataire serait plus juste) sur la chose mouillée qui s'accroche entre ses cuisses, m'en être bien gavé les doigts, je me fais plus raffiné, plus insidieux, plus vicelard, et elle approuve de la tête, fait oui, oui, de la tête, en surveillant le miroir, elle aussi.

— C'est bon ?

Oui, répond sa tête. Elle avance encore le cul, pour quémander la caresse qu'elle préfère, je la lui accorde, deux doigts dans l'anus, un autre qui tournicote dans le vagin et le pouce qui comprime le clito... Elle déguste, hébétée, commence à trembler.

On a joué à ça pendant une bonne demi-heure, je cessais de la branler chaque fois qu'elle me plantait ses griffes dans le bras, juste avant le spasme. Ce qu'elle voulait, différer le plus possible l'échéance... En réalité, je la « préparais ». Trop de souvenirs dans ce café nous interdisaient de nous contenter d'une partie de touche-pipi à deux. Si elle avait accepté de retirer sa culotte, ce n'était pas seulement pour moi (ni pour l'argent). Sur les banquettes d'en face, les voyeurs virtuels nous épiaient. Comment n'aurait-elle pas pensé, elle aussi, à ces attentes où guettant chaque arrivant nous avions l'impression de pêcher à la ligne, avec elle, Zaza, pour appât, et le poisson ne mordait pas, les heures se traînaient...

Je venais de la branler pour la énième fois quand le premier spectateur a fait son entrée. Zaza a repoussé ma main.

— Attention... il vient ici. C'est comme ça que tu surveilles ?

La salle principale était déjà bien peuplée, le type est venu flairer notre recoin.

— On dirait que tu as le cul bordé de nouilles, il n'est pas mal, non ?

— Quoi, pas mal ? a dit Zaza. Pas mal pour quoi ? Pas question de... C'est fini, tout ça.

Le type, la quarantaine, très correct, costard cravate, attaché-case, ordinateur portable. On en rencontre à foison dans les parages. Un commercial quelconque. Plutôt svelte. Bronzé aux UVA ou retour de la Guadeloupe. Il vient s'asseoir juste en face, déplie son journal, regarde sa montre, pose son Mac portable. Le garçon lui apporte un sandwich, un demi...

— Combien tu veux pour lui montrer ta chatte ?

Zaza ne prend pas la peine de répondre. J'insiste. Il n'a l'air de rien, c'est monsieur tout le monde, il a une alliance, des boutons de manchettes en plaqué or, un attaché-case, un ordinateur, on ne pourrait pas rêver plus anodin. Elle se marre.

— C'est le voyeur rêvé, merde. Regarde le mordre son sandwich

juste du bout des dents, il a même mis la serviette en papier sur ses genoux, pour les miettes...

— Parle plus bas, il va voir qu'on parle de lui.

— Avec un type pareil, tu risques rien. Qu'est-ce que ça te coûte de lui offrir un jeton ? Un royal, ouvert jusqu'à la matrice ? Et tu regardes par la fenêtre les gens qui passent, *comme si tu ne te rendais pas compte*.

Les mots clefs, toujours les même.

— Allez, Zaza, écarte les cuisses... fais lui voir ta grosse moule... qu'il en attrape un infarctus...

Ne pas lanterner, ferrer le poisson. Et la mettre, elle, devant le fait accompli. Je montre l'appareil au type.

— Excusez-moi... Est-ce que ça vous ennuierait de nous prendre en photo ?

— Bien sûr que non, avec plaisir...

— C'est un numérique, vous savez comment...

— J'ai le même.

Je vais le rejoindre, Zaza allume une cigarette. On tchatte sur les avantages et les inconvénients du numérique. Combien de pixels, l'œil rouge, l'anti-flash, le zoom... Manifestement, à le voir manipuler l'appareil, il connaît son affaire mieux que moi.

— Quand vous voudrez, me dit-il, en cadrant Zaza qui attend, à sa table.

Je repère qu'on ne voit que ses jambes, la nappe en papier tombe trop bas. Je fais signe à Zaza de se déplacer sur la banquette pour être en face de nous, entre deux tables. Voilà, on la voit tout entière, maintenant.

— Vous n'allez pas la rejoindre ? s'étonne le type.

— Il y a autre chose... mais surtout, ne vous forcez pas.

J'ai baissé ma voix, Zaza nous observe, les jambes croisées, une cigarette aux doigts.

— Voilà (je toussotte)... Mon amie et moi, nous allons nous séparer pour quelques mois, et j'aurais aimé des photos un peu... enfin, osées, quoi.

— Ici ?

— C'est dans ce café qu'on s'est connus. De l'endroit où vous êtes, vous pouvez surveiller la salle, on pourrait profiter qu'il n'y a personne. Quand vous êtes venu, je m'apprêtais à le faire...

Le type comprend, il comprend même très bien.

— Je lui ai fait retirer sa culotte, je voudrais des photos de son sexe. Vous êtes sûr que ça ne vous ennue pas ?

— Moi ? Pas du tout... mais elle...

— Ce n'est plus une oie blanche. Pour ne rien vous cacher, c'est tout à fait le genre de trucs qui l'émoustille... J'y vais ?

— Qu'est-ce que tu lui as raconté, demande Zaza quand je la rejoins sur la banquette.

— Que je voulais des photos de ton sexe. Il est d'accord... Il faut faire fissa avant la sortie des bureaux.

Sans lui laisser le temps de réagir, j'élève la voix

— Prenez-en un maximum, en qualité moyenne on a plus de deux cents poses.

— Tu permets, chérie ?

Et crac, d'un coup, je lui retrousse la jupe jusqu'au nombril. Surgissement de la chair des femmes... Ah, toujours cette pâleur me fera le même effet. A elle aussi ; la chair de poule lui est tombée sur les cuisses, qu'elle serre désespérément, toute raidie de refus.

— Voyons, c'est ton sexe qu'il va photographier. Ecarte les cuisses... vite... il n'y a personne...

Je ne dirai pas que le type est bouche bée, mais on n'en est pas loin. Comme Zaza reste inerte, je lui tire sur un genou (en chuchotant, ton sexe, ton sexe), et elle suit le mouvement ; en face, le type a dû recevoir en plein visage sa motte épilée. C'est plus que de la surprise que je lis sur son visage quand je la fais bâiller du bout d'un doigt. Il se reprend vite et vise de l'objectif la cible qu'on lui présente. Le flash

n'est pas trop aveuglant, vu qu'on vient d'allumer les néons de la grande salle. Je tire davantage sur la cuisse de Zaza, et comme elle fait sa molle, je lui soulève une jambe et la fais passer sur la mienne. Elle se contente de surveiller le miroir avec une expression hagarde, et, pendant que je lui murmure les mots magiques (montre-lui, montre-lui bien...), le flash nous épingle, cinq, six fois, sept fois... A chaque éclair, l'homme aux boutons de manchettes s'est rapproché, accroupi à nos pieds il mitraille le con de Zaza comme un paparazzi, presque à bout portant. Je me sers de mes deux mains, maintenant, pour achever d'éventrer le gros mollusque chauve sur lequel il zoome en contre-plongée pour l'avoir en gros plan et au-dessus, le visage de Zaza renversé sur mon épaule, et ses yeux qui fixent le miroir, éperdus. Elle tressaille contre moi à chaque cliché.

Le type est si près que nous pouvons sentir l'odeur de son after-shave : il cadre ma main qui fait s'écarter le vagin de Zaza, et mon doigt qui s'y introduit. Il m'a fallu vingt lignes pour écrire ça, mais dans le réel, ça n'a pas duré autant. Trente, quarante secondes, et le type se redresse ; réveillée de sa transe, Zaza rabat sa jupe à l'instant où un couple qui a traversé la salle s'aventure sur notre territoire.

— J'espère que les plans rapprochés ne seront pas flous, me dit le type en me rendant le Nikon, je les ai pris très vite... Mais en mise au point automatique, en principe ça devrait aller...

Nous remettons ça, très techniques, sur les avantages comparés des numériques et des argentiques. Les nouveaux venus s'installent, ça nous aide à sauver les apparences. Zaza, retournée derrière la table, fait mine de fouiller dans son sac. Le type regarde défiler avec moi les clichés sur l'écran de contrôle.

— A première vue, elles n'ont pas l'air floues.

Je demande à Zaza si elle veut les voir, elle fait non de la tête, assez violemment, en farfouillant toujours dans son sac, niant la présence du voyeur, niant ce qui vient de se passer.

— Tu pourrais remercier monsieur, quand même.

— Oh laissez, s'empresse-t-il... je comprends très bien qu'elle soit gênée... c'était, c'était...

Il cherche ses mots.

— Bizarre ?

— Très bizarre... Du diable si je m'attendais...

Je ne le laisse pas finir.

— Vous prendrez bien un verre avec nous ? Ce serait la moindre des choses, non, Zaza ?

La réponse se fait attendre.

— Ce serait avec plaisir... dit le type, mais j'ai le sentiment que ça gêne votre amie... elle doit m'en vouloir... ce que je comprends parfaitement...

Comme il fait mine de regagner sa place, Zaza est bien forcée de sortir de son mutisme. Mais pas du tout. Si elle en veut à quelqu'un, ce n'est pas à lui. Seulement, il faut la comprendre... lui laisser le temps... Je joue les boute-en-train. Allez, quoi, on ne vit qu'une fois. On les a maintenant, ces photos, non, depuis le temps qu'on en parlait.

Sur ces entrefaites, la marée des bureaux s'est déversée dans le bistrot, même notre enclave commence à se peupler. A ma demande, le type est allé récupérer ses affaires en face, il s'installe sur la banquette à la table voisine. On la rapproche de la nôtre pour en faire une grande et qu'on puisse continuer à bavarder. Je fais en sorte que Zaza pousse son cul pour m'installer de l'autre côté, elle en sandwich entre nous. Pour parler au mec, je me penche donc contre elle, et peu à peu je la pousse vers lui. Elle a pris le regard absent que je connais bien et sa voix de fausset. Nous sentons bien, tous les trois, que quelque chose se trame, mais sans encore savoir quoi.

Je reviens sur les photos, sur ce qu'il a éprouvé quand il l'a vue ouvrir les cuisses. Cela ne l'a pas trop choqué ? Pas du tout, pas du tout ! Ce que Zaza a éprouvé, je le mentionne en passant, je le sais, elle pourra dire le contraire, ça l'a excitée... Elle rit du bout des dents et proteste le contraire en donnant une bourrade, me traitant de pervers polymorphe.

— Si je l'écoutais, je serais toujours toute nue... devant tout le monde !

— Pas n'importe qui, quand même... Mais vous n'avez pas répondu ? Ça vous a fait quoi, exactement...C'est quoi que vous avez trouvé bizarre ? Qu'elle vous montre son sexe ou qu'il soit épilé ?

— Les deux, les deux...

Il s'envoie une gorgée de bière pour mieux réfléchir.

— C'est vrai que je n'en avais jamais vu... entièrement épilé, comme ça... enfin, ailleurs que sur les magazines pour homme...

Il a une fille de sept ans et ça l'a toujours frappé de voir que même sur une enfant, le sexe est déjà entièrement constitué, il ne lui manque rien. C'est même disproportionné sur un corps aussi fluët. En revanche, sur une femme adulte, l'épilation, en rappelant la puérilité, provoque un effet d'autant plus scandaleux, que le sexe n'a plus rien d'enfantin.

— Ça vous a excité, non ?

— J'avoue que... oui, je ne vais pas mentir.

— Vous avez eu une érection ?

Les yeux du type se promènent sur les tables d'en face. Zaza contemple ses ongles, puis elle porte celui d'un pouce à ses dents et le mordille. Le type fait oui avec la tête.

— Ça ne se commande pas, ces choses-là... Un début, disons...

— Et vous avez remarqué qu'elle aussi... ça l'excitait ?

Comment ne l'aurait-il pas remarqué. Même sur le petit écran de contrôle ça se voit, qu'elle mouillait.

La conversation est devenue beaucoup plus détendue. Même Zaza s'est dégelée. De temps en temps, son rire perlait. Nous convenions tous, entre adultes libérés, que le sexe est vraiment quelque chose de compliqué. J'avais repris le Nikon, et cette fois Zaza regardait défiler les images avec nous, en protestant que c'était obscène, hideux, mais en regardant quand même. On vous a menti, expliquai-je au type. Tout en parlant, j'avais remis ma main sous la table. Entre Zaza et moi, c'est un jeu, expliquais-je, on aime bien qu'elle s'exhibe un peu. Nous nous connaissions depuis trop longtemps, afin de ne pas tomber dans la routine, nous avions besoin de ces escarmouches. Mais c'était la première fois qu'elle qu'on était allés aussi loin.

— Faut dire que je lui ai un peu forcé la main.

A nouveau, son sexe bavait dans ma paume. Costard-Cravate ne pouvait pas l'ignorer. Ses yeux allaient du visage de Zaza au mien,

pendant que je lui détaillais nos fantasmes.

— On s'amuse souvent dans les cafés... sans plus. Son fantasme à elle, c'est de faire la pute, mais elle n'a jamais osé...

A Zaza je dis : « C'est bien ça, ton fantasme, non ? Baiser avec un inconnu ? »

— C'est un fantasme, dit Zaza, rien de plus...

— Et vous, ça vous arrive de faire des trucs hors normes ?

— Vous savez, j'habite Rouen. En province, à part l'échangisme, et encore, dans certains milieux. Et ce n'est pas du tout le genre de ma femme. Ce n'est pas l'envie qui me manque, cela dit... mais... Geste évasif.

— Vous savez ce que je suis en train de faire, en ce moment ?

— Vous avez une main sous la table... j'imagine que... vous la touchez...

— Je touche quoi, exactement. Dites-le...

Coup d'œil à Zaza qui s'est figée, surprise que ça vienne si vite, elle ne s'y attendait pas.

— ... le sexe ?

— Voilà. Je suis en train de lui tripoter le sexe, et elle écarte les cuisses pour me laisser faire... elle mouille beaucoup... à l'instant, je lui enfille un doigt dans le vagin... son vagin vient d'avoir une contraction...

Le type est pendu à mes lèvres, mais c'est le visage de Zaza qu'il

dévore des yeux (je sais, ça semble contradictoire, ça n'est que complémentaire). Elle, Zaza, a pris sa tête d'hallucinée, la rougeur qui a envahi son visage doit lui brûler les joues, des perles de sueur, minuscules, se sont formées au-dessus de sa bouche.

— Tu veux que je te fasse jouir ?

Elle fait non de la tête, les yeux perdus au loin. Je retire mes doigts du vagin, je lui en glisse deux dans l'anus. Elle avance un peu pour mieux les engloutir. Je décris au type avec ce que je suis en train de faire. Il boit mes paroles. A Zaza, je dis :

— Regarde-le.

Elle secoue la tête.

— Regarde-le.

Elle tourne la tête vers lui et leurs yeux s'attachent. Zaza a sa bouche tordue, comme si elle allait pleurer, elle a l'air de supplier le type. Puis elle ferme les yeux. Elle renonce. Sa nuque repose contre mon épaule. Elle n'est plus là.

Je dis au type.

— Allez-y, elle est d'accord.

Je retire ma main, il met la sienne sous la table, je tire sur la jambe de Zaza pour qu'elle s'ouvre bien. Je devine le contact au durcissement de son muscle, puis il se relâche.

Je dis à Zaza :

— Il te branle ?

Elle fait oui, de la tête, sans ouvrir les yeux. Au type, je demande :

— Vous lui avez enfilé le doigt ?

Il fait non.

— Il me tripote, murmure Zaza. Il me touche le clito...

— Ça te plaît ?

Elle fait oui. Plusieurs fois. Pour encourager le type à continuer. A voir la tête qu'elle fait, il doit se débrouiller. Ou alors, c'est la situation qui l'excite... Elle tremble, comme elle tremble...

— Il t'a toujours pas mis le doigt ?

Non, fait la tête de Zaza.

— Il te fait attendre, hein ?

J'explique au type ce qu'il doit faire : enfiler deux doigts, un dans le vagin, l'autre dans le cul.

Haut-le-corps de Zaza quand il le fait. Elle ouvre les yeux, comme si elle se réveillait, et repousse la main du type. De nouveaux arrivants prennent d'assaut la dernière table. Le garçon rapplique. Brouhaha, chaises qu'on déplace. Discrètement, le type s'essuie les doigts. Nous redevenons des êtres civilisés...

— Vous savez ce qui me ferait plaisir, propose l'homme qui vient de branler Zaza, il y a un Auvergnat, rue de Lappe... Je pourrais vous inviter, j'ai une note de frais, pas de problème...

Je réponds : c'est très gentil. Et à Zaza : pourquoi pas chez toi ? Il est sympa, il t'a bien branlée, tu as pris ton pied, ce serait le moins qu'on pourrait faire, non ? Sur le ton de la grosse plaisanterie, bien sûr, et c'est bien ainsi qu'ils font mine de l'entendre.

Zaza n'est pas contre, mais elle nous prévient : « On va juste passer un moment ensemble, hein ? Pas plus... » Passer un moment ensemble, l'expression me plaît, il faudra que je la note.

Je traduis à André (il s'appelle André) : « Ce qu'elle veut dire, c'est qu'elle ne va pas se mettre sur le dos tout de suite. Et que peut-être, même, il ne se passera rien de plus que ce qui s'est passé ici. »

— Voilà, approuve Zaza. On prend l'apéritif, on mange un morceau... Je vous préviens, la maison est en désordre, j'ai beaucoup de travail, en ce moment, pas le temps de faire le ménage...

On a pris un taxi (André à tenu à le payer, il a des notes de frais) et on s'est arrêté au Chinois de la rue du Château d'eau. Il nous a fait un assortiment complet, nems, rouleaux de printemps, salade thaïlandaise, beignets de crevettes. André a tenu à nous offrir du champagne, qu'on a pris chez l'épicier, il en a toujours deux ou trois au frigo. On parlait de l'hiver qui arrivait. De la guerre en Irak. De cette histoire sexuelle, à la cour d'Angleterre, sur le prince Machin... Du type qui était mort dans la rue, au premier froid. Et la nana qui a étranglé sa fille avec un fil de laine. Et ce couple, vous avez lu ça, qui a signalé la disparition de leur fille de sept ans, ça faisait trois ans qu'ils l'avaient tuée, la cadette jouait les deux rôles, menait sa vie et celle de sa sœur... C'est fou, des histoires pareilles, non ?

M. et Mme Toulemonde recevaient à la bonne franquette un ami de province. A la boulangerie, avec les baguettes, on a pris une glace, Zaza adore les sucreries...

Monter l'escalier en silence, lourds d'arrière-pensées, en trimballant les paquets. Zaza devant, et je me souvenais du nombre de

fois où elle l'avait fait cul nu. Ce qu'on reconnaît tout de suite dans un appartement où on n'est pas venu depuis longtemps, c'est l'odeur. Pendant qu'André s'installait au living et que Zaza déballait les paquets à la cuisine, j'ai jeté un œil dans la chambre. La dernière fois que j'y étais entré, ça remontait à combien, quatre, cinq, six ans ? De Zaza je n'avais vu qu'un cul offert sur le lit. Genoux pliés sous elle, bien éclairé par le plafonnier, rien d'autre qu'un cul ouvert qui attendait l'aumône, tourné vers la porte (la tête cachée sous les oreillers). Elle avait gardé ses godasses, ses bas chaussettes noirs, et sa veste de cheftaine scoute, le cul seul était nu, blafard, avec l'œil sombre de l'anus bien écarquillé, et la fente du con dans les poils. Une serviette sous les genoux. Le tube de vaseline, le gode. Souvenirs des années défuntées. Comme le temps passe...

Je suis allé à la cuisine et elle m'a regardé, sans commentaires, gober mes deux Viagra avec un verre d'eau minérale. On avait pas mal picolé, mieux valait doubler la dose. Je pensais à Italo et ses piquouses. J'y viendrais peut-être, moi aussi. Trimballer son attirail, aller se shooter dans les chiottes, comme un drogué. Après tout...

Je lui ai donné un coup de main pour préparer la table. André s'occupait de la chaîne, il faisait l'inventaire des CD. Autre sujet de conversation. Il était plutôt musique de chambre, moi plutôt jazz, Zaza, variétés. Mais pas n'importe quoi. En ce moment, c'était Carla Bruni. Vous connaissez ? Et le dernier Salvador. Après, on a parlé des voisins, celui du dessus, notamment, de la folle qui venait de clamser de la grippe asiatique, de son fils, un demeuré qui rougissait jusqu'aux oreilles dans l'escalier quand il croisait Zaza, parce qu'on entend tout à travers le plafond, et qu'elle a les orgasmes assez bruyants.

A cause de l'ordinateur, on a parlé du boulot de correctrice de Zaza, et des revues de charme où elle faisait des piges. *Bunny Magazine*, *Fantasmes de femmes*, heureusement qu'elle avait *Madame Jivaro* pour se changer les idées, ameublements, plaisirs de table, dernières modes. En disposant les olives vertes et les biscuits salés, les deux bouteilles de champagne dans le seau à glace, elle expliquait à André que les fantasmes écrits, ça l'asséchait. Ces lettres de femmes sont toutes bidons, fabriquées en série, payées tant par feuillet.

Comment ne pas saisir l'occasion ?

— Eh bien, ce soir, tu pourras te faire un supplément : tu n'auras qu'à raconter ce qu'on va te faire...

On n'allait rien faire du tout, a décrété Zaza (qui n'avait

toujours pas remis sa culotte sous sa jupe, soit dit en passant). On boit un verre, on mange...

— Et plus, si affinités.

Le fantasme clef de Zaza, ai-je expliqué à André, qui débouchait le champagne, c'est la dissociation. Pendant que Salvador roucoulait, je suis passé derrière elle qui, debout, venait de cueillir une olive qu'elle se fourrait la bouche. C'est ce fantasme qui soutenait tous les autres, celui de la pute, celui du troisième homme, les exhibitions... Faire les choses sans avoir l'air de les faire, en faisant autre chose. On fait des trucs et en même temps on parle d'autre chose, comme si ça ne comptait pas... comme s'il ne se passait rien...

Tout en expliquant ça, je faisais glisser les fermetures Eclair de la jupe, sur les hanches.

— Mais qu'est-ce que tu fais ? m'a dit Zaza, tout en se penchant sur la table pour récupérer des paperasses qui encombraient.

— Non, je ne veux pas...

— Vous voyez, ai-je dit à André. C'est exactement ça. Et à Zaza : Ne sois pas conne, quoi, on a envie de voir ton cul. Rien d'autre... juste pour mettre un peu d'ambiance...

La jupe est tombée par terre, je l'ai ramassée, et Zaza est allée à la cuisine, cul nu, chercher le saladier avec les nems. On l'a regardée revenir, la moule à l'air. Qu'elle ne dise pas que ça ne lui faisait pas d'effet.

— Mais rien d'autre, hein ? a dit Zaza, pendant qu'on trinquait, debout tous les trois.

— On peut te toucher les fesses, quand même ? Et la chatte ?

— Mais juste... comme ça, hein... pas plus...

Au passage, quoi, lui mettre la main au cul, ou entre les cuisses, tout en parlant, en mangeant. Le jeu de scène s'est renouvelé d'autant plus souvent qu'à tout instant, Zaza, qui s'était assise face à la porte de la cuisine, se levait de table pour aller y chercher un à un les plats du traiteur. Ensuite, elle nous servait, et nos mains s'amusaient. Elle n'arrêtait pas de jacasser. Je ne me souviens même plus de ce qu'elle racontait. Il faut dire qu'on était tous pompettes. Vers la fin du repas, on avait liquidé les deux bouteilles de champagne et elle est allée

chercher du rosé au frigo.

Chaque fois qu'elle s'éclipsait, André et moi avions de brefs apartés. Était-elle vicieuse ou cérébrale ? C'était quoi, la différence ? On se taisait quand elle revenait.

Elle était nue, maintenant, je lui avais retiré son haut et son soutien-gorge sans qu'elle proteste, trop soûle ou trop excitée pour jouer la comédie. Elle n'avait plus que ses obscènes bas chaussettes noirs et ses grosses godasses. On en a parlé tous les trois, de ce fantasme de mecs : à poil mais avec les bas et les godasses. Les bas font ressortir la pâleur de la chair et les talons les obligent à se cambrer, elles proposent leur cul, et devant, le bassin bascule pour offrir la moule. De temps en temps, elle décochait un coup d'œil au miroir de la cheminée, ses rires devenaient de plus en plus aigres, elle avait des gestes nerveux pour remonter ses cheveux, pour chasser une miette... Puis elle a décrété qu'elle avait froid et a enfilé un T-shirt minuscule, qui ne descendait pas sous le nombril, ce qui la rendait encore plus impudique que la nudité complète.

Elle allait et venait, faussement décontractée, les fesses ballotantes, se levait à tout propos, se rasseyait, ignorait nos mains qui s'appropriaient sa chair, et André nous exposait ses fantasmes à lui, j'ai oublié lesquels, mais voilà, il n'avait jamais osé, Rouen n'est pas Paris... Têtu, je ramenaï la conversation sur le cul de Zaza.

— Comment vous le trouvez ? Un peu gros, non, et la fesse pessimiste... en goutte d'huile... mais cochon, hein, avouez que c'est un cul qui donne des idées...

A tout instant, on le lui pinçait, le lui tapotait. Comme elle faisait mine de vouloir enfiler une culotte (par pure provocation), je lui ai envoyé au visage les mots rituels qu'elle attendait :

— Non, tu restes le cul nu, tu es la putain... Les putains ont le cul nu...

On a pris le café sur le canapé. C'est-à-dire que Zaza et moi étions sur le canapé (la scène) et André (le spectateur) en face de nous, sur une chaise qu'il avait tirée. On avait nos tasses à la main, et un ballon de cognac sur le petit guéridon.

— Maintenant, ai-je dit à Zaza, tu vas nous donner notre dessert. (On avait complètement oublié la glace, dans le congélateur). Tu vas faire le M majuscule.

— Ah non ! a dit Zaza. Pas question !

Comme André se renseignait, je lui ai expliqué qu'il fallait que la femme relève les genoux, en ramenant ses pieds contre ses fesses, et qu'elle écarte les cuisses le plus possible, afin de leur faire imiter les obliques du M majuscules, pendant que les tibias, de chaque côté, faisaient les jambages verticaux. Dans cette posture, ce qui fait que la femme est femme (le con) est propulsé vers l'avant et laisse bâiller ses orifices.

— Comme ça, il pourra voir ce qu'il a photographié, et le toucher. Et toi, tu ne bougeras pas. Tu n'es plus une femme, mais une lettre de l'alphabet.

C'est moi (elle faisait la morte) qui l'ai mise dans la posture voulue. Zaza avait couché son visage contre l'accoudoir du canapé. André a rapproché sa chaise pour introduire ses doigts dans son vagin. Il avait l'air fasciné par la calvitie de l'organe. Si je continue à décrire ce que nous avons fait, je vais inévitablement sombrer dans la pornographie de bas étage, avec toujours les mêmes expressions stéréotypées qui reviennent en leitmotiv.

André avait tout à fait pigé ce qu'elle attendait. Tout en la branlant, nous parlions d'elle comme si elle n'était pas là, elle avait fermé les yeux pour nous y aider. J'apprenais à André qu'elle aimait bien aussi qu'on lui touche le trou du cul, mais que je n'étais jamais arrivé à savoir si elle était vraiment anale, ou si c'était l'idée qu'on le lui touchait qui l'excitait, l'idée qu'on était « dégueulasse » avec elle. Rouge, suante, enlaidie, Zaza ne m'avait jamais paru plus excitante. Ce n'était pas de la bestialité, la bestialité est naturelle, c'était autre chose...

— Qu'est-ce qu'elle mouille, s'étonnait André. Ma femme ne mouille pas le centième de ça... regardez, ça coule sur le canapé...

— Ça vous dégoûte ?

— Pas du tout ! Et même... On peut...

Il a montré sa bouche.

— Et comment ! Elle n'attend que ça... pourquoi croyez-vous qu'elle vous le propose ?

Il s'est agenouillé, a posé ses avant-bras sur le canapé, s'est, comment dire, attablé devant la moule baveuse. Zaza a entrouvert un

œil pour le voir faire et sa main a serré la mienne, très fort. André lui a collé sa langue, bien à plat, sur la moule, et l'a fait remonter en frétilant.

— N'oubliez pas qu'elle est anale... mettez-lui un doigt dans le cul en même temps...

Je serais incapable de dire si c'est ce qu'il lui a fait qui l'a fait jouir ou si ce sont les mots que nous disions, toujours est-il que la dernière barrière a cédé. Maintenant, elle accepterait tout...

Sous son coude replié, elle l'a regardé mettre un préservatif ; il avait une grosse bite, plus grosse que la mienne en tout cas, et elle avait l'air d'en vouloir. Il était circoncis. J'étais passé derrière le canapé et je soulevais les jambes de Zaza pour bien la lui présenter. Quand il s'est avancé, sur les genoux, Zaza a couvert son visage de ses mains. On l'entendait souffler entre ses doigts.

— Et si vous l'enculiez ? Vous avez déjà enculé une femme ?

— Une fois. Pas la mienne, elle ne veut pas. Il y a longtemps...

Zaza tremble de tout son corps. Combien de fois a-t-elle dû y rêver en se branlant. André m'interroge du regard, me montre les orifices. Je parle (je n'arrête pas, avec elle, il ne faut jamais couper la bande-son), je dis : dans le vagin, d'abord. Il se guide d'une main, s'enfonce. Une fois dedans, il l'attrape par les nichons et s'agite. Rôle de Zaza qui se transforme en sanglots. Elle va jouir, vite, je fais signe à André de changer de trou. Il dégaine, luisant de mouille, et pousse son gland dans l'anus. Cris stridents de Zaza. Pour sûr que l'autre taré, à l'étage au-dessus, doit coller son oreille au plancher. André coulisser lentement, il savoure. De temps en temps, son regard m'interroge : c'est moi qui ai le mode d'emploi, lui ne demande qu'à rendre service. Quand elle recommence à miauler, je lui fais signe qu'il peut y aller, cette fois, c'est la bonne. Et il lui bourre le cul comme un forcené jusqu'à la conclusion classique (râles, halètements, grognements, mots balbutiés)...

Il va dans le cabinet de toilette retirer sa capote, se rincer. Zaza s'est retournée sur le ventre, elle fait la morte. C'est maintenant que j'ai envie d'elle, la baiser quand elle ne jouit pas, je m'aide un peu de la main pour réveiller le Viagra, puis je me couche sur son corps inerte, et je le profane. André est revenu, il a pris une douche, il est à poil, il doit faire du body building, il nous regarde faire en se branlant. Puis il attrape le Nikon et nous prend en photos. Après quoi,

il retourne à table pour finir les beignets de crevette...

A ce stade, ça devient toujours un peu lugubre, on a beau faire, il y a un moment où la tristesse du cul revient. On est dans la chambre, sur le lit, il y a du jazz à la radio, quelqu'un marche au-dessus du plafond, j'imagine le débile qui tend l'oreille en se branlant... On a juste laissé allumée la petite loupotte rouge. André regarde sa montre. Bâille. Il a un rendez-vous de travail à sept heures.

A Neuilly. Il nous demande quelle ligne il doit prendre, de Château d'Eau. Ou changer... Si ça vaut le coup de remonter à pied à République, ou s'il vaut mieux aller à Strasbourg Saint-Denis. Zaza le renseigne, en consultant son plan. On la touche encore, par habitude, on lui fourre les doigts dans les trous et chaque fois elle s'ouvre pour se laisser fouiller, mais le cœur n'y est plus vraiment.

A un moment donné, pourtant, comme on était sur le point d'arrêter, il y a eu comme un sursaut. On ne bandait pas trop dur, mais on l'a quand même prise en sandwich, pour la baiser et l'enculer en même temps, ce qu'on n'avait pas encore fait, histoire de dire justement qu'on l'avait fait, moi j'étais dans le con, André derrière, et il a joui très vite, avec un petit gémissement féminin dû sans doute à la fatigue (il l'avait sautée trois fois), moi, je me suis arrêté de limer parce que j'avais déjà juté deux fois, et qu'à mon âge il ne faut pas trop en demander à la bête. Zaza non plus n'a pas joui, mais alors même qu'elle s'abandonnait, fourbue, à l'inertie de la femelle repue, je savais qu'elle aimait ça, dans sa tête, qu'elle emmagasinait du matériau pour ses futures branlettes...

— Je pourrais vous revoir ? nous a demandé André, qui s'était rhabillé

Il connaissait l'adresse, le nom était sur la porte, elle était dans l'annuaire. Le reste le regardait, non ? De toute façon, elle filtre avec son répondeur.

— Vous n'aurez qu'à lui téléphoner, vous verrez bien...

Elle tombait de sommeil, mais elle est quand même venue lui dire au revoir dans le couloir. Elle était là, à poil, sur le seuil, en attendant que l'ascenseur monte, et on se taisait. Avant de partir, il lui a juste touché le con, une dernière fois, puis il n'a plus été qu'un dos, et un prénom, André, puis plus rien que le tremblement métallique de la crémaillère.

— Alors ? Comment c'était ?

— Je ne sais pas, ne me demande pas sans arrêt comment c'était ! On dirait que tu fais un sondage...

Il avait laissé sur la table de la cuisine une page de son calepin avec son numéro de portable. Et griffonné dessous : jamais le week-end. Je serais bien rentré chez moi, mais Zaza m'a tiré vers le lit, pas question que je la laisse seule. Le matin fut sinistre, ces bruits oubliés depuis des années, les rideaux métalliques des grossistes du passage qui remontaient, les appels des livreurs, les roucoulements des pigeons qui nichaient sous le toit, je ne savais plus si je les entendais vraiment ou si je m'en souvenais.

Patiemment, j'ai attendu qu'elle s'endorme pour me tirer.

*

* *

Pas de nouvelles d'elle pendant quinze jours, puis j'ai trouvé un mail où elle m'informait sans mots superflus qu'elle revoyait André, qu'ils s'accordaient bien, qu'elle me remerciait beaucoup de le lui avoir fait connaître, et qu'elle préférerait ne plus entendre parler de moi (et de mes idées biscornues de pornographe) pour le moment.

Classique. Inévitable recul après la folie du cul, concilier le côté mémère (se coller à un mec) et le fantasme de la pute (il venait tirer son coup une fois par semaine et la payait sur ses notes de frais en l'emmenant au restau), avec, en arrière-plan, le calcul tortueux qui ne les quitte jamais, se faire épouser, pondre des marmots... A quarante bergeres, elle y croyait toujours.

Quant à Caro, silence radio, si bien que je me retrouvais réduit à la Vénus des carrefours (comme aurait dit Simenon, que je relisais) ou à la branlette devant des cassettes de Q, ce qui n'est pas trop mon style. Comme je ramais huit heures par jour pour achever dans les délais *Les Mains baladeuses* (vu que Monique n'arrêtait pas de me téléphoner pour savoir quand je livrerais la marchandise), je n'avais pas trop le temps, en fait, de m'attrister sur mon sort.

Certains soirs, pourtant, j'avais comme un vide...

CHAPITRE XI

LE DÉPUCELAGE DE BETTINA

(Carnets de chasse du pasteur Bergman)

Décidément, l'atmosphère de liesse que font régner les orphéons qui répètent dans la halle aux porcs agit beaucoup sur les nerfs de ces dames. Mes filles sont intenable ! La vertueuse Cécilia elle-même semble sujette aux langueurs. Jusqu'à ma pauvre Gertrude qui manifeste des exigences intempestives ! Quant aux voisines, n'en parlons pas, c'est le défilé, on se croirait dans les toilettes d'un cinéma à l'entracte ! Mais venons-en à l'essentiel : hier soir, cédant à leurs prières, j'ai autorisé Gertrude et mes filles à se rendre à une soirée dansante enfantine chez les Zagory. Je crois ne plus rien avoir à redouter de ma belle-sœur depuis que je l'ai mise au pas. Elle m'a juré qu'elle veillerait au grain et qu'aucun garnement n'approcherait de Bethsabée. Il devait être dix heures du soir, et Mme Mac Manus qui m'avait déjà honoré d'une brève visite hygiénique l'après-midi, est passée m'en faire une autre avant de rentrer chez elle. Elle venait tout juste de me quitter, après ce qu'elle appelle « les formalités d'usage », quand a frappé timidement à ma porte.

J'ouvre. Et qui est-là, plantée sur le seuil, une cigarette au bec ? Que je sois damné si je m'attendais à la revoir après l'indigne façon dont je l'avais traitée à sa dernière visite. Bettina Davidson ! La timidité même... Mais Dieu, quel changement. Attifée comme une gourgandine, du rose aux joues, du fard aux paupières, une minijupe couleur de bonbon à la fraise, des bas couleur chair, des souliers verts à talons hauts sur lesquels elle titube comme un échassier qui fait ses premiers pas, un sac français, et fumant comme un pompier...

— Je ne vous dérange pas au moins ?

Son haleine m'a renseignée. Elle avait bu. D'où une certaine lenteur d'élocution... Quand une timide boit, c'est pour se donner du courage. Avait-elle épuisé sa réserve de pilules ?

— Comment es-tu entrée ?

— Mais... par la porte. Je passais devant chez vous pour aller à la surprise partie de Carolyn – cette fois, elle a bien lieu... quand j'ai vu Mme Mac Manus sortir de chez vous... Elle m'a dit qu'elle se rendait à la fête des Zagory, et que votre femme y était, ainsi que vos filles. Alors, je me suis dit, le pauvre pasteur doit se sentir bien seul. Si j'allais lui dire un petit bonjour en passant ?

— Voyez-vous ça.

— Vous vous êtes lavé la tête ? Vos cheveux sont mouillés...

— Ne t'occupe pas de mes cheveux. C'est un traitement que je fais, contre les pellicules...

— Votre tapis aussi est trempé... Et ça sent...

— Ça sent la pisse. C'est la chienne qui a pissé.

— Vous avez une chienne ?

Si je n'en avais qu'une ! Pouvait-on savoir ce qui l'amenait ? Allons, qu'elle crache le morceau. Ce qu'elle voulait ? Je vous le donne en mille. Que je la dépucelle ! Oh, elle n'a pas dit ça d'emblée, elle a tourné autour du pot. Que je comprenne, elle avait une réputation si établie de fille « bien » que les garçons n'osaient même pas lui mettre leur doigt dans le derrière ! Tout juste s'ils lui tâtent les nichons... J'exagère à peine. Jugez plutôt...

— Ces pilules ne me servent plus à rien, c'est aux garçons qu'il faudrait en donner. Hier, j'étais au cinéma avec un ami, je m'étais bien préparée, j'avais même enlevé ma culotte, c'est vous dire ! Il m'a mis son doigt devant, mais quand il senti que j'étais vierge, il l'a tout de suite retiré. Ça leur fait peur, aux garçons, une pucelle. Carolyn me l'avait dit. Elle m'a même proposé de me le faire avec une carotte... Qu'est-ce que vous en pensez ? Une carotte, moi, je ne trouve pas ça très excitant...

En somme, pour ne plus avoir l'air d'une gourde la prochaine fois qu'on lui sonderait le vagin, la fausse timide venait chez moi comme chez un dentiste pour y subir une forme d'opération

chirurgicale.

— Eh bien, on va t'opérer. Passe donc sur la table d'opération. Tu veux que je t'endorme ?

— Surtout pas !

L'opération s'est déroulée sur le fauteuil du Dr Spinoza. J'avais mis ma blouse blanche pour que les apparences soient sauves, et la patiente a juste soulevé sa jupe avant d'enfiler ses pattes dans les étriers. Dès qu'elle fut dans la posture dite gynécologique, je l'ai préparée du bout des doigts, et j'ai ouvert ma blouse pour laisser dépasser l'instrument adéquat. Ce fut fait froidement, en parlant de la pluie et du beau temps, d'où la surprise immense que nous avons éprouvés tous les deux quand, à peine l'hymen avait-il cédé, notre timide se mit à mugir comme une vache qui vèle. Une vaginale ! Une pure, une authentique vaginale ! Mais saches, lui ai-je dit, que c'est aussi rare qu'un trèfle à quatre feuilles.

— En revanche, tu vas être l'esclave de la bite !

— Oh, ça ne me dérange pas ! C'était si bon... Quand je pense que j'ai failli faire ça avec une de ces carottes biologiques que Mme Porbus distribue partout... Merci, monsieur le pasteur, merci infiniment.

Ce fut vraiment, ajouta-t-elle, une révélation. Elle comprenait mieux, maintenant, pourquoi sa mère courait le guilledou.

— Et je n'ai presque pas saigné.

Je lui ai pommadé le vagin avec une crème antiseptique, et elle a sauté du fauteuil. Je dois dire que j'éprouvais une certaine nostalgie, j'avais l'impression d'avoir bâclé le travail. Elle s'apprêtait à quitter les lieux pour rejoindre la jeunesse qui festoyait chez les Simmons (malgré le double vitrage, on entendait cette inhumaine musique électronique de chez moi), quand j'ai lu comme un regret dans ses yeux, rencontrés dans le miroir devant lequel elle se remaquillait.

— Mais vous, qu'allez-vous faire, maintenant ?

— Rien de spécial. Me reposer devant la télé. Demain, la foire commence, j'aurai du pain sur la planche.

— Tout seul ? Un soir de fête ? Je peux rester, si vous voulez... pour vous remercier de votre gentillesse...

— Tu n'as pas envie d'aller t'amuser chez Carolyn ?

— Je ne suis pas pressée, ça dure toute la nuit...

Sans attendre que je l'y invite, elle est allée s'asseoir sur le divan, a fait mine de chercher une cigarette, puis m'a décoché un regard oblique... en écartant les genoux ; cette minijupe était fort indiscreète, et elle n'avait pas remis sa culotte.

— On pourrait bavarder, a-t-elle suggéré.

— Pourquoi pas. Tu n'as pas trop chaud ? Je te trouve les joues bien rouges...

— Je pourrais me mettre toute nue ?

— Par exemple. Et ensuite, de quoi as-tu envie ?

J'ai dirigé sur elle, qui se déshabillait (non, non, garde les chaussures), le faisceau de ma lampe de bureau. Elle s'est couchée sur le dos, a ouvert les cuisses.

— Ça me picote encore... avec la langue, peut-être ? Comme la dernière fois, j'ai bien aimé...

Pendant que je la suçais, elle m'a avoué qu'elle avait menti, la fois d'avant, les pilules n'y étaient pour rien ! Elle n'en n'avait même pas pris !

— J'avais juste envie de faire des choses avec vous, et j'ai pris ça comme prétexte. Seulement, une fois chez vous, je n'ai pas osé vous demander de me dépuceler...

De mieux en mieux ! Elle aimait trop se faire mettre pour se contenter de gamahuchage. Je suis donc remonté à l'assaut. Nouveau concert de mugissements. Je suis toujours effaré par la voix sépulcrales que les vaginales prennent dans ces moments. De vraies vaches... Entre deux estocades, couchés ensemble paisiblement dans le lit conjugal où je l'avais emmenée, nous avons bavardé à bâtons rompus. Elle jouait avec ma queue, étonnée, rêveuse... On deviendrait aisément sentimentaux avec ce genre d'idiotes.

— Tu n'as vraiment pas envie d'aller danser ?

— Je préfère danser au lit...

Mussée au creux de mon aisselle, elle riait malicieusement en

voyant Popaul redresser la tête. On dirait qu'il en veut encore, me disait-elle. Et à lui : De quoi avez-vous envie, vilain Popaul... de sucette ?

— Il a envie de truffe (pour me faire comprendre, je lui tâtai la rondelle). De truffe au chocolat.

— Oh ! (Chiquenaude à Popaul.) Mais c'est très vilain... (Silence.) Comment veut-il que je me mette ? (Baissant la voix.) Debout contre la porte, comme la dernière fois ? (Voix encore plus basse, dans le creux de mon oreille.) J'ai beaucoup aimé, vous savez ? Pour ne rien vous cacher, c'est pour ça que je suis revenue !

Et moi qui croyais... De mieux en mieux !

Eh bien, aujourd'hui, pour changer, elle se mettrait comme la cochonne qu'elle est en train de devenir : elle me demanderait l'aumône le cul en l'air.

— Voilà, comme ça... ouvre plus, il faut voir le con s'ouvrir... de temps en temps, je t'en mettrai un coup devant...

— Maman dit qu'il ne faut pas... à cause de la flore microbienne qui prolifère dans les matières fécales... pour le vagin, c'est très mauvais...

— Tu feras une injection de néolide, j'ai tout ce qu'il faut...

— Dans ce cas... allez-y.

Comme je tournais la lampe pour bien éclairer ses orifices, elle a gloussé :

— Vous êtes vicieux, hein ? Dites la vérité... ce n'est pas seulement pour nous rendre service, que vous faites tout ça !

— D'après toi ? (Elle avait déjà le gland dans le cul.)

— Oui, vous êtes très vicieux... ouille... non, non, continuez...

— Si tu reviens me voir (Je reviendrai, vous pouvez y compter !), il faudra te raser la chatte... et tu mettras des socquettes blanches...

— Et des souliers plats, hein ?

— Voilà. Et tes cheveux...

— Je sais ! Des couettes avec des rubans. Je lis ce genre de livres moi aussi, quand je me masturbe dans la salle de bains...

Silence. Ample mouvement de pistons dans son rectum.

— Vous me donnerez des coups de martinet ?

— Qu'en penses-tu ?

— On pourrait essayer, pour voir si j'aime ça. Et je pourrais faire pipi sur le tapis, moi aussi, comme Mme Mac Manus... Est-ce que c'est vrai ce que raconte sa fille, qu'elle vous fait pipi dans la bouche ?

Comme on le voit, l'ancienne cul pincé est ouverte à toutes les expériences. Quant à moi (on n'a plus quinze ans) j'ai eu comme un éblouissement en lui lâchant mon offrande dans les tripes. A ma courte honte, je me suis endormi sur le champ de bataille. A mon réveil, la coquine avait disparu. Ne restait plus qu'une douce odeur de stupre. A cet âge, les filles ont encore leurs odeurs naturelles... Elle m'avait couvert avec l'édredon, comme un vieux pépère. Etait-elle rentrée chez elle ou continuait-elle ses gambades chez Carolyn ?

Mais où sont les oies blanches d'antan ? Dire que demain il va falloir que je m'occupe de tout si je ne veux pas que la mère Porbus sème la zizanie parmi ces dames.

CHAPITRE XII

LA TOMBOLA DE LA FOIRE AUX COCHONS

Le lendemain, lorsque Cécilia Harding se présenta chez le pasteur pour y prendre son service, elle fut sidérée par l'animation inhabituelle qui régnait dans la maison. Des femmes revêtues de blouses grises allaient et venaient au jardin, les bras chargés de colis encombrants qu'elles empilaient sur les pelouses. Effarée, Cécilia reconnut parmi ces turbulentes personnes plusieurs des fidèles du pasteur : la belle Mme Mac Manus, la femme du juge Simmons, ainsi que deux ou trois matrones qu'elle ne connaissait que de vue, mais qui toutes appartenaient à la meilleure société. Cela rendait d'autant plus ahurissant que ces fleurons de la bourgeoisie locale fussent déguisées en manutentionnaires, leurs belles toilettes cachées par de longues houppelandes qui traînaient jusqu'à terre.

Toutes ces bourgeoises jouant aux ouvrières s'agitaient sous la férule de Mme Porbus, qui avait revêtu elle aussi ce qu'elle appelait un « cache-poussière » et jouait les reines mères, donnant ses ordres d'un ton fort sec à ses « assistantes bénévoles ».

Le pasteur, il ne fit qu'une brève apparition parmi elles. Très pâle, les yeux cernés, il avait l'air épuisé et paraissait ne savoir où donner de la tête.

— Allez donc vous reposer, Aloysius, lui dit Mme Porbus. Cette nuit, il vous faudra veiller tard, vous n'êtes plus un jeune homme... Je vous ordonne de vous reposer !

Assez surprise du ton d'autorité qu'elle prenait, Cécilia le fut davantage encore de voir que le pasteur obtempérait et filait dans son bureau sans demander son reste.

— Il se donne trop, dit Mme Porbus, il se donne sans compter. Toutes ces « consultantes » finiront par avoir sa peau ! Sur ce, mes belles, au travail !

Réalisant de façon confuse que l'on déménageait les paquets qui encombraient le sous-sol pour les répartir dehors en plusieurs piles distinctes, Cécilia, après avoir salué poliment ces dames, gagna la salle d'étude.

Elle y trouva, installées devant les pupitres de ses élèves, et à son propre bureau, trois autres dames de l'establishment occupées à rédiger de longues listes. Quelle ne fut pas sa surprise en reconnaissant parmi elles Lily Zagory, sagement assise sur son banc d'écolière, qui écrivait sous la dictée de sa sœur ! La belle-sœur du pasteur était méconnaissable dans sa défroque grise ; ses colifichets, ses fanfreluches, ses bijoux de fantaisie s'étaient évaporés, son maquillage était à peine visible. Elle était méconnaissable, et jusque dans son comportement. Il y avait en elle, maintenant, quelque chose de soumis, d'hypocrite et de doucereux qui la rendait pareille aux autres patientes du pasteur. Qu'était donc devenue la révoltée, la femme qui affichait si impertinemment ses opinions tranchées et son anticonformisme ? Cécilia n'eut guère le loisir d'épiloguer sur cette « mémérisation » de l'ancienne débauchée, Mme Gertrude se précipita vers elle, tout agitée.

— Mon Dieu, madame Cécilia ! Et moi qui vous avais totalement oubliée ! Comme vous le constatez, vous tombez en pleine révolution. Nous sommes en train de répartir les lots de la tombola annuelle, pour la foire des éleveurs de porcs qui commence cette nuit. Et toutes ces dames ont eu la bonté de venir nous prêter main-forte... Ce qui fait que, faute de place, nous avons réquisitionné votre salle d'étude. J'ai complètement oublié dans ce remue-ménage de vous téléphoner pour vous décommander...

— Qu'à cela ne tienne, je peux rentrer chez moi, répondit Cécilia un peu piquée.

— Non, non, surtout pas ! Réflexion faite, vous pouvez vous rendre très utile en emmenant mes filles au jardin. Dieu merci, le temps est assez doux... Vous leur ferez une classe de plein air, dans le verger, ainsi, elles ne seront pas constamment dans nos jambes...

La proposition de leur mère ne parut pas ravir outre mesure Deborah et Bethsabée qui avaient revêtu elles aussi des tabliers gris et qui s'affairaient avec des airs sérieux, jouant à singer les grandes

personnes. Pour une fois qu'il y avait du monde, voici qu'on les exilait au jardin ! Elles ne cachèrent pas leur désappointement, mais leur mère se montra intraitable.

— N'est-ce pas que j'ai raison, Lucy ? demanda-t-elle à sa sœur cadette.

Mme Gertrude appelait toujours sa sœur par son prénom véritable, « Lucy », que cette dernière détestait, alors que tout le monde, en ville, ne l'appelait jamais que par son surnom « Lily ». Chaque fois que sa sœur l'appelait ainsi, Lucy, alias Lily, grimaçait d'un air agacé, comme si ce prénom qu'elle refusait lui rappelait de mauvais souvenirs.

— Mais bien sûr, Gertie, répondit-elle d'une voix traînante.

Ce fut au tour de Mme Gertrude de tiquer, car ce surnom de Gertie paraissait lui déplaire au moins autant qu'à sa sœur son vrai prénom de Lucy. A ce moment, de façon fugace, quelque chose de l'habituelle Lily Zagory transparut dans l'intonation paresseuse qu'avait prise pour répondre la sœur cadette de Gertrude. Mais ce fut de courte durée, aussitôt, elle rentra ses griffes pour s'adresser à Cécilia, en prenant les mêmes intonations affectées et douceâtres que sa sœur.

— Je voudrais profiter de l'occasion, madame Cécilia, pour vous remercier d'avoir accepté d'enseigner la musique et la grammaire à mon fils Gaston. (Première nouvelle, songea Cécilia, qui trouvait qu'on agissait avec elle d'une façon cavalière. N'aurait-on pas pu la consulter avant de lui coller sur les bras un nouvel élève ?)

Lily Zagory lui adressa mille recommandations au sujet du jeune Gaston, un enfant si délicat, aussi sensible qu'une fille, qu'il faudrait manier avec beaucoup de précaution.

— Je songe, sur les conseils de mon cher beau-frère (à ce qualificatif, Cécilia ne put s'empêcher de témoigner sa surprise en arquant imperceptiblement les sourcils, tant il était de notoriété publique que le pasteur et la cadette de son épouse se détestaient cordialement) à retirer mon cher fils de l'école publique... pour le confier entièrement à vos bons soins. C'est en effet un enfant si fragile que ses rudes compagnons de jeux sont parfois trop brutaux pour lui... Je compte sur vous pour lui témoigner une ferme douceur, ou une douce fermeté, car il a besoin, néanmoins, de sentir l'autorité de sa maîtresse...

Confuse, Cécilia bafouilla qu'elle ferait de son mieux, et LilyLucy retourna à son banc pour reprendre ses écritures. Sidérée par cette métamorphose, Cécilia demanda à ses élèves de quitter leurs blouses.

A ce moment, Mme Porbus fit son entrée, tout affairée et jouant les importantes à son habitude. Elle ne cacha pas sa surprise en trouvant là, assise à son pupitre, Lily Zagory.

— Comment, votre sœur est là, elle aussi, madame Gertrude ? Mais c'est le monde renversé !

— Et pourquoi non ? s'étonna Mme Gertrude. (D'un geste elle intima à sa cadette de ne pas moufter.) Ma sœur a comme tout autre besoin des secours de la religion... En dépit de certains racontars que colportent des personnes mal intentionnées ! Qu'y a-t-il de surprenant à ce qu'elle nous aide pour la tombola.

— Oh, mais je trouve cela parfait, au contraire, et croyez que je me réjouis de voir une brebis égarée rentrer dans le troupeau, affirma, non sans acrimonie, la présidente des bonnes œuvres. Seulement, je m'étonne un peu... les autres années, la belle Lily ne daignait pas nous prêter son concours... Sans doute avait-elle mieux à faire...

— L'erreur est humaine, Mme Porbus, dit doucereusement Lily Zagory, aussi je vous pardonne vos insinuations déplacées. Quant à moi, en effet, j'éprouve le besoin de me retremper dans la foi de mon enfance... mon cher beau-frère a bien voulu oublier mes erreurs passées et me prêter son secours.

Un éclair traversa furtivement les yeux de Lily, révélant à Cécilia que la tigresse n'était pas encore tout à fait transformée en brebis.

— Un secours analogue, poursuivit Lily, à celui que vous-même, ma chère madame Porbus, accordez à cet orphelin que vous avez recueilli... Comment s'appelle-t-il donc, déjà ? Poupou ? Poupon ?

— Pollo ! rétorqua Mme Porbus (deux taches rouges, montées à ses pommettes, témoignaient de sa contrariété).

La présidente de la société des bonnes œuvres se tourna vers Mme Gertrude.

— C'est justement à son propos que je voulais vous parler, ma chère Gertie (grimace de Gertrude en entendant Mme Porbus adopter

familièrement ce surnom qu'elle déteste, petit sourire amusé de Lily). Figurez-vous que mon mari vient de l'amener, oubliant que c'était le jour de la préparation de la tombola. Doit-on le conduire au verger ou préférez-vous qu'on le ramène chez moi ?

Mme Gertrude était fort embarrassée, comme chaque fois qu'il y avait une décision à prendre et que son mari n'était pas là pour la prendre à sa place. Pendant qu'elle réfléchissait à la question, Mme Porbus expliqua à une des autres dames qui faisait des écritures et qui ne connaissait pas l'orphelin, qu'il s'agissait d'un grand garçon de seize ans, fort comme un Turc, mais malheureusement un peu « dépourvu, si vous voyez ce que je veux dire, sur le plan intellectuel ».

Autrement dit, Pollo n'était pas vraiment idiot, mais c'était tout comme. En guignant Lily Zagory du coin de l'œil, Mme Porbus laissa entendre à demi-mots qu'il fallait veiller sur lui comme sur un enfant, car le « pauvre innocent » aurait pu devenir la victime d'une femme mal intentionnée.

— Les Putiphar et les Messaline ne manquent pas dans notre ville ! Chez monsieur le pasteur, je suis tranquille, je sais qu'il est entre des bonnes mains...

Flattée par ces paroles, Mme Gertrude, consentit à ce que l'adolescent aille travailler à désherber le verger, comme les autres jours.

— Mais qu'il mette des gants, c'est envahi par les orties blanches!

Mme Porbus ressortit pour s'occuper de son protégé, et Cécilia conduisit ses élèves dans leurs chambres où elles se changèrent. Elle constata que les filles du pasteur n'étaient pas du tout contrariées de quitter leurs défroques de déménageuses.

— Tu as entendu ?

Echanges de regards en coin, coups de coude sournois.

— Pollo est là...

— Tiens, tiens... se dit Cécilia.

— Est-ce qu'on pourra s'amuser avec lui, madame Cécilia, demanda Bethsabée, alors qu'elles gagnaient l'étage.

— Vous savez bien que votre maman l'interdit !

— Mais personne ne lui dira, madame. Elles sont toutes tellement occupées, avec leur maudite tombola !

Cécilia ne répondit pas. Elle réfléchissait au changement de Lily Zagory. Cela tenait vraiment du miracle... Que s'était-il donc passé, la veille, dans le bureau du pasteur pour que cette panthère lubrique soit transformée à ce point ? La tirant par la manche, Deborah l'arracha à ses réflexions.

— Est-ce que vous êtes contente que Gaston vienne suivre vos cours, madame Cécilia ?

— Bien sûr qu'elle est contente, dit aigrement Bethsabée. Cela lui fera un garçon à fesser, ça la changera des derrières de filles !

Terrifiée par les paroles qui venaient de lui échapper et qui trahissaient sa contrariété de voir Cécilia leur refuser la permission de jouer avec Pollo, Bethsabée replia un coude devant son visage, comme si elle craignait de recevoir une gifle en salaire de son impertinence. Mais Cécilia se contenta de sourire, amusée. Elle n'était pas loin de penser la même chose. Elle pensait aussi, cela venait de lui traverser l'esprit, que le verger, cette partie reculée du jardin où s'affairait l'idiot, était protégé de la vue par une haie très touffue et que les pommiers, qui n'avaient jamais été taillés et dont le feuillage retombait jusqu'à terre, y ménageaient de nombreux recoins ombreux... autant de discrètes cachettes.

Peut-être, après tout, qu'on pourrait laisser les fillettes taquiner le protégé de Mme Porbus, pour voir ce qui en sortirait ?

Sans doute pas grand-chose, se dit-elle hypocritement, se mettant, elle aussi, en pensée, au diapason de la vertueuse fausseté qui régnait dans la maison du pasteur et semblait avoir contaminé jusqu'à l'indomptable Lily, l'ancienne brebis noire du troupeau.

— Oh, tu as vu, Deborah, s'apitoya Bethsabée lorsqu'elles arrivèrent en vue du verger, la vilaine madame Porbus l'a attaché !

— Pauvre Pollo, on dirait un chien en laisse !

Ce n'était pas faux.

Le jardinier était attaché par une longue laisse de cuir qui allait de sa cheville à un piquet de bois enfoncé dans le sol.

CHAPITRE XIII

POLLO FAIT PIPI

Ayant traversé le verger, Cécilia et ses élèves s'arrêtèrent à quelques pas de l'adolescent qui ne les avait pas entendues approcher. Occupé à biner le sol pour déterrer de grandes orties blanches qui encombraient le coin, il était si absorbé par sa tâche qu'il n'entendit pas davantage la conversation dont il était l'objet. Ainsi relié par une patte, Pollo, plutôt qu'un chien en laisse, évoquait pour Cécilia une chèvre à son piquet. Une autre comparaison qui lui vint à l'esprit fut celle d'un forçat à sa chaîne. Pourquoi donc Mme Porbus croyait-elle nécessaire d'attacher ainsi ce malheureux adolescent ?

Interrogée à ce propos, Bethsabée expliqua que lorsqu'il y avait beaucoup de monde, et qu'on ne pouvait pas le surveiller, Mme Porbus était coutumière du fait. Les deux sœurs se consultèrent du regard, puis Deborah lança :

— Jennifer dit qu'il n'a pas la lumière à tous les étages !

Sa sœur pouffa en voyant l'expression de Cécilia. Elle se toucha le front de l'index :

— Elle dit qu'il a un fusible qui a pété, en haut.

Deborah gloussa, et sa main descendit vers son bas-ventre.

— Et que son électricité ne fonctionne qu'au rez-de-chaussée.

— Il suffit, poursuivit Bethsabée (comme s'il s'agissait d'une charade dont elle ne percevait pas le sens obscur), de trouver l'interrupteur.

— C'est Jennifer qui dit ça, intervint rapidement Deborah.

Des explications moins allégoriques qui suivirent, il ressortait que Pollo était souvent sujet à des distractions profondes, il était alors capable de partir droit devant lui, et de marcher pendant des heures sans réfléchir. Quittant la ville, il pouvait continuer à déambuler en pleine campagne, jusqu'à l'épuisement de ses forces. C'était déjà arrivé.

— Et puis, ajouta Bethsabée, il a ses mauvais jours. On ne sait pas trop ce qui se passe dans sa tête.

— Il est fort comme un ours ! précisa peureusement Deborah en se blottissant contre Cécilia. Une fois, il a étranglé un chien-loup qui voulait le mordre ! Si madame Porbus l'a attaché aujourd'hui, peut-être est-ce parce qu'elle l'a trouvé un peu nerveux ?

Bethsabée fusilla sa sœur du regard.

— Quelle trouillarda tu fais, Debbie ! Tu dois bien te douter que s'il était nerveux, madame Porbus a dû lui donner son médicament pour les nerfs !

Elle regarda obliquement Cécilia et baissa la voix :

— Quand il a pris ce médicament, il dort debout. Et il est doux comme un mouton... On peut jouer avec lui, il est d'accord pour tout.

— On peut lui faire n'importe quoi, gloussa sa sœur, se souvenant visiblement de quelque chose. Il ne comprend rien !

Se souvenant de la scène du sous-sol, Cécilia en était déjà convaincue.

— Tu crois qu'il a pris son calmant ? On dirait bien, demanda Deborah. Regarde comme il pioche lentement !

— On va bien voir, fit Bethsabée. Pollo ! cria-t-elle. Est-ce que tu as pris tes bonbons amers, aujourd'hui ?

Tressaillant violemment, l'idiot lâcha sa binette et leva la tête. Avisant le groupe que formaient Cécilia et ses deux élèves, il resta bouche bée. Les paroles qu'il avait entendues mettaient visiblement du temps à percer les brumes de son esprit. Bethsabée dut répéter sa question.

— Voui, Bedzabé... Pollo a pris...

L'idiot grimaça à ce souvenir.

— Pollo ne pas aimer ces bonbons-là...

— Il a l'air calme, constata Bethsabée (c'était le moins qu'on pouvait dire), on pourrait peut-être s'approcher, pour vérifier ?

— Et s'il nous donne un coup de pioche ? feignit de s'épouvanter Deborah.

Cécilia comprit qu'il ne s'agissait que d'un jeu, pour la taquiner. Les deux gamines l'observaient en riant sous cape. Avec une lenteur de somnambule, Pollo ramassa son instrument et s'appuyant sur le manche, il contempla, éperdu d'admiration, Cécilia, qu'il voyait pour la première fois de si près. Les gamines gloussèrent d'amusement.

— On dirait qu'il vous trouve à son goût, madame !

— Pollo aime beaucoup les jolies femmes !

— Je suis vraiment flattée, fit Cécilia, entrant dans la plaisanterie, ce qui fit rire aux éclats les deux taquines.

Sans comprendre qu'on se moquait de lui, Pollo se joignit joyeusement à cette hilarité. Feignant d'éprouver une terreur sans nom, Deborah, qui avait parfaitement compris à son air endormi que Pollo était inoffensif, s'approcha de lui à petits pas précautionneux.

— Sage, Pollo, hein ? Bien sage ? Pas mordre, hein, Pollo ?

Le jeu consistait de toute évidence à feindre que Pollo était une *sorte de* grand chien qu'il fallait apprivoiser. Ravi, l'idiot entra tout de suite dans la convention.

— Pollo pas mordre... Pollo jamais mordre les jolies demoiselles...

— Tiens, prends ce bonbon. Celui-là n'est pas amer...

La petite futée tira un bonbon à la menthe de sa poche et le tendit au jardinier, en gardant une distance prudente, imitant le geste de quelqu'un qui tend des cacahuètes à un éléphant du zoo. Lentement, comme si, de son côté, il craignait de l'effaroucher, l'idiot tendit la main. Leurs doigts se frôlèrent furtivement et Deborah se recula en poussant un petit cri. Pollo ne se souciait plus d'elle, il dépiautait sa friandise et l'enfournait. Elles entendirent craquer le

bonbon sous ses dents.

— S'il a pris le bonbon, dit Bethsabée, c'est qu'il est d'accord pour qu'on joue avec lui. On peut y aller, madame, on ne risque rien.

Sans attendre le feu vert de sa maîtresse, elle s'approcha de Pollo... et, se levant sur la pointe des pieds, lui caressa la joue de la main, comme elle aurait caressé un gros chien. L'idiot s'était figé sur place et se laissait faire, un sourire béat sur les lèvres.

— Gentil Pollo... brave Pollo... La vilaine madame Porbus l'a attaché !

Pollo frotta amoureusement sa joue marquée par l'acné contre la main de Bethsabée. Il raffolait visiblement des caresses. Deborah le caressa à son tour. Il se baissa un peu pour qu'elle puisse l'atteindre. L'idiot était aux anges. Fascinée, Cécilia ne bougeait pas. Les fillettes donnèrent d'autres bonbons à Pollo, il les croquait à une vitesse incroyable, en jetant des regards inquiets vers la haie, car Mme Porbus interdisait, comme à un chien, qu'on lui donne des sucreries.

Insensiblement, les câlineries hypocrites des deux sœurs prenaient un tour moins innocent.

— Pourquoi te dandines-tu, Pollo ? voulut savoir Deborah. Tu as vu comme il se tortille, Betsy ?

— Je crois savoir pourquoi... il a envie de faire son pipi.

— Tu as raison, c'est certainement ça !

Le coup d'œil qu'elles échangèrent, le ton faussement naïf qu'elles prirent, mirent la puce à l'oreille de Cécilia.

— Il n'ose pas faire devant nous, expliqua doucement Bethsabée à sa sœur. Pauvre Pollo ! Tu te souviens comme papa l'a fouetté, la fois où il l'a fait. Il ne se rendait pas compte qu'on ne fait pas ces choses-là devant des filles, et il a pissé contre un pommier. Mon Dieu, qu'est-ce que papa lui a donné ! On l'entendait hurler comme un chien, le pauvre Pollo.

— Papa est terrible, quand il s'y met !

A ce souvenir, le visage hilare de Pollo s'était rembruni.

— Pollo pas faire pipi, bégaya-t-il. Pollo attendre. Pas envie.

— Le pauvre, comme il a peur ! s'apitoya Bethsabée On ne peut pas le laisser comme ça, quand même, ce n'est pas humain.

— Cela doit lui faire affreusement mal à sa vessie, renchérit sa sœur. Comment faire ?

— Tu veux qu'on te fasse faire pipi, Pollo ? On ne dira rien à Papa!

— Mais oui, il veut bien... bien sûr qu'il veut.

Pollo paraissait en proie à une grande perplexité. La crainte d'être fouetté, l'envie d'uriner... ou d'autre chose... le partageaient. Il dansait d'un pied sur l'autre, lourdement, une main sur son bas-ventre qu'il comprimait.

— On peut le conduire jusqu'à l'arbre, suggéra une des sœurs. La corde est assez longue.

— Voilà, et on lui ouvrira son pantalon, pour l'aider, approuva l'autre.

Avant que Cécilia ait pu dire son mot, l'aînée prit l'idiot par la main et le conduisit devant un pommier qui, par le plus grand des hasards (mais en était-ce vraiment un ?) se trouvait à proximité de l'endroit où se tenait la maîtresse. Qui plus est, elles placèrent Pollo de façon telle que celle-ci ne perde pas une miette du spectacle, assez loin du tronc en question et tourné vers Cécilia qui, ne sachant trop quel comportement adopter, affichait un sourire indulgent.

Ce fut Bethsabée qui déboutonna le pantalon du jardinier. Il se laissa faire avec un sourire somnolent, en lorgnant la jolie dame. Sa braguette ouverte, la fille du pasteur en fit sortir un gros serpent pâle qu'elle pinçait par le cou. Sa sœur s'empessa de l'aider, libérant les grosses couilles velues que Cécilia avait déjà admirées dans le garage. A la lumière du jour, elles lui parurent encore plus volumineuses.

— Oh, le gros pipi de Pollo, s'écria Deborah, dansant sur place d'excitation.

Elle saisit la trompe de chair qui pendait hors du pantalon. Les yeux de Pollo s'écarquillèrent.

— On peut jouer avec son gros truc, madame, pendant qu'il fait son pipi ? C'est tellement amusant ! Vous le direz pas à notre père, hein ?

Bethsabée tâta curieusement les couilles de l'idiot, abandonnant provisoirement sa pine à sa cadette. Sans attendre l'autorisation de Cécilia, qui se faisait désirer, la petite (ce n'était visiblement pas la première fois) faisait reculer la peau blafarde qui gainait le serpent de Pollo pour faire sortir le gland du prépuce. Pollo ouvrit et referma sur le vide ses mains d'étrangleur.

— Sage, Pollo, bien sage, hein ? fit Bethsabée, en prenant la bite des mains de sa sœur et en la soulevant à la verticale.

A son tour, la cadette s'occupa des couilles, qu'elle manipula avec la même curiosité que Bethsabée. Cette dernière, étranglant la bite à la base du gland épluché, en caressait la muqueuse du bout d'un doigt. La consistance élastique et le contact gluant paraissaient l'intriguer. L'idiot se déhanchait, comme s'il dansait sur place, mais ne faisait rien pour s'opposer aux attouchements des deux sœurs. Cependant, sa bite réagissait en se redressant, comme l'aurait fait celle de n'importe quel mâle soumis au même traitement. Jennifer avait raison, au rez-de-chaussée, « l'éclairage » n'était pas en panne.

— Qu'est-ce que ça m'amuse ! s'écria la cadette. J'adore jouer avec son gros machin... surtout quand il devient dur comme ça. Et toi, Betsy ?

— C'est marrant, admit l'aînée avec un mépris indulgent, comme si elle était au-dessus de ces enfantillages.

Elle n'en branlait pas moins l'idiot d'une main experte, avec une sage lenteur, couvrant le gland avec le prépuce, puis délogeant celui-ci de son capuchon de peau. La muqueuse où le sang affluait prenait une coloration vermeille et luisait au soleil.

— Vous voulez pas lui toucher, vous aussi, madame Cécilia ?

— Fiche-lui la paix, dit Bethsabée, elle a celui de son mari, pour amuser avec.

Cécilia en resta sans voix. Le spectacle ne laissait pas d'agir sur elle. La main de l'aînée s'agitait de plus en plus vite. A en juger par les grimaces extatiques du jeune idiot qui sautillait sur place d'énervement, le dénouement approchait.

— Frotte plus fort, cria Deborah, encourageant sa sœur, dont la main accéléra. Plus vite... Il faut bien lui vider ses sacoches.

Ilse confirmait que les deux garces n'en étaient pas à leur

première tentative, et Pollo lui-même se retrouvait en pays connu. Arborant un sourire ravi, il avait mis ses mains sur les têtes des deux sœurs et leur caressait amoureusement les cheveux pendant qu'elles l'astiquaient à toute allure.

— Vous n'avez pas honte de taquiner ainsi ce malheureux, dit soudain Cécilia, qui s'effrayait de la tournure que prenait la chose. Si votre maman vous voyait !

— Mais elle ne nous voit pas, dit Bethsabée, d'une voix absorbée.

Elle fixait l'orifice rouge du méat dilaté ; il palpait, s'ouvrait, se fermait, comme une petite bouche implorante. La main de Bethsabée ralentit, c'est avec une lenteur cruelle (à en juger par les grimaces impatientes de l'idiot), qu'elle massait maintenant le gros tuyau de chair raidie.

— Regarde bien... ça va sortir... Regardez bien, vous aussi, madame Cécilia... ça va gicler...

Pollo grimaça, roulant des yeux, et, comme l'avait annoncé Bethsabée, le sperme fusa soudain avec violence, aspergeant le tronc moussu du pommier.

Avec un rôle bestial, Pollo avait saisi dans ses grandes mains deux des basses branches chargées de pommes de l'arbre qu'il arrosait de son plaisir. Il leva une face grimaçante vers le ciel où traînaient paresseusement de longues nuées blanches et parut y implorer une divinité cachée.

— Pipi, pipi ! Pipi très fort ! s'écria-t-il, en s'abandonnant à la volupté dans une sorte d'épouvante ravie.

Ces paroles arrachèrent une crise de fou rire aux deux sœurs, car pendant ce temps, le sperme continuait à jaillir, par puissantes pulsions, et s'écrasait sur l'écorce du pommier avec des bruits de crachats, tandis que les pommes des branches que secouait spasmodiquement l'idiot en proie au délire pleuvaient en averse sur ses épaules et roulaient ensuite dans l'herbe, où la cadette, en se tordant, les expédiait au loin à grands coups de pieds.

Aussi incroyable que ça parût à Cécilia, le sperme continuait à mitrailler l'écorce. Cessant de jouer au foot avec les pommes, Deborah s'agenouilla au pied de l'idiot, pour étudier le phénomène de tout près. Cécilia ne l'avait jamais vue aussi attentive au cours de ses leçons.

L'œil halluciné, bouche bée, elle fixait l'orifice rouge et dilaté du gros gland violacé qui crachait avec véhémence de longs filaments de semence glaireuse. A chaque jaillissement, elle battait des cils et la main de sa sœur, se crispant sur la pine, étranglait le gros pruneau de chair décalotté à sa base. Puis elle relâchait son étreinte, et le sperme, libéré, fusait à nouveau, intarissable.

— Pipi... encore pipi... balbutia Pollo, comme les jets commençaient à perdre de leur puissance.

Enfin, après une ultime rafale, sa pine cessa de cracher. Il baissa les yeux et la contempla avec une grimace consternée.

— Fini ? Plus pipi ?

Le rire des deux sœurs retentit de plus belle. La cadette s'en roulait dans l'herbe en expédiant des ruades dans tous les sens.

— Est-il bête, ce Pollo... Ce n'est pas du pipi, Pollo... que tu es sot, mon garçon ! hoquetait-elle.

Bethsabée secouait comme un goupillon la lourde pine redevenue flasque pour détacher du gland les dernières larmes de sperme. Deborah se releva et, encore secouée par le rire, s'essuya les genoux.

— Il est tordant, vous ne trouvez pas, madame Cécilia ? Il nous fait mourir de rire chaque fois !

A l'aide d'un kleenex, l'aînée essuyait méticuleusement le gland de l'idiot qui se laissait faire avec un sourire déçu.

— Chaque fois ? releva Cécilia, qui avait encore le souffle coupé et tremblait rétrospectivement à l'idée qu'on aurait pu les surprendre. Vous... lui faites donc faire souvent son pipi... de cette façon ?

— Pas souvent, hélas, se désola naïvement la cadette. On doit faire attention que les grandes personnes ne nous voient pas ! Vous pensez bien que papa serait furieux s'il apprenait... qu'on lui désobéit.

— Je pense bien, s'indigna vertueusement Cécilia, cherchant à reprendre son ascendant. Il n'aurait pas tort ; c'est très vilain, ce que vous venez de faire, mesdemoiselles. A votre place, j'aurais honte...

Bethsabée haussa les épaules.

— On ne voit pas ce qu'il y a de mal à lui faire faire son pipi.

— Et c'est si amusant... Oh, madame Cécilia, vous pouvez pas savoir ce que ça me fait, quand on joue avec tous ses machins... j'ai le cœur qui bat fort ! Et ça me chatouille partout, dans le ventre...

Cécilia ne put réfréner un sourire amusé devant tant de candeur. Puis, comme chaque fois, elle se demanda si c'en était vraiment, de la candeur.

— Et vous, quand vous jouez avec celui de votre mari, ça vous fait pareil ? voulut savoir l'incorrigible Deborah.

Le sourire de Cécilia s'effaça.

— Mais... je ne fais pas ce genre de choses avec mon mari, Deborah, prétendit-elle, en prenant un ton pincé.

— Oh, allez, on n'est pas idiots, fit Bethsabée qui tripotait toujours la bite et les couilles de Pollo.

Ce dernier paraissait écouter la conversation mais on devinait qu'il n'y comprenait rien.

— Toutes les femmes mariées le font, avec leur mari, insista l'aînée, c'est pour ça qu'elles se marient...

— Vous êtes une insolente, mademoiselle. Et cessez de tripoter ça !

— Mais puisque ça lui plaît ? insista Bethsabée sans lâcher la bite qui reprenait insidieusement du volume.

— Ce n'est pas une raison ! cria Cécilia, contrariée de voir que son élève lui tenait tête.

Elle redoutait de plus en plus que Mme Porbus ou une de ses vassales en blouse grise ne viennent voir ce qui se passait. Deborah vola à la rescousse de sa sœur qui n'avait pas lâché ce qu'elle tenait et défiait ouvertement l'autorité de la maîtresse, assurée que cette dernière ne pourrait pas la menacer des foudres paternelles maintenant que les choses étaient allées aussi loin.

— Vous croyez que c'est drôle, la vie qu'il mène, ce pauvre Pollo, chez cette vieille garce ? Pour une fois qu'il peut s'amuser... Pourquoi le priver ?

La justesse de l'argument laissa Cécilia sans voix.

— Mais vous rendez-vous compte, petites sottes, du scandale que ce serait si jamais quelqu'un venait à passer par ici !

— Si c'est ce qui vous inquiète, vous avez tort, dit Bethsabée. Personne ne vient jamais au verger. Et en plus, chaque fois qu'on organise la tombola, c'est pareil ! On peut faire toutes les bêtises qu'on veut, maman ne s'occupe pas de nous. Elles ont bien trop la tête à se chamailler entre elles, pour la répartition des lots, maman la première. Et voilà que tante Lily s'y met, elle aussi ! On aura tout vu...

Quelque peu rassurée devant l'assurance que manifestait l'aînée, qui était loin d'être sotte, Cécilia abaissa les yeux sur le sexe de l'idiot. Il bandait franchement. Cette vision ne laissait pas d'agir sur elle. L'idée qu'on pouvait faire ce qu'on voulait avec les attributs sexuels phénoménaux de Pollo et que cela ne tirait pas à conséquence puisqu'il n'avait pas plus de cervelle qu'un enfant de sept ans pas très futé, comment nier que cela l'émoustillait au moins autant que ses élèves ? Mais le souci de sauver la face pour maintenir son autorité l'empêchait de suivre la pente naturelle de ses instincts. Aussi feignit-elle diplomatiquement de se renfrogner.

— Je ne discuterai plus avec vous, vous êtes deux petites sottes obstinées. Je suis vraiment trop bonne de me faire du souci pour vous ! Vous ne méritez pas que je m'inquiète. Après tout... si vous avez l'habitude de jouer avec cet imbécile... si vous jugez que c'est un compagnon de jeux digne de vous, eh bien, continuez ! Grand bien vous fasse ! Je m'en lave les mains ! Moi, cela ne me regarde plus. J'y renonce ! Et puisque c'est comme ça, je vais lire le roman que j'ai apporté, ce sera toujours mieux que vos idioties.

CHAPITRE XIV

POLLO-LE-CHIEN ET L'OURS AUTRICHIEN

S'asseyant dans l'herbe, après y avoir étalé son mouchoir, Cécilia se plongeait dans son livre. C'était un roman mortellement ennuyeux qui venait d'obtenir un prix littéraire et que chacun se sentait obligé d'avoir lu pour pouvoir en parler à table. Il s'agissait des aventures d'un ours qui faisait le tour de l'Autriche en vélo, en énonçant des considérations profondes sur le sens de l'existence. Malgré son esprit affûté, Cécilia ne parvenait pas à percer le sens de cette parabole obscure et le style alambiqué de l'auteur ne lui était pas d'un grand secours pour en saisir les lourdes finesses. Et puis, elle avait l'esprit ailleurs. Sans cesse, son attention vagabondait, se détournant des paragraphes indigestes pour revenir vers le carré d'herbes folles où, à quelques pas, les filles du pasteur « s'amusaient » avec le jardinier.

Tout d'abord, comme si la mercuriale de leur maîtresse les avait quand même affectées, elles se comportèrent avec une prudence relative, en jetant sans cesse des coups d'œil du côté de la maison. Pour parer au grain, elles avaient fait s'asseoir Pollo le dos tourné à l'allée par laquelle quelqu'un pourrait éventuellement survenir. Il avait toujours la bite et les couilles à l'air et avait posé ses mains derrière lui, dans l'herbe, pour offrir à ses deux compagnes de jeux la partie de son anatomie qu'elles affectionnaient. Accroupies devant lui, les genoux disjoints, elles lui laissaient voir leur entre-cuisse et s'amusaient des résultats que provoquaient ces exhibitions. Chaque fois qu'elles ouvraient les genoux, en effet, dévoilant l'une sa culotte, l'autre sa fente, la bite de Pollo tressautait, comme un chien qui tire sur sa laisse, et les chipies s'esclaffaient. Pour corser la chose, elles lui taquinaient le gland et les couilles avec des brins d'herbe. Bouche ouverte, la lèvre inférieure affaissée, Pollo savourait les frissons que

lui dispensaient ces chatouilles. Variant les plaisirs, elles lui picotaient la muqueuse avec une fine brindille, ravies de le voir grimacer. Ce qui sidérait Cécilia, c'était, même quand elles se montraient cruelles avec lui, la passivité de Pollo. A croire, songeait-elle, qu'il avait été dressé à laisser quiconque le souhaitait s'amuser avec ses parties intimes.

Le jeu suivant consista à habiller la pine de Pollo, à la déguiser en poupée. Les gamines lui découpèrent une petite robe dans du papier, elles y firent passer la tige de la bite, et dessinèrent avec un stylo-bille deux yeux et une bouche sur le gland. Cela ne fut pas chose aisée car Pollo se tortillait, mais enfin, elles y parvinrent, et jouèrent à dorloter ou à punir la poupée ainsi attifée, poussant même la hardiesse jusqu'à lui donner des petits baisers, entrecoupés de fous rires, sur le crâne. Pollo mêlait ses gloussements aux leurs et sa bite devenait manifestement de plus en plus sensible aux soins dont on l'entourait et aux agaceries qu'on ne lui ménageait pas.

— Je crois que ses sacoches se remplissent à nouveau, constata Deborah, qui les lui tâtait sans arrêt. Il faudrait peut-être le faire encore pisser un coup.

Elles jetèrent un coup d'œil vers leur maîtresse qui baissa les yeux sur son livre.

— Madame Cécilia va être encore furieuse... objecta hypocritement Bethsabée.

— Et si on jouait au chien ? suggéra la cadette.

— Tu crois ? Pourquoi pas au cheval ? Ou à la vache ? Oh, souviens-toi comme c'est amusant de le traire !

— Au cheval, ça me plaît bien aussi, dit Deborah, en donnant une pichenette à la bite raide qui émergeait du tutu de papier découpé.

Pollo poussa un petit cri. Cela donna naissance à un nouveau jeu... Elles se mirent à lui donner des chiquenaudes à tour de rôle, pouffant de le voir sursauter. Mais l'idée de jouer au chien les séduisait, si dangereuse fût-elle, car il fallait que Pollo fût dépouillé de ses vêtements. Un chien n'a pas de pantalon, ça tombe sous le sens. Elles n'y avaient déjà joué avec lui qu'une fois, et en gardaient un souvenir émerveillé. Le problème, c'est qu'elles devaient disposer d'un laps de temps suffisant pour déshabiller et rhabiller leur compagnon de jeux. Cécilia ignorait tout cela, voyant que les deux sœurs, chuchotantes, avaient renoncé provisoirement à taquiner les attributs

de l'idiot, elle crut qu'elles s'étaient lassées de lui, et se plongea pour de bon dans son livre.

Quand elle lisait, ou quand elle écrivait dans son journal intime, Cécilia pouvait, par moments, oublier réellement tout ce qui l'entourait. Ces immersions ne duraient que quelques minutes mais, pendant ces minutes, son oubli du monde extérieur était total. Au point qu'elle sursautait, comme quelqu'un qu'on réveille brutalement, quand le monde se manifestait à nouveau à son attention. Tout occupée par les pérégrinations de son ours autrichien, elle entendit bien, de façon confuse, le grondement d'un moteur de camion, puis des voix qui s'interpellaient, de l'autre côté de la maison, mais, prise par sa lecture, elle n'y accorda qu'une attention distraite.

Elle était parvenue à un chapitre où l'auteur, renonçant provisoirement à ses considérations métaphysiques, montrait son ours trop humain se rendant au zoo pour la première fois de sa vie, en compagnie de quelques doctes compagnons, et y découvrant, à sa stupeur infinie, une ourse sauvage, entièrement nue, exhibée dans une cage. Cette vision ne laissait pas d'agir sur lui quoiqu'il se prétendît absolument humain. La vision des organes sexuels de l'ourse, exhibés à la vue de tout un chacun, le choquait profondément. Il s'ensuivait un double dialogue assez amusant ; tout en parlant en langue d'homme avec ses condisciples philosophes, l'ours feignait d'imiter les grognements de l'ourse pour lui tenir un discours moralisateur.

— Il faut cacher vos parties, madame, vous vous conduisez comme une bête.

— N'en suis-je pas une, monsieur ? Cela vous va bien de jouer à l'homme. Croyez-vous qu'il suffise de mettre un costume pour faire disparaître les poils qui font de vous une bête ?

Se grattant impudiquement le derrière, l'ourse se gaussait des effets que sa tranquille bestialité avait sur l'ours renégat à sa race. Il était clair en effet que le pantalon rayé avait du mal à contenir les attributs mâles de cet insolite Autrichien. Les choses s'enchaînaient avec cette logique absurde propre aux rêves et aux romans de façon telle que le héros, oubliant son vernis d'humanité, finissait, toute honte bue, par solliciter un rendez-vous amoureux. Après moult prières, l'ourse cédait enfin. Mais comment faire ?

— Laissez-vous enfermer après la fermeture. Les cachettes ne manquent pas. Vous n'aurez qu'à me rejoindre une fois les gardiens partis.

— Mais il faudra que j'entre dans votre cage ? Je ne pourrai le faire tout habillé... si quelqu'un nous voyait ?

— Eh bien, vous retirerez votre ridicule costume ! D'ailleurs, pour ce que nous avons à faire, il faudra bien en venir là. Tout nu, vous ressemblerez à n'importe quel ours !

L'ours autrichien s'était à un tel point fait à l'idée qu'il était un homme qu'il ne pouvait y consentir.

— Eh bien, admit l'ourse, qui n'était pas insensible au charme de ce singulier plantigrade, dans ce cas, nous pourrions faire cela à travers les barreaux de ma cage. Vous resterez de votre côté, chez les hommes qui vous ont adopté, et moi, du mien, chez les bêtes. Il vous suffira d'ouvrir votre pantalon et de glisser votre attribut entre les barreaux. Moi, je vous tournerai le dos et, à quatre pattes, comme la bête que je suis, j'appuierai mes fesses contre la cage pour vous offrir le mien. Il nous sera aisé ainsi de copuler en gardant chacun notre quant-à-soi, et sans rien trahir de nos choix existentiels.

Amusée par la verve dont témoignait soudain l'auteur, Cécilia, captivée, tournait les pages l'une après l'autre, et ne prenait pas garde que le temps passait. Elle lut ainsi plus de dix pages d'affilée. Ce fut le silence qui la tira soudain de sa lecture.

Levant furtivement les yeux pour vérifier que ses élèves ne faisaient pas trop de sottises, elle crut être victime d'une hallucination... et se dressa d'un bond, son livre à la main.

Bethsabée, au fait des usages de la maison, avait parfaitement traduit les bruits qui avaient atteint Cécilia à travers sa lecture : ce vacarme, ce tollé qui avait suivi le grondement d'un moteur, cela signifiait que toutes les dames bénévoles avaient chargé dans un camion loué pour l'occasion, et dont Mme Porbus tenait le volant, les lots de la tombola. Ensuite, avec sa cargaison, le camion était parti vers la halle aux bestiaux où devait se tenir la foire des éleveurs de porcs. Une vaste tente y avait été dressée, où s'assembleraient les ouailles pour le tirage de la tombola. C'est là que le pasteur les attendait, en compagnie de quelques édiles. Toutes ces dames en blouse grise avaient pris le volant de leurs voitures pour s'y rendre à leur tour et décharger la cargaison à bon port. Le silence qui régnait maintenant révélait que la maison était vide, car même Gertrude avait déserté les lieux.

L'expérience des années précédentes avait appris aux filles que

leurs parents ne rentreraient pas avant la nuit. Disposant du voulu, et profitant de la distraction de leur maîtresse, elles avaient donc retiré son pantalon à Pollo et après avoir détaché la courroie qu'il avait à la cheville, la lui avait passée autour du cou, et elles le promenaient ainsi, à quatre pattes, le cul nu, dans l'herbe.

— Cherche, Pollo, cherche... criaient-elles...

Et le « chien » faisait mine de flairer dans l'herbe une piste imaginaire. Sa laisse au cou, le buste vêtu, et le cul nu, il offrait un spectacle d'une obscénité grotesque. Mi-homme mi-chien, comme avait été mi-ours mi-homme le héros dont elle venait de lire les mésaventures amoureuses, il éveillait en Cécilia les instincts les plus bas. Elle dut lutter pour se ressaisir et ses doigts s'ouvrirent, laissant tomber dans l'herbe le livre inutile.

— Etes-vous folles, mesdemoiselles, cria-t-elle. Remettez-lui son pantalon immédiatement !

— Mais c'est un chien, madame, objecta Deborah. Un chien n'a pas de pantalon ; qu'en ferait-il ?

Cela tombait sous le bon sens. Deborah caressa les couilles de Pollo et du doigt tâta les bords poilus de son anus. Pollo-le-chien creusa les reins pour mieux s'offrir à ses attouchements. Il ouvrait la bouche et laissait pendre sa langue comme un vrai chien. La petite, glissant une main sous son ventre, lui saisit la bite et tira sur la peau pour faire saillir le gland.

— Pollo-le-chien va faire son pipi, hein ?

— Ouah ouah... approuva l'idiot.

Les doigts de Deborah lui tâtaient le gland, pendant que l'aînée, assise dans l'herbe, en face de lui, écartait le bord de sa culotte pour lui montrer son sexe.

— Viens lécher ici, viens lécher mon bobo, mon chien... viens chercher dedans...

— Cessez immédiatement, hurla Cécilia. Je vous donne une minute. Si dans une minute, il n'a pas remis son pantalon, je vais chercher votre mère ! Advienne que pourra !

Elle fit mine de marcher résolument vers la maison. Cela n'arracha qu'un rire moqueur à Bethsabée.

— Elle n'est pas là, maman. Il n'y a plus personne. Pendant que vous lisiez, toutes ces idiotes sont parties à la halle avec le camion, pour décharger les paquets. Elles en ont pour jusqu'à la nuit. Chaque fois qu'il y a la tombola, c'est pareil. On se fait à manger toutes seules, ma sœur et moi, nos parents ne rentrent qu'à minuit. On se fait des tartines de pain de mie au beurre de cacahuètes et on regarde le programme pour adultes sur la télé.

Tout en fournissant ces explications à la maîtresse, elle tirait de plus en plus sur sa culotte, découvrant la fente rose de son con bordé de poils follets, et encourageait du geste le « chien » à venir soigner son « bobo ». Rampant sur les genoux, le « chien » se rapprocha et vint flairer la fente humide.

— Bobo, lui dit Bethsabée. Lèche mon bobo...

Cécilia était pétrifiée. Ce qu'elle venait d'apprendre changeait tout. Puisqu'on abandonnait ces fillettes à leur sort, rien ne s'opposait à ce qu'elles s'amuse à leur façon... Après tout, c'était la faute des parents, on n'a pas idée de laisser un idiot en compagnie de deux fillettes. Cécilia oubliait qu'on n'avait pas laissé les filles du pasteur seules, puisqu'elle était censée veiller sur elles. Mais son intelligence, engourdie par le spectacle auquel elle assistait, ne possédait plus toute son acuité.

— Venez plutôt jouer avec nous, vous aussi, madame Cécilia, lui cria Bethsabée... vous verrez comme c'est drôle de se faire lécher par un chien !

— Oh oui, madame Cécilia, ça serait si bien si vous vous amusiez avec nous. Laissez votre livre et venez faire du cheval sur Pollo... Il faut enlever sa culotte quand on monte dessus...

Joignant l'exemple à l'invite, Deborah retroussa sa robe et enfourcha Pollo, sur le dos duquel elle se frotta la fente sur son dos d'avant en arrière. Le « chien » quant à lui, léchait minutieusement le con que Bethsabée lui ouvrait de ses doigts, comme un fruit mûr. Il poussait des petits grognements et enfonçait sa langue bien au fond, mordillait les poils qui bordaient les lèvres de l'organe, taquinait le clitoris de la pointe de sa langue, puis la laissait descendre entre les fesses pour laper l'anus.

— Oh oui... soigne bien mon bobo, l'encourageait Bethsabée. Cela va déjà beaucoup mieux ! Continue mon bon Pollo !

Avec des bruits de déglutition, il se mit à fouir dans

l'entrecoisse qu'il couvrait de sa salive. Les genoux relevés, Bethsabée livrait son « bobo » aux soins diligents de Pollo, tout en poussant des petits gémissements de bonheur.

— Allez, madame, faites comme nous... l'encouragea Deborah. Enlevez votre culotte, vous aussi... Et venez faire soigner votre bobo ! Vous verrez comme c'est amusant... sa langue est chaude, vous pouvez pas savoir ! Ça vous fait des frissons partout !

Egarée, Cécilia se passa la main sur le front. Elle était moite de sueur. La cadette était descendue de sa monture. A quatre pattes dans l'herbe, elle branlait le « chien » d'une main vélocé. L'anus de Pollo s'ouvrait et se resserrait entre ses fesses musclées, ses couilles, ramassées sur elles-mêmes, formaient un gros paquet mauve et compact. Le « chien » grognait et mordillait le sexe de Bethsabée. Ravie et épouvantée, cette dernière était au bord de l'hystérie.

— Oh madame... madame... vite... faites quelque chose... il ne sait plus ce qu'il fait... il va me faire mal... Donnez-lui votre truc à vous... vous êtes grande, c'est pas pareil...

Comme une somnambule, Cécilia sentit que Deborah lui retirait sa culotte. La petite fille s'était agenouillée dans l'herbe, à ses pieds. Une fois qu'elle l'eut déculottée, elle agita le slip noir de la maîtresse sous les yeux du « chien », pour l'aguicher. Pollo leva la tête. Sa bouche luisait de bave, ses lèvres étaient toutes gonflées, il montrait les dents comme un vrai chien.

— Viens, Pollo... viens soigner le bobo de la maîtresse, maintenant... Viens voir la petite bête qu'il y a dedans !

Bethsabée en profita pour se mettre hors d'atteinte. Elle se toucha le sexe en grimaçant. Puis, saisissant Cécilia par la main, alors que Deborah tirait sur l'autre, elles l'obligèrent à s'asseoir dans l'herbe et lui retroussèrent sa robe en riant comme deux folles.

— Pas mordre, hein, Pollo, vilain chien... on te donne celui de la maîtresse, mais pas mordre, hein... Soigne-lui bien son gros bobo...

— Pollo pas mordre, approuva l'idiot d'une voix rauque. Pollo le jure... bien ouvrir... bien ouvrir le bobo !

Cécilia se laissa aller, comme dans un songe ; elle sentit que les filles lui écartaient les cuisses, Pollo baissa la tête pour regarder son con.

— Ouvrir... ouvrir... implora-t-il. Pollo veut voir dedans !

— Tiens, imbécile ! Il est assez ouvert, comme ça ? lui cria Bethsabée, la voix trépidant d'un rire hystérique, tout en écartant les lèvres du sexe de Cécilia qui feignait mollement de vouloir l'en empêcher. Deborah se pencha curieusement pour lorgner l'intérieur de la vulve humide, mais le « chien », impatient, langue tirée, la poussa du coude en balbutiant « ouvrir... encore ouvrir... », et sans plus attendre, il fourra sa longue langue molle et baveuse dans le vagin de Cécilia qui suffoqua sous la sensation.

Pendant qu'il la pourléchait, les deux petites filles avaient agrippé leur maîtresse par les épaules pour l'empêcher de se relever.

— Mais lâchez-moi, à la fin, sales petites pestes.

Elle n'avait pas plus d'énergie qu'une femme ivre. Un véritable chien ne l'aurait pas léchée autrement. L'idiot suivait de sa langue frétilante tout le tracé de la fente, infatigablement, montant et descendant, aspirant la mouille qui suintait du vagin, mordillant le clitoris, descendant à nouveau...

— Il le fait aussi bien que votre mari, madame ?

— Fichez-moi la paix ! hurla Cécilia.

Les dents de l'idiot venaient de saisir son clitoris. Elle se raidit d'appréhension.

— Pas avec les dents ! cria-t-elle.

— Tu entends, Pollo... cria Bethsabée en tirant sur la laisse. Tu entends ce qu'elle t'a dit, la maîtresse ? Seulement sucer...

Etranglé par la laisse, l'idiot desserra les mâchoires et aspira avec force la chair des muqueuses. Cécilia crut que sa vulve se retournait tout entière, comme un gant qu'on retire. Le « chien » la mastiquait prudemment, sa langue farfouillait, pendant qu'entre ses fesses, le doigt menu d'une des filles questionnait son anus. Elle ne sut jamais laquelle des deux sœurs avait osé ce sacrilège. Le doigt entra dans son cul et elle se raidit dans l'herbe en poussant un cri sourd. Le plaisir la ravageait, la secouant toute de spasmes irrépessibles...

Effrayées par les cris qui lui échappaient, les deux sœurs, croyant que Pollo l'avait mordue, se jetèrent sur l'idiot et, l'étranglant à demi, tirèrent violemment sur la laisse pour l'éloigner de leur

maîtresse.

Suffoqué, l'idiot porta les mains à son cou, pour desserrer l'étreinte de la courroie. Sa verge énorme, en érection, montait et descendait au bas de son ventre nu. Avec un râle furieux, il balaya l'air de ses bras et renversa les deux filles. Terrorisées, elles se relevèrent et prirent leurs jambes à leur cou. Cécilia elle-même, sans demander son reste, s'était mise hors de portée du forcené. Tant bien que mal, il parvint à desserrer le collier de cuir qui l'étranglait.

Heureusement, la laisse, toujours fixée au piquet planté dans le sol, l'empêchait de se jeter sur Cécilia et les deux sœurs qui, à distance prudente, la main sur la bouche, l'observaient. Pollo n'était pas assez futé pour ôter le collier qui lui ceignait le cou ; l'ayant desserré, il se contenta du soulagement que cela lui apportait, et reprit haleine.

Voyant que ses compagnes de jeux se tenaient à distance prudente, il fronça les sourcils d'un air perplexe.

— Pollo jouer encore... venir avec Pollo... Soigner le bobo avec sa langue... plus mordre...

Comme elles hésitaient, il leur montra sa bite.

— Jouer à la vache, maintenant... Pollo faire la vache...

Guère trop rassurées, les filles du pasteur restaient sur l'expectative. L'accès de violence qu'il venait d'avoir ne leur inspirait pas confiance. Pour les tenter, Pollo se mit à quatre pattes et arracha une touffe d'herbe avec ses dents.

— Pollo faire la vache... Pollo plus mordre... promit-il, tout en mâchant furieusement les brins d'herbe. Pollo jurer... seulement faire la vache...

La première, Deborah, s'arrachant à l'étreinte de sa sœur qui cherchait à la retenir, osa le rejoindre.

— Vilaine vache... lui cria-t-elle... donnez-moi vos gros pis...

Pollo cracha l'herbe qu'il mâchait et plia les coudes pour offrir ses couilles et sa bite à la gamine. Par-derrière, prête à reculer à la moindre alerte, elle lui attrapa la bite.

— Pollo plus bouger, cria-t-elle. On va traire la vache... faire sortir le bon lait...

— Meuh... mugit Pollo.

Ce que voyant, Bethsabée rejoignit sa sœur. Elles se mirent à le « traire » en gloussant. Elles n'eurent pas à le faire longtemps. Une violente giclée de sperme fouetta l'herbe entre les genoux de l'idiot.

— Vous avez vu, madame... vous avez vu le lait de la vache ?

— Pollo beaucoup de lait, approuva l'idiot, en continuant d'éjaculer.

Sans force, épuisé par le plaisir, il s'affala dans l'herbe et resta immobile, gisant de tout son long, les bras en croix, respirant par la bouche. Du bout du pied, comme un cadavre, les deux sœurs taquinaient sa grande carcasse inerte.

Maintenant qu'il avait joui, Pollo était aussi inoffensif qu'un enfant en bas âge et se laissait faire, plein de mansuétude.

Cécilia dut aider les deux sœurs à lui enfiler son pantalon, car il se faisait tard, et Mme Porbus pouvait débarquer d'un instant à l'autre pour récupérer son protégé. Hébété, l'idiot se laissa remettre sur pied ; une fois rhabillé, on lui fourra sa binette dans une main. Mélancolique, il regarda disparaître ses compagnes de jeu. Dès qu'elles eurent tourné le coin de la maison, il parut oublier tout ce qui venait de se passer, et se remit machinalement à déraciner les orties blanches, ses grands yeux d'un bleu limpide absolument vides de toute pensée.

CHAPITRE XV

LES CAROTTES DE MME PORBUS

(Journal intime de Cécilia)

Je n'en menais pas large en arrivant aujourd'hui, ces petites garces étaient parfaitement capables de vouloir me faire jouer à la vache à mon tour ! Je me voyais déjà à quatre pattes, nue, et elles en train de me tirer sur les nichons ou de m'enfoncer leurs doigts dans le cul ! Aussi fus-je infiniment soulagée en trouvant à nouveau la maison en révolution. La tombola avait été un succès, tous les lots étaient partis, l'argent était rentré. Du coup, le pasteur avait royalement accordé à ses filles la permission d'aller, le lendemain « faire acte de présence » chez Zagory, qui organisait une soirée enfantine au bénéfice des bonnes œuvres. Une certaine Prudence Farming, une des protégées du pasteur que Mme Gertrude semblait avoir en grande estime (sans doute une gourde finie), devait les chaperonner, perspective qui n'enchantait pas Bethsabée : comme si on avait besoin qu'on nous surveille ! Elles étaient en train de vitupérer quand Lucy Zagory téléphona pour annoncer à sa sœur qu'elle passerait la voir, avec Jennifer et Gaston.

Sa visite tombait d'autant plus mal que juste ce jour-là, le pasteur, qui avait rendez-vous avec Mme Swoboda, avait été appelé au chevet du quincaillier Laggerty qui était en train de mourir. Il avait donc chargé sa femme de faire patienter Mme Swoboda.

Pour corser la situation, Mme Porbus devait venir pour vérifier les comptes de la tombola, et ramènerait l'inévitable Pollo.

— Il enterrera les pommes pourries pendant que je ferai les comptes, avait décrété Mme Porbus. Hier, il n'a pas travaillé aussi bien qu'il aurait dû.

— Tout arrive en même temps, me confia Mme Gertrude, affolée. Mon mari ne veut pas que les petites jouent avec Jennifer ! Mme Swoboda et ma sœur se détestent, et Mme Porbus, qui déteste toutes les jolies femmes, les déteste toutes les deux. Je tremble à l'idée de ce que va donner cette réunion...

De ce déferlement de paroles, mes élèves n'avaient retenue qu'une chose : Pollo allait revenir.

— Si vous voulez, maman, proposa hypocritement Bethsabée, on pourra le surveiller, lui montrer ce qu'il doit faire...

— Surtout pas ! Ne te mêle pas de ça, Bethsabée ! Jennifer serait capable d'aller avec vous, si elle vous voit dans le jardin. Et tu sais ce qu'a dit ton père !

— On ne pourra donc pas jouer avec nos cousins ? s'indigna la cadette. Pas même avec le Petit saint ?

Voyant ma surprise, Gertrude m'expliqua que c'était le jeune Gaston, mon futur élève, qu'on surnommait ainsi. « Il est tellement sage ! » déplora-t-elle en levant au plafond des yeux excédés. Puis elle revint à ses moutons. Comment faire, d'une part pour empêcher ces dames d'échanger des propos empoisonnés, de l'autre, sans vexer sa sœur, qui était très susceptible, veiller à interdire tout contact entre ses filles et leur cousine ?

Têtue, Deborah revint à la charge.

— Mais d'habitude, papa est le premier à nous dire de jouer avec le Petit saint...

— Aujourd'hui, c'est différent. Sa sœur est avec lui. Si vous jouez avec Gaston, elle voudra se mêler à vos jeux, et tu sais ce que ton père... La femme du pasteur se frappa le front.

— J'ai trouvé, cria-t-elle. Suis-je sotte de ne pas y avoir pensé. Vous n'avez qu'à venir toutes les trois prendre le thé avec nous. Ainsi, devant vous, mes enfants, et surtout devant Cécilia, qu'elles ne connaissent pas, toutes ces femmes n'oseront pas trop se dire des méchancetés. Quant à vous, mes chéries...

Mme Gertrude embrassa ses deux filles qui faisaient grise mine.

— Je vous aurai constamment sous les yeux et votre père, à son retour, verra que j'ai veillé à ce que Jennifer ne soit pas seule avec

vous...

Après avoir assisté à la scène du dentiste, je comprenais assez bien que le pasteur redoutât l'influence de Jennifer sur ses cousines. Mais son frère ? Ce « Petit saint » ? Était-il vraiment aussi sage qu'on le disait ?

Dans un certain sens, tous ces embarras m'arrangeaient. Comme je le disais, j'avais fort redouté après nos jeux de la veille, de me retrouver en tête à tête avec Bethsabée et Deborah, mais elles étaient si obnubilées à l'idée de se morfondre au salon, avec les grandes personnes, qu'elles ne pouvaient penser à rien d'autre.

— Tu verras, je parie que la mère Porbus aura encore un panier plein de ses maudites carottes biologiques ! Et qu'il faudra les croquer crues, comme des lapins ! s'écria Bethsabée.

Deborah imita aussitôt les inflexions nasillardes de Mme Porbus.

— C'est excellent pour la santé. Il n'y a pas d'engrais chimique. Pollo les a cultivées lui-même, avec du fumier naturel. C'est bourré de vitamine C. Surtout, ne les cuisez pas, Gertrude. C'est crues qu'elles ont toutes leurs vertus !

Je les conduisis donc au salon, où Mme Gertrude leur ordonna de s'asseoir dans un coin, avec un livre, et de n'en bouger sous aucun prétexte, les menaçant du cabinet noir à la première incartade.

— Et vous, Cécilia, sans vous commander, si vous pouviez faire la jeune fille de la maison, vous me tireriez une épine du pied. Je n'ai jamais su servir le thé. Ma sœur Lucy me reprend chaque fois, et devant les invités, c'est affreusement gênant.

J'acceptai d'autant plus volontiers que faire le service me donnerait une contenance. Nous étions en train de sortir de leurs boîtes les gâteaux secs quand Mme Porbus arriva avec son dadais. Gertrude courut à leur rencontre. Par la fenêtre, les petites et moi les regardâmes parlementer dans le jardin. Avec de grands gestes, Mme Porbus expliquait à l'idiot ce qu'il devait faire. Comme la veille, Pollo avait revêtu une tenue de jardinier, en coutil bleu, et portait fièrement sur son épaule un râteau et une pelle. Il opinait à tout ce que lui disait sa protectrice, avec un sourire apeuré.

— Quel idiot, ce Pollo, fit venimeusement Bethsabée (l'ingrate !). Regarde-le donc, avec son râteau. Il se prend pour un soldat, ma

parole !

Sa sœur soupira.

— Quel dommage qu'on ne puisse pas s'amuser avec lui comme hier, murmura-t-elle. Je ne sais pas ce que je préfère, jouer avec lui ou avec Gaston. Et on ne peut le faire avec aucun !

— Un idiot et un saint, fit aigrement l'aînée. Voilà les seuls hommes que nous approcherons jamais... jusqu'à ce qu'on nous marie au premier boutonneux venu comme une Prudence Farming !

Je fus surprise par l'amertume de ce propos et par la prescience dont il témoignait. Il y avait tout lieu de supposer, en effet, qu'il en serait ainsi. L'avenir de mes élèves était tracé d'une main de fer, par leur père. Quelque chose, pourtant, me disait, qu'une fois mariées, Bethsabée et Deborah ressembleraient davantage à leur tante qu'à leur mère. Je n'avais qu'à me souvenir de leurs jeux avec moi et Pollo pour m'en convaincre.

Là-dessus, voici que débarquent, en grand tralala, Lily Zagory et sa progéniture. Mais que s'était-il passé ? Qu'était devenue la repentie doucereuse qui hier encore jouait les sainte-nitouche ? Aujourd'hui, redevenue elle-même, elle occupait à nouveau tout le territoire. Ses yeux soulignés de khôl rayonnaient d'ardeur animale et sa grande bouche vorace avait retrouvé son ironique grimace de carnassier. C'était bien une de ces créatures que leur sensualité ne laisse jamais en repos, et je comprenais mieux, malgré la laideur de son visage anguleux, à la voir passer goulûment sa langue sur ses lèvres, que les hommes se trouvant avec elle en pays conquis dès le premier regard, devaient difficilement résister à une avidité sexuelle aussi flagrante.

Je n'étais pas seule à m'étonner de son changement. Je pus voir se figer de réprobation vertueuse le muflé enfariné de Mme Porbus. Quant à Pollo, il se pétrifia littéralement, son râteau à la main, les yeux hors de la tête. Ce n'était pas la mère, mais la fille qui lui faisait cet effet. Quant à moi, je n'avais d'yeux que pour le nouvel élève qu'on me destinait... Des joues d'angelot, un teint de porcelaine, de grands yeux de fille, une bouche rose, bien dessinée, aussi féminine sinon davantage que celle de sa sœur, pour un garçon de quinze ans il était si fluet, si délicat, qu'on ne lui en aurait donné que douze. Je comprenais mieux en le voyant baisser modestement les yeux son surnom de Petit saint. Mais je ne sais quoi de sournois en lui me soufflait qu'il ne l'était peut-être pas autant qu'il le cherchait à le faire

croire...

— Tu ne m'en veux pas, au moins, de débarquer à l'improviste, ma grosse Gertrude ! Je devais passer chez les Mac Manus, et comme vous êtes voisins, je me suis dit que... Tiens, vous êtes là, madame Porbus ? Et l'inénarrable Pollo vous accompagne ! Avec un tel garde du corps, armé de son râteau et de sa pelle, votre vertu est bien protégée !

Jennifer pouffa à la plaisanterie de sa mère, cependant que Pollo baissait la tête, d'un air embarrassé.

— Ma vertu n'a pas besoin d'être protégée, ma chère, répliqua la mère Porbus. On ne pourrait pas en dire autant de celle d'autres femmes de cette ville. Et je n'aurais pas à chercher bien loin !

— Il est vrai que la vôtre se protège toute seule, répondit la Zagory. Pas besoin de Pollo pour décourager les imprudents, ou les myopes, qui lèveraient les yeux sur vous !

A nouveau, Jennifer pouffa impoliment au nez de Mme Porbus qui devint cramoisie de rage. Mais déjà sa mère ne s'occupait plus de son ennemie.

— Figure-toi que nous devons aller chez Héléna Mac Manus... Je voulais l'inviter pour la fête que nous donnons demain, apprit-elle à sa sœur et, au dernier moment, elle s'est décommandée. Son père, le sénateur, a débarqué chez elle avec une sénatrice de Boston qui participe à je ne sais quelle cérémonie pour soutenir le moral des troupes.

— Voilà pourquoi le Petit saint a l'air si déçu, ma tante, plaisanta Jennifer, en tirant les cheveux de son jeune frère. Il est amoureux de madame Mac Manus... Chaque fois que nous allons chez elle, il ne la quitte pas des yeux. Et elle s'en rend bien compte, allez !

— Ne taquine pas ton frère, Jennifer, fit leur mère. Madame Mac Manus est très belle, si Gaston la regarde, c'est qu'il a bon goût. Mais donc, ma chère Gertrude, je me suis dit, puisque nous sommes prêtes, allons donc voir ma sœur, cela nous fera toujours passer un moment. Et nous voici. Tu ne nous en veux pas, j'espère ? Et vous non plus, madame Porbus ? Une bonne chrétienne comme vous ne saurait être rancunière ! Oubliez donc ce que j'ai dit tout à l'heure, je plaisantais. Vous n'êtes pas aussi laide que je le suggérais !

Jennifer jeta de l'huile sur le feu.

— Ce n'était pas une suggestion, maman. Tu l'as bel et bien dit ! A ce moment, le grincement du portail fournit à Mme Gertrude une heureuse diversion.

— Mon Dieu, voilà madame Swoboda, maintenant. Et Aloysius qui n'est toujours pas là ! (Purvu que cet agonisant ne s'éternise pas !)

La grande Zagory se retourna dans un mouvement serpentin et regarda venir, avec un sourire goguenard la femme qu'elle bafouait au vu et au su de toute la ville. En apercevant sa rivale, Mme Swoboda avait pincé les lèvres et paraissait hésiter. Elle avait fait des frais de toilette, et son élégance éblouissante mettait en valeur sa plastique parfaite. J'ai souvent été frappée par le fait que des hommes qui étaient mariés à des femmes très belles prenaient pour maîtresses des femmes aussi laides que la Zagory. Il est vrai que le sexe n'a rien à voir avec la beauté.

— Aloysius ne va plus tarder, maintenant, il vient de téléphoner, figurez-vous que Laggerty est à l'article de la mort. Prenez donc le thé avec nous, en l'attendant. Nous papoterons gentiment !

Tout le monde s'installa au salon, et je fis le service. Au début, l'atmosphère fut glaciale. Mais bientôt, elle se dégela. Le prétexte en fut la distribution de carottes biologiques que fit Mme Porbus, les tirant de son panier. Ces dames prirent les carottes avec des sourires contraints. Gravement, Mme Porbus leur assena tout un topo sur les vertus de ce légume, surtout quand il est cultivé avec des engrais naturels.

— Croquez-les crues, n'ayez pas peur. Avec le thé, c'est délicieux, on dit que ça rend aimable ! Et le carotène est excellent pour le teint. Cela donne une carnation chaude et dorée...

Mme Porbus était plutôt jaunâtre que dorée. Et pour ce qui est de l'amabilité ! Mais ces dames se mirent néanmoins, par politesse, à grignoter leurs carottes. Les enfants eurent droit aux leurs, eux aussi. Je voulus me récuser, prétextant un mal de dents, mais la Porbus ne voulut rien entendre.

— Vous la donnerez à votre mari.

Je me promis de jeter dans la poubelle l'énorme carotte qu'elle me fourra de force dans les mains. Je vis que Mme Swoboda regrettait de ne pas avoir pensé à la même excuse que moi. Quant à Mme Zagory, elle croquait la sienne à belles dents, voracement, et la carotte, dans sa bouche, évoquait des images plutôt lubriques.

Tout en rongéant leurs carottes, ces dames abordèrent prudemment leur sujet de conversation favori : dire du mal de leurs connaissances communes. On en vint ainsi à parler des voisins, Tiphaine Mac Manus, un avocat célèbre, et de sa liaison avec la femme du juge, Dora Simmons.

— Si encore il prenait la peine de se cacher, dit Lucy Zagory, mais c'est de notoriété publique. J'ai appris récemment...

Elle se tut soudain, s'avisant que les enfants tendaient l'oreille.

— Jennifer, et toi aussi, Gaston, allez donc jouer au jardin. Et emmenez vos cousines avec vous... Les enfants n'ont rien à faire dans un salon où parlent des adultes.

Ils se levèrent tous avec empressement, mais d'un regard Gertrude fit se rasseoir ses filles. Son mari n'allait plus tarder, pas question qu'il trouve ses filles en compagnie de l'idiot et de Jennifer.

— On préfère rester là, dit Bethsabée, avec une moue lamentable. Je me souviens que sa mère l'avait menacée du cabinet noir au cas où elle lui désobéirait.

— On lit nos livres, dit Deborah. On n'écoute pas ce que vous dites.

Avec un haussement d'épaules dédaigneux, Jennifer sortit, accompagnée de son frère. Et ces dames se remirent à clabauder. Je ne me souviens plus de la teneur de leurs ragots, j'ai toujours eu ces cancans mondains en horreur. Aussi, n'y tenant plus, je sollicitai de Mme Gertrude la permission de m'absenter un moment. Je bafouillai une vague excuse... « Des cahiers à corriger... la leçon de demain à préparer... »

La femme du pasteur m'accorda royalement cette autorisation et se retourna avec empressement vers sa sœur, pour se joindre au chœur des médisances.

— N'oubliez pas votre carotte, me lança perfidement Bethsabée, qui m'en voulait manifestement de me défilier.

Ma carotte à la main, je retournai dont la salle d'étude avec l'idée bien arrêtée d'y récupérer mes affaires (et notamment mon cahier rouge) avant de prendre la poudre d'escampette. Mais chemin faisant je changeai d'avis et sortis dans le jardin respirer un coup. Il faut que je précise maintenant que de la fenêtre du salon, qui donnait

sur la façade, on ne pouvait pas voir où Pollo s'était rendu pour enterrer les pommes pourries. C'est probablement là que se trouvaient Jennifer et son frère.

Pour quelle raison étouffai-je le bruit de mes pas, en faisant le tour ? Disons que j'avais un pressentiment.

A l'arrière de la maison se dresse une haie touffue d'épineux. Cette haie, à l'origine, était censée protéger les fenêtres du rez-de-chaussée contre la curiosité des voisins. Mais comme on ne l'a jamais taillée, elle a proliféré et forme une véritable jungle qui vient battre les fenêtres, plongeant les pièces du rez-de-chaussée dans la pénombre. Il faut raser les murs pour ne pas être griffé par les ronces qui tendent leurs surgeons dans tous les sens. Ce à quoi je m'évertuais, veillant à ne pas déchirer ma robe, lorsque je perçus un chuchotement.

— Le voilà, disait Jennifer. Laisse-moi faire... on va bien rire.

— Où ça ? Je ne le vois pas ?

— Mais là-bas, idiot, derrière les arbres. Tu ne vois pas sa tête qui dépasse du trou ? Dépêche-toi... J'espère que tu n'as pas oublié la vaseline ?

Leurs pas s'éloignèrent, étouffés par l'herbe drue. Arrivant à mon tour à l'extrémité de la haie, je découvris le verger à l'abandon. Les pommiers non plus n'avaient pas été taillés. Leurs branches s'entremêlaient et les pommes qui pourrissaient dans l'herbe parfumaient l'air d'une épaisse odeur alcoolisée qui montait à la tête. Des guêpes bourdonnaient. Au centre du verger, s'ouvrait une sorte de clairière, et au milieu, dans un trou profond qu'il achevait de creuser, l'idiot s'affairait, le front en sueur.

Seules ses épaules et sa tête émergeaient. Si bien que son visage se trouvait au niveau des jambes des arrivants qui se tenaient debout, en surplomb. Comme Jennifer portait une robe assez courte, et qu'elle avait de fort longues jambes, je me doutais du spectacle qu'elle devait offrir au malheureux attardé dont une grimace extatique déforma les traits ingrats quand elle se pencha sur la fosse. Bouche bée, il avança le cou pour reluquer sous la robe de Jennifer qui feignit de ne rien remarquer.

— Alors, monsieur Pollo, lui dit-elle, en faisant mine d'admirer son ouvrage, vous en avez fait un grand trou ! Et qui comptez vous enterrer dans ce tombeau ? Ce n'est pas madame Porbus, j'espère ?

Avec un rire idiot, sans cesser de lorgner sous la robe de la fille, Pollo fit signe que non.

— Pollo va mettre les pommes pourries... pommes pourries sentir mauvais, attirer les guêpes et les mille-pattes... madame Gertrude dire à Pollo, enterrer les pommes. Et aussi les feuilles mortes... Ensuite, mettre le feu aux feuilles mortes... tout ça fait engrais naturels très bon. Engrais biologique...

— Eh bien, monsieur Pollo, vous nous en apprenez, des choses, fit l'adolescente en s'accroupissant en face de lui.

Je vis son frère rougir et jeter un regard apeuré par-dessus son épaule. La raison de son émoi était claire : la garce avait retiré sa culotte ! Entièrement épilé, son sexe charnu bâillait comme les deux moitiés d'une pêche mûre. D'où j'étais, je distinguais nettement la fissure vermeille qui séparait les lobes... Et Pollo avait pour ainsi dire le nez dessus ! Me souvenant des jeux d'hier avec les filles du pasteur, je me tapis derrière la haie, curieuse de savoir quel rôle allait jouer le Petit Saint.

C'est alors que des rires féminins s'élevèrent au fond du jardin. En un instant Jennifer et son frère disparurent derrière les pommiers et je vis déboucher dans l'allée deux superbes créatures. Médusé par cette apparition, l'idiot s'était figé dans son trou, les yeux écarquillés. Dora Simmons arrivait de son pas nonchalant ; à son bras, une inconnue dont la blonde beauté formait avec la sienne un contraste frappant. D'un côté la langueur d'une brune créole aux cheveux de jais, à la peau d'albâtre, mise en valeur par les falbalas désuets d'une jupe bouffante qui tombait jusqu'à terre et semblait sortir d'*Autant en emporte le vent*; de l'autre, la grâce hautaine d'une aristocrate bostonienne aux yeux d'un bleu glacé, vêtue à la dernière mode. Toutes deux bien en chair, grandes, élancées, gracieuses, longues jambes de gazelle, corsage voluptueux.

— Je ne sais pas si je pourrais tenir encore longtemps, Dora chérie, disait la blonde. Mais j'avoue que vous avez piqué ma curiosité...

— Vous verrez que ça valait la peine, Hillary. Songez au soulagement que c'est quand on se libère enfin...

— Vous êtes obscène, chérie.

— Ce n'est pas à Boston que vous aurez l'occasion de faire une expérience aussi...

Je n'entendis pas la suite, elles avaient tourné derrière la maison, se dirigeant, ce qui ne laissa pas de me surprendre, vers l'entrée de service. Sortant de ma cachette, je pris subrepticement le même chemin. J'attendis d'entendre se refermer la porte arrière, grimpai à mon tour le petit escalier, traversai la cuisine et gagnai le couloir que je remontai jusqu'au cabinet noir, car mon instinct me disait que c'est dans le bureau du pasteur que les intruses s'étaient faufilees.

Quelle surprise quand j'ai constaté qu'elles n'étaient pas seules. Il y avait déjà, assises derrière le bureau, deux autres femmes, Hélène Mac Manus, dans ses plus beaux atours, et une jeune personne à la beauté plus fade, cheveux en chignon, châtain clair, lunettes d'écaille, très attachée de presse ou secrétaire de direction. Debout, la valetaille, en l'occurrence les secrétaires de l'avocat, Betty Perkins et Rosamond, faisaient le service. Car on ici aussi on prenait le thé !

— C'est du Darjeeling, madame la sénatrice, s'excusa Betty, en emplissant les tasses que Rosamond (vêtue comme une soubrette de comédie d'une tenue noire très stricte et d'un petit tablier de dentelles) disposaient sur le bureau devant les chaises des arrivantes.

— Il n'y avait rien d'autre à la cuisine, bredouilla Rosamond. Mme Porbus m'a proposé du chinois, mais je sais que madame Simmons n'aime pas ça...

— Ça ira, Rosamond, le tout est que nous avalions du liquide en quantité suffisante, plaisanta Hélène Mac Manus. Darjeeling ou chinois, chacun sait que le thé est un puissant diurétique...

Accueillant cette boutade, des sourires amusés fleurirent sur toutes les lèvres, même sur celles de la timide Rosamond qui pouffa derrière sa main. Mais pendant qu'elles prenaient leur thé, en grignotant des biscuits au cumin et des langues de chat, et que la blonde sénatrice tenait le crachoir, accroupi au milieu de la pièce, le chauffeur des Mac Manus, une sombre brute aux cheveux gominés, se livrait à une occupation pour le moins singulière : il était en train – Dieu me pardonne, je n'avais pas la berlue – de percer, à travers le somptueux tapis de Kilim (un cadeau de Mme Porbus), avec une chignole électrique, des trous dans le plancher.

Écoutant vaguement les platitudes qu'énonçait la sénatrice à propos de nos héroïques marines qui payaient un si lourd tribut pour la défense de la civilisation occidentale en combattant les hordes barbares, je m'interrogeais sur les raisons de ce bricolage. Tirant

quatre gros pitons de sa trousse à outils, le chauffeur les vissa dans les trous qu'il venait de percer et montra le résultat de son travail à Betty Perkins. D'un signe de tête, la secrétaire marqua son approbation, et l'individu sortit discrètement, tandis que la réunion mondaine virait au colloque préélectoral. Il n'y a que les Républicains qui peuvent nous sortir de ce guépier affirmait l'une, et l'autre contrait : mais ce sont eux qui nous y ont fourrés. On se réconciliait, en buvant force tasses de thé, sur le dos des marchands de frites et des mangeurs de fromages pourris, ces couards, ces traîtres d'où venait tout le mal. Je n'entends rien à la politique et pour moi, ce baragouin était du chinois, Dieu merci le pasteur fit enfin son entrée.

Il ne parut pas moins abasourdi que moi en découvrant dans son bureau toutes ces dames qui vociféraient.

— Aloysius ! s'écria Hélène Mac Manus. Vous voici enfin ! Entrez, entrez, mon ami, vous tombez à point, nous allions nous étripier.

Délaissant le Moyen-Orient, toutes les têtes se tournèrent vers l'arrivant.

— Ce n'est pas trop tôt, dit la femme du juge, nous commençons à nous impatienter.

— Ainsi, voilà donc ce fameux pasteur ? laissa tomber la blonde beauté, en plissant les paupières.

Et la voilà qui prend dans son sac à main, devinez quoi ? Un face-à-main ! Virginia m'avait dit que la mode en revenait, dans certains cercle huppés de l'aile droite, mais je ne l'avais pas crue, elle dit souvent n'importe quoi pour se rendre intéressante.

Toisant l'arrivant à travers son binocle, la sénatrice ne cachait pas sa surprise.

— Il n'a vraiment pas le physique de l'emploi, déclara-t-elle.

— C'est justement ce qui rend la chose si amusante, murmura Dora Simmons. Vous connaissez Hillary Davenport, bien sûr, Aloysius.

— Madame la sénatrice, mes respects.

Tout décontenancé, le pasteur baisa la main qu'on lui tendait dédaigneusement.

— Et voici Rose Bradbury, du consulat britannique.

— Très honoré...

— Eh bien, pourquoi faites vous cette tête d'ahuri ?

— C'est que... je ne m'attendais pas à ce que vous fussiez si nombreuses...

— Nombreuses ? Nous ne sommes que quatre... Rosamond et Betty sont là pour faire le service. Et puis, n'oubliez pas que c'est la foire. Nos deux amies sont venues spécialement pour y assister. Nous leurs faisons visiter toutes les curiosités de la ville...

Le pasteur avala sa salive, tandis qu'une faible rougeur montait à ses joues.

— Parmi lesquelles vous occupez une place de choix, murmura Dora Simmons.

Ce qui déclencha l'hilarité générale. Toutes ces dames formaient un cercle attentif autour du pasteur qu'Hélène Mac Manus avait pris par la main comme un enfant timide pour le faire avancer au centre du tapis.

— Quel âge a-t-il, demanda l'Anglaise. Il ne me paraît pas de première jeunesse... vous êtes sûre qu'il peut encore servir ?

— A-t-il encore toutes ses dents ? Ce n'est pas un râtelier ?

— Non, non, ce sont les siennes. Montrez vos dent, Aloysius... allons, ne soyez pas si timide. Betty ! Montrez nous ses dents...

La brune secrétaire se plaça derrière le pasteur, et des deux mains, elle lui retourna les lèvres, comme à un cheval. La sénatrice se pencha, usant à nouveau de son face-à-main. L'Anglaise, s'étant dégantée, lui tâta même les gencives.

— J'espère qu'il n'a pas de pyorrhée alvéolaire ? Je déteste ça.

— Il ne mord pas, au moins ?

— Seulement si on le lui demande. En général, il se contente de sucer.

— Et... toussota l'Anglaise, son... enfin... son truc, quoi...est-ce qu'il fonctionne encore ?

— Mais bien sûr, my dear. Il suffit juste de...

Petit geste explicite de la main.

— Ou de lui montrer ce qu'il aime tant voir... murmura la femme du juge.

Des rires discrets accueillirent ces informations.

Les bras légèrement écartés, les yeux plantés dans le mur, le pasteur avait tout d'un épouvantail. Au tremblement d'un nerf, sur sa joue, on devinait pourtant l'effort surhumain qu'il faisait sur lui-même pour ne pas manifester la rage démentielle qui l'habitait. Discrètement, Rosamond avait déplacé les chaises qui entouraient la table, et ces dames purent s'asseoir autour de lui, assez loin pour que Betty puisse circuler autour de leur cobaye, et assez près pour pouvoir le toucher en étendant le bras.

Les mâchoires serrées, Bergman attendait son sort. Sur un geste d'Hélène Mac Manus, Betty s'agenouilla pour dégrafer la ceinture du pasteur, tandis que Rosamond, l'aidait à retirer sa veste.

— Peut-on savoir, Aloysius, pourquoi vous arrivez si tard ?

— Un cas de force majeure, madame, bredouilla le pasteur. Un... (il sursauta quand le pantalon glissa à ses chevilles, découvrant son caleçon rayé et ses cuisses de criquet)... un décès... le quinquillier Laggerty... accident cérébral...

Ses yeux s'écarquillèrent et malgré tous ses efforts sur lui-même, il manifesta sa révolte en serrant furieusement les poings. Betty, aussi placide qu'une infirmière qui déshabille un malade, venait d'ouvrir son caleçon qui rejoignit le pantalon aux chevilles du pasteur. Derrière lui, Rosamond retroussa sous ses aisselles sa chemise et son tricot de corps, exhibant son ventre et son torse. La bouche du pasteur s'agitait spasmodiquement comme s'il s'apprêtait à fondre en larmes. L'Anglaise et la sénatrice s'inclinèrent pour observer les parties sexuelles.

— Vous permettez, Davenport ?

— Faites, Rose, faites...

Betty tira le pasteur par le bras, et, bien qu'il fut entravé par son pantalon et son caleçon, il vint se placer devant l'Anglaise. Les joues roses, celle-ci lui soupesait les couilles, de l'autre main elle saisit

délicatement la verge qui pendouillait et retroussa le prépuce. Puis elle se pencha pour flairer le gland et fit une légère grimace. Le pasteur avait fermé les yeux, la sueur perlait sur son visage, ses lèvres bougeaient comme s'il priait à voix basse.

— De quoi est-il mort, à propos, Laggerty...

La pomme d'Adam du pasteur monta et redescendit.

— Il était en train de... de...

La main de l'Anglaise allait et venait, lentement, régulièrement, et le sang commençait à affluer dans le corps caverneux. A l'aide de son face à main, la sénatrice examinait le phénomène.

— ... avec une fille de mauvaise vie, parvint à articuler le pasteur tandis que son érection s'achevait.

Contente d'elle, l'Anglaise le lâcha, laissant le gland décalotté, et la sénatrice prit à son tour en main la virilité déployée.

— Tous les ans, c'est la même chose, déplorait Dora Simmons. La populace se déchaîne et les filles des rues s'en donnent à cœur joie. Ruptures d'anévrismes, accidents cérébraux...

Elle disait vrai, et mon mari est le premier à en pâtir ; pendant toute la durée de la foire, les urgentistes sont sur les dents. Les fêtards boivent trop, mangent trop, se dépensent trop avec les prostituées, et les organismes délabrés par le cholestérol n'y résistent pas toujours.

— Vous allez me trouver dégoûtante, disait la sénatrice en tirant le pasteur par la queue. Mais j'ai bien envie de faire quelque chose de sale... A Boston, c'est vraiment impossible. Même dans les salles où dansent les gogo boys. (Elle eut un petit rire pointu.) Je ne sais si c'est d'avoir parlé des mangeurs de fromage, tout à l'heure... Ou si c'est l'odeur...

— Faites, faites, l'encouragea Héléna Mac Manus, qui venait de donner un coup de coude à Dora.

Elles s'approchèrent pour regarder la sénatrice emboucher prudemment le gland du pasteur. Les paupières de ce dernier battirent comme celles d'une chouette éblouie. Pendant quelques secondes, la sénatrice lui suça le gland du bout des lèvres, comme si elle le goûtait, puis, comme mise en appétit, elle avança le cou et engloutit la bite jusqu'à sa racine. L'Anglaise, fascinée, avait retroussé sa jupe et se

masturbait discrètement, un doigt glissé sous sa culotte, tout en approuvant du menton les mouvements d'avant en arrière de celui de sa voisine. Brusquement, nous surprenant toutes (et je devrais dire tous, car le pasteur lui-même ne cacha pas sa stupeur), Hillary Davenport se dressa sur ses pieds et dévisagea l'homme qu'elle venait de sucer.

— C'est qu'il se laisse faire, ce sale individu ! (Elle frappa du pied.) C'est qu'il aurait éjaculé dans ma bouche, savez-vous ?

Elle prenait ses compagnes à témoin d'un regard outré en se touchant les lèvres.

— Dans la bouche d'une sénatrice bostonienne !

Son bras se détendit avec une violence extrême et la gifle fit pivoter la tête du pasteur. Elle s'apprêtait à lui envoyer un aller-retour, quand il trébucha, ses pieds pris dans son pantalon, et tomba assis sur le tapis.

— Maintenant, Betty, hurla Héléna Mac Manus, vite, attachez-le. Le repas des fauves va commencer...

— Je n'en peux plus, je n'en peux plus, trépignait la sénatrice. Il va me le payer, ce porc.

Avec une hâte fébrile, elle se débarrassa de sa jupe et de sa culotte.

— Ordures ! criait-elle. Sale chien ! A terre... couché... au pied ! Et elle frappait le plancher du talon.

Je venais de comprendre pourquoi le chauffeur avait vissé ces pitons dans le plancher. Rosamond et Betty, en quelques secondes, avaient dépouillé le pasteur de ses derniers vêtements. Nu, sauf ses souliers et ses chaussettes, elles le crucifièrent littéralement sur le tapis, à l'aide de bracelets de cuir qu'elles lui passèrent aux poignets et aux chevilles, avant de les attacher aux quatre pitons. Bras et jambes écartés, blafard et velu, la nudité écartelée du pasteur n'avait rien de ragoûtant.

— Alors, tu aimes regarder le con des femmes, sale obsédé ! fulminait la sénatrice. Eh rien, regarde le mien... Tu le vois bien ? Il est assez ouvert ?

Accroupie au-dessus de son visage, les pieds au niveau des

épaules du crucifié, elle écartait à deux mains, comme pour s'éventrer, les babines tapissées de poils blondasses d'une grosse vulve bouffie, dont les muqueuses étaient d'un rose si cru que je pensais immédiatement à une truie. Le clitoris, long et étroit, se dressait comme un pistil entre les crêtes pourpres des petites lèvres, et la mouille était si abondante qu'elle formait des glaires, de véritables glaires, qui coulaient avec de longs filaments sur le visage du pasteur.

— Lèche-moi, ordure, vite, vite... ta langue... mets ta langue dans le trou...

Elle avait saisi la tête du pasteur par les tempes et le tirait vers son con. Entre les lèvres crispées, la langue pâle s'élança comme celle d'un lézard et atteignit le clitoris.

— Oui, oui ! hurla la sénatrice. Bouffe-moi bien...

Elle lui plaqua sa vulve sur le museau comme un bâillon et leva les yeux au plafond.

— Merci, mon Dieu, merci... gémissait-elle. Oh, que ça fait du bien... bouffe, bouffe bien, sale porc...

Femme déconcertante, sujette aux changements d'humeur rapides, elle nous dévoila une dernière facette de sa personnalité capricieuse. Alors que nous attendions des gémissements de plaisir, un cri de rage s'envola de sa bouche. Elle se recula comme quelqu'un qui s'est fait mal, et palpa d'une main précautionneuse les languettes gorgées de sang de sa vulve.

— C'est qu'il m'aurait fait jouir, ce sale type ! Je vais t'apprendre, moi, espèce d'ordure... Tiens, prends ça...

Un jet de pisse d'une violence extrême frappa le visage du pasteur.

— Bois, salopard ! Tu m'entends ? Je t'ordonne de boire ! (Et sa main frappait à nouveau le visage que sa pisse inondait à gros bouillons.) Je vais t'apprendre à sucer les femmes, moi...

— Et les filles ! intervint Dora Simmons. Pas seulement les femmes. Les filles, Davenport, les oies blanches, comme il les appelle !

— Tu mériterais la potence, sale pédophile. Estime-toi heureux de t'en tirer à si bon compte !

Davenport, qui s'était vidée la vessie, avait cédé la place à l'Anglaise qui compissait à son tour, mais en prenant tout son temps, d'un jet maigrelet, qu'elle faisait visiblement durer, la figure du pasteur, qui, le croirez-vous, n'avait pas du l'air contrarié. On décelait même comme de l'extase dans les yeux qu'il braquait sur le petit sexe glabre de la vice-consule.

— Tu le vois bien, chuchotait-elle, en lui caressant tendrement les cheveux. Il est plus joli que le sien, hein ? Tu as vu comme mon clitoris est petit ? Et mon vagin. Tiens, mets ta langue dans mon vagin... Oh, elle a été méchante avec toi, hein ? Mais tu te régales, maintenant, hein ? Oui, oui, c'est un bon chien, ça, il fait bien frétiller sa grosse langue. Tu sais quoi, petit chéri, je crois bien que je vais avoir un orgasme en pissant... Oh my god, quels délices...

— Je crois que j'ai perdu mon sang-froid, s'excusait auprès des deux autres la sénatrice en se reculottant. Vous ne m'en voulez pas, au moins ?

— Mais voyons, vous n'y songez pas, Hillary. Il est là pour ça.

Amusées, les trois femmes contemplaient l'Anglaise qui s'était couchée de tout son long sur l'homme nu et se fourrait sa queue dans le vagin. Flegmatique, elle se conduisit au plaisir en dévorant des yeux l'homme dont elle se servait. Il lui rendait ses regards et de temps en temps, elle se penchait sur lui pour poser des petits baisers mutins sur les paupières, sur le nez, sur la bouche. Son orgasme fut un des plus discrets auxquels il m'a été donné d'assister.

— Voilà, soupira-t-elle. C'est fait... Ah, si j'étais riche, je m'achèterais bien un vieux pasteur comme lui. Je le mettrais dans une niche, et je le sortirais le soir pour me calmer les nerfs...

Ce n'est pas sur une note aussi romanesque que s'acheva les repas des tigresses. Après que la Mac Manus eut compissé le pasteur, distraitement, comme si elle était assise sur la lunette de ses toilettes, en murmurant diverses instructions aux secrétaires de son mari, vint le tour de Dora Simmons.

J'avoue que cette languide créole me surprit encore plus que les sautes d'humeur de Davenport. Tout d'abord, ce fut assez romantique. Les secrétaires l'aidèrent à se dépouiller de sa robe à crinolines, et quand elle apparut dans un pantalon de dentelles du siècle passé, la sénatrice ressortit son face-à-main. Rosamond, à genou comme une suivante, fit glisser le pantalon aux pieds de l'intemporelle Sudiste qui

souleva délicatement ses bottines lacées pour s'en extirper. Comme si elle ne pouvait résister à l'attrait qu'exerçait sur elle le superbe cul qu'elle venait de dévoiler, Rosamond y posa respectueusement ses lèvres. A petits pas, Dora Simmons vint se placer dans la position voulue, au-dessus du pasteur, et je lus dans le regard de ce dernier un soupçon d'inquiétude, dont je ne compris pas la raison tout de suite. Pas plus que je ne compris pourquoi toutes ces dames, à qui Betty venait de murmurer quelques mots, tiraient hâtivement de leurs sacs des flacons de parfum dont elles imbibaient leur mouchoir, avant de plaquer ces derniers sur leurs narines.

— Ne m'en veuillez pas, Aloysius, murmura Dora Simmons. Je sais que vous n'aimez pas trop ça, mais Davenport a tellement insisté. Et j'ai promis de lui montrer tous vos talents...

— Mais ne vous excusez pas, chérie. Est-ce que vous vous excusez devant la cuvette des cabinets ?

— Une chiotte humaine, c'est quand même différent, murmura Dora Simmons, en émettant un long pet langoureux.

Pouffant de rire derrière leurs mouchoirs parfumés, les spectatrices se bousculaient pour bien voir ce qui allait suivre.

— Ouvrez la bouche... demandait Dora Simmons. Mieux que ça, je veux voir vos amygdales... Tirez la langue, faites aaaaahhhh... aaaaah... arrghh !

Elle ferma les yeux pour se concentrer, et de son anus qui s'étoilait émergea une longue crotte brune qui oscilla au-dessus de la bouche ouverte du pasteur, et se détacha pour y tomber. Il voulut la repousser avec sa langue, mais elle resta coincée comme un cigare...

— C'était le bouchon, précisa à l'intention des autres, Dora Simmons. Maintenant, nous avons la purée... figurez-vous que j'ai mangé des fèves vertes, Aloysius, je sais que vous en raffolez...

Un nouveau pet précéda une fiente onctueuse, qu'elle déposa sur le crâne de sa victime. Puis elle se recula, tandis qu'il essayait toujours avec sa langue d'expulser l'étron qui encombrait sa bouche, et cette fois, ce fut une nappe de merde du plus beau vert qui s'étala comme une bouse sur la figure de l'homme immobilisé. Sauf que les bouses ne puent pas, et que l'odeur des matières qu'éjectait le minuscule anus de la délicate chieuse devait être particulièrement corsée, à en juger par les mines horrifiées que firent toutes ces dames en se ruant à la fenêtre que Betty venait d'ouvrir.

Cependant, Simmons se vidait toujours les tripes, reculant à chaque expulsion, elle déposait ses offrandes, comme les chiens dans la rue, à des endroits différents. Un dernier flot de caca, suivi d'une pétarade bruyante, enveloppa d'une gangue jaunâtre le sexe et les couilles du gisant. Cette fois encore, comme à la première visite hygiénique à laquelle j'avais assisté, j'étais sidérée par le contraste que produisait l'expression rêveuse, voire mélancolique de son beau visage en fer de lance, avec la bestialité de sa défécation. Cette sainte en extase déposait ses bouses avec la discrétion d'une vache diarrhéique. *Schplvfff ! Pffffff ! Chplaccc !* Ses yeux de plus en plus rêveurs à mesure que ses intestins tonitruaient davantage. Mi-ange mi-bête...

— Ouf, cette fois, je crois que ça y est, soupira l'ange, si ce n'est pas trop vous demander, Aloysius... avec le bout de la langue...bien me nettoyer... voilà, merci, vous êtes un ange...

Comme les odeurs pestilentielles de la bête arrivaient jusqu'à moi, je m'empressai de rabattre la tapisserie avant qu'elles envahissent le cabinet noir. Je n'ai rien contre le pipi des dames, mais la merde n'est vraiment pas ma tasse de thé. Je n'ai donc pas vu voir ce qui suivit cette cérémonie fécale. Je perçus simplement un léger remue-ménage, puis des voix de femmes chuchotèrent dans le couloir, et ce fut le silence. Quand je me suis décidée à regagner mon perchoir, une odeur de pin artificiel avait supplanté celle de la merde. Betty Perkins fumait à la fenêtre, et Rosamond, qui avait mis des gants à vaisselle, achevait de nettoyer le pasteur avec des serviettes en papier et une éponge qu'elle trempait dans une solution ménagère quelconque. Quand elle se débarrassa de ses gants, le corps du gisant était aussi propre que celui d'un mort à qui on vient de faire sa toilette. Les yeux fermés, le pasteur s'efforçait de nier tout ce qui se passait.

— Je crois que c'est fini, Betty. On peut le détacher ?

— Madame Mac Manus n'a rien dit. Peut-être ont-elles l'intention de revenir, dans la soirée. Couvrez-le simplement, qu'il ne prenne pas froid. Et mettez-lui le masque... Certaines de ces dames préfèrent garder l'incognito... Vous savez comment ça se passe, pendant la foire.

J'attendis qu'elles aient quitté la maison pour sortir du cabinet. Je n'avais qu'une hâte, récupérer mon cahier dans la salle d'étude et rentrer à la maison pour ne plus jamais remettre les pieds dans cet asile d'aliénés.

Mais voilà que les derniers mots de Betty me frappaient comme

un boomerang. Il était là, nu comme un ver, les bras en croix, aveugle.

Et si je m'en servais, moi aussi ? Depuis le temps que je jouais à la voyeuse, si je montais en scène, pour changer ?

Juste une minute. Deux... Mais savoir que je l'avais fait. Il y a des moments où c'est le corps qui décide pour vous. Mon corps entra donc chez le pasteur, ma main referma la porte, mes jambes me conduisirent jusqu'à l'homme masqué qui dressait la tête, étonné, sans doute, par cette intrusion.

— Qui est là ? demanda-t-il.

On souhaite entendre le son de ma voix, pensa mon cerveau, aussi ma bouche se garda bien de répondre. Déjà mes mains faisaient descendre ma culotte, retroussaient ma jupe, mes genoux pliaient, mes pieds se plaçaient de chaque côté de la tête de Fantomas, mes cuisses s'écartaient, mon cul et mon con s'ouvraient...

« Devinez qui est là, Aloysius ? murmuraient mes pensées. Hmmm ça sent bon, ça, hein ? Ça sent la chatte fermentée... »

Mes poils lui chatouillaient le nez. Ses narines enflèrent, il humait l'odeur de mon vagin, ne devait pas la reconnaître.

« Allons, ne faites pas la fine bouche, tirez la langue. Comment ? On ne veut pas... C'est ce que nous allons voir. »

Mes doigts pincèrent les narines, et sa bouche s'ouvrit, sur laquelle s'appliqua celle de mon con. Allons, à en juger par les mouvements exploratoires de sa langue, le goût ne devait pas lui déplaire. Mes fesses se calèrent confortablement sur son menton.

La langue allait son train. Il n'est pas nécessaire de se parler pour se comprendre, et la langue, le sait bien, le con ne l'ignore pas non plus. Ce furent donc quelques minutes d'harmonie. Jamais plus proche d'une femme qu'en la léchant, jamais plus loin aussi... Ailleurs. Sa langue m'interrogeait, mon cul lui répondait en se déplaçant. Et alors que le bonheur d'une bonne conversation se précisait, mes yeux aperçurent dans le miroir de la cheminée une queue qui se dressait d'un coup, comme un cobra qui s'apprête à mordre.

« Un cobra! pensa la mangouste qui se cache dans mon con. C'est pour moi. Vite. »

En un instant mon vagin l'absorba. Savoir qui ne nous deux se

nourrissait de l'autre ? Un gémissement étouffé m'échappa au moment du spasme. « Je jouis, je jouis... » Ces mots se succédaient dans ma tête.

« A boire, à boire... » réclama le pasteur.

Pourquoi pas ? Puisque c'est lui qui le voulait. Mes yeux visèrent, le jet fusa, délicieux élanement de la miction après l'orgasme...

Et alors, quel démon me piqua ? Nous pouvions nous quitter les meilleurs amis du monde. Non. Voici qu'une infâme curiosité s'allumait dans mes entrailles. Je me souvenais du visage en extase de Dora Simmons. Comme elle avait eu l'air d'aimer ça !

Juste pour savoir ce que ça fait, Cécilia, murmurait le démon. Pour ne pas mourir idiote...

Idiote ? J'en étais une, et la plus sombre. Alors que j'expulsais une misérable crotte, puis qu'une coulée de merde s'échappait de mon cul, quelqu'un, que je n'avais pas entendu, remontait le couloir. C'est seulement en entendant frapper que je réalisai ma stupidité. Non seulement conchier ce pauvre type ne m'avait procuré aucun plaisir particulier, mais encore j'étais faite comme une rate.

— Aloysius ? Répondez, enfin ! Je sais que vous êtes là...

La voix de Mme Porbus ! Je ne fis qu'un bond jusqu'à la fenêtre, je l'ouvris, et j'allais l'enjamber quand je vis dans le jardin Gertrude et les fillettes revenir du portail. J'eus juste le temps de me rejeter en arrière.

En m'entendant ouvrir la fenêtre, le pasteur avait tourné la tête.

— Eh bien, entrez donc, qu'attendez vous ? fulmina-t-il.

— Mais je ne peux pas, Aloysius, la porte est fermée à clef.

— Triple sotte ! Allez prendre le trousseau de doubles, dans l'entrée !

Sauvée par le gong. Sauvée ? Alors que j'étais enfermée à clef ? Avec un luxe infini de précautions (Dieu merci, les musiques de la foire s'engouffraient par la fenêtre), je suis allée me tapir derrière le bureau. Souillé de merde comme il était, le pasteur n'aurait qu'une idée, une fois délivré, se ruer dans la salle de bains, comme chaque

fois qu'une de ces dames le visitait. J'aurais alors ma chance. Voilà comment je pus entendre la fin de la scène.

— Mon Dieu, s'écriait Mme Porbus. J'en étais sûre ! Maudites femmes... Dans quel état elles vous ont mises. Mais c'est de votre faute, aussi, vous ne voulez jamais m'écouter... Quel besoin aviez-vous de débaucher ces gamines ! Elles vous tiennent, maintenant...

Cri outragé :

— Et mon tapis ! Planter des clous dans mon tapis de Kilim ! Mais ce sont de vraies vandales ! Savez-vous combien je l'ai payé ? Oh, mais elles vont m'entendre. Et regardez-moi ça... Plein de...

Betty Perkins m'avait pourtant dit qu'elle nettoierait tout ! Ça ne se passera pas comme ça, Aloysius, vous m'entendez ? Je me fiche pas mal de vos accords. Dès ce soir, à la réunion, je leur dirai ma façon de penser !

— Vous ne direz rien du tout. Dépêchez-vous de me détacher au lieu de m'exposer vos états d'âme...

— C'est que ces bracelets de cuir sont serrés comme tout. Et votre femme qui est obligée de garder les petites dans la salle d'étude. Figurez-vous que votre Cécilia a pris la poudre d'escampette... Comment allons nous faire pour le repas de ce soir, à la halle ? Quant à votre belle-sœur, parlons-en... Elle s'est volatilisée, elle aussi. Madame Swoboda était furieuse ! Allons, venez, je vous ai préparé un bon bain chaud...

Quand j'ai sauté de la fenêtre, la nuit était tombée. Jugeant préférable de ne pas passer par le jardin qui était illuminé, j'ai coupé par le verger.

Je courais presque, tant j'étais pressée de m'enfuir. Et j'ai bien failli me casser la figure dans le trou qu'avait creusé Pollo. Je me suis retenue de justesse à la branche d'un pommier, et au fond de la fosse, j'ai vu, comme une scène infernale, Pollo le chien qui sodomisait le Petit saint ! Le chérubin a levé vers moi son visage angélique, mais qu'il était laid, soudain, je ne l'ai presque pas reconnu. C'était bien lui, pourtant, son corps d'éphèbe, entièrement nu, était d'une beauté à couper le souffle, mais le visage, comme le visage avait changé, que défigurait une grimace hideuse tandis qu'agrippé à lui, Pollo lui enfournait en ahanant son sexe bestial dans le cul.

Je me suis reculée, les laissant à leur sinistre accouplement, j'ai

remonté l'allée en courant pour me heurter à Jennifer qui arrivait du dehors. Aussi effrayées l'une que l'autre, nous avons crié. Puis nous nous sommes reconnues.

— Ils n'ont pas fini ? m'a demandé Jennifer. Ils sont toujours dans le trou ? C'est plus fort que moi, je ne peux pas les regarder quand ils font ça, on dirait deux escargots.

Sa main me prit le bras.

— Surtout, Madame Cécilia, vous ne m'avez pas vue, hein ?

— A une condition, Jennifer, toi non plus tu ne m'as pas vue. Son visage s'est éclairé et elle m'a sauté au cou.

— Juré, promis ! Oh, comme je suis contente. Bethsabée me l'avait dit mais je n'osais pas la croire. Vous êtes comme nous ! Bienvenue au club !

Sans m'en dire plus, elle a couru vers le trou. « Comme nous ! » Qu'a-t-elle voulu dire ? Et cette Bethsabée qui a la langue trop longue... Non, décidément, il est temps que je change de boutique.

C'est dans la rue, où les riches limousines des invités du juge Simmons étaient garées en double file, que je me suis souvenu de la culotte que Jennifer tenait à la main. Et par la même occasion que j'avais oublié la mienne sur le bureau du pasteur. Et la carotte ! La carotte de Mme Porbus...

Qu'elle aille au diable avec sa carotte. Dès demain, je me ferai mettre en congé de maladie. Et cette maison de fous ne me reverra plus jamais.

Comme une somnambule, j'ai traversé la ville en fête. Je déteste les fêtes. Les haut-parleurs et leurs annonces débiles, l'épilepsie des néons, les flonflons, tous ces gens qui s'empiffrent de gaufres et de crêpes, les feux d'artifice, les camions à claires-voies ou grognent les verrats de concours, les filles peinturlurées et court vêtues que sifflent les voyous en goguette, la racaille des faubourgs, les Noirs, les Bruns, les Jaunes... et plus que tout, cette frénésie artificielle, ces poignées de confettis qu'on vous balance à la figure, ces sourires qui sont autant de grimaces...

Chez moi, je me suis jetée sur mon lit et j'ai téléphoné à la clinique. Harold m'a dit qu'ils étaient débordés, la viande soûle, les accidents de la route, un viol... Je lui ai annoncé mon intention de ne

plus travailler chez les Bergman et quand j'ai raccroché, je me suis sentie libérée.

Pour fêter ma décision, je me suis confectionné un Martini. Et je suis allée à mon bureau pour y faire, comme chaque soir, le compte-rendu de ma journée dans mon cahier rouge...

*

* *

Voilà comment Cécilia Harding s'aperçut qu'elle avait oublié son cahier rouge dans la salle d'étude. Ce fut comme un coup de masse. Si jamais Bergman ouvrait ce cahier... Il était tout à fait capable de briser le cadenas... Il saurait tout ! Non qu'elle se souciât de son opinion après ce qu'elle venait de voir, mais ses jeux dévergondés avec ses filles, pour rien au monde elle n'aurait voulu qu'Harold les connût ! Elle se doutait bien de quelle façon il lui faudrait payer le silence du pasteur.

Rien que d'y penser lui donnait la chair de poule. Mais après ce moment de panique, elle se rassura. Il n'y avait aucune raison pour qu'il trouve le cahier cette nuit. Il serait bien trop occupé, avec la fête. Demain matin, aux aurores, quand toute la maisonnée dormirait encore, il suffirait à Cécilia de se faufiler par la porte de derrière pour récupérer son bien.

Sur ces pensées réconfortantes, elle alla se coucher, loin de se douter du sort qui l'attendait.

INTERMÈDE 10

« La poudre aux yeux »

(Journal de bord d'un pornographe)

Dans l'univers du roman, on ne va pas d'un endroit à un autre, on saute d'un paragraphe au suivant, ça n'a rien à voir avec des déplacements géographiques, ce sont les phrases qui se déplacent, pas les personnages, et les phrases vont où elles veulent. Il suffit de les

écrire. Et qu'on ne me bassine pas avec le réalisme : c'est un roman pornographique que j'écris, on est donc en plein onirisme.

De toutes façons, porno ou pas, écrire est une aventure, non ? Si on savait ce qu'on va écrire avant de l'écrire, l'écrirait-on ? On écrit pour lire ce qu'on va écrire. Se laisser pousser par les humeurs du moment comme un navire sans gouvernail par les caprices du vent pour découvrir ce que l'on est à l'instant où on l'écrit, je ne veux pas d'autre méthode, quitte à tout effacer si ce que me renvoie l'écran ne me convient pas.

Peut-être que rien ne serait arrivé, si le quai de Béthune s'était trouvé sur l'Ile de la Cité au lieu de l'Ile Saint-Louis. Mais de toute façon, l'action ne pouvait pas se dérouler autrement, vu qu'il était nécessaire pour que l'ultime rebondissement produise son effet que Caro, dans les paragraphes qu'on va lire, se comporte comme elle va le faire (ce que j'ignorais encore quand j'ai commencé à écrire ce chapitre – ou si vous préférez, quand je suis arrivé en avance au 26 ter).

Suivez moi bien : je venais donc de terminer le chapitre précédent, et je le trouvais à chier, bavard, bourré de clichés, quand Caro m'a appelé sur son portable (j'entendais le bruit de la circulation).

Sa voix était aussi enjouée que si nous nous étions quittés la veille. Pas la moindre allusion à notre engueulade et au fait qu'il s'était écoulé plus d'un mois sans qu'elle me donne de nouvelles.

— Alors ? Tu es content ? Monique vient de me téléphoner. Il paraît que tu as rencontré Wolinski ? Comment ça s'est passé ?

— Plutôt bien. On a parlé de Tunis... Figure-toi qu'il habitait dans la même rue que Claudia Cardinale...

— Faudra que tu me racontes ça. Et ton roman, ça avance ? Où en es-tu ?

— Dans la dernière ligne droite, disons. En principe, je dois le rendre avant le 30 novembre, Monique et Anne me mettent l'épée dans les reins.

— Tu en es content ?

— Ça dépend des jours. J'ai trop le nez dedans, je manque de recul...

— Pourquoi ne passerais-tu pas quai de Béthune, tu me montrerais ça, j'ai tout un stock de pizzas surgelées, apporte juste une bouteille... ou deux. Mais pas plus, hein ? Tu viendras en taxi ? Il est quelle heure... sept heures et demie ? C'est encore ouvert, Inno, dans ton quartier, ils ferment tard, non ? Si tu étais sympa, tu m'apporterais deux sacs de litière pour mes chats. Je n'ai pas eu le temps de faire des courses, et chez moi ça commence vraiment à sentir la fauverie.

— Tu es où, là ?

— Dans le bus. Je vais au *Porc Epic* rendre à Théophile les épreuves de son anthologie sur la fessée. Surtout ne viens pas avant huit heures et demie. Si tu poireautes devant l'immeuble, la vieille peau du quatrième va encore écrire au proprio que je reçois sur rendez-vous...

Dans le taxi, avec mes sacs de litière, mes deux bouteilles de vin d'Alsace et mon manuscrit, je réfléchissais aux fluctuations de l'humeur chez les filles. Caro qui oublie du jour au lendemain ses coups de colère. Zaza, et ses crises de rut suivies des ressacs de la mémérisation. Chez cette dernière, sans doute ne s'agissait-il que de la peur de s'aventurer trop loin dans des régions inconnues. Comme Caro retournant à la branlette clito pour ne pas bouleverser ses habitudes en devenant carrément vaginale. D'une façon générale, de telles reculades ne sont pas rares chez les femmes. Survivances d'archaïsmes refoulés, relents de pudibonderie et la salope frénétique se transmute en punaise de bénitier. Le schéma est assez classique.

Nous en avions parlé, Wolinski et moi, à la *Closerie des Lilas*. A Tunis, du temps où je sévissais au lycée Carnot et dans les galeries du Colisée, de tels mouvements de balancier étaient monnaie courante chez les collégiennes d'Armand Fallières ou de Montfleury que nous draguions. Telles coqueluches des garçons tout à coup ternissaient. Du jour au lendemain, une frénétique petite salope de surbourn (de celles qui faisaient la navette entre la salle à manger où on dansait et les matelas qui jonchaient le sol de la chambre du fond) changeait de toilette, s'éteignait, disparaissait des lieux de drague, et ça ne ratait pas, deux mois plus tard on entendait courir des rumeurs de fiançailles...

Pas avant huit heures et demie, avait dit Caro, mais j'aime bien regarder la Seine du quai, en bas de chez elle, je suis donc arrivé largement en avance. Après avoir posé mes sacs de litière et mes bouteilles sur le banc des amoureux, je me suis accoudé au parapet. Là, j'ai goûté de longues minutes de paix, l'esprit vide, à téter un

cigarillo en laissant mes yeux suivre le sillage des péniches... J'ai toujours rêvé d'habiter au bord de la Seine ; ça ne s'est jamais fait, j'ignore pourquoi ; mon inertie, sans doute ; et les loyers qui ne sont pas donnés ; il faut vraiment avoir le cul bordé de nouilles comme Caro pour tomber sur un studio comme le sien : avec terrasse, dominant le quai. Ça aide, d'avoir un joli cul, c'est par un de ses anciens intérimaires dont elle était la sous-locataire (il avait décroché un contrat de je ne sais quoi à Nouméa) qu'elle avait hérité de sa fauverie. Le lilas et la perruche étaient à lui, Caro avait apporté les chats (le pigeon s'était invité).

Le spectacle de la Seine au crépuscule n'aiguise pas l'intellect, l'esprit engourdi on se contente de laisser glisser les clichés au fil de l'eau (c'est beau, Paris, quand même, ah la la, on a bien tort de se prendre la tête, pourquoi ne pas se laisser vivre, tout simplement, etc.). Ce que je faisais, en mâchonnant mon mégot, quand Caro est descendue de son taxi. Déclat immédiat : il n'était que huit heures (j'étais venu avec presque une heure d'avance), pourquoi m'avoir demandé de ne pas venir avant la demie ? Ma méfiance éveillée, c'est d'un œil qui ne rêvait plus du tout que j'ai surveillé ses moindres gestes. Souviens-toi, me disais-je, rien de plus calculé que sa fausse spontanéité, fais gaffe, elle va te jeter sa poudre aux yeux. Je ne savais pas encore pourquoi, mais je savais qu'elle allait le faire, si elle s'était ménagé une marge de sécurité d'une demi-heure, il y avait forcément une raison.

Décrivons simplement : Caro ne m'a pas vu tout de suite ; sortant du taxi, elle a balancé sur son épaule sa houppelande de berger pour dégager son bras. Elle avait déjà ses clefs à la main, elle serrait contre elle, sous la houppelande, un paquet volumineux et son sac pendait à son autre épaule. Elle a fait trois pas pour traverser le trottoir, puis elle s'est retournée vivement pour faire un rapide tour d'horizon, et ses yeux m'ont vu, sur le trottoir opposé. Ce fut comme un appel de phare, son sourire ; instantanément il a sauté sur son visage, lui agrandissant les yeux, lui écartant les lèvres. A peine une hésitation d'une dixième de seconde, et il l'irradiait jusqu'à la racine des cheveux.

— Comment, déjà vous, monsieur le pasteur ? Vous venez me confesser ?

— Les pasteurs ne confessent pas, c'est les curés.

Ou les flics. Pivoter, laisser retomber la cape, traverser la chaussée en trois enjambées, me plaquer au platane, me « sauter au

cou » (diable, que de spontanéité), me fourrer sa langue dans la bouche et la faire frémir comme une ablette, on pouvait dire que j'étais le bienvenu. Mais elle avait beau faire, le plaisir que j'avais à la tenir dans mes bras, si vivante, était empoisonné par l'idée qu'elle en faisait un peu trop. Je n'arrêtais pas de me dire : elle est en train de me mentir, puis il n'y a plus eu que sa langue chaude qui fondait dans ma bouche...

Chargé comme un baudet avec mes sacs de litière, mon pinard, mon manuscrit, j'ai gravi les six étages derrière elle. Pas d'ascenseur, un vieil hôtel particulier, classé. Et de vrais étages... Au quatrième, je me suis arrêté pour reprendre mon souffle. Elle, elle grimpait comme un isard. Quand je suis entré chez elle, elle était déjà sur la cuvette des chiottes dont elle avait laissé la porte ouverte.

— Viens voir, m'a-t-elle crié. Vite...

J'ai déposé mon barda près de la houppelande qu'elle avait jetée par terre, dans le couloir, et sur laquelle un chat se faisait déjà les griffes, pour m'agenouiller devant l'icône sacré de son con, qu'elle m'offrait, flamboyant comme un sacré-cœur sur une image de première communion. Un maigre filet de pisse chantonnait dans la cuvette, et mes yeux se jetaient sur les muqueuses déployées. Spectacle divin, l'enfance retrouvée, l'innocence... Comment ne pas être en adoration ? Elle écartait les lèvres de ses doigts, et l'un deux désignait une nymphe.

— Tu n'as rien remarqué ?

Elle était là, à m'exhiber son trou qui pisse, un sourire radieux sur les lèvres du haut.

— Tu ne trouves pas que mes petites lèvres sont plus trapues ? Bon, voilà qu'elle me ressortait le gag des nymphes musclées. Avait-elle oublié qu'elle me l'avait déjà servi ?

— J'ai l'impression qu'elles se musclent de plus en plus. Je crois que je les fais vraiment trop travailler, avec le crinclin. Elles pendent nettement moins qu'avant... ça ne te saute pas aux yeux ?

Ce qui me sautait aux yeux, c'était son clitoris congestionné. Elle avait fini de pisser, mais elle s'écarquillait toujours. Aucun doute, le clito en voulait.

— Tu as vu, il fait son petit impertinent. Tu lui as manqué, tu sais. Presque autant qu'à moi. Viens, vite... sale pornographe !

S'essuyer, laisser retomber la jupe, tirer la chasse, me pousser dans la chambre. Sur un point, elle n'avait pas menti, ça schlinguait la pisse de chat et les deux bacs, entrevus au passage, dans la kitchenette, débordaient de crottes desséchées. Se jeter sur les draps en désordre, relever les genoux... supplier :

— Vite, vite... juste avec la bouche, le vagin peut attendre.

J'ai donc mangé ce qu'elle avait de meilleur (et par moment, je me dis : ce qu'elle a de plus sincère) et nous avons achevé ce bref intermède (elle avait joui très vite) dans la tendresse, blottis l'un contre l'autre, à écouter dans le silence du soir les klaxons lointains de l'autre rive.

— Le pigeon est toujours là ?

— Eh oui, il faut croire qu'il m'a adoptée.

— Les chats ne l'ont pas encore bouffé ?

— Oh, ils préfèrent les croquettes, c'est dégueulasse, les pigeons de Paris...

On était sur la terrasse à vider dans des sacs poubelle l'ancienne litière dont l'ammoniaque nous piquait les yeux. Puis Caro a nettoyé les deux bacs au jet d'eau avant de les inonder de javel pure. Les chats nous regardaient faire. Prenant mon élan, j'ai balancé les deux sacs dans la Seine. Plouf. Il n'y a pas de vide ordures dans l'immeuble, mais il y a la Seine et les riverains sont au courant.

— Ce n'est pas très écologique, a dit Caro, pour sûr qu'un jour on va se faire appeler jules par la brigade fluviale. Tu es sûr au moins que la vieille du quatrième n'a rien remarqué ? Elle ne peut pas me sacquer, cette sorcière. Encore une refoulée. Je fais souvent cet effet aux vieilles qui n'ont plus de vie sexuelle.

A peine avons-nous mis du gravier propre dans les bacs que les chats se sont précipités pour y chier. Avec la petite pelle ad hoc Caro a expédié leurs déjections dans la rue, les deux petits lèche-culs de la vieille y avaient leurs habitudes, les voisins avaient déjà écrit à la préfecture pour la dénoncer, on était couverts...

Voix de conspirateurs, on n'avait pas allumé.

— Elle est hideuse de méchanceté. Tu la verrais me fusiller des yeux, une fille perdue qui reçoit des hommes... Chaque fois que je la

croise dans l'escalier, elle se retourne pour me regarder monter, alors, c'est plus fort que moi, je fais ma Ludivine...

Caro bat des paupières, tortille du croupion, se passe une main dans les cheveux pour faire pointer ses nichons.

— Elle en a les yeux qui sortent de la tête. Tiens, tu devrais raconter ça dans ta prochaine préface d'Interdits... Tu dirais que je retrousses ma robe pour lui montrer mon cul, et que la vieille tombe en syncope...

En attendant que le studio s'aère, on a commenté les derniers avatars de Ludivine, personnage composite que j'ai inventé en caricaturant Caro. Fantôme de commedia dell'arte du cul, Ludivine est un croisement de Bimbo et de Bécassine « libérée » qui ne pense pas plus loin que le bout de son clito, le prototype de la conne sexuelle. Et souvent, quand j'ai une dent contre Caro, les aventures de Ludivine s'en ressentent.

— Qu'est-ce qu'elle peut être conne, ta Ludivine !

— C'est une poupée.

— Conne à manger du foin. Encore plus conne que Darling !

— Les hommes aiment bien les connes.

— Ne me regarde pas en disant ça, ou je t'envoie rejoindre les crottes des chats. Oh regarde le ciel, tu as vu ces couleurs ? Rien que pour ça, je ne déménagerai jamais, le studio est minuscule (c'est une ancienne chambre de bonne), on se gèle en hiver, en été on crève de chaud, le loyer coûte la peau des fesses... mais rien que pour la terrasse, et la vue sur la Seine...

A propos, qu'est-ce que j'avais écrit, dans le premier chapitre de mon journal de bord, à propos des odeurs de friture de Saint-Michel ? Comment les aurait-on senties du quai de Béthune ? C'est l'Institut du Monde arabe qui est en face, pas le Boul'mich. On est sur l'Île Saint-Louis, ici, pas à la Cité. Les relents nocturnes de graillon ne venaient pas de l'autre rive, mais des étages du dessous. Et par exemple, la vieille conne du quatrième qui ne vivait que la nuit, se faisait frire de la viande hachée aux oignons à trois heures du matin, les odeurs montaient par les conduits des cheminées. Pas seulement les odeurs, les cafards aussi.

— Et où as-tu pêché ton 26 ter ? Il n'y a pas de 26 ter, quai de

Béthune.

Je n'allais pas mettre la vraie adresse, non ? Pour que son proprio nous colle un procès.

— N'oublie pas que c'est un bouquin de cul que j'écris.

— A propos de cul, viens voir les spécimens que Guillaume m'a donnés pour Sophie. Tu sais qu'elle doit écrire un bouquin sur les sextoys. Y a des trucs vraiment ahurissants...

— Guillaume ? C'est qui ?

— Tu sais bien, le gérant de *Murmures et Hurlements*, c'est lui qui fournit tous les sex-shops pour femmes... viens voir ça.

Elle a vaporisé du déodorant à la pomme et allumé ses deux lampes Berger parce que ça sentait toujours assez fort, et on est allés examiner le matériel dans la minuscule salle de bains. Tout était en vrac, dans la baignoire. Elle me passait les ustensiles au fur et à mesure.

— Devine ce que c'est ?

— Une pompe à vélo ?

— Pas à vélo, à vagin. Remarque, on peut aussi la mettre dans le cul. Tu vois, ça, ça se visse ici et on actionne le piston... alors la petite boule, ici, se gonfle et ça te dilate l'oignon, ensuite, pas besoin de vaseline... la voie est ouverte... Paraît (c'est écrit sur le mode d'emploi) qu'on peut s'en servir pendant que la dame se fait brouter, ça lui procure des sensations « complémentaires » qu'ils écrivent. Un état de « symbiose synergique ». Ça devient drôlement calé, le cul, tu trouves pas ?

— Et cette lampe de poche ?

— C'est un gode éclairant. Ça aussi, ça s'enfile dans le vagin, associé au spéculum que voici (elle visse l'un dans l'autre les deux machins). Et tu peux illuminer les grottes de Lascaux... toute « la cavité vaginale ». Tu peux même diriger le faisceau lumineux sur le col de l'utérus... J'ai essayé avec un miroir et j'ai pu voir mon stérilet. Tu ne veux pas m'éclairer l'utérus ? Comment tu trouves ça ?

Déprimant.

Pendant qu'elle préparait les zakouskis pour l'apéro, j'ai opéré une rapide tournée d'inspection. La perruche dans sa cage. La planche à repasser. La vaisselle dans l'évier. La poussière sur les étagères... Caro n'a rien d'une fée du logis. Tiens, elle a changé de couvre-lit. Je préférerais l'ancien...

— J'ai acheté un nouveau tapis, t'as remarqué ?

Elle répartissait les amuse-gueule sur la nappe en papier. Bretzels, blinis, concombres en tranches. Salami. Cacahuètes. On a ouvert la bouteille de vin blanc. On a trinqué.

— Tu as une extinction de voix ? m'a demandé Caro.

Si je la connais, elle ne me connaît pas moins.

— Si tu crachais le morceau ? Allez, vas-y, tu te sentiras mieux après... Depuis que tu es là tu n'as pas arrêté de ruminer.

Je ruminais, c'est vrai, mais quoi, je n'en avais pas la moindre idée. On peut ruminer des impondérables...

— Passe-moi mes cigarettes, elles sont dans mon sac, derrière toi.

J'ai ouvert son sac, et j'ai vu sa culotte, froissée en boule. Alors, ça m'est revenu. Aux chiottes, quand elle pissait, elle n'avait pas eu sa culotte aux chevilles, comme d'habitude. Tout ce que fait Caro est calculé. Si elle m'avait demandé d'ouvrir son sac, c'était pour que je sache qu'elle était revenue du *Porc Epic* sans culotte sous sa jupe. Contrairement à Zaza, ce n'était pourtant pas du tout son fantasme.

— Tu ne me demandes pas pourquoi ma culotte est dans mon sac ?

Je le lui ai donc demandé.

— C'est Théophile qui me l'a enlevée. Dans l'arrière-boutique.

— Pourquoi ?

— Devine.

— Il t'a donné une fessée ?

J'ai cru qu'elle allait pisser de rire.

— Il m'a léchée, si tu veux tout savoir.

— T'as pris ton pied ?

— Même pas. Disons qu'il m'a ouvert l'appétit... comme tu as pu le constater à ma façon de te sauter dessus comme une cannibale.

Ça me faisait tout drôle en mangeant mes blinis de penser que je lui avais sucé le trou après Dutroux. Comme si j'avais bu dans son verre après lui. L'idée que sa salive et la mienne s'étaient confondues avec la flore microbienne vaginale de Caro donnait un drôle de goût, rétrospectivement, au tarama des blinis. Le trou du cul n'avait pas l'air d'avoir servi, lui, pas récemment, en tout cas. Faudra que je m'en serve, tout à l'heure, me disais-je. Si Viagra veut, si Viagra veut...

Après la salade et les fromages, on est retournés au plumard et je lui ai musclé les petites lèvres au crincrin, en attendant que les pilules bleues agissent. Son geste inouï, s'éventrant à deux mains et posant son doigt sous le bourgeon, pour montrer l'endroit précis où je devais titiller. On avait mis Dalida... Elle a pu se laisser aller. Trois orgasmes clitoridiens, coup sur coup, en rafale. Puis elle s'est éteinte. En la regardant dormir, je me branlais doucement pour aider les pilules. C'était de plus en plus long à venir. Allait falloir augmenter les doses. Et pourquoi ne pas essayer les piqûres d'Italo ? Un coup de pompe avant le départ et ne plus avoir à y penser...

C'est le projecteur d'un bateau mouche qui m'a réveillé. Combien de temps avais-je dormi ? Aucune idée. Je baignais dans l'odeur et la sueur de Caro. Perles qui roulaient sur son cou, même ses cheveux étaient trempés. J'ai retiré ma queue lentement pour ne pas la réveiller. Est-ce que j'avais joui ? Si oui, ça ne m'avait pas laissé un souvenir inoubliable... Il y avait bien du sperme, pourtant, au bout de ma queue. Je suis allé me nettoyer dans la salle de bains.

Je n'avais plus sommeil du tout. Je l'ai regardée dormir. Bouche rose en arc de cercle, paupières bleues. Un angelot poupin. Et moi, pourquoi n'y arrivais-je pas, à dormir ? Était-ce l'écriture qui fermentait ? Est-ce que ça allait me prendre comme à Inno, l'autre jour ? Non. Ce n'était pas des mots qui cherchaient à sortir, mais une « chose ». Que j'avais enregistrée, puis refoulée, et qui remontait ; du mal digéré que l'organisme refusait d'assimiler... Et ce n'était pas non plus la pizza ou les blinis...

Sur la terrasse, avec les chats et le pigeon qui n'avaient pas plus sommeil que moi, je me suis demandé, en toute bonne foi :

— Pourquoi suis-je en rogne contre elle ? Elle m'a donné son cul, elle a fait tout ce que j'avais envie, elle m'a même fait cuire une pizza... Alors, pourquoi ?

Je ne sais même pas comment ça s'est enclenché. Voyance extralucide ? Parano ? Je somnolais, sur le fauteuil en rotin défoncé, le castrat sur les genoux, quand j'ai vu (dans ma tête) Caro descendre de taxi, la souplesse de son corps quand elle s'en est extraite, puis son déhanchement de toréador quand elle a rejeté sa cape sur son épaule pour dégager son bras, le paquet qu'elle serrait sous son aisselle, la clef qu'elle braquait devant elle.

Puis elle se retourne, elle me voit.

— Déjà là, monsieur le pasteur ?

Bien réveillé, maintenant, je repasse tout le mouvement, au ralenti. Gros plan sur le sourire qui emplît son visage, mais ne monte pas jusqu'aux yeux ; ils calculent, les yeux, très froids. Elle traverse la rue, me fourre sa langue dans la bouche... mais pourquoi se tient-elle de traviole ?

Le paquet !

Je me dresse d'un bond, expédiant le castrat qui feule de surprise. Le paquet qu'elle avait sous le bras, sous sa houppebande ! Où est-il passé ? Je le revois vaguement, un paquet volumineux, rectangulaire... Quand je suis entré, elle pissait, cuisses écartées, me braquait au visage la diversion idéale, l'oeil pourpre du vagin écarquillé. Mais dans le couloir, par terre, il n'y avait que sa houppebande, et son sac. Le paquet, lui, s'était volatilisé. Escamoté, le paquet.

C'est sous le lit que je l'ai trouvé. Un grand sac de plastique, « Librairie le Porc Epic, curiosa, livres insolites, photos de collections ».

Je fais sauter le scotch, je l'ouvre. Six albums de photos sous cellophane. *Chaînes coquines*, de Théophile Dutroux.

Il l'a donc terminé, son nouvel album ? Pourquoi Caro l'a-t-elle caché ? J'enlève la cellophane. Je feuillette. Les poncifs habituels du cul « artistique », je reconnais les modèles, toute la clique des endives bouillies de *Murmures* et du *Barbar*. Mes yeux sautent de photo en photo. Et je tombe en arrêt : trois masques de carnaval, deux femmes en train de sucer un étalon. Celle qui pourlèche le gland comme un cône à la fraise, a le petit doigt en l'air. Que vois-je au bout de ce petit

doigt ? L'ongle en platine que j'ai offert à Caro pour son anniversaire...

Je regarde mieux. C'est bien elle. Ses nichons, son cul, la cuisse un peu lourde, pas d'erreur. Je tourne la page, crac ! Pendu par les pieds, un quartier livide de viande féminine, béante jusqu'à la matrice, dans lequel un masque vénitien enfourne un clystère... je remets la photo dans l'autre sens. Encore elle. Avec un maquillage hideux, mais pas de doute, c'est Caro...

Je me souvenais très nettement de lui avoir demandé, deux mois avant, quand elle m'a dit qu'elle corrigeait le nouvel album de Dutroux :

— Tu as posé pour lui ?

— Il me l'a demandé, bien sûr, il le demande à toutes, mais je l'ai envoyé paître.

Pourquoi m'a-t-elle menti ? Ce n'est pas qu'elle ait posé pour cet album qui me chiffonne, elle est libre de faire ce qu'elle veut, mais qu'elle ait éprouvé le besoin de me le cacher. Ses intermittents, ses intérimaires, ses premiers venus, ses « performances artistiques » à *Murmures et Hurlements*, ai-je jamais... Je comprends très bien qu'elle ait sa vie, ses compartiments, j'ai bien les miens. Mais ces mensonges absurdes... Non ! Je ne les digère pas.

J'ai emporté mon manuscrit qu'on n'avait même pas ouvert. Les chats m'ont raccompagné à la porte que j'ai refermée sans bruit. Au quatrième, une odeur de graillon filtrait sous la porte de la marquise décatie, on entendait en sourdine Radio Nostalgie.

QUATRIÈME PARTIE

HAPPY END

CHAPITRE PREMIER

LA FOIRE AUX COCHONS

Alors que la ville s'apprêtait pour la grande fête nocturne qui couronnait la Foire aux Cochons, Darling, comme les années précédentes, était confinée dans sa chambre. Nerveuse comme une chatte en rut, elle allait de la porte à la fenêtre, bien résolue, quand les pensionnaires seraient partis festoyer, à s'échapper par la fenêtre, puisqu'on l'enfermait à clef. Elle s'était mise en chemise de nuit pour tromper la vigilance de Mme Lydia, mais sous son lit, elle avait planqué la robe que lui avait prêtée Carolyn Simmons qui l'avait invitée à sa surprise partie. Il y aurait chez elle les garçons les plus charmants de Fleshtown, et Darling était bien décidée à s'en payer un ou deux.

N'en pouvant plus d'impatience, elle allait à tout instant coller son oreille à la porte pour épier dans le couloir les allées et venues des pensionnaires qui se préparaient. Mais alors que le brouhaha dans l'escalier annonçait leur départ, la clef tourna dans la serrure, elle n'eut que le temps de se fourrer sous les draps, Mme Lydia faisait son entrée avec un plateau sur lequel fumait un bol de tisane.

— Ah non, gémit Darling, pas ce soir, Lydia, vos maudites décoctions me font faire des rêves épouvantables.

— Cette tisane est différente, ma chérie. C'est le pasteur qui me l'a conseillée pour toi. Ce sont des herbes du Népal... Il dit que ce sera très bon pour le repos de ton âme ; ça permettra à tes mauvaises idées de s'échapper...

— Et si elles me rattrapaient, au contraire ?

— Voyons, de quoi as-tu peur, ce n'est pas comme l'année

dernière, les deux Jack sont morts¹, le toit est réparé et je suis dans la chambre à côté.

— Comment ? Vous n'allez pas à la Foire ?

— Tu vois bien que je suis en peignoir. J'ai promis à ton grand-père de veiller sur ta vertu. Si tu as le moindre problème, il te suffira de m'appeler.

La méfiance que Darling éprouvait à l'égard de la tisane ne fit qu'augmenter.

— C'est bon, maugréa-t-elle, mettez-la sur la table de nuit, je la boirais quand elle sera moins chaude.

Lydia posa le plateau, s'assit au bord du lit, et alluma une cigarette.

— Elle est à peine tiède. Et tu vas la boire devant moi, jusqu'à la dernière goutte. Ne t'imagines pas que tu vas aller la vider dans le lavabo dès que j'aurai le dos tourné pour filer à la foire. Tu resteras ici...

La mort dans l'âme, Darling fut donc contrainte d'ingurgiter le répugnant breuvage jusqu'à la lie. Elle détestait les tisanes, elle les avait toujours détestées, et celle-ci était particulièrement amère. Jamais encore Lydia ne lui avait fait boire une infusion au goût aussi horrible. Bien décidée à se faire vomir dès que la gouvernante serait sortie, Darling se tourna vers le mur.

— Bonne nuit, Lydia.

— Bonne nuit, ma chérie, fais de beaux rêves.

Mais pourquoi donc ne s'en allait-elle donc pas ? Les dents crispées, Darling luttait contre la somnolence qui s'emparait insidieusement d'elle... Mais que se passait-il ? D'habitude les tisanes de Lydia lui donnaient seulement sommeil... Ce soir, c'était différent. Aux bouffées de torpeur qui l'envahissaient se mêlait une très étrange langueur. Son visage tiédissait, des bouffées de chaleur envahissaient son corps, ses seins, son ventre s'alourdissaient, comme... comme lorsqu'elle faisait des choses avec un garçon ! Loin de l'apaiser, le breuvage de ce soir, au contraire, provoquait en elle toutes sortes de sensations particulièrement énervantes, des picotements, des chatouillis, de longs frissons tièdes...

En vain luttait-elle contre le sommeil, c'était comme si cette insolite torpeur l'avait prise dans ses bras et la berçait, comme si elle avait des mains très douces, cette torpeur, des mains qui touchaient son corps... Les bouts de ses seins durcissaient, son clitoris s'érigéait, son sexe devenait moite, des envies interdites lui enflammaient les reins.

— Mon Dieu, bredouilla-t-elle... mais que se passe-t-il, je me sens toute drôle...

— C'est la tisane qui agit, ne t'inquiète pas, murmura Mme Lydia en la bordant. Dors, coquine. Et ne t'inquiète pas des rêves que tu vas faire...

— Des rêves de quel genre ? Pas des cauchemars, au moins ?

— Au matin, tu les auras oubliés !

Darling n'était pas sûre de ne pas être déjà en train de rêver quand elle entendit Lydia rire d'une façon bizarre avant de lui chuchoter à l'oreille :

—Tu vas peut-être rêver que tu fais la putain. Telle que je te connais, ça va bien te plaire.

— Non, cria Darling, du fond de son sommeil. Je ne veux pas !

— Allons, allons, pourquoi avoir si peur ? C'est comme ce jeu auquel tu jouais avec Browning ; *ça ne comptera pas pour de bon, puisque ce ne sera qu'un rêve.*

1. Voir La Foire aux cochons.

*

* *

N'était-ce vraiment qu'un rêve ?¹ Darling éprouvait un tel sentiment de réalité qu'elle avait du mal à le croire. Et pourtant, si ce n'était pas un rêve, comment expliquer une chose aussi incroyable ? Des hommes étaient entrés dans sa chambre en passant par la fenêtre. Il y en avait tellement qu'elle renonça bientôt à les compter.

Ils arrivaient sans bruit du jardin – sans doute en gravissant une échelle – et leurs silhouettes anonymes se découpaient sur la lumière rouge qu'envoyait l'enseigne du néon du bar de Sam, de l'autre côté de

la rue. Une jambe dans la chambre, l'autre dehors, ils s'immobilisaient et regardaient dans la direction du lit où elle se recroquevillait peureusement. La jeune fille retenait sa respiration, feignant de dormir profondément. Au fur et à mesure que son rêve progressait, la lumière que projetait l'enseigne du bar éclairait davantage la chambre. Et bientôt celle-ci baigna tout entière dans une clarté rougeâtre qui permettait de discerner très nettement les gestes et les visages des inconnus. Quelle ne fut pas sa stupeur, alors, quand elle constata qu'ils avaient tous le même visage un visage anonyme, aussi lisse et impersonnel que celui des mannequins identiques qui portent des costumes différents dans la vitrine d'un magasin de vêtements pour hommes !

Et ceux-là aussi, justement, portaient des vêtements différents ! Non seulement leurs vêtements, mais même leurs corps étaient différents les uns des autres, ce qui n'est pas le cas des mannequins, soit dit en passant. Ici, il y avait des corps de toutes sortes, des petits, des grands, des longs et efflanqués, des bedonnants, des vieux et des jeunes...

C'est à leurs corps qu'elle pouvait voir qu'il y en avait des vieux et des jeunes. Et aussi qu'il y en avait des riches, élégamment habillés, et d'autres qui l'étaient nettement moins. Le cœur battant, elle crut reconnaître les vêtements de certains clients du bar-billard d'en face. Elle en était presque certaine, ce pantalon de cuir, c'était celui de Schmielke, ce veston de velours, celui de Markus le boucher, et là-bas, cette veste noire, ce plastron blanc, n'était-ce pas la tenue de Sam, le barman ? Elle reconnut d'autres défroques, aperçues dans la rue, parmi tous ceux qui venaient jouer au billard chez Sam... Et même, elle n'était pas sûre que parmi eux, il n'y eût pas le shérif, avec son énorme ventre et son gros ceinturon. Impossible, elle devait devenir folle, ou alors, c'était vraiment un rêve, elle allait s'éveiller, elle serait seule dans son lit et la fenêtre serait fermée.

Mais elle ne s'éveillait pas, en dépit de tous ses efforts, elle ne s'éveillait pas puisque, bien qu'elle ouvrît les yeux, les hommes ne s'effaçaient pas. Et tout à coup, elle comprit pourquoi ils avaient tous la même figure aux traits impassibles. Ils portaient des masques de carton blanc, des moulures de visages avec les trous découpés à travers lesquels on pouvait voir leurs vrais yeux et leurs vraies bouches... Ces yeux, ces bouches, étaient, avec leurs corps, les seules choses qui bougeaient. Leurs masques de carton, eux, ne bougeaient pas. Ils arboraient tous le même sourire figé et stupide, comme ceux des mannequins, justement, dans les vitrines. Quoi qu'il en fût, le doute n'était plus permis, même s'il ne s'agissait que d'un rêve, dans ce

rêve, les visiteurs de Darling avaient de faux visages... mais de vrais corps.

Et il n'y avait pas que leurs corps, qui étaient différents !Leurs voix aussi. Chacun avait la sienne, et nombreuses étaient celles qui lui étaient familières !

« Mais n'est-ce pas normal », se dit, dans un ultime effort pour lutter contre sa peur, la jeune fille. Dans un rêve, on mélange tout. Les gens qu'on connaît, ceux qu'on ne connaît pas...

Cette pensée fut loin de la reconforter, car son rêve se poursuivait, et il ne fallait pas sortir de Yale pour deviner comment il allait finir. Maintenant la lumière éclairait la chambre car quelqu'un avait allumé le plafonnier. Elle pouvait voir, à l'instant où ils enjambaient la fenêtre, que chacun de ces visiteurs nocturnes avait la braguette ouverte. A l'instant où ils posaient un pied dans sa chambre, leur bite émergeait du pantalon.

La bite pointée devant eux les arrivants regardaient donc dans la direction du lit, puis ils parcouraient des yeux, par les trous de leurs masques, la chambre entière où ceux qui étaient arrivés avant eux se pressaient le long des murs, en une troupe immobile et muette. Le nouvel arrivant saluait ses prédécesseurs et, comme eux l'avaient fait avant lui, il posait l'autre pied dans la chambre et achevait de faire sortir sa bite et ses couilles de son pantalon. Bientôt, ils furent près d'une dizaine, attroupés autour du lit, touchant presque le matelas, et leurs bites dressées dégageaient une âcre odeur de pisse qui troublait le faux sommeil de Darling. Incommodée, elle se retournait dans les draps. L'odeur recouvrit son visage, entra dans sa bouche. Elle retint son souffle, écœurée, et sentit l'angoisse l'étouffer. En effet, à ce moment, très prudemment, le plus proche des inconnus se penchait pour vérifier si elle dormait toujours. Devant lui, sa bite pendouillait comme une trompe blafarde.

— On dirait qu'elle a les yeux ouverts, chuchota-t-il, vaguement inquiet.

— Et alors ? rétorqua son voisin, qui se masturbait doucement. Plein de gens dorment les yeux ouverts !

— Elle a bu de la tisane que j'ai donnée à Lydia, intervint un troisième, en qui Darling crut reconnaître le vieux Rosemblaum. Même si elle a les yeux ouverts, elle ne nous voit pas vraiment.

— Vous croyez, insista un quatrième, en se penchant à son tour

sur le lit où Darling se pelotonnait sur elle-même, paralysée par une panique sans nom. J'ai bien l'impression, moi, qu'elle ne dort pas du tout !

— Aucune importance, dit un cinquième. Nous sommes assez nombreux pour la tenir si elle se débat...

— Elle ne se débattrait pas, reprit alors le premier, d'une voix agacée (bien qu'il eût un visage de mannequin, Darling sut à ce moment que c'était Schmielke, le livreur de bière) ; je la connais bien, cette tisane. Souvent mon copain Browning en fait prendre à sa mère, Magda, vous savez ? La pute du gogo bar !

— Et alors ?

— Quand elle a pris cette tisane, on peut lui faire tout ce qu'on veut, son fils et moi ; elle ne se rend compte de rien. Elle croit qu'elle rêve !

Dans la tête de Darling, tout se mélangeait.

— Non, voulut-elle crier. Je ne suis pas comme la mère de Browning, moi ! C'était seulement pour jouer, moi ! Je suis Darling...

Mais seul un balbutiement indistinct s'échappa de ses lèvres. Les mots qu'elle pensait refusaient de prendre forme.

— Qu'est-ce qu'elle bafouille ? demanda un des hommes du fond. Je ne comprends pas ce qu'elle dit !

— Aucune importance, dit un autre, ce qu'elle dit ne nous intéresse pas. Ce qui nous intéresse, c'est son cul...

— Et son con, rétorqua un autre.

Des rires gras firent écho à ces deux répliques. Dans le lit, Darling, tirait le drap sous son menton et contemplait avec des yeux écarquillés les inconnus qui entouraient son lit en se caressant la bite.

— Je suis Darling, articula-t-elle, au prix d'un effort sans nom (une sueur grasse et glacée baignait son front et son dos), vous faites erreur... Je ne suis pas Magda Browning. Je suis Darling Gombrowski !

Des gloussements cyniques lui répondirent. Les hommes, tout en secouant leur bites au gland violacé, échangeaient des clins d'œil entendus.

— Et alors ? Qu'est-ce que ça change ? Magda ou Darling, c'est kif-kif ! Tous les trous se valent !

— Mais je suis trop jeune, cria Darling. Je ne l'ai fait qu'une fois!

— Il suffit d'une fois, ironisa celui qui avait la voix de Schmielke, en approchant sa bite des lèvres de Darling. (Une odeur âcre envahit ses narines.) Suce-la, elle entrera toute seule...

— Non, hurla Darling, je ne veux pas !

— J'ai de la vaseline, dit alors Schmielke.

— Et qu'est-ce que tu fais avec cette vaseline ? demanda celui qui avait le ventre du shérif. Tu serais pas un peu pédé, des fois ?

— C'est vrai, ricana Schmielke, on ne peut rien vous cacher. Je m'en sers pour enculer mon copain Browning.

— Belle mentalité ! s'indigna celui qui avait la voix de Rosembaum.

— Allez, mon oncle, ne soyez pas vieux jeu, répondit Schmielke. D'ailleurs cette vaseline nous sera utile à tous, si on veut enculer la jeune fille !

— Il n'a pas tort, dit celui qui avait la voix de Sam. Assez bavardé ! Passons aux actes.

Celui qui avait la voix de Schmielke sortit de la poche arrière de son pantalon de cuir noir un gros tube de vaseline tout cabossé.

Pétrifiée par la terreur, Darling le vit presser sur le tube et en faire sortir un jet de vaseline. Puis il l'étala sur le bout de sa pine qui se mit à briller comme un morceau de braise. Après quoi, il passa le tube à son voisin qui fit de même. Le tube circula et tous les hommes se graissaient le bout du pénis, comme des tireurs qui affûteraient leur arme.

— Je vous en supplie, sanglotait Darling. Ne faites pas ça ! Vous êtes trop nombreux et vos trucs sont trop gros !

Aucun des envahisseurs ne tenait compte de ses supplications forcenées. Ils se contentaient d'échanger des plaisanteries cruelles.

— Qu'est-ce qu'on va lui mettre, à cette salope ! Elle va en avoir

plein son cul, la petite chienne. Depuis le temps que j'en avais envie!

— Ça lui apprendra à faire des cochonneries avec son fils !
Mère incestueuse, c'est vraiment la pire saloperie possible !

— Mais Browning n'est pas mon fils, protesta Darling ! On faisait seulement semblant...

Tous éclatèrent de rire.

— Nous aussi, on va faire semblant de t'enculer, comme lui !

— Mais je ne voulais pas, pleurnicha Darling. C'est lui qui m'a forcée... Il m'a dit que ce ne serait qu'un jeu ! Et il m'a forcée ! Je le jure !

— Eh bien, on va te forcer, nous aussi, puisque c'est ce que tu aimes...

— Mais non, protesta Darling, je n'aime pas ça du tout !

— Qu'est-ce qu'elle dit ? demanda alors un homme à la silhouette étroite qui était resté à l'écart.

A la différence des autres, il ne portait pas un masque en carton, mais toute sa tête était recouverte d'une sorte de cagoule en caoutchouc verdâtre couverte de grosses pustules. Quand il s'avança dans la lumière, elle poussa un cri strident en reconnaissant le masque de martien qu'avaient mis l'année précédente les évadés du bagne qui l'avaient violée [2](#).

Pourtant, ils étaient morts, elle en était sûre, ça ne pouvait pas être l'un d'eux. Et même, dans sa tournure étriquée cet homme lui rappelait étrangement... le pasteur Bergman ! Non, c'était impossible, jamais il ne se serait mêlé à des piliers de bistrot comme Roseblum et Sam Parson... Cette fois, elle en était certaine, *c'était vraiment un rêve*.

— Si elle n'aime pas ça, poursuivait le martien, ça change tout. Dois-je vous rappeler qu'elle est mineure ?

— Elle a plus de quinze ans, protesta le gros qui ressemblait à Prentis. On peut avoir des relations sexuelles avec une fille de plus de quinze ans.

— Si elle est consentante, répliqua le martien. Or, ce n'est pas

le cas.

— Il a raison...

Tous se consultèrent du regard. Ils paraissaient indécis, tout à coup. Darling reprit espoir.

— Si vous sortez, je ne dirai rien à personne, leur proposa-t-elle. Je vais fermer les yeux, d'accord ? Et vous ressortirez comme vous êtes entrés. Je ferai semblant de croire que c'était un rêve, je ne dirai rien à personne. Je vous le jure.

C'est alors que Schmielke se renversa en arrière pour éclater d'un rire cruel derrière son masque blanc.

— Mais ma parole, vous n'allez pas la croire, non ? Vous n'allez pas marcher dans sa combine foireuse. Nous ne sommes pas venus jusqu'ici pour nous en retourner... la queue basse !

— Mais puisqu'elle n'est pas d'accord, objecta un des autres. On ne peut tout de même pas la forcer ?

— Et pourquoi non ?

— Ce serait un viol !

— Et après ?

Des murmures coururent dans la chambre.

— Tu nous avais dit qu'elle serait d'accord, dit celui qui avait le ventre du shérif. Que quand elle avait bu de cette tisane, on pouvait tout lui faire !

— Mais elle est d'accord, putain ! Tout ce qu'elle vous raconte, ça fait partie de la comédie qu'elle se joue pour s'exciter davantage ! Ça lui plaît qu'on la viole... Combien voulez-vous parier qu'elle est mouillée comme une éponge ? Fais voir ta chatte, chérie.

— Non, cria Darling en tirant le drap sous son menton, je ne veux pas ! Une jeune fille ne montre jamais son sexe... c'est interdit...

— Mais tu l'as montré à Browning, non ? Il s'en est assez vanté. Alors tu vas nous la montrer aussi. Et si elle est sèche, ta chatte, on te laissera tranquille.

— Mais comment ferez-vous pour voir si elle est sèche, dit

Darling d'une voix tremblante. (Quel rêve épouvantable ! Pourquoi ne se réveillait-elle pas ?)

— Rien de plus facile, dit un des inconnus en se penchant pour prendre le drap entre ses doigts... on va bien t'écarter la fente... et si ça brille dans ton trou, c'est que tu mouilles !

— Mais ça brille toujours un peu, se plaignit Darling... des fois, j'ai une goutte de pipi qui reste...

— Alors, on touchera pour être sûr. On te passera le doigt dans la fente pour voir si c'est de la pisse ou autre chose...

— Tous ? Vous allez tous me mettre le doigt dedans ?

— Bien sûr, il ne doit pas y avoir de jaloux !

— Mais même si je suis sèche... à force de me mettre le doigt... ça va me faire des choses... et je deviendrai mouillée !

Tous les hommes s'esclaffèrent devant tant d'ingénuité.

— Alors, tant pis pour toi, lui cria l'un d'eux. Tu y passeras !

— Non, s'insurgea Darling, ne faites pas ça... Je vous en supplie ! hurla-t-elle.

Mais personne n'intervint en sa faveur, pas même le martien, sans tenir compte de ses cris, tous les hommes firent le cercle autour de son lit. Elle comprit qu'il était inutile de résister, ça ne ferait que les exciter encore plus. Elle devina même, dans un atroce éclair de lucidité, que c'était ce qu'ils espéraient, qu'elle crie, qu'elle les supplie, pour avoir le plaisir sadique de la forcer à subir leurs attouchements, se repaître, se régaler de ses cris et de ses larmes.

Aussi n'opposa-t-elle qu'une résistance de convention à celui qui lui saisit les mains. Il n'eut guère besoin de forcer pour lui ouvrir les doigts et en retirer le bord du drap qu'elle tirait sous son menton... Après quoi, l'homme, la saisissant par les poignets, lui ramena les bras au-dessus de la tête. Secouée de sanglots muets, Darling sentit le drap descendre...

— Ne nous pressons pas, amis, conseilla un des spectateurs. Prenons notre temps... savourons comme il le mérite cet instant délicieux... Que portes-tu pour dormir, petite ?

— Une nuisette, sanglota Darling... je vous en prie, laissez le drap sur moi...

S'empourprant, elle tourna la tête sur l'oreiller pour éviter le regard de l'homme qui semblait lire en elle ; mais à ce moment, ses yeux se posèrent sur le gland de celui qui se trouvait de l'autre côté du lit. Elle ferma les yeux, mais, très vite, elle les rouvrit. Le gland, d'une grosseur monstrueuse, avait la couleur et la consistance d'un morceau de caoutchouc rosâtre, il se balançait au bout de la tige épaisse comme un énorme champignon vénéneux.

— Oh mon Dieu ! s'affola-t-elle en pensant que l'homme allait le lui introduire dans le cul.

— Laisser le drap sur toi ? répondit celui qu'elle avait supplié. Tu plaisantes... pourquoi crois-tu que nous sommes montés dans ta chambre ? Pour te voler tes économies ?

— Si vous devez absolument faire des choses, suggéra Darling, de plus en plus rouge... vous n'avez qu'à glisser vos mains sous le drap... je veux bien que vous me touchiez, mais je ne supporte pas qu'on me regarde toute nue... ça me fait mourir de honte...

Les hommes se contentèrent de rire, et déjà l'un d'eux abaissait le drap... Les seins de Darling émergèrent. Un homme siffla entre ses dents... Quand celui qui la tenait par les poignets lui avait remonté les bras au-dessus de l'oreiller, la nuisette avait glissé et le nylon rose lui voilait à peine la poitrine. Les seins étaient presque entièrement sortis des bonnets de dentelle.

— Elle a de gros nichons pour une fille aussi jeune, s'étonna l'un des hommes. Regardez ça, mes amis...

Sans hâte, l'homme décolla le haut de la nuisette et la fit glisser vers le bas. Les merveilleux cônes de chair pâle apparurent aux yeux de l'assistance et chacun put voir, au centre des larges aréoles, les pointes épaisses et cramoisies des mamelons... L'homme lui pinça doucement la pointe d'un sein. Darling se mordit la lèvre.

— Ses bouts sont durs comme du cuir ! La garce ! Elle est drôlement excitée, cette hypocrite !

— C'est parce que j'ai froid, se défendit Darling... quand j'ai froid les pointes durcissent...

Sous ses cils, sournoisement, elle observait les doigts qui

manipulaient ses mamelons. Ils étaient quatre, maintenant, à s'occuper de ses seins. Deux les lui avaient saisis à pleines mains et les palpaient, les deux autres lui tripotaient les pointes. Ce faisant, ils scrutaient cruellement le visage de Darling qui s'efforçait d'imprimer sur ses traits une expression indignée. Mais la rougeur de ses joues et les frémissements de ses lèvres la trahissaient. Les mains la trayaient et la titillaient, et l'odeur pisseuse des bites s'infiltrait dans ses narines, l'emplissant d'une ivresse sordide... Elle se cambra avec impatience et aussitôt, s'en voulant de révéler ce qu'elle éprouvait, elle éclata en pleurs bruyants.

— Pourquoi pleure-t-elle ? chuchota-t-on, puisqu'elle aime ça.

— Justement parce qu'elle aime ça... elle s'en veut...

— Et si on vérifiait son con, maintenant ? s'impatienta un des types du fond. Il se fait tard. Le jour va se lever... Nous n'aurons pas le temps de bien nous amuser avec elle, si nous y allons si lentement...

— Oh non, hoqueta Darling... oh non... touchez-moi les seins si vous voulez, mais pas en bas... Et votre ami a raison, le matin approche... allez-vous-en, messieurs... Mon grand-père va vous entendre, il a le sommeil fragile !

— Si tu ne cries pas, il n'entendra rien.

— D'ailleurs, il est à la foire, son grand-père. Ils sont tous à la foire, la maison est vide. Vous pouvez y aller...

— Non, cria Darling.

Une main se posa sur sa bouche. Ceux qui lui tenaient les poignets lui écartèrent les bras et elle resta ainsi, immobilisée, clouée sur le lit, les bras en croix, pendant que les autres faisaient descendre entièrement le drap. En se débattant, Darling avait fait remonter sa chemise de nuit au-dessus de ses cuisses. Le bas de son ventre était nu, les poils blonds de sa chatte attirèrent tous les regards. Effrayée, elle voulut mordre la main qui couvrait sa bouche, mais la paume appuya davantage et elle resta ainsi, la mâchoire ouverte, et sa langue posée au creux de la paume de l'homme. Le goût aigre de la sueur entra dans sa bouche. Un homme approcha une lampe torche très puissante de son bas-ventre et le faisceau lumineux éclaira ses cuisses pâles et son ventre dodu où luisait de la sueur. Un des types lui prit une mèche de poils et tira doucement dessus, soulevant la chair du con, pour essayer de lui ouvrir la fente. Darling serra violemment les jambes.

— Ecarte les cuisses, salope, lui ordonna alors celui qui tenait la lampe... fais-nous voir ta moule...

Darling secoua la tête.

— On va la forcer... Ce sera plus marrant... prenons-lui une cuisse chacun...

— Non, attendez... par les chevilles, ce sera plus excitant... on l'ouvrira mieux... Et tout le monde pourra voir...

Darling râla de rage sous la main qui la bâillonnait. Mais déjà les doigts nerveux se refermaient autour de ses chevilles. Elle eut beau se raidir, inexorablement ses cuisses se séparaient. Celui qui tenait la lampe l'éleva pour que tous puissent voir apparaître son sexe...

C'est alors que dans le « rêve » de Darling, se produisit un phénomène insolite : elle se dédoubla, se partagea en deux Darling, la première, immobilisée par les hommes, obligée de leur montrer son con, folle de honte et de peur... et l'autre, invisible, qui regardait tout de haut et voyait, comme les hommes, avec les yeux des hommes (comme si elle avait été à l'intérieur des hommes), et donc, avec la même excitation sadique qu'eux, apparaître l'objet velu, humide et scandaleux de leur convoitise... C'était son con à elle qu'elle voyait s'ouvrir comme une figue mûre, et pourtant il lui était devenu aussi étranger que s'il s'était agi d'un gros mollusque obscène et fantastique... De là-haut, comme les hommes, elle se rapprocha pour mieux voir s'épanouir les pétales gluants entre les poils, et, indiscutablement, l'objet était tout baveux... Cette bave claire suintait dans la fente, entre les deux lamelles rouges des nymphes, et s'égouttait dans le sillon poilu du cul, jusqu'à l'anus.

A ce moment, elle vit un des hommes avancer sa main vers l'objet de Darling et s'apprêter à le toucher. Or, cette main qui appartenait au martien, Darling la connaissait. Elle l'avait contemplée si souvent... chez le pasteur Bergman. C'était bien lui, elle en était sûre ! Cette main, elle n'était pas la seule à la dévorer des yeux. Tous ceux des hommes masqués étaient fixés sur elle, comme s'ils savouraient la lenteur somnambulique avec laquelle elle se rapprochait de son con. Mais comme les doigts effleuraient déjà les poils qui bordaient les grandes lèvres, la main resta en suspens. Par les trous du masque, les yeux la contemplaient avec un dégoût mêlé de tristesse. Et le martien laissa tomber ces mots :

— Je me demande si Laggerty nous regarde. Savez-vous qu'il

est mort tout à l'heure ?

— Au diable le quincaillier, s'écria celui qui ressemblait à Schmielke. Au diable les états d'âme ! Nous sommes ici pour le cul, pas pour l'âme !

— Laissons les morts enterrer les morts, dit celui qui ressemblait à Sam. Nous, nous sommes vivants... Et ce qu'elle a entre les cuisses, mes amis, c'est la vie même ! La matrice originelle ! La source de jouvence...

— Si je peux me permettre de vous donner un conseil, messieurs, dit un inconnu, ce serait de bien l'ouvrir, avant de la toucher !

— Il a raison ! Ces salopes ne sont jamais assez ouvertes... Il faut qu'elle se sente ouverte jusqu'aux tripes... Qu'elle comprenne qu'elle n'est qu'un trou gluant... et que ce trou n'existe que pour notre bite...

— Il a raison... ouvrons-la, chuchotèrent d'autres voix.

Ceux qui tenaient Darling par les chevilles élevèrent donc ses jambes à la verticale, ce qui eut pour effet de faire apparaître ses fesses, et de lui ouvrir la raie du cul. Mais jugeant qu'elle n'était pas encore assez exposée aux regards et aux outrages, ils ramenèrent vers le haut du lit les pieds de l'adolescente, et les écartèrent de façon que ses chevilles se trouvent presque en contact avec ses poignets qui tenaient toujours les deux premiers. Ainsi, il était impossible d'être davantage ouverte. Entièrement déployé, le calice des muqueuses évoquait une large plaie, ressemblance encore accrue par la couleur vineuse des chairs, et par la mouille abondante qui suintait entre leurs replis.

— Que dites-vous de ça, vous avez vu cette moule qu'elle se paye, la truie ?

— Le trou n'est pas très large, pourtant, j'ai l'impression qu'elle est encore à moitié vierge.

— Tu crois ? Facile à voir. Mettons-lui le doigt dedans...

— Un instant, mes amis, dit le martien, chaque chose en son temps. Vérifions d'abord si elle mouille...

Des gloussements amusés s'éparpillèrent dans la chambre. Que

Darling mouillât, il n'était pas besoin de la toucher pour s'en convaincre. Le jus coulait à vue d'œil le long des parois de sa chatte, et des gouttes brillantes s'accrochaient aux racines des poils, comme de la rosée scintillant sur les pétales velus d'une fleur des marais. Mais il leur fallait bien un prétexte pour lui toucher le con, aussi s'approchèrent-ils tous avec des gloussements stupides...

1. Note de la correctrice : Les pages qui suivent ont été écrites en 1992 pour un roman de gare. On comprend mieux en les relisant de nos jours pourquoi Jean-Jacques Pauvert a baptisé Esparbec : « Le dernier des pornographes ».

2. Voir La Foire aux cochons

*

* *

Combien de temps jouèrent-ils avec son corps, quand ils eurent vérifié qu'elle avait bien mouillé ? 1 Et comment n'aurait-elle pas mouillé, vicieuse comme elle était, à l'idée de les savoir tous fascinés par sa chatte et son cul ? A cause de la tisane, sans doute, cela lui parut interminable et en même temps, très court. C'est comme si le temps avait subi des fluctuations. Ils étaient tous passés sur elle, ça n'avait pas arrêté, et certains se l'étaient envoyée deux fois. Tous par le cul ! Celui qui ressemblait au shérif leur avait interdit de la prendre par le vagin.

— Par le cul, avait-il précisé, ce n'est qu'un attentat à la pudeur. Par le vagin, ce serait un viol.

Certains avaient bien voulu ergoter, mais comme il avait un gros pistolet dans son étui, sur la hanche, ils s'étaient résignés à la prendre comme un garçon. Et peu à peu, la chambre s'était dépeuplée, leur affaire faite, les masques redescendaient dans le jardin, pour aller jouer au billard ou boire une bière chez Sam. Si bien qu'il n'est resta que deux, celui qui ressemblait à Schmielke, celui qui ressemblait au shérif.

— Qu'est-ce qu'ils lui ont mis, les salopards, fit le gros. Tu as vu son cul ?

— Vous l'avez dit... et regardez, les draps en sont pleins, et ça continue à sortir !

Le cul en l'air, Darling sentait le sperme couler entre ses fesses.

— J'ai pas envie de patauger là-dedans, enfignons-la de l'autre côté...

— C'est bien mon avis. Si j'ai bien compris, vous nous avez réservé le meilleur morceau ?

— Il y a les goinfres, et les gourmets.

On la retourna, on lui releva les jambes, et le gros, sa bite à la main, fouilla entre les poils avec son gland.

— J'ai une grosse bite, lui dit-il. Ouvre la bouche et aspire de l'air très fort, si tu ne veux pas avoir mal.

Elle obéit, sans réfléchir. Le gros fit entrer le gland, puis s'immobilisa, comme s'il hésitait. Elle vit ses yeux mornes qui l'observaient par les trous du masque.

— J'ai une fille de ton âge, lui dit-il. Elle est certainement aussi salope que toi.

Il avait parlé d'une voix morose, et elle eut le sentiment qu'il n'éprouvait aucun plaisir quand il lui enfonça enfin sa bite au fond du vagin. Il n'avait pas menti, c'était vraiment une bite incroyablement grosse. Elle se sentit envahie, comblée d'une façon prodigieuse, elle ouvrit la bouche et gémit doucement.

— Oh ! mon Dieu...

— Tu l'as dit ! fit avec satisfaction le gros, en s'enfonçant jusqu'à la garde.

Cette fois, elle cria pour de bon ; il l'emmanchait tout entière, elle eut l'impression de n'être qu'une poupée qu'il éventrait ; puis une rafale de sensations la submergea, en une vague brûlante qui remontait dans son corps, venant du fond des temps. Quand elle arriva à sa gorge, ses tripes se relâchèrent, elle péta bruyamment, expulsant le sperme qui l'emplissait. Celui qui la tenait par les jambes se coucha sur elle, en oblique, et lui mordit un sein. Pendant qu'il lui aspirait le téton, l'autre, les mains crispées sur ses mollets, lui labourait le ventre avec une froide fureur. La vague déferla à nouveau et emporta Darling dans l'inconscience...

Après son rêve, Darling se réveilla deux fois. La première, il faisait encore nuit. Les yeux grands ouverts, elle contempla le carré de la fenêtre qu'on avait laissée ouverte. Les étoiles brillaient, mais l'aube n'allait pas tarder. Une branche d'arbre se balançait paisiblement devant le ciel pâlisant. Le froid du dehors entraînait dans la chambre, la faisant grelotter. Des hommes parlaient à voix basse dans le jardin. Elle était sur le point de se rendormir, quand il lui sembla que Mme Lydia entraînait dans sa chambre.

— Si c'est pas malheureux, marmonnait-elle. Regardez-moi dans quel état ils l'ont mise ! Oh, mais je leur dirai ma façon de penser... Il va m'entendre, ce fumier de pasteur !

Darling n'entendit pas la suite. Soudain, elle eut moins froid, et le sommeil l'engloutit. Au fond de ce sommeil, il lui sembla qu'on l'arrosait d'eau tiède, qu'on la parfumait, qu'on la rhabillait. Mais sans doute était-ce encore un rêve...

Quand elle se réveilla à nouveau, le jour était levé. La fenêtre était fermée. Il faisait chaud. La chambre sentait le déodorant aux pommes. Elle tâta les draps de son lit, fut surprise de les trouver si lisses, si secs. Les avait-on changés pendant son sommeil ? Elle se souvenait vaguement de son rêve ; elle éprouvait une légère démangeaison anale. Elle se toucha le sexe, il était propre. Se pouvait-il qu'elle eût vraiment rêvé ?

Perplexe, elle sortit du lit. Il y avait quelque chose de bizarre, dans sa chambre. Elle était trop bien rangée. Elle se gratta la nuque, indécise. Alla ouvrir la porte du couloir, fut surprise de constater qu'elle n'était pas fermée à clef. Mme Lydia avait-elle levé sa punition ?

Mais non ! Elle avait dû oublier. La veille avait eu lieu La Foire aux Cochons. La lubrique gouvernante avait dû festoyer à la halle avec toute la maisonnée. Et maintenant, la viande soule ronflait à ébranler les murs. Dans la chambre adjacente, Mme Lydia ne ronflait pas moins fort que les pensionnaires.

Plantée sur le seuil, encore toute barbouillée, Darling s'interroge. Rêve ou pas rêve ? Et voilà qu'elle entend, au rez-de-chaussée, s'ouvrir la porte de la cuisine. Qui donc peut venir, aussi tôt ? Elle a un tressaillement. Les livreurs de bière, évidemment ! Est-elle

bête ! Ils passent toujours à l'aurore remplir le frigidaire de la pension, car les locataires du vieux Cornelius font une consommation de bière effarante.

Cela fait plus d'un an, maintenant, que Darling n'est plus descendue à la cuisine bavarder avec eux, pendant que la maison dort encore. Bavarder... façon de parler ! Elle est une grande fille, maintenant. Une grande fille (de plus de quinze ans) qui veille sur sa réputation, ne se laisse pas tripoter par des livreurs de bière. C'est bon pour une gamine vicieuse... Que dirait une Carolyn Simmons, par exemple, si jamais elle apprenait... On n'aurait pas fini de se gausser d'elle ! Mais pourquoi l'apprendrait-elle, au fond ? Bien sûr, ce n'est plus Browning qui livre la bière. Mais Schmielke doit continuer, lui. L'ignoble Schmielke ! Quand elle pense à tout ce que cet horrible lascar lui a fait subir dans son rêve ! Oh, mais elle va lui dire sa façon de penser, à cet infâme individu. Elle se souvient de ce qu'il lui disait, autrefois, du temps de Browning : « Allons, poulette, sucer n'est pas jouer ! »

Malgré elle, elle se met à glousser et, sur la pointe des pieds, se dirige vers l'escalier. En rien de temps, elle est en bas.

« Et ma culotte ? Je la retire ou je la garde ? Les deux ont leurs avantages... C'est tellement amusant de se la faire retirer. Oui. Mais avoir le cul nu sous sa chemise... ce n'est pas mal non plus ! »

Entendant un bruit de voix dans la cuisine, elle s'arrête derrière la porte (sa culotte à la main, elle l'a retirée finalement). Il y a un autre livreur avec Schmielke. Qui ça peut-il bien être ? Prudemment, du bout des doigts, elle commence à pousser la porte...

CHAPITRE II

LES PIZZAÏOLOS DE COGOLIN

Cet interminable chapitre de boucherie a été écrit en vingt-quatre heures. Après ma fuite du quai de Béthune, j'avais décidé de rayer une fois pour toute Caro de ma vie. Et je m'étais bouclé chez moi, rideaux tirés, pour m'immerger dans la pornographie. Une sorte de régression, un retour à mes premiers écrits pornos « bas de gamme » du temps où j'avais lancé « Darling, poupée du vice » dans les kiosques de gare. Du Sergio Leone porno. J'avais mis la musique d'Il était une fois dans l'Ouest en boucle, et j'ai passé ces vingt-quatre heures dans la chambre de Darling, à Fleshtown. Un bon bain de pornographie bien dégueulasse pour me laver la tête, oublier la Fauverie des Lilas.

J'arrivais à la fin, à l'instant où derrière la porte ouverte Darling découvrait le visage du second livreur, quand la sonnerie du téléphone me fit bondir sur mon trépied. Mes yeux quittèrent le texte pour descendre vers l'indicatif horaire. Trois heures du matin ! Qui pouvait bien appeler à trois heures du matin ? Qui, à part Caro ?

Ah, elle allait m'entendre !

— Je te réveille pas, au moins..je sais que tu te couches tard... Zaza ! Qu'est-ce qu'il lui prenait de sortir de sa tombe ?

— Non, non, j'écrivais.

— On dirait que ça marche, pour toi ? J'ai vu *La Foire aux cochons* à la FNAC. Je viens de lire *Charlie Hebdo*... Il t'a fait une drôle de tronche, Wolinski...

— C'est pour me dire ça que tu m'appelles à trois heures du

matin ?

— Non, ça c'est juste un prétexte. J'arrivais pas à dormir... je viens de m'engueuler avec mon copain de Marseille... alors, j'avais envie de parler...

— Il te reste encore celui de Londres.

— Oh, lui, c'est liquidé depuis longtemps.

Voilà. Après une longue phase de mémérisation (ça fait bien quatre mois), on a l'âme en bandoulière et le clito qui gratouille, alors on se souvient de ce vieux porc d'Esparbec. Qu'est-ce qu'elle cherche exactement ? Vider son âme ou s'en mettre plein le cul ? Les deux, sans doute...

— Tu fais quoi, demain soir ?

— Pourquoi, t'as un trou à boucher ?

Elle se marre, mais sans excès.

— Je disais ça... oui, en quelque sorte, mais on pourrait juste parler, prendre un verre...

— Au *Bouton de Rose*? Sans culotte ?

Elle se marre encore. Dire que fut un temps où cette voix traînante, ces inflexions chichiteuses, ces gloussements, ces points de suspension me faisaient battre le cœur, et qu'aujourd'hui, ça ne me fait même plus bander. Mais c'est mieux que rien, non, un trou à boucher ? Et d'ailleurs, pour bander, j'ai mes pilules magiques. Comme Obélix.

— Et le type de Rouen ?

— Oh, André, tu sais. Marié, deux enfants... Pour lui, je suis juste un coup à tirer.

— C'était pourtant ton fantasme, non ? Etre la pute d'un type qui vient tirer son coup deux fois par semaine...

— Même sur ce plan... ça s'est usé... il n'est pas très... imagitatif... ça devenait, comment dire, juste de l'hygiène, quoi, plutôt que me branler...

— Eh bien, pour te changer les idées, que dirais-tu d'une petite partie de touche-pipi au *Bouton de Rose*?

— Ça m'aurait étonnée !

(Comme si elle ne m'avait pas téléphoné pour ça !)

— Une fessée ? Sodome ? Visite gynéco ? Demandez le programme...

— Je vois que t'as toujours le moral. On pourrait boire un verre, pour commencer.

— Sans culotte ?

Soupir excédé.

— Si tu y tiens !

— Chez toi, chez moi... Rue de la Roquette ? Au *Bouton de Rose* ?

— Et toi, tu préfères quoi ?

Ce que je préfère ? Ma foi... Je n'en sais trop rien. Maintenant que ça se précise, l'idée de me retrouver en tête à tête avec elle... La branler sur son tabouret en l'écoutant déverser le désordre de sa vie amoureuse, puis après trois ou quatre verres, la ramener chez moi, lui bouffer la moule, gober mes Viagra, un coup dans le cul, un autre dans le con... Ça prendrait quoi, deux heures... Pas plus, pas plus. Et après, on fait quoi ? C'est là que je vois la différence avec Caro. Jamais je ne m'ennuie, avec elle. Avec Zaza, pour que ça bouge un peu, j'ai besoin d'un troisième lascar. Si Italo était là, par exemple, ça aurait pu donner une soirée marrante. Il est bon public, Italo.

— Et si on descendait à Lagarde-Freinet ?

C'est sorti sans que je réfléchisse.

— Tu veux dire chez Italo ?

— Ça nous ferait changer d'air. Avec le TGV on y est en quatre heures.

J'emporte le portable que m'a prêté Sophie, je rentre les corrections de la première partie... Quatre heures aller, quatre au retour, je pourrais même pondre un chapitre.

— Paraît qu'il fait temps génial dans le Var. On pourrait partir demain soir : vendredi, samedi, dimanche, on revient lundi soir. C'est

possible pour toi ?

— Je peux toujours m'arranger, sauf que...

— Je t'invite. Tu amènes juste ton cul... Il en dit quoi, ton cul ?

— Il en dit... il en dit... en tout cas, plus question de trucs à trois, hein ? C'est trop merdique... après, il faut s'en remettre...

— Partons toujours, on verra bien.

— Mais sa femme sera là ?

Tiens, tiens, une petite séance à trois, pour effacer ses déboires sentimentaux ne serait donc pas pour lui déplaire ? Soyons aussi hypocrite qu'elle.

— Et alors ? On y va pour changer d'air, non ? Et puis, elle a son boulot. Si ton cul crie famine, il sera toujours temps d'aviser.

— Rien du tout ! Il faut que ce soit bien clair, hein ? C'est fini, tout ça.

— Je plaisantais, voyons. Ne monte pas sur tes grands chevaux !

Bien sûr, que je plaisantais. Amène toujours ton cul, on verra ensuite.

*

* *

Nous étions au bar du TGV quand j'ai appris à Zaza que je n'avais pas prévenu Italo qu'elle était avec moi.

— On lui fera la surprise, ce sera marrant de voir sa tête.

C'est elle qui en fit une du genre constipé, et de me réitérer sa volonté bien arrêtée de ne plus rien faire à trois. Je la mis un peu en boîte, OK, OK, on te baisera à tour de rôle. Un soir lui, un soir moi. Le troisième se contentera de faire le voyeur. Il fallut un second whisky pour la dégeler. Il faut dire qu'on n'avait pas beaucoup pu s'amuser dans le compartiment. Le train était bondé. Même en première, c'était la galère. On était aux places qui se font face, au milieu du wagon, et

vis à vis, deux sinistres mémés du style écolo féministe... Pas le genre de rombières devant qui on peut en tripoter une autre si on ne veut pas se faire lyncher. Du coup, je n'ai pas travaillé, non plus, leurs gueules patibulaires me coupait l'inspiration. Je me suis plongé dans les mots croisés de Laclos, le dernier recueil (N°8, chez Zulma). Et pour se mettre dans l'ambiance, Zaza lisait *Les aventures sexuelles de Martine Vagin*. Elle trouvait ça à chier, mais comme ça ne parlait que de partouzes, ça devait quand même la travailler. Quand on est arrivés à Draguignan, j'ai obtenu qu'on ne sorte pas ensemble, pour faire une blague à Italo.

Il attendait devant la gare, au volant de sa Clio. Pendant que je fourrais nos deux valises dans la malle arrière, Zaza se planquait dans le gros de la foule.

— Deux valises ? s'est étonné Italo. Pour trois jours, tu apportes deux valises ? (Quand il monte à Paris, lui n'emporte qu'une sacoche.) Et un ordinateur !

— La deuxième n'est pas à moi, c'est une surprise pour toi.

Il a bien pigé que je le mettais en boîte. Quel genre ? Une poupée gonflable perfectionnée, elle parle, elle pisse, elle pète, elle fait caca... Elle mouille ! Il lui arrive même de penser.

Comme il nageait, je lui ai demandé de fermer les yeux. Et j'ai fait signe à Zaza, qui s'est amenée derrière lui.

— Abracadabra, pour qui c'est le cul que voilà ? C'est pour Italo. Dis bonjour à Italo, Zaza...

Il en est resté baba.

— Ah, si c'est ce genre de poupée gonflable, je suis preneur.

Ils se sont fait la bise et Zaza, bafouilleuse, rouge pivoine, a fait son cirque habituel. Surtout, qu'on ne se fasse pas d'idées, hein (sa voix traînarde) ? On est juste venus en copains, les trucs à trois ne la branchaient plus du tout. Italo a tout de suite pigé. Bien sûr, ma poulette. Christelle sera ravie. Quel pot, vous avez, le mistral vient de s'arrêter. On va même pouvoir se baigner.

Dès la sortie de Draguignan, nous sommes entrés dans les zones sinistrées par les incendies de l'été, et la laideur du spectacle, cet ossuaire de troncs calcinés alignés à perte de vue, nous a fourni un sujet de conversation. Italo a même arrêté la voiture un instant, pour

qu'on « entende le silence ». Zaza trouvait ça « impressionnant ». Tous les oiseaux avaient disparu. Italo nous apprit que les écureuils, chassés par les flammes, avaient envahi sa villa.

— Ils ont bouffé toutes mes prunes, et même les figues...

Nous parlions d'abondance pour conjurer la laideur du paysage et le malaise que l'attitude de Zaza avait créé. Cela dit, nous étions tous les trois à l'avant, vu qu'Italo qui n'attendait qu'un visiteur avait empilé à l'arrière les sacs de serviettes sales de son institut qu'il devait déposer au pressing. J'étais au milieu, au bout de quelques kilomètres, elle commença à se détendre et laissa, en contemplant le paysage lugubre, ma main taquiner les nichons. On parlait tous aussi faux, mais la palme revenait à Zaza, qui avait pris sa voix de tête et enfilait des poncifs sur les pyromanes.

En fait, on s'en tamponnait de l'incendie, nous ne pensions qu'à une chose : au cul de Zaza. Elle devait se demander comment nous le donner sans perdre la face, Italo et moi, qu'elle stratégie employer. Il savait comme moi le pouvoir des mots sur elle, et « mine de rien », ramenait toujours la conversation sur le cul.

Dans le coffre à gants, Zaza avait trouvé une dizaine de fanzines qu'elle feuilletait distraitement. Des bandes dessinées artisanales, vaguement underground. Du cul branché. L'une d'elle retint un instant son attention, où l'on voyait les aventures d'une petite truie à figure humanoïde qui s'accroupissait toutes les deux pages pour pisser sur de gros beaufs lubriques.

— Qu'est-ce que c'est que ce machin ?

— Comment, vous ne connaissez pas *Pissette et Clitounet* ? C'est un pote à moi qui édite ça. Il a même exposé au festival d'Avignon. Je crois qu'il va être édité par l'Association. Mais tais-toi, je connais la fille qui a servi de modèle à Pissette. En fait, on l'appelle Clitounette, parce qu'elle a un piercing dans le clito. Et elle est très branchée uro. Figure-toi que c'est la grande mode, à Saint-Trop'. Les filles boivent du champagne, ensuite elles pissent sur la tête des clients. Il y a même un club entièrement équipé en chiottes transparentes. On est assis dessous et on voit les filles faire leurs besoins à travers le plafond vitré. D'ailleurs, vous risquez de la rencontrer, Clitounette. Elle travaille à Radio Esterel et lundi elle vient faire un reportage à l'institut...

Mais le pipi, c'était pas trop son truc, à Italo. Une fois de temps en temps, passe encore. En ce moment, il était branché sur un site de

fessée, il avait fait connaissance avec une nana qui adorait ça, ils devaient se rencontrer à Lyon. Tu verrais les mails qu'elle m'envoie ! Complètement déjantée.

— J'arrête pas de sauter Machérie, elle n'y comprend rien. Et même, je me branle...

— Et tes piqûres ? Tu les fais toujours ?

— Quelles piqûres ? voulut savoir Zaza.

— Des vitamines, s'empressa Italo, qui m'envoya son coude dans les côtes. T'as vu si ça a cramé, ici ? Tu te souviens comme c'était vert ?

Nous arrivions à Lagarde-Freinet, où la forêt aussi avait morflé. Nous grimpâmes l'escalier de pierre sous les pruniers. Des bestioles s'enfuirent à notre approche, la queue en l'air, grimpèrent un peu partout. Saloperies d'écureuils, fulminait Italo, on ne peut rien laisser traîner, ils bouffent tout. Même les merguez ! Ils sont devenus carnivores, ces cons.

Mais quelle paix, quel soleil. La table était mise sous le figuier. Les guêpes voletaient au-dessus de la piscine.

— Machérie, gueula Italo. Il faut une assiette de plus. Giorgio a apporté sa poupée gonflable.

Machérie a déboulé de la cuisine les bras en l'air. Zaza ! Quelle bonne surprise ! Oh, mais tu n'as pas changé. Ça fait combien d'années... Et pia pia. Italo a servi le pastis. L'air était doux. Les côtelettes d'agneaux grillaient sur le barbecue. Italo et moi avons trinqué. Nous nous étions compris... Ne pas la bousculer. Viendrait bien le moment où son cul déciderait pour elle.

Au fond, ce n'était pas plus mal que Machérie soit là ; ça compliquait juste ce qu'il fallait pour que ça soit intéressant. La satiété tue le désir, chacun sait ça, la frustration le rallume... On s'est attablés au soleil. Dire qu'à Paris il fait un temps de merde. Mine de rien, Italo remplissait le verre de Zaza qui, mine de rien, le vidait...

*

* *

Ce vendredi après-midi, il ne s'est rien passé. Machérie et Italo bossaient à l'institut. Zaza et moi avons cuvé notre rosé au bord de la piscine. On s'était mis à poil pour profiter du soleil. Je me souviens surtout du silence (aucun oiseau dans les environs) et des écureuils qui trottaient partout, comme des rats. Zaza s'était étendue sur une chaise longue en plastique et lisait les *Aventures sexuelles de Martine Vagin* en mangeant des figues du jardin. Refus absolu de se baigner, l'eau, pour elle, était trop froide. Moi, je piquais du nez sur mon transat en zieutant sa chatte chaque fois qu'elle écartait les cuisses. C'est maladif, dès qu'il y a un con dans les parages, mes yeux s'y jettent comme des fox dans un terrier. Pour me changer les idées, j'allais faire quelques bassins, l'eau fraîche me revigorait, et je tapotais un paragraphe sur mon portable. Puis Zaza geignait, c'est nul, ce bouquin, complètement nul. Elle écartait les cuisses à s'en faire péter les tendons. Alors, j'allais la branler pendant qu'elle relisait les passages qu'elle avait cornés, je trifouillais dans ses nymphes et quand elle posait le livre sur son visage, je lui bouffais la moule sans figner. Autant que je me souviens, elle a dû avoir trois ou quatre orgasmes dans l'après-midi. Moi, zéro. Je n'avais pas pris de Viagra, me réservant pour le lendemain où Italo ne travaillait pas. Je lui ai un peu mis le gland dans la bouche, elle me l'a suçoté, j'ai vaguement durci, mais l'idée de limer me fatiguait à l'avance.

Le soir, on est tous allés bouffer à la pizzeria du village, puis on s'est envoyé des petits verres de liqueur de verveine pour digérer, sur la terrasse et autant que je me souviens, on s'est couchés assez tôt. J'ai vaguement entendu Machérie miauler dans la chambre du fond.

Italo devait lui en mettre un coup après s'être excité sur son site de Fesses Rouges. J'ai dormi comme un ange ; première journée de détente absolue depuis une éternité.

C'est le lendemain après-midi qu'on a entamé les hostilités. On avait bouffé comme des chancres (Machérie avait fait des tagines aux prunes) et repus, on se laissait saturer par le soleil au bord de la piscine. Italo et moi, à poil, Zaza, protestant qu'elle trouvait frisquet le fond de l'air, dans le peignoir de bain de Christelle. Elle avait consenti à se tremper trois secondes le cul dans le petit bain, d'où elle était ressortie en claquant des dents pour s'envelopper dans le tissu éponge. Elle était nue dessous, et maintenant que le soleil tapait, elle commençait à suer, ce dont nous étions conscients tous les trois – Machérie était montée faire une petite sieste – assis, Zaza et moi sur la même chaise longue et Italo, qui roulait des joints, au bord de la piscine, les pieds dans l'eau.

— J'ai cru remarquer que tes poils avaient repoussé, lui envoyait-il.

— C'est vrai. Je voulais retourner me faire épiler à Londres, et puis, je suis en froid avec mon copain de là-bas... ça repousse vraiment n'importe comment...

— Fais voir, a dit Italo. On doit pouvoir arranger ça, j'ai tout mon matos ici...

Le moment était venu. Zaza a pris son visage le plus indifférent, comme s'il s'agissait de montrer ses doigts de pieds à un pédicure, et, après avoir jeté un rapide coup d'œil vers la fenêtre fermée de la chambre de Machérie, elle a ouvert son peignoir en écartant les cuisses. Pour que l'homme de l'art puisse mieux établir son diagnostic, elle a posé un talon sur la chaise longue, les cuisses en ailes de cygne. Italo était en contrebas et tout lui a bée sous le nez. Je me suis déplacé pour aller voir ce qu'il voyait.

— C'est laid, hein, comme ça, faisait Zaza, en tirant sur les bords de son con pour bien l'éventrer.

J'ai distinctement vu une goutte de mouille couler de son vagin.

— Tu sais à quoi ça fait penser, à dit Italo, en lui aplatissant une grande lèvre de l'index, à un hérisson écrasé sur l'autoroute... regarde, avec ses tripes rosâtres qui débordent entre les poils...

— Je sais, a dit Zaza, c'est parce que les poils repoussent de traviole...

Ils sont bien restés une minute à scruter l'intérieur du con. J'étais retourné m'asseoir à califourchon derrière elle, et elle s'est calée contre moi, en gardant la pose écartée. J'ai refermé mes bras pour la sentir trembler et pour respirer son odeur de femme. Puis j'ai ouvert entièrement le peignoir pour lui prendre les nichons. Et elle ne bougeait toujours pas, la chatte écarquillée sous le nez d'Italo, penchant la tête pour le regarder tripoter ce qu'elle lui montrait.

— Tu ne peux pas garder cette horreur, a décrété Italo (toujours sa phobie des poils). Il faut lui rendre son innocence première... Il s'est levé et nous avons vu qu'il bandouillait.

— Ici ? a simplement demandé Zaza. Dans le jardin ?

Elle regardait la fenêtre de la chambre, au premier.

— Pourquoi pas, a dit Italo. C'est à cause de Machérie que tu t'inquiètes ? Elle a l'habitude, j'épile toutes ses copines du club de bridge ici, on fait chauffer la cire sur le barbecue...

Il a crié vers la fenêtre : « Tu dors, Machérie ? »

Machérie ne dormait pas, elle a poussé les volets et a vu Zaza, dont le peignoir était toujours ouvert mais qui avait refermé les cuisses.

— Notre ami Giorgio voudrait que j'épile sa poupée gonflable, et elle a peur que ça te choque.

Zaza a ri du bout des dents. Machérie a dit que ça ne l'étonnait pas de moi, que j'étais un vieux vicieux, et elle est descendue faire la comptabilité de l'institut dans la grande pièce du bas, sur son ordinateur.

Pendant que la cire fondait sur le barbecue, on a bu quelques verres de rosé et on a fumé deux joints. On entendait Machérie tapoter dans le silence, tout semblait dormir à part elle, même les écureuils.

J'avais repris les nichons de Zaza. Je froissais les pointes, je tirais dessus. Elle ne bougeait pas. Le joint circulait. Après le deuxième, Zaza s'est plainte que le mélange de vin, d'herbe et de soleil lui mettait la tête à l'envers, elle s'avachissait contre moi, nous fournissant à l'avance une excuse pour se laisser faire ce que nous allions lui faire.

— Je me sens toute molle... répétait-elle. Et elle ajoutait : « C'est juste une épilation, hein ? N'en profitez pas parce que je suis pétée... »

— Mais de quoi a-t-elle peur, demandait Italo. Machérie est là, non ?

— Elle n'a pas peur, dis-je. Elle veut nous donner des idées au cas où nous n'y penserions pas.

— Ne pas y penser, nous ? Oh, c'est mal nous connaître... allez, ouvre tes cuisses, vilaine fille, fais voir cette chose horrible... mon Dieu que c'est laid. Ne bouge pas. Ecarte davantage... Aide-moi, Giorgio, soulève-lui les pattes, il faut que bâille bien ce gros mollusque... là, voilà... comme ça... qu'il tire bien ses vilaines langues...

Soutenant Zaza sous les genoux, j'avais ma joue contre la sienne et je respirais l'odeur de sa sueur, elle avait planté ses ongles dans mes poignets, et nous regardions Italo étaler la cire fondue sur ses lamelles de cellophane, puis les appliquer sur les bords du con de Zaza et tirer d'un coup sec pour déraciner les poils. Elle tressaillait chaque fois. Mais je savais par Caro qu'Italo avait épilée l'été précédent qu'il ne faisait pas mal du tout. Si elle tressaillait, c'était pour autre chose.

— Qu'est-ce qu'elle mouille, a chuchoté Italo qui venait d'arracher la dernière lanière. J'ai jamais vu une femme mouiller autant... regarde-moi comme ça bave... pire qu'une bouche de bébé !

Zaza avait fermé les yeux, sa nuque s'abandonnait contre mon épaule, et les doigts d'Italo la fouillaient doucement. Elle a chuchoté d'une voix tremblante :

— Si tu continues, je vais avoir un orgasme...

— Essaie de ne pas crier en tout cas, a dit Italo, en lui vissant deux doigts dans le vagin.

Zaza s'est mise à ahaner doucement, répondant au va-et-vient de ses doigts par des petites saccades du bassin, venant au-devant d'eux, et lui, Italo, regardait alternativement son visage et son con dont les grosses lèvres, rougies par l'épilation, épousaient ses doigts comme pour les avaler. Quand Zaza a commencé à gémir, tout bas, comme un enfant qui pleure dans son sommeil, je lui ai dit à l'oreille :

— Pisse... pisse-lui sur les doigts...

Elle a fait non de la tête. J'ai vu un écureuil courir sur la véranda et grimper au rosier. A Italo, j'ai dit :

— Le trou du cul, souviens-toi...

Et j'ai renversé Zaza sur moi pour bien la lui offrir. Je l'ai vu sucer l'index de son autre main, et il le lui a vissé dans l'anus. Fasciné, il dévorait des yeux le visage de Zaza, je ne pouvais pas voir sa grimace d'agonisante, mais je l'avais vue tant de fois. J'ai répété :

— Pisse, pisse... fais-nous ce plaisir... fais la sale fille...

Et elle a lâché les bondes ; on a entendu la pisse ruisseler dans la piscine et je l'ai vue se répandre sur les cuisses d'Italo qui continuait à lui fourgonner dans le cul et le vagin. Quand elle s'est affalée entre mes bras, anéantie par la jouissance, Italo est descendu se rincer dans

la piscine. Machérie tapotait toujours derrière le treillis de la fenêtre. Le soleil amorçait sa descente vers les collines carbonisées.

— Finalement, a dit Zaza, vous y êtes quand même arrivés, hein, mes salauds ? C'est ce que tu voulais.

— Et ce que tu voulais toi aussi.

Comme le barbecue était allumé, Italo en profitait pour faire griller les sardines qu'il avait achetées au marché de Draguignan. Sur la véranda, Machérie distribuait des bouts de biscotte aux écureuils. Pour se donner une contenance, Zaza est descendue dans le bassin. Je l'ai rejointe. On avait de l'eau jusqu'aux épaules quand je l'ai attrapée à bras-le-corps, et je l'ai touchée partout, les seins, le cul, la chatte. Elle se laissait faire, le regard absent, ses bras autour de mes épaules. Quand elle a senti que je bandais, elle s'est appuyée du cul contre le muret pour me donner son trou. Je l'ai baisée ainsi, en laissant mes yeux courir sur les branches calcinées, pendant que Machérie faisait des réflexions ironiques de sa voix pointue (elle ne pouvait voir que nos épaules).

Je réfléchissais, tandis que nous claquions des dents dans le vent qui glaçait nos épaules. Etait-ce du plaisir ? Pas certain du tout. Un vague prurit, un énervement dermique, au niveau du gland exclusivement. C'est dans la tête que ça se passait, pas dans son con. Même si ça s'y passait, géographiquement parlant. Je m'explique. C'était l'idée que je mettais ma queue dans son trou et que, ce soir ou demain, Italo y mettrait aussi la sienne, qui me titillait. J'épiais les grimaces qu'arrachaient à Zaza ces mouvement de piston dans son vagin, mais ce qui nous unissait, tous les deux, c'était ce qui s'était passé, tout à l'heure, et de savoir que les autres, là-bas, qui mettaient la table en nous tournant discrètement le dos devaient parler de ce que nous nous faisions. En fait, nous ne baisions pas, nous nous branlions.

Et quand, dans l'odeur écœurante des sardines grillées un dernier spasme nous a secoué, ça non plus, ça n'était pas vraiment du « plaisir », mais (en ce qui me concerne, tout au moins), une satisfaction bestiale, désespérée, toute pétrie de mépris, aussi bien pour le cynisme de la femelle qui m'utilisait, que pour moi-même, d'y consentir, et d'une façon générale, pour tous ces mammifères bipèdes qui ne savent quoi inventer pour rendre leur cul intéressant. Ce soir-là, nous avons dormi comme des loirs.

Le dimanche, on n'a rien pu faire, vu que Machérie était avec nous. On est allés tous les quatre à la plage privée naturiste du Liberty, à Pampelonne, et Zaza, qui se cachait derrière des lunettes noires, a pu exhiber sa chatte chauve aux voyeurs qui faisaient la navette sur le rivage. Vautrée sur son transat, elle avait déployé devant elle *Les aventures sexuelles de Martine Vagin* et pouvait donc ignorer les regards que ses morceaux de viande attiraient comme des mouches affolées par l'odeur d'étron.

Je suis allé faire un tour sur la plage avec Italo, pour repérer les culs intéressants. Au bar de l'établissement voisin, il m'a montré un petit boudin grassouillet juché sur des socques de plage :

— Clitounette ! Tu sais, le fanzine que j'ai dans la voiture ? C'est elle. Et les deux lascars, ce sont le dessinateur et le scénariste. Ils travaillent à Radio Escalet, tous les trois, et justement, lundi, ils viennent faire un reportage à l'institut.

Le boudin nous a fait la bise, elle avait des petits nichons de truie aux pointes roses percées par des anneaux, et d'autres anneaux dans les petites lèvres et le clito. Entièrement épilée. Fente sans intérêt, en tirelire. Une rose tatouée au-dessus du con. Des pétales de marguerite autour de l'anus. Les deux lézards qui l'encadraient étaient tatoués des pieds à la tête. Même leur bite. Tatouages hard, machos, à la japonaise.

Un peu plus loin, vautrée sur son transat, une grande brune très clitoridienne a répondu d'un geste à la courbette qu'esquissait Italo.

— Mes hommages, Maître.

— Bonjour, bonjour...

Une avocate du barreau de Toulon. Extrême droite. Présidente d'une ligue de vertu.

— Je lui fais des massages vaginaux.

— Déconne pas ?

— Sur l'honneur. Une fois par semaine. Elle vient exprès de Toulon. Je l'appelle « Sairacomsa » (ça ira comme ça). Elle n'est pas

toujours branchée cul. Je lui fais donc un massage normal, classique.

Et quand j'ai fini, je lui dis : ça ira comme ça ? Ou c'est oui, et elle va au jacuzzi. Ou c'est non. Alors, elle me dit : je suis encore un peu crispée, vous avez dû le remarquer ? J'aurais besoin d'une détente nerveuse. Elle se met sur le dos, cuisses écartées, et je lui masse la chatte...

— Tu la masses ou...

— Je la branle, bien sûr. Et tout le temps que ça dure, elle n'arrête pas de se plaindre de son stress, de ses ennuis professionnels... Quant elle croit qu'elle va avoir un orgasme, elle se tait. Si ce n'est qu'une fausse alerte, elle se remet à tchatcher. C'est une avocate, elle trouve toujours quelque chose à dire... Quand elle a vraiment pris son pied (ça ne se voit pas du dehors, elle reste impassible, mentir est son métier, mais je sens les contractions du vagin, et elle m'en met plein les mains, elle jute comme un mec...), elle me dit, bon, c'est bien gentil, ça, mais il faut que je pense au boulot... Ça ira comme ça, Italo... Elle me met un talbin de 100 euros dans la poche... Tenez, pour vos cigarettes... Un petit bécot poli sur la bouche et salut...

Quand on est revenu au Liberty, Machérie était en grande conversation avec trois redoutables perruches couleur de pain brûlé.

— Des bridgeuses de Ramatuelle, nous a appris Italo. Je les épile toutes les trois et Christelle leur a fait des liposuccions. J'ai bien peur qu'on ne puisse pas s'en dépêtrer de la journée.

Une nuée de petits braillards, leur progéniture, couraient dans tous les sens.

Zaza lisait toujours son foutu bouquin.

— T'as un amateur, lui a dit Italo.

Zaza a fait oui de la tête. Le pépé, juste en face, au bord de l'eau, avec ses moutards.

— Chaque fois qu'il repère une moule à son goût, il s'installe bien en face, avec ses bambins, et il fait un château de sable. T'as remarqué, il est juste dans l'axe du vagin. Sois sympa, offre lui un jeton... Ouvre les cuisses, c'est très bon, le soleil, pour les muqueuses...

On est rentrés à Lagarde-Freinet vers trois heures. En fin

d'après-midi, Christelle s'est mise devant son ordinateur, et on pensait en profiter pour un petit intermède, comme la veille, manque de bol, les perruches de Ramatuelle ont débarqué pour un bridge. Pendant que les mamans s'affrontaient dans le living, Italo faisait la baby-sitter au jardin avec la marmaille. Allergique aux moutards, Zaza est montée se pieuter avec un sandwich, prétextant qu'elle avait mal à la tête. Elle ne tirait pas vraiment la gueule, mais ce n'était pas la joie. Tous les autres, on a bouffé en bas, à la cuisine, debout, chacun piochait dans une énorme paëlla qu'avait apportée une des perruches. Quand les braillards ont commencé à devenir vraiment chiants, les bridgeuses se sont tirées dans leurs deux 4x4. Il n'était pas loin de minuit, et comme le lendemain, la petite truie et les deux iguanes de Radio Escalet devaient faire leur reportage à l'institut Mélisse, Machérie, qui devait assurer, est montée se coucher. Italo et moi on s'est cogné la vaisselle, à la main, vu que la machine était en panne, et à une heure il m'a regardé en me montrant le plafond du pouce.

— Tu crois qu'elle dort ?

— Si elle dort, on la réveillera...

— En douceur, alors ? Je te laisse faire, vieux frère...

Il est allé au salon se brancher sur son site de fessées, et je suis monté. J'ai fait exprès de faire grincer les marches pour que Zaza m'entende venir. Dans la chambre, la lumière était allumée. Quand je suis entré, la première chose que j'ai remarquée c'est que l'eau oscillait doucement dans le verre qui était sur la table de nuit. Elle avait dû y poser en catastrophe le bouquin qu'elle lisait en m'entendant arriver, et les vibrations avaient ébranlé l'eau du verre. Tournée vers le mur pour ne pas me voir, elle gisait sur le ventre, le visage caché sous son bras replié. Elle ne respirait pas, ou alors à peine, bouche ouverte pour ne pas faire de bruit, signal qu'elle m'envoyait pour que je sache à quoi m'en tenir. Du coup, tout l'ennui de cette morne journée s'est évaporé.

J'ai baissé le drap au pied du lit pour la découvrir entièrement. Elle ne portait qu'un T-shirt, son cul était nu. La sueur luisait sur ses fesses, et quand je les ai prises dans mes mains pour les séparer et voir s'arrondir son anus, des plaques de chair de poule se sont répandues sur sa croupe et l'arrière de ses cuisses. Je me suis penché pour flairer l'odeur de son con, par-derrière, et j'ai vu que la fente était baveuse. Quand j'ai pris l'oreiller qui était de mon côté pour le lui glisser sous le ventre, comme quand nous jouions à la putain, elle a suivi le mouvement. Je l'entendais respirer, maintenant, un souffle précipité,

hésitant, avec des pauses, des reprises. J'étais en train de lui faire faire la grenouille, une des postures qu'elle prenait aussi en jouant à la pute : les genoux pliés sous elle et les cuisses très ouvertes, je les lui ai écartées jusqu'à ce que l'orifice du vagin qui était carrément glaireux, lui, prenne une forme ovale, qu'on voie le trou noir du goulot. Je l'ai laissée dans cette pose, et j'ai remonté le T-shirt au-dessus de ses seins. Sa joue, sous le bras, était rouge, luisante de sueur, et de la bouche entrouverte le bout de la langue dépassait.

— Elle dort ? m'a chuchoté Italo.

Je ne l'avais pas entendu venir. Il se tenait sur le seuil, nu comme un ver, mais velu, et tenait pudiquement le *Nouvel Obs* devant son ventre.

— D'après toi ?

Il s'est avancé dans la chambre et le spectacle du cul béant et surélevé de Zaza l'a renseigné.

— On dirait bien qu'elle dort, en effet...

Il a posé le journal à ses pieds. Il bandait comme un âne en rut. Il m'a adressé un clin d'œil et m'a fait signe, en repliant deux fois le pouce, qu'il s'était piqué.

— Tu as vu dans quel état je suis ? C'est mon site de fessées... Et je ne pourrais même pas sauter Machérie, elle a pris un Rohypnol.

— Il y a toujours le cul de Zaza...

— Tu crois qu'elle ne dira rien si je m'en sers ?

Il s'était assis au bord du lit, et contemplait la fente luisante du con écarquillé en se tripotant le gland. Puis il a soufflé dans un préservatif et s'est gainé. J'ai caressé gentiment le cou de Zaza.

— Elle dort comme un enfant... elle ne se réveillera même pas... pas vrai, Zaza... il va juste t'en mettre un coup pour se vider les couilles...

Je me suis penché sur elle pour l'embrasser sur la joue, et elle a chuchoté, sans ouvrir les yeux :

— Il a mis une capote, au moins ?

— Bien sûr, a dit Italo. Je suis pas fou. Avec les filles comme

toi, j'en mets toujours... Donne ton cul mieux que ça...

Il s'était agenouillé derrière elle et la soulevait d'une main en se guidant de l'autre. Pour l'aider, Zaza, toujours tournée vers le mur, a creusé les reins.

— Dans le cul ou dans le con, Giorgio ?

J'ai demandé à Zaza si elle avait une préférence. Elle a secoué la tête. Alors, j'ai montré le vagin, et Italo la lui a fourrée d'un coup, tout au fond. Sans finasser, la tenant par le haut des cuisses, il s'est mis à la bourrer. La main de Zaza a couru comme un crabe sur le drap pour agripper la mienne, et l'a serrée de toutes ses forces. Italo lui a demandé :

— C'est bon ?

La tête de Zaza a fait oui.

— Plus vite, plus fort ?

Elle a fait encore oui, oui, et ses ongles s'enfonçaient dans ma peau. Italo a pris le galop. Le sommier dansait sous nous. Zaza pleurait à voix basse, elle pleurait vraiment, elle avait tourné sa tête et je voyais les larmes couler, elle geignait... Je lui ai dit :

— Dis-le que tu es une pétasse...

Elle a fait oui, de la tête.

— Dis-le...

— Je suis une pétasse... une pétasse... une pétasse...

Elle en chialait de bonheur, c'était vraiment la fête à son cul, celle qu'elle avait attendue toute la journée. Après avoir tiré son coup, Italo ne s'est pas attardé, il a récupéré le *Nouvel Obs* et s'est cassé sans un mot. Je suis entré dans le lit et Zaza m'a entouré de ses bras, a collé sa bouche à la mienne, elle me caressait les cheveux, elle m'enfilait sa langue dans la bouche, et elle pleurait toujours, mais moins fort.

— Dis merci...

— Merci, merci...

Puis elle s'est mise sur le dos, a écarté les cuisses, et je lui ai mis ma queue. Je bandais suffisamment, et une fois dedans, j'ai vraiment

pris mon pied. Elle, elle ne jouissait pas, elle avait trop donné, mais c'était peut-être le moment qu'elle préférait, que nous préférions, car elle était juste une putain dont on se servait. Je me suis endormi sur elle, et pour la première fois depuis des années, j'éprouvais à son égard quelque chose qui ressemblait à de la tendresse.

Ça n'a pas duré. Dans la nuit, Italo est encore venu deux fois ; il n'arrivait pas à débander, souvent les piqures le maintenaient pendant des heures dans un état de priapisme. La première fois, il a baisé Zaza qui s'était vraiment endormie sans presque qu'elle s'en rende compte, et pendant qu'il limait, on discutait, lui et moi, de ce qui se passerait à l'institut, demain, avant notre départ.

La deuxième fois, juste avant l'aube, Zaza s'est réveillée. On lui a retiré son T-shirt pour qu'elle soit nue, et on a éclairé le plafonnier pour bien voir ce qu'on lui faisait et qu'elle aussi, le voie.

On parlait de l'émission de radio du lendemain, et d'un photographe qui devait venir aussi assister à l'opération que pratiquerait Machérie, un maquillage permanent. Zaza nous écoutait, on la touchait, en parlant, pas seulement le con ou les seins, le visage, les paupières, le nez, on lui mettait les doigts dans la bouche comme à une jument, puis à nouveau dans le vagin, dans le cul, elle nous regardait faire, les yeux vides, nous répondait quand on lui parlait. Si elle aimait qu'on la traite comme ça ? Elle ne savait pas vraiment ; sur le moment, oui, ça lui plaisait, elle aimait se sentir comme un tas de viande, mais c'est demain qu'elle saurait si ça lui avait vraiment plu ou si elle allait morfler.

Pour changer, on l'a baisée comme des maris qui baisent leur femme. Elle était sur le dos, on lui montait dessus, on utilisait son vagin en la regardant dans les yeux. Elle nous rendait nos regards. Elle n'était plus rouge, maintenant, elle avait son visage de tous les jours, l'air de réfléchir, de se demander si ça lui plaisait. Bon, ça ne lui déplaisait pas, en tout cas, je sentais, quand c'était mon tour de lui monter dessus, les contractions voraces de son vagin. Mais la tendresse avait fichu le camp. On était seulement dans le cul, avec juste une minuscule lueur de conscience tapie au fond de notre stupidité. Au moment de juter, dans un flash, j'ai revu Caro pendue à son crochet de boucherie et j'ai pensé : finalement, elles ne sont que de la viande.

J'avais dû penser à voix haute par ce qu'Italo m'a dit :

— Et nous, alors, on est quoi ? De purs esprits ?

Le lendemain, Machérie est partie aux aurores préparer son matériel à l'institut. Le bruit de sa voiture nous a réveillés, mais on s'est rendormis aussi sec. Une heure plus tard, c'est un plongeon dans la piscine qui nous a tirés du sommeil. Presque huit heures. On est descendus rejoindre Italo qui faisait ses brasses. Je n'ai pas voulu que Zaza se rhabille, elle est descendue à poil, avec rien que ses grosses godasses de mamie pute aux talons orthopédiques qui faisaient trembloter sa cellulite.

Elle a fait tout ce qu'on a voulu. Elle a même pissé dans la piscine, accroupie sur l'angle du bassin, et Italo était sous elle, qui regardait couler sa pisse, il en recevait plein le visage. Quand elle en a été aux dernières gouttes il s'est hissé et lui a gobé toute la pulpe du con, lui a aspiré tout l'intérieur de la moule dans un baiser de vampire, et l'a mastiquée. Elle riait en le tenant pas la nuque. Je suis allé derrière elle et je lui ai enfoncé deux doigts dans le cul. Les écureuils nous regardaient faire, au fond du jardin, dans la plantation de cannabis.

Avant de l'autoriser à s'habiller, on a placé Zaza à poil entre nous, et on s'est amusés à lui palper le cul et les seins en parlant d'elle. Qu'est-ce que tu en dis... pour une nana de 39 balais, elle est encore assez baisable, non ? Le cul est un peu lourd, par rapport aux épaules en bouteille Saint-Galmier, mais justement, ça accentue l'aspect obscène de sa nudité, pour qu'une femme nue soit obscène il faut qu'elle ait, justement, des petits défauts qui donnent du piment à sa nudité. Nous attrapions ses petits nichons, les tortillions, les soulevions. Ils tombaient, mais ça ne nous déplaisait pas, nous aimions bien, lui disions-nous, qu'une nana soit défraîchie, ça lui donnait l'air salope, on voyait qu'elle avait servi. Et c'était bien aussi qu'elle ait des culottes de cheval, des petits bourrelets, de la peau d'orange (on lui palpat le cul pour la faire sortir). Italo nous parlait du procédé qui allait servir de thème à l'interview de Machérie, cette repigmentation, grâce à laquelle certaines femmes se font retoucher les aréoles. Ou même, tu me croiras ou pas, Giorgio, où la coquetterie va se nicher : la couronne anale. On a demandé à Zaza de se pencher et d'écartier ses fesses pour nous montrer son trou du cul. Tu vois, me disait Italo, il est irrégulier, en étoile. On peut en faire des parfaitement ronds...

*

* *

Quand nous sommes arrivés à Cogolin, la fourgonnette de Radio Esterel était déjà sur le trottoir, devant l'institut Mélisse. Dans l'atrium (c'est ainsi que Machérie appelle son patio, une courette encombrée de palmiers, d'aloès et d'orangers en pot), les deux iguanes et le petit boudin interviewaient une grande mégère hommasse au crâne rasé affublée de deux nichons en forme de zeppelins. Elle avait croisés ses doigts derrière sa nuque pour les braquer au nez du boudin, qui lui en palpaît un d'une main en lui présentant le micro de l'autre.

— On jurerait qu'ils sont vrais. Touche donc, Arturo.

Un des tatoués avança une patte prudente pour tâter à son tour.

— Impressionnant. Qu'est-ce que tu en penses, Mario ?

L'autre iguane y alla des deux pattes, pendant que la mégère s'esclaffait d'une voix de baryton enroué.

— Mais ils sont vrais ! Je les ai payés assez chers !

Son rire s'acheva en une quinte de toux qui la fit presque s'étrangler.

— Et vous en êtes contente, Dominatella ?

— Oh voui, minaуда-t-elle, comme ça, je me sens vraiment femme... Et puis, ils me tiennent compagnie, je les sens bouger devant moi quand je marche. Je leur parle... Il n'y a qu'en ennui : en avion, ils gonflent comme des baudruches quand on prend trop d'altitude. C'est les petites bulles d'air du sérum physiologique qui se dilatent... J'ai toujours peur qu'ils explosent !

Avisant Italo, elle jeta les bras au ciel, et se précipita pour les lui nouer au cou comme des tentacules.

— Mon confesseur ! Enfin quelqu'un à qui je peux tout dire... Tu ne peux pas savoir tout ce qui m'est arrivé depuis mon dernier massage !

Elle adopta un murmure de théâtre pour confier à Italo qu'elle avait été une très vilaine fille, cette semaine. Mais que veux-tu, on s'ennuie tellement à Saint-Trop'.

— Regarde, mon chou, regarde comme j'ai été vilaine...

Elle retroussa ses manches jusqu'aux coudes et arbora une

douzaine de brûlures larges comme des pièces de deux euros dont certaines étaient déjà couvertes de croûte.

— Et ça ce n'est rien ! Si tu voyais mes fesses... J'espère que tu me donneras l'absolution quand même, hein, Italo ? Je l'ai bien méritée, hein ?

— Qui c'est ce monstre, demanda Zaza quand nous fûmes dans la salle de relaxation. Elle sort du Loch Ness ?

— La mère Martin ? De la rue Saint-Denis. C'est une ancienne pute reconvertie dans la domination. Elle a fait fortune à Paris et tient une boutique de sous-vêtements de cuir à Saint-Tropez.

Au-dessus de la boutique, nous expliqua-t-il, elle avait aménagé le salon de son appartement en « donjon ».

— Il faut voir ce bric-à-brac. On croit rêver. Des chaises avec des pals, des potences, des roues de charrette, des cages, des poulies... des miroirs partout... Figure-toi qu'elle a une clientèle très huppée. Des avocats, des médecins, des dirigeants de société... Elle se fait un fric dingue en leur chiant dessus et en leur fourrant des godes dans le cul. Elle les tabasse aussi, bien sûr. Elle leur cloue même les couilles sur des petites tablettes, leur enfile des aiguilles dans le gland... la totale, quoi.

Aussi ne fallait-il pas s'étonner (ce n'était quand même pas un robot) si elle disjonctait de temps en temps.

— Alors, elle se punit en se brûlant avec des cigarettes... Et après elle vient chez moi pour que je la tabasse. J'ai tout un attirail, rien que pour elle, derrière le jacuzzi.

— Tu tabasses une dominatrice ? s'étonna Zaza.

Italo frotta son pouce sur son index.

— Pourquoi pas, si elle paye ? Nous appelons ça des massages spéciaux. Crois-moi, je la fais casquer ! Et au noir. Elle dit que ça la soulage d'encaisser à son tour. Et moi, ça me fait de l'exercice...

C'était elle, la mère Martin, qui allait subir un maquillage permanent, ce matin, auquel assisteraient l'équipe radio et un reporter de la *Dépêche Varoise*. Ça ferait de la pub pour l'institut.

— Avoue que tu l'as prise pour un travelo ?

J'en convins. Pas du tout, ce n'était même pas une transsexuelle. Du temps où elle officiait à Saint-Denis, elle fréquentait une salle de body-building. Elle s'était tellement tapé d'hormones mâles qu'elle s'était couverte de poils comme un gorille et que ses nichons avaient disparu.

— Depuis, elle a pris les poils en horreur. Je lui fais une épilation électrique tous les mois et ces saloperies repoussent quand même. Et elle n'arrête pas de passer sur le billard pour se faire regonfler ce qui avait dégonflé. Implants fessiers, prothèses mammaires...

— C'est vrai que ses nichons gonflent, en avion ?

— Authentique.

— Putain, je préfère garder mes œufs sur le plat.

Je fus surpris par les améliorations des locaux. Depuis l'été dernier, tout avait été chamboulé. On sentait que le fric entrait à flot. Il y avait un sauna, un hammam (minuscule, il est vrai), un jacuzzi, deux salles de massages, un local à UV, le tout aménagé à la marocaine, avec des plantes artificielles partout, carrelages sur les murs, moucharabieh aux fenêtres. Un jet d'eau aigrelet chantait dans une vasque au centre de la salle de relaxation circulaire où Italo nous conduisit. La « salle d'opération » où la mère Martin allait se faire repigmenter le visage se trouvait juste derrière. Aussi Italo nous demanda-t-il de parler à voix basse et ce chuchotement confidentiel devait prêter une atmosphère de complot et de cachotterie particulièrement propice aux débordements lubriques qui allaient s'y dérouler. Je vis le visage de Zaza changer quand elle réalisa la situation.

Mais déjà Italo, qui avait revêtu une blouse blanche, l'avait prise par la taille. Il la souleva comme une plume et l'assit sur une table de massage matelassée. Il remonta légèrement le dossier et poussa Zaza pour qu'elle s'y adosse, puis la fit pivoter pour lui allonger les jambes dessus.

— Machérie va venir te mettre des compresses d'azulène. Ce ne sera pas du luxe, tu as vraiment une tête de déterrée. On ne croirait jamais que tu n'as que cinquante ans.

Zaza qui allait en avoir quarante ouvrit la bouche pour protester, puis comprit qu'il la mettait en boîte. D'ailleurs, Christelle, en blouse blanche, les cheveux cachés par un foulard islamique noir,

arrivait de la salle voisine avec les compresses sur un petit plateau.

— Mais c'est vrai qu'elle a les yeux en couilles d'hirondelle ! chuchota-elle. Qu'est-ce qu'il t'a encore fait, ce vieux vicelard, hein ?

— C'est quoi, l'azulène, voulut savoir Zaza, toujours couarde.

— Chut ! Parle bas, on entend tout d'à côté. Oh c'est vieux comme Hérode. Le principe actif du bleuet. Y a rien de mieux pour décongestionner les paupières...

Elle colla les compresses sur les yeux de Zaza, puis lui ceignit un pansement de gaze autour de la tête pour les maintenir.

— Tu ne bouges plus, tu ne parles plus, tu ne penses plus. Je te permets seulement de respirer. Compris ? Dans deux heures, tu seras fraîche comme une rose. Fais donc brûler un peu d'encens, Italo, ça l'aidera à faire le vide... Toi, Giorgio, tu peux aller dans le jacuzzi ou dans le salon de lecture... ou rester ici, si tu préfères lui tenir la main. J'ai bien dit : la main...

Toujours chuchotant Italo et elle établirent le programme de la matinée. Machérie venait de passer sa pommade anesthésique à la mère Martin, elle, Machérie allait répondre à l'interview de Clitounette et de ses deux zèbres, au bistrot d'en face, puis elle reviendrait « opérer » pendant le photographe de la *Dépêche Varoise* prendrait ses clichés. Italo se taperait les massages, il en avait trois, et viendrait de temps en temps jeter un œil sur la mère Martin et se faire photographier dans sa blouse.

— N'oublie pas tes gants à vaisselle, ça fait professionnel. Et range cette canne, ça a l'air de quoi ?

Machérie se baissa pour ramasser une énorme canne de randonnée, terminée par un pic en fer, et la jeta à Italo qui l'attrapa au vol. Il fit deux moulinets et se fendit comme un escrimeur. Machérie était en train de vérifier que le bandeau de Zaza était bien posé quand sa propre voix retentit dans la pièce voisine, au sein d'un brouhaha confus, déclarant que la crème Emla, contenait 5% de xylocaïne et agissait par perfusion pour endormir le derme en profondeur...

— Je ne comprends pas, chuchota Zaza, elle est ici ou à côté ?

— Moi, je suis ici, dit Machérie, et ma voix est là-bas. J'ai tout enregistré pour l'interview. Mais au fait, petite coquine, pourquoi voulais-tu le savoir ? Italo, tu va me faire le plaisir de rester de l'autre

côté du couloir, compris ?

— Oui, ma chérie.

— A tout à l'heure, les enfants, et soyez sages, hein ?

A côté, la voix enregistrée poursuivait son baratin : « Le maquillage permanent, appelé aussi dermopigmentation ou maquillage longue durée est le petit frère du tatouage. On utilise des pigments naturels et on se sert d'un dermographe, appareil à tatouer qui grâce à un moteur électrique actionne un faisceau d'aiguilles stériles très fines. »

Italo actionna un bouton de commande qui se trouvait près de l'interrupteur et la voix de Machérie se tut. Il prit immédiatement le relais, en parodiant les inflexions précieuses et la voix haut perchée de sa femme :

— Ce sont ces aiguilles qui pénétrant la peau jusqu'au derme entraînent ces pigments. On s'en sert pour redessiner le pourtour des lèvres, mais aussi pour reformer la courbe d'un sourcil, ou même pour dessiner un trait d'eye-liner.

Tout en parlant, il me passa la canne, et saisit la jupe de Zaza qu'il retroussa lentement sur ses jambes. Comme nous rentrions à Paris, elle avait mis ses bas chaussettes noirs qui s'arrêtaient au-dessus du mollet. Quand l'étoffe découvrit la chair des cuisses, Zaza ouvrit la bouche, mais je posai ma main dessus. Je sentis sa langue hésiter, puis ses dents me mordillèrent et elle fit entendre un son nasal, pour protester. Mais la jupe était maintenant retournée au-dessus de son ventre.

— Mon Dieu que cette culotte est laide, déclara Italo. Il faudra que je t'emmène dans la boutique de la mère Martin. Tu verrais ces strings en cuir noir, qu'elle fait, avec des fermetures Eclair devant pour faire pissou sans se déculotter...

Il se baisa le bout des doigts et débarrassa Zaza de sa culotte qu'il me lança.

— Non, chuchota Zaza.

Empochant la culotte, je remis ma main sur sa bouche, et je sentis sa langue qui me léchait furieusement.

— Elle a dit quelque chose ? demanda Italo.

— Elle a dit oui.

— C'est bien ce que j'avais cru comprendre.

Il me prit la canne des mains et alla tourner le bouton de contrôle. La voix de Machérie déclarait maintenant qu'on pouvait aussi utiliser la dermopigmentation pour « créer » des grains de beauté sur le visage, ou des taches de rousseur. En esthétique médicale, cette technique permettait de repigmenter les aréoles mammaires après mammectomies.

Italo coupa le son.

— Pourquoi serre-t-elle les cuisses comme ça ? demanda-t-il.

— Par pudeur. Zaza est une femme très pudique.

— C'est vrai, j'oubliais. J'ai bien remarqué comme elle était atrocement gênée, au Liberty, quand le pépé des châteaux de sable lui regardait la moule...

Il m'aida à retrousser le T-shirt et à lui retirer son soutien-gorge. Elle n'opposait plus la moindre résistance, élevait le bras quand c'était nécessaire... Dès qu'elle eut les seins nu, nous nous mîmes à les lui tripoter en continuant notre conversation. Nous opérions les mêmes attouchements, tortillant les bouts, les étirant comme pour traire, puis les taquinant avec le pouce. Le visage rouge, Zaza respirait par la bouche.

— Tu sais pourquoi Machérie déteste cette canne ? me demandait Italo. A sa façon, c'est une féministe. Elle ne supporte pas l'idée que je tabasse la mère Martin avec, même si c'est elle qui le réclame...

— Tu la tabasses avec ça ?

Connaissant son goût pour les fessées « badines » je ne pus cacher ma surprise.

— Ne mélangeons pas. Elle, ce n'est pas pour le plaisir. Je lui flanque simplement une dégelée thérapeutique. Et je te prie de croire que ça n'a rien de marrant. Ni pour elle, ni pour moi. Quand j'ai fini, j'ai mal au bras comme si j'avais fait des pompes... une fois, je me suis même foutu une contracture de l'épaule. Et elle, elle est couverte de bleus de la tête aux pieds. Tu l'entendrais chialer quand je cogne, et me supplier, mais rien à faire, plus elle supplie, plus je tape fort...

Quand elle sort d'ici, on croirait la fée Carabosse, elle est pliée en deux comme une vieille... et quinze jours après, elle revient!

— C'est dingue, chuchota Zaza. Mais pourquoi...

Nous étions en train de lui pincer les tétons, puis on les faisait rouler. Ils avaient atteints maintenant leur grosseur et leur dureté maximum.

— Elle a parlé, je crois ? demanda Italo.

— Je t'ai dit que c'était une poupée très perfectionnée.

— C'est vrai, j'oubliais. Tu vois, des fois, j'ai presque envie de la tuer, cette sale conne. Pas Zaza, non, Zaza, c'est une gentille pétasse...

Il lui caressa le ventre et glissa sa main entre les cuisses, qu'elle écarta placidement. Il fit aller et venir ses doigts, puis se pencha pour regarder son sexe.

— Elle mouille déjà ! Cette fille est incorrigible... viens voir ça...

Nous lui repliâmes les genoux. Italo lui écarta les lèvres entre deux doigts. Le vagin s'écarquilla et une glaire en dégouлина dans le sillon fessier.

— C'est presque une infirmité de mouiller autant, dit Italo. Et t'as vu comme c'est rouge, dans le vagin ? Elle a pas une vaginite au moins ?

— Non. Elle a juste envie de se faire bourrer...

— Et le clito, t'as vu ?

Italo le pinça entre deux doigts et le tournicota comme nous venions de faire avec les mamelons. Une deuxième glaire se déversa...

Zaza respirait par la bouche et la sueur ruisselait sur ses joues. Nous lui fourrâmes à tour de rôle les doigts dans la chatte et dans le cul, lui barbouillant tout le bas-ventre avec sa mouille.

— Non, dit Italo en la lâchant. C'est de la mère Martin que je parlais...

Les cuisses de Zaza restèrent dans la position que nous leur avions donnée. Nous remontâmes nous occuper de ses nichons. Et

Italo me lâchait tout ce qu'il avait sur le cœur.

— Quand je pense à ce qu'elle fait subir aux mecs, ça me rend fou. Même s'ils sont demandeurs... Elle m'a montré des polaroids qu'elle avait pris ! A gerber... Elle gloussait, cette sale conne. Qu'est-ce que je lui ai mis quand elle s'est amenée avec des brûlures de cigarettes sur tout le corps... J'ai cru que je lui brisais les os.

Il tourna le bouton de contrôle du micro d'à côté. La voix de Machérie déclarait qu'après l'opération, il fallait compter quatre à cinq jours, le temps que la croûte engendrée par le traitement tombe et que le travail définitif soit mis à jour. Compte tenu des saignements, un quart des pigments disparaissent, ce qui oblige à utiliser une carnation supérieure au résultat espéré.

Il ferma le robinet sonore et revint à la table où gisait Zaza dans la posture de la parturiente. Nous contemplâmes un moment son con glabre qui bâillait, bouche vorace, affamée, insatiable, et nous nous comprîmes d'un regard.

— Qu'est-ce que tu veux faire contre ça ? me demanda Italo. C'est un puits sans fond...

Il revint sur la mère Martin et ses pareilles qui se font chier comme des rats morts dans leurs donjons de pacotille. Toute la journée à poireauter près du téléphone, comme une araignée qui attend les mouches. Et leur baratin stéréotypé : vous avez un fantasme, je le mets en scènes, sinon, je me charge de tout. Tant d'euros pour la séance d'une heure et demie. Je fournis le matériel de toilette, shampoing, savonnette, serviette, tout est compris. Les boissons sont en supplément. Une préposée à un guichet de renseignement de la sécu ne serait pas moins excitante. Il fulminait :

— Chaque fois que je vais la masser dans son donjon de merde j'ai droit à ses confidences baveuses : son clitoris percé d'une barrette... Regardez, Italo, il ne pendouille pas trop... C'est la faute à mes soumis, ils adorent me le sucer pendant que je leur pisse à la gueule et que je leur chie sur la poitrine...

— Comment est-il ?

— Son clito ? Hideux... vraiment énorme... ça doit être les hormones qu'elle s'est envoyées quand elle faisait du culturisme... On dirait un de ces champignons qui poussent sur l'écorce des chênes... Des langues de bœuf, tu sais ? Et ses liposuccions, ses règles douloureuses, ses implants, ses insomnies, ses antihistaminiques, ses

antibiotiques, ses tranquillisants... ses caries de collets... J'ai droit à la totale chaque fois que je la vois...

Nous regardâmes un instant les gouttes de mouille qui continuait à dégouliner de la chatte de Zaza. Puis Italo me prit par le bras et me conduisit, derrière la vasque du jet d'eau, dans le compartiment du jacuzzi. Il tira de sa poche l'étui qu'il m'avait déjà montré à Paris où étaient alignés les petites seringues auto-injectables.

— C'est un cas de force majeure, mon ami. Dans l'état où elle est, le Viagra ne suffira jamais. Avec ça, tu es paré pour la matinée... Crois-moi, c'est une expérience mémorable...

Je ne sais si c'est le bouillonnement du jacuzzi ou l'odeur de l'encens ou ce qu'il m'avait raconté sur la mère Martin qui m'influença, mais j'avais vraiment envie d'en mettre plein le cul à Zaza, qu'elle paie pour les autres. Et j'avoue que j'étais curieux, ne plus avoir cette hantise (et si je débandais), bref, je me laissai tenter. Il me montra sur le flanc de la bite à quel endroit il fallait piquer. Je collais l'embout à ma peau et je déclenchai le lanceur. La piqûre fut si brève que je la sentis à peine. Un coup d'agrafeuse. Nous regardâmes le poison descendre dans le cylindre de verre. Dès que la seringue fut vide, je rengainai ma queue et nous retournâmes à côté. Zaza n'avait pas bougé, elle attendait dans la même posture, les genoux pliés, les cuisses ouvertes, le vagin en bouche de carpe.

Italo se pencha et y colla sa bouche, comme il avait fait le matin, après qu'elle avait pissé dans la piscine, mais cette fois il fit aller et venir sa langue, l'enfonçant dans le vagin et Zaza se mit à donner ses petits coups de cul rituels en haletant. Elle m'appela à voix basse, ta main, ta main... et je la lui mis sur la bouche. Elle me planta les dents dedans et fit entendre sa plainte nasale.

— Elle m'a joui dans la bouche, dit Italo, en se relevant.

Il en avait partout. Il s'essuya avec sa manche, puis se mit à rire en me montrant Zaza. Elle geignait tout doucement, et s'était mis la main sur le con, comme pour le protéger. Mais elle continuait machinalement à donner des petits coups de cul, comme si elle baisait dans le vide.

— Tu as vu comme elle en veut. Et pas se faire sucer...

Elle sanglotait sans bruit, au bord de la crise de nerfs. Italo lui enleva la main du con et me montra le résultat de son broutage. Il l'avait tellement sucée que tout débordait, entre les lèvres externes

rougies, tuméfiées, exagérées, les nymphes se dressaient comme des nageoires de poisson. La muqueuse était gorgée de sang par les suçons.

— Une vulve de truie... ça ne te fait pas penser à une truie ? Va falloir assurer, Giorgio. Moi je viendrai lui en mettre un coup en vitesse de temps en temps, mais j'ai mon boulot. Faudra que tu fournisses le plus gros...

Il alla chercher une espèce de potence roulante qui se trouvait dans un coin et la poussa derrière la table. Il m'expliqua en vitesse que ça servait à soulever les pattes des nanas qui voulaient se faire repigmenter les petites lèvres. Deux anneaux se balançaient au bout des cordes de la potence. Nous y introduisîmes les jambes de Zaza qui se laissa faire sans réagir, puis ses genoux se replièrent dans les anneaux et Italo fit reculer l'engin de façon que ses cuisses se rabattent sur la poitrine.

Puis il abaissa la partie avant de la table de massage articulée, et le cul de Zaza se retrouva dans le vide, simplement supporté sous les reins par la partie fixe de la table et par les anneaux de la potence sous les genoux.

— Avoue que c'est génial, le cul, quand même, non ? S'il n'y avait pas le cul, qu'est-ce qu'il nous resterait ? La bouffe... Tu vois, dans cette position, tout est à ta disposition. Tu peux même l'enculer de face. Allez, salut vieux frère, moi je vais masser ma cliente.

Je n'attendis même pas qu'il soit sorti pour enfiler ma queue (un vrai barreau de chaise) dans le vagin de Zaza. Dans cette posture, elle était si ouverte que je sentis son utérus.

— Oui, chuchota-t-elle, oui...

Alors, je la pris par les cuisses, à pleines mains, pour la bourrer comme Italo, la nuit précédente. Et elle se mit à psalmodier tout bas, comme la veille, puis sentant que ça venait, elle se fourra une main dans la bouche et mordit dedans. Les contractions de son vagin se succédaient, de plus en plus voraces, je dus en compter une douzaine, avant de m'arrêter, essoufflé. Pendant que je reprenais mon souffle, Zaza s'était tout amollie, les pointes de ses seins étaient étales, elle paraissait dormir, sauf qu'elle avait fourré son pouce dans sa bouche.

Comme il ne s'agit pas d'un roman pornographique mais d'un journal de bord, je vais me montrer plus économe dans mes descriptions de cul. Dans l'heure qui suivit ce premier assaut, j'ai dû la

fourrer une dizaine de fois, sans juter. Tantôt dans le cul, tantôt dans le vagin. De temps en temps, Italo venait me donner un coup de main. Il n'avait que le couloir à traverser en sortant de sa salle de massage, laissant sa cliente un instant, il arrivait en coup de vent, la bite à la main, comme quelqu'un qui est pressé de pisser. Il mettait sa queue dans le vagin de Zaza et s'en servait à toute vitesse, en regardant sa montre, comme s'il se chronométrait, et j'avais vraiment l'impression que le cul de Zaza était une sorte de cuvette de chiotte, ou d'urinoir vivant, dans lequel nous nous soulagions. Elle se laissait enfiler passivement, puis, quand sa chair s'éveillait, ses mains se nouaient, ses doigts tricotaient dans le vide, comme s'ils cherchaient à attraper je ne sais quoi... et elle jouissait, très vite, elle aussi, comme un mec.

A la fin, je ne savais même plus pourquoi je l'enfilais. Son cul était là, j'y fourrais ma queue, sans déplaisir, et même avec un prurit assez agréable, mais même après avoir juté, je continuais à bander et ça me donnait un sentiment étrange d'inutilité.

Elle, elle prenait son pied, mais d'une façon qui n'avait rien de joyeux non plus. Elle se gavait littéralement le cul, et la comparaison d'Italo me revenait à l'esprit : une truie.

Je ne cherche pas d'excuse à ce qui va se passer maintenant. Bien sûr, il s'agit avant tout d'une curiosité pathologique, voir jusqu'où on peut aller. Et peut-être que s'y mêlait d'autres arrière-pensées beaucoup moins reluisantes, comme le désir de punir la femelle, pas seulement celle-là, mais toutes les autres, Caro, la mère Martin, Sylvie, Francesca, Tina, et j'en oublie...

Toutes ces femmes pour qui une bite n'est qu'une bite. Ah, elles veulent de la bite, eh bien, on allait leur en donner...

Pas besoin de gober les petites pilules qu'Italo appelait ses « accélérateurs », j'étais remonté à bloc quand il m'a chuchoté de ne pas faire trop de bruit parce qu'il y avait des visiteurs dans le couloir, les garçons de la pizzeria voisine étaient venus épier le reportage par la porte que Machérie avait laissé entrouverte, pour eux. J'attendis qu'il regagne sa salle de massage et j'allai jeter un coup d'œil. Ils étaient là, tous les trois, alignés le long du mur, à lorgner sur sa table la mère Martin dont Machérie tatouait la tronche. L'équipe radio avait mis les voiles, restait un photographe qui prenait des plans rapprochés de l'opération pendant que Christelle pontifiait, expliquant ce qu'elle faisait.

Pourquoi ai-je tapoté des ongles contre le mur, derrière le

dernier des pizaiolos, un grand brun mal rasé, qui avait encore de la farine sur les bras ? On ne me croira pas si je dis que je n'en savais rien, mais quand il s'est retourné, ma décision s'est prise toute seule. J'ai mis un doigt devant mes lèvres et je lui ai fait signe de venir. Il s'est approché, intrigué, alors, par la porte de la salle de relaxation, je lui ai montré le cul béant de Zaza. Ses yeux se sont jetés dessus, effarés. Puis sont revenus sur moi, interrogatifs.

Je l'ai tiré par le bras à l'intérieur et j'ai rabattu la porte. Il était livide et ça faisait ressortir les poils bruns de sa barbe. Je lui ai montré le paquet de préservatifs qu'Italo utilisait, qu'il avait laissé sur une table voisine.

— Vous pouvez la baiser, lui ai-je murmuré, elle est d'accord.

L'affaire n'a pas traîné. Il s'est astiqué un moment, à toute vitesse, en regardant le con chauve de Zaza. Dès qu'il a bandé suffisamment, il s'est gainé, et lui a mis sa queue dans le vagin. Zaza a réagi par un haut-le-corps. Puis elle s'est relâchée, acceptant l'inévitable. Elle n'a montré aucune surprise quand je lui ai mis ma queue dans la bouche. Elle savait pourtant que ce n'était pas Italo qui la baisait, car on l'entendait parler avec la patiente qu'il massait de l'autre côté du couloir. Jusqu'à la fin de l'opération, les pizaiolos se sont succédés ; ils avaient pigé ; dès qu'un sortait, un autre rentrait comme dans la chanson de Brel. Le plus jeune est passé trois fois, il ne voulait plus s'arrêter. Le plus étrange de l'affaire, c'est que pas une parole ne fut échangée. Simplement chaque fois qu'ils se soulageaient dans le cul de Zaza, je lui mettais ma queue dans la bouche pour qu'elle sache que ce n'était pas moi. J'ignorais si elle les comptait, mentalement, et si elle arrivait à les distinguer l'un de l'autre. Ils avaient tous, quand ils venaient se servir de son vagin, le même geste qu'Italo, le geste d'un type qui se soulage devant une pissotière.

J'étais toutefois assez surpris par la placidité de Zaza. Je n'en eus l'explication que le soir, dans le train, quand elle m'avoua qu'elle avait cru qu'il s'agissait des deux iguanes à la queue tatouée de Radio Estérel. Des intellos, des artistes, en quelque sorte, des gars branchés, l'élite, passe encore, mais la roture, la plèbe, les prolos... C'est surtout pour ça, j'en suis convaincu, qu'elle m'en a voulu.

Quand nous sommes sortis de l'institut, j'ai raconté en douce à Italo ce qui s'était passé. Il l'a très mal pris. Mais j'étais con, ou quoi ? Demain ces tarés allaient le raconter partout ! Il aurait l'air de quoi, lui ? Est-ce que je me rendais compte qu'il s'agissait d'un viol collectif ? Une tournante, parfaitement ! Surtout que Machérie n'apprenne

jamais ça, elle était foutue de me dénoncer aux flics. Bref, il marchait sur des œufs. Zaza trotta loin devant. Maintenant qu'elle s'était bien rempli le cul, elle tirait la gueule.

J'avais beau me dire : mais elle a joui, merde, elle jouissait, elle n'arrêtait pas. Et enfin, elle n'était pas attachée, pourquoi se laissait-elle faire ? Ses putains de compresses d'azulène étaient un alibi trop commode ; si elle n'avait pas voulu se faire troncher, elle pouvait très bien arrêter. N'empêche que je me trouvais rétrospectivement assez dégueulasse.

— On est tous des ordures, me disait Sylvie Rabouin, tous... Le cul, c'est de l'ordure...

Elle n'avait peut-être pas tort. Le plus triste, c'est que ça ne m'avait même pas excité de la voir se faire enfilet tous ces kilomètres de bite.

*

* *

Le retour aux Arcs fut pénible. Personne ne parlait. A croire qu'on était aussi carbonisés que les arbres. Quand nous sommes descendus de voiture, devant la gare, Italo a dit à Zaza :

— Sache que je n'y suis pour rien. Moi, je voulais juste qu'on s'amuse gentiment. (Qu'est-ce qu'il fouettait, le salaud !) Et tu viens en vacances quand tu veux, tu seras toujours la bienvenue. (Et son cul, donc !)

Zaza lui a fait la bise et il s'est tiré, très archiduchesse, en ignorant la main que je lui proposais.

— Tu ne l'as pas volé, m'a dit Zaza.

Le poids que j'avais sur la poitrine a disparu quand j'ai constaté qu'elle prenait ça beaucoup moins au tragique que l'autre idiot. Sur le quai, une autre déconvenue nous attendait. Le TGV que nous devions prendre était supprimé. Une manif de cégétistes avait bloqué la ligne à cause de la loi sur les retraites. On n'a pu en avoir un qu'à dix heures du soir. Pour être sur les nerfs, nous l'étions. Nous avons passé l'après-midi et la soirée à errer sans but, de bistrot en bistrot, dans les rues de Draguignan. Je ne sais pas si vous connaissez Draguignan, mais il y a

de quoi se flinguer. Les folles soirées de Draguignan !

Dès que nous fûmes dans le train, Zaza s'est rencognée dans son coin, s'est fourré deux boules Quiès dans les oreilles, a collé sur ses yeux son masque anti-lumière et tchao. Deux minutes après, elle roupillait.

Si bien que je me suis retrouvé en tête-à-tête avec moi-même et que les pensées les plus noires ont commencé à rouler dans ma tête comme des galets à la marée montante. Pour les chasser, j'ai ouvert l'ordinateur de Caro et je suis retourné à Fleshtown. Quand on écrit, on ne pense plus.

*

* *

En descendant de la voiture du shérif qui l'avait raccompagné, le pasteur voulut se débarrasser du masque de martien dans la poubelle des Simmons, puis il se dit que Bethsabée serait contente de l'avoir pour Halloween et le refourra dans sa poche. La fête était bien finie, maintenant, les derniers flonflons s'étaient tus. Même à la halle aux cochons les haut-parleurs avaient cessé de tonitruer. La viande soûle devait cuver son mauvais alcool de grain. Quelle tristesse, Seigneur, que ces fêtes, pensait le pasteur. Enfin, nous voilà tranquilles jusqu'à l'année prochaine.

Dans le couloir, les ronflements de Gertrude l'accueillirent. Il se dit qu'elle devait avoir des végétations et qu'il faudrait l'emmener à la clinique de Swoboda pour un examen O.R.L... et gynéco aussi, tant qu'à faire. Il aimait bien assister aux examens gynéco de sa femme chez Swoboda. Elle rougissait d'une façon si plaisante quand il s'émerveillait, Swoboda, de l'abondance de « ses fluides naturels ». Un tempérament exceptionnel, la félicitait-il.

Comme il passait devant la salle d'étude, son pied sentit quelque chose de dur. Il se baissa et vit briller un minuscule cadenas en or. Il le ramassa, le retourna dans sa main. Cela lui disait vaguement quelque chose. Il l'empocha et, après avoir jeté un coup d'œil dans la chambre conjugale dont il referma doucement la porte, il se dirigea vers la chambre des filles.

Attendri, il s'arrêta pour les contempler à la lueur douce de la lampe de chevet qu'elles laissaient allumée car elles avaient peur du

noir. Qu'elles étaient jolies, ses petites garces. Deux anges pervers... Comme il avait poussé le rhéostat du chauffage, la veille, avant de sortir, il régnait dans la chambre une chaleur quasi tropicale... et dans leur sommeil, ce sommeil tumultueux provoqué par la tisane du sieur Sigmund qu'il leur avait fait boire la veille, elles avaient repoussé les draps... Entièrement découvertes, elles dormaient les bras ouverts, comme des perdrix abattues en plein vol par le sommeil.

Il remarqua, en se disant, comme le temps passe, Seigneur, que les seins de Deborah n'avaient plus rien d'enfantin, et que les poils qui bordaient sa fente commençaient à prendre la même tournure bestiale que sur le sexe de l'aînée. Il retroussa leurs chemises pour mieux les comparer et se pencha pour les humer. Le sexe de la petite exhalait une odeur nettement pisseuse, en revanche, celui de l'aînée sentait vraiment la femme. Cette coquine avait dû se masturber, avant de dormir.

Je parie, se dit le pasteur, qu'elle a caché sous l'oreiller une de ces revues gay que lui prête en douce le Petit saint. C'est qu'on arrive à l'âge où l'on aime voir ce que les messieurs cachent dans leurs pantalons ! C'est ainsi qu'il découvrit le « Cahier Rouge » de Cécilia Harding, et qu'il fit le rapprochement avec le petit cadenas trouvé dans le couloir. La petite peste avait chipé le journal intime de sa maîtresse ! Tout s'expliquait...

Et notamment les rougeurs qui enflammaient les lèvres de son joli con. Rien à voir avec celui de sa mère. Dire qu'en vieillissant il deviendrait pareil. Tel qu'il était en ce moment, bâillant lascivement entre ses lèvres couleur de prune, c'est à celui de Darling qu'il lui faisait penser.

« Seigneur, murmurait le pasteur, en humant le fruit défendu, donnez-moi le courage moral et la force physique de résister à la tentation... Il ne faut pas ! Non ! Il ne faut pas. Ce sont mes filles, la chair de ma chair... »

Mais alors même qu'il disait ces mots, ses doigts déboutonnaient sa braguette.

« Je me damne, je me damne ! pensait le pasteur. Mais Dieu merci, elles n'en savent rien... elles peuvent dormir en toute innocence... »

Innocence ? Un bien grand mot, non ?

Esparbec remplaça ce qu'il venait d'écrire par :

« Je me damne, s'écria le pasteur. Mais en attendant, c'est toujours ça de pris... »

A l'instant où sa langue se collait au con charmant de Bethsabée, la jambe de Zaza (rêvait-elle aux Iguanes ou aux pizzaïolos ?) se détendit dans un spasme et heurta celle du pornographe. Dans son sommeil agité, elle émit un bredouillis confus, écarta les cuisses, fit entendre un bruit de déglutition et laissa retomber sa tête contre le cou d'Esparbec.

Bon Dieu, se dit ce dernier, il ne manquait plus qu'elle. Il eut juste le temps d'écrire : « En dépit de ses prières, la queue du pasteur dressa sa tête hideuse comme un serpent qui va piquer », que la sienne, de queue, se dressait à son tour.

Il ne bandait pas moins que son personnage ! Une érection diabolique, Priape en personne ! Jamais, jamais, il n'aurait dû accepter de se faire piquer par Italo ! Ça n'avait rien de naturel, une bandai-son pareille.

Il referma le couvercle de l'ordinateur. Plus qu'une heure à tirer. Le TGV traversait Orléans. Les lumières d'une gare déserte. Le ciel. Et près de lui, Suzanne Robert, rêvant à ses pizzaïolos, les cuisses écartées...

En mettant sa main sous la jupe, il se posa la question : quel con allait-il toucher ? Celui de Zaza, celui de Bethsabée, celui de Caro ?

Le regard qu'il rencontra sous le masque qu'elle soulevait n'avait rien d'endormi. Un moment, ils restèrent ainsi, lui, avec ses doigts dans son con, elle, ses yeux attachés aux siens. Et non, pas un regard haineux. Pas amoureux non plus, certes, loin de là. Méprisant, cynique ; il voulait lui donner du plaisir ? Pourquoi pas, ça tuerait toujours le temps. Au lieu de refermer les cuisses, de repousser sa main, elle retroussa sa robe et s'ouvrit davantage. Puis elle referma les yeux pour retrouver dans sa tête celui à qui elle donnait son esprit, ne laissant que ce bout de viande mouillée à Esparbec, le pornographe.

Qui dut s'en contenter...

Même quand elle accepta de le suivre au bar, qui était désert, et qu'elle se laissa fourrer debout (satané priapisme, ça tournait à la tétanie), appuyée à la barre de la fenêtre, en regardant fuir comme des étoiles filantes les lumières des villages qu'ils traversaient, il pensa que ce n'était pas un hasard si elle aimait tant se faire prendre par-derrière. Il avait sa queue dans son cul, certes, mais rien de ce qui était dans sa tête.

Ce n'est qu'un cul, pour moi, se consolait-il, sachant pertinemment que pour elle, il n'était pas même une bite : juste un gode. Et il se souvenait de Sylvie Rabouin qui lui avait dit une fois, « c'est quand tu patauges dans mes tripes que je suis le plus loin de toi. »

A Paris, ils se quittèrent sans un mot. Zaza s'éloigna d'un pas sec vers la station de bus. Esparbec prit un taxi. Rue de la Gaîté, les pigeons somnambules se bagarraient autour des poubelles du théâtre. Dans sa boîte à lettres, il trouva une publicité pour les pompes funèbres. Depuis janvier, ça n'arrêtait pas, ces nécrophages devaient consulter les fichiers de la Sécu. Il pensait, dans l'ascenseur, que ma fille se démerde. Incinération et poubelle, c'était bien assez bon pour lui.

Il n'allait pas se prendre la tête avec ce genre de conneries.

Première chose qu'il fit, allumer l'ordinateur pour voir si un mail de Caro l'attendait. Peau de balle. C'est un roman de cul, se dit-il, pas un conte de fées. Mettant l'ordi en veille, car il entendait bien terminer son putain de bouquin cette nuit, il se rendit dans la chambre pour voir s'il avait un message sur le répondeur.

CHAPITRE III

LE MOT DE LA FIN

En arrêt sur le seuil de sa chambre, comme le pasteur devant celle de ses filles, Esparbec contemplait Caro. L'odeur de tabac froid l'avait alerté quand il était entré, et il n'avait pas allumé. A la lueur nocturne qui tombait des fenêtres de l'hôtel Méridien il distinguait à peine le visage de la dormeuse. Peu à peu, ses yeux s'habituèrent et il la vit surgir, comme une noyée qui remonte de la Seine. Bras et jambes épars, elle emplissait tout le lit. Il repoussa du pied les bottines qu'elle avait jetées n'importe comment en se couchant, comme elle faisait quand elle avait trop bu, et se pencha pour respirer son haleine. Elle ne sentait pas l'alcool, seulement le tabac dont ses cheveux étaient imprégnés, et la femme qui a chaud. Elle avait poussé le convecteur à fond, il régnait dans la chambre une chaleur de sauna. Son souffle était aussi régulier que celui d'un chat endormi, avec le même minuscule ronflement qui s'achevait en sifflant... Sans doute sa sinusite qui la travaillait. Il repéra le tube de Rohypnol sur l'étagère, la tasse de café, les mégots dans le cendrier ; il était plein à ras bord, elle avait dû l'attendre depuis des heures. Pendant qu'il tripotait la moule de Zaza, dans le TGV, elle était là, à l'attendre, comme un enfant ou un gros chat, et il ne voulut plus rien voir d'autre qu'elle. Elle était là, avec ses perles de sueur sur la lèvre, son odeur d'aisselle chaude et de chèvrefeuille fané...

Comme il lui caressait le front, il y eut une minuscule pause dans sa respiration, puis son souffle léger reprit son cours. Dormait-elle ou faisait elle semblant... La question l'effleura, mais au fond, il s'en foutait, il ne voulait pas même le savoir, même si ce sommeil d'enfant était son plus grand mensonge, il l'acceptait, la croire ou non n'avait plus la moindre importance, il ferait comme elle voudrait, il croirait ce qu'elle voudrait qu'il croie...

Elle était là et ça lui suffisait, rien ne pourrait jamais la remplacer, dans sa naïve monstruosité même elle atteignait une forme de perfection, elle était parfaite, aurait dit Spinoza, puisque elle existait... Ses petites trahisons, ses mensonges grossiers, sa sottise, ses mesquineries de nana, tout cela la rendait encore plus vivante. Ses lâchetés, ses petits calculs, c'était encore elle, elle était la somme, le produit de tout ce qu'il avait sottement considéré comme des « tares », ces « tares » lui donnaient sa saveur irremplaçable, lui en retirer une seule l'aurait mutilée, elle n'aurait plus été elle, mais une autre, moins monstrueuse, peut-être, mais plus fade, aussi... Et c'est elle, telle qu'elle était, qu'il voulait.

Sortant de la chambre sur la pointe des pieds, il est allé s'asseoir devant l'écran qui attendait les derniers mots de son « roman ». Comme les premiers mots courent sous ses doigts, Caro s'efface de sa mémoire et bientôt, elle cesse d'être là (elle, la Caro réelle), comme cesse d'y être lui-même le narrateur du roman qui vient d'arriver à Fleshtown, où Cécilia Harding court à pas pressés vers le dernier paragraphe du livre.

A Paris, il fait encore nuit, mais à Fleshtown, le jour se levait. Dans les rues désertes du petit matin, les papiers gras de la fête, les confettis, les feuilles mortes tourbillonnaient dans l'aigre bourrasque qui annonçait l'hiver.

La grand rue que Cécilia remontait à grands pas (aucun taxi n'avait répondu à son appel) était déserte, sauf, de temps en temps, dans l'encoignure d'une porte, un ivrogne endormi près de son urine et de son vomi... Enjambant les flaques de vomissures, elle retenait son souffle et pressait l'allure.

La voici dans les beaux quartiers de la haute ville, elle a froid, ça lui pique le nez, sans doute sa sinusite qui revient. Pendant quelques pas encore, en la suivant, Esparbec, sans même s'en apercevoir ne la distingua pas bien du souvenir inconscient qu'il avait de Caro endormie, mais plus ils avançaient, et plus Cécilia devenait Cécilia.

Voilà, après avoir croisé l'arroseuse municipale, ils arrivent au coin de l'impasse au fond de laquelle, entre celle des Simmons et des Mac Manus (ces deux chieuses) se tapit la maison du pasteur. Comme elle s'y engage, une grosse voiture sombre arrive à sa rencontre. L'homme qui conduit tourne son large mufle vers la visiteuse matinale du pasteur. C'est le shérif Prentiss. Il esquisse un geste mou pour la saluer, elle lui répond d'un bref hochement de tête. Sans doute

s'étonne-t-il de la voir arriver si tôt, et elle, de son côté, s'interroge-t-elle sur la raison de sa présence ici... Quoiqu'il en soit, elle pousse le portillon et traverse le jardin en courant, tourne la poignée de la porte d'entrée et entre dans le couloir. Elle tend l'oreille en retenant son souffle, et se rassure. La maison dort. De la chambre du pasteur on entend les ronflements sonores de Gertrude. Retirant ses chaussures, Cécilia court vers la salle d'étude.

— Entrez, Madame Harding, dit le pasteur. Ne restez pas plantée sur le seuil comme une asperge. Vous êtes chez vous, ici...

Il est assis derrière le bureau de Cécilia, le cahier rouge ouvert devant lui. Elle tâte d'un geste instinctif la petite clef qui pend à la chaînette de son cou. Le pasteur soupire.

— J'ai bien peur que vous ne soyez obligée tout à l'heure, quand vous et moi en aurons fini, de corriger Bethsabée comme elle le mérite. Figurez-vous qu'elle a forcé votre cadenas... Cela dit, je comprends sa curiosité. Dans le genre, comment dire, égrillard... vous ne manquez pas de talent. Allons, approchez. Fermez la porte derrière vous... Voilà. Et maintenant, asseyez-vous ici...

Il désigne la chaise qui est plantée au milieu de la salle en face du bureau. Le sang au visage, Cécilia va s'y asseoir. Elle marche d'un pas raide de robot, les yeux baissés. Bergman la regarde s'asseoir du bout des fesses et croiser pudiquement les jambes.

— Voyons, ne soyez pas si crispée. De quoi avez-vous peur ? Nous sommes au palais de la belle au bois dormant. Voyez-vous, il m'arrive quand je dois faire quelque expédition nocturne... de faire boire à ma femme et à mes filles certaine tisane tranquillisante pour que leur sommeil ne soit pas troublé par l'inquiétude de me savoir absent...

La rougeur qui embrasait le visage de Cécilia commence à s'estomper. Cet odieux persiflage, combien de fois l'a-t-elle entendu, cachée dans le « Cabinet noir ». Le sort qui l'attend, elle ne le connaît que trop. Est-ce pour cette raison qu'elle décroise les jambes et lève sur son employeur un regard interrogatif.

— Que comptez vous faire, monsieur, demande-t-elle d'une voix blanche.

— Et vous ?

Se calant contre le dossier de la chaise, il ouvre le tiroir de la

table et en sort le martinet de Cécilia... et une énorme carotte.

— Vous n'avez pas oublié que votre cahier, vous avez aussi oublié le cadeau de Mme Porbus.

Cécilia avale sa salive. Ainsi, la voici donc dans la situation où tant de fois étaient ses élèves...

— Vous avez une culotte sous cette robe si pudique ?

— Bien sûr, monsieur.

— Qu'attendez-vous pour la retirer ?

La suite coule de source, non ? Ecartez vos cuisses, mettez-vous comme ci, comme ça, ouvrez vos orifices, la carotte, le martinet... Nous aurions de quoi remplir encore dix feuillets.

Et nous pourrions même y caser un coup de téléphone de Mme Lydia. Tenez, le pasteur serait en train d'enculer Cécilia qui se serait fourrée la carotte biologique dans le vagin. Et sans cesser de naviguer dans son cul, il aurait répondu ces quelques mots :

« Elle vient de descendre dans la cuisine ? En quoi cela me concerne-t-il ? Comment ? Que dites-vous ? Les livreurs de bière viennent d'arriver ? Et il y en a un Noir ? Voyons, ne soyez pas raciste, ils ont le droit de s'amuser eux aussi... Ouvrez-vous davantage, Cécilia, creusez les reins... voilà... Mais non, Mme Lydia, mais non... surtout ne faites rien. Cette pauvre petite a été punie de sortie, elle n'a pu assister à la Foire aux Cochons, laissez-la donc se distraire comme elle l'entend... »

*

* *

— Si je comprends bien, dit Caro, le roman est fini. Tu as attaché tous les bouts qui dépassaient encore ?

Derrière « Esparbec », elle a posé les mains sur ses épaules, et il tape les mots qu'elle dit au fur et à mesure. Les siens, il se contente de les écrire :

— Tu ne dors plus ?

— Tout à l'heure non plus, je ne dormais pas.

Incurable, elle mentira jusqu'à la dernière ligne.

— Et moi, demande-t-elle, qu'est-ce que je deviens dans tout ça ?

— J'aimerais bien le savoir.

Comme elle ne répond pas, il cède à la vanité de l'auteur qui a rempli son contrat. J'y suis arrivé, non ? écrit-il. J'ai ficelé l'intrigue, j'ai fait un tout avec ces morceaux disparates. Le pasteur, Cécilia, Zaza et ses fantômes, Darling et les siens, toi et tes mensonges, j'ai tout ficelé. Nouer l'intrigue, l'étrangler... Ne rien laisser inexpliqué. Tu es bien d'accord ? C'est bien ça, le roman ?

— Non, bâille « Ludivine ». Le roman, c'est le mensonge.

— Eh bien, qu'ai-je fait d'autre que mentir ? Est-ce que tu habites quai de Béthune ? Est-ce que tu te fais fouetter dans les soirées mondaines ? Non. Tu ne t'appelles même pas Caroline Solarié. Tout est faux. Je n'ai jamais emmené Zaza chez Italo, jamais rencontré Wolinski, tu ne t'es jamais fait photographier par Dutroux. Rien de tout ça n'a existé pour de bon. Puisque même toi, tu n'existes pas.

Mais les Ludivine de ce monde veulent toujours avoir le dernier mot. Alors, laissons-le leur.

— Et toi, « Esparbec », tu existes ?